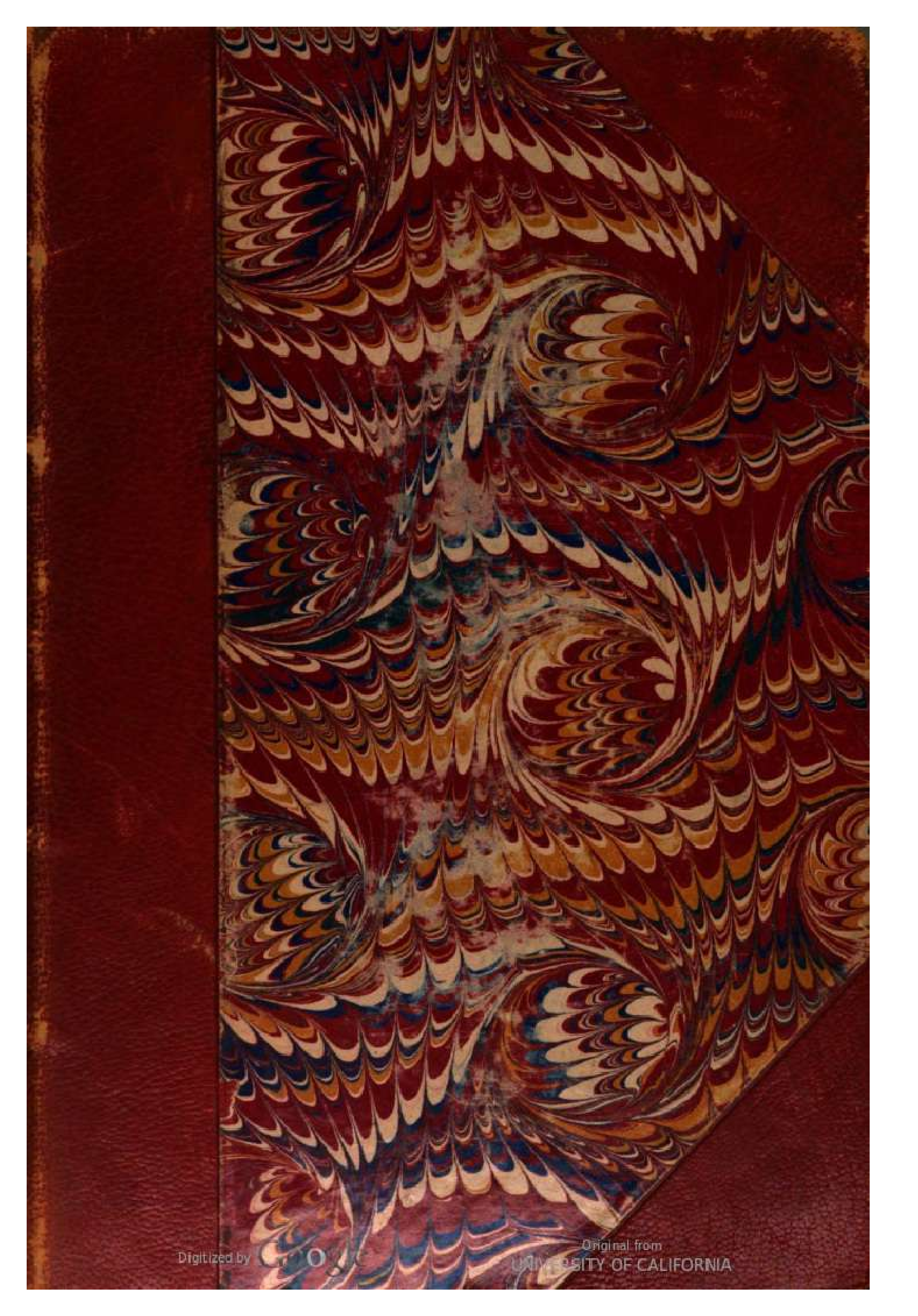



GIFT OF
JEROME B. LANDFIELD
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas. 13. — 1866.



HISTOIRE
DE LA VIE ET DU RÈGNE
DE
NICOLAS Ier
EMPEREUR DE RUSSIE

PAR
PAUL LACROIX
(BIBLIOPHILE JACOB)
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

TOME TROISIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET COMPAGNIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, No 77
1866



LXXII

L'aide de camp général Paskewitch avait ouvert la campagne en Géorgie plus tôt que les chefs de l'armée persane ne l'eussent prévu, car cette armée n'était pas encore réunie, lorsque l'avant-garde de l'armée russe se mit en mouvement pour commencer ses opérations dans la province d'Érivan, sous le commandement de l'aide de camp général Constantin Benkendorff II.

Cette avant-garde se composait de sept bataillons d'infanterie, d'une compagnie d'artillerie légère et de deux régiments de Cosaques. Elle ne rencontra pas d'abord sur son chemin d'autres obstacles que des neiges et des pluies continuelles; l'ennemi ne se montrait nulle part dans un pays dévasté et dépeuplé.

On franchit, non sans difficulté, les monts Akzibiuk et Bezobdal, et, après avoir occupé deux ou trois villages où s'étaient retranchés quelques tirailleurs persans, qui essayèrent d'arrêter, par un feu bien nourri, le passage de la colonne, on arriva, le 22 avril 1827, devant le monastère fortifié d'Etchmiadzine.

Il n'en fallut pas faire le siége, l'ennemi l'ayant évacué à l'approche de l'avant-garde russe. Le général Benkendorff

s'y établit sans résistance, et y trouva un approvisionnement de vivres, alors qu'il pouvait craindre d'en manquer, car ses bagages avaient été attaqués en route, à plusieurs reprises, par des bandes de pillards, qui ne réussirent pas à les enlever, mais qui retardèrent la marche du convoi.

Au reste, toutes les dispositions avaient été prises à l'avance par le général en chef du corps détaché du Caucase, pour que la subsistance des troupes fût assurée sur tous les points où elles devaient se diriger, selon le plan de campagne qu'il avait arrêté avec le génie d'un grand capitaine.

Le général Benkendorff, qui avait ordre de marcher sur Erivan dès que les premiers convois de vivres seraient arrivés, voyait déjà son détachement se grossir d'une quantité d'auxiliaires indigènes, surtout d'Arméniens, que lui amenait, de tous côtés, la présence de leur archevêque Narsès.

Ce vénérable prélat, malgré son âge avancé, avait voulu suivre l'avant-garde russe, pour donner l'exemple à ses compatriotes et pour justifier, par son dévouement, la confiance personnelle que le tzar venait de lui témoigner en lui adressant ce rescrit si flatteur et si bien mérité :

« La violation de la paix par les Persans et leur invasion inattendue dans nos provinces ont donné aux Arméniens qui habitent en Géorgie l'occasion de signaler le dévouement et la gratitude sincère qui les attachent à Notre personne. Ils ont prouvé, dans cette circonstance, qu'ils savaient apprécier la bienfaisante sollicitude du Gouvernement à leur égard, et qu'ils reconnaissaient combien leur condition était préférable à celle de leurs coreligionnaires dispersés dans d'autres contrées. Nous vous chargeons de témoigner Notre entière satisfaction à tous les Arméniens qui se trou-



vent sous votre administration spirituelle, et de les assurer, en Notre nom impérial, qu'ils continueront à être l'objet de Notre sollicitude.

« Tant que votre nation, qui a trouvé un refuge assuré sous l'égide du Gouvernement russe, Nous conservera cette inviolable fidélité, Nous Nous ferons un devoir de Nous occuper constamment de son bonheur et de sa tranquillité.

« Attribuant aussi la conduite louable des Arméniens de votre diocèse à l'influence de vos exhortations pastorales, Nous vous en témoignons ici personnellement Notre reconnaissance, et vous adressons l'assurance de Notre bienveillance impériale.

« NICOLAS. »

Benkendorff, laissant à Etchmiadzine le lieutenant-colonel Voljensky avec un bataillon d'infanterie, une compagnie de Cosaques et deux pièces de canon, partit, le 2 mai, pour aller reconnaître la place de Sardar-Abad, que les Persans, disait-on, avaient mise en état de soutenir un siége; mais, afin de leur donner le change, il fit mine de se porter d'abord sur Érivan : trois compagnies du régiment de Schirvan, qu'il avait envoyées dans cette direction, fatiguèrent la cavalerie kurde, qui occupait la route de Sardar-Abad, et qui abandonna ses positions pour s'acharner à des escarmouches insignifiantes.

Pendant ce temps-là, le général Benkendorff, à la tête du reste de ses troupes, avait occupé un village nommé Ķarassou-Bachi et se jetait, avec une rare intrépidité, sur un corps de mille chevaux, que commandait Hassan-Khan, frère du sardar d'Érivan et un des meilleurs partisans du schah de Perse. Les cavaliers kurdes, surpris de cette brusque et impétueuse attaque, tentèrent à peine d'y faire



face, et s'enfuirent en désordre, poursuivis jusqu'à une distance de six ou sept werstes par les Cosaques du régiment du colonel Karpoff, que le général lui-même animait de son exemple, en galopant à leur tête et en leur criant : « Mes amis, l'empereur nous voit ! » Quatre-vingts cavaliers kurdes étaient restés sur le terrain, parmi lesquels se trouvait un de leurs principaux chefs, et ce fut la première fois, depuis le commencement de la guerre, que l'ennemi n'eut pas le temps d'emporter ses morts.

Le colonel Karpoff, le capitaine de cavalerie comte de Tolstoï, aide de camp de l'empereur, le prince géorgien Mélikoff, s'étaient surtout distingués dans cette brillante affaire, qui eut certainement la plus heureuse influence sur la suite de la guerre, en impressionnant d'une manière favorable les populations de la Géorgie.

Le soir même de ce beau fait d'armes, le général Benkendorff, qui avait fait faire halte à ses troupes, prit avec lui cinq compagnies et quatre pièces de canon, et s'approcha de Sardar-Abad jusqu'à une portée de fusil : il fit jeter dans la place quelques grenades, qui y causèrent plus de confusion que de dégât, pendant qu'il levait le plan de cette forteresse, que Paskewitch se préparait à venir bientôt assiéger.

Après avoir recueilli les renseignements et les observations nécessaires pour un siége en règle, Benkendorff retourna, sans rencontrer d'ennemis, à Etchmiadzine, où plusieurs convois de vivres ne tardèrent pas à le rejoindre. Ce monastère fortifié allait devenir le dépôt central des magasins de l'armée expéditionnaire, dans la province d'Érivan.

L'aide de camp général Benkendorff ne laissa pas à l'ennemi le temps de se remettre de son émotion : tandis que le général en chef achevait de concentrer près de Schoula-



veri la plus grande partie des troupes disponibles, qu'il voulait conduire en personne sous les murs d'Érivan, Benkendorff s'avança rapidement jusqu'aux portes de cette ville, qu'il espérait pouvoir emporter par un heureux coup de main.

Ses espions lui avaient appris que le sardar d'Érivan ne paraissait pas déterminé à s'y défendre avec opiniâtreté et que ce prince avait déjà envoyé ses trésors dans la ville de Kazbine, comme s'il eût l'intention d'évacuer sa capitale à la première menace d'un siége. La population d'Érivan était réduite alors, disait-on, à quatre ou cinq mille habitants décimés par les maladies épidémiques, et la garnison ne s'élevait pas à plus de quinze cents hommes.

Benkendorff trouva pourtant une vigoureuse résistance, quoiqu'il eût fait occuper la montagne Héraclius, qui commande la ville, et qu'il y eût établi une batterie. Le matin du 7 mai, cette batterie lança une grêle de projectiles incendiaires : le palais du sardar, qui était le point de mire des artilleurs, prit feu à plusieurs reprises et faillit être brûlé de fond en comble. Une colonne d'attaque, composée d'infanterie et soutenue par deux compagnies de carabiniers, s'engagea au milieu des habitations et des jardins qui entourent Érivan. Il y eut une lutte terrible, souvent corps à corps, entre les tirailleurs russes et les Sarbazes, qui s'étaient glissés hors de l'enceinte fortifiée, pendant que le feu des remparts protégeait leur sortie. L'ennemi dut toutefois battre en retraite, après avoir perdu beaucoup de monde. Benkendorff resta maître des alentours de la place, qui était surveillée de près, sinon bloquée complétement, par un faible cordon de troupes.

Au moment de l'action, Hassan-Khan, qui n'avait pas osé se rencontrer avec les Russes depuis la défaite et la



fuite de sa cavalerie kurde à Karassou-Bachi, s'était montré, dans l'éloignement, sur les hauteurs voisines, mais il n'avait eu garde de venir en aide à la garnison d'Erivan, quoiqu'il eût alors sous ses ordres plus de deux mille cavaliers d'élite.

Ce n'est que dix jours plus tard, qu'il essaya de reprendre ses anciennes positions sur la route de Sardar-Abad. Il avait réuni un corps de cavalerie considérable qui, en attendant la venue de nouveaux contingents, s'était échelonnée sur les bords de la Zanga, à peu de distance du confluent de cette rivière avec l'Araxe.

L'aide de camp général Benkendorff eut l'espoir d'anéantir cette cavalerie, en l'enfermant dans l'angle que forment l'Araxe et la Zanga. Il partit, pendant la nuit du 20 mai, avec douze cents Cosaques du Don et de la mer Noire, deux régiments d'infanterie et une seule pièce de canon; il remonta la Zanga, passa à la nage cette rivière, que la forte crue des eaux rendait inguéable, et marcha droit à l'ennemi. Mais celui-ci s'était déjà replié sur la gauche et avait mis la petite rivière de l'Abarane entre lui et les assaillants : il commençait à peine à se masser derrière cette ligne de défense naturelle, que le régiment du colonel Karpoff traversa l'Abarane, aborda impétueusement la cavalerie kurde, sans tirer un coup de fusil, et la culbuta au premier choc.

Ce fut un sauve-qui-peut général, les uns fuyant le long des rives de l'Araxe, pour aller se mettre à couvert sous le canon de Sardar-Abad; les autres se précipitant dans le fleuve, où ils furent noyés avec leurs chevaux; quelques-uns continuant à courir jusqu'à la frontière turque, tant la panique les avait affolés. Ils étaient, il est vrai, suivis, l'épée dans les reins, par les Cosaques, qui en tuèrent un



grand nombre. Sur un espace de vingt-cinq werstes, la route était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, d'armes et de bagages. Hassan-Khan lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de sa monture.

Le lendemain de cette affaire décisive, qui eut pour résultat immédiat la disparition de tous les corps persans envoyés au secours du sardar d'Érivan, Paskewitch commença son mouvement au delà du mont Bezobdal, avec une armée de soixante-quinze mille hommes, dont les approvisionnements étaient assurés jusqu'à la fin de la campagne.

Les brillants succès remportés par l'avant-garde russe, sous le commandement de l'aide de camp général Benkendorff, étaient d'heureux augure pour l'issue de la guerre, et déjà, sous le prestige de ces premières victoires, les peuplades indigènes, les Schadlines, les Agalares, etc., que le Gouvernement persan prétendait arracher à leur sol natal en les transportant de l'autre côté de l'Araxe, résistaient à cet ordre impitoyable d'émigration en masse et réclamaient ouvertement la protection de l'empereur de Russie.

On savait que le prince Abbas-Mirza se disposait à entrer en campagne avec une armée bien supérieure en nombre à celle des Russes; mais, en attendant, le pays se trouvait absolument dégarni de troupes persanes, et les garnisons, peu nombreuses et assez mal aguerries, renfermées dans les villes et les forteresses dont la défense leur avait été confiée, n'essayaient pas même d'entraver les opérations de Paskewitch, qui allait assiéger Abbas-Abad, avant de se porter sur Érivan, toujours bloqué, ou plutôt inquiété et menacé par Benkendorff.

Loin d'être mesquinement jaloux des succès de cet aide de camp général, Paskewitch avait pris plaisir à les mettre



en évidence dans ses Rapports à l'empereur; mais Nicolas, par un sentiment de délicatesse excessive, ne voulut point, en se hâtant de récompenser Benkendorff, porter ombrage au général en chef, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se distinguer lui-même par quelque action d'éclat dans cette campagne, où ses talents militaires ne s'étaient manifestés jusque-là que par de sages et prévoyantes dispositions.

Ce fut donc à regret que l'empereur attendit trois mois, avant d'adresser à Benkendorff, qui avait été averti officieusement des motifs secrets de cet étrange retard, un rescrit relatif aux faits d'armes qui avaient signalé l'ouverture de la campagne de Géorgie. Le rescrit doit donc reprendre ici sa place, malgré l'anachronisme de date que lui imposa la nécessité des circonstances.

A l'aide de camp général lieutenant général Benkendorff II.

« C'est à votre bravoure exemplaire et à vos savantes dispositions que nous devons les brillants succès du corps détaché de troupes, qui, sous votre commandement, s'est distingué, dans le territoire persan, par l'occupation rapide du monastère d'Etchmiadzine et par les défaites qu'il a fait plusieurs fois essuyer à l'ennemi, particulièrement aux environs des forteresses d'Érivan et de Sardar-Abad, où les braves Cosaques du Don et de la mer Noire, animés par votre exemple, ont donné des preuves de leur valeur et de leur intrépidité, en mettant en déroute un corps de cavalerie qui avait sur eux l'avantage du nombre. Voulant récompenser les services si importants que vous Nous avez rendus, Nous vous nommons chevalier grand-croix de



l'ordre de Saint-Vladimir de deuxième classe, dont Nous vous adressons ci-joint les insignes.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS. »

Tzarskoé-Sélo, 22 juillet (3 août, nouv. st.) 1827.

L'empereur avait, d'ailleurs, la plus ferme confiance dans l'habileté du général en chef de l'armée de Géorgie ; il ne doutait pas de la réussite du plan de campagne, que Paskewitch lui avait communiqué, en lui promettant de signer la paix dans Érivan ou dans Tauris. Il approuvait aussi une prudente temporisation, de la part de ce général expérimenté, qui se gardait bien de compromettre la certitude d'un résultat définitif par l'impatience de l'obtenir plus vite.

Paskewitch avait écrit à son auguste maître, en quittant Tiflis : « J'espère, avec la grâce de Dieu, que la Perse se repentira, avant cinq mois, d'avoir osé déclarer la guerre à Votre Majesté. »

« Le général Paskewitch (nous aimons à reproduire ici presque textuellement les expressions dont s'est servi M. J. Tolstoï dans son Essai biographique et historique sur ce célèbre général) va nous apparaître désormais dans toute la plénitude de son génie militaire. Ses opérations de guerre porteront toujours le caractère de l'audace et de l'impétuosité, jointes à une conception intelligente et prompte, dirigée par ce coup d'œil d'aigle qui n'appartient qu'aux grands capitaines. Ce sont là des qualités qu'il semble avoir héritées de l'immortel Souwaroff. La confiance du soldat lui est acquise par sa bravoure personnelle autant que par la sollicitude qu'il témoigne pour ses compagnons d'armes. Voilà pourquoi nous le verrons avec



une poignée d'hommes exécuter des entreprises gigantesques. Dans ces contrées, qui furent le théâtre des victoires d'Alexandre et de Pompée, on dirait que l'armée russe, sous les ordres de Paskewitch, se sent capable d'égaler les phalanges grecques et les légions romaines. »

LXXIII

Une autre guerre était alors imminente, dont les conséquences semblaient moins faciles à prévoir.

Le Gouvernement turc persistait, avec plus d'opiniâtreté que jamais, à repousser l'intervention officieuse et pacifique des Puissances alliées, dans les affaires de la Grèce : non-seulement il n'avait pas répondu à la note très explicite et très pressante que lui avait remise lord Strafford-Canning, au nom de l'Angleterre, de la Russie et de la France, mais encore il laissait entendre qu'il n'y répondrait pas.

Les trois ambassadeurs firent, à ce sujet, plusieurs démarches pressantes, la dernière le 11 mai 1827, auprès du reïss-effendi, qui essaya d'abord de se soustraire, par des paroles évasives, à l'embarras d'une réponse catégorique.

Le reïss-effendi, poussé à bout, ne craignit pas de dire, avec véhémence, que le sultan serait en droit de demander satisfaction aux Puissances qui encourageaient la révolte de ses sujets; il ajouta, d'un air irrité, que, si les ambassadeurs s'obstinaient à demander une réponse qu'on ne leur donnerait pas, mieux vaudrait cesser sur-le-champ toute relation diplomatique.



A ces mots, M. de Ribeaupierre se leva et sortit, en disant que cette réponse ne lui permettait pas d'en attendre une autre, et qu'il en référerait à son Gouvernement.

Ce brusque départ déconcerta le reïss-effendi, à qui le comte de Guilleminot, ambassadeur de France, crut devoir adresser une sévère admonestation. L'ambassadeur d'Angleterre invita aussi le ministre turc à réfléchir sur les suites d'une rupture avec les trois Puissances : « Si vous refusez l'intervention pacifique, lui dit-il, vous aurez l'intervention armée. Prenez garde ! la Russie ne s'arrêtera plus, et nous sommes forcés de la suivre. »

Le soir même, M. de Ribeaupierre, qui n'avait pu encore obtenir une audience du grand-seigneur, quoiqu'on lui eût envoyé un magnifique présent de bienvenue, retournait à sa résidence de Bouyukdéré, en annonçant qu'il se disposait à quitter Constantinople, et en faisant porter par son drogman au reïss-effendi cette fière et menaçante déclaration : « La Sublime Porte est avertie que l'intervention, en faveur des Grecs, se fera, sinon par les cinq grandes Puissances européennes, du moins par trois de ces Puissances, ou par deux, ou par une. »

L'empereur Nicolas avait pressenti la cessation des rapports diplomatiques entre son ambassadeur plénipotentiaire à Constantinople et la Porte Ottomane. Aussi, avant qu'il eût reçu de M. de Ribeaupierre la nouvelle de l'espèce de défi que le reïss-effendi avait jeté à la Russie, il travaillait nuit et jour, avec son chef d'état-major général le baron Diebitsch, à mettre sur le pied de guerre la première et la deuxième armée, et à compléter la flotte qu'il voulait envoyer dans la Méditerranée, car il avait résolu d'empêcher, seul ou de concert avec ses alliés, les envois de troupes, de munitions, de vivres et d'argent, qui partaient sans cesse



de Constantinople pour ravitailler en Grèce les armées musulmanes.

Nicolas, accompagné du grand-duc Michel, s'était rendu dans le gouvernement de Smolensk, pour y passer en revue différents corps de l'armée de l'Ouest, qu'il tenait prêts à entrer en campagne.

Il s'arrêta quelques jours à Viazma, où il eut le regret de trouver encore les traces des désastres que cette ville avait subis pendant la guerre de 1812 ; il donna des ordres pour faire disparaître le plus promptement possible tout ce qui rappelait les malheurs d'une époque néfaste, et, peu de temps après son retour à Saint-Pétersbourg, par un ukase du 27 mai (8 juin), il fit remise des impôts, pour trois années, aux marchands et bourgeois de Viazma, « en considération des pertes que l'invasion de l'ennemi avait fait éprouver à leur malheureuse cité. »

Dans les grandes revues qui eurent lieu près de Viazma, et notamment dans celle du 22 mai, où le deuxième corps d'infanterie et la première division de hulans manœuvrèrent devant lui et le grand-duc Michel, grand-maître de l'artillerie, il se montra satisfait de l'instruction, de l'ordre admirable et de la belle tenue de ces troupes. Il en exprima sa reconnaissance, dans les termes les plus sympathiques, non-seulement à tous les chefs de corps qui étaient présents, mais encore au feld-maréchal comte d'Osten-Sacken, commandant en chef de la première armée, lequel n'avait pu assister à cette imposante solennité militaire.

— C'est toi, Michel, dit l'empereur à son frère, c'est toi surtout qu'il faut féliciter de la merveilleuse précision des manœuvres de notre artillerie, car je sais avec quel zèle tu t'occupes de maintenir dans l'état le plus avantageux une arme que j'ai placée sous ta direction. Je me souviens,



ajouta-t-il en souriant, que, dans notre enfance, tu n'avais pas d'autre ambition que de devenir un bon artilleur. Eh bien! cher Michel, voilà ton ambition satisfaite aujourd'hui.

L'empereur attendait des dépèches de Constantinople : M. de Ribeaupierre lui annonça, en même temps, qu'il avait demandé ses passe-ports, et qu'il avait reçu avis presque aussitôt du jour fixé pour l'audience, que Mahmoud consentait enfin à lui accorder après les fêtes du Baïram.

Le sultan venait de sacrifier le reïss-effendi au juste mécontentement des ambassadeurs de Russie, de France et d'Angleterre, et l'on pouvait supposer que le nouveau ministre se montrerait plus conciliant que Seïda-Effendi, dont la retraite imprévue avait été motivée par le mauvais état de sa santé.

L'audience solennelle devait avoir lieu le 14 juin, et il semblait probable que la paix en sortirait plutôt que la guerre, quoiqu'on regardât comme prochaine la prise de l'Acropole d'Athènes par les Turcs, et que le séraskier Reschid-Pacha eût l'espoir d'étouffer entièrement l'insurrection en Grèce, avant la réunion des flottes russe, anglaise et française dans les eaux de l'Archipel.

La flotte russe de la Baltique était encore à l'ancre dans la baie de Cronstadt.

Dans la soirée du 9 juin, l'empereur, qui résidait à Péterhoff avec la famille impériale, monta dans une barque, accompagné seulement des aides de camp de service, et se fit conduire à bord du vaisseau amiral l'*Azow*, où il arriva vers onze heures du soir, sans être attendu.

Au même instant, deux coups de canon avertirent les officiers et marins de la flotte, qui pouvaient se trouver à terre, de revenir sur-le-champ à leurs postes. Vers trois heures du matin, la flotte leva l'ancre et gagna le large,



par un vent doux et favorable. L'étendard impérial avait été arboré sur le vaisseau amiral : toutes les batteries de l'escadre le saluèrent à la fois de deux mille coups de canon, et les forts de Cronstadt répondirent à ce salut.

Cette magnifique escadre, prête à mettre à la voile sous les ordres de l'aide de camp général l'amiral Séniavine, se composait de neuf vaisseaux de guerre : le ***Saint-André***, le ***Prince-Wladimir***, l'*Azow*, le ***Hangoud***, le ***Constantin***, l'***Ezéchiel***, le ***Grand-Syssel***, l'***Emmanuel*** et l'***Alexandre-Newsky*** : de quatorze frégates, entre autres le ***Croiseur***, le ***Mercure***, l'***Aigle***, le ***Castor***, la ***Russie***, la ***Diane*** et l'***Hélène***, et d'un grand nombre de bâtiments d'un ordre inférieur. Le vaisseau de guerre le ***Constantin*** et la frégate l'***Hélène*** avaient été détachés de la flotte depuis plus d'un mois et envoyés en croisière dans la Méditerranée, sous le commandement du contre-amiral Bellingshausen.

L'empereur consacra la matinée du 10 juin à l'inspection générale de la flotte.

Il descendit, avec sa suite, dans la chaloupe de l'*Azow*, sur laquelle flottait le pavillon amiral; vingt rameurs la faisaient voler sur les flots, unis comme un miroir, où se reflétaient les rayons du soleil levant.

Après avoir passé devant toute la ligne des bâtiments rangés en demi-cercle dans le golfe de Finlande, il visita, l'un après l'autre, les vaisseaux de guerre, escorté par l'amiral Séniavine et par les vice-amiraux et contre-amiraux.

Il se faisait rendre compte des moindres détails de l'armement maritime, il parlait tour à tour aux officiers et aux matelots : sa présence avait électrisé les équipages.

— Dieu soit loué! dit-il en s'adressant à un de ses aides de camp : la Russie a prouvé, sous le règne de feu l'empereur Alexandre, ce que valent ses armées; elle



pourra maintenant montrer avec orgueil ses flottes à l'Europe.

Dans l'après-midi, l'impératrice Alexandra, quoique souffrante des fatigues d'une grossesse avancée, arriva d'Oranienbaum, accompagnée du grand-duc héritier, du grand-duc Michel et de la grande-duchesse Hélène; la famille impériale se rendit à bord de la frégate la *Russie*, où l'empereur ne tarda pas à la rejoindre.

Les manœuvres de la flotte commencèrent immédiatement et se prolongèrent jusqu'à la nuit, entre Krasnaia-Gorka et Stiers-Oudew. Ces manœuvres furent exécutées avec un ensemble et une précision admirables : on remarqua surtout celles du *Grand-Syssel*, que commandait le capitaine de flotte de deuxième rang Dourassoff, à qui l'empereur exprima de vive voix sa satisfaction.

— J'aurais voulu, lui dit-il avec bienveillance, que cette belle manœuvre pût avoir lieu en présence de la flotte anglaise, où vous auriez trouvé de dignes appréciateurs.

L'empereur, qui était remonté, avec le grand-duc Michel, à bord du vaisseau amiral, y signa un ordre du jour, dans lequel il adressait des éloges et des remercîments à tous les chefs des divisions navales et à tous les équipages de la flotte, en ordonnant des distributions d'argent, de vivres et d'eau-de-vie aux sous-officiers et aux matelots.

L'empereur et l'impératrice furent salués encore une fois par deux mille coups de canon, que tirèrent simultanément les vaisseaux de la flotte et les forts de la ville.

— Je commence à m'aguerrir! dit gaiement l'impératrice à une de ses dames d'honneur, la princesse Nathalie Galitzyne, qui s'inquiétait du fâcheux ébranlement que le fracas épouvantable de l'artillerie pouvait produire dans l'organisme frêle et nerveux d'une femme enceinte. L'en-



fant que je porte, si c'est un grand-duc, doit être déjà accoutumé au bruit du canon, et nous en ferons un marin.

La flotte, dans la soirée, reçut l'ordre d'appareiller, et avant que les dernières voiles eussent disparu à l'horizon, par cette nuit d'été qui ressemblait au crépuscule matinal, l'empereur arrivait en rade, à bord d'un yacht, remorqué par un bateau à vapeur, et retournait, dans sa chaloupe, au château de Péterhoff, où l'impératrice l'avait devancé de quelques heures.

Cette revue mémorable de la flotte russe dans le golfe de Finlande apprit à l'Europe, qui ne le savait pas et qui ne l'eût pas soupçonné, que la Russie pouvait désormais mettre en ligne une force navale aussi respectable que celle des grandes puissances maritimes. L'Angleterre s'en émut; la France s'en réjouit.

Le bruit courait déjà que les différents corps de la seconde armée allaient se concentrer en Bessarabie, et qu'une division de vingt-cinq mille hommes de l'armée de Pologne avait reçu l'ordre de se rapprocher lentement des frontières. Aucun mouvement ne s'opérait encore dans l'armée du Sud, mais le comte de Wittgenstein, qui commandait cette armée, avait été mandé à Saint-Pétersbourg. On assurait qu'un plan de campagne contre la Turquie, présenté par le baron Diebitsch et approuvé par l'empereur, n'attendait, pour être mis à exécution, que des éventualités prévues et presque certaines.

Depuis plusieurs mois, en effet, on avait fait, sans bruit et sans éclat, d'immenses préparatifs de guerre. L'empereur s'était occupé personnellement, de concert avec son chef d'état-major général, de compléter et d'améliorer tous les services militaires, en imprimant une activité nouvelle

aux travaux des fonderies de canons, des manufactures d'armes, des poudreries et des arsenaux.

En même temps, Nicolas se montrait plus vigilant, plus minutieux, plus sévère que jamais sur les questions d'ordre et de discipline, non-seulement à l'égard du soldat, mais encore vis-à-vis des officiers de tout grade.

On avait pu se convaincre, dans quelques revues, que rien ne lui échappait de ce qui touchait à la bonne tenue, à l'instruction et aux habitudes réglementaires des troupes. Il ne se laissait plus aller, il est vrai, à ces vivacités de geste et de parole, qui l'avaient fait tant redouter de ses subordonnés, à l'époque où il commandait la deuxième brigade de la première division de l'infanterie de la garde; mais son silence, son calme apparent, son air froid et pensif n'étaient que plus menaçants, si son regard d'aigle, flamboyant et glacial à la fois, venait à se fixer sur un coupable. La faute ne fût-elle qu'une légère infraction à la règle, la punition ne se faisait pas attendre, et elle était souvent plus grave que le fait ne semblait le comporter.

Ainsi, le chef de l'état-major général mit à l'ordre du jour de l'armée une décision de l'empereur, en date du 5 juin 1827, laquelle confirmait le jugement rendu contre l'enseigne Andreïeff et le lieutenant Woronoff, des garnisons d'Omsk et de Tomsk en Sibérie, pour s'être adonnés à des jeux de hasard défendus et pour avoir tenu une conduite indigne de leur grade d'officier; en conséquence, les deux coupables, qu'on accusait d'avoir triché au jeu, étaient condamnés à la dégradation et devaient être incorporés comme simples soldats dans l'armée du Caucase, après avoir subi préalablement une détention de trois mois dans une forteresse.

C'est au baron Diebitsch qu'il faut attribuer surtout les



nombreuses réformes introduites, vers ce temps-là, dans toutes les branches de l'administration militaire ; il les suggérait à l'empereur, qui les présentait lui-même à son ministre de la guerre, le général Alexandre Tchernycheff, et qui leur donnait une application immédiate en les consacrant par des ukases.

Toutes ces réformes, il faut l'avouer, n'étaient pas également bonnes et utiles, mais il y en avait d'excellentes, et leur ensemble, fruit de la longue expérience d'un homme de guerre consommé, forma la base de l'organisation des armées russes pendant le règne de l'empereur Nicolas.

Ce souverain voulut en témoigner publiquement sa reconnaissance à Diebitsch, par ce rescrit, si gracieux et si flatteur, qu'il daigna lui adresser :

« Comte Ivan Ivanovitch ! Par un ukase en date de ce jour, adressé au Sénat-dirigeant, Nous vous avons élevé, vous et vos descendants, à la dignité de comte de l'Empire de Russie. Cette marque de Notre bienveillance sera pour vous un éclatant et nouveau témoignage de l'estime, que Nous faisons de vos longs services et de l'activité infatigable et du zèle sans bornes, qui ont distingué votre conduite dans toutes les circonstances. Il Nous est doux de penser qu'à l'avenir vous continuerez à être, comme par le passé, l'un de Nos serviteurs les plus zélés et les plus capables de remplir Nos intentions, constamment dirigées vers le bonheur de l'Empire que le Tout-Puissant Nous a confié, et que Nous trouverons toujours en vous un sujet, animé de cette même fidélité inébranlable au trône, et toujours guidé par les principes du véritable honneur, vous, qui avez su mériter la bienveillance particulière dont Notre



auguste frère, de glorieuse mémoire, vous a honoré jusqu'à ses derniers instants.

« Je suis Votre affectionné.

« Nicolas. »

« Tzarskoé-Sélo, 25 juin (7 juillet) 1827. »

LXXIV

Cependant, trois jours avant l'audience solennelle dans laquelle le sultan devait recevoir, pour la première fois, l'ambassadeur de Russie, le nouveau reïss-effendi avait fait remettre, aux drogmans des légations russe, française, anglaise, autrichienne et prussienne, une note, longuement motivée, qui avait pour objet de repousser définitivement toute intervention, directe ou indirecte, des Puissances, dans les affaires de la Grèce insurgée.

Cette note, très ferme et très nette dans ses conclusions, malgré sa forme modérée et presque amicale, posait, en principe, que « chaque Puissance indépendante, outre les obligations que les traités et les relations étrangères lui imposent, possède aussi des institutions et des relations qui la regardent exclusivement ; » de telle sorte, qu'il n'appartient qu'à elle seule de régler ses propres affaires, et suivant ses intérêts, ses lois et sa convenance. La Sublime Porte avait donc lieu de s'étonner que les Puissances eussent l'intention de porter atteinte à l'autorité du souverain, en proposant leur médiation entre lui et ses sujets rebelles. Cette médiation, la Porte ne l'accepterait jamais : tout ce qu'elle pouvait offrir aux Grecs révoltés, c'était de leur



pardonner, s'ils déposaient les armes et s'ils rentraient dans le devoir. Elle n'avait pas de plus vif désir que de rétablir la tranquillité générale en faisant cesser l'effusion du sang; mais elle se croyait en droit de déclarer, une fois pour toutes, que des considérations religieuses, politiques, nationales et administratives l'empêchaient de donner suite aux propositions qui lui avaient été faites par les Puissances amies, et qui n'avaient eu d'autre effet que d'encourager et de prolonger l'insurrection d'*une troupe de brigands*.

Aucune des Puissances n'était nommée dans cette note, mais le Gouvernement turc prenait à partie l'Angleterre et la Russie, en rappelant que l'ambassadeur anglais, à l'époque du Congrès de Vérone, avait énoncé clairement et officiellement, au nom de toutes les Puissances, que « la question grecque était reconnue comme appartenant aux affaires intérieures de la Sublime Porte, » et en laissant entendre que les plénipotentiaires russes, aux conférences d'Ackerman, avaient déclaré positivement et explicitement que cette question ne donnerait pas lieu à intervention de la part de l'empereur Nicolas.

« Cette déclaration ayant servi de base aux résultats de ces conférences, ajoutait la note en termes formels, il ne peut y avoir de doute, par rapport à cette affaire, que la Sublime Porte a le droit de regarder comme définitivement et radicalement arrangée. »

La note était péremptoire et n'admettait pas même la plus légère discussion.

Les ambassadeurs en informèrent aussitôt leurs Gouvernements, auxquels ils firent savoir que, toute voie diplomatique étant désormais sans issue, il fallait recourir à des moyens plus efficaces, pour vaincre l'inflexible obstination de la Porte Ottomane.



En même temps, ils jugèrent prudent de traîner les choses en longueur et de gagner du temps, jusqu'à ce que les Puissances alliées fussent en mesure d'imposer leur médiation par les armes, ou du moins par l'envoi d'une escadre dans les eaux de l'Archipel. Ils se plaignirent donc hautement de ce que la réponse qu'on venait de faire à leurs propositions ne portait pas de signature, contrairement à tous les usages de la diplomatie; et, comme le reïss-effendi refusait de la signer, et même d'en accepter nominativement la responsabilité, ils feignirent de n'accorder à cette note qu'une médiocre importance.

M. de Ribeaupierre seul avait déclaré, de la manière la plus catégorique, qu'il regardait la note transmise au corps diplomatique, comme injurieuse pour son souverain et pour lui-même; car, ayant été un des deux plénipotentiaires russes aux conférences d'Ackerman, il ne pouvait souffrir qu'on l'accusât d'avoir pris, à l'égard de la question grecque, des engagements auxquels il voudrait se soustraire; il s'empressa donc de donner un démenti formel à l'allégation qui semblait le concerner, et il demanda au reïss-effendi que cette allégation, tout à fait gratuite de sa part, fût rétractée sur-le-champ.

Il aurait peut-être renoncé à l'audience, dans laquelle il devait présenter ses lettres de créance au sultan, si les conseillers d'Etat de Berg et de Minciaky ne lui eussent fait comprendre que cette audience lui offrait justement une occasion solennelle de protester, tant au nom de l'empereur qu'en son propre nom, contre les insinuations erronées et calomnieuses de la note du reïss-effendi.

L'audience eut lieu, sans que la note eût été retirée ni expliquée, mais le Gouvernement turc n'épargna rien pour apaiser l'ambassadeur et pour lui accorder une satisfaction



indirecte, en le comblant de marques de déférence et de distinction exceptionnelles.

Jamais la Cour ottomane n'avait déployé plus de pompe dans le cérémonial diplomatique.

M. de Ribeaupierre, monté sur un superbe cheval caparaçonné, que le sultan lui avait envoyé en présent, et accompagné de tout le personnel de la légation russe, qui formait un nombreux et brillant cortége, s'achemina vers le Sérail, entre deux haies de troupes d'élite, échelonnées sur son passage jusqu'à la porte du palais. Il descendit de cheval, avec sa suite, sur la pierre destinée à cet usage pour les pachas, et fut reçu par les chambellans du grand-vizir, en habits de cérémonie, qui le conduisirent dans la salle du Divan, au bruit des instruments de musique militaire.

Le grand-vizir, en costume de cour, vint lui-même à sa rencontre, le salua gracieusement, et le fit asseoir, en face de lui, sur un riche tabouret, pendant que les hauts dignitaires de l'Empire turc prenaient place autour d'eux en silence.

Les préparatifs du repas furent bientôt terminés : on apporta une coupe d'or à l'ambassadeur, pour se laver les mains, et une serviette brochée d'or, pour les essuyer; l'eau fut présentée ensuite à tous les convives.

L'ambassadeur était seul à la première table avec le grand-vizir; le séraskier était à la seconde avec les conseillers d'Etat de Berg et de Minciaky; le reste des personnes de l'ambassade se trouvait aux autres tables.

Ce repas fut magnifiquement servi, et les mets se succédèrent rapidement et en abondance; chacun alla ensuite reprendre sa place; on donna encore à laver, on brûla des parfums, et le grand-vizir écrivit cette étrange sup-

plique, adressée au grand-seigneur : « L'ambassadeur russe sollicite la grâce d'oser paraître devant le trône du sultan. »

En attendant la réponse, qui n'arriva qu'au bout d'une heure, le grand-vizir s'entretint avec M. de Ribeaupierre, par le moyen de son drogman.

Ce fut dans cet entretien que l'ambassadeur exprima tout son mécontentement au sujet de la note, dans laquelle on lui imputait, ainsi qu'à son Gouvernement, un procédé indélicat et déloyal. Il soutint avec énergie que la question grecque n'avait pas même été soulevée dans les conférences d'Ackerman, et que, par conséquent, les plénipotentiaires russes n'avaient pas eu à s'en occuper. Il insistait, en conséquence, pour que le passage dont il se déclarait gravement offensé disparût de la note remise aux ambassadeurs des cinq Puissances.

Le grand-vizir, ému et embarrassé des vives récriminations de M. de Ribeaupierre, s'excusa, en insinuant que le malentendu semblait provenir d'une communication verbale du comte de Worontzoff, qui aurait dit aux plénipotentiaires turcs, que la Russie ne demandait qu'à terminer ses propres différends avec la Sublime Porte, sans se mêler des différends qui lui étaient étrangers. M. de Ribeaupierre ne se contenta pas de cette vague excuse, et annonça qu'il renouvellerait sa protestation en temps et lieu, jusqu'à ce qu'il eût obtenu pleine satisfaction.

La réponse du grand-seigneur arriva enfin : l'ambassadeur, sous la conduite du tschausch-baschi ou grand-maître des cérémonies, se rendit, avec sa suite, dans la galerie qui précède les appartements du sultan. Là, on le fit asseoir sur un tabouret et on le revêtit d'une pelisse précieuse garnie de fourrures, que lui offrait le grand-sei-



gneur, devant lequel il fut amené avec le cérémonial ordinaire.

M. de Ribeaupierre adressa au sultan un discours en langue russe, où il exprimait assez froidement le désir et l'espérance de voir la Turquie conserver de bonnes relations d'amitié avec la Russie; puis, il présenta ses lettres de créance, et, après avoir passé dix minutes à peine dans la salle d'audience, il retourna dans la salle du Divan, où il prit congé du grand-vizir.

Le cortége, qui l'avait accompagné pour venir au palais, le ramena avec la même pompe à l'hôtel de la légation, où le sultan lui avait fait remettre des présents plus riches et plus nombreux que ceux qui lui étaient dus en sa qualité d'ambassadeur du second rang.

Le Gouvernement turc, dans cette circonstance, avait redoublé d'égards et de prévenances pour le plénipotentiaire russe; mais il n'en était que plus inflexible dans sa politique.

M. de Ribeaupierre, malgré ses démarches et ses instances réitérées, ne put obtenir aucune rectification de la note qui l'avait offensé à juste titre; il ne renonça pas, de guerre lasse, à ses réclamations; mais, comme il crut nécessaire d'en référer de nouveau à l'empereur, le comte de Nesselrode lui fit savoir qu'il avait eu raison d'insister sur un point qui touchait à l'honneur de la Russie et que le moment viendrait de reprendre la question avec plus d'énergie et d'une manière décisive, quand les Puissances alliées seraient d'accord sur la marche qu'elles avaient à suivre pour vaincre la ténacité de la Porte Ottomane.

Les négociations à ce sujet se continuaient en même temps à Paris, à Londres et à Saint-Pétersbourg.

L'Angleterre surtout se montrait déterminée à faire cause



commune avec la Russie dans toutes les mesures à prendre, qui auraient pour objet de mettre fin aux hostilités et aux massacres en Grèce, car elle ne craignait rien tant que de voir une armée russe entrer dans les principautés, même sans arrière-pensée, et menacer de loin Constantinople.

La France, de son côté, s'associait à tous les actes de généreuse sympathie que l'humanité pourrait inspirer aux souverains, en faveur de la Grèce qui allait presque inévitablement succomber dans une lutte héroïque.

On était donc d'accord sur le but qu'on voulait atteindre; on ne discutait plus que les moyens à employer. Fallait-il immédiatement venir en aide aux Grecs, en leur fournissant un corps d'armée auxiliaire, ou bien en leur faisant passer des armes et de l'argent, ou bien en sommant le grand-seigneur de cesser une guerre d'extermination contre ses sujets chrétiens? Toute tentative de médiation amiable ayant échouée, les Puissances n'avaient plus qu'à recourir à la force.

Au reste, le sultan comprenait tellement sa situation vis-à-vis des Puissances alliées, qu'il se préparait dès lors à leur résister : il organisait à la hâte de nouvelles troupes; il augmentait sans cesse le matériel et le personnel de sa marine; il avait soin de mettre dans le meilleur état possible les forteresses du Bosphore et celles du Danube, comme s'il prévoyait d'un moment à l'autre une attaque simultanée par terre et par mer.

En même temps, il pressait les armements du vice-roi d'Egypte, et il donnait ordre à Reschid-Pacha et à Ibrahim, qui commandaient ses armées en Grèce, de ne laisser ni paix ni trève à l'insurrection et de l'étouffer dans le sang, avant que les flottes anglaise et française eussent paru



devant les Dardanelles, avant qu'une armée russe eût mis le pied en Bessarabie.

Cette dernière éventualité ne préoccupait pas moins le Gouvernement anglais, qui faisait tous ses efforts pour l'empêcher et qui redoublait de démonstrations amicales à l'égard de la Russie.

Le duc de Wellington, pour appuyer la politique du cabinet de sir Georges Canning, entretenait une correspondance particulière avec l'empereur Nicolas et cherchait à le dissuader d'en venir à une guerre personnelle contre la Turquie, guerre qui pourrait amener la perturbation dans les rapports internationaux des Puissances de l'Europe; mais ses conseils et ses prières semblaient avoir peu d'influence sur les résolutions irrévocables de l'empereur, qui lui écrivit dans une de ces lettres confidentielles :

« Nous sommes d'accord sur la question grecque; je crains bien que nous ne le soyons jamais sur la question russe. Souvenez-vous que la Porte Ottomane n'a souscrit au traité d'Ackerman, qu'avec l'intention de le rompre. »

Ce fut pour inviter l'empereur à la temporisation et à la patience, que la cour d'Angleterre envoya le marquis de Hertford en ambassade extraordinaire auprès de lui. Cette ambassade était aussi imposante que celle dont Wellington avait été chargée après l'avénement de Nicolas.

Le marquis de Hertford, membre du conseil privé de Sa Majesté britannique, et un des personnages les plus considérables de l'aristocratie anglaise, venait, de la part de son souverain, apporter à l'empereur de Russie l'ordre de la Jarretière. Il arriva, le 28 juin, accompagné de sir Georges Nayler, premier roi d'armes d'Angleterre, du colonel Cooke, de lord Seymour, de lord Hill, des capitaines de

vaisseau Meynell et Seymour, et d'autres personnes de haute distinction.

Il fut admis, le 8 juillet, en audience particulière, chez l'empereur et l'impératrice, au palais de Tzarskoé-Selo, et le lendemain, il se rendit, avec grand apparat, ainsi que toute sa suite, à l'audience solennelle où l'empereur devait recevoir l'ordre de la Jarretière.

L'ambassadeur extraordinaire était revêtu du costume de l'ordre; sir Georges Nayler, ayant aussi le manteau de l'ordre, tenait d'une main son sceptre de roi d'armes, et de l'autre les lettres de créance et le diplôme de la commission de Georges IV; les personnes de l'ambassade portaient sur des coussins de velours les pièces du costume et les insignes de l'ordre de la Jarretière. L'empereur était assis sur son trône, entouré de sa famille et de toute sa cour. Le marquis de Hertford, s'avançant vers le trône et s'inclinant avec respect, exposa l'objet de sa mission et présenta le livre des statuts de l'ordre à l'empereur, qui daigna en accepter les insignes et qui fit délivrer un certificat de son acceptation aux plénipotentiaires anglais. Ceux-ci, s'étant approchés, bouclèrent la jarretière au-dessous du genou gauche de Sa Majesté et le revêtirent successivement des autres insignes de l'ordre.

— Sir Georges Nayler, dit Nicolas avec une gracieuse aménité, vous direz de ma part à l'auguste chef de l'ordre de la Jarretière, qu'il trouvera toujours en moi un bon frère d'armes et un fidèle chevalier.

Au moment où cette imposante cérémonie avait lieu à Tzarskoé-Selo, un nouveau traité relatif aux affaires de la Grèce et de la Turquie était signé, depuis deux jours, à Londres, par le prince de Lieven, ambassadeur de Russie, le prince de Polignac, ambassadeur de France, et le

vicomte Dudley, ministre des affaires étrangères et plénipotentiaire de Sa Majesté britannique.

Ce traité, en date du 6 juillet, dans lequel les Puissances contractantes s'engageaient à poursuivre, de concert, sur les bases du protocole du 4 avril 1826, l'œuvre de réconciliation et de paix, qu'elles avaient entreprise entre la Porte Ottomane et les Grecs, « autant par un sentiment d'humanité que pour l'intérêt du repos de l'Europe, » était motivé aussi par « la nécessité de mettre un terme à une lutte sanglante, qui, en livrant les provinces grecques et les iles de l'Archipel à tous les désordres de l'anarchie, apportait chaque jour de nouvelles entraves au commerce des États européens » et servait de prétexte à des actes de piraterie intolérables, qui exigeaient des mesures onéreuses de surveillance et de répression.

Rien n'était changé aux conditions qu'on offrait au grand-seigneur pour assurer à la fois sa suzeraineté sur la Grèce et l'indépendance des Grecs sous le protectorat de la Turquie; les Puissances contractantes, qui se disaient seulement animées du désir d'arrêter l'effusion du sang et de prévenir les maux de tout genre que pouvait entrainer la prolongation d'un pareil état de choses, déclaraient solennellement, qu'elles ne cherchaient dans leur action médiatrice aucune augmentation de territoire, aucune influence exclusive, aucun avantage de commerce pour leurs nationaux.

L'Autriche et la Prusse n'avaient pas, il est vrai, signé le traité du 6 juillet; mais elles étaient libres d'y adhérer, dans le délai d'un mois, si elles jugeaient utile ou possible de contracter l'obligation d'en soutenir le principe et d'en hâter les effets, d'intelligence avec la Russie, la France et l'Angleterre.



Ce traité n'aurait pas eu peut-être beaucoup plus de portée que le protocole du 4 avril 1826, dont il reproduisait presque identiquement les principales clauses, s'il n'eût pas été accompagné d'un article additionnel et secret, qui lui donnait un caractère essentiellement comminatoire et qui ne laissait pas à la Turquie l'alternative de refuser l'intervention qu'on lui proposait comme un ultimatum.

En effet, selon cet article additionnel, les hautes parties contractantes, au cas où la Porte Ottomane n'accepterait pas, dans le terme d'un mois, la médiation qui lui serait proposée, devaient prendre des mesures immédiates, pour se rapprocher des Grecs, en établissant avec eux des relations commerciales, en leur envoyant des agents consulaires et en recevant ceux que leur gouvernement pourrait accréditer auprès d'elles. Si, dans le même terme d'un mois, la Porte n'acceptait pas un armistice ou si les Grecs se refusaient à son exécution, les Puissances contractantes déclareraient, à celui des deux partis belligérants qui voudrait continuer les hostilités, ou à tous deux, au besoin, que lesdites Puissances allaient s'efforcer, par tous les moyens que leur prudence jugeraient convenables, d'obtenir les effets immédiats de l'armistice, en prévenant, autant que possible, toute nouvelle collision entre les belligérants, sans toutefois prendre part aux hostilités.

« Enfin, disait l'article additionnel, si, contre toute attente, ces mesures ne suffisent point encore pour faire adopter par la Porte Ottomane les propositions des hautes parties contractantes, ou si, d'un autre côté, les Grecs renoncent aux conditions stipulées en leur faveur dans le traité de ce jour, les Puissances alliées n'en continueront pas moins à poursuivre l'œuvre de la pacification sur les bases dont elles sont convenues entre elles. »



Cet article additionnel, qui aurait la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot dans le traité signé simultanément, devait être ratifié en même temps que ledit traité, et aussitôt après, les hautes Puissances transmettraient des instructions éventuelles aux amiraux commandant leurs escadres respectives dans les mers du Levant.

La ratification de ce double traité eut lieu presque immédiatement, et le traité, y compris l'article additionnel et secret, fut connu en Europe, un mois avant que notification en eût été faite à la Porte Ottomane.

Mais le Gouvernement turc fit semblant de ne pas soupçonner l'existence du traité de Londres et ne se plaignit pas même de n'être point averti officiellement de la coalition qui se formait contre lui. Il continua seulement, avec plus d'activité et de résolution, ses préparatifs de défense, et il attendit en silence les événements, non sans espérer que la Grèce aurait succombé quand les Puissances alliées prendraient les armes pour la secourir.

Mais la Grèce, qui s'était affranchie d'un esclavage séculaire, ne pouvait plus périr ni retomber sous le joug des Turcs : l'empereur Nicolas avait promis à l'ancien ministre de Russie Capo d'Istria, qu'il la protégerait et qu'il la replacerait au rang des Puissances européennes.

En ce moment, il est vrai, ce malheureux pays se trouvait dans une situation plus critique et plus désespérée que toutes celles qu'il avait traversées depuis le commencement de la guerre de l'indépendance : son armée, découragée, épuisée plutôt que vaincue, n'était pas capable de tenir tête à un ennemi quatre fois plus nombreux qu'elle; sa flotte, dispersée plutôt que détruite, n'avait pas même essayé d'arrêter la flotte ottomane qui se rendait à Alexandrie pour se joindre à la flotte égyptienne; après plusieurs

mois d'une défense héroïque, la citadelle d'Athènes avait capitulé; Ibrahim-Pacha poursuivait ses excursions dévastatrices au midi de la Morée et se montrait de plus en plus impitoyable envers tout ce qui osait lui résister; le séraskier attaquait plus mollement la Morée au nord, en attendant l'expédition formidable qui devait arriver d'Egypte. Partout, la population désertait ses foyers et se réfugiait dans les îles Ioniennes où elle mourait de misère. Le Gouvernement provisoire des Hellènes était livré à des factions intestines, et tous les jours la guerre civile éclatait entre les chefs qui avaient montré le plus de dévouement pour la délivrance de leur patrie.

Par bonheur, l'Assemblée nationale, réunie à Trézène, avait eu la sagesse de mettre à la tête du gouvernement, avec le titre de président et les pouvoirs de la dictature, le comte Capo d'Istria, qui avait déjà tant fait pour la Grèce et pour son indépendance, et qui allait lui apporter la protection déclarée de l'empereur de Russie. Capo d'Istria vivait retiré à Genève, où, tout en apprenant la langue grecque pour se mettre en communication plus directe avec ses concitoyens, il travaillait, avec un zèle infatigable, de concert avec son ami le banquier suisse Eynard, à envoyer incessamment aux Grecs des secours de toute espèce, surtout des armes et de l'argent, que leur adressaient tous les comités philhellènes de l'Europe.

C'était lui qui, depuis cinq ans, plaidait la cause de l'insurrection grecque auprès de tous les cabinets de l'Europe. L'empereur Nicolas, qui l'estimait de longue date en considération de son beau caractère, ne l'avait pas vu, sans une vive sympathie, sans une approbation tacite, se consacrer à cette grande mission d'humanité et de dévouement.

En apprenant qu'un vote unanime l'avait nommé prési-



dent du gouvernement grec (14 avril 1827), le comte Capo d'Istria put donc annoncer qu'il accepterait le poste éminent et dangereux, qui lui était confié dans l'intérêt de la Grèce, mais qu'il devait, avant tout, en référer à son souverain, l'empereur de Russie, et lui demander la permission de souscrire au vœu des Grecs. Il était encore, à cette époque, attaché nominativement comme adjoint au ministre des affaires étrangères, le comte de Nesselrode.

Il fut alors mandé à la cour de Saint-Pétersbourg, par une lettre autographe de Nicolas, qui le reçut avec des marques de bienveillance et d'amitié si manifestes, que tout le monde comprit que le chef électif du gouvernement grec avait déjà, aux yeux de l'empereur, remplacé l'homme d'Etat russe.

On ne tarda pas, en effet, à lire dans le journal officiel de Saint-Pétersbourg le rescrit suivant, adressé au comte Capo d'Istria, qui, en cessant de faire partie du cabinet russe, recevait de l'empereur un témoignage public de haute satisfaction et d'affectueuse estime. C'était là l'unique récompense qu'il avait désiré obtenir, pour prix de ses longs et utiles services.

« D'après le vœu que Nous a exprimé Notre conseiller privé, comte de Capo d'Istria, Nous avons consenti à lui accorder sa démission pleine et entière de Notre service. Il Nous est agréable de lui témoigner, à cette occasion, toute Notre reconnaissance, pour le zèle éclairé avec lequel il a rempli ses fonctions, pour son dévouement aux intérêts et à la gloire de la Russie, et pour son attachement à l'auguste personne de Notre bien aimé frère, feu l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, dont il a toujours pleinement justifié



la confiance. Nous nous plaisons à l'assurer, par les présentes, de notre invariable bienveillance.

« NICOLAS.

« Tzarskoé-Sélo, 1er (13, nouv. st.) juillet 1827. »

L'empereur avait évité, dans ce rescrit signé de sa main, de faire la moindre allusion à la dignité dictatoriale dont le comte Capo d'Istria allait être revêtu; mais la date même de ce document significatif prouve assez que le président de la Grèce indépendante était ostensiblement agréé par la Russie.

Au reste, comme l'empereur se plut à le dire hautement, les Grecs n'auraient pu choisir un homme qui possédât des qualités plus précieuses : plein d'esprit et d'intelligence, instruit, ardent au travail, d'une vie austère, d'une loyauté sans égale, de mœurs simples et douces, Capo d'Istria joignait à toutes ces vertus une confiance entière dans les décrets de la Providence.

Le nouveau président de la Grèce était encore à Saint-Pétersbourg, qu'il commençait à négocier, en cette qualité, un emprunt avec un banquier de Londres, pour les Grecs, qui l'avaient reconnu comme chef suprême et qui lui remettaient le soin des affaires et des intérêts de leur patrie. Il prenait, aussi, secrètement des conseils et des instructions auprès du tzar, qui lui avait promis un subside personnel de trois millions.

Ce n'était pas seulement la politique qui poussait Nicolas à entreprendre la pacification de la Grèce, c'était aussi l'humanité; c'était surtout un sentiment de confraternité religieuse qui le déterminait à se faire le protecteur de ses coreligionnaires opprimés. Depuis son avénement, il se regardait comme le chef temporel de l'Eglise grecque, et il voulait à tout prix remplir les devoirs de cette grande



mission providentielle. De là l'origine de sa sympathie pour les Grecs et pour leur cause, qui se trouvait à ses yeux mêlée avec la cause de la religion.

Il n'avait conservé des idées philosophiques de sa première éducation, qu'un système général de tolérance et de justice dans les questions religieuses. Il ne manifestait aucune tendance à persécuter ou même à contrarier les cultes hétérodoxes, et il se borna d'abord à empêcher leurs empiétements illégaux.

Aussi, par un ukase adressé plus tard au Sénat-dirigeant (21 octobre/3 novembre 1827), il invita les Grecs-unis, qu'il considérait toutefois comme des schismatiques, à garder purs et sans mélange leurs anciens usages religieux, à ne pas recevoir dans leurs monastères des individus attachés à un autre culte que le leur et à établir des écoles pour l'instruction des jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique.

On peut juger combien il était devenu, à cette époque, fidèle et scrupuleux observateur des préceptes de la foi orthodoxe, quand on le voit rendre un ukase qui défendait comme inconvenante la vente à l'encan des saintes images, souvent garnies d'or et d'argent et enrichies de pierres précieuses, même dans le cas où la vente aurait lieu à la requête des créanciers et par autorité de justice.

LXXV

Les grands intérêts de la politique extérieure et les immenses apprêts de la guerre contre la Turquie ne détournaient pas l'empereur des autres travaux du gouvernement.

Ainsi, depuis dix-huit mois, il n'avait pas cessé, un seul jour, de suivre et de surveiller, avec les soins les plus minutieux, la vaste entreprise de la codification des lois russes, confiée exclusivement à la direction active et intelligente du savant jurisconsulte Michel Spéransky.

Tout ce qui avait été fait par l'ancienne Commission, pendant un intervalle de vingt-quatre ans, était à refaire sur un nouveau plan, et il n'avait fallu que dix-huit mois, à l'illustre chef de la section des lois, que l'empereur avait eu l'heureuse idée d'incorporer dans sa chancellerie particulière, pour accomplir la moitié de l'œuvre gigantesque, qui allait s'achever sous les yeux et sous l'inspiration de l'auguste chef de l'Etat.

La nouvelle Commission, que l'empereur présidait souvent lui-même, avait fixé d'abord les bases sur lesquelles devaient être concentrés ses premiers travaux : il fallait définir exactement la nature et les principes de la codifica-



tion; former un plan pour la division générale des lois; disposer, d'après ce plan, les travaux préparatoires, et enfin procéder aux travaux définitifs.

Les anciennes Commissions avaient flotté alternativement entre deux systèmes, sans s'arrêter à l'un ni l'autre : la formation d'un Code de concordance, réunissant et coordonnant entre elles, par ordre de matière et sans aucun changement de texte, toutes les lois existantes, et la rédaction d'un Code nouveau, extrait de toutes ces lois refondues et combinées ensemble en forme de digeste. L'empereur, éclairé par les lumineuses observations de Spéransky, n'hésita pas à donner la priorité au Code de concordance.

Il fit plus; après plusieurs séances, dans lesquelles avaient été débattues les questions générales, relatives au Code de concordance, il traça, de sa propre main, les instructions qui serviraient de règles aux travaux de la Commission, pour le Corps des lois, qu'elle devait préparer simultanément.

Ces instructions, remarquables par leur sagesse et formulées avec une parfaite lucidité, renfermaient les dispositions suivantes :

1° Exclure du corps des lois celles qui seraient tombées en désuétude;

2° Exclure également celles qui ne seraient que des répétitions identiques de lois antérieures, en donnant toujours la préférence au texte le plus complet, sinon le plus ancien;

3° Conserver religieusement la lettre de la loi, en reproduisant dans un seul texte le sens de toutes les lois qui traitent de la même matière;

4° Indiquer exactement les ukases d'après lesquels chaque loi serait ainsi composée;



5° De deux lois en contradiction, donner la préférence à la plus récente, suivant ce principe qui établit que toute loi nouvelle abroge virtuellement la loi qui l'a précédée;

6° Chaque partie du travail de la Commission devant être de la sorte soumise à la révision des ministères et des administrations dans leurs spécialités respectives, des comités, établis à cet effet, seraient chargés de cette révision. Un comité supérieur, composé de sénateurs et de hauts fonctionnaires, sous la présidence du ministre de la justice, aurait pour mission de faire l'examen des lois civiles et criminelles;

7° La Russie ayant des lois de deux espèces, celles qui agissent dans toute l'étendue de l'empire, et celles, essentiellement locales, dont l'action est circonscrite dans quelques provinces, il y aurait donc, outre le Corps de lois générales, deux Corps de lois provinciales pour les gouvernements de l'Ouest et pour ceux de la Baltique;

8° La codification des lois, en fixant la législation pour le passé, laisserait une entière latitude pour l'avenir, où de nouveaux besoins réclameraient des lois nouvelles.

En conséquence, pour éviter la confusion qui pourrait résulter de l'agglomération de ces lois nouvelles, la Commission serait permanente et s'occuperait, à la fin de chaque année, de la classification systématique et uniforme des ukases promulgués dans le courant de l'année.

Ce fut d'après ces instructions, qui doivent être considérées comme directement émanées de l'empereur, que la Commission commença immédiatement à rédiger le Code russe, tandis qu'elle se hâtait de mettre en état de paraître, suivant le vœu de son auguste collaborateur, la grande collection des lois de l'empire depuis 1649 jusqu'à la mort d'Alexandre Ier.



La tâche était immense, mais Michel Spéransky en avait préparé de longue date tous les éléments : il connaissait les sources, il les avait étudiées et découvertes lui-même; il put ainsi, dans l'espace de quelques mois, rassembler des matériaux et des documents, que plusieurs générations de jurisconsultes et d'hommes d'Etat avaient tenté vainement de réunir.

Les ukases des tzars étaient de deux espèces : les uns, dits *ukases du Sénat*, avaient été adressés à ce grand corps de l'Etat, qui était tenu de les enregistrer, de les publier et de les garder dans ses archives, ce qu'il n'avait pas toujours fait régulièrement; les autres, dits *nominaux*, parce que le souverain les adresse directement aux personnes qu'ils concernent, n'avaient pas été publiés ni recueillis pour la plupart, et n'existaient que dans des archives particulières. Ces ukases de la seconde espèce n'en avaient pas moins force de loi, dans certains cas, et formaient ainsi une sorte de législation occulte, qui pouvait, suivant les circonstances, se traduire en décisions de l'autorité administrative.

Tous ces ukases avaient donc été retrouvés, classés et soumis à un travail de critique approfondi, grâce à l'infatigable zèle de Spéransky.

Il était aidé et encouragé, il est vrai, par les conseils et la collaboration personnelle de l'empereur, qui daignait s'associer, en quelque sorte, aux efforts de la deuxième section de sa chancellerie. Non-seulement Spéransky lui soumettait, tous les lundis, des mémoires qui résumaient le travail hebdomadaire de la Commission, mais encore il le consultait dans toutes les questions délicates qui s'élevaient au milieu de ce travail hérissé de difficultés, et il faisait passer sous ses yeux le manuscrit préparé pour l'im-



pression, afin que le souverain y ajoutât, en le lisant, des notes et des observations qu'on utiliserait plus tard dans la rédaction définitive du Corps des lois.

Ce labeur, aride et pénible, n'était pas sans intérêt pour Nicolas, qui y consacrait souvent de longues heures de la nuit.

Dès le mois de juillet 1827, Spéransky avait fait si bon usage des annotations et des idées de l'empereur, qu'il put lui présenter la première partie de l'exposé historique qui devait accompagner la publication du Code russe, et, en même temps, un aperçu général de la collection complète des lois (*Sobranié zakonov*), qu'il se proposait de mettre sous presse immédiatement.

Cette immense collection, qui ne comprenait pas moins de 30,920 ukases antérieurs à l'avénement de l'empereur Nicolas, y compris les titres de l'ancien Code de 1649, ne semblait pas devoir former moins de vingt-cinq à trente volumes in-quarto très compacts, à deux colonnes. Spéransky était dès lors en possession de tous ces actes, qu'il avait tirés des archives civiles, militaires, judiciaires et synodales, ainsi que des archives du cabinet impérial et des archives particulières de différentes juridictions; il se flattait de pouvoir terminer l'impression de ces trente volumes dans le cours de deux ans, et, pour arriver à ce but, qui avait de quoi épouvanter l'imagination, il se reposait avec confiance sur le dévouement énergique et inépuisable de ses deux principaux collaborateurs, le secrétaire d'Etat Michel Baloughiansky et le baron Modeste de Korff.

La plus grande partie du manuscrit était déjà prête pour l'impression, lorsqu'elle fut remise à l'empereur, qui avait exprimé le désir de l'examiner dans son ensemble.



Nicolas, en effet, qui se rendait alors au camp de Krasnoé-Sélo, comme à l'ordinaire, pour assister aux grandes revues d'été, trouva le temps de parcourir cet énorme manuscrit et d'y faire encore quelques modifications de détail; puis, il adressa, de sa main, ce rescrit flatteur au conseiller privé Michel Spéransky, membre du Conseil de l'empire :

« Michel Mikhaïlowitch! J'ai examiné, avec une véritable satisfaction, la première partie du recueil de nos lois, considérées sous le rapport historique, laquelle a été rédigée sous votre direction, dans la deuxième section de ma chancellerie particulière. Dans ce vaste ouvrage, qui, grâce à vos soins assidus, a été si promptement terminé, je vois avec plaisir la base d'un autre travail, beaucoup plus important encore, dont l'achèvement n'a cessé d'être l'objet des désirs et de la sollicitude de tous mes prédécesseurs, depuis le commencement du siècle dernier, et a été également, ainsi que vous en avez connaissance, une de mes premières pensées à mon avénement au trône de mes ancêtres. Je ne doute pas que vous ne poursuiviez, avec le même zèle, jusqu'à la fin, l'exécution de ce travail essentiellement utile, et dont Je vous ai chargé, par suite de ma confiance particulière, et que votre exemple, ainsi que vos instructions, ne continuent à animer du même sentiment vos collaborateurs. En rendant une entière justice à vos travaux, et voulant vous donner une marque de ma bienveillance, Je vous accorde les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, persuadé que votre zèle et vos efforts seront promptement couronnés de nouveaux succès qui justifieront mon attente.

« Je suis votre affectionné. NICOLAS.

« Au camp près de Krasnoé-Sélo, 8 (20, nouv. st.) juillet 1827. »



L'impression commença, peu de jours après, dans les ateliers de l'imprimerie particulière de la deuxième section de la chancellerie impériale, où l'on avait créé, à cet effet, un matériel colossal, capable de suffire aux exigences d'une pareille entreprise, car il s'agissait d'imprimer tous les mois deux ou trois volumes de mille à douze cents pages in-quarto.

L'empereur voulut apprendre lui-même cette grande nouvelle au Sénat-dirigeant et l'inviter à seconder de tous ses efforts les travaux de la Commission des lois. Il arriva, sans s'être fait annoncer, dans la salle où le Sénat était en séance, le 22 août.

Tous les sénateurs se levèrent et s'inclinèrent profondément, à son arrivée, qui produisit d'autant plus d'émotion et de surprise, que, depuis le règne de Paul I[er], le Sénat n'avait pas eu l'honneur de voir son souverain assister à ses séances.

L'empereur fit signe à tout le monde de se rasseoir; il avait pris place lui-même sur un siége qui se trouvait inoccupé, et il ordonna de continuer la discussion, comme s'il n'eût pas été présent. Il resta une demi-heure à écouter les orateurs; puis, avant de se retirer, il prononça ces mots, qui n'ont pas été, dit-on, consignés au procès-verbal de cette séance mémorable, mais qui sont restés dans la mémoire des assistants :

— Messieurs, je me promets de revenir quelquefois vous surprendre ainsi et m'asseoir au milieu de vous. Continuez vos travaux avec zèle dans l'intérêt de notre chère patrie. Vous aurez bientôt, pour les aider, un guide sûr et et fidèle, dans la collection complète de nos lois nationales, qui s'imprime sous mes yeux, par les soins de votre estimable collègue, M. Michel Spéranski. On m'assure que cette vaste



collection pourra être imprimée dans deux ans. Quant au *Svod Zakonov*, qui en sera la suite et le complément, nous avons besoin de vos lumières et de vos avis, pour le rendre digne de moi et de vous.

L'empereur, qui avait l'intention de favoriser de plus en plus le développement du commerce, ne pouvait manquer de s'intéresser aux progrès du système général des voies de communication en Russie. Il avait donc, dès son avénement, promis au duc Alexandre de Wurtemberg, son oncle maternel, qui était depuis 1822 le directeur en chef de ces voies de communication, de lui accorder tous les fonds nécessaires pour réaliser les beaux projets de canaux et d'ouvrages hydrauliques, qu'on avait mis à l'étude sous le règne précédent.

Ainsi, l'année même où il montait sur le trône, il voyait s'achever les prodigieux travaux commencés du temps de Paul I[er] et continués sans interruption pendant vingt-cinq ans, pour renouveler les gigantesques écluses de Vichny-Volotchok et pour refaire de fond en comble le canal de Ladoga, travaux magnifiques qui étaient indispensables, non-seulement à la prospérité, mais encore à l'existence de Saint-Pétersbourg.

Suivant sa promesse, l'empereur avait approuvé le projet de la jonction du Don au Volga, projet qu'on avait pu croire longtemps inexécutable et qui ne demandait plus, pour s'accomplir, que des bras, de l'argent et de la persévérance.

D'autres plans du même genre, pour la communication des fleuves entre eux au moyen des canaux, avaient été soumis à Nicolas, qui se préparait à en ordonner successivement l'exécution. Cependant il faisait continuer avec un redoublement d'activité les travaux entrepris, par ordre



d'Alexandre Ier, pour creuser le canal de Kirilow, qui unirait la Scheksna et la Dwina septentrionale et pour mettre en communication le Niemen avec la mer Baltique par le port de Vindau.

Mais ce qui avait été toujours sa pensée de prédilection et ce qui fut son projet favori, c'était d'unir Saint-Pétersbourg et Moscou par une voie navigable, en utilisant le cours de deux petites rivières, la Sestra et l'Istra, qui permettaient de relier le Volga à la haute Moskva. Les travaux étaient déjà en pleine exécution, et la première pierre de la grande écluse du canal de jonction, près de Podbolnetchnaia-gora, à soixante werstes de Moscou, fut posée, avec beaucoup de solennité, dans le courant du mois d'octobre de cette année-là.

Ces grands et utiles travaux et ceux qui devaient bientôt être entrepris à la fois dans toute l'étendue de l'empire réclamaient toute une armée d'ingénieurs civils, et la Russie, qui en avait demandé souvent à l'étranger, surtout à la France, n'allait pas tarder à en former elle-même autant qu'elle en aurait besoin.

L'Institut des voies de communication, créé en 1809 à l'instar et sur le modèle de l'Ecole polytechnique de Paris, avait subi une heureuse réorganisation, depuis que le général Bazaine en était devenu le directeur; les études scientifiques y avaient pris une telle extension, sous les auspices d'une discipline en même temps austère et paternelle, que la plupart des élèves, au sortir de cette école, pouvaient être des ingénieurs distingués ou d'excellents officiers du génie. Ils l'avaient bien prouvé dans les examens publics, qui avaient eu lieu, le 11 mai 1827, à l'Institut, en présence du duc Alexandre de Wurtemberg et d'une nombreuse assemblée.

On rendit compte à l'empereur des brillants succès de cette école polytechnique, et il en témoigna sa satisfaction au duc Alexandre de Wurtemberg, directeur général des voies de communication, dans un rescrit qu'il s'était plu à revêtir d'une forme gracieuse et amicale :

« Le compte qui m'a été rendu par Votre Altesse royale du cours d'études annuel de l'Institut des ingénieurs des voies de communication, est une preuve bien satisfaisante du perfectionnement manifeste et du degré d'utilité de cet établissement. Les succès par lesquels il se distingue et l'ordre que j'y ai personnellement observé, sont le fruit des soins vigilants et des sages dispositions de Votre Altesse Royale. Je me fais un plaisir tout particulier de lui en exprimer ma parfaite reconnaissance, et je suis pleinement convaincu que la jeunesse, qui se forme sous son inspection, puise, dans l'instruction qu'elle reçoit, les principes de cette moralité et de ce zèle à remplir ses devoirs, que chacun doit prendre pour guides dans la carrière du service aussi bien que dans la vie privée.

« Sur ce, je prie en même temps Votre Altesse Royale d'être assurée des sentiments invariables de ma haute considération.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 2 (14, nouv. st.) juin 1827. »

On pouvait présumer, toutefois, que la Russie, qui faisait la guerre à la Perse et qui semblait près de la faire à la Turquie, aurait besoin d'officiers plutôt que d'ingénieurs. Mais, au moment même où le Gouvernement russe augmentait ses flottes dans la Baltique et la mer Noire et mettait sur le pied de guerre son armée du Midi, la prospérité de l'industrie ne cessait de s'accroître : les manufactures de draps, de

soieries, d'étoffes de coton, de toiles, etc., se multipliaient de tous côtés; la fabrication des tissus avait presque doublé, et les importations de l'étranger diminuaient de moitié.

Dans l'espoir d'accroître encore cette prospérité industrielle, l'empereur autorisa les fabricants et manufacturiers à faire venir de l'étranger et à introduire en Russie, sans payer aucun droit, les échantillons qui pourraient leur être utiles et qui seraient frappés de prohibition par le tarif des douanes.

Le commerce des grains était le seul qui fût en souffrance, à cause des lois prohibitives qui l'entravaient. Sur les représentations du ministre des finances, l'empereur, par un ukase du 30 mai (11 juin, nouv. st.) ordonna que l'exportation fût entièrement libre par la voie de Saint-Pétersbourg et qu'on n'exigeât aucune espèce de permis, soit pour l'envoi, soit pour l'expédition des grains, qui ne trouvaient jusqu'alors un débouché facile que par les ports de la Crimée.

Ces ports étaient ouverts depuis bien peu d'années, mais ils voyaient tous les ans s'activer et s'étendre leur mouvement commercial, surtout pour l'exportation des blés. Un nouveau port, celui de Kertch, avait été ouvert à la fin d'avril, et dans l'espace de quatre mois, il avait reçu plus de soixante bâtiments étrangers; quant au port d'Odessa, il comptait par centaines les navires qui arrivaient chargés de marchandises diverses et qui repartaient avec un chargement de céréales.

La menace d'une guerre prochaine en Orient ne paraissait pas diminuer le nombre des arrivages, quoique la peste se fût déclarée en Egypte et sur le littoral de la Turquie d'Asie. Les quarantaines étaient, il est vrai, en permanence dans tous les ports de la Russie méridionale; elles



ne furent établies dans les ports de la Baltique, que par un ukase du 18 novembre 1827 (1er décembre, nouv. st.). Ces quarantaines, qui étaient entourées des règlements les plus sévères et les plus minutieux, ne produisirent pas néanmoins un ralentissement sensible dans les immenses transactions commerciales, qui eurent lieu, en 1827, aux ports de Riga et d'Arkhangel.

Cette année-là aussi, l'empereur, qui prévoyait combien une grande guerre allait restreindre et gêner les opérations du commerce national, saisit avec empressement toutes les occasions qui se présentaient de manifester l'intérêt qu'il portait à la classe commerçante.

Ce fut sous l'influence de ces idées généreuses, qu'il autorisa l'établissement d'une Compagnie des vins de la Crimée (ukase du 3/15 novembre 1827); qu'il approuva les statuts de la Société hollandaise à Odessa (ukase du 5/17 janvier 1828) et qu'il allégea les redevances payées par les guildes des marchands (ukase du 7/19 janvier), « en leur accordant de nouveaux avantages et des moyens de donner plus d'accroissement aux utiles entreprises qui servent à vivifier et à étendre la sphère des opérations commerciales. »



LXXVI

On aurait pu croire que l'empereur n'était que médiocrement préoccupé de la guerre de Perse et de la question d'Orient, lorsqu'on le voyait, à Saint-Pétersbourg, où le retenait le terme avancé de la grossesse de l'impératrice, approuver, par un ukase (26 juin/8 juillet) les plans architecturaux d'un cirque pour les exercices d'équitation et de voltige; visiter avec le grand-duc Michel les nouvelles bâtisses de l'église de la Transfiguration (18 août), qui avait été incendiée deux ans auparavant; ordonner de mettre au concours un projet de reconstruction pour la cathédrale de Nijny-Novogorod, qui tombait de vétusté (13 septembre), en émettant le vœu que les plans fussent dressés d'après le meilleur type des anciennes églises russes, et enfin poser solennellement la première pierre de l'arc de triomphe, qui devait être élevé en l'honneur du corps des gardes impériales.

Cette solennité commémorative, qui était fixée au 7 septembre, s'accomplit avec une grande pompe militaire, sous les yeux de la population de Saint-Pétersbourg, où semblait s'être réveillé l'ardent patriotisme de l'an 12.

Tous les officiers, sous-officiers et soldats, décorés des



médailles de la campagne de 1812, ainsi que de la croix de fer de Prusse, avaient été convoqués et se trouvaient rangés par bataillons et par escadrons, à partir de la barrière de Narva jusqu'à l'endroit où devait être construit, sur la route de Péterhoff, le nouvel arc de triomphe, en briques revêtues de bronze, destiné à remplacer l'arc de triomphe provisoire en bois, élevé, en 1814, d'après les dessins de Guarenghi.

L'empereur, accompagné du grand-duc héritier, fut reçu par le grand-duc Michel et l'aide de camp général Depreradovitch, qui se partageaient le commandement des troupes présentes à la cérémonie. Ces troupes lui rendirent les honneurs militaires, en le saluant de mille hurrahs, tandis qu'il passait devant tout le front de la ligne.

L'impératrice-mère arriva en voiture découverte; l'empereur, le grand-duc héritier et le grand-duc Michel vinrent la rejoindre sous une tente magnifique préparée pour la cérémonie.

Le premier aumônier de l'état-major général les attendait, avec la croix et l'eau bénite; il était assisté de plusieurs ecclésiastiques, qui avaient suivi les armées russes pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814.

Pendant qu'on chantait le *Te Deum*, les membres de la famille impériale posèrent, en forme de croix, différentes pierres, que leur présenta, sur un bassin d'or, l'architecte Stassoff, et qui portaient leurs noms.

Après le défilé des troupes et le départ de l'empereur, les grands personnages qui avaient fait les campagnes de 1812 à 1814, membres du corps diplomatique, aides de camp généraux, commandants des régiments de la garde, se réunirent près des fondations de l'arc de triomphe : chaque régiment était, en outre, représenté, dans cette dé-

putation, par un sous-officier et un soldat, et tous, par rang d'ancienneté, déposèrent leurs médailles de 1812 dans une caisse en pierre, sur laquelle on plaça un bloc de granit, portant cette inscription en russe :

En exécution des dernières volontés de feu S. M. l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, et d'après les ordres de S. M. l'empereur Nicolas Ier, il a été posé, le 26 août (7 sept., nouv. st.) 1827, *en présence de LL. MM. l'empereur et l'impératrice-mère, et de LL. AA. II. Monseigneur le grand-duc héritier et Monseigneur le grand-duc Michel, les fondations du présent arc de triomphe, destiné à remplacer celui qui avait été construit temporairement et élevé, le 30 juillet 1814, par les habitants de la capitale de Saint-Pétersbourg, au nom de la patrie reconnaissante, lors du retour de la garde impériale de Russie, après ses brillants exploits.*

Une somme de 400,000 roubles, offerte par feu le général de cavalerie Théodore Ouvaroff, comme souvenir de l'époque où il a eu l'honneur de commander le corps des gardes, fait partie des fonds employés à l'érection de ce monument.

La veille de la solennité, le bruit avait couru, à la Bourse de Saint-Pétersbourg, que les frais du monument qu'on allait construire ne seraient pas entièrement couverts par le don du général Théodore Ouvaroff : on parlait d'un déficit de 25 à 30,000 roubles, qui devait être supporté par le Trésor impérial. Aussitôt les notables de la Corporation des marchands se réunirent spontanément, et, sans autre inspiration que celle de l'amour de la patrie, convinrent de prendre à leur charge le reste des dépenses de l'arc de triomphe à élever en mémoire de la guerre nationale de 1812.

Ils envoyèrent au général-gouverneur une députation, qui le pria d'offrir, de leur part, au comité du monument,



une somme de 50,000 roubles, destinée à compléter le prix des travaux d'architecture et de sculpture. Le général-gouverneur Golenitscheff-Koutousoff se chargea de transmettre cette offre généreuse au grand-duc Michel, qui en référa directement à l'empereur.

Le rescrit suivant fut adressé, le 23 septembre, par Sa Majesté, au général-gouverneur de Saint-Pétersbourg :

« S. A. I. le grand-duc Michel, président du comité chargé de diriger la construction de l'arc de triomphe en l'honneur du corps de la garde, a porté à ma connaissance que la Corporation des marchands de Saint-Pétersbourg, animée d'un sentiment de gratitude profonde pour les brillantes actions de cette élite des troupes russes, a fait, par votre entreprise, l'offre d'une somme de 50,000 roubles, pour contribuer à l'érection du monument. Ce don de la Corporation des marchands de la capitale est un nouveau gage de l'empressement qu'elle met, en toute circonstance, à prouver son dévouement et sa fidélité, ainsi que de son zèle à concourir à toutes les entreprises qui ont pour objet d'immortaliser les événements que signale la gloire des armées russes.

« Je vous charge d'en témoigner ma satisfaction particulière à cette respectable Corporation.

« Nicolas. »

Ce rescrit, que le maire de la capitale, le conseiller de cour Koussoff, eut ordre de communiquer à la Corporation des marchands, fut reçu par cette Corporation avec tant de reconnaissance et d'enthousiasme, que, peu de jours après, ces braves gens voulurent célébrer, par de nouvelles œuvres de bienfaisance, l'heureuse naissance du grand-duc Constantin Nicolaïévitch : ils votèrent, à l'unanimité, une



somme de 21,000 roubles, qui serait employée à secourir soixante-huit familles pauvres, victimes d'un incendie dans le gouvernement de Tchernigow, à doter divers établissements de charité publique, à faire des aumônes, et surtout à venir en aide aux malheureux habitants de la ville d'Abo, qui venait d'être réduite en cendres.

La bienfaisance est contagieuse en Russie plus que partout ailleurs : dès qu'on sut, à la Bourse, que les marchands de Saint-Pétersbourg avaient signalé leur générosité par un nouveau don, placé sous les auspices du dernier-né de la famille impériale, les négociants russes et étrangers s'entendirent sur-le-champ pour former entre eux une somme de 26,000 roubles et pour ouvrir dans la guilde une souscription, dont le produit serait également affecté aux dépenses de l'arc de triomphe, que l'empereur avait voulu, en quelque sorte, fonder lui-même, au nom de la Russie tout entière, dans la cérémonie religieuse et militaire du 7 septembre 1827.

Cette imposante cérémonie, coïncidant avec la nouvelle des victoires successives de l'armée russe en Géorgie, avait eu certainement pour objet de réchauffer le sentiment belliqueux dans le cœur des populations et de les préparer ainsi à un recrutement général, qui fut annoncé, cinq jours après, par un manifeste impérial en date du jour même où les vétérans des campagnes de 1812, 1813 et 1814 assistaient à la pose des premières pierres de l'arc de triomphe.

« Pendant trois années consécutives, disait Nicolas dans le préambule de ce manifeste, Notre empire n'a pas été appelé à fournir de recrutement, et rien n'a interrompu les occupations domestiques de Nos sujets bien-aimés dans le sein de leurs familles. Durant cet intervalle, la morta-

lité ordinaire des hommes, le licenciement des soldats qui ont atteint le terme de leur service, ainsi que de ceux que leur grand âge et des maladies ont mis hors d'état de continuer à servir, enfin, les congés que Nous avons accordés, par grâce particulière, les 22 août 1826 et 1827, ont occasionné, dans les cadres de Nos armées et de Nos flottes, un vide considérable. Afin d'y suppléer, et pour que Nos forces militaires soient toujours tenues dans un état correspondant à la situation de l'empire, Nous avons jugé indispensable de faire cette année une levée de recrues. »

Cette levée devait être faite en deux mois, à raison de deux recrues par cinq cents habitants de tout rang et de tout âge; mais, dans l'intention de la rendre moins onéreuse aux populations, l'empereur avait ordonné de se renfermer dans les bornes de la nécessité la plus absolue, pour la fixation de la taille des recrues, et de diminuer d'une manière sensible la redevance en argent à prélever pour leur équipement et leur nourriture. Les régiments colonisés des quatre divisions de cavalerie ne devaient avoir aucune part dans la répartition des hommes que le recrutement allait ajouter à l'effectif des armées.

Un second ukase, adressé le même jour (7 septembre) au Sénat-dirigeant, ordonnait de soumettre dorénavant au service militaire obligatoire les juifs établis dans l'empire, et abolissait l'impôt pécuniaire qu'ils avaient payé jusqu'alors, en compensation de ce service. Cependant, le recrutement des individus de cette catégorie ne devait s'opérer que d'après un mode tout différent, qui serait réglé ultérieurement.

« Nous sommes convaincus. disait l'empereur dans cet ukase, que les juifs acquerront, par le fait du service militaire, des qualités physiques et morales, qui, devenant aussi le par-



tage de leurs familles après leur retour dans leurs foyers, ne peuvent manquer de leur offrir des avantages réels et durables pour les progrès qu'il leur reste à faire sous le rapport de leur établissement civil et de leur vie domestique. »

Les juifs, il faut bien le dire, éprouvèrent une répugnance invincible à se soumettre au service militaire, malgré les avantages vagues, sinon illusoires, que leur promettait cet ukase, et un grand nombre d'entre eux n'hésita pas à quitter le pays plutôt que de courir la chance d'être envoyé sous les drapeaux.

On estimait que ce recrutement général ne produirait pas moins de cinq cent mille hommes; mais ce n'était pas trop pour mettre sur le pied de grande guerre l'armée de Bessarabie et pour doubler en même temps les contingents du corps d'armée détaché du Caucase. Il y avait, d'ailleurs, à cette époque, dans les armées russes, une énorme quantité de vieux militaires, que leur âge et leurs infirmités allaient forcément éloigner du service.

Ce fut en prévision de cette multitude de congés de réforme, que l'empereur avait institué, à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, une distinction honorifique pour récompenser la longue durée des services rendus à l'Etat, soit dans la carrière civile, soit dans la carrière des armes. Cette nouvelle décoration, à laquelle auraient droit les militaires, après vingt-cinq ans de services, et les employés civils, après trente-cinq ans, prendrait le nom de *marque d'honneur pour le service irréprochable.* Elle aurait la forme d'une boucle quadrangulaire à jour, en argent doré, enfermant une couronne de chêne, au centre de laquelle on inscrirait le chiffre des années de service qui y donneraient droit. La marque d'honneur, qu'on ne devait jamais



quitter, et dont la distribution aurait lieu annuellement le 22 août (3 septembre, nouveau style), serait portée sur le ruban de l'ordre de Saint-Georges, par les militaires, et sur celui de l'ordre de Saint-Wladimir, par les employés civils. Cette distinction honorifique étant le prix d'un service irréprochable sous tous les rapports et d'une moralité exemplaire, ceux qui l'auraient méritée pourraient en être privés, s'ils venaient à s'en rendre indignes. Toutefois, les titulaires qui auraient perdu leurs droits à la marque d'honneur seraient susceptibles de les recouvrer, par la continuité d'un service exempt de reproche, postérieurement au délit ou à la faute qui les aurait fait dégrader.

Pendant que le chapitre des ordres de Russie s'occupait d'un vaste travail préparatoire pour la première distribution de cette nouvelle décoration, l'empereur, qui comptait trente et un ans de services militaires, puisque sa nomination au régiment des gardes à cheval datait du jour même de sa naissance, porta, le premier, la marque d'honneur, à la cérémonie du baptême de la grande-duchesse Catherine Mikhaïlovna.

Dans la matinée du 28 août, S. A. I. la grande-duchesse Hélène était accouchée, au palais de Kamennoï-Ostrow, d'une fille qui reçut le nom de Catherine. Un *Te Deum* fut chanté dans la chapelle du palais de Tauride, en présence de la famille impériale, et, par un manifeste daté du même jour, l'empereur invita ses sujets à s'unir à lui pour adresser au ciel des actions de grâce et des vœux, à l'occasion de cette heureuse naissance.

On célébra le baptême, douze jours après, avec beaucoup de solennité. Les parrains étaient l'impératrice-mère, l'empereur, le roi de Wurtemberg, la reine douairière de Wurtemberg et le grand-duc Constantin. Pendant la messe qui



suivit la cérémonie du baptême, la princesse nouveau-née fut décorée, par son auguste aïeule, l'impératrice Marie, des insignes de l'ordre de Sainte-Catherine.

L'impératrice Alexandra avait eu le regret de ne pouvoir assister à cette fête de famille; elle ne sortait plus de ses appartements, et l'on attendait d'un jour à l'autre l'instant de sa délivrance.

Le 21 septembre, à quatre heures du matin, la ville de Saint-Pétersbourg fut réveillée par une salve de trois cent un coups de canon, tirée des remparts de la forteresse, annonçant que l'empereur avait un second fils.

Nicolas ne pouvait mieux témoigner sa déférence et son affection à l'égard de son frère aîné, qu'en donnant à cet enfant le nom de Constantin. Le césaréwitch, le roi de Prusse et l'impératrice-mère furent les parrains du jeune grand-duc, qu'on baptisa, le 14 octobre, dans la chapelle du palais d'Hiver, avec toute la magnificence du cérémonial en usage à la cour de Russie.

Le prince nouveau-né était porté par la princesse Wolkonsky, en l'absence de la princesse de Lieven. Le coussin et la couverture étaient soutenus, à droite et à gauche, par le comte Kotschoubeï et par l'amiral Mordvinoff. Le métropolitain de Novogorod et de Saint-Pétersbourg donna le baptême à l'enfant, en présence de l'empereur et de l'impératrice-mère; puis, le *Te Deum* fut accompagné d'une salve de trois cents coups de canon et du carillon des cloches de toutes les églises. Pendant la messe, l'impératrice-mère présenta l'auguste prince à la sainte communion, et l'empereur le décora, lui-même, de l'ordre de Saint-André.

Le grand-duc Constantin, qui dut se faire représenter dans cette cérémonie où il donnait son nom au second fils



de l'empereur, n'avait pas jugé prudent de quitter Varsovie, tandis que l'instruction du grand procès des conspirateurs polonais se poursuivait lentement et péniblement, à travers mille embarras, devant le tribunal de la Diète, où les accusés avaient l'air de devenir parfois les accusateurs, alors que les juges eux-mêmes hésitaient à se prononcer entre la Pologne et le Gouvernement russe.

Ce fut le jour du baptême du jeune grand-duc Constantin, que l'empereur, par un ordre du jour, en date du 2/14 octobre, nomma le grand-duc héritier hetman de toutes les troupes cosaques.

Voici le rescrit qu'il adressa, le même jour, pour lui signifier cette nomination, au général major Kouteïnikoff, qui remplissait alors, à titre provisoire, les fonctions de hetman des Cosaques du Don :

« Dmitri Effimiévitch ! Ayant nommé aujourd'hui, par un ordre du jour, mon fils et héritier bien-aimé le grand-duc Alexandre Nicolaïévitch, hetman de toutes les troupes cosaques, je vous ordonne de faire connaître cette disposition aux braves troupes du Don, qui vous sont confiées ; persuadé qu'elles y verront un nouveau gage de la reconnaissance et de la bienveillance que je leur porte pour les services distingués qu'elles ont rendus à la patrie et pour leur fidélité au trône, sur lesquels j'ai lieu de compter d'autant plus, que, dès le commencement de mon règne, elles ont donné, dans la guerre actuelle contre les Persans, les preuves les plus brillantes de leur dévouement et de leur bravoure.

« Je vous prescris, en outre, de considérer S. A. I. le grand-duc héritier Alexandre Nicolaïévitch comm chef du régiment de l'hetman des Cosaques du Don, qui portera



dorénavant le nom de *régiment des Cosaques de S. A. I. le grand-duc héritier*.

« Je suis votre affectionné.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 2 (14, nouv. st.) octobre 1827. »

La nouvelle de la nomination du grand-duc héritier en qualité de hetman de toutes les troupes cosaques fut accueillie avec autant de joie que de reconnaissance par ces troupes, qui virent, dans le choix du chef suprême qu'on leur donnait, une récompense de leur fidélité et un témoignage d'estime et d'affection de la part de leur souverain.

Il y eut, à cette occasion, dans tous les centres de l'armée cosaque, des fêtes religieuses et militaires. Le jeune prince, qui venait d'entrer dans sa dixième année, reçut une foule d'adresses dans lesquelles la population guerrière de la province du Don et des provinces de l'Oural se félicitait d'être placée sous ses ordres immédiats.

Voici une réponse du grand-duc héritier, envoyée plus tard au général-major Borodine, hetman provisoire des Cosaques de l'Oural :

« David Martianovitch ! Je vous remercie, ainsi que les braves troupes de l'Oural confiées à votre commandement, des félicitations que vous m'avez adressées à l'occasion de ma nomination comme hetman de toutes les troupes cosaques. Mon âge ne me permet point encore d'avoir personnellement droit à ce titre, que S. M. l'empereur, mon père bien-aimé, m'a conféré en témoignage de sa bienveillance particulière pour les Cosaques. Je m'efforcerai désormais de me rendre digne de ce titre, qui m'est si précieux, et lorsque le temps en sera venu, je suis assuré que les braves troupes cosaques, si renommées par leur dévouement au



trône et à la patrie, m'aideront à mériter avec elles l'approbation de l'empereur et de la Russie.

« Je suis, avec une véritable estime, votre affectionné.

« ALEXANDRE.

« Saint-Pétersbourg, 23 janvier (4 février, nouv. st.) 1828. »



LXXVII

Les opérations de la guerre contre les Persans avaient continué régulièrement et méthodiquement avec une suite non interrompue de succès et de victoires. Le seul échec que les armes russes avaient subi depuis le commencement de la campagne ne fut que la conséquence de l'imprudente bravoure d'un officier.

Dans une des excursions que le général Benkendorff faisait aux environs de son quartier-général d'Etchmiadzine (7 juin), pour essayer de rencontrer l'ennemi qui se montrait de loin sur la rive droite de l'Araxe, le major Verbitsky, commandant le quatrième régiment des cosaques de la mer Noire, supplia le général de lui permettre de se porter en avant contre un groupe de deux cents cavaliers environ, qui observait les mouvements du corps d'armée russe. Benkendorff lui recommanda la prudence et ordonna au colonel Karpoff de se tenir prêt à lui venir en aide au besoin.

Verbitsky n'attendit pas que le colonel Karpoff se fût mis en mesure d'appuyer le coup de main qu'il voulait tenter : à la tête de trois cents Cosaques, il fondit au galop sur cette troupe de cavaliers qui s'enfuirent et l'entraînèrent dans



une embuscade où il se vit entouré par des forces supérieures; il succomba sous le nombre et périt, en combattant, avec le capitaine Ouschakoff et une centaine de ses soldats. Les autres tournèrent bride et se replièrent en désordre sur Etchmiadzine, jusqu'à ce que le colonel Karpoff vint arrêter la poursuite de la cavalerie persane et la rejetât dans les montagnes en lui faisant payer cher un avantage momentané.

Le général Paskewitch, qui avait reçu la soumission de plusieurs chefs du Karabagh, et qui avait rapatrié sur leur territoire une multitude de familles indigènes, errantes au delà de l'Araxe et longtemps retenues captives par les Persans, se proposait de former, parmi ces tribus belliqueuses qu'il replaçait sous la protection de la Russie, plusieurs corps de cavalerie légère qui pourraient lui rendre les plus grands services. Il arriva, le 20 juin, à Etchmiadzine, où le frère du sultan des Schaldines vint se mettre à se disposition avec les hommes qu'il commandait et qu'il avait fait sortir de Sardar-Abad, où les vivres commençaient à manquer.

Deux jours après, le mouvement général des troupes et des transports s'effectua dans la direction de Nakhitchévan, sans éprouver le moindre obstacle : les habitants, réfugiés dans les montagnes, en descendaient au passage de l'armée russe et lui apportaient des provisions de bouche. On voyait, de l'autre côté de l'Araxe, apparaître de temps à autre différents corps de cavalerie ennemie, qui semblaient suivre à distance la marche de l'armée russe, mais qui n'essayaient pas même de l'inquiéter.

La chaleur s'était élevée à plus de trente-deux degrés, et le soldat eut beaucoup à souffrir dans des plaines absolument sablonneuses, dépourvues d'ombrage et complétement désertes. La route se fit pourtant, avec une prodi-

gieuse rapidité, en six jours, sans qu'un coup de fusil eût été tiré sur la rive gauche de l'Araxe; mais il avait fallu, à plusieurs reprises, quelques décharges d'artillerie, pour disperser, sur l'autre rive, la cavalerie persane qui se rassemblait sur certains points, comme si elle eût voulu tenter une attaque.

Paskewitch se trouvait, le 9 juillet, devant Nakhitchévan avec son avant-garde et la première division; il occupa immédiatement la ville. Le lendemain, la deuxième division étant arrivée, il fit investir la forteresse d'Abbas-Abad et ouvrit la tranchée dans la nuit du 14 juillet.

On fut averti, par les espions, que le prince Abbas-Mirza se préparait à venir au secours de la place. L'armée persane était enfin réunie au delà de l'Araxe : elle ne comptait pas moins de quarante mille hommes de bonnes troupes et surtout de cavalerie. Le sardar d'Erivan, Hassan-Khan, et d'autres chefs tartares devaient se joindre aux forces d'Abbas-Mirza, pour surprendre le général russe et le forcer à lever le siége d'Abbas-Abad.

Paskewitch ne balança pas à marcher immédiatement à la rencontre de l'ennemi : il prit avec lui toute sa cavalerie, huit bataillons d'infanterie et une partie de son artillerie, en laissant le reste de ses troupes devant Abbas-Abad et près de Nakhitchévan, pour défendre le camp et les bagages. L'artillerie et la cavalerie passèrent à gué l'Araxe; l'infanterie le traversa sur un pont, que soutenaient des *bourdiouks* ou peaux de bœufs cousues et gonflées d'air, ingénieux système dont l'invention appartient à Paskewitch.

L'ennemi s'était éloigné, au lieu de disputer le passage du fleuve au général russe, qui rangeait ses troupes en ordre de bataille, aussitôt qu'elles se déployaient sur la rive droite de l'Araxe. Les régiments de cosaques sous les ordres



du lieutenant-général Ilowaïsky formaient l'avant-garde et devaient être appuyés par la cavalerie, que commandait le général Benkendorff, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qui marchait plus lentement, par une chaleur excessive, sur un terrain rocailleux et offrant des pentes rapides où l'artillerie ne s'engageait pas sans danger.

Par bonheur, l'ennemi ne profita pas des avantages du terrain : il s'était massé dans une position très favorable à quinze werstes de l'Araxe, et il avait eu le temps de prendre toutes ses mesures sur le champ de bataille qu'il avait choisi; il occupait les défilés des montagnes qui pouvaient lui servir de forteresse; il débordait le flanc droit de l'armée russe et opposait à son aile gauche une masse de cavalerie irrégulière forte de cinq mille hommes.

Pendant que cette masse était contenue par les dragons de Nijny-Novogorod appuyés de quatre pièces de canon, Paskewitch résolut d'attaquer l'aile droite des Persans en menaçant leur flanc gauche avec le régiment des hulans de Borissoglebe et en couvrant son aile droite avec les régiments de cosaques. En même temps, il ordonna au lieutenant-général, prince Eristoff, qui venait d'amener trois bataillons d'infanterie, de se mettre à la tête de deux divisions des dragons et de déloger l'ennemi qui était maître des hauteurs et qui y avait assis son artillerie.

Le prince Eristoff attaqua un corps de cavalerie persane, dans un défilé situé à la gauche des Russes, et la mit en désordre, pendant que l'infanterie culbutait l'aile gauche des Persans et s'emparait, malgré un feu d'artillerie terrible, d'un plateau élevé qui dominait le centre de leur position.

Aussitôt, l'armée persane lâcha pied, tout entière à la fois, poursuivie par les hulans et les dragons qui lui en-



levèrent son principal étendard, qu'on appelle le *Drapeau victorieux;* elle essaya vainement de se reformer en arrière sur une seconde chaîne de hauteurs, où elle aurait pu se maintenir, si elle avait eu de l'infanterie, mais toute son infanterie était restée à vingt-huit werstes du champ de bataille et ne prit aucune part à l'action.

La déroute fut complète, et la cavalerie persane, poursuivie, l'épée dans les reins, jusqu'au ruisseau de Djéwan-Boulak, qui donna son nom à la bataille, perdit deux drapeaux et quatre cents hommes, en laissant un grand nombre de prisonniers de distinction au pouvoir du vainqueur.

Abbas-Mirza lui-même, qui s'amusait à tirailler à l'arrière-garde, sans s'apercevoir que tout son monde lâchait pied autour de lui, faillit être pris par les dragons : son fusil et l'officier qui le portait tombèrent dans leurs mains. Il n'échappa que par miracle et se trouva confondu dans la mêlée des fuyards. Il allait être reconnu et forcé de se rendre, quand il rencontra sur son passage une espèce de caverne, où il réussit à se cacher, avec un de ses affidés, jusqu'à la nuit.

L'armée russe n'avait eu, dans cette brillante affaire, qu'un officier et huit soldats tués, vingt-huit blessés et trois hommes disparus.

Le général Paskewitch eut la sagesse de ne pas s'acharner à poursuivre davantage un ennemi vaincu et dispersé; il revint la nuit même aux bords de l'Araxe, qu'il repassait tranquillement avant le jour. Il apprit, à son retour devant Abbas-Abad, que, pendant sa courte absence, la garnison avait fait une sortie, mais qu'elle avait été vigoureusement repoussée. Il annonça aux assiégés sa victoire de Djéwan-Boulak, en arborant sur sa principale batterie les deux dra-



peaux qu'il avait enlevés à l'ennemi ; puis, il envoya sommer la place de se rendre.

C'était un gendre du schah de Perse qui commandait dans la forteresse ; il demanda un délai de trois jours : Paskewitch lui fit répondre qu'il lui accordait trois heures. Le soir même, la capitulation était signée.

Le lendemain, 19 juillet, toute l'armée russe se mit sous les armes, et le général en chef, accompagné de son état-major, alla prendre position à la principale batterie où flottaient encore le *Drapeau victorieux* et deux autres étendards pris à Djéwan-Boulak. La garnison, rangée en bataille sur le glacis, déposa ses armes et vint remettre ses drapeaux à Paskewitch, en défilant devant lui. Le commandant de la place, Mahmet-Emine-Kan, lui remit les clefs de la forteresse et se rendit prisonnier de guerre. Ensuite, Paskewitch entra dans Abbas-Abad, à la tête du régiment de la garde impériale, qui marchait tambour battant et enseignes déployées : il fit chanter un *Te Deum* solennel sur la place publique et prit possession de la forteresse, qui lui livra vingt-huit canons et des approvisionnements considérables.

La reddition de cette place forte produisit le meilleur effet sur les populations tartares, d'autant plus que le prince Abbas-Mirza n'avait pas encore fait passer sur la rive droite de l'Araxe l'armée persane, qui n'était cependant ni diminuée ni démoralisée par la déroute de Djéwan-Boulak. Abbas-Mirza se tenait immobile dans le camp près de Tchors et voyait chaque jour grossir cette armée, avec laquelle il espérait pouvoir envelopper la petite armée russe et l'accabler sous le nombre.

La plupart des familles indigènes, qui avaient été transportées par les Persans au delà de l'Araxe, ou qui, pour se



soustraire à leurs violences, s'étaient réfugiées dans les montagnes, ne demandaient qu'à rentrer dans leurs villages sous la protection du drapeau russe. Le général-major baron Sacken II, chargé de les ramener sur leur territoire natal, alla les chercher, avec un fort détachement de cavalerie et d'infantérie, et leur donna les moyens de repasser l'Araxe, sans être attaquées et pillées. Les tribus des Lesghis, des Kourousches et des Makrakhs, qui habitent les sommets les plus élevés des montagnes situées vis-à-vis de Schéky, vinrent spontanément prêter serment de fidélité au tzar de Russie.

Mais, pendant que le général Paskewitch attendait la grosse artillerie de siége, dont il avait besoin pour s'emparer de Sardar-Abad et d'Érivan, l'armée persane s'était mise en mouvement en plusieurs corps, qui devaient simultanément s'opposer au passage de cette artillerie, reprendre la forteresse d'Etchmiadzine, où le général Krassowsky n'avait laissé qu'une faible garnison, et fermer la seule route par laquelle les approvisionnements et les munitions pouvaient parvenir au principal corps de l'armée russe, au camp de Karababa.

Il fallait, cependant, que le général en chef sauvegardât les familles tartares et arméniennes auxquelles il avait promis aide et protection : le général-major, prince Bagration, était chargé d'escorter ces familles et de les rétablir en sûreté dans les villages qu'elles avaient été forcées d'abandonner depuis le commencement de la guerre.

Le prince Bagration n'avait sous ses ordres qu'un détachement assez faible; il se hâtait de rejoindre son corps, après avoir rempli sa mission, lorsqu'il fut assailli, le 19 août, par la cavalerie persane, qui essayait de lui fermer le passage; il céda la route à un ennemi bien supérieur



en nombre et alla occuper, sur le côté, une forte position qui lui permit de soutenir avec avantage le choc de trois mille cavaliers. Il leur fit subir des pertes sensibles, mais il perdit aussi, dans ce combat acharné, plusieurs de ses officiers qui s'étaient distingués par leur intrépide dévouement.

Ici, l'enseigne prince Tschevtschevadzeff, blessé à mort, résiste encore à dix assaillants qui l'entourent et le frappent à la fois. Le capitaine Podloutsky s'élance pour le secourir et tombe frappé d'une balle : les Persans veulent s'emparer du mourant et lui trancher la tête, mais le sous-officier Kabakoff, aidé de quelques grenadiers, se fait jour jusqu'à son capitaine, qu'il emporte dans ses bras et dont il reçoit le dernier soupir.

Là, le capitaine en second, Vrétoff, avait été blessé également, au moment où il se précipitait dans la mêlée avec ses tirailleurs : accablé par le nombre, il allait périr, malgré les efforts désespérés de l'enseigne Lawroff, qui, blessé comme lui, le couvrait de son corps et continuait à le défendre. Le sergent-major Jakovleff s'élance la baïonnette en avant, écarte et repousse les assaillants, charge sur ses épaules le capitaine Vrétoff, qui perdait tout son sang, et le remet vivant aux mains de ses soldats; puis, il retourne au secours de Lawroff, qui combattait encore avec l'énergie du désespoir : ils furent tous deux enveloppés d'ennemis, et leur résistance héroïque ne les eût pas sauvés, si le lieutenant-colonel, baron Friedricks, aide de camp de l'empereur, n'était pas venu, avec une poignée d'hommes, les secourir et les délivrer l'un et l'autre, au moment où le cimeterre était levé sur leur têtes.

Les Persans conservaient l'espoir de séparer le corps principal de l'armée russe, des détachements que Paskewitch avait dû laisser en arrière pour assurer ses approvisionne-



ments et pour tenir la route ouverte entre son quartier-général et la forteresse d'Etchmiadzine.

Le lieutenant-général Krassowsky, qui occupait cette place avec des forces bien capables de la défendre contre un coup de main et même contre un siége régulier, en était sorti cependant avec la majeure partie de ses troupes, pour aller camper, à peu de distance, dans un endroit moins aride et plus salubre, nommé Dianghili, au pied du mont Alaghez. Il croyait n'avoir rien à craindre pour Etchmiadzine, qui n'était gardé que par quatre compagnies d'infanterie avec cinq pièces de canon, et une compagnie de volontaires arméniens, sous le commandement du lieutenant-colonel Landenfeld.

Pendant que les troupes campées à Dianghili y trouvaient le repos dont elles avaient besoin pour se refaire, après les fatigues et les maladies qu'elles supportaient depuis leur entrée en campagne, le lieutenant-général Krassowsky ne fut pas peu surpris de voir arriver, dans son camp, la division de l'aide de camp général Sipiaguine, qui amenait au général en chef l'artillerie de siége, mais qui avait été souvent obligé de disputer le terrain à des partis considérables de cavalerie persane, qu'il dispersait sans cesse et qui sans cesse revenaient à la charge avec impétuosité. Plus d'une fois, il avait fallu employer le canon, pour s'ouvrir un passage parmi cette multitude d'assaillants, et Sipiaguine dut s'estimer heureux de pouvoir mettre en sûreté dans le camp de Dianghili le parc d'artillerie que l'ennemi avait tenté d'enlever.

L'ennemi ne renonçait pas à son projet; il s'était éloigné, à peu de distance, pour prendre position entre les Russes et le mont Alaghez, qui lui offrait en même temps un point d'appui et un lieu de retraite. Krassowsky ne



donna pas le temps aux Persans de s'établir solidement vis-à-vis de lui et de recevoir les renforts que le prince Abbas-Mirza leur envoyait : il passa la rivière d'Abarane, avec trois cents Cosaques, deux bataillons d'infanterie et deux pièces de canon, et il vint attaquer vigoureusement l'ennemi dans la belle position que celui-ci occupait près des montagnes. Les cavaliers persans soutinrent assez bien le choc des Cosaques; mais, en voyant l'infanterie russe approcher au pas de course, ils prirent la fuite et disparurent, sans qu'il fût possible de les joindre.

A son retour au camp, le lieutenant-général Krassowsky apprit avec inquiétude, par un courrier, que le prince Abbas-Mirza assiégeait Etchmiadzine, et que la place avait beaucoup à souffrir du feu des batteries dirigées contre elle. On entendait, en effet, le bruit de la canonnade dans la matinée du 28 août.

Krassowsky ne put se mettre en route que dans la soirée, à cause de l'insupportable chaleur qui l'eût empêché de faire une marche forcée de douze werstes. Il n'avait avec lui que quatre bataillons d'infanterie, cinq cents Cosaques et douze pièces d'artillerie. Le reste de sa division suffisait à peine, pour garder, en son absence, le camp de Dianghili, qu'il n'aurait pu abandonner, sous peine de perdre ses bagages et une partie de son artillerie.

On marcha toute la nuit par des chemins escarpés et difficiles : on avait encore entendu distinctement, à plusieurs reprises, le canon et la fusillade, mais tous ces bruits avaient cessé depuis longtemps, lorsque Krassowsky, que tourmentait l'impatience d'arriver à Etchmiadzine, atteignit les hauteurs qui s'étendent entre Aschtarak et Outazane. Il était cinq heures du matin, et, quoique la chaleur fût déjà étouffante, on pouvait, en moins d'une heure, se

trouver devant la place assiégée. Mais la route avait été fermée par le prince Abbas-Mirza, qui occupait les deux rives de l'Abarane avec dix mille hommes d'infanterie, quinze mille de cavalerie et vingt-deux pièces de canon.

L'armée persane était rangée en bataille et prête à combattre, quand le général russe l'aperçut tout à coup, au moment où ses propres troupes couronnaient les hauteurs qu'elles avaient eu beaucoup de peine à gravir : la principale batterie des Persans commandait la route d'Etchmiadzine, bordée en cet endroit d'énormes blocs de pierres et de rochers inaccessibles ; leur infanterie, formée sur trois lignes, appuyait son aile gauche sur l'Abarane et coupait la route même avec son aile droite ; leur cavalerie, disposée en arrière, par masses profondes, garnissait les hauteurs voisines et n'attendait qu'un signal pour se déployer dans toutes les directions.

Krassowsky n'hésita pas sur le seul parti qu'il eût à prendre en face d'un ennemi dix fois plus nombreux que le détachement qu'il pouvait lui opposer ; il ne voulut pas se résoudre à battre en retraite et à sacrifier inévitablement Etchmiadzine, qui était le dépôt central des approvisionnements de toute l'armée. Il donna donc l'ordre d'attaquer, et, soutenu par son artillerie, qui ouvrit le feu avant que celle des Persans fût en mesure d'y répondre, il se porta rapidement, sans tirer un coup de fusil, sur les lignes qui lui barraient le passage, et il les culbuta, en les forçant d'abandonner, à la hâte, la position avantageuse qu'elles occupaient : elles se reformèrent plus loin et se développèrent en demi-cercle pour enfermer les deux mille hommes qui composaient le détachement de Krassowsky, pendant que la marche du train de ses équipages était arrêtée par les accidents arrivés aux chariots, qui avaient été renversés

à la descente d'une côte abrupte hérissée de rochers. C'était sur ce pêle-mêle inextricable de voitures et de chevaux, que le prince Abbas-Mirza faisait converger le tir de ses vingt-deux pièces de canon, qui causèrent des pertes et des dégâts notables aux équipages et à leur escorte.

En même temps, les Persans, cavalerie et infanterie, cherchaient à entamer, par des charges réitérées, la colonne expéditionnaire, qui s'était formée en carré, et qui les repoussait toujours à la baïonnette. Les Russes, officiers et soldats, s'excitaient l'un l'autre à tenir bon et à redoubler d'énergie et de courage, malgré la chaleur accablante du jour, malgré le manque absolu d'eau, malgré la fatigue de dix heures de marche dans un pays presque impraticable. Par bonheur, l'artillerie était si habilement dirigée par le colonel Güllensmidt, qu'elle prenait en écharpe les masses persanes, chaque fois que l'ennemi revenait à la charge, pour se retirer bientôt en désordre, laissant sur le terrain une jonchée de morts qui allaient s'entassant jusqu'à la bouche des canons.

Cette bataille sanglante dura, sans interruption, de sept heures du matin à quatre heures du soir, et, quand elle se termina par la retraite définitive des Persans, le général Krassowsky n'avait plus une seule charge de mitraille à leur envoyer. Il avait fait des pertes bien regrettables : plusieurs de ses meilleurs officiers avaient péri, entre autres le lieutenant-colonel Golovine et le major Beloser; d'autres étaient grièvement blessés; sept cents hommes, sous-officiers et soldats, avaient été tués; trois cent dix-huit mis hors de combat et cent trente-quatre disparus ou faits prisonniers. Le lieutenant-général Krassowsky avait reçu lui-même une blessure légère, aux premiers rangs, en animant, par son exemple, l'ardeur de ses troupes. Mais

les pertes de l'ennemi étaient trois fois plus considérables; on pouvait estimer à trois ou quatre mille le nombre de ses morts et de ses blessés, quoiqu'il n'en eût pas laissé la moitié sur le champ de bataille.

Le général Krassowsky put alors, sans être inquiété davantage, se rendre à Etchmiadzine, qui, la nuit même, avait eu à repousser une dernière attaque, une espèce d'assaut, pendant que les assiégeants enlevaient à la hâte leurs batteries pour aller se réunir au principal corps de l'armée persane. Cette attaque n'avait pas eu plus de succès que les précédentes, et la garnison, dans sa résistance, avait fait preuve d'un courage inébranlable.

Le bruit de la prise d'Etchmiadzine s'était pourtant répandu dans le pays, tandis que le prince Abbas-Mirza, renonçant à s'emparer de cette forteresse, où Krassowsky avait laissé la moitié de sa colonne expéditionnaire avant de retourner dans son camp de Dianghili, concentrait toutes ses forces aux environs d'Érivan, dont le siége paraissait devoir commencer d'un jour à l'autre.

L'aide de camp général Paskewitch, inquiet du sort d'Etchmiadzine, malgré la victoire signalée de l'Abarane, avait quitté son camp de Karababa, avec trente pièces de canon et la majeure partie de ses troupes; le reste, composé surtout d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-général prince Eristoff, devait se porter sur Érivan, en attendant l'arrivée de l'artillerie de siége, qui était encore au camp de Dianghili. Le général en chef n'avait rencontré aucun ennemi dans sa marche rapide sur Etchmiadzine, où il arriva le 17 septembre; il n'en sortit, qu'après avoir vu partir successivement, sous ses yeux, les trois divisions de l'artillerie de siége. Cette artillerie, qui semblait dirigée vers Érivan, alla d'abord, sous les ordres

de Krassowsky, s'arrêter devant Sardar-Abad, car Paskewitch voulait être maître de cette place avant de rien entreprendre contre Érivan.

Le prince Abbas-Mirza, qui avait pris position sur la Zanga, dans l'espoir que les Russes viendraient l'y attaquer, avant d'assiéger Érivan, ne fut pas peu étonné en apprenant que Sardar-Abad était menacé; il se rapprocha aussitôt de cette place, pour y jeter des renforts; mais quand il sut que les habitants de la province d'Érivan s'étaient mis sous la protection du général en chef de l'armée russe, en offrant de lui fournir autant de blé et de provisions que ses troupes pourraient en avoir besoin, il craignit de se trouver enfermé au milieu des populations qui lui devenaient hostiles, et il ordonna un mouvement général de retraite, qui fit reculer l'armée persane à soixante-dix werstes d'Etchmiadzine. Paskewitch jugea prudent néanmoins de renforcer la garnison de cette forteresse, qui pouvait être attaquée de nouveau, pendant qu'il ferait le siége de Sardar-Abad.

Ce siége commença dans la nuit du 14 au 15 septembre. Cette nuit-là même, un des meilleurs capitaines du schah de Perse, Hassan-Khan, frère du sardar de la province, parvenait à s'introduire dans la place avec quelques-uns de ses plus braves officiers, prenait le commandement de la garnison, et relevait, par ses excitations et par son exemple, le courage des défenseurs de Sardar-Abad. Mais la nuit suivante, la tranchée fut ouverte, et les batteries foudroyèrent le lendemain les vieux remparts, qui s'écroulaient pièce à pièce, en présentant déjà une brèche énorme, pendant que les gros mortiers lançaient des bombes dans l'intérieur de la ville.

Le soir du 1er octobre, un parlementaire vint demander



un armistice de trois jours, en promettant la reddition de la place si elle n'était pas secourue dans cet intervalle. Paskewitch refusa toute espèce de trêve et fit redoubler le feu des batteries : l'assaut devait être donné au point du jour. Pendant la nuit, Hassan-Khan parvint à s'échapper avec ses officiers, et, après le départ de ce chef, la garnison, qui se composait de quinze cents hommes, chercha aussi son salut dans la fuite : elle fut poursuivie et dispersée à travers la steppe, par les Cosaques, les hulans de Tchougouyeff et les dragons de Nijny-Novogorod, tandis que l'infanterie russe entrait par la brèche dans la forteresse, que les Persans avaient regardée comme imprenable. Les vainqueurs y trouvèrent, outre treize pièces de canon de bronze, d'immenses approvisionnements de blé et une quantité considérable de munitions de guerre.

La prise de Sardar-Abad devait faire tomber tous les bruits fâcheux que des nouvelles mensongères, venues de Tehéran et de Constantinople, répétées, avec malveillance, dans les journaux de Londres, avaient propagés en Europe et même en Russie, au sujet des échecs que l'armée russe aurait éprouvés en Géorgie, notamment à la bataille de l'Abarane. On disait que, dans cette bataille, où la victoire serait restée aux Persans, les Russes, après avoir perdu dix-huit cents hommes, avaient lâché pied devant l'ennemi !

L'empereur Nicolas, qui avait reçu les drapeaux pris à Djéwan-Boulak et les clefs de la forteresse d'Abbas-Abad, les avait fait promener en triomphe dans les rues de Moscou et de Saint-Pétersbourg ; mais il n'était pas sans inquiétude sur le résultat définitif de la campagne, qui semblait traîner en longueur, et qui, depuis plus de quatre mois qu'elle était commencée, n'avait point abouti à une action



décisive, malgré des avantages partiels et des faits d'armes éclatants.

Il savait que le prince Abbas-Mirza et son beau-frère Alaïar-Khan, qui avait été le boute-feu de la guerre, et qui en était toujours le principal agent, subissaient l'influence occulte de la Turquie et ne voulaient se prêter à aucune négociation pacifique.

Ces deux chefs, en effet, disposaient d'une armée qui suppléait, par le nombre, à l'insuffisance de son organisation militaire, et cette armée, qu'on portait au chiffre exagéré de quatre-vingt-dix mille hommes, aurait été en état de tenir tête au corps d'armée détaché du Caucase, puisque son infanterie régulière avait chargé à la baïonnette, disait-on, et mis en déroute deux bataillons du régiment de Moscou de la garde impériale.

Les rapports de Paskewitch cependant ne faisaient pas mention de cette circonstance, qui avait vivement impressionné l'empereur.

Paskewitch, instruit par l'expérience de la campagne précédente, n'avait pas voulu s'exposer à manquer de vivres dans un pays ruiné et abandonné, qui ne lui offrait pas même des villes ouvertes où il pût se reposer et se ravitailler; il avait donc, avec un soin minutieux, préparé à l'avance les approvisionnements de son armée pour toute la campagne, et il ne s'était éloigné de la frontière russe, qu'après avoir réinstallé les populations sur leur terre natale. C'était parmi ces populations inoffensives, qu'il avait trouvé, pour ainsi dire, les forces morales de son expédition. Ces tribus tartares et arméniennes, que l'armée persane avait chassées devant elle, ainsi qu'un vil bétail, au delà de l'Araxe, étaient rentrées dans leurs villages sous la protection de la Russie. Les Russes furent reçus



alors comme des libérateurs, et les Persans devinrent les ennemis naturels des habitants du sol.

Paskewitch avait imaginé de rattacher encore davantage au Gouvernement impérial la population indigène, qui en réclamait l'appui; il recruta, dans ce but, parmi les Arméniens âgés de dix-huit à trente-quatre ans, une espèce de milice nationale, appelée à rendre les mêmes services que la landwehr en Prusse. Tout Arménien qui consentait à se faire admettre dans cette milice pour un temps indéterminé, mais seulement borné à la guerre présente, était exempt, par cela même, de tout impôt et de toute servitude, ainsi que sa femme et ses enfants, pendant la durée de son engagement militaire; il recevait, en outre, une solde pour son équipement et sa nourriture. A la fin de la guerre, il serait libre de retourner dans sa famille ou de contracter un nouvel engagement, mais cette fois définitif et permanent.

Les volontaires qui faisaient partie de la landwehr arménienne devaient se soumettre aux règlements du service militaire russe et prêter serment de fidélité à l'empereur. L'uniforme de ce corps auxiliaire était gris; les soldats n'avaient pas d'autres armes qu'un long poignard et une paire de pistolets; les officiers seuls portaient le sabre. Les bataillons se divisaient en compagnies de cent hommes chacune, et le commandement s'y faisait en langue arménienne.

La proclamation que l'adjudant-général Sipiaguine avait adressée aux Arméniens, pour les inviter à s'enrôler ainsi sous les drapeaux de la Russie, produisit d'abord une émulation telle, que la noblesse du pays voulut elle-même former, à ses risques et périls, un corps de volontaires libres et non soldés, à ôté de la landwehr régulière et mercenaire.



L'empereur avait approuvé cette double institution, qui n'eut pas, il est vrai, une grande portée militaire, mais qui créa de nouveaux liens de sympathie fraternelle entre les Arméniens et les Russes.



LXXVIII

L'empereur Nicolas, qui n'avait pas été indifférent aux échos menaçants des rumeurs publiques au sujet de la guerre de Perse, fut très satisfait de recevoir, le 23 octobre, le rapport du général Paskewitch qui lui annonçait la prise de Sardar-Abad ; il fit publier ce rapport dans le journal officiel de Saint-Pétersbourg, et il attendit avec une impatience croissante la suite des succès que lui semblait promettre l'occupation de cette forteresse, qu'on avait toujours regardée comme la clef de la Perse.

Mais plusieurs jours se passèrent, sans qu'aucun courrier arrivât du quartier-général de l'armée de Géorgie, et l'empereur, croyant que Paskewitch n'avait pas jugé prudent de se porter immédiatement sous les murs d'Érivan et de pousser avec vigueur les opérations du siége de cette capitale de l'Arménie, ne voulut pas le priver plus longtemps d'un témoignage de satisfaction, que ce général avait si bien mérité. Il lui adressa donc, avant de partir pour Riga, le rescrit suivant :

Au général d'infanterie, aide de camp général Paskewitch, commandant le corps d'armée détaché du Caucase.

« L'ouverture de la campagne de cette année contre les Persans, sous votre commandement en chef, a été, malgré

les difficultés locales et les obstacles que vous avez été obligé de surmonter, signalée par l'occupation de la ville de Nakhitchévan, la défaite d'Abbas-Mirza à la bataille de Djéwan-Boulak, et la prise de la forteresse d'Abbas-Abad. Ces succès, qui ont couvert Nos armes d'une nouvelle gloire, sont une preuve évidente de vos habiles dispositions et de la valeur des troupes confiées à votre commandement et qu'anime encore votre exemple. En récompense de services si distingués, que vous avez rendus à Nous et à la patrie, Nous avons jugé devoir vous nommer chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 17/29 octobre 1827. »

Six jours après la date de ce rescrit, un aide de camp de Paskewitch, qui en moins de douze jours et douze nuits avait fait à franc étrier cet immense voyage, apportait, avec la nouvelle de la prise d'Érivan, les riches armes du célèbre chef des troupes persanes, Hassan-Khan, fait prisonnier dans cette ville qu'il avait inutilement essayé de défendre. L'aide de camp, ne trouvant pas l'empereur à Saint-Pétersbourg, alla le chercher à Riga, où il n'arriva que le 7 novembre dans l'après-midi. Nicolas n'eut pas plutôt appris la grande nouvelle, qu'il écrivit de sa propre main au marquis de Paulucci, gouverneur général de la province de Riga.

« Marquis Philippe Ossipovitch ! Ma première visite dans la ville de Riga, depuis Mon avénement au trône, vient d'être signalée par la réception de l'heureuse nouvelle de la prise par nos troupes de l'importante forteresse d'Érivan.

« Désirant laisser à Ma chère et fidèle ville de Riga un sou-



venir de cet heureux événement, Je lui donne les armes qui ont appartenu au chef des troupes persanes, Hassan-Khan, fait prisonnier à Érivan, dont il était le commandant. En vous envoyant ces armes, savoir une pique et un poignard, Je vous charge de les faire déposer à l'hôtel de ville pour y être conservées, et d'informer les habitants de Riga de cette disposition.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Riga, 26 octobre (7 novembre, nouv. st.) 1827. »

L'empereur attendit que le général en chef de l'armée de Géorgie lui eût fait parvenir un rapport détaillé sur la prise d'Érivan, pour savoir quelle serait l'influence de ce fait d'armes sur la suite de la guerre : il pensait que la paix pourrait être signée dans cette capitale tombée en son pouvoir; mais Paskewitch, qui connaissait la fierté et l'obstination musulmanes, ne se flattait pas de l'espoir de les vaincre, avant d'être maître de Tauris.

Après avoir reçu le rapport de Paskewitch sur la prise d'Érivan, l'empereur lui adressa ce rescrit, en témoignage d'estime et de satisfaction :

« Ivan Fédorovitch! Par la brillante valeur, l'intrépidité et les talents, avec lesquels vous avez, à la tête du corps d'armée détaché du Caucase qui vous est confié, conduit d'une manière glorieuse la campagne actuelle contre les Persans, campagne mémorable par les difficultés extraordinaires qui ont été surmontées, par vos nombreuses victoires et vos faits d'armes éclatants, et que vient de couronner la prise de Sardar-Abad et la conquête, importante pour l'Empire, de la forteresse d'Érivan, renommée dans toute l'Asie, vous avez su vous concilier d'une manière par-

ticulière Notre bienveillance impériale. Voulant vous en donner un témoignage et récompenser les services distingués que vous m'avez rendus ainsi qu'à la patrie, Je vous ai nommé chevalier grand'croix de l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, dont Je vous transmets ci-joint les insignes pour être portés suivant les statuts.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Revel, 29 octobre (10 novembre, nouv. st.) 1827. »

Le siége d'Érivan n'avait duré que six jours, et cette ville, qui passait pour imprenable et dont les fortifications avaient été sans cesse augmentées depuis le commencement de la guerre, s'était rendue, avant même que la brèche fût ouverte.

Paskewitch était arrivé devant la place, avec sa grosse artillerie, le 7 octobre, et, dès le 11, il ouvrait un feu terrible qui causa beaucoup de dommages dans l'intérieur de la ville. La garnison, forte de trois mille hommes, que commandait Hassan-Khan, frère du sardar d'Érivan, eût voulu prolonger sa résistance; mais les habitants, que la prise de Sardar-Abad avait terrifiés, ne demandaient qu'à faire leur soumission au général russe. Celui-ci fut instruit de leurs dispositions, par les transfuges qui arrivaient en foule au camp des assiégeants.

Paskewitch envoya proposer à Hassan-Khan une capitulation honorable, en lui offrant de le laisser sortir de la place avec toute la garnison. Mais Hassan-Khan ayant attendu au lendemain pour réclamer un armistice, pendant lequel il prétendait consulter le prince Abbas-Mirza sur le fait de la capitulation d'Érivan; Paskewitch, pour toute réponse, le somma, par écrit, de se rendre à discrétion. Aussitôt, il fit rouvrir le feu qui avait été interrompu pendant



la nuit et qui redoubla de violence pendant vingt-quatre heures consécutives, jusqu'à ce qu'un officier du génie, qui dirigeait la sape aux abords du fossé, se fût aperçu que le feu des remparts avait presque cessé.

C'était le matin du 25 octobre. On voyait sur les murailles quelques habitants qui agitaient en l'air leurs mouchoirs, pour annoncer que la garnison se retirait et que la ville était à la merci des vainqueurs. Aussitôt, le général-major Lapteff, qui commandait dans la tranchée en ce moment, fit occuper, par six compagnies de la garde, les tours et les bastions que l'ennemi avait abandonnés, et se porta rapidement, de sa personne, avec les compagnies de pionniers, vers un autre point de l'enceinte fortifiée, pour couper la retraite à la garnison qui commençait à s'enfuir de toutes parts dans la campagne. Une des portes de la ville livra passage aux troupes russes qui occupèrent en un instant tous les quartiers, sans rencontrer un seul ennemi.

Hassan-Khan s'était réfugié dans une mosquée, avec ses officiers et deux cents hommes déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais le lieutenant-général comte Suchtelen ne leur donna pas le temps de préparer leur défense : on cerna la mosquée et l'on braqua contre la porte une pièce de canon; il n'en fallut pas davantage, pour que Hassan-Khan et ses compagnons se décidassent à mettre bas les armes. Le comte Suchtelen désarma lui-même son illustre adversaire.

Au moment même où tous les chefs de la garnison se livraient à la générosité du général russe, le commandant de la forteresse avait voulu faire sauter les magasins à poudre : le sous-lieutenant Léliakine, du régiment des grenadiers de la garde, s'élança dans un de ces magasins où l'explosion devait avoir lieu, enleva une mèche allumée qui



allait mettre le feu aux poudres et prévint ainsi une imminente catastrophe, qui eût enseveli assiégeants et assiégés sous les décombres, en détruisant une partie de la ville.

On trouva, dans la forteresse, outre une énorme quantité d'armes et de munitions de guerre, des amas considérables de grains et une partie des trésors du sardar d'Érivan. Il n'y eut pas le moindre désordre dans la prise de cette grande cité qui renfermait tant de richesses. Le soldat, malgré les fatigues et les privations qu'il avait éprouvées durant une longue et pénible campagne, ne commit aucun excès, et les habitants n'eurent qu'à se louer de s'être remis à la discrétion du vainqueur.

Le général en chef, satisfait de la subordination, de la discipline et de la belle conduite de ses troupes, leur adressa ses chaleureuses félicitations dans cet ordre du jour, daté de la forteresse d'Érivan :

« Braves camarades! vous avez beaucoup fait pour la gloire du tzar, pour l'honneur des armes russes. J'ai été avec vous, j'ai été jour et nuit témoin de votre vigilance infatigable, de votre inébranlable bravoure. La victoire vous a accompagnés partout. Dans quatre jours, vous avez pris Sardar-Abad; dans six jours, Érivan, ces célèbres forteresses, ce boulevard de l'Asie, dont on croyait ne pouvoir s'approcher impunément. On les a assiégées, autrefois, des mois entiers; des peuples ont épuisé, pendant plusieurs années, leurs efforts, pour les prendre. Quelques nuits vous ont suffi pour vous en rendre maîtres. Vous avez répandu la terreur parmi leurs défenseurs. Enfin Érivan est tombé devant vous, et, dans ce vaste royaume de Perse, rien ne s'oppose plus à vos progrès. Partout où vous vous êtes montrés, les corps ennemis ont disparu devant les conquérants d'Abbas-Abad, de Sardar-Abad et d'Érivan; les villes



ouvrent leurs portes, les habitants paraissent en suppliants devant vous : vous les avez toujours épargnés ; ils avaient été emmenés par leurs oppresseurs : maintenant ils respirent sous votre généreuse protection. La Russie vous remerciera d'avoir soutenu sa gloire et sa force. Je vous remercie également de tout mon cœur, et je vous félicite, braves officiers et soldats du corps du Caucase. Il est de mon devoir de faire connaître à l'empereur, avec toute l'exactitude possible, vos mouvements, vos efforts, vos marches et vos glorieux exploits. Dans cette campagne, vous avez conquis deux provinces, pris huit drapeaux, cinquante canons, deux sardars, vingt khans, fait six mille hommes prisonniers, enlevé dix mille hommes qui avaient jeté leurs armes, et des provisions considérables de vivres et de munitions. Voilà vos trophées. Avant tout, grâces soient rendues au Tout-Puissant, pour ces succès et ces triomphes !

« L'adjudant-général, Paskewitch. »

Paskewitch ne resta que peu de jours à Érivan, pour organiser l'administration civile de la province, qu'il plaça sous le commandement du lieutenant-général Krassowsky : il reprit, le 29 octobre, la route de Nakhitchévan, avec l'intention de se joindre immédiatement au général prince Eristoff, qu'il avait laissé dans cette ville, et d'exécuter un mouvement décisif sur Tauris, la seconde ville de l'empire persan et la résidence ordinaire de l'héritier présomptif du trône.

Le général prince Eristoff, qui avait pour instructions de surveiller les mouvements du corps d'armée d'Abbas-Mirza, apprit que ce corps d'armée diminuait tous les jours ; que le prince Abbas-Mirza se retirait lentement du côté de Tauris, n'ayant plus avec lui que cinq mille cavaliers, mille



cinq cents fantassins et douze pièces d'artillerie et que les villes où il avait mis des garnisons de sarbases, Ourdabad, Maranda, Kurdasch, attendaient avec impatience l'armée russe, pour lui ouvrir leurs portes. Eristoff n'hésita pas à poursuivre les débris de l'armée persane, à la tête du détachement de réserve qu'il commandait.

Sorti de Nakhitchévan le 7 octobre, il fit occuper la ville d'Ourdabad par le lieutenant-colonel Vissotsky, et il envoya son avant-garde, sous les ordres du général-major Pankratieff, attaquer les sarbases de Karabagh et de Ghergher, qui gardaient le défilé de la Daraudis, qu'il leur eût été facile de défendre; mais ces sarbases se dispersèrent sans combattre, et le prince Eristoff, passant ce défilé que l'ennemi avait garni de retranchements formidables, entra dans la ville de Maranda, dont les habitants l'accueillirent comme un libérateur. Plusieurs chefs indigènes, entraînés par l'élan des populations, vinrent, accompagnés de leurs officiers et de leurs soldats, se soumettre au gouvernement de l'empereur de Russie et rendirent au prince Eristoff les forteresses dont la garde leur avait été confiée.

Pendant ce temps, le prince Abbas-Mirza précipitait sa retraite.

Son beau-frère, Alaïar-Khan, le premier ministre du schah de Perse, il est vrai, s'était jeté dans Tauris avec cinq ou six mille hommes et se flattait encore de pouvoir arrêter la marche victorieuse des Russes, devant cette grande ville qui n'avait pourtant qu'une enceinte de murailles en briques, flanquée de quelques tours à demi ruinées et garnie d'un petit nombre de mauvais canons. Mais la population, réduite à la cinquième partie de ses habitants, et composée seulement des classes nécessiteuses, ne voulait pas soutenir un siége : les prières et les menaces d'Alaïar-Khan furent inutiles



pour la forcer à prendre les armes : il eut beau lui distribuer de l'argent; il eut beau lui promettre que le prince Abbas-Mirza ne tarderait pas à paraître avec une armée, il ne trouva partout qu'indifférence et inertie. Il eut recours alors à la violence, sans plus de succès, en faisant couper le nez et les oreilles, crever les yeux et mutiler les membres à plusieurs malheureux qui refusaient de travailler aux fortifications.

Cependant on annonçait l'approche des Russes. Le prince Eristoff, qui avait quitté Maranda le 23 octobre, s'avançait à marche forcée sur Tauris et trouvait partout sur son passage un accueil enthousiaste. La bonne discipline et l'humanité de l'armée russe lui avaient gagné toutes les sympathies. Eristoff n'était plus qu'à cinq werstes de Tauris, lorsque la presque totalité de la garnison persane s'enfuit à la débandade en jetant ses armes.

Alaïar-Khan essaye en vain de retenir les fuyards; il s'enferme, un moment, dans la citadelle, avec un millier d'hommes; il cherche ensuite à soulever le peuple, en lui offrant les dépouilles des soldats qui l'avaient abandonné; mais le peuple, au lieu de seconder ses efforts, fond sur le palais d'Abbas-Mirza et le met au pillage. Alaïar-Khan, n'ayant plus un seul homme à commander, ne réussit pas même à sortir de la ville et à se placer sous la protection de deux bataillons de Shaggrangées, qui campaient aux environs. Il se cacha dans une maison des faubourgs, déterminé à vendre chèrement sa vie et à ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi, qui avait contre lui tant de motifs de ressentiment et de représailles.

Le prince Eristoff ne savait rien encore de ces événements qui venaient de se passer à Tauris. Le matin du 25 octobre, il avait formé ses troupes en ligne sur la rive droite de



l'Adjatchaï, et il détacha quelques compagnies de grenadiers, avec six pièces de canon, sous les ordres du général-major Pankratieff et du colonel Mourawieff, pour pousser une reconnaissance jusque sous les murs de Tauris.

Les habitants se portèrent en masse, précédés de leurs imans et portant des branches d'arbres, au-devant des Russes, qu'ils reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Le général-major Pankratieff entra dans la ville, aux sons de la musique militaire, et s'empara de la citadelle où il ne restait plus un seul sarbase de la garnison.

Il envoya aussitôt à la recherche de plusieurs chefs persans, qu'on disait cachés dans les faubourgs. On eut bientôt découvert la retraite d'Alaïar-Khan, qui fit mine de se défendre; mais sa carabine n'ayant pas fait feu quand il voulut s'en servir, il se rendit aux Cosaques dont il se voyait entouré.

La prise de Tauris livra aux vainqueurs trente et une pièces de canons, neuf mortiers, mille seize fusils, douze mille boulets, beaucoup d'autres munitions de guerre et des provisions de toute espèce.

La joie de ce grand événement devait être, pour Paskewitch, mêlée à une amère douleur : son meilleur ami, son ancien aide de camp, le colonel Borodine, avait été tué sous les murs de Tauris. Paskewitch en fut profondément affecté; il se reprocha toujours d'avoir causé la mort de ce brave officier, car c'était lui qui l'avait rappelé au service et presque de vive force, lorsque Borodine, dont il connaissait de longue date la valeur et la capacité, vivait retiré dans ses terres, marié, père de famille et jouissant en paix d'une belle fortune.

Aussi, quand plus tard Paskewitch, qui n'était pas riche,



fut gratifié, par la munificence de l'empereur, d'un million en or, il força la veuve de son ami d'accepter cent mille roubles, en lui disant avec une noble et touchante sensibilité : « Je donnerais bien davantage, je donnerais mon sang, si je pouvais lui rendre la vie! »

Le lendemain de la prise de Tauris, 26 octobre, jour anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère, le prince Eristoff fit assembler toute sa division sur la grande place de la ville, où un prêtre de la religion grecque célébra la messe, en présence du chef et du corps des mollahs et des membres du consulat anglais, qui adressèrent leurs félicitations au général russe et lui demandèrent l'autorisation de rester à leur poste, quoique Tauris ne fut plus au pouvoir du schah de Perse.

A peine la nouvelle de l'occupation de Tauris était-elle parvenue au général en chef Paskewitch, qu'il reçut, par un messager, une lettre du prince Abbas-Mirza, qui demandait à traiter et qui se déclarait muni des pleins pouvoirs du schah de Perse, son père, pour conclure la paix. Deux jours après, Fet-Ali-Khan, gouverneur militaire de Tauris, arrivait au quartier-général de Paskewitch et venait, de la part du schah, s'informer des conditions que lui imposait le vainqueur.

Paskewitch était parti de Nakhitchévan, pour prendre possession de Tauris au nom de l'empereur de Russie. Il fit son entrée solennelle, le 31 octobre : les imans, les beys et les anciens de la ville étaient allés à sa rencontre, accompagnés d'une foule immense de peuple, qui, suivant l'usage du pays, jonchaient de fleurs la route où le général en chef devait passer.

Le 2 novembre, les conférences pour la paix s'ouvraient dans un village situé à deux lieues de Tauris, et le caïmacan



du prince Abbas-Mirza, de concert avec le conseiller d'Etat d'Obreskoff, signait, le lendemain même, les préliminaires de cette paix aussi glorieuse qu'avantageuse pour la Russie.

LXXIX

Les événements avaient marché en Turquie avec une irrésistible rapidité, quoique le traité de Londres, signé le 6 juillet, n'eût pas été notifié à la Porte Ottomane avant le 16 août.

Ce traité, auquel l'Autriche avait refusé d'adhérer, en motivant son refus sur le désir d'exercer plus directement, comme puissance neutre, son influence médiatrice entre le sultan et les trois Puissances alliées, ce traité était connu de toute l'Europe, lorsque le Gouvernement turc affectait encore d'en ignorer même l'existence.

Le sultan Mahmoud, il est vrai, cherchait à gagner du temps, dans l'espoir d'arriver à étouffer, en temps utile, l'insurrection grecque et de pouvoir répondre alors, par la logique brutale du fait accompli, à toutes les indiscrètes exigences de la diplomatie européenne. Il continuait cependant, sur tous les points de son empire, ses préparatifs de guerre défensive : il envoyait des renforts continuels à Reschid-Pacha, qui, de concert avec Ibrahim-Pacha, achevait de réduire les dernières places de la Morée; il pressait surtout le pacha d'Egypte de faire partir la flotte, qu'on armait à la hâte dans le port d'Alexandrie, et qui devait,



pour en sortir, échapper aux croisières des escadres combinées de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

Cependant, l'ambassadeur russe à Constantinople n'avait pas cessé de poursuivre la réparation de l'injure que le reïss-effendi avait faite à l'empereur Nicolas, en accusant ce souverain d'avoir manqué aux engagements que ses plénipotentiaires auraient pris, vis-à-vis de la Porte, aux conférences d'Ackerman. M. de Ribeaupierre, qui avait été l'un de ces plénipotentiaires, protestait, tant en son nom qu'en celui du comte Worontzoff, contre l'outrageante assertion du reïss-effendi. Celui-ci s'obstinait à refuser toute explication catégorique à cet égard, en disant que la nomination du comte Capo d'Istria comme président de la Grèce était un fait malheureux qui prouvait, ou qui du moins semblait prouver que le tzar se déclarait ouvertement le protecteur et l'auxiliaire des Grecs rebelles.

Cette nomination avait produit, en effet, sur le Divan une impression de colère et de ressentiment, très vive et très profonde, qui s'accrut encore à la nouvelle de l'espèce de consécration que l'empereur daignait accorder luimême au caractère officiel du président de la Grèce, son sujet et son ancien ministre, en lui donnant des marques éclatantes d'estime, d'amitié et de sympathie.

M. de Ribeaupierre néanmoins s'attachait à mettre en relief la neutralité absolue que son Gouvernement voulait garder vis-à-vis des Turcs et des Grecs : il avait adressé une circulaire aux commandants des navires russes, pour leur défendre, sous peine de confiscation, de recevoir à leur bord des vivres ou des munitions, destinés à l'une ou l'autre partie belligérante.

Le traité du 6 juillet n'ayant pas été notifié, les Puissances alliées n'en demandaient pas encore l'exécution;



chacune d'elles devait envoyer dans la Méditerranée, pour agir simultanément, une escadre composée de quatre vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtiments légers ; ces escadres n'étaient pas entièrement réunies, mais leurs commandants, le vice-amiral Codrington pour la Grande-Bretagne, le contre-amiral de Rigny pour la France, et le vice-amiral comte de Heyden pour la Russie, avaient déjà pu s'aboucher et s'entendre sur les mesures à prendre de concert, afin de faire cesser les hostilités entre les belligérants et d'amener forcément une suspension d'armes.

Il s'agissait surtout de s'opposer au départ de la flotte égyptienne, en la tenant bloquée dans le port d'Alexandrie. Il fallait, en outre, empêcher toute communication par mer, sinon par terre, de Constantinople avec les ports grecs, et rendre impossible le ravitaillement des armées turques, qui étaient maîtresses de la Morée presque tout entière. Ce double résultat paraissait devoir être la conséquence immédiate de l'ultimatum que les Puissances allaient adresser à la Sublime Porte.

Le sultan attendait d'un jour à l'autre cet ultimatum, et il était bien résolu d'avance à n'y faire aucune concession, car le reïss-effendi avait répondu aux représentations amicales du ministre de Prusse, M. de Miltiz, qui lui conseillait d'accepter la médiation des Puissances : « L'ultimatum dont on nous menace est une lettre de change à laquelle il ne sera point fait honneur. »

Ce fut le 16 août que les drogmans des trois Puissances se rendirent chez le reïss-effendi pour lui présenter le traité du 6 juillet, avec des notes collectives de leurs ambassadeurs. Le reïss-effendi essaya d'ajourner la présentation de ces documents diplomatiques, qu'on lui apportait sous



pli cacheté, et déclara qu'il ne les recevrait pas, avant de connaître la nature de la mission des ambassadeurs. Les drogmans répliquèrent qu'ils ignoraient le contenu des dépêches qu'on leur avait confiées avec ordre de les lui remettre, et qu'ils laissèrent sur un meuble, en se retirant, sans donner le temps au ministre de prévenir leur dessein.

La notification, annexée au traité et signée par les trois ambassadeurs, n'accordait au Divan qu'un délai de quinze jours pour prendre une détermination et la faire connaître aux représentants des Puissances alliées, qui offraient, de nouveau et d'une manière formelle, leur médiation dans le but de mettre fin à la guerre des Turcs avec les Grecs, et de régler, par une négociation amicale, les rapports internationaux de ces deux peuples, désormais séparés l'un de l'autre. Le premier acte de cette médiation devait être un armistice, que les Puissances proposaient en même temps à la Turquie et à la Grèce.

Les ambassadeurs croyaient de leur devoir « de ne point dissimuler au reïss-effendi, qu'un nouveau refus, une réponse évasive ou insuffisante, même un silence absolu, de la part de son Gouvernement, placerait les Cours alliées dans la nécessité de recourir aux mesures qu'elles jugeront propres à faire cesser un état de choses devenu incompatible avec les intérêts de la Sublime Porte elle-même, avec la sécurité du commerce en général et avec la parfaite tranquillité de l'Europe. »

La sommation était péremptoire, le délai accordé à la Porte très limité ; il n'y avait plus à compter sur les lenteurs et les faux-fuyants de la politique ottomane. Les escadres des trois Puissances alliées étaient là, pour exiger, de vive force, l'exécution du traité du 6 juillet.

Le lendemain même de la présentation de ce traité au reïss-effendi, le ministre de Prusse avait adressé à ce ministre une note amicale, mais très catégorique, dans laquelle il déclarait que son Gouvernement, quoique n'ayant pas signé le traité, voulait pourtant atteindre le but que s'étaient proposé, en le signant, la France, l'Angleterre et la Russie, c'est-à-dire : arrêter une effusion de sang déplorable, préserver une population chrétienne de l'anéantissement, éloigner les éléments de discorde et de désordre qui menaçaient depuis trop longtemps le repos de l'Europe. « Je prie pour la dernière fois, disait-il à la fin de cette note pleine de sagesse et de convenance, je prie le ministère turc de ne pas se faire illusion. Il doit maintenant connaître les intentions des trois Puissances signataires du traité ; il ne peut ignorer que ces Puissances ont tous les moyens de réaliser leurs projets, mais il doit comprendre en même temps quel avenir la Porte se prépare, si elle persiste obstinément à rejeter les avertissements, les conseils et même les prières de ses amis. »

Cette note, dont les amis de la paix firent circuler des copies dans le public à Constantinople, donnait lieu d'espérer que la Porte Ottomane se rendrait aux avis de la prudence et de la raison, et que les négociations allaient avoir une issue conforme à l'intérêt général de l'Europe. Mais l'internonce autrichien refusa de se joindre au ministre de Prusse, pour essayer de vaincre l'obstination du reïss-effendi, et pour lui faire comprendre que la fin d'une guerre opiniâtre, meurtrière et ruineuse, procurerait au gouvernement du sultan un soulagement réel, et lui donnerait les moyens de travailler avec plus d'énergie, en pleine paix, à l'amélioration de la situation intérieure de ses peuples. Le baron d'Ottenfels s'excusa de s'abstenir, en

disant qu'il avait demandé des instructions à son Gouvernement. On affirmait cependant qu'il encourageait secrètement le sultan Mahmoud à la résistance, et qu'il lui avait promis la protection de l'Autriche. Aussi, la notification des trois ambassadeurs resta-t-elle sans réponse, et l'on apprit que le grand-seigneur faisait transporter dans le Sérail la plus grande partie des munitions de guerre, qui se trouvaient dans l'arsenal de Top-hana et dans les forteresses du Bosphore.

Le délai de quinze jours, accordé à la Porte Ottomane pour faire connaître sa détermination, expira le 31 août, sans que le reïss-effendi eût envoyé aucune réponse aux ambassadeurs. Une nouvelle, plus explicite encore que la première, lui fut transmise alors : on réclamait de lui une réponse immédiate. Il accueillit avec arrogance cette démarche conciliante, et dit d'un ton hautain : « Que la Porte s'en référait à sa déclaration du 9 juin, et qu'elle n'avait rien à y ajouter. »

Les ambassadeurs des Puissances alliées adressèrent à leurs compatriotes résidant dans les Etats du sultan une lettre-circulaire, pour les inviter à se tenir sur leurs gardes, en prévision des graves événements qui pouvaient sortir du traité du 6 juillet. M. de Ribeaupierre convoqua personnellement à l'ambassade les principaux sujets russes qui habitaient Constantinople, et leur annonça que, la guerre étant imminente, il leur conseillait de quitter le pays le plus tôt possible et de se mettre en sûreté avec leurs familles et leurs biens. Il les assura, toutefois, que la protection de leur Gouvernement ne leur ferait pas défaut.

La flotte égyptienne avait réussi à tromper la surveillance des bâtiments de guerre des escadres alliées, qui croi-

saient devant le port d'Alexandrie; peut-être l'avait-on laissé sortir de ce port, pour avoir le droit de l'attaquer en pleine mer et de la détruire complétement, si la médiation des trois Puissances devait s'imposer par la force à la Turquie. Cette immense flotte, qui ne comptait pas moins de quatre-vingt-douze voiles, portait, outre ses équipages, cinq ou six mille hommes de troupes, des amas considérables de vivres et de munitions, des chevaux et de l'artillerie, et un million de piastres d'Espagne, que le vice-roi d'Égypte envoyait à son fils Ibrahim-Pacha, en Morée, où ce général avait, dit-on, beaucoup de peine à se maintenir, faute d'approvisionnements.

La flotte égyptienne fut suivie, plutôt que poursuivie, par les escadres alliées, qui ne l'empêchèrent pas d'entrer dans le port de Navarin, le 9 septembre, et d'y débarquer paisiblement les troupes qu'elle avait à bord; mais elle se vit presque aussitôt enfermée dans la rade, et les trois amiraux des Puissances alliées firent savoir au capitan-bey Tahir-Pacha, qui commandait cette flotte, qu'il devait désormais s'abstenir de toute espèce de participation à la guerre contre les Grecs, ceux-ci ayant accepté l'armistice que leur offraient les Puissances, et qui allait être, de gré ou de force, appliqué à la Turquie. Tahir-Pacha répondit qu'une pareille sommation lui semblait étrange, et qu'il consentait néanmoins à en référer à son Gouvernement.

Les ambassadeurs voulurent tenter une dernière démarche de conciliation auprès du reïss-effendi, qui leur avait fait dire que les assurances d'amitié des Puissances alliées, à l'égard de la Porte Ottomane, étaient vraiment incompréhensibles et dérisoires, en présence des mesures hostiles que ces Puissances venaient de prendre contre elle. Ils envoyèrent, le 14 septembre, chez le ministre turc,



leurs drogmans, qui le trouvèrent moins hautain et plus modéré. Le reïss-effendi, dans cette audience, ne fit pas allusion aux notes qu'on lui avait remises précédemment, et il affecta de laisser croire qu'il ne les avait pas lues ni même décachetées; se tournant vers le drogman anglais, qui portait la parole au nom des trois ambassadeurs : « *Dieu et mon droit!* c'est la devise de l'Angleterre, lui dit-il avec le plus grand calme. Comment pourrions-nous adopter une autre devise, lorsqu'on nous menace ouvertement d'une agression injuste. »

Cette conférence n'amena pas d'autre résultat, mais, peu de jours après, le reïss-effendi, qu'on disait atteint subitement d'un mal d'yeux, résigna ses fonctions et fut remplacé par le kiajà-bey ou ministre de l'intérieur. Ce nouveau reïss-effendi reçut, en audience particulière, le 18 septembre, les drogmans des ambassadeurs, et leur déclara, avec une fermeté froide et digne, que la Porte Ottomane ne transigerait jamais sur la soumission de ses sujets rebelles; qu'elle ne se départirait pas néanmoins de sa modération accoutumée envers les Puissances alliées, mais que, si on l'y forçait, elle était prête à rendre coup pour coup, boulet pour boulet. Puis, s'adressant au drogman russe, il le pria, avec une extrême politesse, d'annoncer à M. de Ribeaupierre, que les commissaires turcs étaient partis pour régler la délimitation des frontières, suivant les conventions du traité d'Ackerman.

Le lendemain, deux navires russes, venant d'Odessa et portant pavillon marchand, parurent tout à coup dans le port de Constantinople, sans avoir été signalés, sans avoir été retenus à l'entrée du canal sous les batteries du château de Fanaky. C'étaient deux bricks de guerre, armés de vingt-quatre canons; mais, comme ils ne portaient pas le



pavillon de la marine impériale, et que leurs équipages n'avaient pas d'uniforme militaire, le Gouvernement turc ne pouvait les obliger à sortir du port.

Leur présence causant une certaine émotion dans la ville, le reïss-effendi envoya demander à M. de Ribeaupierre des explications sur la venue de ces navires. L'ambassadeur répondit que leur arrivée n'était pas faite pour inspirer des craintes sérieuses à la Porte Ottomane; mais que, si un plus grand nombre de bâtiments de guerre russes paraissait devant Constantinople, c'était à elle seule que la Porte devrait s'en prendre, puisqu'elle les aurait appelés par ses mauvais procédés et ses menaces à l'égard de l'ambassadeur et des sujets de la Russie.

En effet, le Gouvernement turc pouvait avoir à se reprocher d'être cause de l'animosité malveillante que la population de Constantinople manifestait depuis quelques jours contre la personne de l'ambassadeur. Des paroles imprudentes, à l'adresse de la Russie et de son souverain, avaient été proférées dans le Divan, et elles avaient eu de l'écho parmi les basses classes, qui conservent avec toute sa ferveur le vieux fanatisme musulman : des rassemblements mal intentionnés se formèrent autour de l'hôtel de l'ambassade russe, et M. de Ribeaupierre avertit les ministres du sultan, qu'il était décidé à quitter immédiatement la capitale, si sa famille et lui ne devaient plus s'y trouver en sûreté. Les rassemblements furent dissipés, mais il resta dans les esprits un levain de haine et de ressentiment contre la Russie, et surtout contre son représentant.

M. de Ribeaupierre, malgré la satisfaction qu'il avait obtenue et la déférence que le Gouvernement turc s'empressa de lui marquer, crut prudent de se retirer avec sa



famille et le personnel de l'ambassade à Bouyukdéré, et il écrivit à Saint-Pétersbourg, qu'on pouvait désormais considérer sa mission comme terminée, car, disait-il dans cette lettre, « il n'y a que le canon qui puisse maintenant battre en brèche l'obstination musulmane. La Porte est résolue à tenir tête aux Puissances alliées et à leur résister de haute lutte; mais, tout en s'apprêtant à combattre en même temps la France et l'Angleterre, elle se persuade qu'elle n'a pas d'autres ennemis que nous. Dans une des dernières séances du Divan, il a été question de déclarer immédiatement la guerre à la Russie. »

L'empereur Nicolas jugeait la situation, du même point de vue que son ambassadeur, et il ne doutait pas que l'intervention des trois Puissances ne fût suivie, sinon précédée, d'une guerre que la Russie aurait à soutenir seule contre la Porte. Cependant, il ne fit rien, qui pût hâter ni préparer l'événement qu'il regardait comme inévitable et peut-être comme nécessaire : il donna l'ordre à l'amiral Greig de ne pas conduire la flotte de la mer Noire dans les parages du Bosphore.

Quant à la flotte du Nord, qui était partie de Cronstadt pour se rendre dans la Méditerranée, il avait modifié, en faisant une concession aux désirs exprimés par le cabinet de Saint-James, les instructions données à son aide de camp général l'amiral Siniavine : la principale division de l'escadre s'était arrêtée à Portsmouth, pendant que le contre-amiral comte de Heyden continuait sa route, avec quatre vaisseaux de ligne, quelques frégates et d'autres bâtiments légers, pour se réunir dans les eaux du Levant à l'escadre combinée des Puissances alliées, et le reste de la flotte russe, après trois mois de station à Portsmouth, était rentrée, le 13 octobre, dans la rade de Cronstadt, où l'em-

pereur alla l'inspecter et la passer en revue, le lendemain de son arrivée.

Nicolas fut très satisfait de l'excellent état dans lequel se trouvait cette belle flotte, et il félicita l'amiral des améliorations notables qui avaient été introduites dans toutes les parties du service.

— Enfants, dit-il aux équipages, votre tour viendra bientôt de montrer ce que vous êtes capables de faire, et je suis sûr que vous ne démentirez pas l'honneur du pavillon russe.

Au milieu de l'escadre, on remarquait deux frégates, *la Marie* et *l'Alexandre*, qui revenaient d'Arkhangel, avant l'invasion des glaces, et le sloop *le Krotky*, qui arrivait d'un voyage de deux ans autour du monde, voyage aussi fructueux pour les sciences naturelles que pour la science nautique, et bien digne de faire honneur au capitaine baron Wrangel, qui en avait eu la direction, et qui l'avait accompli avec autant de bonheur que de mérite.

Nicolas, dans l'ordre du jour qu'il adressa aux commandants et aux officiers de la flotte, pour leur témoigner sa vive et cordiale satisfaction, n'oublia pas d'y comprendre les chefs et les équipages des trois navires qui avaient achevé, à travers tant de périls, un long voyage de circumnavigation et montré le pavillon russe dans des mers lointaines.

C'est ainsi que toute récompense, comme toute punition, émanait directement de la décision personnelle de l'autocrate, qui, au milieu des plus grandes affaires de l'État, ne dédaignait pas de descendre parfois aux détails les plus infimes de l'administration patriarcale de ses peuples formant une immense famille dont il était le chef vénéré.

Il venait, par exemple, d'être instruit d'une action de



dévouement, qui avait déjà six mois de date et qui courait risque de tomber dans l'oubli, s'il ne l'eût pas signalée à la reconnaissance et à l'admiration publiques. Au mois de mars 1827, une barque montée par sept hommes avait été assaillie par une affreuse tempête sur la côte méridionale de la Crimée; cinq de ces malheureux périrent; les deux derniers luttaient en vain contre la vague qui allait les engloutir, lorsque deux Cosaques du Don n'hésitèrent pas à voler au secours des naufragés, au risque de périr avec eux : ils avaient eu le bonheur de les arracher, par miracle, à une mort certaine. L'empereur envoya donc à chacun de ces deux Cosaques une gratification et une médaille d'argent à porter sur le ruban de l'ordre de Saint-Vladimir, avec cette sublime inscription qu'il avait composée lui-même : *Pour avoir sauvé des hommes!*

Le jour même de l'inspection de la flotte dans la rade de Cronstadt, l'empereur avait appris, par des dépêches de M. de Ribeaupierre, que les navires commandés par le contre-amiral de Heyden étaient arrivés dans les eaux de l'Archipel et ne devaient pas tarder à se joindre à l'escadre anglo-française.

D'après ces dépêches, on avait lieu de s'attendre à voir commencer les hostilités contre la flotte turco-égyptienne, qui était toujours bloquée dans le port de Navarin et qui avait essayé d'en sortir, à plusieurs reprises, pour se porter sur d'autres points du littoral de la Morée. Les amiraux de l'escadre combinée des trois Puissances alliées avaient signifié à Ibrahim-Pacha, qu'ils anéantiraient sa flotte, si l'armistice qu'ils lui dénonçaient n'était pas scrupuleusement observé.

Une bataille navale paraissait donc imminente. Le rôle pacifique des ambassadeurs allait cesser d'un moment à



l'autre, et l'empereur ne crut pas devoir attendre davantage pour récompenser M. de Ribeaupierre, dont il appréciait à la fois l'habileté et le caractère énergique.

Voici le rescrit qu'il lui adressa :

« Les soins infatigables que vous avez apportés dans les négociations qui vous ont été confiées, avec le ministère de la Porte Ottomane, et vos constants efforts pour les amener à un résultat salutaire par le rétablissement de la tranquillité dans le Levant, principal but de Notre bienfaisante sollicitude et de celle des Puissances Nos alliées, vous ont concilié Notre bienveillance particulière. Désirant vous en donner un témoignage éclatant, Nous vous avons nommé chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, dont Nous vous envoyons les insignes, en vous ordonnant de les porter conformément aux statuts.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 2 (14, nouv. st.) octobre 1827. »

M. de Ribeaupierre avait bien prévu ce qui ne manquerait pas d'arriver par suite du déplorable aveuglement des ministres du sultan : un conflit sanglant et déplorable devait être la conséquence forcée des ordres impérieux, envoyés, de Constantinople, à l'amiral turc Tahir-Pacha, qu'on sommait d'agir et de continuer la guerre contre les Grecs, sans tenir compte des avis et des injonctions, que les amiraux étrangers lui auraient communiqués au nom des Puissances alliées. Ibrahim-Pacha s'obstinait, en même temps, à continuer les massacres et les dévastations en Morée, et il avait enjoint au commandant de la flotte turco-égyptienne de commencer ses opérations dans l'Archipel, par une descente dans l'île d'Hydra.



Le capitan-bey Tahir-Pacha se voyait donc obligé d'employer la force pour sortir du port de Navarin, où il était enfermé depuis six semaines; mais il n'eut pas le temps d'exécuter les instructions secrètes qu'il avait reçues du Divan, car, à peine avait-il achevé d'embarquer les troupes destinées à l'occupation d'Hydra et des autres îles grecques insurgées, qu'il vit paraître, à l'horizon, l'escadre combinée des Puissances, qui venait non-seulement lui barrer le passage, mais encore lui faire subir une coercition aussi humiliante qu'une défaite.

LXXX

C'était le 13 octobre que l'escadre russe, qu'on disait retenue à Malte pour réparer ses avaries, avait opéré sa jonction, à la hauteur de l'île de Zante, avec l'escadre anglaise, et, le même jour, l'escadre française, qui croisait dans l'Archipel, avait rallié ces deux escadres pour agir de concert avec elles.

Les amiraux avaient tenu conseil et s'étaient décidés, plutôt que de continuer durant tout l'hiver un blocus difficile, dispendieux et même inutile, à pénétrer dans le port de Navarin, pour être plus à portée d'imposer à Ibrahim-Pacha un armistice qu'il avait violé déjà audacieusement, et pour s'emparer, au besoin, de la flotte turco-égyptienne, qu'il était impossible autrement de réduire à l'inaction.

Peu de jours auparavant, une sommation catégorique, signée des trois amiraux, avait été envoyée à Ibrahim-Pacha, qui ne daigna pas y répondre.

Tahir-Pacha, en voyant s'avancer la formidable escadre des alliés, comprit qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que d'accepter la bataille qui pouvait offrir des chances



égales, en raison du nombre et de la force des navires égyptiens et turcs.

L'avantage de la position était pour lui : il forma une ligne d'embossage, contournant la baie, en fer à cheval, et présentant sur trois rangs un total de quatre-vingt-quatre bâtiments de toutes grandeurs, trois vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, seize frégates, vingt-sept grandes corvettes et vingt-sept bricks, avec un grand nombre de brûlots et de petites embarcations armées.

Le 20 octobre, vers midi, l'escadre combinée des Puissances alliées, qui était en vue de Navarin depuis huit jours, commença son mouvement pour venir se mettre en ligne devant la flotte turco-égyptienne, qui attendait le combat et qui s'y était préparée dès la veille.

Dans l'escadre combinée, le commandement en chef avait été confié, d'un commun accord, au plus ancien des trois commandants, le vice-amiral sir Codrington, que son expérience, ses talents et son caractère eussent d'ailleurs désigné au choix de ses collègues. Les équipages de tous les navires, las d'une longue et infructueuse croisière, animés d'ailleurs de la plus vive sympathie pour les Grecs, étaient impatients de se trouver en présence de l'ennemi.

Sur les vaisseaux russes, l'impatience de combattre semblait plus ardente encore. Le comte de Heyden avait dit à l'équipage de son vaisseau-amiral *l'Azow* : « Enfants, rappelez-vous les derniers mots que l'empereur a prononcés, en quittant votre bord : *Si jamais vous êtes obligés de vous battre, j'espère que votre conduite sera digne de la Russie.* » Et les marins se répétaient l'un à l'autre, sur tous les bâtiments de l'escadre russe : « Nous ne démentirons pas l'honneur de notre pavillon! »

L'émulation et l'enthousiasme allaient croissant, et quand



l'ordre fut donné de suivre le mouvement des vaisseaux anglais et français qui entrèrent les premiers dans la baie de Navarin, un hourrah général se fit entendre. Groupés sur le pont et devant les sabords, les matelots se montraient du doigt la flotte turco-égyptienne qui présentait une forêt de mâts : « Nous nous chargerions bien, à nous seuls, des Turcs! » s'écriaient-ils gaiement.

Et comme leurs officiers, plus calmes mais non moins décidés, croyaient prudent de leur annoncer qu'ils auraient affaire à forte partie et que les équipages de la flotte ennemie étaient dix fois plus nombreux que ceux de l'escadre des trois Puissances : « Peu importe leur nombre! répondaient les soldats de la marine russe; qu'on nous laisse faire seulement! »

Les batteries de terre, qui défendaient l'entrée de la baie, restèrent muettes, lorsque le vaisseau-amiral anglais, *l'Asia*, s'avança le premier, suivi des autres navires de l'escadre anglaise et des vaisseaux français, qui avaient en tête *la Sirène*, portant le pavillon du vice-amiral de Rigny. Les brûlots égyptiens, qui étaient à l'ancre en avant du port, ne s'opposèrent pas au passage de l'escadre combinée, laquelle, suivant les habiles dispositions de sir Codrington, vint s'échelonner, en forme de croissant, vis-à-vis des navires ennemis, l'escadre russe occupant le centre de la ligne de bataille et ayant à sa gauche l'escadre française et l'escadre anglaise à sa droite, tandis que six frégates allaient tenir en respect les six brûlots qui avaient été détachés pour fermer l'accès du port.

Il n'y eut pas un coup de feu tiré de part et d'autre, car, dans les deux flottes, l'ordre était donné de n'en venir aux hostilités, qu'en cas d'attaque. Le plan du commandant en chef de l'escadre combinée avait été mis à exécution



avec tant de promptitude et de précision, que chaque navire se trouvait mouillé bord à bord, vergue à vergue, en face du navire qu'il devait combattre; *l'Asia* avait jeté l'ancre près d'un gros vaisseau de ligne portant le pavillon du capitan-bey; *l'Azow*, près du vaisseau de Moharem-Bey, qui commandait la flotte égyptienne; et *la Sirène*, près de la première frégate de la flotte turque.

On s'observait des deux côtés ; un silence profond régnait sur les navires, où chacun était à son poste, n'attendant qu'un signal.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Le vice-amiral Codrington envoya une de ses frégates, *le Darmouth*, pour enjoindre aux brûlots égyptiens de sortir du port : un coup de fusil parti d'un des brûlots atteignit l'officier anglais, qui retournait à son bord après leur avoir transmis cette sommation. En même temps, l'amiral français, ayant hélé une frégate égyptienne où il voyait les canonniers pointer leurs pièces contre lui, reçut, pour réponse, deux boulets dans les flancs de son navire et riposta par une bordée qui engagea le feu sur toute la ligne de bataille.

Les batteries de terre commencèrent alors à tirer contre les derniers bâtiments russes de l'arrière-garde.

Le vice-amiral Codrington, dont le vaisseau n'avait pas encore pris part à l'action, essaya de faire suspendre le feu, en adressant un parlementaire au capitan-bey : le parlementaire fut tué dans une embarcation qui le conduisait vers le vaisseau-amiral turc.

Aussitôt le combat devint général, et l'artillerie de l'escadre combinée ne cessa, pendant trois heures consécutives, de foudroyer la flotte turco-égyptienne, dont les vaisseaux prenaient feu et sautaient en l'air à chaque instant avec un fracas ép. uvantable.



Le vaisseau-amiral russe, assailli par cinq bâtiments de guerre auxquels il n'eût pas résisté longtemps, coula deux de ces bâtiments et fut heurement secouru par le vaisseau français *le Breslaw*, commandé par le capitaine de La Bretonnière, qui le délivra d'une position périlleuse et lui permit de reprendre l'offensive contre les trois navires turcs, qu'il finit par désemparer l'un après l'autre.

L'Azow, qui avait eu beaucoup à souffrir dans cette lutte inégale, put venir en aide cependant au vaisseau-amiral anglais, qui était aux prises avec le vaisseau-amiral égyptien armé de quatre-vingt-quatre canons. Celui-ci, dont les câbles d'embossage avaient été brisés, alla se jeter sur *l'Azow*, qui lui envoya plusieurs bordées terribles à bout portant.

Le feu s'était déclaré à bord de ce vaisseau, et *l'Azow*, en le couvrant de mitraille, empêchait l'équipage d'éteindre l'incendie, qui gagna les poudres et fit sauter le bâtiment.

On n'entendait ni murmure ni plainte, à bord de *l'Azow*, qui avait eu un grand nombre de blessés. Les marins, que des blessures graves avaient mis hors de combat, allaient se faire panser en criant hourrah.

Un sous-officier, nommé Tourkine, se trouvait sur la hune du grand mât, lorsqu'un boulet lui fracassa un bras; il descendit d'un pas ferme, en exhortant ses camarades à bien remplir leur devoir, et il subit avec calme une opération douloureuse, en disant qu'il regrettait d'avoir perdu le bras droit avec lequel il eût fait le signe de croix pour remercier le ciel d'une victoire remportée sur les ennemis des chrétiens.

Un officier, le capitaine-lieutenant Baranoff, voulait donner un ordre, quand un éclat de mitraille enleva le porte-voix qu'il appliquait à ses lèvres, lui brisa plusieurs dents et



lui cassa le poignet : il demanda un autre porte-voix, le saisit de la main gauche, le porta tranquillement à sa bouche ensanglantée, donna son ordre, et ne voulut pas quitter son poste avant la fin de la bataille.

La frégate impériale *le Constantin*, commandée par le capitaine Krouchkoff, eut le bonheur de sauver un brick anglais, qui avait perdu ses ancres et ses agrès et qui, criblé de boulets, faisait eau de toutes parts. Le brick fut amarré à la poupe de la frégate, qui resta près de lui jusqu'au lendemain pour l'empêcher de sombrer.

Vers la fin du combat, une frégate turque, convertie en brûlot, parvint à se glisser entre *l'Azow* et *le Hangout*, dans le dessein de faire sauter ces deux bâtiments. Le capitaine du *Hangout*, Avinoff, s'aperçut de cette manœuvre, fit prendre à l'abordage cette frégate et tua de sa main l'homme qui avait été chargé de mettre le feu au brûlot.

A cinq heures du soir, la première ligne de la flotte ennemie était entièrement détruite : ses vaisseaux et ses frégates avaient été rasés, coulés, incendiés; le reste allait s'échouer à la côte, où les équipages brûlaient eux-mêmes leurs navires en les abandonnant. Dans la soirée, il n'y avait plus à flot qu'une vingtaine de corvettes et de bricks à demi-consumés.

Dans cette bataille navale, ce furent les vaisseaux des trois commandants de l'escadre combinée, qui eurent le plus à souffrir et qui prirent la plus grande part à l'action. Les vaisseaux-amiraux anglais et français avaient perdu tous deux leurs mâts de misaine.

L'Azow, qui avait reçu cent cinquante-trois boulets dans sa coque, était si maltraité dans sa mâture, qu'il pouvait à peine porter ses voiles. La manœuvre sur ce bâtiment avait été dirigée par le capitaine Lazareff II, avec un sang-froid



et une habileté admirables. Plusieurs de ses officiers furent tués ou blessés à côté de lui. Les autres vaisseaux russes, notamment *l'Ezéchiel*, avaient éprouvé plus ou moins d'avaries.

Le nombre de morts sur l'escadre russe fut de cinquante; il était de quarante-trois sur l'escadre française, et de soixante-quinze sur l'escadre anglaise. La flotte turco-égyptienne avait eu plus de sept mille hommes tués ou noyés.

Parmi les traits de bravoure qui signalèrent la belle conduite des chefs et des marins russes, il suffira d'en citer deux.

Le capitaine Svinkine, atteint gravement d'un éclat de mitraille dès le commencement du combat, ne voulut jamais quitter son poste; ne pouvant plus se tenir debout, il se fit attacher à un câble, et, pendant quatre heures, à genoux sur l'avant de son vaisseau, il continua de commander.

Un des officiers de *l'Azow*, le lieutenant Bouteneff, qui avait eu le bras fracassé et qui dut subir l'amputation, s'arracha des mains des médecins qui le pansaient, en apprenant que *l'Azow* attaquait le vaisseau-amiral ottoman, et remonta sur le pont, pour être témoin, dit-il, de la victoire de son pavillon.

Deux jours après la bataille, le vice-amiral Codrington adressa cette lettre au contre-amiral de Heyden, qui se rendait à Malte avec son escadre pour y faire radouber ses vaisseaux :

« A bord du vaisseau de S. M. *l'Asia*, Navarin, 23 octobre 1827.

« Monsieur l'amiral, lorsque Votre Excellence m'a fait l'honneur de se mettre volontairement sous mes ordres avec l'escadre russe, vous m'avez donné le droit de juger votre



conduite dans cette situation, en m'en rendant responsable en grande partie. Je profite de ce droit pour vous dire que j'ai vu avec le plus grand plaisir la manière avec laquelle vous avez conduit votre escadre au feu, le 20 ; que rien ne peut surpasser la belle manœuvre des bâtiments sous vos ordres, et qu'un des plus heureux événements de ma vie sera de vous avoir eu sous mes ordres dans cette sanglante et destructive bataille.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'amiral, etc.

« E. Codrington. »



LXXXI

L'empereur, qui était revenu de son voyage à Riga et à Dunabourg, pour les relevailles de l'impératrice Alexandra, assistait, avec elle et la famille impériale, au *Te Deum* solennel, qui fut célébré en actions de grâce, pour la prise d'Érivan, dans la chapelle du palais d'Hiver (15 novembre 1827). A l'issue de cette cérémonie, les clefs de la forteresse d'Érivan et quatre drapeaux enlevés aux Persans sur les remparts de la place furent promenés dans les rues de la capitale, au milieu des acclamations de la foule.

Cinq jours après, un officier de l'escadre du contre-amiral de Heyden apportait à Saint-Pétersbourg les premiers détails sur la bataille de Navarin, à laquelle il avait assisté, et, le soir même, l'empereur recevait, par un aide de camp du général Paskewitch, le bulletin qui lui annonçait la prise de Tauris et l'ouverture des conférences pour la paix avec le prince Abbas-Mirza.

On vit ainsi paraître, presque simultanément, dans le journal officiel de Saint-Pétersbourg, la nouvelle de ces deux grandes victoires qui jetaient un égal éclat sur l'armée et la flotte russes.

L'empereur s'empressa de récompenser le comte de



Heyden, dont l'habileté et la bravoure avaient mérité les éloges du vice-amiral Codrington, et il l'éleva au grade de vice-amiral. Le capitaine de vaisseau Lazareff II, dont la belle conduite était signalée dans le rapport du commandant en chef, fut nommé contre-amiral. Les grades et les décorations furent largement répartis entre les autres officiers qui s'étaient distingués à la bataille de Navarin.

Nicolas voulut témoigner hautement sa satisfaction et sa gratitude aux deux amiraux anglais et français, qui avaient partagé les dangers et la gloire avec le chef de l'escadre russe. Le jour même où il apprenait la victoire remportée par l'escadre combinée des Puissances, il daignait adresser les rescrits suivants aux vice-amiraux Codrington et de Rigny :

« Monsieur le vice-amiral Codrington, vous venez de remporter une victoire dont l'Europe civilisée doit vous être doublement reconnaissante. La mémorable bataille de Navarin et les manœuvres hardies qui l'ont précédée ne donnent pas seulement au monde la mesure du zèle de trois grandes Puissances pour une cause dont leur désintéressement relève encore le noble caractère ; elles prouvent aussi ce que peuvent la fermeté contre le nombre, et une valeur habilement dirigée contre un courage aveugle, quelles que soient les forces sur lesquelles il s'appuie.

« Votre nom appartient désormais à la postérité. Je croirais affaiblir, par des éloges, la gloire qui l'environne ; mais j'éprouve le besoin de vous offrir une marque éclatante de la gratitude et de l'estime que vous inspirez à la Russie. C'est dans cette intention, que je vous envoie ci-joint l'ordre militaire de Saint-Georges. La Marine russe s'honore d'avoir obtenu votre suffrage devant Navarin,

et, pour moi, j'ai le plus vif plaisir à vous assurer des sentiments de considération que je vous porte.

« NICOLAS.

« 8 novembre (20, nouv. st.) 1827. »

« Monsieur le vice-amiral de Rigny, vous avez pris à la glorieuse bataille de Navarin une part digne de la Puissance dont vous commandez les forces, et de la valeur qui, de tout temps, a distingué la nation française. Mais ce n'est pas à la France seule que se bornent les services que vous venez de rendre dans cette mémorable occasion, et les trois monarques, qui soutiennent aujourd'hui avec le plus noble désintéressement une cause désormais commune, vous doivent une égale reconnaissance.

« Je considère comme un devoir de vous témoigner la mienne, et je vous adresse ci-joint le cordon de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky.

« Cette distinction vous offrira, Monsieur le vice-amiral, une preuve de ma haute estime. Vous y avez des droits imprescriptibles, et j'éprouverai toujours un vif plaisir à vous réitérer l'expression des sentiments que je vous porte.

« NICOLAS.

« 8 novembre (20, nouv. st.) 1827. »

L'exemple de l'empereur de Russie ne pouvait manquer d'être suivi par le roi de France et celui de la Grande-Bretagne : il y eut donc, de la part des trois Puissances alliées, un échange de félicitations et de faveurs honorifiques accordées aux commandants de leurs escadres. Mais les conséquences probables de la victoire de Navarin ne furent pas envisagées de la même manière dans les trois Cours signataires du traité du 6 juillet.

La cause de la Grèce paraissait gagnée, l'armistice de-



vant être accepté forcément par les parties belligérantes, du moment que la Turquie et l'Egypte n'avaient plus de flotte pour approvisionner les troupes turques et égyptiennes qui se trouvaient comme prisonnières en Morée, sous les ordres d'Ibrahim et de Reschid-Pacha. Il fallait donc que la Porte Ottomane acceptât, tôt ou tard, la médiation des Puissances.

La destruction de la flotte musulmane à Navarin n'était pas, il faut le reconnaître, un fait purement accidentel, un de ces événements imprévus qui résultent de la force des choses et qui s'accomplissent fatalement dans l'ordre des destinées humaines. C'était un acte prémédité, surtout de la part de l'Angleterre ; la France et la Russie n'avaient fait que suivre aveuglément l'impulsion de leur alliée. On se rejetait donc de l'un à l'autre la responsabilité du premier coup de feu tiré, qui avait engagé la bataille.

« Sous ce rapport, disait le journal le *Times* avec un cynisme qu'on ne rencontra nulle part dans la presse française et russe, cette bataille est avantageuse pour les Turcs, car si elle n'avait pas eu lieu, si les Turcs avaient continué à éluder les demandes des alliés, à temporiser au lieu d'agir, il aurait été difficile d'empêcher la Russie d'embrasser la cause des Grecs, *seule et à sa manière*, en passant le Pruth et en faisant entrer une armée dans la Turquie d'Europe. » Cet aveu presque naïf autorise donc à croire que l'Angleterre avait voulu, par le combat de Navarin, trancher la question d'Orient et rendre inutile une intervention directe et personnelle de la Russie dans les affaires de la Grèce.

Les cabinets français et anglais pouvaient ainsi considérer comme atteint le but principal du traité de Londres, et ils ne paraissaient pas décidés à en pousser plus loin les

conséquences, en obligeant, par la force, le grand-seigneur à souscrire immédiatement à des conditions blessantes pour son amour-propre et onéreuses pour ses intérêts. La politique de l'Angleterre devait être satisfaite du résultat obtenu, puisque la Russie ne semblait plus, en ce nouvel état de choses, avoir le droit d'intervenir, *seule et à sa manière*, dans les affaires de la Grèce, en faisant entrer une armée russe dans les principautés danubiennes.

L'empereur Nicolas, quoique justement irrité des procédés outrageants que son ambassadeur à Constantinople avait eu à subir de la part du reïss-effendi et du Gouvernement turc, ne voulait pas cependant mêler sa propre querelle à la question grecque. Il attendait que la Porte eût fait droit aux réclamations de M. de Ribeaupierre, et il était bien résolu à ne pas transiger sur un principe de dignité : la Turquie lui devait une réparation, et l'ambassadeur russe avait mission de l'exiger, comme il l'avait exigée, en menaçant de se retirer, s'il ne l'obtenait pas complète et solennelle.

Cette menace n'était que trop significative, puisque l'armée russe, concentrée en Bessarabie, n'attendait qu'un ordre pour passer le Pruth. Nicolas savait, d'ailleurs, que le sultan Mahmoud était animé des plus malveillantes intentions à son égard, et que, sous cette influence haineuse et vindicative, le Divan espérait détacher de la Russie la France et l'Angleterre, ou, du moins, s'assurer la neutralité de ces deux puissances, dans le cas d'une guerre de la Turquie contre la Russie.

C'était donc en prévision de cette guerre imminente, que, dès les premiers jours de novembre, le sultan avait envoyé aux hospodars des principautés un hatti-schérif qui appelait aux armes tous les musulmans contre les ennemis de



la Porte : « Nos ennemis héréditaires, les Russes, disait ce hatti-schérif, qui ne paraît pas avoir circulé hors des principautés, ne doivent pas échapper à un juste châtiment, et chaque musulman se fera un devoir de tirer d'eux une légitime vengeance. »

Le Gouvernement russe n'eut pas l'air de connaître ce document, qui équivalait à une déclaration de guerre, mais il s'empressa, de son propre mouvement et sans attendre l'avis de ses alliés, de manifester publiquement les espérances que la victoire de Navarin lui faisait concevoir pour le triomphe de la cause des Grecs et de la religion chrétienne, en annonçant que le traité de Londres allait recevoir sa pleine exécution, et que la Porte Ottomane serait mise en demeure, dans le plus bref délai, d'accepter la médiation des trois Puissances.

Voici la note-circulaire que le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères de Russie, rédigea sous l'inspiration de l'empereur, et adressa, le 12 novembre, à tous les ministres des cours de l'Europe :

« Au moment où la bataille décisive que les escadres alliées se sont trouvées obligées de livrer à la flotte turco-égyptienne, dans la baie de Navarin, fixe l'attention générale, je crois ne pas devoir tarder à vous faire connaître, Monsieur, la manière dont le Cabinet impérial envisage cet événement mémorable. Notre premier vœu eût été sans doute que le traité de Londres s'exécutât sans effusion de sang, et, sous ce rapport, nous déplorons notre victoire. Mais, d'un autre côté, l'empereur est le premier à reconnaître que, placés dans l'alternative de voir l'objet même de ce traité anéanti par l'extermination des Grecs sur terre ferme et l'envahissement dont Ibrahim-Pacha menaçait les îles de l'Archipel; ayant éprouvé sa mau-



vaise foi par une double violation de l'armistice dont ils étaient solennellement convenus avec lui, le 13/21 septembre, les amiraux, attaqués à Navarin, où les avait amenés les intentions les plus pacifiques, n'ont fait, en acceptant le combat, qu'exécuter les instructions dont ils étaient munis, et servir avec succès la cause commune. La bataille de Navarin place dans son vrai jour l'union et la politique des Cours signataires du traité de Londres. Elle permet d'espérer que, désabusé enfin de ses erreurs, le Gouvernement ottoman se hâtera d'accepter les conditions, qui lui imposent, il est vrai, quelques sacrifices, mais qui lui assurent en même temps des compensations essentielles.

« Les déterminations du sultan décideront de celles qu'adoptera notre auguste Maître. Dans toutes les hypothèses, soit que la Porte suive une marche conforme à nos désirs, soit que, par des mesures hostiles, elle aggrave encore les inconvénients de sa position, S. M. l'empereur est fermement résolu à poursuivre, dans un intime accord avec l'Angleterre et la France, l'exécution du traité du 6 juillet ; à en réaliser, de concert avec elles, les bienfaisantes stipulations, et à observer, en tout état de cause, le noble principe, qui interdit aux parties contractantes toute vue d'agrandissement, de conquête, et d'avantage exclusif.

« NESSELRODE. »

La fin de la guerre de Perse était venue fort à propos, dans ces circonstances, où la Russie avait besoin de tourner tous ses efforts du côté de la Turquie.

On n'avait jamais douté que la Porte Ottomane ne fût la principale instigatrice de cette guerre, entamée sans motifs



plausibles et soutenue avec tant d'opiniatreté; mais, comme les conférences de paix, ouvertes à la suite de la prise de Tauris, allaient suivre de près la bataille de Navarin, on pouvait espérer qu'elles auraient une issue prompte et favorable. En effet, dans l'espace de trois jours, les préliminaires du traité à conclure entre la Perse et la Russie avaient été définitivement arrêtés : un délai de six jours seulement était accordé au prince Abbas-Mirza, pour y donner son adhésion.

D'après ce projet de traité, la Perse céderait à la Russie le khanat d'Érivan, tant en deçà qu'au delà de l'Araxe, et le khanat de Nakhitchévan; elle lui restituerait, en outre, la partie russe du khanat de Talysch, qu'elle avait envahie au début de la guerre; elle payerait, de plus, une indemnité pécuniaire, pour les frais de cette guerre et pour les dommages qu'elle avait causés par son invasion aux provinces caucasiennes appartenant à la Russie; enfin, les troupes russes occuperaient, jusqu'à l'entier acquittement de l'indemnité, la province de l'Adzerbaidjan.

L'empereur, à qui le général Paskewitch avait soumis les conditions de la paix, que le prince Abbas-Mirza se réservait de discuter lui-même dès qu'il aurait reçu les instructions de son père, envoya sur-le-champ des pleins-pouvoirs au général, pour donner au traité un caractère définitif et irrévocable, avant que la Perse eût le temps de s'entendre avec l'Angleterre son alliée, et de profiter des conseils de cette puissance, qui lui avait refusé des secours effectifs en hommes et en argent, malgré les conventions formelles du traité de Tehéran, mais qui la conseillait en secret et qui lui prêtait ostensiblement un certain appui moral.

L'empereur, en remerciant Paskewitch de l'excellente



direction qu'il avait donnée à la guerre, de manière à la terminer dans une seule campagne, le pria d'attendre que la paix fût signée pour recevoir un témoignage éclatant de la reconnaissance de sa patrie et de son souverain.

Les récompenses commencèrent cependant à être distribuées avec largesse dans l'armée de Géorgie. L'empereur n'oublia pas surtout les actions d'éclat, et il adressa, par exemple, au lieutenant-général Krassowsky, le vainqueur d'Abarane, un rescrit relatif à ce grand fait d'armes, qui avait eu lieu au mois d'août :

« Voulant récompenser la bravoure et l'intrépidité remarquable dont vous avez fait preuve, le 17/29 août dernier, dans la bataille livrée aux Persans près de l'Abarane, journée pendant laquelle vous avez, avec un détachement de trois mille hommes, vaincu tous les obstacles, repoussé tous les efforts d'un corps de trente mille ennemis commandés par Abbas-Mirza, fait lever le siége du monastère d'Etchmiadzine et reçu une blessure en animant les troupes par votre exemple; prenant également en considération le zèle et la valeur, que vous avez déployés à la prise de Sardar-Abad et d'Érivan, Nous vous nommons chevalier grand'croix de l'ordre de Saint-Wladimir de deuxième classe, dont Nous vous adressons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de les porter suivant les statuts.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 5 novembre (17, nouv. st.) 1827. »

Un autre rescrit, adressé au lieutenant-général prince Eristoff, paya une dette moins ancienne, en rappelant que la prise de Tauris était due à ce brave chef de la deuxième division d'infanterie, lequel n'avait pas même été nommé



dans le rapport du général en chef, annonçant que les troupes russes étaient entrées à Tauris : « Pour occuper la résidence de l'héritier présomptif du trône de Perse, ajoutait ce rapport, elles n'ont eu qu'à se présenter devant cette ville et à venir y monter la garde. » Il y avait là une évidente intention de diminuer le mérite de ce brillant fait d'armes.

Le rescrit suivant eut pour but manifeste de réparer l'injustice ou l'oubli du rapport du général en chef et de faire savoir à la Russie que c'était le prince Eristoff qui avait pris Tauris et mis fin à la guerre :

« Voulant récompenser les services distingués que vous avez rendus pendant la guerre actuelle contre les Persans, dans le cours de laquelle vous vous êtes fait remarquer par vos habiles dispositions, et les succès que vous avez obtenus dans le Karabagh, et particulièrement à la prise de Tauris, où un grand nombre de pièces d'artillerie et une quantité considérable d'approvisionnements militaires sont tombés entre vos mains, et, de plus, où le fameux chef Alaïar-Khan a été fait prisonnier; en témoignage de Notre bienveillance particulière, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, dont Nous vous envoyons ci-joint les insignes.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 11 novembre (23, nouv. st.) 1827. »

Le général Paskewitch ne s'était pas contenté de l'adhésion du prince Abbas-Mirza aux préliminaires de la paix arrêtés et signés comme base du traité définitif. Ce traité pouvait se faire attendre, et les délais eussent per-



mis au schah de Perse de voir venir les événements en Turquie et de régler, d'après eux, sa conduite ultérieure. Paskewitch continua donc à faire marcher ses troupes sur les villes de Khoï et de Salmas, que l'ennemi n'avait pas encore évacuées.

Le prince Abbas-Mirza, qui s'était approché, avec deux mille cavaliers, entre ces deux villes, jusqu'au village de Deï-Karghan, craignit de se trouver coupé par le détachement de l'aide de camp général Benkendorff II, qui opérait un mouvement en avant, afin de se joindre au général-major Lapteff, sur la route d'Ouroumia. Abbas-Mirza se replia d'abord sur Ouroumia; puis il fit annoncer, tout à coup, au général Constantin Benkendorff, qu'il allait se rendre, muni des pleins-pouvoirs de son père, à Tschewister ou à Deï-Karghan, pour s'y aboucher avec le commandant en chef du corps d'armée détaché du Caucase et pour y conclure la paix.

Pendant ce temps-là, la ville de Khoï venait d'être occupée, sans coup férir, par un bataillon du régiment d'infanterie de Tiflis, commandé par le lieutenant-colonel Vyssotsky, lequel y avait trouvé de grands approvisionnements d'artillerie et de vivres.

L'aide de camp général Benkendorff eut ordre de recevoir le prince Abbas-Mirza et de lui faire un accueil digne de l'héritier présomptif du trône de Perse, tandis que Paskewitch irait l'attendre à Deï-Karghan.

Ce fut le 16 novembre que le prince persan se rendit à l'invitation du général Benkendorff, qui avait offert de lui montrer les troupes russes en parade.

Ces troupes étaient rangées dans une vaste plaine, à quelques werstes derrière Tschewister, et non loin du lac Urmio, lorsque le prince Abbas-Mirza, précédé d'une di-



vision de dragons de Nijny-Novogorod, qu'on avait envoyée avec deux pièces d'artillerie pour lui servir d'escorte, arriva, sans suite et sans garde, au milieu du détachement que commandait Benkendorff, entouré de son état-major.

Abbas-Mirza montait une admirable haquenée, dont le harnais brillait de plaques d'or; il était vêtu avec la plus grande simplicité; son poignard seul était orné de pierres précieuses. Les assistants furent frappés de la beauté de ses traits, de la noblesse de ses manières, de la dignité et de la grâce de son maintien. Il n'avait auprès de lui que son beau-frère, Feth-Ali-Khan, deux officiers anglais en uniforme, dont la présence imprévue étonna tout le monde, et deux palefreniers à cheval.

Suivant le désir qu'il avait témoigné, il fut accueilli par une salve de six coups de canon, et Benkendorff, accompagné des colonels prince Dolgorouky, comte de Tolstoï, et Raïewsky, vint au-devant de lui sur le front des troupes.

— Je suis charmé, général, lui dit le prince, qui s'exprimait en russe avec aisance, je suis charmé que, vous, qui avez, le premier, dans la campagne de cette année, tiré l'épée contre moi, vous veniez aussi, le premier, à ma rencontre au moment de conclure la paix.

Il avait salué très gracieusement les soldats et leur avait adressé la parole en russe : il examinait avec attention tous les détails de leur équipement.

— Il faut beaucoup de temps pour former une nation à la guerre, dit-il à Benkendorff. Nous ne faisons que commencer en Perse. Vous avez eu aussi, vous autres Russes, votre temps d'épreuve, avant de parvenir à ce qu'on peut appeler la perfection du service militaire. Quoi qu'il en soit, nous vivrons désormais en bonne intelligence. En vérité, ajouta-t-il en souriant avec un sentiment de mélan-

colie et d'amertume, que trahissait son regard, n'est-il pas vraiment étrange que je vienne, moi, vous faire une visite dans cette contrée qui appartient à l'empire de Perse?

Il pria le général Benkendorff de lui présenter, l'un après l'autre, les officiers de l'état-major russe et de le conduire ensuite devant les lignes des troupes, échelonnées, à peu de distance, sur la route de Tschewister. Les Cosaques étaient à la tête du détachement : il exprima le désir de faire connaissance avec leur colonel Schemschoff, qu'il félicita d'avoir sous ses ordres une aussi belle cavalerie.

Après avoir vu manœuvrer l'infanterie, il adressa des éloges aux soldats dont il admirait hautement la tenue et l'instruction. Il donna toute son attention à l'artillerie, examina les pièces, interrogea les artilleurs sur des questions de service, et répéta plus d'une fois avec tristesse : « Nous avons des canons, mais nous n'avons pas d'artillerie. » Il demanda au général Benkendorff de vouloir bien faire défiler en parade, devant lui, un régiment de grenadiers et un régiment de dragons : pendant le défilé, il manifesta plus d'une fois son admiration pour l'armée russe.

Avant de prendre congé du général Benkendorff, il lui exprima l'espoir que la paix serait bientôt conclue, et qu'il pourrait alors visiter la Russie, qui lui fournirait matière à tant d'observations utiles et intéressantes : « Ce me sera aussi un véritable plaisir, ajouta-t-il gracieusement, de voir S. M. l'empereur et toute la famille impériale. »

Durant la longue visite que le prince Abbas-Mirza avait faite au général Benkendorff, les cavaliers persans, qui formaient la garde particulière de ce prince, sous le commandement de son fils, âgé de quinze ans à peine, étaient



restés immobiles, de l'autre côté de la route, jetant autour d'eux des regards sombres et cachant mal les sentiments de colère et d'humiliation qui se peignaient sur leurs visages.

Le prince fut ramené jusqu'à Tschewister, par l'escorte russe que Benkendorff lui avait donnée, et, à son retour dans ce village, où il se proposait d'attendre le général Paskewitch, une garde d'honneur, composée de trente dragons de Nijny-Novogorod et de trente cavaliers kurdes, fut placée devant sa tente.

Le lendemain, on lui fit savoir que Paskewitch devait arriver, dans la journée, à Deï-Karghan, et s'y tiendrait à sa disposition pour l'ouverture des conférences. Abbas-Mirza enjoignit à son fils d'aller à la rencontre du général jusqu'à moitié chemin et de le recevoir avec toutes sortes d'égards et de prévenances.

Ce fut le jour suivant qu'Abbas-Mirza eut sa première entrevue avec le général en chef de l'armée russe.

Paskewitch avait envoyé au-devant de lui le lieutenant-général comte Suchtelen avec l'état-major du corps et une division de hulans. Abbas-Mirza fit le plus gracieux accueil à cet officier distingué, l'invitant à se tenir le plus près possible de sa personne, et lui adressant souvent la parole de la manière la plus affable. Ils entrèrent ensemble à Deï-Karghan, où toutes les troupes étaient sur pied pour lui rendre les honneurs dus à sa naissance. Le général-major Pankratieff avait été chargé de le conduire au logement qu'on lui avait préparé, et dont le service était confié à une compagnie du régiment de la garde impériale : le prince parut émerveillé de l'air martial et de la belle tenue de ces soldats d'élite.

On lui annonça aussitôt la visite du général Paskewitch.

Abbas-Mirza le reçut debout, au milieu de l'appartement, lui tendit la main avec une exquise politesse et lui parla très amicalement.

Deux jours après, à l'occasion de la fête du grand-duc Michel, il y eut, en présence du prince persan, grande parade de toutes les troupes russes qui se trouvaient campées à Deï-Karghan et aux environs; ce qui fut pour le prince un nouveau motif de féliciter le général Paskewitch sur l'excellente organisation de son armée. Abbas-Mirza, ce jour-là, daigna même assister à un dîner que le colonel Schipoff donnait aux officiers de la garde, et il n'hésita pas, quoique musulman, à s'associer à un toast qu'on portait à la santé de l'empereur et de son auguste famille.

Les conférences sur la paix commencèrent le 23 novembre et continuèrent, sans interruption, pendant plusieurs jours. Abbas-Mirza paraissait animé des intentions les plus conciliantes, et il se faisait, à cet égard, l'interprète de son père, pour affirmer que les affaires auraient une issue aussi prompte que satisfaisante. On tomba d'accord sur tous les points principaux du traité, qui ne fut signé pourtant que trois mois plus tard.

La main de l'Angleterre n'était que trop visible dans les lenteurs et les difficultés des négociations. Il y avait sans cesse de nouvelles instructions à demander au cabinet de Tehéran, et ces instructions ne faisaient qu'entraver et ralentir la conclusion de la paix. Le prince Abbas-Mirza était toujours, en apparence, plein de bonne volonté, et ne semblait pas le moins contrarié, par suite des obstacles qui venaient, à tout propos, traîner en longueur les négociations.

Le général Paskewitch ne se laissa pas toutefois endormir par ces assurances réitérées de bienveillance et de



sympathie; non-seulement il gardait à vue le prince Abbas-Mirza, mais encore il avait exigé que toutes les troupes persanes se retirassent à soixante werstes au sud de Maragha, pendant qu'il établissait de fortes garnisons dans les villes conquises, et qu'il s'appliquait à entretenir des rapports de bonne intelligence avec la population indigène, en soumettant tout le pays au régime de l'administration russe.



LXXXII

L'empereur Nicolas n'était pas sans inquiétude sur les dangers qui pouvaient menacer non-seulement la personne de son ambassadeur à Constantinople, mais encore la vie des sujets russes résidant alors dans cette capitale ou se trouvant sur quelque autre point de l'Empire Ottoman.

Le fanatisme religieux des Turcs, leur haine héréditaire contre la Russie, semblaient devoir, à la nouvelle du désastre de Navarin, se traduire en violences et en excès déplorables, que le Gouvernement du grand-seigneur serait impuissant à prévenir et à réprimer. On avait lieu de craindre que, sous la première impression de stupeur et de colère, les autorités musulmanes ne laissassent la fureur populaire se déchaîner sur les chrétiens et venger, par de sanglantes représailles, la défaite et la destruction de la flotte turco-égyptienne.

Il n'en fut rien, par bonheur : on apprit presque aussitôt, à Saint-Pétersbourg, par des lettres de M. de Ribeaupierre, que la tranquillité publique n'avait pas été troublée un seul instant à la suite de la bataille de Navarin; que le Gouvernement turc avait déployé la plus énergique vigilance pour la sûreté des étrangers, et que, d'ailleurs, les Turcs, rési-



gnés aux décrets de la Providence, ne manifestaient ni animosité, ni ressentiment à l'égard des Russes, des Anglais et des Français.

Les ambassadeurs des trois Puissances, il est vrai, avaient été avertis de la victoire de Navarin, deux ou trois jours avant que la nouvelle en fût parvenue au Divan; car, pendant la bataille, l'amiral Codrington avait envoyé une frégate à Smyrne avec une dépêche pour l'ambassadeur anglais à Constantinople. Les ambassadeurs avaient donc eu le temps de se réunir, de s'entendre, et d'adopter des mesures efficaces dans l'intérêt de leurs nationaux : les deux bâtiments de guerre russes, qui étaient mouillés dans le Bosphore, reçurent l'ordre de se tenir prêts à tout événement; plusieurs bâtiments anglais, qui se trouvaient à l'ancre auprès d'eux, vinrent se placer à l'entrée du port de Constantinople.

Le 1er novembre, les drogmans des trois ambassades se présentèrent devant le reïss-effendi et lui demandèrent, entre autres questions insidieuses, si la Porte persistait dans son refus d'accepter la médiation des Puissances. Le reïss-effendi, qui ne savait rien de l'affaire de Navarin, répondit évasivement sur quelques points et déclara que la Porte ne se départirait jamais des principes qu'elle avait posés au sujet de l'insurrection grecque.

Peu d'heures après, le reïss-effendi fut instruit de l'anéantissement de la flotte musulmane à Navarin. L'internonce autrichien et le ministre de Prusse, qui venaient de recevoir la même nouvelle, accoururent l'un après l'autre chez le chef du cabinet turc, pour le supplier de ne s'arrêter à aucune résolution précipitée et de ne pas exposer la Turquie à subir de plus grands malheurs. Par ordre du sultan, le reïss-effendi fit demander immédiatement aux trois ambassadeurs



des explications franches et décisives sur ce qui s'était passé à Navarin contre le droit des gens, disait-il, et au mépris de toutes les lois humaines.

Les réponses des ambassadeurs, quoique modérées et conciliantes, ne satisfirent pas le Divan, qui déclara le lendemain que la question changeait de face et sortait du domaine de la politique pour passer dans celui de la religion. Ce fut en vain que les ministres de Prusse et d'Autriche cherchèrent des moyens termes pour opérer une transaction amiable entre la Porte et les trois Puissances.

Le Gouvernement turc n'avait pris encore qu'une seule mesure, en vue des circonstances : il avait fait défense aux vaisseaux de toutes les nations européennes de sortir du Bosphore ou de le traverser, pour se rendre soit dans la Méditerranée, soit dans la mer Noire. On annonçait que l'embargo serait mis d'un jour à l'autre sur tous les navires russes, anglais et français, qui se trouvaient alors dans les ports de la Turquie. Il y eut plusieurs assemblées extraordinaires du Divan, auxquelles assistaient tous les ministres en activité ou hors de service, les principaux ulémas, les deux seraskiers et d'autres grands-officiers de l'Empire Ottoman. Les délibérations furent tenues secrètes.

Enfin, le 8 novembre, le reïss-effendi adressa aux trois ambassadeurs une note très ferme et très catégorique, par laquelle le sultan se refusait à toute espèce de négociation, avant que les Puissances eussent renoncé à intervenir directement dans les affaires de la Grèce, en accordant une réparation publique et solennelle à la Porte Ottomane pour l'insulte faite à son pavillon devant Navarin, et en s'engageant à l'indemniser intégralement de tous les dommages que cette insulte lui avait causés.

Les ambassadeurs répondirent, dès le lendemain, que



l'intervention des trois Puissances dans les affaires de la Grèce était la conséquence nécessaire du traité de Londres; que la marine turque ayant provoqué elle-même la collision qui avait amené sa ruine au combat de Navarin, aucune indemnité n'était due par les vainqueurs, et que d'ailleurs le Divan avait été averti d'avance des suites graves que devait avoir son refus d'accepter la médiation des Puissances alliées. Malgré cette réponse catégorique, les négociations avaient continué entre le reïss-effendi et les ambassadeurs, sans produire d'autre résultat que la levée de l'embargo mis sur les bâtiments de commerce des trois Puissances.

Les ministres de France et d'Angleterre n'épargnaient pas les démarches dans le sens pacifique. Le ministre de Russie semblait moins disposé à temporiser et demandait ses passeports avec une insistance qui témoignait de son impatience de partir. Ses deux collègues eurent donc beaucoup de peine à le décider à faire avec eux une dernière tentative d'arrangement auprès du reïss-effendi.

Tahir-Pacha, qui avait commandé la division turque dans la flotte turco-égyptienne détruite à Navarin, venait d'arriver à Constantinople, et le récit qu'il fit de la bataille navale, en accusant les amiraux de l'escadre combinée des trois Puissances d'avoir attaqué les premiers cette flotte qu'ils voulaient anéantir, ce récit, empreint d'une malveillante exagération, sinon de mauvaise foi, exalta au plus haut degré l'indignation et le ressentiment de Mahmoud et de ses ministres.

Les trois ambassadeurs, en annonçant qu'ils se proposaient de quitter immédiatement Constantinople, prièrent le reïss-effendi de leur accorder, en raison de la gravité des circonstances, une audience de congé à laquelle ils se



présenteraient tous ensemble, contrairement aux usages diplomatiques de la Porte, qui n'admet pas à la fois, dans la même conférence, plusieurs agents étrangers. On fit céder les usages à la force majeure, et l'audience fut accordée. Elle dura cinq heures. Les ambassadeurs y étaient venus avec leurs secrétaires et leurs interprètes; le reïss-effendi, avec le secrétaire du cabinet et le drogman de la Porte.

Le reïss-effendi discuta le droit d'intervention étrangère dans les actes de la Turquie vis-à-vis de ses sujets. Il persista dans les réclamations d'indemnité pécuniaire, que la Porte avait adressées aux auteurs du désastre de Navarin; il parla encore de réparation publique pour l'insulte que le pavillon musulman avait reçue. Mais, comme la patience des ambassadeurs paraissait être à bout, il laissa entendre que le sultan n'était pas éloigné d'accepter l'armistice sous la garantie des trois Puissances et d'offrir aux Grecs, qui rentreraient dans le devoir, certains *articles de grâce* destinés à opérer un rapprochement amiable entre le souverain et ses sujets révoltés.

M. de Ribeaupierre, irrité de tant d'aveuglement et de tant d'obstination, mit fin à la conférence, en s'écriant avec emportement: « Vous voulez la guerre, eh bien! vous aurez la guerre! » Il se retira sur-le-champ, en annonçant qu'il partirait le 1er décembre.

Les deux autres ambassadeurs durent alors demander aussi leurs passe-ports; mais le reïss-effendi répondit qu'il ne se croyait pas autorisé à délivrer, aux ambassadeurs d'Angleterre, de France et de Russie, les firmans qui devaient motiver leur départ, attendu que la Porte n'était pas en guerre avec les trois Puissances qu'ils représentaient. On leur transmit, en effet, le lendemain et les jours suivants, des propositions un peu vagues, mais assez conciliantes, ten-



dant à régler la question grecque sur d'autres bases que celles du traité de Londres, que le Gouvernement turc ne voulait reconnaître ni accepter à aucun prix. Dans tous ces pourparlers, M. de Ribeaupierre avait cessé absolument d'intervenir, et le reïss-effendi affectait de ne prononcer jamais le nom de la Russie.

Il n'était que trop évident que la Porte s'efforçait de gagner du temps et d'atteindre, sans avoir fait de concession et sans en venir à une rupture éclatante, une saison qui rendrait presque impossibles la navigation de la flotte russe dans la mer Noire et les opérations de l'escadre combinée dans l'Archipel.

Les ambassadeurs n'avaient pas obtenu leurs passe-ports; ils voyaient se poursuivre et s'activer autour d'eux les préparatifs d'une résistance redoutable; ils savaient qu'une irritation sourde contre les chrétiens commençait à fermenter dans le peuple : ils adressèrent au reïss-effendi un ultimatum, qui réclamait l'acceptation immédiate de l'armistice et qui invitait la Porte Ottomane à soumettre à la médiation des Puissances son différend avec la Grèce. Cette fois, on n'essaya plus de les retenir à Constantinople, et ils furent avertis qu'ils étaient libres de partir; que la Porte jugeait inutile de leur adresser les passe-ports qu'ils demandaient avec tant d'instance, mais qu'elle entendait prendre sous sa sauvegarde tous leurs nationaux, qu'ils auraient voulu placer sous la protection du ministre des Pays-Bas.

L'ambassadeur d'Autriche ne désespérait pas encore d'amener le sultan à un arrangement pacifique avec les Puissances signataires du traité de Londres, et il cherchait à retenir les trois ambassadeurs à Constantinople, en leur donnant l'espérance de voir la paix maintenue. Ceux-ci avaient annoncé qu'ils s'embarqueraient le même jour, sur

des navires sardes, pour se rendre à Corfou où ils attendraient les instructions de leurs Gouvernements. Ces navires étaient à l'ancre dans le port depuis dix jours, et le départ des trois ambassadeurs n'avait pas lieu.

M. de Ribeaupierre, avant de quitter l'hôtel de l'ambassade russe à Constantinople, fit enlever les armes de la Russie, et il monta ensuite à bord d'un bâtiment qui devait le transporter à Odessa, avec tout le personnel de la légation; mais la navigation dans la mer Noire était empêchée par les vents contraires, et il fut forcé de rester à l'ancre près de Bouyukdéré, pendant que ses deux collègues, qui avaient mis à la voile dans la matinée du 8 décembre, passaient les Dardanelles sans rencontrer aucun obstacle et trouvaient en mer deux frégates de leur nation, qui les accompagnèrent à Vourla, dans le golfe de Smyrne.

Ce fut de Vourla que les ambassadeurs de France et d'Angleterre donnèrent avis aux agents consulaires anglais et français, que la rupture avec la Porte semblait définitive et qu'ils auraient à cesser leurs fonctions le 15 janvier suivant, à moins qu'ils n'eussent reçu dans l'intervalle l'ordre de les continuer. La question de la paix et de la guerre était donc encore indécise.

Elle n'avait pas été tranchée à Constantinople depuis le départ des ambassadeurs de France et d'Angleterre. L'ambassadeur de Russie était toujours, près de Bouyukdéré, sur son navire qui ne pouvait prendre la mer et qui attendait aussi l'arrivée des frégates russes, destinées à protéger sa navigation dans la mer Noire. On apprit que les glaces fermaient le port d'Odessa, et M. de Ribeaupierre se décida enfin à partir, le 16 décembre, en prenant, comme ses collègues, la route des Dardanelles.

Au moment même où son bâtiment levait l'ancre, le reïss-



effendi lui avait fait remettre une note très conciliatrice, dans laquelle le Gouvernement turc se relâchait tout à coup de ses refus obstinés et proposait d'accorder aux Grecs le droit de se gouverner eux-mêmes par l'intermédiaire des agents de leur nation, qu'ils choisiraient à leur gré, sous le protectorat de la Porte, qui remplacerait chez eux la capitation par un impôt fixe et qui n'entretiendrait plus de troupes musulmanes en Morée ni dans les îles de l'Archipel.

M. de Ribeaupierre répondit qu'il n'avait pas à examiner cette note, en l'absence de ses collègues de France et d'Angleterre, et que la Sublime Porte devrait à l'avenir s'adresser directement aux trois Puissances signataires du traité de Londres. Il jugeait bien, d'ailleurs, que ces propositions n'avaient été mises en avant, que pour retarder son départ, ne fût-ce que de quelques jours. On voulait peut-être aussi faire retomber sur lui seul la responsabilité d'une rupture éclatante.

Le grand-seigneur, en effet, n'avait pas ralenti un seul instant ses préparatifs de guerre : des firmans ordonnaient de mettre en état de défense les lignes du Danube, de fortifier les îles de Ténédos, d'Imbro et de Samothrace, de construire des fourneaux à boulets rouges dans le port d'Énos, d'appeler les fidèles musulmans à combattre pour l'islamisme, en leur distribuant des armes, et d'exalter, par des prières publiques, leur foi religieuse. Sept cents pièces de canon avaient été envoyées dans les châteaux des Dardanelles; un matériel considérable avait été dirigé sur les forteresses du Danube, depuis Braïlow jusqu'à Silistrie, mais on n'envoyait pas un seul soldat dans les principautés, qu'il semblait impossible de protéger, en cas d'invasion. La ville d'Andrinople, au contraire, devenait le quartier-gé-



néral de l'armée turque, qui s'élevait déjà, en totalité, à plus de deux cent mille hommes. Mahmoud avait même exprimé l'intention d'aller en personne se mettre à leur tête, et pour qu'on ne doutât point de la réalité de ce projet, il faisait réparer le fameux palais impérial d'Andrinople, où il voulait, disait-on, venir s'installer, dès que la guerre aurait éclaté. Il employait ainsi tous les moyens en son pouvoir pour surexciter l'énergie, le courage et le patriotisme de ses sujets.

L'empereur Nicolas, de son côté, n'avait pas perdu de temps, et les immenses préparatifs de guerre, qui se faisaient en Russie depuis plusieurs mois sans interruption, et qui ne semblaient pas encore près d'être achevés, eussent été déjà suffisants pour ouvrir la campagne sur le Danube; mais la saison se trouvait alors si avancée, qu'on ne devait pas supposer que les opérations militaires commençassent avant le printemps.

L'Europe, et surtout l'Angleterre, s'inquiétaient des forces menaçantes que la Russie avait mises sur pied avec une activité et une persévérance remarquables : on se disait que de pareilles forces, absolument inutiles dans le cas d'une intervention armée des trois Puissances en faveur des Grecs, ne pouvaient servir qu'à frapper un coup décisif en Orient et à écraser la Turquie.

Ces préoccupations ne firent que s'accroître, quand on vit que la cessation des hostilités en Perse n'avait suspendu ni diminué les armements de la Russie, lesquels continuaient toutefois avec une sorte de mystère. On ne s'en apercevait pas; on les soupçonnait à peine à Saint-Pétersbourg, où rien n'était changé dans l'aspect général de la vie publique, quoiqu'on travaillât jour et nuit dans les chantiers et dans les arsenaux, pour la flotte et pour les armées de terre.



Les voyages de l'empereur à Cronstadt, à Riga, à Dunabourg, voyages où le grand-duc Michel avait souvent accompagné son auguste frère, n'eurent pour objet que l'inspection des grands établissements militaires et maritimes.

LXXXIII

Nicolas avait été douloureusement distrait des soins qu'il donnait lui-même à tous les détails administratifs et matériels de la guerre, par l'épouvantable incendie de la ville d'Abo, capitale de la Finlande.

Le feu avait pris, le 4 septembre, à neuf heures du soir, dans une maison remplie de matières inflammables, et, poussé par un vent violent, il s'était propagé, avec une effrayante rapidité, de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier. Tous les efforts de la population, aidée de la garnison et encouragée par la présence de toutes les autorités, n'avaient pas réussi à l'arrêter ni à l'éteindre. La ville entière, bâtie en bois, avait été réduite en cendres, avec la cathédrale dédiée à saint Henri, monument vénéré du dixième siècle; l'Université, la Bibliothèque, le Musée et la plupart des autres édifices publics. Onze mille habitants restaient sans abri et sans ressources.

A la nouvelle de cette terrible catastrophe qui, dans l'espace de soixante heures, avait changé une ville florissante en un vaste champ de ruines fumantes, l'empereur fit partir de Saint-Pétersbourg le comte de Rehbinder, secrétaire d'État du grand-duché de Finlande, porteur d'une somme



de cent mille roubles destinée à subvenir aux besoins des incendiés les plus nécessiteux. Déjà un comité était organisé dans Abo même, pour recueillir les aumônes et distribuer les secours qui arrivaient de toutes parts avec cette admirable émulation de la charité russe : un autel avait été dressé en plein air, au milieu des décombres à demi consumés; un prêtre y célébrait la messe, et les malheureuses victimes de l'incendie, prosternées sur le sol encore couvert de cendres chaudes, se soumettaient humblement, en priant et en versant des larmes, aux décrets de la Providence.

L'empereur avait fait annoncer aux habitants d'Abo, que leur ville serait reconstruite le plus promptement possible, en partie aux frais de l'Etat; mais, comme la résidence n'était pas tenable parmi les débris des maisons brûlées, l'université d'Abo fut transférée provisoirement dans la ville d'Helsingfors.

Ce désastreux accident coïncida, d'une manière bizarre, avec l'établissement de la première Compagnie russe d'assurances contre l'incendie. Les statuts de cette compagnie, fondée par l'amiral Mordvinoff, le grand-chambellan comte Litta, le sénateur comte Potocki, le baron Stieglitz et plusieurs autres riches négociants, avaient été approuvés par l'empereur, deux mois auparavant, à la date du 4 juillet; mais ils ne furent publiés que le 15 septembre à Saint-Pétersbourg où ils trouvèrent dans le public une sympathie générale qui leur amena beaucoup d'actionnaires.

Les incendies avaient toujours été fréquents à Saint-Pétersbourg; quelques-uns étaient célèbres par les énormes dégâts qu'ils avaient faits. Quoique le service des pompes à incendie eût subi d'importantes améliorations sous le règne d'Alexandre Ier, l'empereur Nicolas se promit de l'organiser



mieux encore et de lui donner surtout le caractère d'une institution régulière; il s'entendit dès lors, à ce sujet, avec le grand-maître de police, qui lui présenta des plans pour créer un corps spécial de pompiers parmi la population même de la capitale.

L'empereur avait été particulièrement affligé des pertes irréparables que l'université d'Abo venait d'éprouver dans l'incendie d'Abo : cette université, dont son auguste prédécesseur fut le protecteur généreux, avait perdu non-seulement la plus grande partie de ses bâtiments, mais encore son imprimerie, ses collections d'instruments de physique, son cabinet de médailles, son musée de tableaux et sa belle bibliothèque, qui ne comptait pas moins de quarante mille volumes imprimés et manuscrits. L'empereur attribua une somme considérable à la réparation de ces pertes scientifiques, et il exprima formellement l'intention de devenir à son tour le protecteur de la nouvelle université, qu'il allait faire sortir de ses cendres.

C'était à l'empereur et aux membres de la famille impériale, que revenait de droit le protectorat de tous les grands établissements d'utilité publique, et ce protectorat ne se bornait pas à un simple titre honorifique : l'auguste protecteur ou protectrice avait à cœur de remplir dignement son mandat, dans l'intérêt de ses protégés.

Ainsi, le 26 octobre 1827, jour anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère, cette auguste souveraine, qui avait accepté le titre de protectrice de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, reçut une députation d'académiciens ayant à leur tête leur président le sénateur d'Ouvaroff, et conduits par l'amiral Chischkoff, ministre de l'instruction publique. Le président de l'Académie eut l'honneur de lui adresser ce discours :



« Madame, l'Académie des sciences, autorisée par son auguste protecteur, l'empereur Nicolas, a résolu de consacrer dans ses annales la rare faveur de la Providence, qui a voulu que Votre Majesté Impériale honorât de sa présence et la fête de 1776 et la fête de 1826.

« Un demi-siècle s'est écoulé entre ces deux époques, et si ce long enchaînement de jours a été marqué, pour Votre Majesté, par des fortunes si diverses, la Russie et le monde savent que Vous avez été trouvée supérieure à la prospérité comme à la douleur, et que, tour à tour éprouvée par l'une et par l'autre, Vous n'avez jamais cessé d'être la protectrice des lettres, la mère des pauvres, l'espoir des infortunés, l'idole de Votre auguste famille et de la patrie. Puissiez-vous, Madame, jouir longtemps encore de leur gloire et de leur félicité, et puisse désormais Votre bonheur se mesurer à Vos vertus et à la vénération universelle pour Votre auguste personne.

« Daignez agréer, Madame, la médaille que l'Académie s'estime heureuse et fière de déposer à Vos pieds, en ce jour solennel. »

Cette belle médaille d'or, dont le comte Théodore Tolstoï avait gravé les coins avec une rare habileté, représentait d'un côté l'effigie de l'impératrice Marie et de l'autre une couronne de roses portant le millésime de 1776 et une couronne de feuilles de chênes portant celui de 1826, avec cette inscription en russe : *Pour le bonheur de tous.*

L'impératrice-mère, touchée de l'hommage spontané que l'Académie impériale avait voulu lui faire, en témoigna sa haute satisfaction aux membres de la députation, parmi lesquels elle se plut à reconnaître le conseiller d'Etat actuel Storch, qui avait été un des professeurs de ses



fils. Elle exprima avec bonté l'intérêt constant qu'elle ne cessait de prendre aux travaux de l'Académie, qui contribuait avec tant de zèle à seconder le progrès des sciences et des lettres pour la gloire de la patrie et de l'empereur.

Le lendemain de cette audience mémorable, l'impératrice-mère écrivit de sa main au ministre de l'instruction publique la lettre suivante, que l'Académie conserve dans ses annales comme une preuve éclatante de la bienveillance de son auguste protectrice :

« Alexandre Semenovitch ! Lorsque hier la députation de l'Académie des sciences, présentée par vous, m'eut remis l'offrande de cette illustre compagnie, je me trouvai tellement touchée de ce témoignage, aussi flatteur qu'inattendu, de zèle et d'attachement à ma personne, que je ne pus exprimer les sentiments dont je fus pénétrée aussi vivement que je les éprouvai. Désirant néanmoins que l'Académie soit informée pleinement de la vive reconnaissance avec laquelle j'ai reçu son hommage, je vous prie d'en être l'interprète et de transmettre à l'Académie l'assurance de l'intérêt sincère, avec lequel j'ai, dans le cours d'un demi-siècle, observé son utile activité, intérêt que je ne cesserai de prendre toujours à ses succès ; priant Dieu qu'il daigne bénir ses travaux et les faire constamment servir à la gloire et à l'utilité de notre chère patrie. C'est avec une satisfaction particulière que je vous renouvelle, à cette occasion, l'assurance de l'estime particulière et de la bienveillance distinguée que je vous porte.

« Marie. »

Ce ne fut pas tout ; l'impératrice Marie chercha le moyen de laisser un souvenir plus durable encore de sa protection



à l'Académie des sciences et elle daigna lui offrir les essais de ses propres travaux d'artiste, en lui faisant remettre, par l'entremise du ministre de l'instruction publique, deux médailles d'or représentant les empereurs Paul Ier et Alexandre Ier, médailles dont elle avait gravé les coins elle-même en mémoire de son époux et de son fils bien-aimés.

Ces médailles, accompagnées d'une nouvelle lettre de l'impératrice au ministre, furent transmises à l'Académie, qui les reçut avec une respectueuse reconnaissance, comme un monument impérissable des talents artistiques de son auguste souveraine et comme un précieux témoignage de la haute faveur et du gracieux intérêt que daignait lui accorder l'auguste mère de l'empereur.

L'amiral Alexandre Chischkoff, qui avait eu l'honneur de conduire auprès de l'impératrice-mère la députation académique, ne s'était pas maintenu, sans de prodigieux efforts, à la tête du ministère de l'instruction publique; son grand âge avait sonné l'heure de la retraite, et son adjoint, Dmitri Bloudoff, était averti de se préparer à le remplacer.

L'empereur sentait le besoin non pas de remanier tout son ministère, mais d'y introduire, sans secousse et sans changement radical, un élément nouveau de jeunesse, de vigueur et d'activité.

Le prince Labanoff-Rostowsky, affaibli par la vieillesse et les infirmités, avait compris enfin qu'il ne pouvait plus remplir les fonctions de ministre de la justice; il avait donc présenté sa démission à l'empereur, qui, par un ukase, adressé, le 18/30 octobre 1827, au Sénat-dirigeant, lui conserva la dignité de membre du Conseil de l'Empire, avec tout son traitement de ministre, en lui adressant le rescrit suivant, qui couronnait dignement la carrière politique de ce vieux serviteur :



« Prince Dmitri Ivanovitch! Je vois, avec le plus vif regret, par votre lettre, qu'après avoir repris pendant trois mois la direction du ministère de la justice, votre santé, loin de s'être améliorée, s'est affaiblie et dérangée de plus en plus. A ces causes, prenant en considération la longue et pénible carrière de votre service, et désirant sincèrement vous voir jouir du repos à la fin de vos jours, je crois devoir accéder à votre prière, en vous autorisant à résigner la direction du ministère qui vous est confié; il est donné à ce sujet un ukase spécial. J'espère, en même temps, que votre santé vous permettra d'être encore utile à la patrie, en qualité de membre du Conseil de l'Empire.

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 18 (30, nouv. st.) octobre 1827. »

Le conseiller prince Dolgorouky, qui succéda naturellement au prince Labanoff-Rostowsky, avait été depuis plusieurs mois l'adjoint du ministre de la justice. C'était un administrateur énergique, laborieux, intègre, mais malheureusement peu initié à la connaissance des lois, quoiqu'il se fût distingué dans la mission délicate que l'empereur lui avait confiée, l'année précédente, en le chargeant de préparer la réorganisation administrative du gouvernement de Koursk.

Le ministère de la justice, où venaient aboutir les ressorts multiples du pouvoir judiciaire, manquait de praticiens et de jurisconsultes. Le ministre ne s'abusait donc pas sur l'insuffisance de ses conseils et de ses agents : dans les circonstances graves et difficiles, il avait recours au conseiller privé Michel Spéransky, qu'on regardait, avec raison, comme le légiste le plus savant de la Russie, et qui avait



formé autour de lui, dans la chancellerie impériale, une véritable école de jurisprudence russe.

Le ministre de la guerre, Alexandre Tatistcheff, général d'infanterie, avait été remplacé aussi, au mois de septembre 1827, par son adjoint le lieutenant-général comte Tchernycheff, aide de camp général de l'empereur. Tatistcheff n'avait pas démérité dans l'exercice de ses fonctions, mais on lui reprochait d'avoir laissé se relâcher la discipline de l'armée et de ne s'être pas montré assez sévère à l'égard des officiers qui professaient des principes dangereux en politique, et qui se permettaient d'attaquer en paroles l'esprit et les actes du gouvernement.

Il était, d'ailleurs, depuis longtemps, en hostilité continuelle avec le baron de Diebitsch, et cette lutte ouverte, qui ne faisait que s'aggraver tous les jours, et qui se traduisait en discussions acerbes, même en présence de l'empereur, entravait et paralysait la marche de l'administration. Ce fut à la suite d'un de ces conflits entre le ministre et le chef de l'état-major général, que l'empereur invita Tatistcheff à donner sa démission en faveur de l'aide de camp général Tchernycheff. Celui-ci, par un ukase du 13/26 octobre 1827, avait donc été élevé au rang de général de cavalerie, en devenant à la fois ministre de la guerre et adjoint du chef de l'état-major général.

Tatistcheff, démissionnaire malgré lui, s'était retiré fièrement, sans demander aucune compensation ni aucune récompense, mais l'empereur lui conserva en partie son traitement de ministre et lui témoigna en diverses occasions le regret d'avoir été forcé de se priver de ses services.

Le nouveau ministre de la guerre, quoique n'appartenant pas par sa naissance à l'illustre famille des Tcher-



nycheff, était digne d'en faire partie, par l'élévation de son caractère et la distinction de sa nature. Il devait à lui-même, à son mérite personnel, la haute position qu'il s'était faite dans les armées et dans les conseils du souverain, depuis 1812, où sa brillante valeur avait eu plus d'une occasion de se signaler. Alexandre Ier lui avait confié aussi plusieurs missions importantes à l'étranger.

Le baron de Diebitsch, qui savait à quel point le Gouvernement impérial pouvait compter sur ce brave et intelligent officier supérieur, l'avait chargé, au moment de la maladie de l'empereur Alexandre à Taganrog, d'aller à Kiew, au quartier-général de la deuxième armée, pour y faire arrêter le colonel Pestel et les principaux conjurés. Cette mesure énergique, exécutée avec autant de vigueur que d'adresse, avait eu pour résultat immédiat de frapper au cœur la conspiration.

L'empereur Nicolas n'avait pas oublié ce service, auquel Tchernycheff ajouta de nouvelles preuves de dévouement, en prenant la plus grande part aux travaux de la Commission d'enquête, lors du procès des accusés du 26 décembre 1826. L'empereur l'avait donc attaché à sa maison militaire et à son conseil privé; il fit bientôt de lui un homme indispensable dans le maniement des affaires, et, pendant tout son règne, il le maintint à la tête du ministère de la guerre, où son esprit inventif, fécond en ressources, eut souvent l'occasion de se signaler dans des conjonctures délicates et difficiles.

Le ministère de la marine avait été entièrement réorganisé, et l'empereur, en approuvant la nouvelle réorganisation, à la date du 5 septembre 1827, avait nommé ministre le vice-amiral Moller, qui, depuis plusieurs années, dirigeait ce ministère à titre provisoire, en l'absence



du titulaire, le vieux marquis de Traversei, qu'un congé illimité autorisait à résider en France.

Le vice-amiral Moller avait manifesté plus d'une fois le désir de reprendre du service actif dans la flotte russe, et l'empereur ne semblait l'avoir gardé au ministère, que pour se donner le temps de lui chercher un successeur. Mais, depuis que le Gouvernement avait dû se préparer à l'éventualité prochaine d'une guerre maritime, ce ministre, qu'on regardait comme éphémère, et dont la retraite avait été souvent annoncée, s'était fait connaître, tout à coup, par des qualités d'organisateur qu'on ne soupçonnait pas chez lui auparavant. Il avait admirablement ordonné tous les services de la marine, en s'appliquant à augmenter les forces navales de la Russie. La flotte des mers du Nord et celle de la mer Noire pouvaient, grâce à ses efforts, soutenir la comparaison, à tous égards, avec les flottes de France et d'Angleterre.

Le vice-amiral Moller, quoique d'origine étrangère, comme le vice-amiral de Heyden, qui était Hollandais, et le vice-amiral Greig, qui était Anglais, se proposait de faire abandonner absolument un système établi sous le règne de Catherine II, lequel consistait à mettre ainsi la marine russe à la remorque des marines étrangères, qui lui fournissaient des amiraux et d'autres officiers de mer. Il avait choisi pour directeur de sa chancellerie le conseiller d'État Kharitonowsky; pour membres permanents du comité de la marine, les contre-amiraux Krusenstern et Billengshausen, le général major Golovnine et le conseiller d'État Nikolsky, et le commandant Mikhaïloff, pour chef de la chancellerie de l'amirauté.

Il faut pourtant attribuer à l'initiative personnelle de l'empereur, autant qu'à celle du vice-amiral Moller, la pro-



digieuse activité qui, depuis plus de six mois, régnait dans les chantiers et arsenaux maritimes de Saint-Pétersbourg. Plusieurs vaisseaux de haut bord y avaient été construits et armés dans ce court espace de temps.

Le 25 octobre, un de ces vaisseaux, portant le nom de ***l'Empereur Alexandre***, fut lancé des chantiers de la grande Amirauté, en présence de l'empereur, qui avait fait inviter le corps diplomatique à cette intéressante solennité. Nicolas, satisfait de la réussite de l'opération, adressa, dans un ordre du jour, ses éloges et ses remerciments au ministre de la marine et aux officiers-généraux qui l'avaient si bien secondé, sans oublier le colonel Issakoff et le capitaine Selivatcheff, auxquels était due la rapide construction de ce beau vaisseau de cent dix canons.

— Sire ! avait dit à l'empereur le capitaine de flotte de premier rang, Selivatcheff, à qui avait été destiné le commandement du nouveau navire : un vaisseau qui porte le nom de l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, est destiné, je l'espère, à se distinguer dans les flottes de Votre Majesté, et je ferai en sorte qu'il donne l'exemple à la marine russe.

Cinq jours après, la marine russe avait prouvé ce qu'elle valait, en prenant une belle part à la bataille de Navarin.

La guerre contre la Turquie, qui paraissait dès lors certaine et imminente, ne devait pas commencer par l'intervention active de la flotte de la mer Noire. C'était dans les principautés danubiennes, que l'armée russe, qui se concentrait en Bessarabie, allait d'abord s'établir avec d'autant plus de facilité, que la Porte Ottomane avait résolu de n'opposer aucun obstacle à cette occupation militaire, prévue et annoncée de longue main. La deuxième armée,



qu'on disait prête à entrer en campagne depuis le mois d'octobre, était attendue de jour en jour à Jassy et à Bukharest, où l'on promettait de lui faire bon accueil.

Le comte de Wittgenstein, qui commandait en chef la deuxième armée, avait été mandé à Saint-Pétersbourg, pour discuter le plan de campagne qu'il avait fait parvenir à l'empereur, et dont les principales idées appartenaient à son chef d'état-major, Paul de Kisseleff. Ce plan ne fut malheureusement pas accepté, ni suivi, du moins dans son ensemble, malgré la haute estime dont jouissait, à si juste titre, cet officier, que l'armée du Midi considérait comme le meilleur de ses généraux.

Paul de Kisseleff n'était pas seulement un habile tacticien, un homme de guerre expérimenté, qui avait conquis sa réputation, sous les yeux de l'empereur Alexandre, dans la terrible campagne de 1812; c'était encore un esprit pratique, fin et intelligent, qui possédait au plus haut degré le génie de l'organisation en tout genre, et qui avait, en quelque sorte, le don de la prescience dans les choses militaires.

Il avait donc insisté, vis-à-vis du général en chef, comte de Wittgenstein, pour qu'on n'entrât point en Turquie, sans être en état d'agir avec des forces considérables, en laissant dans les Principautés une armée d'occupation et même de réserve, car la Turquie pouvait opposer deux cent quatre-vingt mille hommes aux Russes sur le champ de bataille; mais elle préférerait sans doute les arrêter et les épuiser devant des places fortes, qu'il faudrait assiéger l'une après l'autre, pendant plus ou moins de temps et avec plus ou moins de perte, pour pouvoir marcher en avant dans un pays montagneux et marécageux, insalubre, inhospitalier et presque inhabitable.



L'armée, qui était alors réunie en Bessarabie, ne s'élevait pas à plus de soixante-quinze mille hommes, mais elle s'augmentait sans cesse de nouveaux régiments qui lui étaient envoyés de tous les points de l'empire; par suite de ce continuel mouvement de troupes, l'intérieur de la Russie offrait un spectacle militaire qui rappelait celui des années 1811 et 1812.

On ne pouvait douter, à voir les nombreux convois de vivres et de munitions qui se dirigeaient vers la frontière méridionale, que la guerre ne fût au moment d'éclater, et que cette guerre ne prît, dès son début, d'immenses proportions. Aussi, le bruit courait-il que le Gouvernement russe s'était chargé de mettre sur pied, à lui seul, une armée de terre qui devait opérer en Bulgarie, pendant que la flotte combinée des trois Puissances bloquerait les Dardanelles.

Cette guerre avec la Turquie ne pouvait qu'être très populaire en Russie, mais elle excitait encore plus l'enthousiasme de la Pologne, qui sentait renaître toutes ses haines nationales et religieuses contre les Turcs, ses ennemis séculaires.

Les journaux polonais, obéissant à un mot d'ordre secret, ne cessaient de rappeler les grandes guerres auxquelles la Pologne avait fait face pendant deux siècles, pour arrêter, au prix de son sang et de son or, le débordement des hordes musulmanes qui menaçaient d'envahir la chrétienté. Le grand-duc Constantin semblait lui-même encourager ces tendances patriotiques de l'esprit public, et dans un sermon prêché devant lui, l'orateur n'avait pas craint de dire, d'un ton inspiré, que l'heure était proche où la Russie vengerait Pierre le Grand, et la Pologne Wladislas, en chassant les Turcs de l'Europe.



L'armée polonaise, qui subissait de première main l'influence de ces excitations belliqueuses, avait demandé, par la voix de ses chefs, la faveur de prendre part à la glorieuse campagne qui allait s'ouvrir. L'empereur, disait-on, lui accordait l'honneur de fournir à l'armée du comte de Wittgenstein une division de cavalerie, sous les ordres du général Rosnieçki, une division d'infanterie, sous les ordres du général Krasinski, et une batterie d'artillerie, commandée par le colonel Schwerin.

LXXXIV

La paix n'était pas encore signée avec la Perse, mais on n'avait aucune inquiétude à Saint-Pétersbourg sur l'affaire des négociations, qui se continuaient à Tauris et qui semblaient pourtant traîner en longueur.

Le général Paskewitch tirait parti de ces retards au profit de l'occupation du pays, qu'il organisait avec une incroyable activité, en y établissant tout le système administratif des provinces russes. Il avait déjà formé, dans la plupart des tribus arméniennes, une sorte de landwehr indigène, composée de volontaires qu'il ne payait plus et qui gardaient leur territoire à main armée, dans l'intérêt de leurs familles, sous la protection du drapeau russe. Les peuplades de la Géorgie voulurent ajouter à ce corps stationnaire d'infanterie un corps de cavalerie, qu'elles entretiendraient à leurs frais, pour concourir au maintien de la sécurité des provinces qui devaient être annexées à la Russie.

Deux princes circassiens apportèrent à Saint-Pétersbourg l'uniforme destiné à ce régiment de cavalerie indigène, et ils eurent l'honneur de le présenter à l'empereur, dans l'audience que Sa Majesté leur accorda, le 29 décembre 1827, au palais d'Hiver. Cet uniforme se composait d'un casque

d'acier et d'une casaque en fil d'archal à l'épreuve des balles, avec un habit court de drap bleu par-dessus cette cuirasse, des pantalons étroits en laine blanche, des bottes et des gants en peau de buffle. Chaque cavalier devait avoir pour armes un long sabre, un long poignard, une carabine, un arc d'acier et un carquois plein de flèches.

Pendant que les deux princes, revêtus de ce costume éclatant, donnaient eux-mêmes à l'empereur et à son entourage la preuve de leur prodigieuse habileté à manier ces différentes armes de guerre, l'empereur reçut les dépêches de M. de Ribeaupierre, qui annonçait que la rupture avec la Turquie était définitive, et qu'il avait mis à la voile pour l'Archipel, en regardant la guerre comme déclarée entre la Russie et la Porte Ottomane.

Nicolas ne parut ni surpris, ni troublé de ces nouvelles, auxquelles il était préparé par celles que lui avait apportées le dernier courrier de Constantinople; il prononça seulement, avec calme, ces paroles qui furent recueillies textuellement par un des assistants, et qui trouvèrent leur place à la fin d'une note officielle, que le comte de Nesselrode fit passer, le lendemain même, au *Journal de Saint-Pétersbourg :*

« L'aveuglement de la Porte est déplorable. Mais il ne saurait que fortifier, chez les Puissances signataires du traité de Londres, la ferme détermination de remplir leurs engagements réciproques avec un désintéressement à toute épreuve, et d'atteindre le but salutaire qu'elles se sont proposé. »

Deux jours après, on recevait communication d'un hatti-schérif, en date du 18 décembre, qui avait été adressé confidentiellement à tous les vaïvodes ou chefs de districts de la Turquie d'Europe et d'Asie.



Cette pièce, qui n'était pas destinée à la publicité, il est vrai, et qui eut un si fâcheux éclat en Europe, par suite d'une indiscrétion, mettait en avant les récriminations les plus violentes contre la Russie. Voici le début de ce hatti-schérif, qu'on pouvait considérer comme une véritable déclaration de guerre :

« Quiconque est doué de quelque jugement sait que, si tous les musulmans haïssent naturellement les infidèles, les infidèles, de leur côté, sont les ennemis des musulmans. Tout le monde sait que la Russie surtout porte une haine particulière à l'islamisme, et qu'elle est, depuis cinquante ans, la principale ennemie de la Sublime Porte.

« Toujours occupée de mettre à exécution ses coupables projets contre la nation musulmane et l'Empire Ottoman, la Russie a profité du moindre prétexte pour déclarer la guerre : les désordres commis par les janissaires, qui, grâce à Dieu, sont anéantis, favorisaient ses progrès. Elle a peu à peu envahi nos provinces ; son arrogance et ses prétentions n'ont fait qu'augmenter, et elle a cru trouver un moyen facile d'exécuter son ancien plan contre la Sublime Porte, en soulevant les Grecs, ses coreligionnaires. »

Ainsi, l'insurrection grecque était attribuée formellement aux manœuvres de la Russie.

Dans le reste du hatti-schérif, la Russie ne se trouvait pas mise en cause nominativement, et le Divan ne parlait plus que des trois Puissances signataires du traité de Londres. La loi, la raison, la politique et la religion, disait le hatti-schérif, défendaient au Gouvernement turc de souscrire aux propositions des trois Puissances, en faveur de la Grèce insurgée ; tous les bons musulmans ne devaient plus faire qu'un seul corps pour la défense de la religion et de l'empire ; car le but des infidèles était évidemment d'anéan-



tir l'islamisme et de fouler aux pieds la nation mahométane. La guerre allait donc devenir nationale et religieuse, et la Porte invitait tous les vrais croyants à s'y préparer, à y prendre part, en cas de besoin, pour leur salut dans ce monde et dans l'autre.

En même temps, le reïss-effendi adressait, au nom du sultan, à toutes les Cours de l'Europe, alliées de la Turquie, une lettre explicative de sa conduite, lettre dans laquelle il exposait avec amertume tous les griefs de son Gouvernement et de ses compatriotes contre la Russie depuis le règne de Catherine II.

L'empereur Nicolas communiqua ces deux documents à ses ministres, qui jugèrent, comme lui, que la Turquie voulait la guerre, une guerre personnelle, contre la Russie, et qu'elle espérait, malgré le traité de Londres, pouvoir compter sur l'abstention ou la neutralité de l'Angleterre et de la France.

Le hatti-schérif, que la Porte Ottomane avait adressé secrètement à ses agents pour leur indiquer la conduite qu'ils auraient à tenir, resta secret pendant plusieurs semaines, et on a lieu de croire que ce n'est pas la Russie qui lui donna un écho provocateur en Europe.

L'empereur Nicolas avait décidé que, toutes les relations entre son gouvernement et celui du sultan étant interrompues, il attendrait que le moment fût venu de faire succéder les actions aux paroles. Aussi, s'était-il formellement opposé à laisser son ministre des affaires étrangères répondre à une lettre personnelle et amicale, que le grand-vizir avait écrite à ce ministre, sous la date du 12 décembre, c'est-à-dire six jours avant la signature du hatti-schérif, pour se plaindre amèrement des procédés violents et agressifs de l'ambassadeur russe à Constantinople, et



pour insinuer que de tels procédés ne pouvaient être que désavoués par le cabinet de Saint-Pétersbourg.

L'empereur dit alors à M. de Nesselrode, que la Porte avait trois mois devant elle, pour modifier ses résolutions et réparer ses torts.

Mais il savait bien que la Porte ne céderait qu'à la force, et, en prévision de cette guerre à laquelle il se préparait depuis huit ou dix mois, il saisissait toutes les occasions d'animer dans le cœur de ses sujets le sentiment belliqueux et patriotique. C'est pourquoi, en faisant remettre, à l'Ecole du corps des cadets de la marine, un pavillon turc qui avait été pris à Navarin par *l'Alexandre-Newsky*, il adressa le rescrit suivant au vice-amiral Moller, ministre de la marine :

« Antoine Vassiliévitch ! Voulant conserver un monument de la brillante valeur que la flotte russe a déployée dans la bataille de Navarin, j'ordonne de déposer dans la salle du Corps des cadets de la marine le pavillon turc qui a été enlevé par le vaisseau *l'Alexandre-Newsky*. Que la vue de ce pavillon, en rappelant l'exploit du septième équipage de ligne, inspire aux jeunes élèves de cet établissement, qui se sont voués au service de la marine, le désir d'imiter les actions valeureuses qui ont honoré la même carrière, et auxquelles seront appelés plus tard ces jeunes enfants de notre patrie bien-aimée !

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 29 décembre 1827 (10 janv. 1828, nouv. st.).

M. de Ribeaupierre, qui avait rejoint à Corfou les ambassadeurs de France et d'Angleterre, reçut l'ordre de se refuser absolument à toute espèce de communication,



même indirecte, avec les ministres du sultan : il ne voulut prendre aucune part aux démarches officieuses de l'internonce autrichien, qui continuait activement à chercher un moyen de conciliation entre les trois Puissances et la Sublime Porte ; il déclara plus d'une fois, dans les termes les plus formels, que sa mission était terminée, et qu'il avait remis ses pleins-pouvoirs à son Gouvernement.

Ce fut M. de Minciaky, délégué russe dans les Principautés, et résidant à Bukharest, qui consentit à intervenir, comme de son propre mouvement et sans y être autorisé, en faveur des Arméniens d'Angora, que le Gouvernement turc persécutait à Constantinople, avec une dureté implacable, en les accusant d'être attachés à la Russie, quoiqu'ils n'appartinssent pas à l'Eglise grecque.

Ces Arméniens, catholiques-unis, ralliés à l'Eglise romaine dans le cours du dix-huitième siècle, étaient venus d'Angora, ville de l'Asie Mineure, qui avait été le berceau de leur communion, s'établir à Constantinople, où ils se mirent sous la protection de l'ambassadeur russe, lorsque le Schirvan, où ils avaient beaucoup de coreligionnaires, devint, en 1813, une province de la Russie. Depuis cette époque, ils furent protégés par le ministre russe et molestés par le patriarche arménien de Constantinople, qui les regardait comme des renégats.

Ce patriarche, en dernier lieu, avait profité de la rupture des relations diplomatiques de la Russie et de la Porte, pour rendre suspects les Arméniens d'Angora, qu'il qualifiait d'agents secrets des Francs, et pour les faire expulser en masse.

Ces malheureux, prêtres, marchands, gens de métier, au nombre de vingt-sept à trente mille, devaient avoir quitté les faubourgs de Péra et de Galata dans un délai de



dix jours, s'ils ne voulaient pas être enlevés de vive force et déportés en Asie. Ils envoyèrent une députation à l'internonce autrichien, qui promit de les prendre sous sa sauvegarde, mais qui n'obtint pas même un sursis en leur faveur.

Le patriarche arménien, auquels ils s'adressèrent ensuite, leur annonça qu'ils pourraient vivre à Constantinople en qualité de rayas ou sujets de l'empire turc, s'ils consentaient à se séparer de l'Eglise romaine. Ceux-ci repoussèrent avec horreur cette protection, qu'il eût fallu acheter aux dépens de leur conscience, et tournèrent leur dernier espoir vers la Russie. Ils firent parvenir leurs plaintes à M. de Minciaky, en le suppliant de leur venir en aide.

M. de Minciaky ne pouvait rien pour eux à Constantinople, où les sujets russes étaient eux-mêmes en butte à des vexations de toute espèce, et ne trouvaient pas, auprès du ministre des Pays-Bas, l'appui que celui-ci essayait en vain de leur assurer. M. de Minciaky expédia sur-le-champ un courrier à Saint-Pétersbourg, pour demander des instructions à l'égard des mesures oppressives que la Porte avait prises vis-à-vis des Arméniens d'Angora, parmi lesquels un grand nombre avait droit à la protection de la Russie, comme originaires du Schirvan et de la Géorgie.

Mais le firman du grand-seigneur n'admettait ni répit, ni transaction : il n'y eut d'exception, dans l'expulsion des Arméniens, que pour les aveugles, les vieillards au-dessus de soixante-dix ans et les femmes enceintes de huit mois. La déportation fut générale. On voyait les pères portant leurs petits enfants dans des paniers soutenus par des perches, les mères traînant après elles le reste de leur famille éplorée, s'acheminer tristement vers le port, où ils étaient jetés pêle-mêle sur de mauvais bâtiments, à peine



capables de tenir la mer. Aussi, plusieurs de ces bâtiments coulèrent-ils en vue du port; d'autres périrent sur les côtes de l'Asie. Une partie des déportés mourut de froid, de fatigue et de faim, dans les montagnes qu'ils avaient à traverser pour arriver à leur destination.

Ces persécutions acharnées contre les Arméniens et les Grecs criaient vengeance, mais elles ne pouvaient précipiter les événements, ni hâter les déterminations de la Russie, d'autant plus que les opérations militaires par terre et par mer se trouvaient suspendues, sinon jusqu'au printemps, du moins jusqu'à ce que les rigueurs de la saison fussent adoucies.

La flotte russe de la mer Noire était enfermée dans les glaces, et la flotte combinée des trois Puissances avait assez à faire pour empêcher et combattre la piraterie dans les eaux de l'Archipel. Le sultan avait donc encore du temps à lui, avant le commencement des hostilités, et il en profitait pour achever ses préparatifs de guerre.

Il poursuivait avec ténacité l'organisation de ses troupes régulières; il faisait réparer ses vaisseaux échappés au désastre de Navarin et compléter les armements de ses forteresses; il envoyait sans cesse de nouvelles recrues à son camp du Danube, et il attendait, disait-on, deux cent mille Asiatiques qui venaient combattre sous les drapeaux de l'islamisme.

En même temps, il donnait une sorte de satisfaction aux vœux exprimés par les trois Puissances, en essayant de ramener les Grecs dans le devoir, au moyen des concessions et des avantages qu'il leur offrait. Il espérait par là détacher de la Russie la France et l'Angleterre, et se soustraire à leur médiation dans les affaires de la Grèce. On assurait déjà que la France et l'Angleterre ne suivraient

pas la Russie dans la voie agressive où cette Puissance s'efforçait de les engager, et que, bien loin de vouloir travailler à la ruine de la Turquie, ou à son affaiblissement, elles pourraient bien se liguer avec elle contre l'empereur Nicolas.

Le sultan, en attribuant à la politique russe l'intention de s'établir à Constantinople et en appelant toutes les populations musulmanes à la défense de l'islamisme, se flattait de créer à la Russie des embarras et des adversaires, qui l'obligeraient peut-être à reculer, ou seulement à s'arrêter dans ses desseins.

C'est ainsi qu'il était parvenu à dissuader le schah de Perse d'accepter définitivement les conditions du traité qui devait mettre fin à la guerre, conditions auxquelles le prince Abbas-Mirza avait consenties au nom de son père, et que ce souverain avait approuvées lui-même dans les déclarations écrites de sa main.

Quand on apprit à Saint-Pétersbourg que les espérances de paix qu'on avait été autorisé à concevoir, depuis la cessation des hostilités en Perse, s'étaient subitement évanouies, le Gouvernement russe s'empressa d'annoncer que les conférences de Deï-Karghan étaient rompues et que ce changement imprévu de politique, de la part du schah de Perse, paraissait « tenir à des promesses de secours et de diversion, données par une autre Puissance asiatique. »

« Il est permis d'espérer, ajoutait la note officielle, que le schah, qui vient de nous donner ainsi la mesure de sa mauvaise foi, se laissera encore éclairer sur ses véritables intérêts. » En tous cas, la guerre avait recommencé et se poursuivrait sans interruption, jusqu'à ce que l'armée du général Paskewitch eût triomphé des obstacles qui venaient d'entraver la conclusion d'un traité, dans lequel la Rus-



sie n'avait fait intervenir que la modération et la justice.

L'opinion publique fut unanime en Europe pour reconnaître que la rupture de ce traité ne devait être attribuée qu'à l'influence de la Porte Ottomane.

LXXXV

Le traité qui allait mettre fin à la guerre entre la Russie et la Perse était déjà signé par les plénipotentiaires des deux États; le chiffre de l'indemnité pécuniaire, que réclamait la Russie, avait été fixé à quatre-vingts millions de francs, et les lingots d'or et d'argent, destinés au premier payement, étaient en route pour Tauris, où leur remise entre les mains du général Paskewitch devait être suivie immédiatement de la retraite de l'armée russe sur la rive gauche de l'Araxe.

Tout à coup, un plénipotentiaire spécial du schah de Perse, Mirza-Aboul-Hassan-Khan, arriva au quartier-général de Paskewitch et déclara, de la part de son maître, que, si l'armée russe n'évacuait pas, au préalable et sans retard, la province de l'Adzerbaidjan, le schah de Perse ne payerait pas l'indemnité de guerre et ne ratifierait pas le traité de paix dont il avait accepté les conditions.

Le général Paskewitch, indigné de cette mauvaise foi, ordonna la reprise immédiate des hostilités, malgré les obstacles presque insurmontables que lui opposait la saison, encore plus rigoureuse cette année-là qu'à l'ordinaire.

Le prince Abbas-Mirza essaya inutilement d'obtenir la

prolongation de l'armistice. Il semblait consterné du changement subit qui s'était opéré dans les résolutions de son père, et il attribuait ce changement à l'influence d'un de ses frères, qu'il accusait d'aspirer au trône. Il ne pouvait nier, cependant, que des promesses de secours et de diversion n'eussent été faites au schah de Perse par le sultan Mahmoud, qui voulait le faire entrer dans une espèce de ligue musulmane, non-seulement contre la Russie, mais encore contre tous les chrétiens. Abbas-Mirza repartit en toute hâte pour Tehéran, afin, disait-il, de faire exécuter le traité dont il s'était rendu garant.

Paskewitch, loin d'attendre son retour, prit sur-le-champ d'énergiques mesures pour commencer une campagne d'hiver, que les conseillers du schah de Perse avaient regardée comme impossible. Il n'y avait pas, en ce moment, d'armée persane rassemblée, quoique les armements eussent été poussés avec vigueur dans les États de Feth-Ali.

Les opérations militaires du général en chef, à la reprise des hostilités, furent entamées de deux côtés à la fois.

Le général-major Pankratieff, dès le 17 janvier 1828, occupa, sans avoir rencontré aucune résistance, la ville d'Ourmiah, qui était pourtant environnée de fossés et de murailles. Cette ville importante eût offert de grandes ressources d'approvisionnements à l'armée russe, si la guerre avait dû se prolonger.

En même temps, le lieutenant-général comte Suchtelen, qui s'était porté rapidement sur la gauche avec un corps peu nombreux, mais composé d'excellentes troupes, apparut à l'improviste, le 5 février, devant les murs d'Ardebyl, la plus forte place de l'Adzerbaidjan : deux fils d'Abbas-Mirza se trouvaient dans cette place, avec une garnison de

deux mille hommes; ils n'eurent pas même l'idée de soutenir un siége : deux ou trois fusées à la congrève suffirent pour décider une capitulation, quoique les vingt-sept pièces de canon qui défendaient la place fussent servies par des artilleurs européens, la plupart Anglais. Ces artilleurs obtinrent des sauf-conduits pour retourner dans leurs pays, et la garnison, à laquelle on avait permis de sortir avec armes et bagages, abandonna ses drapeaux et se dispersa en désordre.

Avant que la nouvelle de la reddition de ces deux villes fût parvenue à Tehéran, où l'on savait seulement la rupture des conférences, le schah de Perse, effrayé des conséquences de cette grave situation, s'était empressé de faire écrire directement au général Paskewitch, pour lui annoncer l'envoi de trois kouroures de tomans (vingt-quatre millions de francs), qui formaient plus d'un quart de l'indemnité pécuniaire exigée par la Russie, et le retour très prochain du prince Abbas-Mirza, avec tous les pouvoirs nécessaires à la conclusion définitive du traité. L'envoyé anglais, Macdonald, n'avait pas peu contribué, par ses pressantes sollicitations, à ramener Feth-Ali à des sentiments pacifiques et à lui faire fermer l'oreille aux dangereux conseils des agents de la Turquie.

Le 10 février, le général Paskewitch transportait son quartier-général à Mianah, où le prince Abbas-Mirza était attendu sous peu de jours : les sommes destinées à l'indemnité ne tardèrent pas à y arriver, et les conférences furent bientôt rouvertes dans le village de Tourkmantchaï, où les plénipotentiaires s'étaient rendus de part et d'autre.

Cette fois, le prince Abbas-Mirza et le conseiller d'État Alexandre Obreskoff s'entendirent sur tous les points de la



négociation, et le traité fut signé solennellement, le 22 février.

Il était dit, dans les prolégomènes de ce traité, que l'empereur de Russie et le schah de Perse, « également animés d'un sincère désir de mettre un terme aux maux d'une guerre entièrement contraire à leurs mutuelles dispositions, et de rétablir, sur une base solide, les anciens rapports de bon voisinage et d'amitié entre les deux États, au moyen d'une paix, qui porte en elle-même la garantie de sa durée, en éloignant tout sujet de différend et de mésintelligence à l'avenir, » avaient désigné, pour travailler à cette œuvre salutaire, l'aide de camp général Paskewitch, le conseiller Alexandre Obrescoff et le prince royal Abbas-Mirza.

Le nouveau traité, conclu par ces trois plénipotentiaires, était destiné à remplacer celui de Gulistan. A compter de la signature de ce nouveau traité, il devait y avoir, à perpétuité, paix, amitié et bonne intelligence entre les deux souverains, leurs successeurs, leurs États et leurs sujets.

Le schah de Perse, « en témoignage de sa sincère amitié pour l'empereur de toutes les Russies, » lui cédait, en toute propriété, le khanat d'Érivan et le khanat de Nakhitchévan, et reconnaissait, comme appartenant à jamais à l'Empire russe, tous les pays et toutes les îles, situés entre les sommets du Caucase, la mer Caspienne et la nouvelle frontière, qui serait tracée par le lit de l'Araxe, par différents cours d'eau et par des chaines de montagnes, formant la ligne de démarcation entre les deux États.

Cette frontière avait été indiquée et décrite avec la plus grande exactitude, dans le traité même, de manière à prévenir tout prétexte d'altercation et de difficulté à l'égard des possessions respectives de la Russie et de la Perse.



L'empereur de Russie, pour donner, à son tour, un témoignage public de ses dispositions amicales à l'égard de son allié, s'engageait à reconnaître, dès ce moment, dans la personne du prince Abbas-Mirza, le successeur et l'héritier présomptif de la couronne de Perse, et à le considérer comme légitime souverain de ce royaume dès son avénement au trône.

Le schah de Perse consentait à dédommager la Russie des sacrifices considérables que cette guerre lui avait coûtés : en conséquence, il promettait de payer, en plusieurs termes, qui seraient ultérieurement fixés, une indemnité de dix kouroures de tomans raidje, équivalant à la somme de vingt millions de roubles d'argent.

La Russie s'attribuait, comme par le passé, le privilége exclusif d'avoir des bâtiments de guerre dans la mer Caspienne, mais elle accordait aux bâtiments marchands de la Perse le droit de naviguer sur cette mer, et même d'aborder, en cas de naufrage, aux rivages russes, où ils trouveraient secours et assistance.

Les deux souverains, l'empereur et le schah, estimant que le rétablissement des relations commerciales entre leurs États devait être un des premiers bienfaits de la paix, s'engageaient à régler prochainement, de commun accord, dans un traité spécial, toutes les dispositions relatives à la protection du commerce et à la sûreté de leurs sujets : ils convenaient donc, dès ce moment, que ceux de leurs sujets, qui posséderaient simultanément des propriétés immobilières en deçà et au delà de l'Araxe, auraient la faculté de les vendre ou de les échanger pendant l'intervalle de trois années.

L'empereur Nicolas n'entendait excepter du bénéfice de cette convention que trois personnes, qui s'étaient signalées



par leur acharnement contre la Russie : le sardar d'Érivan, son frère Hassan-Khan, et Kerim-Khan, l'ancien gouverneur de Nakhitchévan.

Tous les prisonniers, qui auraient été faits dans le cours de la guerre par l'une ou l'autre partie belligérante, devaient être rendus, sans exception, dans le terme de quatre mois; mais les transfuges ou déserteurs, qui auraient passé sous la domination respective d'un des deux souverains, avant ou pendant la guerre, seraient à l'abri d'une extradition; toutefois, comme ces transfuges pourraient chercher à entretenir des intelligences secrètes avec leurs anciens compatriotes ou vassaux, les deux souverains se proposaient réciproquement de ne pas souffrir qu'ils résidassent dans les pays limitrophes de leurs États. Cette clause n'était applicable qu'à des individus revêtus d'un caractère public ou de certaine dignité, tels que les khans, les beys et les mollahs. Quant à la masse de la population des anciennes provinces persanes, elle restait libre de s'établir ou de séjourner dans les deux pays, comme bon lui semblerait, en se conformant aux lois du Gouvernement sous la domination duquel elle se trouverait placée.

Enfin, le schah de Perse accordait amnistie pleine et entière à tous les habitants et fonctionnaires de la province de l'Adzerbaidjan, en déclarant qu'aucun d'eux ne pourrait être poursuivi ni molesté pour ses opinions, pour ses actes, ou pour la conduite qu'il aurait tenue pendant la guerre, ou depuis l'occupation de cette province par les Russes. Ceux qui néanmoins croiraient devoir se transporter avec leurs familles dans les États russes, seraient libres de prendre ce parti dans le délai d'une année, et ils auraient, en outre, un délai de cinq ans pour la vente ou toute autre aliénation de leurs immeubles.



La cessation des hostilités avait précédé la signature de ce traité, et le payement du premier terme de l'indemnité fut effectué sur-le-champ entre les mains du général en chef de l'armée russe.

Ce fut le conseiller de collége Griboyédoff, qui apporta, du quartier-général de Paskewitch à Saint-Pétersbourg, le traité de Tourkmantchaï, que les deux souverains signataires devaient ratifier dans le délai de quatre mois. Il n'arriva que le 26 mars, après un pénible et dangereux voyage, et l'empereur, en recevant ce traité, qu'il attendait avec une inquiète impatience, nomma conseiller d'État le porteur de la bonne nouvelle.

Aussitôt une salve de cent et un coups de canon, tirée des remparts de la forteresse, annonça cet heureux événement aux habitants de Saint-Pétersbourg. Le lendemain, un *Te Deum* d'actions de grâce fut chanté, en présence de toute la cour, dans la chapelle du palais d'Hiver, et ce rescrit, adressé au gouverneur-général militaire de la capitale, parut affiché dans les rues, où le peuple en prit connaissance avec de vives démonstrations de joie, pendant que toutes les cloches des églises sonnaient et que toutes les musiques de la garnison exécutaient des fanfares :

« Le traité de paix perpétuelle entre la Russie et la Perse a été conclu et signé, à Tourkmantchaï, le 10 février (25, nouveau style) 1828.

« Cet acte garantit à la Russie une frontière nouvelle et assurée : outre une indemnité complète de toutes ses pertes, elle acquiert un accroissement de territoire, par la réunion à sa domination des khanats d'Érivan et de Nakhitchévan, qui porteront, à l'avenir, le nom de province d'Arménie.

« Ainsi vient de se terminer, par une paix non moins



utile que glorieuse, cette guerre que Nous avait suscitée une invasion imprévue.

« En remerciant Dieu, qui protége toujours la bonne cause, et qui a couronné Nos armes d'une nouvelle gloire, Nous Nous empressons de vous faire connaître cet heureux événement, persuadé que tous Nos fidèles sujets réuniront leurs actions de grâces à celles que Nous adressons au Très-Haut.

Le traité de paix sera incessamment rendu public par un Manifeste impérial.

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 15 mars (27, nouv. st.) 1828. »

Cette paix, glorieuse et avantageuse à la fois, qui présentait toutes les garanties désirables de solidité et de durée, avait été amenée non-seulement par de brillants faits d'armes, dont tout l'honneur revenait à Paskewitch, mais encore par une habile et savante négociation, que le comte de Nesselrode n'avait cessé de diriger lui-même par l'intermédiaire du délégué Obrescoff. L'empereur s'empressa de récompenser les services du général d'armée et du diplomate : il éleva son ministre des affaires étrangères à la dignité de vice-chancelier, en même temps qu'il adressait, au Sénat-dirigeant, cet ukase, daté du 15/27 mars 1828 :

« Voulant récompenser le zèle distingué et les importants services rendus à la patrie par Notre aide de camp général le général d'infanterie Paskewitch, qui, par plusieurs victoires éclatantes, a couvert Nos armes d'un nouveau lustre pendant la guerre contre la Perse, si heureusement terminée, et qui a couronné ces exploits par la conclusion d'une paix avantageuse, par suite de laquelle les frontières de



l'empire sont reculées au delà de l'Araxe, et la province d'Arménie est réunie à nos possessions, Nous l'avons élevé, lui et sa postérité, à la dignité de comte de l'empire de Russie, et Nous lui ordonnons de porter à l'avenir le nom de comte Paskewitch-Érivansky. »

Ce n'était pas encore assez : il écrivit à Paskewitch une lettre autographe, pour le féliciter de la mémorable issue de cette guerre, que ce général avait conduite avec autant de prudence que de talent, et pour lui faire don d'une somme d'un million à retenir sur l'indemnité payée par la Perse. Des dons de même nature furent attribués aux officiers supérieurs qui s'étaient le plus distingués dans cette longue et pénible campagne. Le second plénipotentiaire, le conseiller Obrescoff, eut pour sa part trois cent mille francs, avec le grand cordon de Sainte-Anne; le lieutenant général comte Suchtelen, qui avait fait preuve de résolution et d'énergie, fut nommé aide de camp général de l'empereur; le colonel Mourawieff, qui avait montré, comme adjoint du chef de l'état-major de l'armée, un zèle et une activité remarquables, fut nommé général-major, ainsi que les colonels Gillenschmidt et Horko.

Un courrier spécial, chargé des rescrits, des brevets, des croix et des médailles que l'empereur envoyait en récompense au corps d'armée détaché du Caucase, était parti, peu de jours après, avec des instructions secrètes pour Paskewitch.

Le traité de Tourkmantchaï devait être la première réponse de la Russie aux insultes et aux menaces de la Porte Ottomane. Il fut publié, le jour de Pâques, 3 avril, dans le journal officiel de Saint-Pétersbourg, et il courut ainsi d'un bout à l'autre de l'Europe, avant même que les



Cours étrangères eussent été averties par leurs agents, que la guerre de Perse était terminée, et que la Russie pouvait réunir toutes ses forces contre la Turquie.

Le texte de ce traité avait paru accompagné d'un manifeste impérial, qui résumait, en termes clairs et précis, les principaux événements militaires de la campagne, et qui exposait, avec une noble simplicité, les importants résultats politiques que cette guerre, juste et nécessaire, avait produits dans l'intérêt de la Russie. Ce document, que le Gouvernement russe adressait à ses amis comme à ses ennemis, porte empreinte, à chaque ligne et presque à chaque mot, la pensée personnelle de l'empereur :

« Par la grâce de Dieu, Nous Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Le Très-Haut vient encore une fois de répandre ses bénédictions sur la Russie, en terminant par une paix glorieuse la guerre de Perse, cette guerre dont les commencements faisaient craindre une longue durée.

« C'est au milieu de négociations amicales, et lorsque de positives assurances Nous donnaient l'espoir de maintenir des rapports de bon voisinage avec la Perse, que le repos de Nos peuples a été troublé sur les frontières du Caucase, et qu'une invasion subite a violé le territoire de l'Empire, au mépris de la sainteté des traités.

« Dès lors il fallut repousser la force par la force. Obligée de poursuivre l'ennemi à travers une contrée sans chemin et dévastée par les troupes qui devaient la défendre, souvent aux prises avec la nature même, exposée au soleil brûlant de l'été et aux rigueurs de l'hiver, notre brave armée parvint, après des efforts inouïs, à conquérir Éri-



van, réputée imprenable. Elle franchit l'Araxe, planta ses drapeaux sur le sommet de l'Ararat, et, s'enfonçant de plus en plus dans l'intérieur de la Perse, elle occupa Tauris même avec les pays qui en dépendent. Le khanat d'Érivan, sur les deux rives de l'Araxe, et le khanat de Nakhitchévan, portion de l'ancienne Arménie, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

« Mais, dans le cours de ces rapides conquêtes, les troupes russes acquirent encore une autre gloire. Au milieu d'une guerre dont leur valeur avait transporté le théâtre sur le territoire ennemi, la sûreté des personnes et tous les droits de propriété demeurèrent aussi sacrés, aussi inviolables pour elles, que si elles se fussent trouvées en pleine paix et au sein d'un pays allié. Humaine, douce et généreuse, leur conduite a environné le nom Russe d'un éclat supérieur à celui que donne la victoire.

« C'est ainsi qu'en moins de huit mois, après l'entrée de nos troupes sur le territoire persan, des exploits décisifs, des résultats riches d'avenir, ont couronné nos armes. Leur succès a démontré que la Providence défendait Notre juste cause. Couverte de sa puissante égide, et regardant la paix comme le premier des biens, la Russie ne la laissera jamais troubler, sans infliger à l'agresseur un juste et sévère châtiment. Le chemin à de nouveaux triomphes était frayé devant nous; mais, du moment que cette paix si précieuse devint possible, Notre seul désir fut de la conclure.

« Notre but était d'assurer à l'Empire une barrière naturelle et forte du côté de la Perse, d'obtenir une complète indemnité de toutes les pertes occasionnées par la guerre, et d'écarter ainsi toutes les causes qui pourraient en amener le retour.

« Telles sont, en effet, les bases sur lesquelles il a été con-



clu et signé, le 10 février, à Tourmantchaï, entre la Russie et la Perse, un traité de paix perpétuelle, dont la publication accompagne le présent manifeste.

« Pour Nous, un des principaux résultats de cette paix consiste dans la sûreté qu'elle garantit à une partie de Nos frontières. C'est uniquement sous ce rapport que Nous envisageons l'utilité des nouveaux pays que la Russie vient d'acquérir. Tout ce qui ne se rapportait pas à ce but, dans nos conquêtes, a été restitué, par Notre ordre, aussitôt que les conditions du traité se sont trouvées remplies.

« D'autres avantages essentiels découlent des stipulations arrêtées en faveur du commerce, dont Nous avons toujours considéré le libre développement comme une des causes les plus productives de l'industrie et du travail, et, en même temps, comme la vraie garantie d'une paix solide, fondée sur une entière réciprocité de besoins et d'intérêts.

« A Celui qui règle les destinées des empires, appartient l'humble tribut de Notre profonde reconnaissance. Que tous Nos chers et fidèles sujets, après avoir reconnu les marques éclatantes de la faveur et de la protection du Très-Haut dans les événements de cette guerre, et dans son heureuse conclusion, déposent sur ses autels leurs plus ferventes prières ! Que cette paix, ouvrage de la Providence, soit ferme et durable, et que sa volonté sainte Nous aide à maintenir le calme et la tranquillité sur les frontières de Nos Etats !

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 21 mars (2 avril, nouv. st.), l'an de grâce 1828, et de Notre règne le troisième.

« NICOLAS.

« *Contresigné* : Le comte de NESSELRODE. »



L'opinion publique accueillit avec faveur, en Russie, ce traité de paix, qui assurait à l'Empire un agrandissement considérable de territoire et tous les avantages commerciaux que devait amener la possession des riches provinces d'Érivan et de Nakhitchévan. Un ukase daté du 21 mars (2 avril, nouv. st.), publié en même temps que le traité, ordonnait que ces deux provinces fussent unies au titre impérial, sous le nom d'*Arménie*.

Quatre mois à peine s'étaient écoulés depuis que l'armée du général Paskewitch occupait le khanat d'Érivan, et déjà cette belle province avait été complétement transformée sous l'administration des vainqueurs. On avait pu voir, dès le 18 décembre 1827, jour de la fête de l'empereur Nicolas, qu'Érivan était déjà presque une ville russe. Ce jour-là, cette fête nationale y avait été célébrée par des cérémonies et des réjouissances, qui trouvèrent beaucoup de sympathie et d'empressement parmi la population.

Pendant que la consécration d'une église du rit grec, sous l'invocation de la sainte Vierge, avait lieu solennellement, en présence de la garnison et des autorités russes, les habitants, Arméniens et mahométans, rassemblés dans leurs mosquées et leurs églises, priaient également, chacun suivant son culte, pour la conservation des jours du tzar. Après le *Te Deum*, les bourgeois des deux religions, en témoignage de leur dévouement à leur auguste maître, lui offrirent une somme de trois mille roubles d'argent, destinée à des œuvres de charité, et le général Krassowsky réunit dans un banquet les notables indigènes, qui s'associèrent de bon cœur aux toasts portés à l'empereur et à la famille impériale.

Ainsi la ville d'Érivan avait reçu, à cette occasion, deux



mois avant la signature du traité, la consécration de sa nouvelle nationalité.

Au reste, les deux provinces persanes, que le traité de Tourkmantchaï annexait à la Russie, avaient repris, dès cette époque, la tranquillité et le bien-être, dont elles jouissaient au commencement de la guerre. Les habitants, la plupart Arméniens catholiques, étaient rentrés partout dans leurs foyers; ils se livraient paisiblement à leurs travaux agricoles et industriels : les terres avaient été ensemencées et promettaient d'abondantes récoltes. Les villes et les villages, soumis à d'intelligentes mesures de police et d'édilité, changeaient d'aspect et offraient de toutes parts les caractères de la civilisation européenne. Le commerce, qui renaît et se ravive si promptement sous les auspices de la paix, se montrait déjà plus actif et plus florissant qu'il ne l'était sous la domination persane.

La Perse devait regretter ces fertiles provinces qu'elle perdait sans retour, mais elle regrettait davantage ses anciennes frontières, ces grands fleuves, ces montagnes escarpées, ces défilés, ces torrents et même ces marais insalubres, qui lui donnaient naguère des moyens naturels de résistance contre l'agression souvent renouvelée et toujours menaçante de ses puissants voisins.

Au reste, les Arméniens catholiques, qui formaient la plus grande partie de la population indigène dans les deux provinces que la Perse cédait à la Russie, avaient fait plus que se soumettre volontiers à cette cession territoriale : ils l'avaient appelée de tous leurs vœux, ils l'avaient sollicitée comme un bienfait, car ils se sentaient vraiment esclaves sous la domination persane et ils gémissaient depuis des siècles de voir leur sainte foi chrétienne opprimée, outragée, par les mahométans.

Un des pères de leur Eglise cependant avait prédit qu'ils seraient un jour délivrés par les Russes. Aussi, dès longtemps, les vieillards, au lit de mort, recommandaient à leurs enfants de ne pas manquer de leur annoncer, dans l'autre vie, par le son joyeux des cloches et les cantiques d'actions de grâce, le moment où le soleil du bonheur se lèverait pour l'Arménie, qui ressemblerait à une maison nuptiale toute retentissante de transports d'allégresse, lorsque les Russes délivreraient d'un joug pesant et odieux les Arméniens catholiques, pour les réunir en une seule famille sur le territoire de leurs ancêtres.

Le vénérable archevêque Narsès, qui, durant la guerre de Perse, avait montré constamment tant de zèle et de dévouement pour la cause des Russes, qu'il considérait comme des libérateurs, se souvenait, avec émotion, que son père, en mourant, lui avait défendu de s'approcher du tombeau dans lequel il allait descendre, avant que l'Arménie ne fût délivrée de l'oppression des infidèles.

Le prélat demanda comme une faveur au général Krassowsky de vouloir bien l'accompagner dans sa première visite à la tombe paternelle, et là, les larmes aux yeux, agenouillé devant la pierre du sépulcre de sa famille, il bénit à haute voix le souverain de la Russie, qui avait daigné employer ses armes à la protection de l'Eglise arménienne.

Ce fut pour exprimer sa profonde gratitude envers cet auguste et puissant bienfaiteur de ses coreligionnaires, qu'il avait voulu faire construire lui-même une église gréco-russe à Sardar-Abad, et malgré la différence de leur culte, tous les Arméniens, à l'exemple de leur archevêque, contribuèrent de leurs deniers à cette pieuse fondation. Dans le cours du mois de janvier 1828, la première pierre de l'église, placée sous l'invocation de saint Nicolas, avait été posée

avec beaucoup de pompe et de solennité, et presque en même temps, les religieux du riche monastère d'Etchmiadzine érigeaient aussi un monument en mémoire de leur délivrance par les troupes russes.

LXXXVI

Tant que la guerre de Perse avait duré, et en dépit des préoccupations continuelles d'une guerre imminente, plus longue et plus redoutable, avec la Turquie, la prospérité industrielle et commerciale de la Russie n'avait pas cessé de s'accroître, même dans les provinces qui semblaient avoir le plus à craindre la conséquence immédiate des hostilités.

C'était surtout dans les ports russes de la mer Noire, que le commerce d'exportation et d'importation s'était prodigieusement développé, depuis l'avénement de l'empereur Nicolas. Ces ports, ceux d'Odessa, de Taganrog, d'Eupatorie, etc., avaient reçu, en 1827, plus de mille navires étrangers, qui arrivaient chargés de toutes sortes de marchandises et qui s'en retournaient avec un chargement plus considérable de grains, de cuirs, de suif, de laines et d'autres productions du pays. A Taganrog, par extraordinaire, l'exportation avait presque triplé, en s'élevant à sept millions soixante-sept mille sept cents roubles.

Le mouvement de la navigation n'avait pas été moins actif dans les ports de la mer du Nord; douze cent cinquante-sept navires de commerce étaient entrés, en 1827, dans le port de Saint-Pétersbourg, et les droits de douane, qui s'élevaient à peine, six ans auparavant, à vingt et un millions de roubles, avaient dépassé, dans la précédente



année, le chiffre de trente-quatre millions de roubles.

On ne devait pas s'étonner, en présence de ces brillants résultats du commerce d'importation et d'exportation, que le dernier emprunt russe fût en hausse à la Bourse de Londres.

Nicolas prenait un intérêt tout particulier à cette rapide extension des forces commerciales de son empire, et il favorisait avec la plus généreuse libéralité toutes les tentatives qui avaient pour objet d'augmenter la richesse publique, en donnant aux négociants les moyens de s'enrichir eux-mêmes.

Par un ukase du 2/14 décembre 1827, il avait autorisé la Compagnie hollandaise à établir pour quinze ans, à Odessa, sa principale factorerie, avec faculté d'ouvrir des comptoirs dans les différentes villes de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, et d'avoir dans la mer Noire autant de navires qu'elle voudrait.

Par un autre ukase du 21 décembre (2 janvier 1828), « ayant toujours en vue les progrès du commerce et de l'industrie, » il avait encore allégé les redevances payées par les guildes, comme pour inviter ses sujets, même ceux qui avaient le privilége du rang et de la naissance, à ne pas se tenir à l'écart des affaires de négoce et spécialement des entreprises industrielles.

Ainsi, en vertu de cet ukase, les personnes ayant la noblesse héréditaire ou individuelle, pouvaient établir des fabriques et les diriger elles-mêmes, sans déroger et sans être tenues de s'inscrire dans les guildes. Quant aux étrangers, ils auraient dorénavant pleine liberté de fonder des manufactures en Russie, sans être obligés de se faire naturaliser sujets russes pendant l'espace de quinze ans.

Depuis quelques années, on avait vu se multiplier, dans la plupart des gouvernements de l'empire, les grandes usines

qui semblaient destinées à créer une industrie nationale et par conséquent à affranchir tôt ou tard de l'onéreuse servitude de l'importation étrangère le commerce intérieur, et surtout le commerce de luxe.

Au mois de février 1828, sur la proposition de son ministre des finances, l'empereur avait accordé des médailles d'or à plusieurs des principaux chefs de ces usines, en récompense de leurs efforts intelligents et courageux, qui avaient été couronnés de succès : Kondracheff et Stchegoff fabriquaient des étoffes de soie, les plus riches et les plus variées, dignes de rivaliser avec celles de la fabrique lyonnaise; les frères Babkine fabriquaient des draps qui pouvaient être comparés à ceux d'Elbeuf et de Sedan; Fetissoff fabriquait des porcelaines et des faïences presque égales aux plus beaux ouvrages des manufactures anglaises; enfin, l'allemand Brunninghausen avait établi, dans le gouvernement de Twer, une immense fabrique de produits chimiques, où venaient s'approvisionner la plupart des ateliers de teinture de la Russie.

Ce qui avait surtout attiré l'attention de l'empereur dans ces grands établissements industriels, c'est que les ouvriers étaient, en général, des paysans russes, qui excellaient, pour la main-d'œuvre, dans les travaux minutieux et délicats qu'on leur confiait, et qui souvent n'avaient pas eu d'autres maîtres que leur goût et leur instinct naturels.

Un de ces paysans, par exemple, eut l'occasion de voir fonctionner une machine à la Jacquard; il en construisit, de souvenir, une tout à fait semblable à celle qu'il avait examinée pendant quelques instants, et il y ajouta d'ingénieuses améliorations, qui furent utilement appliquées au tissage des satins et des velours, dans la manufacture du sieur Kondracheff, où l'on fabriquait annuellement quatre-vingt



mille archines d'étoffes, qui ne le cédaient en rien aux plus belles soieries étrangères, pour l'éclat et la solidité des couleurs, pour la richesse des dessins et pour la perfection du travail, et qui se vendaient à un prix infiniment moins élevé, par suite du rabais de la matière première et de la main-d'œuvre.

On ne saurait s'étonner que l'empereur Nicolas, au milieu des innombrables préoccupations de la politique, ne cessât de s'intéresser à toutes les questions qui touchaient aux progrès industriels et commerciaux de son empire, quand on le voit donner ses soins à des affaires de bien moindre importance et ne pas dédaigner, au besoin, de descendre dans les détails les plus minimes de l'administration publique.

Ainsi, au moment où il ordonnait la construction de nouveaux bâtiments de guerre, où il préparait en secret les cadres d'une levée de trois cent mille hommes, il prenait connaissance de l'enquête de police, faite par ses ordres, sur les plaintes de la direction médicale de Saint-Pétersbourg, contre un charlatan prussien, nommé Ditrich, médecin-vétérinaire, qui exerçait illégalement la médecine et qui employait dans le traitement des maladies certains remèdes sympathiques et magiques; il décida que ce fourbe serait renvoyé du pays et transporté immédiatement hors des frontières de l'empire.

Personne ne fut donc surpris d'apprendre que l'empereur avait voulu régler lui-même les droits de la propriété littéraire en Russie. Suivant ce règlement, en date du 23 avril (4 mai, nouv. st.) 1828, les héritiers légitimes d'un auteur russe devaient, pendant vingt-cinq ans après sa mort, jouir du privilége exclusif de vendre ses ouvrages, si le défunt ne les avait vendus ou légués, et lesdits ou-

vrages, au bout des vingt-cinq ans révolus, tomberaient dans le domaine public. La propriété littéraire se trouvait de la sorte, par la volonté expresse de l'empereur, plus favorisée en Russie que dans aucun autre gouvernement de l'Europe à cette époque.

Il serait impossible de mentionner tous les décrets, plus ou moins intéressants, qui furent rendus par Nicolas, sur des matières administratives, dans les quatre premiers mois de l'année 1828, comme si son esprit actif et infatigable eût voulu par là faire diversion aux graves affaires d'État qui l'absorbaient.

On ne doit pourtant pas oublier l'ukase du 24 avril (6 mai) adressée au Sénat-dirigeant, pour autoriser l'essai d'une monnaie en platine, de la valeur de trois roubles d'argent. La découverte du platine dans les mines des monts Ourals avait donné l'idée d'introduire l'usage de ce précieux métal, plus compacte et plus lourd que l'argent, dans la fabrication des monnaies; toutefois, jusqu'à nouvel ordre, cette monnaie, quoique portant les armes de l'empire et sortant des ateliers de monnayage de la Couronne, ne devait circuler qu'à titre d'essai, sans que personne fût obligé de l'accepter en payement.

Malheureusement, la nouvelle monnaie, n'ayant pas cours forcé, ne pouvait rendre des services réels au commerce; on lui préférait toujours le numéraire en or et en argent. Elle fut ainsi discréditée dès sa création et elle ne tarda pas à disparaître entièrement de la circulation. Les circonstances, d'ailleurs, n'étaient pas trop favorables à l'établissement d'un nouveau système monétaire.

Dès que la guerre contre la Turquie avait été résolue, au mois de décembre 1827, l'empereur Nicolas avait décidé qu'il se mettrait en personne à la tête de ses armées.



Déjà il avait voulu, au commencement de la guerre de Perse, faire au moins une apparition à l'armée de Géorgie, et plusieurs fois, pendant le cours de la campagne, il s'était promis de venir à l'improviste prendre part aux opérations militaires, qui aboutirent, plus tôt qu'on ne l'espérait, à la conclusion d'une paix glorieuse; mais les représentations de son auguste mère et les prières de l'impératrice Alexandra l'avaient toujours forcé d'ajourner ses idées de voyage, sinon d'y renoncer entièrement.

Lorsque les deux impératrices furent averties de l'intention, cette fois irrévocable, que l'empereur avait exprimée, dans son Conseil privé, de partager lui-même, avec le comte de Wittgenstein, le commandement en chef de la seconde armée, qui devait passer le Pruth et agir dans les principautés danubiennes, en marchant sur Constantinople, elles employèrent d'intelligence tous leurs efforts pour changer une résolution qui leur causait d'avance autant d'inquiétude que de chagrin. Elles eurent en vain les meilleures raisons à opposer l'une et l'autre à ce projet, qui ne leur semblait ni utile, ni opportun; elles essayèrent, ne pouvant le faire abandonner par l'empereur, d'en retarder l'exécution et de le renvoyer à une époque incertaine, où les circonstances pourraient naturellement y mettre obstacle.

La volonté de l'empereur fut inébranlable, et il déclara, de la manière la plus positive, que, dans une guerre aussi nationale, la présence du tzar au milieu de l'armée russe serait une excitation permanente pour le patriotisme et le courage des soldats, et que, d'ailleurs, son devoir de souverain lui ordonnait de réclamer une modeste part dans les dangers et les fatigues de ses enfants.

On eut beau lui représenter que sa présence à Saint-



Pétersbourg et dans ses États était plus nécessaire que dans un camp et sur le territoire ennemi, d'autant mieux que l'Empire contenait en germe, comme ne l'avait que trop prouvé la conspiration du 14/26 décembre 1825, une foule d'éléments malfaisants de désordre, de révolte, d'anarchie et de révolution. L'empereur témoigna respectueusement à sa mère et affectueusement à sa femme le désir de ne pas trouver dans sa famille une plus longue résistance à sa volonté.

— J'ai écrit au césaréwitch, dit-il alors à un des plus intimes confidents de ses pensées; je l'attends sous peu de jours : nous prendrons ensemble toutes nos dispositions, pour que je puisse m'absenter autant qu'il le faudra, l'année prochaine, en laissant le gouvernement de l'empire à la charge de S. M. l'impératrice Marie, qui ne sera pas plus en peine de gouverner l'État, que de diriger les vingt-trois établissements d'instruction publique et de bienfaisance, qu'elle a maintenant sous ses ordres et sous sa protection.

L'impératrice-mère, en effet, déployait une activité incessante dans la direction immédiate de ces établissements, qui devenaient tous les jours plus considérables et plus complexes, en s'étendant sur tous les points de la Russie.

Elle était, il est vrai, admirablement secondée par Madame la baronne d'Adlerberg, qui conservait, depuis bien des années, toute la confiance de son auguste amie, et qui avait pris, sous sa surveillance personnelle, l'Institut des demoiselles nobles de Sainte-Catherine. Mais la santé de l'impératrice Marie avait paru s'altérer dans les derniers mois de l'année 1827.

L'impératrice-mère, qui venait d'atteindre sa soixante-septième année, et qui s'était maintenue jeune, ou du moins



avec les apparences de la jeunesse, éprouva une défaillance subite, en se promenant avec la princesse de Liéven, à Pavlowsky, dans son jardin des Roses, où elle avait rassemblé une des plus nombreuses et des plus belles collections de cette espèce de fleurs, qu'elle préférait à toutes les autres.

Cette légère indisposition n'eut pas de suite, mais il lui en resta un affaiblissement général, dont elle ne pouvait se remettre. On remarqua depuis, sur ses nobles traits, qui n'en étaient pas moins gracieux, et qui reflétaient toujours l'exquise bonté de son cœur, un air de fatigue et de souffrance, auquel se mêlait parfois une ombre de tristesse.

Elle disait d'ailleurs à tout le monde, qu'elle se sentait bien, et elle s'attachait surtout à rassurer la tendre sollicitude de l'empereur, qui lui demandait sans cesse si elle éprouvait quelque ressentiment de malaise intérieur : « Je n'ai jamais été mieux portante! » répétait-elle presque machinalement à toutes les questions qu'on lui adressait sur l'état de sa santé.

Mais, avec la princesse de Lieven, avec la baronne d'Adlerberg, avec la princesse Wolkonsky et avec ses autres dames d'honneur, elle se montrait plus disposée à se plaindre du changement notable qui s'était opéré dans sa constitution, naguère si forte et si saine : « Il faut se résigner, disait-elle en souriant avec mélancolie. Tâchons pourtant de ne pas vieillir trop vite! »

Elle avait dû néanmoins se décharger, sur les personnages de son entourage intime, d'une partie des occupations qu'elle s'était réservées, et dont le fardeau ne semblait pas jusqu'alors lui peser. Elle vivait plus retirée, et cependant elle donnait moins de temps aux travaux d'art qui avaient fait le charme de sa vie; elle renonça entière-



ment, par exemple, à la gravure en médaille, qui fatiguait sa vue; elle cessa aussi de colorier des estampes et de passer de longues heures à lire dans les magnifiques bibliothèques qu'elle avait formées elle-même pour son usage particulier au palais d'Hiver, comme au château de Pavlowsky.

Les pressentiments dont l'impératrice-mère ne pouvait se défendre avaient passé, malgré elle, dans l'esprit de son auguste fils, poursuivi, au milieu des affaires d'État, par l'appréhension vague de quelque malheur de famille.

L'impératrice Alexandra, dont la nature nerveuse devenait de jour en jour plus impressionnable, et qui ressentait également le contre-coup des émotions de son époux, qu'elle voyait triste, sans connaître l'objet de cette tristesse, s'imagina que l'empereur devait avoir des craintes sérieuses pour sa propre santé : elle en fut tourmentée cruellement, et elle redoubla d'instances, de supplications et de larmes, pour obtenir de l'empereur qu'il renonçât à partir pour l'armée du Danube.

Nicolas ne changea rien à sa détermination, mais il promit à l'impératrice qu'elle l'accompagnerait et qu'elle ne resterait jamais plus d'un mois sans le voir. Quant au grand-duc héritier, qui, dans toutes les cérémonies d'apparat, avait sa place marquée auprès de Leurs Majestés, il devait, durant leur absence, rester sous la garde et la tutelle de sa vénérable aïeule.

Ces soucis et ces arrangements de famille et de politique n'avaient pas moins transpiré à la cour, où le bruit se répandit que les hommes de l'art avaient eu des inquiétudes au sujet de la santé des deux impératrices.

Aussi, à la fête de Noël, lorsque l'imminence d'une grande guerre contre la Turquie donnait une animation



particulière à l'assemblée annuelle des anciens officiers et soldats, convoqués au palais d'Hiver, en commémoration de la retraite de l'ennemi hors du territoire russe en 1812, tous les yeux se portèrent avec intérêt sur les impératrices, qu'on disait malades, et qui, en effet, paraissaient l'être. On constata aussi, non sans anxiété, que l'empereur avait pâli et semblait triste. Il n'en fallut pas davantage pour accréditer des craintes qui eurent des échos dans le public.

Ce fut par allusion à ces craintes, heureusement fausses, ou du moins exagérées, que le conseiller privé Ouwaroff, dans le discours qu'il prononça devant l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, à la séance solennelle du 29 décembre 1827 (10 janvier 1828, nouv. st.), fit entendre des vœux touchants pour la conservation de la famille impériale :

« Élevons-nous, par un sentiment unanime, élevons-nous, Messieurs, s'écria-t-il, vers le céleste Auteur de tous les biens! Puisse-t-il répandre son divin rayon sur les jours lumineux de l'empereur! Qu'il le bénisse pour la paix et qu'il le bénisse pour la guerre! qu'il couvre de son impénétrable bouclier la tête chérie d'un puissant monarque, d'un excellent citoyen, d'un tendre père de famille, du plus respectueux des fils! Arrière-neveu de Pierre le Grand, petit-fils de Catherine II, fils de Marie, frère d'Alexandre, quels magnifiques modèles ne trouve-t-il pas à chaque page des annales de sa royale maison? Et la force du génie qui crée, et la puissante sagesse qui conserve, et la grandeur d'âme héréditaire, et la vertu sincère et modeste, et les traces du souverain que nous pleurons encore, tout entoure Nicolas, tout nous dit que tant de gages de gloire et de prospérité ne demeureront pas sans fruit, et que Dieu est avec nous! »



LXXXVII

L'empereur Nicolas ne devait partir pour l'armée, qu'à l'ouverture de la campagne, et la campagne, ne devait pas s'ouvrir de bonne heure, quoique l'armée d'opération fût concentrée en Bessarabie et prête à passer le Pruth dès la fin de décembre 1827.

On n'attendait plus au quartier-général du comte Wittgenstein que la garde impériale et la grosse artillerie de siége. Mais l'hiver avait commencé avec une rigueur extraordinaire, qui s'était fait sentir jusque dans les provinces méridionales : la navigation dans la mer Noire avait été entièrement suspendue, et les vaisseaux restaient dans les ports, emprisonnés par les glaces. Ce froid terrible, qui dura plus de quatre mois, sans se relâcher un seul jour, aurait empêché tout mouvement de troupes. On pouvait prévoir aussi, eu égard à l'énorme quantité de neige qui s'était accumulée sur le sol, que le dégel serait long et retarderait encore, à l'époque du printemps, le commencement des hostilités.

L'empereur attendit donc, pour publier sa déclaration de guerre, que la campagne pût s'ouvrir immédiatement après.

On doit croire, cependant, qu'il avait eu d'abord la pensée

de commencer la campagne en plein hiver ou du moins de faire entrer son armée en Moldavie dès le mois de décembre 1827, car, à cette époque, beaucoup de boyards moldaves avaient quitté le pays, suivant les ordres du Gouvernement ottoman, qui se refusait à envoyer des troupes dans les Principautés, et l'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à y voir arriver les autorités russes.

On avait même annoncé la prochaine arrivée de l'empereur Nicolas à Kiew.

L'infanterie polonaise, qui s'était mise en marche pour faire sa jonction avec une partie de la garde russe, aux environs de cette ville, reçut contre-ordre tout à coup et fut renvoyée dans ses cantonnements, lorsque déjà on faisait venir en Pologne, pour remplacer ces troupes, l'armée de Lithuanie et de Wolhynie, commandée par le lieutenant-général Rosen, qui devait avoir son quartier-général à Varsovie.

Un grand nombre d'officiers polonais, qui se rendaient ou qui allaient se rendre en Bessarabie pour se trouver à l'ouverture de la campagne, furent rappelés par ordre supérieur, et ils apprirent, avec autant de surprise que de dépit, qu'aucun corps de l'armée polonaise, par suite d'une nouvelle décision de l'empereur, ne devait prendre part à la guerre, et que le grand-duc Constantin avait demandé lui-même à être exempté d'y paraître.

Ce contre-ordre inattendu, ce changement subit dans les dispositions militaires de la campagne, qui se trouvait ainsi ajournée au printemps, ne pouvaient provenir que de circonstances graves et nouvelles qui s'étaient produites en Pologne.

Il régnait, en effet, dans ce royaume et surtout à Varsovie, une émotion générale, résultant de l'interminable



procès politique qui était toujours pendant à la Cour suprême de la Diète.

Depuis que cette Cour suprême avait été saisie, par l'ukase impérial du 6/18 avril 1827, de la connaissance de l'affaire, les huit prévenus, renvoyés devant le tribunal comme coupables de trahison envers l'empereur, avaient éveillé au plus haut degré l'intérêt et les sympathies de la population polonaise; ils avaient trouvé d'ardents défenseurs dans l'aristocratie à laquelle ils appartenaient tous, dans l'armée où ils comptaient de nombreux adhérents affiliés aux Sociétés secrètes, et parmi la jeunesse qui ne voyait dans les crimes d'État à leur charge qu'une généreuse tentative de patriotisme. Une sorte de propagande d'enthousiasme et d'admiration à leur égard s'était répandue, par l'actif et puissant intermédiaire des femmes, dans toutes les classes de la société, et les huit accusés se trouvèrent tout à coup transformés en victimes et en héros.

Les sénateurs eux-mêmes ne pouvaient rester étrangers à ce travail irrésistible de l'opinion publique.

Le premier acte de la Haute Cour nationale, constituée sous la présidence du vieux comte palatin Pierre Biélinski, avait donc été d'annuler et de rejeter les procès-verbaux du Comité d'enquête et de nommer une Commission nouvelle chargée de recommencer l'instruction. Dans cette Commission, l'élément russe avait entièrement disparu, et ceux qui la composaient n'avaient dû leur nomination qu'à leur chaleureuse sympathie pour les accusés. Ils donnèrent donc hardiment carrière à cette sympathie, en refaisant de toutes pièces l'instruction et en écartant avec adresse les indices, les témoignages et les preuves, qui avaient constaté, dans la première instruction, l'existence, les manœuvres et le but de la Société patriotique.

Les accusés, d'ailleurs, n'avaient que trop bien secondé, par l'habileté de leur système de défense, les dispositions favorables des commissaires.

Sévérin Krzyzanowski, un des huit accusés, avait surtout déployé, dans ses interrogatoires, une ruse et une tenacité extraordinaires pour empêcher l'enquête de remonter à la source de la conspiration et de compromettre quelques-uns des chefs de l'armée polonaise. Il fallait faire supposer que cette armée était restée absolument étrangère aux Sociétés secrètes, qui y conservaient encore leurs agents et leur organisation. Ce fut là le triomphe de Krzyzanowski, et les membres de la Commission furent convaincus, ou feignirent de l'être, que l'armée polonaise devait être mise hors de cause dans les débats.

Le grand-duc Constantin, à titre de commandant de cette armée, ne voulut pas qu'elle fût livrée aux investigations d'une enquête, qui aurait eu pour conséquences inévitables de porter atteinte à la discipline et à l'esprit de corps, en ouvrant la porte aux dénonciations, aux espionnages et aux vengeances. Il ordonna donc, de sa pleine autorité, qu'aucune recherche ne fût faite dans les régiments, pour y découvrir de nouveaux éléments d'accusation contre les huit accusés.

C'est ainsi que se trouva écarté, en quelque sorte, le fait de haute trahison, qui servait de base au procès.

L'armée polonaise, tout entière, n'était que trop disposée, il est vrai, à sympathiser avec les idées et les intentions des conspirateurs, qui avaient formé le projet, non de révolutionner la Russie, mais de ressusciter la Pologne indépendante. Le césarewitch fut instruit de ces dispositions, qui étaient les mêmes à tous les degrés de la hiérarchie militaire, et il crut devoir en avertir l'empereur, en lui



représentant qu'il serait dangereux sans doute d'irriter en Pologne le sentiment patriotique et d'exaspérer les esprits par de nouvelles rigueurs, si justes qu'elles pussent être.

Nicolas, dans cette circonstance délicate, ne se départit pas de la condescendance qu'il accordait à son frère aîné : il le laissa seul arbitre de la situation et il lui donna les pouvoirs les plus étendus pour décider souverainement de toutes les questions relatives à la Pologne. Cependant il ne jugea pas que l'armée polonaise, travaillée comme elle l'était alors de fermentation politique, pût sans inconvénient se trouver rapprochée de l'armée russe et s'associer aux opérations de la guerre de Turquie. Un sentiment de défiance et même d'antipathie commençait à naître et à se répandre à la fois dans les deux armées comme dans les deux nations. Ce fut aussi pour punir les officiers polonais, qu'il les enveloppa tous dans la même défaveur, en leur refusant l'honneur de participer à la campagne qui allait s'ouvrir.

Voilà pourquoi, durant tout le cours de cette campagne. l'armée polonaise se vit condamnée à l'inaction et resta cantonnée sur les frontières de la Gallicie, avec son matériel et son artillerie, dans l'attente d'un ordre qui ne vint pas et qui lui eût permis de montrer ce qu'elle valait sur le champ de bataille.

Le procès des Sociétés secrètes traînait toujours en longueur, quoiqu'il motivât la réunion presque permanente des sénateurs composant la Haute Cour de justice : on pouvait déjà prévoir qu'il se terminerait par l'acquittement des huit accusés ou du moins par des condamnations légères.

La Commission d'enquête avait pourtant fait son devoir. Le vice-président de la Cour suprême, Vincent Krasinski, malgré son dévouement bien connu à la cause polonaise, n'avait pas craint de reconnaître devant ses collègues, que

les accusés étaient bien réellement coupables : il avait donc proposé de les recommander à la clémence de l'empereur, en appliquant la loi qui les condamnait, sinon pour crimes de lèze-majesté et de haute trahison, du moins pour avoir coopéré à la création des Sociétés secrètes politiques en Pologne.

Mais le président Pierre Biélinski, tout en reconnaissant que la plupart des faits imputés aux prévenus paraissaient acquis à l'accusation, déclarait hautement que, dans sa conscience, ces faits cessaient d'être répréhensibles, en raison du sentiment généreux et patriotique qui aurait dirigé les prétendus coupables. « D'ailleurs, disait le vieux comte Biélinski, nous n'avons à juger que huit accusés, et il y a en Pologne plusieurs milliers de personnes qui ont pris part aux actes qu'on imputeà ces accusés et qui en revendiquent la responsabilité avec eux. »

Les prisons de Varsovie et celles de tous les palatinats, en effet, contenaient encore un grand nombre de Polonais qui avaient été arrêtés depuis plus d'un an et qui étaient incertains de leur sort. On pouvait néanmoins croire que leur punition se bornerait à cette incarcération préventive et qu'ils seraient mis en liberté provisoire, à la fin du procès des huit accusés, car le grand-duc Constantin avait exprimé formellement le désir de voir ce procès se renfermer dans les limites qui lui avaient été assignées au moment où il fut déféré au tribunal de la Diète.

On n'adjoignit donc pas aux huit accusés un seul de leurs complices, désignés ou nommés, par imprudence ou avec intention, dans les interrogatoires du prince Antoine Jablonowski, d'Alexandre Oborski, d'Oginski, etc. Mais la plupart des Polonais de la Lithuanie et de l'Ukraine, plus ou moins compromis dans l'instruction du procès, avaient



été envoyés à Saint-Pétersbourg pour y être jugés par le Sénat-dirigeant, comme étant domiciliés dans les provinces incorporées à la Russie et relevant ainsi des tribunaux russes.

Ces agents ou ces adhérents des Sociétés secrètes polonaises étaient déjà condamnés, ou ils le furent successivement, à différentes peines qui les déportèrent en Sibérie; leur procès n'eut d'ailleurs aucune publicité, et leur condamnation éveilla peu de sympathies, car ils s'étaient bornés, pour toute défense, à nier imperturbablement les faits de l'accusation et à protester qu'ils n'avaient pas eu la moindre connivence avec les conspirateurs russes du 14/26 décembre 1825.

Personne à Saint-Pétersbourg ne se préoccupait des résultats de cette affaire criminelle, qui suivait son cours à huis clos et qui restait, pour ainsi dire, enfermée dans l'enceinte de la citadelle et dans les archives du Sénat, tandis que le procès des huit patriotes polonais (c'est ainsi qu'on l'avait qualifié) causait une émotion croissante à Varsovie et dans toute la Pologne et ne semblait pas encore approcher de son dénouement.

Ce procès, que l'opinion publique avait fait national, servait de prétexte à des conciliabules politiques, non-seulement dans l'armée polonaise, mais encore dans les universités et dans les écoles militaires.

L'école des porte-enseignes d'infanterie, à Varsovie, était surtout le foyer d'une agitation et d'un complot permanents : là, un jeune homme, d'une audace et d'une énergie incroyables pour son âge, Pierre Wisocki, avait enrôlé la plupart de ses camarades dans une association secrète, destinée à préparer le réveil de la Pologne indépendante.

Quant aux étudiants des universités, c'était toujours le savant professeur Joachim Lelewel, qui, quoique surveillé



par la police et sérieusement compromis dans le procès criminel que la Diète avait à juger, continuait avec une incessante activité à exciter, à irriter, à aigrir les instincts généreux de la jeunesse.

La Diète ne pouvait échapper à ces influences malfaisantes de l'esprit révolutionnaire : la Diète, qui depuis plus de deux ans se voyait privée de son action législative, qui n'avait plus dans le gouvernement de la Pologne qu'un rôle passif, et qui semblait jouir des derniers priviléges de son existence éphémère, profita de sa convocation momentanée en Cour suprême de justice, pour créer dans son sein une force d'opposition redoutable, à la fois monarchique, libérale et républicaine, fermement résolue à lutter, sous ces trois formes distinctes, contre le principe de la domination russe.

Quelques-uns des sénateurs, seulement les plus impatients et les moins sensés, paraissaient incliner vers les partis extrêmes et parlaient d'appeler le pays à la défense de ses droits ; tous les autres étaient d'accord pour faire une guerre sourde, incessante, implacable, à la Russie, et pour détacher lentement la Pologne de cette Puissance qui l'avait unie à elle, mais qui ne l'avait pas absorbée. La Diète se préparait ainsi à la résistance, en prévision de la reprise prochaine de son rôle d'assemblée délibérante. D'une part, le prince Adam Czartoryski, que ses relations d'amitié avec l'empereur Alexandre avait mis en défiance auprès de ses concitoyens, était revenu de son exil volontaire à l'étranger, pour se placer ouvertement à la tête du parti monarchique qui se proposait de relever le trône de Pologne sur ses anciennes bases. D'une autre part, le groupe libéral, dont les frères Niemoïowski s'étaient faits les chefs et les meneurs, avait pris pour modèle la tactique



du côté gauche de la Chambre des députés de France, pour attaquer et harceler sans cesse le Gouvernement russe avec les armes que leur fournissait la Constitution de Pologne.

Les frères Niemoïowski n'avaient pas eu de peine à faire entrer dans cette ligue offensive et défensive les membres les plus considérables de la Diète, les deux nonces Théophile et Théodore Morawski, Wladislas Ostrowski, Barzykowski, Ledochowski, Valentin Zierkowski, François Wolowski, Dominique Krysinski et d'autres, à qui leur naissance illustre, leur grande fortune territoriale et leurs immenses relations de famille attribuaient dans le pays un crédit et une autorité, qu'ils mirent dès lors au service de l'opposition polonaise.

On attendait que la Diète eût obtenu de l'empereur Nicolas le droit de rouvrir ses sessions annuelles, pour commencer une guerre à outrance, mais adroitement déguisée, contre l'organisation politique qu'Alexandre Ier avait donnée à la Pologne. Jusque-là, le procès des huit patriotes polonais avait paru offrir le meilleur terrain où l'on pût semer l'agitation et faire une ample moisson de sympathies populaires en faveur de la cause nationale.

Le grand-duc Constantin était instruit de tout ce qui se tramait dans les conciliabules du Sénat, mais il ne s'en préoccupait que médiocrement, et il mettait sur le compte d'un sentiment patriotique qui ne lui déplaisait pas à certains égards, les tendances d'opposition que manifestaient entre eux les sénateurs.

Il croyait, d'ailleurs, que la plupart avaient confiance en lui, et que tous le regardaient comme le plus sûr et le plus ferme appui de la Pologne, qui était devenue, en effet, depuis son mariage avec la princesse Lowicz, une



seconde patrie, qu'il ne sacrifiait en aucun cas à sa patrie véritable, et qu'il se flattait de rendre de plus en plus heureuse et florissante.

Il avait même gagné à ses vues quelques-uns des nonces, en leur persuadant que l'avenir de la nationalité polonaise lui était aussi cher qu'à eux-mêmes. Il leur laissait entendre, aussi, que, si dévoué qu'il fût à la grandeur et à la gloire de la Russie, il ne verrait pas d'inconvénients à restreindre et à diminuer les effets de la domination russe en Pologne.

Il comprenait, disait-il, les susceptibilités et les défiances d'un peuple, qui était fier, à juste titre, de son histoire, et qui n'avait ni perdu, ni aliéné son indépendance, en recevant la Constitution que l'empereur Alexandre lui avait gracieusement octroyée.

C'étaient là des sentiments vraiment polonais, et néanmoins le césarewitch, dont les brusqueries, les pétulances et les inégalités de caractère altéraient trop souvent la bonté naturelle, était moins populaire que jamais dans le pays qu'il avait adopté et dont il prenait si vivement à cœur les intérêts et les destinées.

Il ne s'était pas rendu à Saint-Pétersbourg, dans les derniers jours de l'année 1827, comme son auguste mère l'en avait prié avec instances, comme l'empereur le lui avait demandé, pour passer en famille les fêtes du premier de l'an, selon l'habitude qu'il avait contractée sous le règne d'Alexandre.

On pense que sa femme, la princesse Lowicz, qui n'était pas invitée à ces réunions de famille, l'empêchait d'y paraître ; mais, dans cette circonstance du moins, ce ne fut pas là le motif qui retint le césarewitch à Varsovie : il était fort inquiet de la tournure que la Cour suprême voulait



donner aux débats du procès des huit Polonais, et il essayait encore de conjurer, par l'entremise de ses ministres et de ses amis, ce qu'il considérait comme un péril grave pour l'ordre public, et en même temps pour les droits constitutifs du royaume de Pologne.

Malgré le césarewitch, et ses amis et ses ministres, le Sénat venait de décider en principe que les débats auraient lieu en séance publique et que les accusés, dont l'acquittement semblait assuré d'avance, seraient libres de choisir leurs défenseurs dans le barreau de Varsovie.

Ce fut pour exposer cet état de choses, assez inquiétant, à l'empereur, que Constantin, accompagné du comte Lubeçki, ministre des finances de Pologne, fit un rapide voyage à Saint-Pétersbourg où il ne passa que dix jours. Il était arrivé le 26 janvier et il repartit le 7 février, sans que sa présence dans la capitale eût été même remarquée.

Il ne sortait de son palais de Tauride, que pour aller au palais d'Hiver, où il restait en conférence avec l'impératrice-mère ou avec l'empereur, pendant des journées et des soirées entières.

Il ne fut question dans ces conférences que des affaires de Pologne, et le césarewitch se refusa constamment à intervenir, ne fût-ce que par l'émission d'un simple avis, dans les affaires générales de l'Empire et surtout dans les actes personnels du gouvernement de l'empereur. Nicolas, en revanche, le laissa libre de régler à sa guise et suivant son propre sentiment toutes les questions relatives à l'administration du royaume de Pologne.

L'empereur conseilla cependant au césarewitch de ne pas tolérer au sein de la Diète une espèce de complot de résistance et de révolte : il se plaisait encore à espérer que les juges des conspirateurs polonais ne manqueraient pas



à leurs devoirs; dans tous les cas, en face d'une situation que la guerre imminente avec la Turquie pouvait rendre plus difficile encore, il était fort peu disposé à autoriser la session de la Diète.

L'impératrice-mère éprouva une triste et profonde émotion, lorsque son fils aîné Constantin prit congé d'elle et reçut sa bénédiction, comme si cette entrevue devait être la dernière.

L'impératrice-mère, dont la santé ne se raffermissait pas, était encore sous le coup des lugubres pressentiments que lui avaient laissés le départ du césarewitch, quand elle se sentit frappée dans ses plus chères affections. La princesse de Lieven, qui était pour elle une amie bien précieuse, et qui ne l'avait pas quittée depuis plus de quarante ans, lui fut enlevée après une courte maladie, pendant laquelle l'impératrice prodigua les soins les plus touchants à la vénérable gouvernante de tous ses enfants.

Cette mort, presque subite, répandit la douleur et la consternation dans la famille impériale dont la princesse de Lieven semblait faire partie, tant elle s'y voyait entourée de considération, de respect et d'attachement.

Lorsque l'éloge de la défunte était dans toutes les bouches, et que la société de Saint-Pétersbourg se montrait avide de détails nouveaux ou peu connus concernant la digne amie de l'impératrice-mère, un témoin oculaire raconta une scène charmante d'intérieur, qui s'était passée dans les derniers jours de décembre 1825.

L'impératrice Alexandra se trouvait seule avec ses enfants, les grandes-duchesses Marie et Olga qui jouaient ensemble, le grand-duc héritier qui s'amusait à dessiner et à colorier des estampes avec le petit camarade qu'on avait attaché à sa personne comme un ami d'enfance. On annonce



la comtesse de Lieven. Aussitôt, le jeune prince et les deux princesses quittent leurs jeux et leur travail, courent à la rencontre de la comtesse, lui baisent la main, s'empressent autour d'elle et lui donnent à l'envi les témoignages de l'affection la plus tendre et la plus respectueuse.

L'impératrice Marie fut surtout inconsolable de la mort de la princesse de Lieven, et, sous l'empire d'une funèbre préoccupation, elle dit à plusieurs personnes de son entourage, qu'elle ne survivrait pas longtemps à l'amie qu'elle pleurait.

L'empereur, que cette perte cruelle n'avait pas moins éprouvé, dut redoubler d'attention et de prévenances auprès de son auguste mère, pour lui rendre un peu de résignation et de calme. Il assista en personne avec son frère Michel aux funérailles de la gouvernante des grands-ducs et des grandes-duchesses; toute la cour et une foule immense s'associèrent aux regrets qui avaient fait d'un deuil de famille le deuil de tous.

Le corps de la princesse de Lieven fut transporté en Courlande et inhumé solennellement, le 22 mars, dans sa propriété de Mesohten, qu'elle avait choisie elle-même pour le lieu de sa sépulture.

Peu de jours après, mourait aussi à Saint-Pétersbourg le général comte de Lamsdorff, ancien gouverneur de l'empereur Nicolas et du grand-duc Michel. Le comte de Lamsdorf, en apprenant la mort de la princesse de Lieven, pressentit tout à coup sa fin prochaine, que lui annonçaient d'ailleurs son grand âge et ses infirmités, et voulut aussitôt quitter sa terre de Schrounden en Courlande où il résidait depuis 1822, pour venir saluer une dernière fois ses augustes élèves.

Il répétait, à ses derniers moments : « Béni soit Dieu! je



meurs content, puisque j'ai revu l'empereur et que Sa Majesté a daigné m'accueillir avec bienveillance. »

Le départ de l'empereur pour l'armée devait avoir lieu après Pâques; l'époque en était fixée d'avance, mais les hauts fonctionnaires et les personnes de la maison, qui se trouvaient désignés pour accompagner Sa Majesté, ne furent avertis que dans le courant d'avril de se tenir prêts pour cette époque.

Il n'y eut pas, cette année-là, beaucoup de réceptions au palais d'Hiver; la famille impériale vivait plus renfermée que jamais et paraissait redouter tout ce qui pouvait la distraire de cette vie d'intérieur où le prince Guillaume de Prusse était venu prendre sa place dès le mois de décembre.

Sa sœur l'impératrice Alexandra et son auguste beau-frère ne le laissèrent pas retourner à Berlin et le gardèrent près d'eux jusqu'à ce que le prince d'Orange, qu'on attendait aussi, fût arrivé à son tour pour passer avec eux le dernier mois que l'empereur accordait à sa famille, avant de partir pour la guerre de Turquie.

L'impératrice-mère avait espéré que le prince d'Orange, qui exerçait tant d'influence sur les décisions de l'empereur, emploierait cette influence à le dissuader d'aller se mettre en personne à la tête de son armée; mais elle se résigna enfin à subir une séparation qu'elle redoutait, quand elle vit que, loin de seconder ses résistances et de partager ses idées à cet égard, le prince d'Orange approuvait pleinement la résolution de l'empereur et l'encourageait à prendre part personnellement à cette guerre, qui ne rencontrait que mauvais vouloir dans les cabinets de l'Europe et qui était devenue pour la Russie une question d'honneur, de dignité et presque d'existence politique.

— Dès qu'on verra l'empereur ouvrir en personne la cam-



pagne et passer le Danube, disait-il à l'appui de son opinion, on comprendra que la Russie est engagée trop avant pour reculer, et il faudra bien que l'Europe accepte les conséquences de cette situation.

Au reste, ce n'était que le départ de l'empereur, qui pouvait faire croire à la guerre, car elle paraissait encore douteuse, puisque la Porte Ottomane n'avait, pour l'éviter, qu'à reconnaitre les griefs dont se plaignait la Russie et à céder amiablement sur certains points de conciliation et de bonne entente amicale, dans lesquels sa dignité, son honneur et son intérêt n'étaient pas même compromis.

Le *Moniteur*, journal officiel du Gouvernement français, exposait ainsi la situation très délicate et très compliquée de la politique européenne, dans le cas d'une guerre de la Russie et de la Porte Ottomane :

« Il est difficile de prévoir quelles seront, relativement au traité du 6 juillet, les conséquences d'une détermination, que les provocations toutes directes de la Porte semblent rendre plus particulières à la Russie. Les Conférences de Londres continuent encore : on devra y rechercher les moyens de maintenir la solidarité que la Porte essaye de rompre, et de coordonner l'occupation des Principautés, qu'elle a rendue inévitable, avec les mesures qu'il paraîtrait convenable de prendre simultanément du côté de la Morée et de l'Archipel.

« Le cabinet russe a donné lieu de croire, par les sacrifices qu'il a faits jusqu'à présent à la cause commune, qu'il coopérera sincèrement à maintenir un concours de vues et d'actions, que des circonstances plus impérieuses qu'imprévues l'ont seules engagé à devancer de son côté.

« Si cette harmonie, dont rien encore ne fait prévoir l'interruption, continuait de présider aux mesures prises de



part ou d'autre pour atteindre le but commun, la tranquillité de l'Europe pourrait être garantie, car il serait difficile de croire que la Porte s'obstinât toujours à braver des démonstrations que l'alliance européenne rendrait si imposantes par son accord. Cet accord est désirable pour tout le monde, pour la Porte surtout. Éclairée enfin sur le danger de sa situation, elle doit finir par le comprendre ; nous le désirons. La question s'agite, pour elle comme pour la paix de l'Europe, entre le Pruth et le Danube. »



LXXXVIII

Nicolas n'avait pas attendu le commencement de la guerre, pour fournir aux Puissances de l'Europe, et particulièrement à la France et à l'Angleterre, les explications qu'elles étaient en droit de lui demander officieusement sur les causes et le but de cette guerre, qui menaçait de mettre en feu l'Orient.

Dès le mois de février 1828, il avait adressé aux Cours de Londres et de Paris une déclaration relative aux rapports particuliers de la Russie avec la Porte, rapports qui étaient de plus en plus difficiles depuis le traité d'Ackerman, et qui avaient fini par se rompre tout à fait, par suite de provocations continuelles et de violences inouïes de la part du Gouvernement turc. L'empereur n'avait qu'un seul parti à prendre après de telles insultes, après de telles violations de tous les traités existants : c'était d'en appeler au sort des armes, malgré tout son désir de conserver la paix.

Il espérait, pourtant, que cette situation nouvelle, qu'il se voyait forcé de subir, ne changerait rien aux conventions du traité de Londres, et que les trois Puissances alliées continueraient à unir leurs efforts pour assurer la pacification de la Grèce.



Quant aux bruits que la malveillance ou la peur avait fait circuler sur de prétendus dangers qui menaçaient la paix générale, sur les vues ambitieuses de la Russie et sur ses projets de conquêtes, il dédaignait de répondre à ces ridicules calomnies.

Certes, il voulait que la liberté de la navigation du Bosphore et du commerce de la mer Noire fût désormais inviolable; il voulait que les traités entre la Russie et la Porte fussent rigoureusement observés; il voulait que les sujets russes qui avaient été lésés par le fait du Gouvernement turc se trouvassent indemnisés, et que la Russie fût également indemnisée des frais de guerre que lui avait imposés l'attitude hostile du sultan; mais il ne songeait, ni à détruire, ni à diminuer la Puissance ottomane, et il se déclarait prêt, jusqu'au dernier moment, à conclure la paix avec elle, sur des bases que la justice et la modération règleraient de part et d'autre.

Ces explications nettes et explicites, mais empreintes d'une inébranlable décision, ne rencontrèrent pas auprès du cabinet anglais l'accueil favorable qu'elles avaient trouvé à la cour de France, et pourtant, depuis le 25 janvier 1828, le cabinet anglais avait été recomposé par lord Wellington, qui était vraiment l'ami de l'empereur Nicolas, sans être le complaisant de la politique russe.

Le Gouvernement français, non-seulement ne manifesta aucune défiance à l'égard de la Russie, mais encore il ne trouva pas mauvais que cette Puissance, qui avait à se plaindre de la Turquie, demandât et obtînt satisfaction par la voie des armes. La France, en ce moment même, n'agissait pas autrement pour son propre compte, lorsqu'elle dénonçait le blocus du port d'Alger aux États européens, et qu'elle se montrait déterminée à poursuivre par la force



le redressement des griefs sérieux qu'elle avait contre la régence d'Alger.

L'Angleterre voyait, avec autant de déplaisir que d'inquiétude, l'approche d'un conflit inévitable entre la Russie et la Turquie : le traité de Londres n'avait été, de sa part, qu'une concession temporaire, pour empêcher, ou du moins pour ajourner indéfiniment, cette guerre d'Orient, qui pouvait anéantir l'Empire Ottoman au profit de l'Empire Russe, et qui devait, dans tous les cas, donner à la Russie une prépondance à la fois militaire et commerciale dans les Échelles du Levant. L'Angleterre fut donc sur le point de suspendre l'exécution du traité de Londres et de se séparer de ses alliées, la France et la Russie, pour se rattacher, par un traité secret, à la politique du Divan.

Lord Wellington, chef du cabinet anglais, refusa son concours à ces manœuvres diplomatiques, qui avaient déjà, dit-on, abouti à un projet de réconciliation avec la Porte, et, en même temps, il usa de son crédit particulier auprès de l'empereur Nicolas, pour le dissuader d'entreprendre une guerre que l'Europe voyait avec défiance comme devant troubler son repos, ébranler son équilibre et entraîner, tôt ou tard, de graves complications.

Wellington avait trop compté sur l'autorité que son auguste ami accordait à son opinion et à ses conseils : tous ses efforts, si habiles et si persévérants qu'ils fussent, ne réussirent pas même à retarder d'un jour la déclaration de cette guerre, qui était irrévocablement décidée depuis plusieurs mois, et qui aurait commencé plus tôt, si la saison l'eût permis.

Ainsi, dès la fin de janvier 1828, l'empereur avait choisi d'avance, dans sa sagesse, l'homme d'État qu'il se proposait de mettre à la tête de l'administration des principautés



danubiennes, au moment où ces principautés seraient occupées par son armée. Son choix s'était donc fixé déjà sur un administrateur intègre, généralement estimé, lorsqu'il adressait ce rescrit flatteur au conseiller privé, comte Pahlen, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie :

« Comte Fédor Petrovitch ! Pendant votre administration des gouvernements de la Nouvelle-Russie et de la province de Bessarabie, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, avec une satisfaction particulière, que les soins infatigables dans l'exercice de vos fonctions avaient constamment pour but les avantages et le bien-être des provinces qui vous étaient confiées. Des services aussi distingués et aussi utiles ont entièrement justifié le choix que j'avais fait de vous, et vous ont acquis des titres à Ma plus sincère reconnaissance et à Ma bienveillance. Voulant vous en donner un témoignage, j'ai cru devoir vous conférer l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, dont je vous transmets ci-joint les insignes.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« 25 janvier (6 février, nouv. st.) 1828. »

On savait dès lors, à la cour de Saint-Pétersbourg, que le comte Frédéric de Pahlen avait reçu l'ordre de venir rejoindre l'empereur à l'armée. On savait, aussi, que le vice-chancelier, comte de Nesselrode, et le comte de Diebitsch étaient désignés également pour accompagner l'empereur à son quartier-général et pour le suivre dans tout le cours de la campagne.

Il n'avait pas été pourvu au remplacement temporaire du vice-chancelier dans son département ministériel, car



sa présence auprès de l'empereur n'entraînait qu'un simple déplacement du ministère des affaires étrangères, et le comte de Nesselrode, quoique éloigné de la capitale, devait conserver la haute direction des affaires politiques.

Quant à l'aide de camp général comte de Diebitsch, il avait dû céder provisoirement au général d'infanterie comte Tolstoï, que la loyauté de son caractère faisait surnommer le *Chevalier sans peur et sans reproche*, la direction de l'état-major des colonies militaires et le commandement en chef de toutes ces colonies. De plus, l'empereur avait nommé ce général, qu'il aimait et qu'il estimait, commandant de Saint-Pétersbourg, au moment où il se préparait à s'en éloigner.

Le ministère d'État, en l'absence de l'empereur, devait fonctionner, comme d'habitude, sous la direction du comte Victor de Kotschoubeï, président du Conseil de l'Empire. L'amitié particulière que l'impératrice-mère portait, depuis longues années, à cet éminent homme d'État, ne pouvait qu'ajouter à son crédit et à sa prépondérance.

Les modifications que Nicolas crut devoir faire, avant son départ, dans le personnel du cabinet, sans doute avec l'approbation de son auguste mère, avaient pour objet de donner à la fois plus d'activité et plus d'unité au pouvoir administratif.

L'amiral marquis de Traversei avait appris à l'étranger, où il voyageait pour raison de santé, que le département de la marine, dont il était toujours chef titulaire, subissait une transformation complète et allait être confié exclusivement à son adjoint le vice-amiral Moller : il s'était empressé de rentrer en Russie, pour suspendre sa destitution et conjurer sa disgrâce, mais l'empereur, en l'accueillant avec la plus gracieuse distinction, lui fit comprendre que

le service actif ne convenait plus à son âge et que ses infirmités avaient sonné l'heure de sa retraite.

Ce rescrit, adressé au vieux marin français, qui avait encore un de ses fils sur la flotte russe, et qui conservait son titre de membre du Conseil de l'Empire, fut le couronnement de sa carrière ministérielle et la récompense de ses services sous le drapeau de la Russie :

« Marquis Ivan Ivanovitch ! Ayant divisé l'administration de la marine en un état-major de marine attaché à Ma personne, et un ministère qui, d'après sa nouvelle organisation, n'aura d'autres attributions que la partie économique, j'éprouve une véritable satisfaction à vous adresser les témoignages de Ma reconnaissance de vos services dans la direction du ministère de la marine sous son organisation antérieure. Je donne, en même temps, l'ordre de vous continuer en entier le traitement dont vous jouissez. Persuadé que vous vous empresserez de consacrer de nouveau tous vos soins au service de l'Empire, aussitôt que l'état de votre santé vous permettra de vous occuper d'affaires, j'ai jugé nécessaire de vous conserver la dignité de membre du Conseil de l'Empire. En assistant à ses délibérations, vous apporterez sans doute une attention particulière aux affaires relatives à la marine et continuerez ainsi à lui être utile.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 24 mars (5 avril, nouv. st.) 1828. »

Le ministère de l'instruction publique avait été scindé en deux ministères distincts, qui donnèrent lieu à la nomination de deux ministres, en remplacement de l'amiral Chischkoff, qu'on accusait d'être l'ennemi systématique



des lumières, parce qu'il s'était montré peu favorable à la propagation de l'enseignement mutuel. L'état de sa santé et son âge avancé furent les prétextes qu'on mit en avant pour motiver sa retraite, quoiqu'il fût encore, malgré ses soixante-quatorze ans, aussi vert et aussi ardent qu'un jeune homme. C'était un savant distingué, mais on lui reprochait de ne prendre qu'un médiocre intérêt aux questions religieuses.

Cette circonstance décida peut-être l'empereur à séparer du ministère de l'instruction publique la direction des cultes étrangers, qui fit dès lors partie du ministère de l'intérieur et fut confiée à Dmitri Bloudoff. Quant au ministère de l'instruction publique, il passa dans les mains de l'aide de camp général prince Charles de Lieven, qui, dès son enfance, avait été l'ami de l'empereur Alexandre, avant de devenir celui de l'empereur Nicolas, malgré la grande différence d'âge qui existait entre eux. Le souvenir vénéré de sa mère, la princesse de Lieven, servit encore à rapprocher davantage le ministre et le souverain.

L'empereur voulait donner la plus grande extension possible à l'instruction publique, et surtout à l'instruction primaire, en la fondant sur des bases religieuses. Le prince Charles de Lieven était naturellement porté à seconder, à cet égard, les vues du monarque, car, à l'exemple et peut-être à l'instigation de son auguste ami, l'empereur Alexandre, il n'avait l'esprit que trop enclin à la dévotion et au mysticisme. Il donna, en effet, à l'instruction publique, qu'il dirigea pendant cinq ans, une tendance moins philosophique et moins libérale, mais il ne contribua pas peu à faire de la religion orthodoxe la pierre angulaire de l'enseignement.

Le conseiller privé Lanskoï, qui n'avait pas encore



quitté le ministère de l'intérieur, céda enfin sa place à l'aide de camp général Zakrewsky, que l'empereur avait eu l'occasion d'apprécier, quand ce général fut adjoint, en 1826, à la Haute Cour nationale, et s'y fit remarquer par la rectitude et la netteté de son jugement.

L'empereur, qui l'avait fait directeur en chef de l'administration du palais de Tzarskoé-Sélo et gouverneur général de Finlande, avant de le nommer ministre de l'intérieur, lui adjoignit un peu plus tard le conseiller privé Nowossiltzoff.

L'ex-ministre Lanskoï avait reçu le rescrit suivant, comme un témoignage de l'estime qu'il emportait en se retirant des affaires :

« Vassili Serguéiévitch ! Ayant égard à votre demande, et en considération de votre âge avancé et du mauvais état de votre santé, je vous autorise à résigner la présidence de la Commission des pétitions, ainsi que la direction du ministère de l'intérieur et toutes les fonctions attachées à cette place. Je suis assuré que, par votre zèle et l'expérience que vous avez acquise pendant la longue carrière de vos services, vous continuerez à vous rendre utile à l'État, en qualité de membre du Conseil de l'Empire.

« Je donne, en même temps, au ministre des finances, l'ordre de vous conserver la totalité du traitement dont vous jouissez.

« Je suis votre affectionné.

« Nicolas.

« Le 19 avril (1er mai, nouv. st.) 1828. »

Il y eut aussi deux ou trois nominations nouvelles dans le Conseil de l'Empire, qui se composait de quatre dépar-



tements : Législation, Affaires militaires, Affaires civiles et ecclésiastiques, Économie politique, sous la direction de quatre présidents.

Ces présidents étaient alors le grand-veneur de Paschkoff, le général comte Pierre de Tolstoï, l'amiral Nicolas de Mordwinoff, et le conseiller privé actuel prince Alexis de Kourakine. Ils devaient se réunir, deux fois par semaine, en l'absence de l'empereur, aux ministres à portefeuille, qui restaient à Saint-Pétersbourg, excepté le comte de Nesselrode, que représentait, au siége de son département, le conseiller privé et sénateur Diwoff, et former ainsi le comité des ministres, présidé par le comte Victor Kotschoubeï, président du Conseil de l'Empire. Les délibérations des séances seraient ensuite soumises à l'impératrice-mère, qui aurait à les approuver et qui déciderait souverainement dans toutes les questions concernant l'administration intérieure et le gouvernement de l'Empire.

L'empereur, qui emmenait avec lui, outre le vice-chancelier, ministre des affaires étrangères, son chef d'état-major général, le comte de Diebitsch, le vice-amiral prince Menchikoff, chef d'état-major pour la marine, et le sénateur Abakoumoff, directeur en chef des approvisionnements de l'armée active, se réservait exclusivement de diriger, de son quartier-général, les affaires de la politique extérieure, celles de la marine et de la guerre.

Voici quelle était alors l'organisation de l'armée russe, destinée à entrer en campagne au mois de mai et qui ne devait recevoir des renforts qu'à la fin du mois d'août.

Cette armée d'opération se composait de trois divisions, formant un effectif de cent six mille hommes environ.

Le troisième corps, sous les ordres du général Roudzewitch, avait quarante-huit bataillons d'infanterie, trente-



deux escadrons de cavalerie régulière, sept régiments de Cosaques et dix-neuf compagnies d'artillerie, avec deux cent vingt-huit pièces de canon. Trois mille deux cents hommes d'infanterie, composant la septième brigade, avaient été détachés de ce corps, qui en comprenait cinquante mille cinq cents, pour soutenir une expédition maritime, que le vice-amiral Greig devait faire simultanément, avec le prince Menchikoff, contre Anapa et ensuite contre les autres forteresses turques des côtes occidentales de la mer Noire.

Le sixième corps, sous les ordres du général Roth, ne comptait pas plus de vingt-cinq mille hommes : vingt-quatre bataillons d'infanterie, seize escadrons de cavalerie régulière, cinq régiments de Cosaques et huit compagnies d'artillerie avec quatre-vingt seize pièces de canon.

Le septième corps, sous les ordres du général Woïnoff, était de trente mille hommes, répartis en vingt-quatre bataillons d'infanterie, vingt-quatre escadrons de cavalerie régulière, trois régiments de Cosaques, deux bataillons de sapeurs et de pionniers, et huit compagnies d'artillerie avec quatre-vingt seize pièces de canon et quarante-huit pièces d'artillerie de siége.

On sait que Paul de Kisseleff, chef d'état-major de la deuxième armée, avait insisté auprès de l'empereur, pour que l'armée d'opération fût portée immédiatement à cent soixante mille hommes, car, disait-il dans un mémoire annexé au plan de campagne, l'occupation des Principautés pendant toute la durée de la guerre devait immobiliser trente à quarante mille hommes dès l'ouverture de la campagne.

Il faut pourtant ajouter aux cent six mille hommes que le département de la guerre avait jugé suffire, du moins



pour commencer les opérations actives de la campagne, trente mille hommes de la garde impériale, qui n'étaient pas encore en route et qui ne pouvaient rejoindre qu'après trois ou quatre mois de marche le quartier-général du feld-maréchal comte de Wittgenstein.

L'avant-garde seulement de ces trente mille hommes avait quitté Saint-Pétersbourg, le 13 avril, pour conduire à l'armée du Danube la grosse artillerie de siége, et l'on apprit bientôt qu'elle n'avançait qu'avec les plus grandes difficultés dans les chemins que le dégel avait rendus presque impraticables et qui avaient besoin d'être raffermis par la belle saison.

Le prochain départ de l'empereur Nicolas donna, en quelque sorte, un caractère plus solennel et plus imposant aux cérémonies religieuses des fêtes de Pâques.

L'empereur et la famille impériale assistèrent à la messe de la résurrection, célébrée dans la chapelle du palais d'Hiver, la nuit qui précéda le saint jour pascal. Tous les assistants furent pénétrés d'une émotion profonde et inexprimable, que leur communiqua la présence des deux impératrices, distraites dans leurs ferventes prières par leurs pressentiments personnels et pouvant à peine retenir leurs sanglots au milieu des chants de joie et de triomphe que l'Eglise fait éclater en l'honneur de la résurrection du Christ.

Après l'office, Leurs Majestés reçurent les félicitations du Conseil de l'Empire, des ministres, du Sénat, de la cour, des hauts fonctionnaires, des généraux et des autres personnes de distinction. On remarqua que l'empereur, qu'on avait l'habitude de voir souriant et radieux le jour de Pâques, était, ce jour-là, pâle, soucieux et mélancolique.

Le même jour, après vêpres, les deux impératrices reçurent aussi, dans la chapelle, les félicitations des dames,



selon l'usage : leur contenance triste et morne, leurs yeux encore pleins de larmes, produisirent autour d'elles une douloureuse impression de respectueuse sympathie. Tout le monde comprenait que Leurs Majestés regardaient avec effroi dans l'avenir les conséquences redoutables d'une séparation de plusieurs mois.

— Quand mon bien-aimé fils Alexandre me quitta pour son fatal voyage de Taganrog, dit l'impératrice-mère à la princesse Wolkonsky, j'éprouvais les mêmes appréhensions, et quatre mois plus tard j'apprenais la perte irréparable que nous avions faite. Ceux qui s'aiment ne devraient jamais s'éloigner les uns des autres! Mon fils Nicolas nous quittera bientôt, et cette fois il me semble que c'est moi qui vais le quitter!

L'empereur, suivant une vieille coutume à laquelle il ne dérogea que très rarement durant son règne, sortit de son palais, le jour de Pâques (7 avril), et se montra au peuple, dans les rues, pour recevoir les salutations de ses sujets.

Tous ceux qu'il rencontrait, les plus humbles et les plus pauvres, les vieux et les jeunes, avaient l'insigne honneur de lui donner le baiser de paix, en échangeant avec lui la formule sacramentelle (*Christ est ressuscité*) : l'émotion était grande chez ces braves gens qui recevaient l'accolade de leur auguste maître ; tous versaient des larmes d'attendrissement, et quelques-uns, qui avaient entendu parler vaguement de son départ pour l'armée, se hasardaient à lui dire avec une touchante naïveté : « Est-il possible que notre père veuille abandonner ses enfants! Nous prierons Dieu, pour que tu nous reviennes promptement sain et sauf et plein de gloire, après avoir vaincu tes ennemis qui sont aussi les ennemis de notre divin Sauveur! »

Les fêtes de Pâques furent, comme à l'ordinaire et plus



qu'à l'ordinaire, une époque solennelle de distribution de récompenses, de grâces, de faveurs en tout genre, que l'empereur se plut à répandre sur ses plus dignes et ses plus intimes serviteurs.

Il faut citer comme un témoignage de satisfaction exceptionnel la lettre autographe que Sa Majesté écrivit au grand-maître de la cour, baron d'Albedyll, dirigeant en chef le comptoir de l'intendance de la cour : on sent dans cette lettre que l'empereur avait à cœur de mettre à l'ordre du jour, pour ainsi dire, la probité et le désintéressement des fonctionnaires de l'État.

« Baron Pierre Romanovitch ! les comptes que vous avez présentés pour le comptoir de l'intendance de la cour, ont constamment offert la preuve du zèle et de la sollicitude infatigable que vous apportez non-seulement à ménager les intérêts du Trésor, mais encore à mettre dans le meilleur ordre et dans l'état le plus satisfaisant les parties confiées à votre administration. Vos comptes actuels pour l'année 1827 me procurent également la satisfaction de voir que, grâce à vos soins et à vos sages dispositions, les revenus économiques du comptoir de l'intendance de la cour ont encore éprouvé dans cette année un accroissement considérable et permis de solder les dépenses de réparations et de reconstructions de plusieurs édifices, sans qu'il ait été nécessaire d'accorder des allocations spéciales pour cet objet.

« Désirant vous donner un témoignage de ma reconnaissance et récompenser la longue et honorable carrière de vos services, je vous ai assigné sur la Trésorerie impériale une pension de dix mille roubles en sus de votre traitement annuel.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 23 mars (4 avril, nouv. st.) 1828. »



Une autre lettre, non moins honorable pour celui qui eut l'honneur de la recevoir, fut adressée en même temps à sir James Wylies, que l'empereur avait attaché à sa personne, en qualité de premier médecin, comme cet habile docteur anglais l'avait été à la personne d'Alexandre Ier pendant vingt ans. De plus, sir James Wylies, qui était sous le dernier règne chirurgien en chef de l'état-major général, devint médecin-inspecteur général des armées et alla organiser les hôpitaux permanents qui devaient, dans la campagne de Turquie, accompagner l'armée d'opération.

Cette mesure de prévoyance semblait d'autant plus indispensable, que les hommes de l'art n'étaient pas sans inquiétude sur les maladies épidémiques qui pouvaient éclater tout à coup parmi les troupes durant cette guerre, dont le théâtre serait le pays le plus marécageux et le plus insalubre du monde.

On disait déjà que la peste existait dans le camp de l'armée égyptienne en Morée, et l'on parlait vaguement, avec plus de mystère, d'une autre peste nouvelle, nommée le choléra-morbus, qui avait apparu depuis un an aux bords du Gange et qui s'était mise en marche vers l'Europe, en décimant les populations et en répandant sur son passage la désolation et la terreur.

Voici le rescrit de l'empereur à son médecin en chef, sir James Wylies :

« Le zèle éclairé que vous déployez dans l'exercice de vos fonctions et votre constante sollicitude à perfectionner le système de l'administration médicale de Mes armées, ont de tout temps appelé Mon attention particulière sur vos utiles services. En travaillant avec autant de fruit que d'activité à l'organisation d'hôpitaux permanents, vous venez



d'acquérir un titre de plus à Ma reconnaissance, et Je m'empresse de vous en offrir un gage, en vous envoyant une boite avec mon portrait.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 25 mars (6 avril, nouv. st.) 1828. »

Il n'est pas possible de rapporter ici en entier, malgré tout l'intérêt qu'ils présentent, les nombreux rescrits que Nicolas daigna adresser, avec des décorations ou des présents, aux personnes les plus distinguées de son entourage, au comte de Kotchoubeï, président du Conseil de l'Empire, en signalant le zèle constant qu'il avait déployé pendant sa longue carrière pour le service de la patrie; au prince Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur, en le remerciant de l'ordre parfait qu'il avait établi dans ce ministère; au maréchal de la cour Naryschkine, en le félicitant des économies qu'il avait réalisées sur les fonds affectés au service du comptoir de la cour; au prince Dolgorouky, en lui exprimant autant d'estime que de gratitude, au sujet des nouvelles réductions qu'il avait obtenues dans les dépenses des écuries; au secrétaire d'État D. Daschkoff, adjoint du ministre de l'intérieur, etc.

Les présents que l'empereur offrit de préférence, cette année-là, aux personnes qu'il voulut honorer d'un souvenir particulier, furent des tabatières ou des boîtes en or, richement ciselées et ornées de son portrait ou de son chiffre en diamants.

Il y eut quelques mutations dans les charges de la Cour, mais les promotions militaires furent surtout très multipliées. Personne aussi ne fut surpris de voir le colonel d'Adlerberg, du régiment des gardes de Moscou, devenir titulaire d'un emploi de haute et intime confiance qu'il rem-



plissait déjà auprès de Sa Majesté et prendre la direction de la chancellerie du chef de l'état-major général, en conservant son titre et ses fonctions d'aide de camp de l'empereur. Il devait, en cette double qualité, accompagner à l'armée son auguste protecteur.

La saison s'adoucissait tous les jours; l'état des routes devenant meilleur, le mouvement des troupes de la garde impériale, destinées à renforcer la seconde armée, avait continué, presque sans interruption, depuis le 13 avril; les trente mille hommes, qui devaient former un nouveau corps dans la campagne de Turquie, partirent successivement, par brigade, jusqu'à la fin d'avril, et se dirigèrent en deux colonnes sur Kiew et sur Gitomir : une partie de l'infanterie et l'artillerie, composant la colonne de gauche; le reste de l'infanterie et la cavalerie, la colonne de droite.

Ces troupes, magnifiquement équipées, et présentant le plus bel ensemble militaire qu'on pût désirer, étaient au grand complet de leurs bataillons et de leurs escadrons effectifs, avec un superbe matériel d'artillerie; elles ne laissaient en arrière, pour le service de la capitale, que les troisièmes bataillons et divisions d'infanterie et le premier corps de cavalerie de réserve.

Chaque régiment, à son départ de Saint-Pétersbourg, allait chercher ses drapeaux au palais d'Hiver; c'était l'empereur qui les lui remettait, de sa propre main, en adressant aux officiers des paroles flatteuses et des souhaits paternels, qui, transmis aux soldats et passant de bouche en bouche, excitaient l'enthousiasme et provoquaient les acclamations.

L'impératrice, tenant par la main le grand-duc héritier et suivie souvent de ses autres enfants, sortait de ses appartements pour dire adieu aux troupes. Ensuite le régiment, en tenue de campagne, était passé en revue, sur la

grande place du palais, par le grand-duc Michel et par l'empereur lui-même, qui se montrait toujours accompagné du prince d'Orange et du prince Guillaume de Prusse.

Le jeudi 1er mai, un dernier détachement de la garde, où l'on avait réuni exprès l'élite de toutes les armes, défila devant l'empereur et les deux impératrices, dans une revue qui fut encore plus brillante et plus imposante que les autres.

Le grand-duc Michel, qui allait partir le lendemain pour l'armée du Danube, était à la tête de la division; le grand-duc héritier, portant l'uniforme des gardes d'Ismaïlowsky, maniait avec adresse un cheval noir plein de feu, qu'il faisait galoper sur le flanc des régiments dont il était le chef.

Les troupes, suivies de tout leur bagage de guerre, parmi lequel on remarquait pour la première fois une batterie de fusées à la congrève, paraissaient animées d'une généreuse ardeur et pleines de confiance dans la victoire.

L'empereur, qui avait voulu les conduire lui-même hors de la barrière de Narva, après les avoir passées en revue avant leur sortie de la ville, leur adressait d'un ton chaleureux de sympathiques encouragements, en leur annonçant qu'il ne tarderait pas à les rejoindre et qu'il comptait bien prendre part avec eux à cette guerre, la plus juste et la plus nationale que la Russie pût entreprendre.

Les soldats, qui avaient tous les larmes aux yeux, lui répondaient par des cris unanimes de dévouement, et ils se disaient entre eux avec une sorte de foi religieuse : « Notre père fait bien tout ce qu'il fait, et c'est une sainte guerre que de vouloir réduire à la raison les Turcs, qui sont des mécréants. »

La foule, qui se pressait sur le passage des troupes, s'associait moins à leur exaltation militaire qu'à leurs té-



moignages de respectueux attachement pour l'empereur; chacun voulait, autant que possible, s'approcher de Sa Majesté, contempler ses traits, rencontrer son regard et recevoir, pour ainsi dire, sa bénédiction. Cependant on répétait tristement dans les groupes : « La guerre est juste et sera bonne; mais notre père ferait mieux de ne pas nous quitter, car ses enfants ont besoin de lui. »

La guerre était déclarée à la Turquie depuis cinq jours, et personne dans la capitale ne pouvait plus ignorer un fait que l'empereur avait voulu porter à la connaissance de ses peuples, avant que l'Europe en fût instruite.

Le dimanche, 27 avril, après la célébration de la messe, dans l'Église de Notre-Dame de Kasan, Son Éminence Séraphim, métropolitain de Novogorod et de Saint-Pétersbourg, entouré de tout son clergé, vint se placer devant les portes fermées de l'iconostase, sur les marches du sanctuaire, et annonça aux fidèles, qu'ils eussent à écouter respectueusement une communication de Sa Majesté.

Alors un diacre lut à haute et intelligible voix le manifeste impérial qui proclamait la guerre contre la Porte Ottomane. A la suite de cette lecture, les portes saintes se rouvrirent, le vénérable prélat rentra dans le sanctuaire et se prosterna devant l'autel; puis, il entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté solennellement pour implorer les bénédictions du ciel en faveur des armes russes.

La même cérémonie eut lieu simultanément dans les autres églises de la ville.

Voici le manifeste dont lecture fut donnée au peuple :

« Nous, par la grâce de Dieu, Nicolas Ier, etc., etc.

« La paix de Bukharest, conclue en 1812 avec la Porte Ottomane, après avoir été pendant seize ans l'objet de con-



testations fréquemment renouvelées, n'existe plus aujourd'hui, malgré tous les efforts que Nous avons faits pour maintenir ce traité et le garantir de toute attaque. La Porte, non satisfaite d'avoir détruit les bases de l'état de paix, insulte maintenant la Russie, et se prépare contre elle à une lutte à la vie et à la mort. Elle appelle aux armes ses peuples en masse ; elle accuse la Russie d'être son ennemie irréconciliable, foule aux pieds la convention d'Ackerman et, par conséquent, tous les traités antérieurs. Enfin, la Porte ne balance pas à déclarer qu'elle n'a consenti aux stipulations de cette paix, que pour pouvoir mieux cacher ses plans et les préparatifs d'une nouvelle guerre !

« A peine a-t-elle prononcé ce mémorable aveu, que déjà les droits du pavillon russe sont méprisés, les bâtiments qu'il protége arrêtés, et leurs cargaisons deviennent la proie d'un Gouvernement avide et arbitraire. Nos sujets se voient forcés de violer leur serment ou de quitter un pays ennemi, sans pouvoir trouver d'asile. Le Bosphore est fermé, notre commerce anéanti. Nos provinces méridionales, privées du seul débouché de leurs produits, sont menacées de pertes incalculables.

« Telle est la série d'attentats dont la Porte s'est rendue coupable, depuis la conclusion du traité de Bukharest jusqu'à ce jour, et tel a été malheureusement le fruit que la Russie a retiré des sacrifices et des efforts généreux qu'elle s'est imposés pour maintenir la paix avec une puissance voisine.

« Mais toute longanimité a des bornes : l'honneur du nom russe, la dignité de l'Empire, l'inviolabilité de ses droits et celle de notre gloire nationale en ont marqué le terme ; ce n'est qu'après avoir pesé dans toute leur étendue Nos devoirs fondés sur une impérieuse nécessité, et Nous être pé-

nétré de la plus intime conviction de la justice de Notre cause, que Nous avons ordonné à nos armées de marcher, avec l'aide de Dieu, contre un ennemi qui viole le droit des gens et les engagements les plus sacrés.

« Nous sommes convaincu que Nos fidèles sujets joignent à Nos prières leurs vœux les plus ardents pour le succès de Notre entreprise, et qu'ils invoqueront le Tout-Puissant, pour qu'il investisse de sa force Nos soldats et répande ses bénédictions sur Nos armes, qui sont destinées à défendre notre sainte et chère patrie.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 14/26 avril 1828.

« *Signé* : NICOLAS.

« *Contresigné* : Le vice-chancelier comte de NESSELRODE. »

Le lendemain de la publication du manifeste impérial, un ordre du jour de l'empereur, portant la même date, et adressé aux armées russes, fut envoyé au quartier-général du comte de Wittgenstein, qui avait reçu déjà des instructions personnelles pour passer le Pruth et entrer en Moldavie, le 7 mai.

Cet ordre du jour, que l'empereur fit lire en sa présence aux régiments de la garde prêts à quitter Saint-Pétersbourg, avait été accueilli par des acclamations belliqueuses; il était conçu en ces termes :

« La paix avec la Perse, cette paix si glorieuse et si utile pour notre patrie, n'a pas encore mis un terme aux brillants exploits des armées russes. Nous venons de mettre fin à une guerre justement entreprise, mais, d'un autre côté, nous attend une nouvelle lutte, non moins sacrée, pour la défense de notre honneur et des droits achetés au prix du sang russe. Déjà les démarches hostiles du Gouvernement turc avaient épuisé la généreuse longanimité de l'empe-



reur Alexandre, de glorieuse mémoire; maintenant, ce Gouvernement a comblé la mesure. A peine venait-il d'assurer la paix par les serments les plus solennels, qu'il a jeté ouvertement le masque d'amitié dont il s'était couvert. Nous allons marcher, pour faire cesser les troubles et le carnage dans les contrées limitrophes de notre empire et rétablir sur de solides bases la paix violée.

« Soldats! en combattant contre des nations civilisées et habiles dans l'art de la guerre, vous avez acquis une gloire impérissable, non-seulement par la bravoure qui vous assurait la victoire, mais encore par votre générosité. Une obéissance aveugle à ses chefs, une discipline sévère, et la clémence envers les vaincus, ont toujours caractérisé le soldat russe. Aussi, avez-vous vu les paisibles habitants accueillir votre arrivée avec joie, et ceux que vous aviez vaincus vous saluer du nom de leurs libérateurs. Vous conserverez encore cette gloire précieuse. En tendant une main amie à nos coreligionnaires, domptez ceux qui refuseront de se soumettre, mais épargnez les faibles et ceux que vous trouverez désarmés; épargnez les propriétés, les maisons et même les temples de nos ennemis, quoiqu'ils professent une religion différente de la nôtre. Ainsi l'ordonne la doctrine sacrée que nous tenons de notre Sauveur? Celui qui par sa douceur et son humanité se sera concilié les ennemis les plus acharnés, celui qui aura pris la défense de la veuve et de l'orphelin, sera aussi cher à mon cœur, que le plus brave dans les combats.

« Soldats russes! vous ne tromperez pas mon attente. Nous avons pour nous Dieu, qui couronne par la victoire le bon droit et l'intrépidité.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 14 (26, nouv. st.) avril 1828. »



Deux jours avant la publication du manifeste de l'empereur, plusieurs ukases adressés au Sénat-dirigeant avaient déclaré en état de guerre les gouvernements de Podolie, de Kherson, et la province de Bessarabie, lesquels se trouvaient ainsi incorporés à l'arrondissement militaire de la seconde armée.

Il était dit, dans un de ces ukases, que l'empereur avait pris, pour l'administration des principautés de Moldavie et de Valachie, certaines dispositions spéciales, qui seraient mises à exécution aussitôt après l'occupation de ces principautés, mais que toutes les autres contrées, qui viendraient à être occupées également par les troupes russes, devraient être placées immédiatement sous l'administration provisoire du sénateur Abakoumoff, directeur en chef des approvisionnements de l'armée en campagne. C'était dans l'intérêt de ces approvisionnements, que l'exportation des grains avait été restreinte, sinon interdite, dès le mois de février, à Odessa et dans les autres ports russes de la mer Noire.

Enfin, un ukase, en date du 3 mai, ordonna une levée de quatre hommes sur mille dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception de plusieurs gouvernements du Midi, qui avaient déjà supporté des réquisitions onéreuses et qui, en conséquence, n'auraient à fournir qu'un homme sur cinq cents. Cet ukase, auquel était joint le manifeste impérial du 14/26 avril, comme pièce à l'appui, commençait par ces considérations générales qui en déterminaient le motif :

« Le maintien de la paix, dont la Russie a joui jusqu'à présent, a toujours été le premier effet de Notre vive sollicitude, et, grâces en soient rendues au Tout-Puissant, Mes efforts n'ont pas été infructueux. L'irruption subite des Persans a troublé la tranquillité sur nos frontières au delà



du Caucase. Mais, après avoir repoussé la force par la force, Nous avons saisi avec joie la première occasion d'arrêter le cours de la guerre. Une paix glorieuse et sûre a affermi, dans ces contrées, la sûreté de Notre empire. Cependant, d'un autre côté, la Porte Ottomane menace la Russie de lui faire la guerre, et même une guerre de dévastation, qu'elle a méditée depuis longtemps, qu'elle cherche à rendre générale et pour laquelle le sultan appelle toute la nation sous la bannière de l'islamisme. Dans Notre manifeste ci-joint, qui fait connaître à Nos fidèles sujets ces menaces et leurs suites inévitables, Nous avons jugé nécessaire de mettre Nos forces militaires en état de contrebalancer ces masses ennemies, afin que Nous puissions non-seulement repousser cette guerre avec énergie, mais aussi la continuer avec persévérance, dans le cas où, contre Notre attente, et malgré toute la modération de Nos principes, l'obstination de l'ennemi rendrait sa durée inévitable. »

Ainsi, cette levée extraordinaire, destinée à produire plus de cinq cent mille hommes, annonçait que la guerre, dans la pensée de l'empereur, pouvait prendre tout à coup des proportions considérables et peut-être devenir une guerre européenne.

Cependant, l'armée de Géorgie, qui s'était distinguée par tant de beaux faits d'armes dans la guerre de Perse, allait être employée à faire une puissante diversion dans la Turquie d'Asie, tandis que l'armée du feld-maréchal Wittgenstein pénétrerait au cœur de la Turquie d'Europe par les défilés du Balkan. Le général comte Paskewitch d'Érivan, commandant le corps d'armée détaché du Caucase, était de retour à Tiflis, où il préparait cette nouvelle expédition.

La Russie n'avait plus rien à craindre, du moins pour le



moment, du côté de la Perse, qui se résignait à exécuter religieusement le traité de Tourkmantchaï : on apprenait que l'indemnité de guerre, payée par le Gouvernement persan, était arrivée à Tiflis, sous l'escorte du régiment de la garde, commandé par l'intrépide colonel Chipoff. Vingt-six chariots chargés d'or, que traînaient de vigoureux chevaux, couverts de riches tapis, avaient fait leur entrée solennelle dans la ville, aux cris joyeux et enthousiastes des habitants, qui croyaient voir revenir dans leurs murs les trésors que leur avait enlevés naguère le farouche conquérant Agha-Mohammed, fondateur de la dynastie régnante des schahs de Perse, à la fin du règne de l'impératrice Catherine.

LXXXIX

Le manifeste impérial du 14/26 avril avait été écrit surtout à l'adresse du peuple russe : il résumait en peu de mots les griefs de la Russie contre la Porte Ottomane, et il en arrivait à conclure que la guerre était devenue, pour le Gouvernement de l'empereur, une nécessité et un devoir. Mais ce manifeste ne pouvait avoir aucune influence sur l'opinion en Europe : le comte de Nesselrode avait donc jugé utile d'y joindre une Déclaration ferme, dans laquelle se trouvaient énumérés tous les motifs et tous les droits, que la Russie pouvait faire valoir vis-à-vis de ses alliés, pour justifier la guerre qu'elle allait entreprendre, afin d'obtenir à la fois, par les armes, la réparation des injures et des torts qu'on lui avait faits depuis seize ans, et les avantages politiques, commerciaux et internationaux, qu'elle était fondée à réclamer de ses voisins, toujours hostiles ou malveillants.

Dans cette pièce diplomatique, qui est un chef-d'œuvre de logique et de raison, le cabinet russe s'attachait à établir que la Turquie, à partir du traité de Bukharest, avait



enfreint les stipulations de ce traité ou éludé ses promesses, et que, depuis 1821 surtout, la tendance aveuglément hostile de sa politique avait pris un caractère de provocation et d'inimitié ouvertes, à tel point, que ce système permanent de mauvaise foi et d'agression eût fini par lasser la patience de l'empereur Alexandre et par le décider à régler enfin les affaires de Turquie, selon les droits et les intérêts de son empire.

Après la mort prématurée de ce juste et généreux souverain, l'empereur Nicolas avait fait, au désir de conserver la paix, tous les sacrifices qui pouvaient être compatibles avec son honneur et sa dignité : la Turquie avait comblé la mesure, en osant, dans un document officiel et secret, adressé à ses agents, appeler aux armes contre la Russie tous les peuples professant la religion de Mahomet et déclarer effrontément qu'elle n'avait signé la convention d'Ackerman, que pour mieux se préparer à commencer la guerre sainte contre une nation qu'elle proclamait l'implacable ennemie de l'islamisme.

En effet, le Gouvernement turc avait non-seulement violé tous les priviléges du pavillon russe, mis l'embargo sur les bâtiments, saisi les cargaisons, molesté les capitaines de navires, expulsé en masse les sujets russes, mais encore, dans la dernière tentative de la Perse pour se soustraire aux engagements qu'elle avait déjà souscrits à l'égard de la Russie, des renseignements certains et des aveux positifs avaient prouvé que le Divan de Constantinople avait essayé de pousser à une nouvelle prise d'armes la cour de Téhéran.

La Russie se voyait donc forcée de déclarer la guerre, non sans regret, à la Porte Ottomane : « Les causes de cette guerre, ajoutait la Déclaration, en indiquent suffisam-



ment les objets. Provoquée par la Turquie, elle fera peser à sa charge l'indemnisation des frais qu'elle entraîne et des pertes essuyées par les sujets de Sa Majesté Impériale. Entreprise pour remettre en vigueur des traités que la Porte regarde comme non avenus, elle tendra à en assurer l'observation et l'efficacité. Amenée par le besoin impérieux de garantir au commerce de la mer Noire et à la navigation du Bosphore une liberté désormais inviolable, elle sera dirigée vers ce but, également utile à tous les États de l'Europe. »

Le cabinet de Saint-Pétersbourg, après avoir exposé ainsi avec franchise les résultats que la Russie attendait de cette guerre, croyait devoir protester énergiquement contre les projets ambitieux qu'on lui avait prêtés : « Assez de pays et de peuples, disait-il, reconnaissent ses lois; assez de soins s'attachent à l'étendue de ses domaines. » Il ne s'agissait donc pas de conquêtes; il ne s'agissait pas davantage de renverser la Puissance Ottomane.

Au reste, la Russie, en recourant aux armes pour sa propre cause, ne devait pas moins continuer à poursuivre, de concert avec ses alliés, l'exécution du traité de Londres et à coopérer avec zèle à une œuvre de pacification, que recommandaient à son active sollicitude la religion, l'humanité et l'honneur.

Cette Déclaration de guerre, communiquée à tous les cabinets de l'Europe, fut aussi transmise simultanément au Divan de Constantinople; toutefois, elle ne lui parvint que le 12 mai, en même temps que la nouvelle de l'entrée de l'armée russe dans les principautés danubiennes.

A cette Déclaration, que l'empereur Nicolas avait fait notifier au grand-vizir, le comte de Nesselrode joignit une réponse à la lettre que le grand-vizir lui avait adressée, à



la date du 24 décembre 1827, pour se plaindre des procédés violents et agressifs du plénipotentiaire russe, M. de Ribeaupierre.

Le comte de Nesselrode s'excusait d'abord du retard qu'il avait dû mettre dans l'envoi de cette réponse, qui n'avait été ajournée, par ordre de son souverain, que pour laisser à la Sublime Porte le temps de modifier des résolutions déplorables. Quant à la conduite de M. de Ribeaupierre, dans sa mission à Constantinople, le ministre des affaires étrangères ne pouvait que l'approuver entièrement, puisqu'elle avait été toujours conforme aux instructions de son Gouvernement et à la volonté de son souverain. « L'empereur a vu avec une douleur profonde, disait l'illustre homme d'État, qu'au lieu d'apprécier une politique évidemment amicale, la Sublime Porte y ait opposé des actes qui anéantissent ses traités avec la Russie; qu'elle en ait violé les principaux articles; qu'elle ait attaqué à la fois le commerce de la mer Noire et les sujets de Sa Majesté Impériale ; qu'enfin, elle ait annoncé à tous les musulmans sa ferme résolution de rendre le mal pour le bien, la guerre pour la paix, et de ne jamais exécuter des transactions solennelles. »

Cependant, l'empereur, en déclarant la guerre à la Turquie, pour le redressement de légitimes griefs, se flattait encore que cette guerre serait de courte durée, par suite d'une démarche conciliatrice de la Porte Ottomane : « Si des plénipotentiaires de Sa Hautesse, ajoutait le comte de Nesselrode, se présentent au quartier-général du commandant en chef des armées russes, ils y recevront le meilleur accueil, pourvu que la Sublime Porte les envoie avec l'intention franche de renouveler et de rendre efficace les traités qui ont uni les deux empires, d'adhérer aux arran-

gements stipulés, le 6 juillet 1827, entre la Russie, l'Angleterre et la France, de prévenir à jamais le retour des actes qui offrent à Sa Majesté Impériale de justes motifs de guerre, de compenser enfin les pertes que les actes du Gouvernement ottoman ont occasionnées, et les frais de guerre qui s'accroîtront, en raison directe de la prolongation des hostilités. »

Cette lettre, où le ministre faisait des vœux sincères pour le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux nations, était néanmoins un ultimatum très ferme et très précis, dans lequel le Divan pouvait voir que l'empereur Nicolas, tout en consentant à ouvrir des négociations, ne suspendait pas les opérations militaires de son armée jusqu'à la conclusion définitive de la paix.

Il y avait donc dans cette lettre une indication expresse de la marche que la Russie se proposait de suivre dans le cas où les Puissances de l'Europe amèneraient la Porte Ottomane à offrir une transaction amiable. Aussi, le comte de Nesselrode adressa-t-il copie de cette importante lettre au baron d'Anstett, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur de Russie près la Diète germanique.

« La lettre dont j'ai l'ordre d'accompagner notre Déclaration, en la notifiant au grand-vizir, disait le comte de Nesselrode, démontre qu'il ne tient qu'à la Porte de conclure la paix avec nous, et que si, d'un côté, nous ne pouvons nous laisser entraîner dans une négociation, qui nous ferait perdre toute une campagne, au cas où elle suspendrait les opérations militaires, de l'autre, notre unique pensée est d'ouvrir, dès à présent, les voies à une réconciliation aussi prompte que durable. »

Mais le sultan ne songeait pas à faire, même indirecte-



ment, une tentative de réconciliation auprès de la Russie : Il était plus que jamais affermi dans son obstination par ses ministres, qui, trop confiants dans les promesses de l'Autriche et préoccupés des principes de la Sainte-Alliance, ne doutaient pas que les Puissances européennes ne s'opposassent à la guerre et n'intervinssent à la dernière heure pour empêcher un embrasement général en Orient. Les plus fortes têtes du Divan croyaient encore que la conséquence inévitable des menaces de la Russie serait la rupture du traité de Londres, ou du moins son abandon tacite.

Cependant, les escadres des trois Puissances n'avaient pas ralenti leurs opérations combinées : elles détruisaient impitoyablement la piraterie grecque dans l'Archipel et menaçaient d'un blocus la Morée, où l'armée égyptienne d'Ibrahim se voyait réduite à l'impuissance et forcée d'accepter l'armistice, pendant que le Gouvernement hellénique s'organisait et se fortifiait sous l'habile et active influence du comte Capo d'Istria, qui avait enfin pris possession de la présidence de la Grèce.

Il n'était plus question du blocus des Dardanelles par une flotte russe, mais le vice-amiral de Heyden avait fait publier, dans tous les ports de la Méditerranée, qu'il saisirait, comme contrebande de guerre, tout bâtiment chargé de poudre et d'approvisionnements militaires, quel que fût le pavillon dont se couvrirait ce bâtiment.

On avait craint, un instant, à Constantinople, une attaque de la marine russe, en apprenant que des vaisseaux appartenant à cette marine s'étaient montrés à l'entrée du Bosphore. Le peuple de la capitale n'était pourtant pas sorti de son apathie et de son indifférence, quoique tous les musulmans eussent été avertis, à plusieurs reprises, de



se tenir prêts à courir aux armes pour la guerre sainte.

Les fêtes du Baïram avaient été célébrées dans la plus grande tranquillité; le sultan y avait paru, affectant beaucoup de calme, et, malgré les démarches officieuses de l'ambassadeur de Prusse, qui ne cessait d'inviter le reïss-effendi à ouvrir les yeux sur la gravité de la situation, le Divan ne donnait pas le moindre signe de trouble, d'inquiétude et d'embarras. Le bruit se répandit que la paix était assurée, quand on vit le sultan partir avec son harem pour sa résidence d'été de Bechkitach.

En ce moment même, l'empereur Nicolas se disposait à partir pour se mettre à la tête de son armée.

Le comte de Diebitsch, quartier-maître général de la 2e armée qui devenait l'armée du Danube, était parti, dès le 24 avril, porteur des ordres et des instructions concernant l'ouverture de la campagne.

Le grand-duc Michel avait hâte d'arriver à son poste de grand-maître de l'artillerie, pour diriger en personne le premier siége qu'il faudrait faire sur le territoire turc : il n'avait attendu, pour partir à son tour (dimanche 3 mai), que le départ du dernier détachement de la garde impériale, et la grande-duchesse Hélène avait quitté immédiatement la capitale, pour voyager, avec ses enfants, et prendre les eaux en Allemagne, pendant l'absence du grand-duc.

L'impératrice Alexandra devait aussi prendre les bains de mer à Odessa, où son auguste époux viendrait souvent la rejoindre et passer avec elle les intervalles de temps qu'il pourrait dérober aux travaux de la guerre, en s'éloignant, par moments, de son quartier-général, pour y reparaître toutes les fois que sa présence serait nécessaire.



La suite de l'impératrice, comme celle de l'empereur, était fort nombreuse, et l'on prévoyait déjà que la cour de Russie se trouverait, en quelque sorte, transportée à Odessa, auprès de l'auguste voyageuse, qui avait cependant manifesté l'intention de vivre retirée, autant que possible, sans entourage, sans pompe et sans étiquette, dans l'espèce d'exil auquel la condamnait cette guerre, qu'elle n'acceptait que comme une dure et fatale nécessité.

L'impératrice-mère, de son côté, en restant à Saint-Pétersbourg, se promettait bien de se concentrer dans la retraite, tant que l'empereur serait absent de ses États, et de ne laisser subsister autour d'elle qu'un simulacre de cour, indispensable à ses fonctions de régente.

La capitale allait donc être bientôt déserte, et la plupart des palais et des hôtels de l'aristocratie perdaient tous les jours leur aspect vivant et animé, car les généraux et les officiers supérieurs, qui étaient partis pour l'armée, avaient autorisé leurs femmes à se rapprocher du théâtre de la guerre et à s'établir, avec leurs familles, à Toultchine et dans les principautés danubiennes.

L'empereur avait voulu célébrer en famille la fête de l'impératrice Alexandra, qui coïncidait avec l'anniversaire de la naissance du grand-duc héritier. Ce jour-là (3 mai), qui voyait encore réunie la famille impériale, il y eut messe au palais d'Hiver, réception du corps diplomatique chez l'empereur, grande réception de cour chez l'impératrice, et baise-main chez l'impératrice-mère. Le soir, la ville fut illuminée.

On remarqua généralement que l'empereur était froid et silencieux; l'impératrice Alexandra, émue et agitée; l'impératrice Marie, soucieuse et absorbée.

Les angoisses et les amertumes de la séparation transpi-



rèrent ainsi, à plusieurs reprises, hors du cercle intime de la famille impériale.

Enfin, vint le jour des adieux et du départ. Dans le matinée du 7 mai, l'empereur, accompagné de ses beaux-frères, le prince d'Orange et le prince Guillaume de Prusse, assista, sur la place du palais d'Hiver, à la parade, et prit congé des troupes qui composaient la garnison de Saint-Pétersbourg. Tous les soldats pleuraient, en lui adressant des vœux empressés pour sa santé, pour le succès de la guerre, pour l'heureux et prompt retour de leur auguste *père*.

— Je regrette seulement que vous ne soyez pas avec moi, mes enfants, leur dit Nicolas, qui n'était pas maître de son émotion : nous aurons, Dieu aidant, une guerre utile et avantageuse pour la patrie; notre cause est juste, et les bénédictions du ciel ne lui manqueront pas.

L'absence de l'empereur hors de ses États devant peut-être durer longtemps, les prières d'usage eurent lieu dans l'église Notre-Dame de Kasan; la famille impériale y assistait. L'église, la place et toutes les rues environnantes étaient remplies d'une foule de peuple, qui donna les preuves les plus touchantes de son respect et de son attachement pour son souverain.

Le soir, l'empereur monta dans sa calèche de voyage avec le prince d'Orange, qui voulut l'accompagner jusqu'à Vitesbk, et qui, arrivé à cette destination, ne céda qu'à regret sa place à l'aide de camp général Alexandre Benkendorff, chef des gendarmes et commandant en chef du quartier-général de Sa Majesté, lequel devait être le compagnon inséparable de l'empereur pendant toute la durée de la campagne.

Le lendemain, dans l'après-midi, les deux impératrices,



qui allaient aussi se séparer, partirent avec le prince royal de Prusse pour le château de Tzarskoé-Sélo, où elles se proposaient de passer solitairement les dernières heures qu'elles avaient à rester ensemble, comme pour se recueillir dans leurs tristesses et leurs pressentiments.

XC

Le 7 mai, à cinq heures du matin, les premières colonnes de la seconde armée, que commandait le feld-maréchal comte de Wittgenstein, après avoir entendu un *Te Deum* chanté dans le camp de chaque brigade et la lecture de l'ordre du jour de l'empereur aux armées russes, lecture qui fut suivie de longs hurras, se mirent en marche et passèrent le Pruth sur trois ponts, jetés simultanément, à Skouliani, à Faltchi et à Vadoloï-Issaki, sans rencontrer aucune sorte de résistance. Il n'y avait pas même un soldat turc pour surveiller la frontière moldave et valaque.

L'entrée des Russes dans les Principautés avait été précédée de l'envoi d'une proclamation répandue partout à un nombre considérable d'exemplaires, les uns en langue russe, les autres en langue moldave. Cette proclamation, qui produisit l'effet le plus favorable et qui décida les gens du pays à recevoir les Russes comme des libérateurs, exposait en ces termes la cause et le but de la guerre, que la Russie avait dû commencer par l'occupation des principautés danubiennes :

« Habitants de la Moldavie et de la Valachie,

« Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, m'a or-



donné d'occuper votre territoire avec l'armée dont il a daigné me confier le commandement. Les légions du monarque protecteur de vos destinées, en franchissant les limites de votre terre natale, y apportent toutes les garanties du maintien de l'ordre et d'une parfaite sécurité.

« Moldaves et Valaques de toutes les classes! accueillez les braves que j'ai l'honneur de commander, comme des frères, comme vos défenseurs naturels. Empressez-vous de coopérer, en tout ce qui vous sera demandé, aux mouvements des armées de Sa Majesté impériale, et donnez à la Puissance, qui a constamment veillé sur vos droits, des preuves réitérées de votre antique dévouement. La guerre, que la Russie vient de déclarer à la Porte Ottomane, n'a pour but que le redressement des plus justes griefs et l'exécution des traités les plus solennels. Spectateurs paisibles et soumis d'hostilités qui ne sauraient vous atteindre, occupez-vous, sans inquiétude, du bien-être de votre patrie et remplissez invariablement tous vos devoirs. Les lois, les usages de vos ancêtres, vos propriétés, les droits de la sainte religion qui nous est commune, seront respectés et protégés. C'est pour y parvenir plus promptement, que l'empereur m'a chargé d'instituer, sans retard, dans les Principautés, une administration centrale provisoire, dont le conseiller privé comte de Pahlen est nommé chef. Dépositaire de la confiance de Sa Majesté, il va désormais exercer parmi vous les fonctions provisoires de président plénipotentiaire des divans de Moldavie et de Valachie. Je mettrai la plus active sollicitude à seconder ses travaux. Une discipline sévère sera maintenue dans tous les corps d'armée, et il sera fait prompte justice des moindres désordres. Vous pouvez y compter.

« Habitants de la Moldavie et de la Valachie! la guerre



que mon auguste souverain est forcé d'entreprendre ne vous enlèvera que momentanément, il se plaît à l'espérer, les avantages de la paix : elle vous en garantit le prochain retour ; elle vous assurera le bienfait d'une existence légale et stable, fondée sur des stipulations, qui achèveront d'effacer les traces des maux que vous avez soufferts et vous offriront la certitude d'un heureux avenir.

« La soumission aux autorités, l'oubli des ressentiments que l'anarchie avait fait naître, le sacrifice des intérêts privés pour une cause qui les embrasse tous, tels sont les devoirs dont je vous recommande l'accomplissement spontané et unanime, au nom de l'empereur.

« Conformez-vous aux magnanimes intentions dont je me félicite d'être l'organe, et vous acquerrez de nouveaux titres à la haute bienveillance de Sa Majesté.

« Le feld-maréchal comte de WITTGENSTEIN,
« *commandant en chef.* »

Les colonnes qui avaient passé le Pruth se dirigèrent à marches forcées sur différentes villes : la colonne de droite, commandée par le lieutenant-général baron Kreutz, sur Jassy ; la colonne du milieu et celle de gauche, sur Maximéni et sur Bukharest, que l'avant-garde du sixième corps, sous les ordres du général-major Gheismar, devait occuper, avant que les Turcs eussent brûlé cette capitale de la Valachie, comme ils en avaient le dessein.

Le lieutenant-général Kreutz, sachant que Jassy ne serait pas défendu, envoya, pour en prendre possession, le colonel Coprandi, avec deux escadrons de hulans, et continua son mouvement sur Fokschani.

Le colonel Coprandi, en arrivant à Jassy, où il entra sans obstacle, apprit que le prince hospodar Stourdza n'avait



pas encore quitté la ville, malgré les injonctions formelles du Gouvernement turc. Il se rendit auprès du prince hospodar, qu'il fit prisonnier, en lui annonçant que son autorité avait cessé ; puis, il alla recevoir le général comte Pahlen, qui venait d'arriver et qui s'installa dans le palais du hospodar, en se faisant reconnaître, par le divan des boyards, en qualité de gouverneur civil.

Pendant ce temps-là, le septième corps d'armée marchait rapidement sur Braïlow, qui avait été mis en état de soutenir un long siége et qui, par sa forte position sur la rive occidentale du Danube, devait être considéré comme la clef des Principautés.

Un petit détachement d'infanterie et de cavalerie, sous le commandement du colonel Klimotchenko, avait été envoyé directement à Galatz : il y trouva une quarantaine de Turcs qui le reçurent à coups de fusil et qui s'enfuirent aussitôt en lui livrant la ville.

Le comte Pahlen, après avoir établi à Jassy le gouvernement de l'empereur, se hâta de suivre le général-major Gheismar à Bukharest, où devait être constitué le siége de l'administration russe et la présidence de tous les divans de la Moldavie et de la Valachie.

Cette ville importante, que ses habitants avaient refusé d'évacuer et qui attendait d'une heure à l'autre l'invasion d'une bande de Turcs chargés de la détruire de fond en comble, fut sauvée par l'expédition aventureuse du général Gheismar, arrivant à marches forcées, sans avoir rencontré l'ennemi, dans un trajet de cinquante lieues au cœur du pays valaque. La population de Bukharest accueillit avec de vives démonstrations de joie le général russe : le métropolitain de Valachie, accompagné de son clergé, vint le recevoir aux portes de la ville et le conduisit en pompe à la



cathédrale où fut chanté un *Te Deum* solennel d'actions de grâces.

L'hospodar Ghika, obéissant aux instructions du Divan de Constantinople, avait eu la prudence de se retirer à Krondstadt en Transylvanie, au lieu d'attendre les Russes, qui pouvaient se plaindre de la malveillance avec laquelle cet agent de la Turquie avait traité leurs compatriotes.

Le jour même de l'installation de l'administration russe à Bukharest et cinq jours après l'entrée des Russes dans les principautés danubiennes, le Divan de la Valachie signait une Adresse à l'empereur de Russie, pour déposer au pied du trône impérial l'hommage de la profonde reconnaissance et de la fidélité inviolable des Valaques : « Sire, lui disait-il dans cette Adresse mémorable, tous les obstacles qui s'opposaient encore à notre prospérité vont disparaître devant votre auguste protection. Votre main puissante empêchera qu'on ne trouble plus nos destinées. Nos destinées, Sire, sont sous l'imposante sauvegarde de Votre Majesté impériale; elle les protégera, elle nous assurera le bienfait d'une existence légale et stable; elle nous garantira les lois, les usages de nos ancêtres, nos propriétés, et le plus sacré de tous les droits, celui de la religion que nous professons. Ainsi, Votre Majesté, bienfaitrice de l'humanité souffrante, gravera son auguste nom dans l'histoire, en caractères aussi brillants qu'immortels. » La réponse de l'empereur, qui n'était pas encore entré dans les Principautés, se fit attendre pendant plus d'un mois, et le vice-chancelier comte de Nesselrode, qui l'écrivit du camp de Satounowa, à la date du 28 mai (9 juin), annonça au Divan de Valachie, que l'empereur, tout en garantissant aux Valaques l'inviolabilité de leurs priviléges, l'exercice paisible de leurs droits et le bonheur de leur terre natale sous l'é-



gide des lois, n'avait pas et n'avait jamais eu le dessein d'agrandir ses États aux dépens des provinces qui les avoisinent : « Vos destinées, disait-il pour faire taire les bruits qui couraient sur l'annexion définitive des Principautés à l'empire de Russie, vos destinées sont donc à l'abri de tout projet de conquête. »

La forteresse de Braïlow avait été investie pendant la nuit du 11 mai. Les travaux préparatoires du blocus s'effectuèrent, avec une prodigieuse activité, malgré quelques sorties de la garnison qui fut toujours repoussée avec perte. La grosse artillerie arriva quatre jours après, et le siége, dont la direction était exclusivement confiée au grand-duc Michel, commença le lendemain de l'arrivée de Son Altesse impériale, qui était à la fois grand-maître de l'artillerie et inspecteur général du corps du génie. On ne pensait pas que ce siége se prolongeât longtemps, quoique la place fût bien fortifiée et la garnison bien résolue à la défendre.

Le feld-maréchal comte Wittgenstein, commandant en chef la deuxième armée, était encore à Tiraspol dans le gouvernement de Kherson, avec son état-major; il n'avait pas voulu entrer en personne dans les Principautés, avant que l'empereur en eût pris, en quelque sorte, possession lui-même.

Le plan de campagne, approuvé par l'empereur, avait été communiqué, dès la fin d'avril, au général en chef par le comte de Diebitsch, qui était chargé d'en surveiller l'exécution.

Suivant ce plan de campagne, dont les meilleures dispositions appartenaient à Paul de Kisseleff, chef d'état-major de la deuxième armée, le sixième corps avait occupé le plus promptement possible les Principautés, pour



empêcher que les Turcs, échelonnés sur l'extrême frontière de la Bulgarie, à Babadagh, à Issaktcha, à Matchine, ne fissent irruption en Valachie.

Le septième corps était destiné d'abord à l'investissement et au siége de Braïlow.

Le troisième corps avait reçu l'ordre de quitter Kiew et les gouvernements limitrophes, en se dirigeant à la hâte vers le Danube, afin de passer ce fleuve, d'enlever ou de menacer les petites forteresses qui le défendaient et de pousser les avant-postes jusqu'au mur de Trajan, pour donner le temps aux autres corps (sixième, septième et troisième corps d'infanterie) de se concentrer et de former l'armée active qui continuerait ensuite ses opérations au delà du Danube.

Le quatrième corps de cavalerie de réserve irait de Koursk à Ismaïl, où il serait à portée de se réunir à la grande armée, si les circonstances l'exigeaient.

Le corps de la garde, qui était parti successivement de Saint-Pétersbourg dans le courant du mois d'avril, avait à traverser toute la Russie, avant de se joindre à l'armée d'opérations, où il ne pouvait arriver que vers la fin d'août.

Dès l'ouverture des hostilités, le corps détaché du Caucase, sous les ordres de Paskewitch, devait faire une puissante diversion, en opérant simultanément dans la Turquie d'Asie; mais, comme la côte occidentale de la mer Noire était trop éloignée de la base des opérations du général Paskewitch, l'expédition maritime, projetée contre Anapa et les forteresses turques du littoral, se rattacherait aux opérations de la grande armée : la flotte du vice-amiral Greig avait déjà mis à la voile, portant des troupes de débarquement, qu'il ferait rentrer dans l'armée active du Danube, aussitôt après la prise d'Anapa.



Alors, l'armée russe en campagne comprendrait en totalité plus de cent cinquante mille hommes, par suite des renforts successifs qu'elle aurait reçus dans l'intervalle de quatre mois, et la moitié de ces cent cinquante mille hommes suffirait sans doute pour pousser vigoureusement la campagne en Bulgarie et pour faire le siége des forteresses, pendant que le reste de l'armée, distribué dans les villes fortes et dans les camps retranchés, maintiendrait l'occupation du pays conquis.

Ce plan de campagne était excellent, de l'avis des meilleurs hommes de guerre, mais il fallait nécessairement tenir compte des événements, des retards, des échecs, des épidémies et de tout ce qui peut diminuer l'effectif d'une armée : aussi, comme Paul de Kisseleff l'avait dit à l'empereur, l'armée active, qui devait étendre ses opérations sur un territoire aussi vaste et aussi accidenté que la Turquie d'Europe, n'eût pas été trop nombreuse, si on l'eût portée au chiffre de deux cent cinquante mille hommes, dès le commencement de la campagne.

Le voyage de l'empereur ne fut pas aussi prompt et fut beaucoup plus pénible que tous ceux qu'il avait faits depuis son avénement. A la suite d'un long dégel, les pluies avaient rendu les chemins impraticables, et souvent la calèche, où Nicolas était seul avec le général Benkendorff, se trouvait, malgré les efforts de huit chevaux qui formaient l'attelage, absolument arrêtée dans les boues : plus d'une fois, l'empereur dut monter à cheval, dans les passages difficiles, et plus d'une fois aussi, en traversant des rivières grossies et débordées, il courut un véritable danger.

Il rencontrait sans cesse, sur sa route, d'immenses convois de vivres et de munitions. Le nombre des transports, l'or-



dre qui présidait à leur conduite, le bon état des chevaux et des bœufs témoignaient des excellentes mesures de prévoyance que l'administration militaire avait prises : l'empereur en fut très satisfait.

Il rencontra aussi des corps de troupes russes, qui se rendaient, de différents côtés, au quartier-général de la deuxième armée : il répondit, avec cordialité, à leurs joyeuses félicitations et à leurs souhaits, empreints d'une touchante piété filiale. Ces braves gens venaient des points les plus éloignés de l'empire ; ils étaient en marche depuis un mois ou deux, et ils avaient encore à faire cinq ou six cents lieues, avant de parvenir à leur destination.

Le 15 mai, l'empereur, arrivant à Élisabethgrad, fut accueilli avec enthousiasme par une énorme foule de peuple, qui était accourue des environs pour se trouver sur son passage. La pluie tombait à torrents, et personne des spectateurs n'avait l'air d'y prendre garde. Le troisième corps de cavalerie de réserve, composé des troisièmes divisions colonisées des cuirassiers et des hulans d'Ukraine, et de quatre compagnies d'artillerie à cheval, attendait, sous les armes, malgré la pluie battante, que l'empereur vînt le passer en revue.

Le temps s'éclaircit tout à coup, et le soleil se montra quand Nicolas parut sur le champ de manœuvres ; la revue fut fort belle, et, depuis ce jour-là, l'empereur n'eut plus à se plaindre de l'intempérie de la saison.

Il arriva, le 16, à Voznessensk, où il passa en revue plusieurs autres divisions de la réserve ; il visita les haras, les casernes et les arsenaux de ce grand centre militaire, où étaient cantonnés plusieurs régiments de Cosaques, de hussards et des cantonistes du Boug.

De Voznessensk à Tiraspol et à Bender, il traversa un



grand nombre de pauvres villages créés par des Bulgares, qui étaient venus s'établir, sous sa protection, dans ces contrées; il mit pied à terre, pour parler à ces nouveaux sujets russes, pour entrer dans leurs maisons et pour les remercier de leur bon accueil.

Il examina aussi avec intérêt d'autres villages, d'un aspect plus riche et plus florissant, que des colons allemands avaient bâtis le long de cette route, et qui présentaient déjà l'image de la prospérité agricole.

A Tiraspol, où il se reposa une nuit et comme à regret, l'infatigable monarque passa encore une grande revue et visita minutieusement les hôpitaux qui avaient été préparés pour recevoir mille malades : il n'y en avait qu'une centaine, et l'empereur en interrogea plusieurs pour savoir d'eux s'ils étaient bien soignés.

Il s'informa aussi des craintes qu'on pouvait avoir au sujet de l'invasion de la peste, qui avait éclaté, disait-on, dans les îles d'Hydra et de Spetzia. Il apprit avec satisfaction que le gouverneur général de la Nouvelle-Russie avait prescrit déjà des mesures sanitaires rigoureuses dans tous les ports de la Crimée.

C'était à Bender, que l'impératrice, qui voyageait par la route de Toultchine, devait rejoindre son auguste époux. L'empereur avait donc à sa disposition plus d'une semaine pour se rendre au camp de blocus, devant Braïlow, où le grand-duc Michel était arrivé depuis peu de jours.



XCI

Le 19 mai, à midi, Nicolas passa la frontière de son empire, à Wadoloï-Issaki, et traversa le principal pont qui avait été jeté sur le Pruth pour le passage de l'armée. L'empereur n'avait pas voulu se faire accompagner par les escortes des Cosaques de la garde et du régiment de Cosaques du grand-duc héritier, qui étaient échelonnées sur toute la route jusqu'à Braïlow : il avait pris seulement pour guides quelques cavaliers moldaves, qui galopaient devant sa calèche.

Il descendit, au milieu de la nuit, dans une petite maison de campagne, appartenant au pacha de Braïlow : le grand-duc Michel, commandant du siége, le feld-maréchal comte de Wittgenstein, commandant en chef de la deuxième armée, et tout l'état-major de cette armée, ayant à sa tête son chef d'état-major, Paul de Kisseleff, et le général Woïnoff, reçurent Sa Majesté à la porte de cette maison, située presque au centre du camp de blocus.

La réception impériale fut éclairée par le feu de la place, qui envoyait des bombes ou des boulets au hasard, par intervalles, dans la direction des travaux de siége que le grand-duc Michel faisait exécuter sous ses yeux. L'artil-

lerie des assiégeants n'avait pas encore répondu à ce feu intermittent et inoffensif.

Le lendemain, 20 mai, au point du jour, les troupes qui ne savaient pas que leur souverain avait passé la nuit au milieu d'elles, furent aussi surprises qu'enchantées en le voyant paraître, accompagné de son auguste frère, du feld-maréchal de Wittgenstein et du comte de Diebitsch. L'empereur leur souhaita la bienvenue, en leur disant :

— Mes enfants, je vous avais promis d'être avec vous; me voici ! Efforçons-nous de bien faire notre devoir pour l'amour de la religion et de la patrie.

C'était la première fois que Nicolas venait partager avec ses soldats les fatigues et les dangers de la guerre : c'était aussi la première fois, depuis Pierre le Grand, qu'un tzar de Russie mettait le pied sur le sol ottoman, où son illustre prédécesseur avait subi une éclatante défaite, qui n'avait pas encore été vengée.

Les troupes se livraient à des transports de joie, qui semblaient le prélude d'une victoire prochaine. Leurs acclamations arrivèrent sans doute jusqu'à la ville assiégée : ses batteries avaient cessé de tirer, et elle restait, comme frappée de stupeur, dans l'attente et dans l'indécision.

L'empereur, suivi du grand-duc Michel, du feld-maréchal et du chef de son état-major, parcourut à cheval les avant-postes et visita les travaux commencés sur la droite et la gauche des lignes d'investissement, qui se développaient sur un espace de trois quarts de lieue.

Tant que dura cette tournée d'inspection, les canons de la place se turent, quoique l'arrivée imprévue de l'empereur eût produit sur son passage une émotion extraordinaire.

Du haut d'un monticule, qu'on appela depuis le *Mont*



de l'Empereur, Sa Majesté examina la position de Braïlow, qui était défendue et ravitaillée par une flottille turque, maîtresse du Danube, sous la protection du château de Matchine. L'empereur cependant reconnut et indiqua au grand-duc Michel les points où il fallait porter l'attaque.

A son retour au camp, la canonnade des remparts recommença tout à coup avec plus de violence que jamais.

L'empereur avait donné ordre de renvoyer au commandant de la forteresse un certain nombre de prisonniers turcs, que la garnison, dans ses sorties, avait laissés entre les mains des assiégeants; il fit distribuer de l'argent à ces prisonniers, et il daigna les admettre en sa présence avant leur départ. Les pauvres gens partirent, en bénissant le *padischah* des Russes, qui leur rendait la liberté sans condition, et ils proclamèrent, à leur rentrée dans les murs de Braïlow, et leur reconnaissance et la générosité de Nicolas.

La nuit même, l'auguste voyageur éprouva un malaise subit, qui se transforma en un terrible accès de fièvre. Les médecins s'effrayèrent des symptômes de cette indisposition, dans lesquels ils croyaient reconnaître une de ces fièvres endémiques, si fréquentes en ce pays malsain et marécageux, et qui, lorsqu'elles ne sont pas mortelles, donnent une atteinte profonde et incurable aux tempéraments les plus robustes.

La nouvelle se répandit rapidement dans le camp que l'empereur était indisposé, et, quand on ne le vit pas paraître le matin, on en augura que sa maladie devait être bien grave. La consternation fut générale pendant les journées du 21 et du 22 mai.

L'empereur se croyait lui-même en danger, car il ordonna expressément que l'on se gardât d'instruire de son



état l'impératrice, qui devait bientôt arriver en Crimée.

— Surtout, répétait-il souvent dans des intervalles de délire, que S. M. l'impératrice n'en sache rien! Elle serait trop inquiète.

La bonne constitution de l'auguste malade et le fonds de santé qu'il devait à sa vie sobre et régulière triomphèrent de cette crise, qui n'était, par bonheur, que la suite des fatigues d'un long et pénible voyage. Le mal s'arrêta comme par enchantement.

Ce fut une joie générale parmi les troupes, lorsqu'on apprit, le matin du 23 mai, que l'empereur venait de se montrer : il avait le visage altéré, mais il dissimulait l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait encore à la suite d'une si rude secousse. Il monta pourtant à cheval, avec l'intention de visiter les travaux de siége.

Accompagné d'un seul aide de camp, il se dirigea d'abord vers le tertre élevé, du haut duquel il avait examiné, deux jours auparavant, les préparatifs de défense de la place. Le tertre était toujours occupé par le même piquet de Cosaques, qui ne permettaient pas d'en approcher, par ordre du grand-duc Michel; l'empereur ayant annoncé, à sa première visite, qu'il y reviendrait le lendemain : il n'était pas revenu, et les Cosaques l'attendaient encore, en exécutant scrupuleusement leur consigne; ils hésitaient à le reconnaître et à le laisser passer, car on leur avait dit que l'empereur était mourant. Il se prosternèrent, en remerciant le ciel de lui avoir conservé la vie.

Nicolas descendit au camp de la dix-huitième division, qui s'appuyait au Danube : les chasseurs, formant la première ligne, se rangèrent en bataille devant leurs tentes, à l'arrivée de Sa Majesté.

A la droite de la brigade, les chefs avaient réuni leurs



hommes qui s'étaient le plus distingués dans des combats d'avant-postes : l'empereur les nomma tous chevaliers de Saint-Georges, et, s'adressant au plus vieux de ces soldats, lequel était déjà décoré de trois médailles militaires, il lui attacha de sa propre main la décoration à la boutonnière et l'embrassa. Tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes.

L'empereur se rendit ensuite au camp de la division des hulans du Boug, et il décora de la même manière deux hulans, qui avaient attaqué, corps à corps, et fait prisonniers, dans une sortie, deux chefs de la cavalerie ennemie. Il fut obligé ensuite de se rappeler qu'il relevait à peine d'une sérieuse maladie et qu'il avait besoin de repos.

La tranchée ne faisait pas de progrès, car il fallait aller chercher bien loin les matériaux nécessaires pour préparer des fascines et des gabions; on établissait pourtant à l'extrême droite de la position des assiégeants, une grande batterie qui ne pouvait être élevée qu'après vingt-quatre ou trente-six heures de travail. Or, pour détourner l'attention des assiégés, on avait engagé avec eux, sur la gauche, une canonnade assez vive qui dura toute la nuit.

Au point du jour, l'empereur, qui commençait à reprendre des forces, se rendit à cheval à la grande batterie, qu'on devait achever la nuit suivante. Il fut aperçu et reconnu, du haut des remparts, et les canonniers turcs lui envoyèrent quelques boulets qu'il entendit passer au-dessus de sa tête, sans manifester la moindre émotion.

Il revint, comme la veille, au camp de la division des hulans, où il voulut voir les blessés, qu'il se reprochait, disait-il, d'avoir oubliés dans sa visite précédente. On le conduisit à l'ambulance qui renfermait environ soixante malades : il leur adressa des paroles de consolation.



Le grand-duc Michel, qui l'avait rejoint, lui présenta un de ces blessés, officier dégradé pour cause d'inconduite et rentré au service en qualité de simple soldat : ce jeune gentilhomme avait fait preuve d'une énergie et d'une intrépidité sans égales dans une attaque où il avait eu une jambe emportée.

L'empereur le félicita de sa belle action, lui donna la croix de Saint-Georges et le nomma de nouveau officier, en le renvoyant dans sa famille :

— Vous vous êtes conduit comme un gentilhomme qui met l'honneur au-dessus de tout, lui dit l'empereur avec bonté : je ferai savoir à votre père que vous avez dignement réparé votre faute.

Les premières lueurs de l'aube paraissaient à l'horizon, quand l'empereur et le grand-duc Michel, entourés d'une suite nombreuse, allèrent à pied, aux avant-postes de l'extrême gauche, pour juger de l'effet des mortiers qui n'avaient pas discontinué de tirer sur la place depuis deux jours et deux nuits.

Le feu des remparts cessa tout à coup, et l'on vit sortir de la ville un groupe de Turcs, précédé d'un drapeau blanc. C'était un parlementaire qui venait, de la part du pacha de Braïlow, remercier l'empereur d'avoir daigné lui renvoyer sans rançon les prisonniers qui étaient à la merci du vainqueur.

Nicolas fit remettre une somme d'argent au parlementaire, en le chargeant de déclarer au pacha que le dernier délai qui lui était accordé pour capituler expirerait le lendemain à trois heures du matin et que, faute d'avoir accepté en temps utile les conditions honorables qu'on lui offrait, il devait s'attendre à être traité selon les lois de la guerre.

Au même instant, la grande batterie qui avait été dres-



sée à l'extrême droite de l'ennemi, sans que celui-ci y eût pris garde, fut démasquée tout à coup et ouvrit un feu terrible contre le bastion qu'elle avait en face d'elle.

Au bruit de la canonnade, l'empereur et sa suite se portèrent rapidement vers la batterie et gravirent une hauteur voisine qui dominait la position.

Ces vingt-quatre pièces, tirant sans relâche, semblaient avoir réduit au silence le bastion contre lequel le feu était surtout dirigé, mais les assiégés avaient remarqué l'endroit que l'empereur allait occuper avec sa suite : ils se hâtèrent donc de braquer leurs pièces du plus gros calibre contre l'élévation de terrain où ils voyaient s'agiter une agglomération d'officiers, parmi lesquels devait être l'empereur.

Plusieurs boulets vinrent ricocher au pied du tertre où l'empereur s'était mis en observation et tuèrent quelques chevaux de sa suite. Tous les assistants suppliaient Sa Majesté de quitter un poste dangereux, qui était devenu le point de mire des canons de la place; mais Nicolas s'y refusa, jusqu'à ce que le feu de l'ennemi eût été complétement éteint par celui de la batterie russe.

L'empereur attendit jusqu'à l'expiration du terme qu'il avait accordé au pacha de Braïlow, pour capituler; la capitulation n'étant pas acceptée, il n'avait plus qu'à laisser se continuer régulièrement les opérations du siége confié à son frère Michel.

Il quitta donc le camp de blocus, au point du jour, le 25 mai, pour rejoindre l'impératrice qui était, lui dit-on, fort inquiète de sa santé et qui avait accéléré son voyage, dans l'intention de ne pas séjourner à Bender, si elle ne le rencontrait pas dans cette ville où il lui avait donné rendez-vous.



Une dépêche du commandant de la ville d'Ismaïl lui apprit, pendant la route, que l'hetman des Cosaques Zaporogues avait demandé à rentrer avec sa horde sous la protection de la Russie.

Ces Cosaques étaient les derniers restes de cette association militaire, qui avait joué un rôle considérable dans l'histoire des guerres russes et polonaises avant Pierre le Grand, et qui eût été détruite entièrement, par son ordre, à la suite de la bataille de Pultawa, comme une bande d'insurgés et de brigands, si un petit groupe de Zaporogues n'avait pas émigré de l'Ukraine et des rives du Dnieper dans les plaines marécageuses de la Bulgarie et de la Valachie.

Sous la domination turque, ils étaient restés unis par les liens de leur ancienne association, ayant pour chef suprême l'hetman qu'ils élisaient tous les ans, recevant dans leur horde quiconque voulait s'associer à leur vie vagabonde et se soumettre à leurs usages, et vivant, dans le célibat, de chasse, de pêche, de culture et de brigandage.

L'impératrice Catherine, il est vrai, leur avait permis de revenir se fixer en Crimée, mais bientôt ils en avaient été expulsés comme ennemis de toute autorité et de toute colonisation. La Turquie les avait encore une fois accueillis ou plutôt soufferts : les uns s'étaient établis le long de la chaîne des Balkans, les autres n'avaient pas quitté les bords du Pruth et du Danube, où ils exerçaient l'état de bateliers.

Ils avaient toujours la pensée et les yeux tournés vers la Russie, qu'ils regardaient, dans leurs souvenirs de tradition guerrière, comme leur véritable patrie, comme le théâtre des exploits de leurs farouches prédécesseurs. Ils sentaient qu'ils n'avaient de goût que pour le métier de soldat, et ils aspiraient à reprendre possession des terres incultes que les anciens Zaporogues avaient occupées en



Ukraine, non pas pour les rendre fertiles, mais pour y former des colonies militaires à l'instar des Cosaques du Don.

Ils ne comptaient pas alors plus de deux à trois mille hommes : l'insalubrité du pays qu'ils habitaient avait fait dans leurs rangs d'immenses vides, que ne suffisait pas à combler le nombre des nouveaux compagnons que le hasard leur envoyait. Il y avait, parmi eux, des Valaques, des Serviens, des Bulgares, etc., et cependant la nationalité russe semblait se maintenir dans leur association.

Ainsi, dès que la guerre devint imminente entre la Russie et la Porte Ottomane, les Zaporogues se rapprochèrent de la frontière russe et des bouches du Danube, en s'agglomérant surtout dans la Dobroudja, à la pointe septentrionale de la Bulgarie. Ils y furent suivis par la secte des Nekrassowtzy, qui étaient également d'origine russe et qui n'avaient jamais oublié la mère-patrie.

Le Gouvernement turc avait été averti de ce mouvement d'immigration lent et silencieux, auquel il n'avait pu s'opposer par la force; il n'avait pas songé à enrôler sous ses drapeaux ces hordes indisciplinées, mais il employa la ruse pour les retenir en Turquie et pour les empêcher d'apporter à leurs anciens compatriotes un concours peut-être utile et, dans tous les cas, une sorte d'exaltation morale et patriotique. On avait donc fait courir le bruit que toutes les troupes ottomanes se concentreraient autour des villes de Babadagh, de Matchine et d'Issaktcha, qui formeraient ainsi une ligne fortifiée capable d'arrêter l'armée russe.

Mais, avant que huit mille Turcs eussent été rassemblés sur cette ligne de défense, les Zaporogues avaient commencé à passer le Pruth, soit en barque, soit à la nage, pour se présenter, comme transfuges, aux établissements de quarantaine qui avaient été créés tous le long de la frontière



russe, en prévision de la peste qu'on pouvait craindre de voir envahir d'un jour à l'autre les principautés danubiennes. Quant aux sectaires Nekrassowtzy, qui n'avaient pas moins bonne envie de rentrer en Russie, ils s'en abstinrent à regret, dans la crainte d'être emprisonnés et condamnés au supplice du knout, comme les en avait menacés Hassan-Pacha, qui voulait les emmener au delà des Balkans.

XCII

La guerre avait été entamée simultanément, sur une autre partie du territoire de l'Empire Ottoman, par une expédition maritime contre Anapa, une des forteresses les plus importantes de la mer Noire.

Cette forteresse, que la Russie avait déjà prise trois fois et que trois fois elle avait rendue généreusement à la Turquie en signant la paix, était, dans les circonstances présentes, un point indispensable à la sûreté des possessions russes du Caucase, et, en même temps, elle devait servir de base aux opérations de l'armée du général Paskewitch, qui allait commencer une campagne dans la Turquie d'Asie.

Anapa, entre les mains des Turcs, était un repaire de brigands et de corsaires : là se trouvaient à la fois l'entrepôt du butin que les montagnards avaient pu faire dans leurs excursions et leurs rapines; le marché où ils vendaient leurs prisonniers comme esclaves; le bazar où se faisait le principal commerce de femmes circassiennes et géorgiennes, destinées à peupler les harems; le centre d'enrôlement de l'armée turque; l'arsenal des populations indisciplinables du Caucase, qui venaient y chercher de la poudre, des balles et des armes.



L'empereur Nicolas avait donc voulu que la prise d'Anapa fût un des premiers actes de représailles et de justice, qu'il fit exercer contre la Turquie.

Son aide de camp, le colonel Pérowsky, avait reçu l'ordre de partir de Taman, ville de Tauride, dès la fin du mois d'avril, avec un détachement d'infanterie, et de faire sa jonction avec les troupes de débarquement que l'escadre du vice-amiral Greig avait prises à Sébastopol pour les amener devant Anapa. L'aide de camp général prince Menchikoff avait le commandement en chef de l'expédition sur le littoral de la Grande-Abasie.

L'escadre, qui avait mis à la voile le 2 mai, fut retardée en mer par des vents contraires, des calmes et des brouillards : elle n'entra dans la rade d'Anapa, que le 14 mai. Le colonel Pérowsky était déjà arrivé avec son détachement, après avoir accompli le voyage le plus pénible et le plus dangereux, et il dut encore déployer une grande habileté, pour se maintenir, pendant plusieurs jours, malgré les forces supérieures qui l'entouraient, dans la position qu'il avait occupée devant la place où commandait le pacha Osman-Oglou. Il ne put immédiatement communiquer avec l'escadre, que l'état de la mer empêchait d'approcher du rivage.

Enfin, le 18 mai, la mer et les vents s'étant calmés, la descente put s'effectuer sans obstacle sous la direction du prince Menchikoff. A mesure que les troupes de débarquement étaient mises à terre, elles engageaient le combat contre la garnison qui avait fait une sortie, soutenue par la cavalerie circassienne et par les montagnards que Pérowsky avait eu à combattre sans cesse en venant de Taman. L'ennemi fut repoussé avec perte, mais il continua de harceler les premiers travaux de siége, que le général prince

Menchikoff avait fait commencer, pendant que son camp s'établissait solidement à douze cents pas environ des remparts de la ville : une batterie de mortiers et d'obusiers avait été dressée, et, sous la protection de cette batterie, un pont fut jeté sur la rivière qui séparait d'Anapa le corps des assiégeants.

Il y avait, entre ceux-ci et la garnison, des engagements quotidiens et parfois sanglants : à la suite de ces sorties, qui se renouvelaient sans succès, les Turcs étaient vivement refoulés à coups de baïonnette derrière leurs lignes de défense.

Dans une attaque de la cavalerie circassienne, qui vint avec deux pièces de campagne se jeter sur le camp russe, un mouvement rapide du treizième régiment de chasseurs, commandé par le major Lissetsky, mit en pleine déroute les assaillants et les força de se retirer en perdant beaucoup de monde, entre autres un de leurs chefs les plus redoutables.

Cependant la ville d'Anapa, facilement ravitaillée par terre et par mer, défendue au dehors par une armée irrégulière qui s'augmentait et se renouvelait tous les jours, pouvait résister pendant des mois et des années. Le prince Menchikoff avait espéré l'emporter par un heureux coup de main; il changea de tactique et n'hésita pas à entreprendre un siége en règle, au moyen d'une ligne de circonvallation qui, traversant l'isthme sur lequel Anapa est assis, s'appuyait des deux côtés à la mer.

L'escadre du vice-amiral, dont les bâtiments étaient envoyés l'un après l'autre en croisière, capturait tous les navires qu'on expédiait de Trébizonde avec des renforts et des munitions pour Anapa : elle fit ainsi plus de mille prisonniers, dans l'espace de peu de jours; mais elle se prépa-



rait à fournir une assistance plus efficace et plus décisive aux assiégeants.

Le 19 mai, elle vint se ranger en ligne de bataille devant les murailles d'Anapa et elle commença vers dix heures du matin une canonnade générale qui dura jusqu'à une heure de l'après-midi. La forteresse et les maisons de la ville eurent beaucoup à souffrir des bordées que leur envoyaient les vaisseaux, qui n'éprouvèrent que des dommages insignifiants, quoique les assiégés fissent le meilleur usage possible de leur artillerie. La mer devenait mauvaise : l'escadre se vit obligée de s'éloigner du rivage, en laissant le général prince Menchikoff poursuivre lentement mais sûrement les travaux du siége, que l'ennemi s'obstinait à inquiéter avec une énergie croissante, sans pouvoir les interrompre par ses attaques redoublées.

L'empereur se rendait bien compte des difficultés de ce siége, qu'il fallait poursuivre avec cinq ou six mille hommes d'infanterie, en tenant tête en même temps à une garnison nombreuse et à une véritable armée de campagne qui avait souvent à son service quatre ou cinq mille hommes d'excellente cavalerie; mais il n'en était que plus impatient de voir inaugurer par un brillant fait d'armes les opérations du corps d'armée détaché du Caucase, que l'aide de camp général Paskewitch d'Érivan devait conduire dans la Turquie d'Asie.

Paskewitch avait averti l'empereur, que cette expédition ne serait pas prête avant le milieu du mois de juin.

Le village de Houmra, sur la rivière de l'Arpatchai, avait été choisi pour le rendez-vous de toutes les troupes destinées à entrer en Arménie : on y réunissait les magasins de l'armée, le service des transports, l'artillerie de siége et les hôpitaux militaires. Ce petit village, entièrement



ruiné pendant la guerre de Perse, était devenu en quelques semaines un immense camp retranché, entouré de murs, de bastions et de fossés, et capable de résister à toutes les forces de l'armée turco-asiatique.

Cette armée était trois fois plus nombreuse que celle dont pouvait disposer le général russe; elle s'appuyait sur des places bien fortifiées, bien approvisionnées et bien gardées, telles que Kars, Akhalkalaka, Akhaltzik, etc. Mais elle ne pouvait déjà plus recevoir que par Trébizonde les renforts et les munitions dont elle aurait besoin, car la flotte du vice-amiral Greig surveillait par des croisières tout le littoral, depuis Anapa jusqu'à Batoum, et les ports turcs de l'Abasie, de la Mingrélie, de l'Iméréthie et de l'Arménie allaient être fermés par le blocus maritime.

En parvenant à la frontière de son empire, Nicolas, malgré le vif désir qu'il avait de revoir l'impératrice et de la tirer d'inquiétude, s'était soumis aux prescriptions sanitaires que devaient subir tous les voyageurs à leur entrée en Russie. Il descendit de calèche à Vadoloï-Issaki et donna aux personnes de sa suite l'exemple de l'obéissance aux règlements de police, car il fit constater régulièrement, au bureau de santé, qu'il venait d'une localité où la peste n'existait pas, et il voulut ne pas être exempt des fumigations qu'on imposait à tous ceux qui sortaient des Principautés.

Il prit ensuite la route de Bender; ce fut dans cette ville qu'il rejoignit l'impératrice, qui ne l'avait attendu que par déférence à l'égard de sa volonté. Elle y était arrivée le matin et elle avait dû se faire violence pour ne point aller au-devant de lui.

Elle le croyait malade, et elle ne fut pas trop rassurée en le voyant paraître encore pâle et défait des suites de sa grave indisposition.



L'empereur était pourtant assez bien rétabli, pour pouvoir, peu de temps après son arrivée, donner audience au duc de Mortemart, ambassadeur de France, qui avait été envoyé en Crimée par son Gouvernement, pour suivre de plus près le cours des événements politiques et juger mieux du but réel que le tzar se proposait d'atteindre dans cette campagne de Turquie. Il ne devait pas retourner à Saint-Pétersbourg, tant que Nicolas resterait à la tête de ses armées.

C'était à coup sûr une mission très singulière, que celle d'un ambassadeur étranger se portant ainsi dans le voisinage de la guerre, pour en épier la marche et pour en étudier les conséquences, sous prétexte de choisir le meilleur moment où il pourrait se poser en médiateur pacifique entre les deux parties belligérantes. Nicolas aurait eu le droit de s'offenser de cette espèce d'espionnage diplomatique et surtout de la défiance que ses alliés semblaient lui témoigner, car les Cours de l'Europe avaient voulu se faire représenter aussi par leurs ambassadeurs au quartier-général de l'empereur de Russie.

La réception de l'ambassadeur de France fut néanmoins très amicale, et l'empereur dit au duc de Mortemart, qu'il le remerciait d'être venu de si loin, avec l'intention de rester à Odessa pendant le séjour de l'impératrice qui y prendrait les bains de mer.

— On reconnaît là, dit-il avec aménité, l'ancienne politesse française, et moi, Monsieur le duc, je compte bien venir vous faire une visite à Odessa, plus d'une fois, quand la guerre m'en laissera le loisir.

L'impératrice était fatiguée du long et pénible chemin qu'elle venait de faire pendant dix jours consécutifs; l'empereur n'avait pas moins qu'elle besoin de repos, cependant



ils partirent ensemble, le soir même, pour Odessa, où ils étaient attendus depuis plusieurs jours.

Le retard de leur voyage avait fourni matière aux rumeurs les plus sinistres, d'autant plus qu'on disait déjà que la peste avait éclaté dans le camp russe sous les murs de Braïlow. Le 27 mai, vers quatre heures de l'après-midi, ils firent leur entrée dans la ville d'Odessa, par la barrière de Tiraspol.

Une foule immense, de toutes nations et de toutes classes, s'était portée à leur rencontre avec un ardent empressement; les rues étaient bordées de spectateurs; les fenêtres, les terrasses et les toits des maisons regorgaient de monde : des acclamations vives et prolongées accueillirent le passage de Leurs Majestés qui allèrent descendre au palais Worontzoff, où tout avait été disposé pour les recevoir. Les navires de guerre qui étaient dans le port annoncèrent l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice, par des salves d'artillerie, au bruit desquelles se mêlaient les hourras des marins.

L'empereur parut, un instant, sur la terrasse du palais, et se montra au peuple qui manifestait par des cris de joie le bonheur qu'il avait de posséder les hôtes augustes que la Russie plaçait sous sa sauvegarde. Les anciens de la ville se rappelaient, avec émotion, qu'ils avaient reçu dans leurs murs le grand-duc Nicolas, onze ou douze ans auparavant.

Le soir, la ville entière fut illuminée, ainsi que les bâtiments russes ou étrangers, qui remplissaient le port et la rade : cette fête merveilleuse, à laquelle toute la population avait pris part, ne se termina que fort tard dans la nuit.

L'empereur avait été très touché de la réception sympathique que lui avaient faite les habitants d'Odessa ; il crut pouvoir se dispenser de prendre une mesure qui eût été pré-



judiciable à leurs intérêts commerciaux, mais qui lui était commandée par les circonstances : il n'interdit pas encore, par ukase, comme on le craignait, l'exportation des grains à Odessa et dans tous les ports de la mer Noire.

Cependant, les innombrables petits bâtiments, qui naviguaient sous pavillon neutre et de préférence sous pavillon grec, allaient dans les ports russes prendre des chargements de céréales, que l'on disait destinées à l'Italie, à la France, à l'Espagne, et qui étaient directement transportées à Bourgas ou à Constantinople, pour y être vendues aux Turcs. On obvia provisoirement, autant que possible, à cet inconvénient, par de sévères règlements de douane, car le commerce d'Odessa aurait beaucoup souffert, si l'ukase, qu'on annonçait comme signé, eût supprimé durant la guerre toute l'exportation des grains; en attendant, l'empereur avait ordonné que d'immenses achats de blé fussent faits sur le marché de cette ville, pour l'approvisionnement de l'armée russe.

Nicolas ne passa que deux jours auprès de l'impératrice; il quitta Odessa, dans la nuit du 30 mai, pour se rendre à Ismaïl, qui était le centre des dépôts et des services de l'armée. Il en fit lui-même l'inspection minutieuse et il resta jusqu'au lendemain dans cette ville transformée en arsenal et en magasin.

Avant son départ, il alla, en personne, dans les bâtiments de la Quarantaine, où se trouvaient réunis douze ou quinze cents Cosaques Zaporogues avec leur hetman Gladky, qui demandaient à être rapatriés en Russie : à la vue de l'empereur, ils se prosternèrent tous la face contre terre, en faisant des signes de croix et en murmurant des prières accompagnées de bénédictions pour le tzar.

L'empereur leur ordonna de se relever et de se mettre en



ligne devant lui : ces hommes, la plupart beaux et bien faits, portaient encore le costume national de l'ancien temps; on ne les avait pas désarmés, car on pouvait se fier à leurs intentions pacifiques et à leur dévouement.

L'empereur remit de sa main une médaille d'honneur en or portant son effigie, à l'hetman, en lui adressant quelques paroles bienveillantes pour ses frères d'armes. Cette marque de distinction accordée à leur chef les combla de reconnaissance et d'enthousiasme : ils jurèrent solennellement, en tirant leurs sabres, de servir avec zèle et fidélité, contre les musulmans, la Russie et son auguste souverain, qui désormais devenait le leur.

Nicolas, avant de quitter Ismaïl, visita les nouveaux ouvrages de la place, qu'on avait rendue imprenable, et une division de la flottille russe, qui, de concert avec les barques des Cosaques Zaporogues, devait protéger les ponts jetés sur le Danube.

Les nouvelles que l'empereur recevait de Braïlow et d'Anapa étaient satisfaisantes :

Ici, le général Menchikoff, qui avait dû entreprendre un siége en règle, était déjà parvenu, au moyen d'une colonne mobile, à couper toute communication entre la place et les Circassiens, tandis que l'escadre du vice-amiral Greig bloquait la forteresse et s'emparait de tous les navires qui s'en approchaient avec des renforts ou des munitions de guerre.

Là, les travaux de siége étaient poussés avec vigueur, sous les yeux du grand-duc Michel.

Le grand-duc se transportait souvent vis-à-vis d'Issaktcha, à l'endroit où allait s'effectuer le passage du Danube; il se faisait accompagner, dans ces inspections, du chef de l'état-major général. C'était le comte de Diebitsch, qui, en l'absence de l'empereur, donnait des ordres et des instruc-



tions au nom de Sa Majesté, quoique le feld-maréchal comte de Wittgenstein conservât toutes les attributions de commandant en chef de l'armée russe dans les provinces de Moldavie et de Valachie.

L'empereur, qui se proposait d'assister en personne au passage du Danube, attendait avec impatience que le génie militaire pût terminer les préparatifs de ce passage, retardés, sinon arrêtés, par un débordement extraordinaire du fleuve.

Une digue solide, œuvre vraiment gigantesque, avait été construite en peu de jours, à travers les marais, dans un espace de quatre werstes, et déjà on avait établi la tête du pont, que l'on voulait jeter à l'endroit le plus convenable au passage des troupes. Mais les Turcs avaient profité aussi de la crue des eaux, pour élever des retranchements sur la rive droite du Danube, laquelle présentait une chaîne de hauteurs boisées dominant la rive opposée, où le sol mouvant et marécageux se refusait à porter de l'artillerie, tandis que, sur la rive turque, trois batteries plongeantes assuraient à l'ennemi une position presque inattaquable, appuyée à gauche sur la ville fortifiée d'Issaktcha, à droite sur des marais impraticables.

Malgré le débordement du Danube, les travaux avaient continué du côté des Russes : la digue, longue de deux lieues, qui avait été fortement assise sur pilotis, aboutissait à un rempart en terre, derrière lequel les troupes devaient se masser à l'avance pour traverser le fleuve, sans avoir rien à craindre des boulets que les batteries turques voudraient leur envoyer avant le commencement de l'action. Dès lors, le feu de ces batteries ne faisait pas beaucoup de mal aux pionniers russes, qui, cachés dans les joncs et plongés jusqu'au cou dans l'eau stagnante, travaillaient jour et

nuit à préparer le passage de l'armée. Les pontons et les grosses barques, destinés à former instantanément un pont de bateaux, attendaient, à l'embouchure d'une petite rivière, qu'on leur donnât le signal d'entrer à la fois dans les eaux du Danube. La flottille russe et celle des Cosaques Zaporogues étaient à l'ancre près d'Ismaïl et se tenaient prêtes à remonter le fleuve, pour venir transporter d'un bord à l'autre les premiers pelotons d'infanterie sous le canon d'Issaktcha.

Les Turcs, de leur côté, ne se disposaient pas avec moins d'énergie à recevoir les assaillants, et l'on pouvait prévoir que la lutte serait vive de part et d'autre.

On avait raison de compter sur le concours dévoué des Cosaques Zaporogues et sur les services intelligents qu'on pouvait désirer d'eux : leur courage et leur intrépidité étaient connus de longue date, mais, en outre, ils avaient acquis, dans le cabotage qu'ils exerçaient à l'embouchure du Danube, une merveilleuse habileté à conduire leurs barques longues et légères, qu'ils manœuvraient à la rame avec une adresse et une vigueur que n'eussent pas égalées les bateliers les plus expérimentés du Dnieper et du Volga.

C'était au général Toutchkoff, commandant d'Ismaïl, que revenait l'honneur d'avoir ramené les Zaporogues sous les drapeaux de la Russie. Il avait eu l'occasion de faire connaissance avec leur hetman Gladky, simple paysan de la Petite-Russie, que sa bravoure et son esprit supérieur firent distinguer de ses compagnons d'armes, qui l'avaient placé à leur tête, et du Gouvernement turc, qui l'avait nommé pacha.

La défection des Zaporogues était d'autant plus importante, que la Turquie les avait déjà employés avec succès dans la guerre de Grèce et qu'elle se proposait de mettre



encore à l'épreuve leur bravoure et même leur férocité native, en les adressant au pacha de Silistrie, qui voulait faire d'eux le noyau de la garnison de cette ville, en prévision du siége qu'elle aurait à soutenir.

Le général Toutchkoff s'était donc abouché secrètement avec Gladky et lui avait offert les conditions les plus avantageuses, pour le déterminer à rentrer avec sa horde sous la domination russe. En effet, Gladky s'était mis à la tête de ses subordonnés et les avait conduits dans leurs barques jusqu'aux bouches du Danube : tout à coup, il fit descendre à terre tous ses hommes, qui n'avaient encore manifesté aucune répugnance à servir d'auxiliaires aux Turcs, et il leur exposa, avec une éloquence sauvage et naïve, combien ils seraient coupables devant Dieu s'ils trempaient leurs mains dans le sang des Russes, qui étaient leurs frères, et combien ils trouveraient d'avantages à implorer plutôt le pardon et la protection du tzar, leur maître légitime. A l'instant même, les Cosaques se prononcèrent, aux cris de : *Vive l'empereur!*

La visite que Nicolas leur avait faite dans les bâtiments de la Quarantaine et la distinction honorifique qu'il avait décernée à leur hetman en présence de toute sa troupe, achevèrent de rattacher les Zaporogues à la mère-patrie et d'en faire les alliés les plus fidèles et les plus redoutables de l'armée russe, pendant tout le cours de la guerre de Turquie.

XCIII

L'empereur était allé, le 31 mai, d'Ismaïl à Bolgrad, petite ville pauvre et mal peuplée, qui avait changé d'aspect, en devenant, pour ainsi dire, le quartier-général du troisième corps d'armée, commandé par le général Roudzewitch.

Ce corps d'armée, qui se composait de plus de cinquante mille hommes, était campé, à peu de distance de Bolgrad, le long du lac Yalpouk, au sommet d'une éminence qui s'abaissait en pente douce jusqu'à la ville et laissait ainsi un vaste espace ouvert aux exercices militaires. Cette immense agglomération d'hommes, admirablement rangés selon l'ordre des divisions auxquels ils appartenaient, s'augmentait encore d'une foule de vivandiers, de marchands et d'ouvriers de toute espèce, venus de tous pays et portant toutes sortes de costumes : ce qui faisait que le camp de Satounowa, durant le jour, ressemblait à une cité active et populeuse.

C'était l'aide de camp général Benkendorff, qui, en sa qualité de chef des gendarmes et commandant du quartier-général de Sa Majesté, avait la haute surveillance de la police du camp, et, grâce à ses soins infatigables, l'ordre



le plus parfait ne cessa de régner parmi cette population flottante et cosmopolite, que les troupes entraînaient après elles.

Le duc de Mortemart, ambassadeur de France, le lieutenant général Dornberg, envoyé du Hanovre, le major de Thun, envoyé du roi de Prusse, et nombre de personnages de distinction, représentants officieux des Cours étrangères, avaient accompagné l'empereur à Bolgrad, pour assister à la grande revue qui devait précéder le passage du Danube. Cette revue eut lieu, le 2 juin, avec beaucoup d'éclat.

Les septième, huitième et dixième divisions d'infanterie, avec leur artillerie à pied, et la cinquième division des hussards avec son artillerie à cheval, défilèrent devant l'empereur, dont la présence électrisait l'enthousiasme du soldat. La santé des hommes était excellente, leur tenue admirable, l'état des chevaux très satisfaisant : l'ardeur guerrière brillait dans tous les yeux ; l'impatience de combattre animait tous les cœurs.

Il fallait attendre que les dispositions pour franchir le Danube sous le feu de l'ennemi fussent prises entièrement et que les eaux du fleuve commençassent à baisser.

Ce ne fut que dans la soirée du 7 juin, que l'empereur se rendit à l'endroit qu'on avait jugé le plus favorable pour le passage des troupes. Deux divisions du corps d'armée, aux ordres du général Roudzewitch, y étaient déjà réunies, et une brigade de chasseurs à pied, qu'on avait embarquée sur des navires marchands nolisés pour cette expédition, venait de remonter le Danube sans accident et de se joindre aux divisions du troisième corps.

L'empereur les passa en revue dans un profond silence, et les encouragea, en peu de mots, à se montrer dignes de leurs chefs; il donna lui-même des ordres pour le lende-



main, et il dit au chef d'état-major de la seconde armée, Paul de Kisseleff, qu'il comptait sur lui, pour que le passage du fleuve s'effectuât avec succès, mais en sacrifiant le moins de monde possible.

Les eaux étaient toujours très hautes et très rapides; l'ennemi ne paraissait pas soupçonner que les Russes osassent entreprendre de les traverser, soit à la nage, soit dans des barques. Les batteries des Turcs avaient même cessé de tirer.

Quatre Cosaques du Don acceptèrent la mission périlleuse d'aller reconnaître, sur la rive opposée, le point le plus propice au débarquement. L'empereur leur avait promis de les incorporer dans la garde, s'ils venaient à bout de leur entreprise hardie. Ils se jetèrent résolûment dans un petit canot, et on les vit s'éloigner, essayant de rompre le courant à force de rames; mais on ne les vit pas revenir, et l'on pensa que leur frêle embarcation avait chaviré, sinon qu'ils avaient été tués ou faits prisonniers, en arrivant à l'autre bord.

Cependant, tous les préparatifs étaient terminés, et les troupes, qui restèrent sur pied toute la nuit, savaient que l'attaque commencerait au point du jour.

L'empereur était allé au camp des régiments de Tchernigow et de Pultawa, qui avaient pris les armes pour le recevoir : un *Te Deum* solennel fut chanté, en sa présence, devant le front des régiments. Il se rendit ensuite sur une hauteur, au pied de laquelle s'ouvrait la digue qui conduisait au Danube, et il visita la batterie de vingt-quatre pièces de canon, qui devait être démasquée, au premier signal.

La flottille russe, armée de petites pièces de campagne, remonta sans bruit le fleuve débordé et se rangea en ligne

de bataille, à la tête de la digue ; les chaloupes légères et plates, qu'on avait rassemblées dans les cours d'eau voisins, et celles des Cosaques Zaporogues, qui arrivaient d'Ismaïl, se tenaient prêtes à recevoir les troupes de débarquement.

Dès que l'aube parut, l'empereur, qui attendait l'heure, assis sur l'affût d'un canon et enveloppé dans son manteau, se leva tout à coup, en disant d'une voix calme et assurée : « Mes amis, la journée est à nous ! » Il ordonna de commencer l'attaque.

Aussitôt les vingt-quatre canons de la batterie russe grondèrent à la fois, et la flottille ouvrit son feu contre les retranchements des Turcs.

Ceux-ci coururent aux armes, en poussant de grandes clameurs, et leurs batteries répondirent sans interruption à la canonnade, qui avait pour objet de détourner leur attention, plutôt que de causer des dommages sérieux à leurs ouvrages de défense; ils ne pouvaient pas croire, en effet, que les Russes, qui, la veille encore, n'avaient pas d'autres bâtiments de transport que leur flottille canonnière, fussent prêts à traverser le Danube, dont la largeur avait plus que doublé par suite du débordement, et dont les eaux profondes roulaient avec l'impétuosité d'un torrent.

Mais déjà les chasseurs s'étaient jetés dans des barques et s'efforçaient de les pousser au large, en les dirigeant vers l'autre bord ; leur exemple fut imité par les Cosaques Zaporogues, que leur hetman commandait en personne, et qui, grâce à l'excellente manœuvre de leurs embarcations, abordèrent, les premiers, sur la rive occupée par les Turcs : ils s'y trouvèrent engagés au milieu des joncs et des marécages.

Le chef de l'état-major, Paul de Kisseleff, qui s'était porté



garant du succès de l'entreprise, s'aperçut que le courant emportait les barques chargées de troupes vers un endroit du fleuve où atterrir serait impossible; il vit aussi l'embarras dans lequel se trouvaient les Zaporogues, qui, ayant débarqué en plein marais, ne pouvaient plus avancer ni reculer, sous un feu meurtrier; il reconnut, d'un autre côté, les quatre Cosaques du Don, qui avaient traversé le fleuve, la veille au soir, et qui avaient passé la nuit sur la rive turque : ces braves gens lui faisaient signe de venir à eux.

S'élançant dans une barque, avec quelques officiers, il se fit conduire vers un autre point de la rive, où il jugeait devoir aborder plus facilement; le prince Gortchakoff et d'autres officiers supérieurs le suivaient : ils arrivèrent ainsi, à travers une grêle de balles, dans des bas-fonds où leurs barques restèrent engravées.

Paul de Kisseleff n'hésita point à entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner le bord : son exemple électrisa chefs et soldats; tous s'élancèrent à sa suite, marchant dans la vase qui menaçait de les ensevelir, se frayant un chemin parmi les roseaux et les broussailles, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un terrain solide et découvert où ils pussent se former en bataille, sans avoir encore fait usage de leurs armes; ce fut à coups de sabre qu'ils repoussèrent d'abord les Turcs, dont ils étaient entourés, et qui fondaient sur eux, avec des cris terribles.

L'empereur, voyant les efforts inouïs que faisaient ses troupes pour aborder et se maintenir de l'autre côté du fleuve, courut lui-même à la batterie, pour donner des ordres et faire changer la direction des pièces, qui commencèrent à tirer dans la masse des Turcs, vingt fois plus nombreux que leurs adversaires.



L'empereur se porta sur une éminence, avec son état-major, afin de mieux apprécier l'effet de la canonnade. A peine avait-il quitté la batterie, que les boulets ennemis vinrent se loger à la place même qu'il occupait un moment auparavant, et qu'il avait refusé d'abandonner, malgré les instances du comte de Diebitsch. .

Alexandre Benkendorff avait été forcé de s'éloigner, en ce moment, car l'empereur lui avait donné l'ordre d'aller prendre le commandement de la flottille, à la place du capitaine de bas-bord Panaïotti, qu'on disait grièvement blessé; mais la blessure de ce brave marin ne l'empêcha pas de rester à son poste et de conserver son commandement.

La flottille s'était approchée, et son feu convergeait, avec celui de la batterie, sur la position que les Turcs n'essayèrent pas longtemps de défendre. Ils étaient déjà en pleine retraite sur Issaktcha, lorsque huit bataillons russes furent débarqués avec plusieurs pièces de canon.

Ces derniers n'attendirent pas que les batteries de l'ennemi eussent cessé leur feu, pour se mettre à la poursuite des Turcs, qui se retiraient précipitamment en abandonnant une partie de leur artillerie; mais ils furent arrêtés tout à coup par l'explosion d'une mine qui fit une foule de victimes, la plupart appartenant aux Turcs. Le bruit courut pourtant qu'un bataillon entier de chasseurs avait péri.

L'empereur, sans se préoccuper de sa sûreté personnelle, car le feu des batteries turques n'était pas encore éteint, courut vers le bord du fleuve où l'on rapportait les blessés, dont quelques-uns avaient été horriblement mutilés par l'effet de la mine : il les recevait lui-même, avec la sollicitude d'un père; il leur prodiguait les conso-



lations les plus touchantes, les soins les plus délicats : il se détournait, par intervalle, pour essuyer les larmes dont ses yeux se remplissaient.

Mais déjà, vers onze heures du matin, on était maître de toute la rive opposée ; les batteries turques avaient été réduites au silence : on ne trouva que des morts et des mourants dans les redoutes, qui livraient au pouvoir des Russes un grand nombre de canons, de mortiers et d'obusiers, et un amas considérable de munitions.

La forte position que l'ennemi venait d'abandonner fut immédiatement occupée par les troupes victorieuses, qui, au lieu se reposer, travaillèrent sur-le-champ à s'y fortifier.

L'empereur avait ordonné qu'on se hâtât d'établir un pont, qui ne pouvait être achevé, disait-on, que dans deux ou trois jours, au plus tôt, pour le passage du reste de l'armée : en attendant, les embarcations transportaient d'un bord à l'autre le plus de monde qu'elles en pouvaient contenir.

On craignait un retour offensif des forces musulmanes, qui n'avaient peut-être pas renoncé à envelopper et à écraser le petit nombre d'adversaires qu'elles auraient à combattre, avant que le corps d'armée du général Roudzewitch eût traversé le Danube ; on ne s'expliquait pas pourquoi les Turcs, ordinairement si courageux et si opiniâtres, avaient lâché pied presque sans résistance, quoique l'explosion de leur mine et la batterie russe leur eussent tué plus de trois cents hommes ; les Russes n'en avaient perdu que soixante.

Quand l'empereur vit reparaître devant lui Paul de Kisseleff, l'uniforme mouillé et couvert de boue, il lui cria de loin :



— Je sais de vos nouvelles ; c'est vous qui avez passé le premier et montré le chemin aux autres.

— Non, sire, répondit avec une noble franchise le chef de l'état-major de la deuxième armée, ce sont nos quatre Cosaques qui étaient partis en barque, hier à minuit, et qui nous attendaient de l'autre côté du Danube.

L'empereur embrassa cordialement Paul de Kisseleff et lui adressa, devant tous les assistants, de flatteuses félicitations. Par un ukase, daté de ce jour, Paul de Kisseleff fut promu au grade de lieutenant-général, en conservant sa place d'aide de camp général de l'empereur et ses fonctions de chef d'état-major de la deuxième armée.

Les quatre Cosaques du Don, qui avaient, en effet, avant tout le monde, mis le pied sur la rive turque, reçurent la croix de soldat de Saint-Georges et entrèrent dans la garde. La belle conduite de l'hetman des Cosaques Zaporogues avait été signalée aussi à l'empereur, qui, le soir même, le nomma colonel et le décora de la croix d'officier de l'ordre de Saint-Georges, en lui donnant dix croix de soldat dudit ordre à distribuer parmi ses hommes.

Il y eut quelques autres promotions parmi les chefs qui avaient pris une part active aux opérations de la journée. Ainsi, l'empereur alla en personne s'informer des nouvelles du capitaine Panaïotti, qui, quoique blessé, n'avait pas voulu quitter le commandement de la flottille.

— Dépêchez-vous de vous guérir, Monsieur le capitaine de haut-bord, lui dit-il en lui attachant sur la poitrine une nouvelle décoration : nous avons encore besoin de vous, et les braves de votre trempe sont rares, même en Russie.

Au reste, de l'avis des meilleurs officiers, le succès de cette brillante affaire revenait, en partie, à l'empereur lui-



même, qui avait réellement commandé en chef, bien qu'il eût ordonné, par un ukase du 14/26 mai, que, malgré sa présence à l'armée, le feld-maréchal comte de Wittgenstein conservât l'autorité et les prérogatives du commandement suprême des troupes en campagne.

Le passage du fleuve continua toute la nuit. On avait vu des tourbillons de flamme et de fumée s'élever autour de la forteresse d'Issaktcha. On apprit bientôt que, dans leur retraite, les troupes turques, que commandait Hassan-Pacha, n'avaient plus écouté la voix de leurs chefs et s'étaient précipitées sur la ville pour la piller et la détruire, mais que, n'ayant pu y pénétrer, elles avaient mis le feu aux faubourgs et qu'elles se dispersaient dans toutes les directions.

Le lendemain, 9 juin, Nicolas, impatient d'aller en personne remercier ses soldats, qui avaient si bien fait leur devoir, et de visiter le théâtre de ce beau fait d'armes, voulut passer sur l'autre rive du Danube, où l'on préparait, par ses ordres, le siége d'Issaktcha. Il demanda la chaloupe de l'hetman des Cosaques Zaporogues.

L'hetman Gladky, portant déjà les épaulettes de colonel et la croix d'officier de l'ordre de Saint-Georges, vint se mettre à la disposition de l'empereur, qui, accompagné de deux généraux, monta dans la barque conduite par les dix Cosaques, auxquels avait été donnée, la veille, la décoration de Saint-Georges. Trois d'entre eux étaient blessés, mais ils ne maniaient pas leurs rames avec moins d'adresse et de vigueur; l'hetman se tenait au gouvernail.

Ainsi, le souverain de la Russie osait se mettre, en quelque sorte, à la merci de ces hommes, qui, trois semaines auparavant, étaient encore ses ennemis implacables, et leur chef, qui était tout à l'heure au service de la



Porte, en qualité de pacha à deux queues, n'avait qu'à faire donner quelques coups de rames, s'il eût pensé à trahir son nouveau maître, pour le livrer aux Turcs, sous les remparts de la forteresse d'Issaktcha!

Mais, au contraire, l'hetman et ses Cosaques furent profondément touchés de cette marque de confiance que le tzar daignait leur accorder; ils s'écriaient avec enthousiasme, en ramant : « Nous sommes à toi, notre père! Nous sommes à toi, non-seulement tous les dix que voilà, mais encore tous nos autres camarades sans exception! Notre cœur, notre sang, notre vie, tout est à toi ! »

L'empereur, en débarquant, fut reçu par le feld-maréchal comte de Wittgenstein et le lieutenant-général Paul de Kisseleff; il visita avec eux toutes les positions que l'ennemi avait occupées la veille, et il s'étonna davantage de la victoire si prompte et si peu sanglante que ses troupes avaient obtenue.

Ce fut en souvenir de la journée du 8 juin, que, suivant un vieil usage, qui s'est conservé seulement dans les armées russes, il donna au comte de Wittgenstein un des canons pris à l'ennemi.

L'empereur envoya dire à Eyoub-Pacha, commandant d'Issaktcha, qu'il lui conseillait d'accepter une bonne capitulation, et qu'il lui accordait vingt-quatre heures pour réfléchir. Puis, il remonta dans la barque de l'hetman des Cosaques Zaporogues, et celui-ci le ramena sur l'autre bord, en tenant le gouvernail et en dirigeant la manœuvre des dix rameurs, qui répétaient avec des hourras joyeux : « Nous sommes à toi, notre père, à toi, à toi, à toi ! »

Le 10 juin, le pacha d'Issaktcha fit savoir au quartier-général russe, qu'il était décidé à rendre la place, mais qu'il demandait un sursis : on lui signifia que le délai, que



l'empereur lui avait accordé, expirerait le lendemain, à dix heures du matin.

Le débarquement des troupes n'avait pas cessé un instant, et il y avait alors huit ou dix mille hommes sur la rive turque ; le pont, dont les travaux s'exécutaient avec une merveilleuse activité, devait être bientôt achevé, et l'on attendait, d'une heure à l'autre, que le transport de l'artillerie de siége et des approvisionnements pût s'effectuer, avant le passage du reste de l'armée.

L'empereur avait déjà fait placer sa tente de l'autre côté du Danube, et le camp de Satounowa, qui allait être levé dans peu de jours, devait suivre le quartier-général de l'empereur, sous les murs d'Issakfcha, et ensuite sur la route de Babadagh.

On doutait, cependant, que la forteresse d'Issaktcha ouvrît ses portes, sans avoir au moins fait un semblant de résistance : la garnison était nombreuse et composée de troupes d'élite ; Eyoub-Pacha, qui commandait la place, ne manquait ni de courage, ni d'habileté, et il avait auprès de lui, pour soutenir sa résolution, Hassan-Pacha, qui s'était retiré dans Issaktcha, à la suite de la dispersion de l'infanterie turque, qu'il n'avait pu retenir sous ses drapeaux, après le passage du Danube par les Russes.

Deux divisions russes reçurent l'ordre, dans la matinée du 11 juin, de cerner la ville et de porter les avant-postes le plus près possible des murailles, qui paraissaient abandonnées, car on y voyait à peine, çà et là, quelques turbans, et les canonniers n'étaient pas à leurs pièces.

L'empereur parcourait à cheval la chaîne des avant-postes, quand deux parlementaires ottomans vinrent lui annoncer que le commandant de la place acceptait ses conditions, quelles qu'elles fussent, et déclarait qu'il était



prêt à lui remettre les clefs de la forteresse. La capitulation fut signée deux jours après : la garnison avait obtenu la permission de sortir avec ses armes et de se retirer, en pleine liberté, mais en laissant tout le matériel de guerre.

Les deux pachas, qui étaient également libres et dégagés de toute promesse humiliante, demandèrent à être présentés à l'empereur de Russie, avant leur départ, et ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil honorable et gracieux que leur fit l'auguste vainqueur.

— Je vous remercie, leur dit Nicolas, de m'avoir épargné les lenteurs d'un siége, car j'avais besoin de cette place, qui est saine et bien située, pour y établir le dépôt de mes blessés.

En effet, il avait déjà donné des ordres pour qu'on y transportât les blessés et les malades, qui étaient dans les ambulances. On trouva, dans la forteresse, laquelle aurait pu tenir deux mois, et peut-être davantage, quatre-vingt-cinq pièces de canon, dix-huit drapeaux et une énorme quantité de munitions, de vivres et de matériel. La population d'Isaktcha, qui se réjouissait d'être préservée des calamités d'un siége, loin de considérer comme nationale et religieuse la guerre que la Turquie avait à soutenir, accourut avec empressement au-devant des Russes, que les deux pachas introduisirent eux-mêmes dans la ville, où toutes les boutiques restaient ouvertes, et où les habitants faisaient le meilleur accueil aux nouveaux venus, en se félicitant de passer sous la domination du tzar.

Ces malheureux pachas, qui s'étaient loyalement conduits, quoique avec un peu de mollesse, et qui n'avaient capitulé que pour céder aux vœux de la population d'Isaktcha, eurent l'imprudence de retourner à Constantinople, et le sultan leur fit trancher la tête.



XCIV

Les opérations du siége d'Anapa et celles du siége de Braïlow marchaient plus lentement, mais aussi à travers des difficultés qu'on n'avait pas prévues, et qui semblaient s'accroître avec l'énergie des défenseurs de ces deux places fortes.

A Braïlow, les travaux des assiégeants suivaient leur cours régulier et méthodique, malgré les sorties fréquentes de la garnison, malgré l'intelligente direction du feu des remparts.

Nicolas n'avait pas voulu revenir sous les murs de cette place, pour laisser à son frère bien-aimé tout l'honneur de la première entreprise militaire que le grand-duc Michel avait à conduire en personne, comme grand-maître de l'artillerie et inspecteur du corps du génie.

C'était le grand-duc, en effet, qui, depuis le départ de l'empereur, présidait seul à toutes les dispositions de l'attaque. Il avait fait demander à Ismaïl une flottille, destinée à intercepter toute communication entre la forteresse et la rive opposée du Danube, et à détruire, s'il était possible, la flottille turque, dont le feu incommodait les travailleurs et balayait sans cesse la tranchée.



La flottille russe, commandée par le capitaine de vaisseau Zavadowsky, venait enfin d'arriver, lorsqu'on commençait l'ouverture de la troisième parallèle et qu'une bombe, lancée dans la forteresse, avait fait sauter un magasin à poudre : huit cents hommes de la garnison firent une sortie en masse sur une des batteries du flanc gauche, mais ils furent repoussés à la baïonnette par le major Gousseff, à la tête de deux compagnies de chasseurs, qui défendaient la batterie menacée.

La sape s'approchait tous les jours davantage des murailles, et, dans la nuit du 7 juin, elle avait atteint le fossé, sans que les assiégés s'en fussent aperçus. Ils avaient assez à faire pour répondre au feu continuel du front d'attaque, qui avait démonté la moitié de leurs pièces, tué ou blessé la plupart de leurs artilleurs. Cependant, on ne remarquait pas encore la moindre hésitation dans la résistance de la garnison. Le pacha Soliman, qui commandait dans Braïlow, était d'un caractère inflexible et d'une rare intrépidité : on devait s'attendre à ce qu'il se défendît jusqu'à la dernière extrémité.

A peine était-on parvenu à éteindre le feu d'un bastion, que de nouveaux canons et de nouveaux canonniers reparaissaient, comme par enchantement, aux embrasures du fort à moitié écroulées, et ne cessaient d'envoyer une grêle de boulets et de mitraille sur les batteries russes, où l'armée de siége perdait beaucoup de monde. Le corps du génie et de l'artillerie eut à regretter ainsi plusieurs officiers distingués, entre autres le capitaine Joukanoff.

Le grand-duc Michel, depuis son arrivée au camp de blocus, n'avait pas craint de s'exposer sans cesse, comme le dernier de ses soldats, à tous les périls, à tous les ha-



sards de la guerre; non-seulement il surveillait en personne les travaux qu'il faisait exécuter devant le front d'attaque, travaux que rendait plus lents et plus pénibles le manque de matériaux qu'on allait chercher à une grande distance, mais encore il visitait jour et nuit, sous le feu des Turcs, les tranchées, où plus d'une fois des hommes furent atteints à ses côtés. Il encourageait tout le monde, par sa présence, par son sang-froid et par sa gaieté; il donnait des soins aux blessés, et, quoiqu'il fût toujours très minutieux et très sévère pour les détails de service, il se faisait aimer des troupes, qui admiraient son ardeur militaire et sa bravoure.

La flottille russe, que les vents contraires avaient empêchée, pendant plusieurs jours, de venir en aide aux assiégeants, réussit à couper complétement les communications entre la forteresse et la rive droite du Danube, détruisit, le 9 juin, une partie de la flottille turque et demeura seule maîtresse du fleuve.

Achmet-Bey, qui commandait la flottille ennemie, avait été tué d'un coup de feu, lorsqu'il cherchait à regagner Braïlow, dans une petite barque, après avoir vu couler et incendier la plupart de ses canonnières; quelques-unes seulement, très maltraitées, parvinrent à se réfugier dans le port militaire, sous le canon de la place.

Il ne restait plus qu'à ouvrir la brèche et à tenter l'assaut. Trois mines avaient été pratiquées avec succès sous les trois bastions qui faisaient face au front d'attaque : ces mines devaient jouer simultanément, au moment où les troupes s'élanceraient hors de la tranchée pour courir aux brèches.

Le grand-duc Michel ne s'était résolu cependant à donner l'assaut, qu'après avoir adressé plusieurs sommations



au pacha Soliman, pour l'inviter à se rendre, en lui offrant une capitulation honorable, et cela sans succès.

Depuis plusieurs jours, la garnison avait l'air de se préparer à repousser une attaque générale, quoiqu'elle ignorât l'existence des trois mines qu'on achevait de charger : le bombardement et la canonnade ne se ralentissaient pas du côté des assiégeants.

Dans la nuit du 15 juin, les dernières dispositions avaient été prises, sous les yeux du grand-duc Michel, qui parcourut les tranchées et osa pénétrer jusqu'au fond des galeries de mines, afin de s'assurer, par lui-même, que tout était prêt. Les brigades, que commandaient le général-major baron Ludinghausen-Wolf et le général-major Timrott, étaient désignées pour s'avancer par colonnes, partagées en quatre échelons, et pour monter à l'assaut, dès que les brèches seraient ouvertes.

A neuf heures du matin, les batteries se turent tout à coup; il y eut un intervalle de silence et d'attente; puis, trois fusées, qui partirent successivement, donnèrent le signal de l'explosion des mines : mais deux mines seulement éclatèrent presque à la fois; la troisième, celle du centre, qui devait compléter l'effet des deux autres, ne s'alluma point, car l'officier qui devait y mettre le feu avait été enseveli sous les décombres.

Des tourbillons de fumée et de poussière s'élevaient dans les airs et ne permettaient pas de distinguer si la brèche était praticable. Les volontaires de la colonne, qui avaient obtenu l'honneur de monter les premiers à l'assaut, arrivèrent, en courant, à la brèche du second bastion, et se trouvèrent en face d'un escarpement tout à fait inaccessible.

La mine n'avait fait tomber que quelques pans de mur



dans le fossé, à droite de l'attaque; à gauche, les terres de la contrescarpe, en s'éboulant, avaient comblé une partie du fossé; au centre, les remparts n'offraient pas d'autre brèche que celle qu'y avait faite la canonnade : il était donc absolument impossible de parvenir, sans échelles, au sommet de l'enceinte fortifiée, et l'on n'avait pas même prévu que les échelles fussent nécessaires.

Les colonnes d'attaque, néanmoins, généraux et officiers en tête, essayèrent de gravir, en s'aidant des pieds et des mains, et en s'animant l'un l'autre, une partie du rempart où la brèche semblait plus abordable. Cent vingt volontaires, qui avaient fait serment d'entrer dans la place, parvinrent à escalader la plate-forme et à se glisser par les embrasures; mais, ne pouvant être secourus, ils furent accablés par le nombre et périrent tous, à l'exception d'un bas-officier, qui s'échappa et se jeta dans le Danube.

Pendant que les assiégeants faisaient des efforts héroïques pour arriver jusqu'à l'ennemi et le combattre corps à corps, les Turcs avaient garni le sommet des bastions et des courtines, et fusillaient, à bout portant, cette mêlée d'officiers et de soldats, qui ne songeaient même pas à se défendre, et qui venaient se briser contre un obstacle insurmontable.

Le grand-duc Michel fit sonner la retraite, et les bataillons, qui ne cessaient qu'à regret une attaque où toute leur bravoure eût été impuissante, se reformèrent en bon ordre, sous le feu plongeant des canons de la citadelle, pour rentrer dans la tranchée, en rapportant leurs blessés et leurs morts. Six cent quarante soldats et sous-officiers avaient été tués; le nombre des blessés s'élevait à quatorze cents, parmi lesquels se trouvaient les généraux-majors Ludinghausen-Wolff et Timrott, qui succombèrent



le lendemain à leurs blessures, le général-major Stépanoff, seize officiers supérieurs et soixante-quinze officiers, qui avaient bravement donné l'exemple à leurs soldats.

Les assiégés avaient salué par des cris de victoire la retraite des colonnes d'attaque, contre lesquelles ils dirigèrent tout leur feu; ils firent successivement six sorties, pour enfoncer les bataillons qui se pressaient à l'entrée de la troisième parallèle, et pour pénétrer avec eux jusqu'à leur place d'armes; mais ils furent chaque fois repoussés, avec une perte considérable, par le régiment d'infanterie de Kasan, que commandait l'intrépide général-major Poleschka.

— Mes amis, réservez-vous pour demain! disait le grand-duc Michel, dont la présence relevait le moral des troupes attristées et découragées de cet échec; vous avez fait tout ce qu'il était possible de faire et je vous en remercie; mais, demain, je marcherai à votre tête et nous prendrons notre revanche.

Le siége d'Anapa, d'après les dernières nouvelles transmises à l'empereur, ne touchait pas encore à son terme, quoique le prince Menchikoff eût toujours conservé l'avantage.

Le 30 mai, les assiégeants avaient eu à repousser une sortie générale de la garnison, soutenue par quelques milliers de montagnards. Le chef de ces derniers avait été tué avec ses meilleurs cavaliers, et la garnison, sans avoir eu le temps de faire usage des cinq pièces de canon qu'elle amenait avec elle, lâcha pied devant une charge vigoureuse à la baïonnette. Une des cinq pièces de canon resta entre les mains du jeune comte Tolstoï, aide de camp de l'empereur, lequel était accouru avec vingt Cosaques qui sabrèrent et mirent hors de combat les canonniers turcs.



Cette brillante affaire avait fait disparaître les montagnards, et le blocus semblait définitif. L'escadre avait coulé à fond trois bâtiments sur dix qui étaient à l'ancre sous le canon de la place; trois autres de ces bâtiments furent, la nuit du 1er juin, enlevés à l'abordage par des chaloupes armées, et remorqués jusque dans la rade. Les travaux de siége ne devaient plus être interrompus, malgré la tentative désespérée que firent les montagnards, le matin du 9 juin, pour obliger les assiégeants à se rembarquer précipitamment et à renoncer à leur entreprise.

Quatre à cinq mille cavaliers, sous la conduite de plusieurs princes circassiens, menacèrent d'envelopper la colonne mobile qui avait pour mission de protéger le camp russe; en même temps, mille cinq cents hommes de la garnison sortirent de la forteresse et s'élancèrent contre le front d'attaque du prince Menchikoff; mais une manœuvre habile coupa la retraite aux Turcs, qui furent chargés à la baïonnette et jetés à la mer, ou atteints par le feu des chaloupes le long du rivage et forcés de s'enfuir à travers les montagnes, sans pouvoir rentrer dans la forteresse, tandis que les montagnards étaient dispersés et poursuivis par l'infanterie, qui avait repris l'offensive, après avoir paru céder au premier choc.

Depuis cette victoire décisive, le prince Menchikoff avait achevé d'établir une forte ligne de circonvallation, qui s'appuyait par un de ses flancs au rivage de la mer et qui traversait le promontoire où est assise la ville d'Anapa. Les ouvrages qu'il fallait exécuter, pour pousser les approches jusqu'au glacis, se poursuivirent dès lors en pleine sécurité, car on n'avait plus à craindre aucune attaque sur les derrières de la position.

Les assiégés n'opposaient qu'une fusillade impuissante à



la marche régulière et fatale des tranchées : les pièces de canon qu'ils essayaient de diriger contre les travailleurs étaient presque aussitôt démontées par les batteries de siége, qui avaient déjà pratiqué une large brèche dans les deux bastions et la courtine, où l'on devait livrer l'assaut, tandis que l'escadre du vice-amiral Greig continuait à envoyer des bombes dans la place.

Cependant la garnison, qui comptait encore plus de trois mille hommes, ne semblait pas disposée à se rendre et attendait toujours une puissante diversion que la flotte turque viendrait opérer en attaquant l'escadre russe : aussi, les sentinelles, du haut des remparts, signalaient la moindre voile qu'on voyait apparaître à l'horizon, et ce n'étaient d'ordinaire que des frégates détachées de l'escadre de blocus pour faire la chasse aux transports et aux navires marchands de la marine turco-asiatique.

Après la reddition d'Issaktcha, où l'empereur avait fait établir des hôpitaux et transporter les blessés et les malades qui n'étaient pas encore nombreux, le troisième corps d'armée avait commencé aussitôt son mouvement, dans le Dobrudja, en dirigeant son avant-garde et son corps de bataille sur Babadagh, dans le voisinage de Kustendgi, tandis que trois divisions, commandées par les lieutenants-généraux Bartholomey, Ouchakoff et Madatoff, allaient investir Toultcha, Matchine et Hirsova.

L'armée turque s'était retirée en jetant des renforts dans toutes les places du Dobrudja, et elle ne paraissait pas vouloir tenir la campagne en ce pays de plaines immenses, arrosé de petites rivières et coupé par des marais, profonds dans la saison des pluies, pestilentiels dans la saison des chaleurs.

Il était indispensable pourtant que l'armée russe s'assurât



d'abord la possession de cette langue de terre qui se prolonge, entre le Danube et la mer, depuis Rassova où le fleuve, en se rétrécissant tout à coup, se dirige du sud au nord, jusqu'à Braïlow, où le fleuve reprend, avec sa largeur, son cours naturel de l'ouest à l'est et va, par cinq embouchures, se jeter dans la mer Noire. Les places fortifiées, qu'on devait enlever aux Turcs, n'étaient pas la seule défense du pays, qui se protégeait lui-même, en quelque sorte, par son insalubrité permanente, et les Turcs, il faut le dire, avaient compté sur ce redoutable auxiliaire. Mais l'occupation du Dobrudja, malgré les épidémies qu'on allait y affronter, n'en était pas moins nécessaire aux Russes, pour pouvoir compter sur la coopération de leur flotte et pour mettre, au besoin, le troisième corps d'armée en communication directe avec le septième qui assiégeait Braïlow et avec le sixième qui rayonnait au centre de la Valachie, avant de se porter sur le haut Danube.

Ce plan d'opérations s'exécutait avec autant de vigueur que de promptitude.

Dans la matinée du 12 juin, le quartier-général de l'empereur avait été transporté sous les murs d'Issaktcha, pendant que les troupes du troisième corps d'armée, qui se trouvaient encore sur la rive gauche du Danube, traversaient, avec leur artillerie et leurs bagages, le pont solide qu'on avait construit à demeure pour établir une communication sûre et facile entre les deux rives pendant toute la durée de la guerre.

Lorsque l'empereur arriva dans son nouveau camp, il y était attendu par une députation des Moldaves, qui habitaient les environs du couvent de Saint-Nicolas, situé à peu de distance de la ville, et qui venaient se placer sous la protection de Sa Majesté en lui présentant le pain et le sel.



L'empereur les accueillit avec bonté et donna des ordres, pour que le couvent et les populations voisines fussent l'objet d'égards tout paternels de la part des autorités militaires.

Bientôt après, on amena en sa présence un des jeunes officiers français qui avaient obtenu par une faveur exceptionnelle la permission de faire la campagne en qualité de volontaires à la suite de l'armée russe. C'était le marquis Henri de la Rochejacquelein, qui avait eu l'honneur d'être reçu par la famille impériale à Saint-Pétersbourg, avant le départ de l'empereur, et qui avait conquis dès lors, par son air noble et sa belle tournure comme par l'éclat militaire de son nom, les sympathies de la cour et de l'armée.

Dans un combat d'escarmouche que l'avant-garde du lieutenant-général Rudiger avait livré la veille à un détachement turc qui se retirait avec précipitation sur la route de Kustendgi en se repliant sur Tchernovoda, Henri de la Rochejacquelein s'était emparé du premier drapeau qu'on eût encore pris à l'ennemi sur le champ de bataille, et il venait présenter ce drapeau à l'empereur, qui lui fit l'accueil le plus cordial, en lui disant gracieusement :

— M. le marquis, je vous remercie de vouloir bien me servir, de même que vous serviriez mon frère le roi de France ; mais, au nom de Dieu, ménagez-vous et ne vous exposez pas, comme si vous aviez dix vies à perdre ; songez que je suis presque responsable de votre existence vis-à-vis de votre souverain et de votre pays. Tâchez d'être moins téméraire, en vous montrant toujours aussi brave.

Le lendemain, l'empereur se mit en marche pour porter plus avant son quartier-général dans la direction de Babadagh.

Il était à cheval, en tête de la colonne, accompagné du général Benkendorff et suivi de son état-major. Une pluie,



drue et persistante, tombait depuis la veille, et ne répandait dans l'air aucune fraicheur; la température devint accablante, lorsque le soleil darda ses rayons dans cette atmosphère humide. L'empereur seul semblait ne pas même s'en apercevoir; il continuait à s'entretenir avec Benkendorff, en avançant toujours.

Autour de lui, on souffrait de la soif, de la chaleur et de la fatigue, mais personne n'osait se plaindre, en voyant que le monarque donnait à tous l'exemple de la résignation passive.

On passa, sans s'arrêter, par plusieurs villages que leurs habitants avaient abandonnés. Quelques pauvres fugitifs, que les Cosaques avaient trouvés cachés dans les bois, racontèrent que Hassan-Pacha, en s'enfermant dans Issaktcha, après avoir mollement disputé aux Russes le passage du Danube, avait envoyé, dans tout le Dobrudja, des bandes de cavalerie qui forçaient les paysans, bulgares, chrétiens et mahométans, à quitter leurs maisons avec leurs familles, leurs troupeaux et le peu qu'ils pouvaient emporter. Le pays avait été changé ainsi en désert, et les nuages de fumée, qui s'élevaient au loin sur tous les points de l'horizon, annonçaient que les Turcs avaient mis le feu aux habitations isolées ou agglomérées, qui pouvaient offrir des ressources à l'armée russe.

L'empereur traversa, sans rencontrer un seul ennemi, le long défilé qui se déroule entre des bois et des montagnes jusqu'au village de Frikatchi-Diré, où il n'y avait plus une âme. Il fit établir son camp sur une hauteur voisine et il y passa la nuit. Au point du jour, le 14 juin, il se remit en marche, suivant de près le corps du général Roudzewitch.

Ce général croyait trouver, au moins, une légère résistance à Babadagh, où il y avait eu un dépôt de troupes



ottomanes, mais ces troupes s'étaient retirées, chassant devant elles les habitants de ce gros bourg que l'incendie avait épargné. Roudzewitch s'y établit avec son avant-garde, en attendant l'empereur, qui devait y porter son quartier-général et qui avait été rejoint par le feld-maréchal comte de Wittgenstein.

Babadagh était une petite ville ouverte, entourée de montagnes et offrant l'aspect le plus pittoresque, au milieu d'une riche végétation; mais ce n'étaient, à l'intérieur, que ruines et misère. On y voyait un immense bâtiment carré, nouvellement bâti pour servir de caserne à un régiment de troupes régulières formées par le sultan Mahmoud. Cette caserne semblait faite exprès pour y mettre les malades de l'armée russe.

Avant d'arriver à Babadagh, l'empereur fut averti qu'une députation des Cosaques Nekrassowtzy demandait à lui présenter le pain et le sel, en implorant sa clémence.

Ces Cosaques, qui portaient le nom d'un chef rebelle, sous les ordres duquel leurs ancêtres s'étaient éloignés de la Russie, pendant le règne de Pierre le Grand lors de l'émeute provoquée par Boulavine, habitaient la Bulgarie depuis cette époque et conservaient contre les Russes un ressentiment implacable : aussi, toutes les fois qu'une armée russe était entrée en Bulgarie, ils avaient montré contre leurs anciens compatriotes le plus furieux acharnement, leurs dressant des embuscades, les assassinant dans les bois, leur créant mille obstacles, et n'ayant pas de plus vive jouissance que de leur faire beaucoup de mal.

Jamais ces farouches sectaires n'avaient manifesté l'idée de retourner dans le Gouvernement du Don, qui était le berceau de leurs pères. Ce désir s'éveilla chez eux tout à coup, quand ils apprirent que leurs voisins et leurs rivaux,



les Cosaques Zaporogues, étaient rentrés en grâce auprès du tzar. Leurs députés venaient donc se jeter aux pieds de l'empereur, en lui apportant leur soumission spontanée et en lui offrant leurs services dans la guerre qu'il avait déclarée à la Turquie.

L'empereur les reçut avec bienveillance, mais non sans conserver une prudente défiance à leur égard. Il leur promit de les faire rapatrier sur les bords du Don, aussitôt que la guerre serait finie. Mais, néanmoins, le retour des Cosaques Nekrassowtzy, en Russie, ne devait pas avoir lieu, car ces sectaires possédaient, en Bulgarie, des villages bien construits, des terres bien cultivées; ils jouissaient, sous le Gouvernement turc, de la plus entière liberté civile et religieuse; ils avaient, d'ailleurs, contracté des alliances de famille dans le pays : ils ne quittèrent donc pas la patrie adoptive de leurs ancêtres.

La nouvelle du pardon que le tzar daignait accorder aux descendants des complices de Nekrassow se propagea rapidement dans leurs villages, et de tous côtés affluèrent, au quartier-général de l'empereur, de nouveaux députés, avec le pain et le sel, en signe de soumission et d'hommage à leur auguste maître. Quelques-uns, pour mieux témoigner leur dévouement absolu à la cause des Russes, amenèrent au camp des courriers turcs qu'ils avaient arrêtés, lorsque ceux-ci retournaient chargés de dépêches, de Matchine à Schumla.

On apprit, par ces dépêches, que les forteresses de Matchine, de Toultcha et d'Hirsova, qui avaient été investies simultanément par les généraux Bartholomey, Ouchakoff et Madatoff, ne pourraient pas tenir longtemps après la prise de Braïlow, qu'on savait imminente, si elles ne recevaient pas de secours; mais elles ne devaient point en espérer,



le plan de campagne des Turcs étant de défendre seulement la ligne des Balkans et de porter toutes leurs forces sur Silistrie, Varna et Schumla, ces trois places fortes qui passaient pour imprenables et qui pouvaient, en tous cas, arrêter l'armée ennemie pendant plusieurs mois.

Cependant, quoique les Turcs ne se montrassent nulle part en rase campagne, les villes fortifiées, où ils avaient laissé garnison, ne se rendaient pas, sans avoir essayé de se défendre.

XCV

L'avant-garde du troisième corps, commandée par le général Rudiger, avait continué son mouvement jusqu'à l'antique Rempart de Trajan, qui, bien que debout et presque intact sur certains points, ne pouvait plus servir, comme du temps des Barbares, à préserver la Turquie de l'invasion d'une armée.

Rudiger posa son camp au pied de ce Rempart et se porta immédiatement, avec une partie de ses troupes, devant Kustendgi. Cette place, qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, avait été fortifiée avec beaucoup de soin; elle était défendue par une garnison de trois mille hommes, et les Turcs, qui commençaient à se montrer par petites bandes aux environs, semblaient vouloir la protéger par des escarmouches que soutiendrait le canon de la place. Mais ces escarmouches, renouvelées pendant vingt-quatre heures et appuyées par des tirailleurs qui garnissaient les collines autour de Kustendgi, n'empêchèrent pas le général Rudiger de pousser ses avant-postes à peu de distance des murs de la ville et de mettre en batterie cinquante pièces de gros calibre, qui ne devaient ouvrir leur feu qu'en présence de l'empereur.



De Babadagh, que sa situation dans une vallée charmante avait fait choisir pour y installer les malades de l'armée russe et qui était devenu en peu de jours un immense hôpital, Nicolas avait porté son quartier-général à Beïdaout, village bulgare ruiné et dépeuplé; puis, le 16 juin, au bord du beau lac Taschaoul. Plusieurs campements de cavalerie russe étaient déjà disséminés dans une plaine immense à l'entour de ce lac. Les tentes du camp impérial furent dressées sur la cime d'une montagne qui dominait le pays animé de la végétation la plus riante.

Pendant la nuit, un orage épouvantable éclata tout à coup et bouleversa les campements; le vent et la pluie renversèrent les tentes; les chevaux, effrayés par le feu des éclairs, brisèrent les cordes qui les attachaient au piquet et s'élancèrent au galop dans toutes les directions; les soldats se réveillaient au milieu de l'eau. Les coups de tonnerre se succédaient avec un tel fracas, répétés et multipliés par les échos des montagnes, que tout le monde fut sur pied, comme si l'ennemi avait attaqué le quartier-général avec cent pièces d'artillerie. La terreur, la confusion étaient inexprimables, et il fallut que l'empereur allât en personne rassurer les troupes qui croyaient assister à la fin des temps et qui recommandaient leur âme à Dieu.

Le quartier-général de l'empereur fut transporté, le 17 juin, près du Rempart de Trajan, en arrière du camp de Rudiger. Nicolas, sans descendre de cheval, alla aussitôt visiter les travaux de siége devant Kustendgi et voir démasquer les batteries qui lancèrent leurs premières bombes dans la place. A son retour au quartier-général, il reconnut le colonel Bibikoff, aide de camp du grand-duc Michel, arrivant de Braïlow, à franc étrier, et encore tout couvert de boue et de poussière.



— Je remercie Dieu! s'écria l'empereur, en courant l'embrasser : Braïlow est à nous!

Et, sans attendre que le colonel lui donnât des détails sur la prise de cette ville, l'empereur entra dans la tente du feld-maréchal comte de Wittgenstein, en lui disant avec émotion :

— Dieu est avec nous, maréchal! Le grand-duc Michel a pris Braïlow. C'est un grand fait d'armes. Il me semble que le sultan va demander la paix.

— Sire, lui répondit le comte de Wittgenstein, la prise de Braïlow fait le plus grand honneur à S. A. I. Monseigneur le grand-duc Michel, mais je ne crois pas que la guerre soit encore près de finir, et je crains bien que nous ne venions pas à bout des Turcs en une seule campagne. Votre Majesté y gagnera un plus grand nombre de victoires.

— Ah! maréchal, reprit tristement l'empereur, nous avons l'un et l'autre une terrible responsabilité. Ce n'est pas tout de vaincre : il faut autant que possible ménager le sang de notre armée.

La nouvelle de la prise de Braïlow avait circulé dans le camp, et les soldats, joyeux d'apprendre cette heureuse nouvelle, se rapprochaient de la tente impériale, en poussant des hourras. L'empereur sortit de la tente avec le comte de Wittgenstein; les hourras redoublèrent :

— Mes enfants, leur dit l'empereur, je suis sûr que vous vous distinguerez, comme vos camarades se sont distingués à Braïlow, quand les événements vous le permettront. Vous savez, n'est-ce pas, que la gloire de ce grand fait d'armes revient de droit, pour la plus grande partie, à mon bien-aimé frère le grand-duc Michel?

Tous les assistants poussèrent de nouveaux hourras, en



mêlant au nom de l'empereur le nom du grand-duc Michel. Nicolas avait fait venir l'aumônier du quartier-général : on apporta un lutrin, on mit dessus le livre des évangiles et les troupes se prosternèrent le front contre terre, pendant que le prêtre leur jetait de l'eau bénite : ensuite on chanta le *Te Deum*, et mille voix répétèrent le cantique d'actions de grâces.

L'empereur rentra dans sa tente avec le colonel Bibikoff, ouvrit et lut les lettres et les rapports de son frère et se fit rendre compte verbalement de toutes les circonstances qui avaient accompagné la reddition de Braïlow.

Dans la nuit du 15 au 16 juin, le grand-duc Michel avait parcouru les tranchées, pendant que les Turcs, qui semblaient avoir repris toute leur énergie, dirigeaient, sans interruption, un feu terrible sur les ouvrages des assiégeants, dans l'espoir de contraindre ceux-ci à abandonner leurs positions. Mais la présence du grand-duc maintint chacun à son poste, sous une grêle de balles et de mitraille.

Les batteries de siége s'étaient tu ; au point du jour, elles recommencèrent à foudroyer la ville, et la mine, qui n'avait pas éclaté la veille, s'alluma tout à coup et fit sauter en l'air un bastion entier avec une centaine d'hommes : la brèche désormais était praticable, et le grand-duc disposa tout pour l'assaut.

Cet assaut, dont l'issue ne paraissait plus douteuse, devait être livré pendant la nuit, et les troupes se massèrent dans les tranchées pour être prêtes au premier signal. Mais on remarqua que les assiégés étaient sur leurs gardes et qu'ils travaillaient en foule à réparer leurs bastions démantelés, en profitant du repos momentané des batteries russes. Vers neuf heures du soir, ces batteries lancèrent quelques bombes qui éclairaient la brèche où s'était portée une foule



considérable d'ennemis; une vive fusillade s'engagea aussitôt sur le front d'attaque, et l'on pensa que la garnison allait tenter une nouvelle sortie : un bataillon du régiment d'Azoff et la réserve de cavalerie se portèrent en avant pour défendre la tranchée; mais la sortie n'eut pas lieu.

Le feu de la place s'éteignit tout à coup; les batteries de siége se turent encore une fois, et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers. Il y eut, cette nuit-là, une espèce de suspension d'armes.

Le lendemain, aux premiers préparatifs de l'assaut, dix parlementaires sortirent de la forteresse, pour proposer de la rendre dans le terme de dix jours, si elle n'était pas secourue auparavant. Le grand-duc Michel, au lieu des dix jours d'armistice qu'on lui demandait, n'accorda qu'un délai de vingt-quatre heures à la garnison, en lui offrant une capitulation digne de son courage et motivée surtout par le désir d'arrêter l'effusion du sang.

Les Turcs avaient fait des pertes immenses; ils manquaient de vivres; ils voyaient bien que leur résistance était à bout : ils acceptèrent les conditions honorables qui leur permettaient de se retirer avec les honneurs de la guerre. Des drapeaux blancs furent arborés sur les remparts, et la ville de Braïlow devait être remise, le jour suivant, au pouvoir des Russes.

L'empereur fut très satisfait des nouvelles que le colonel Bibikoff lui avait apportées, et il le renvoya vers le grand-duc Michel, avec des instructions secrètes qui concernaient moins la prise de Braïlow que la suite des opérations de la campagne. Il lui faisait dire de venir le plus promptement possible faire sa jonction avec le troisième corps d'armée et qu'il l'attendrait sous le Rempart de Trajan, avant de chercher à rencontrer l'armée ottomane, qui se réunissait autour



de Schumla. L'empereur ne voulait pas marcher contre cette armée, qu'on disait déjà très nombreuse et grossissant tous les jours, avant d'avoir concentré les différents corps, que le général Roudzewitch avait détachés à la fois pour s'emparer de Matchine, Hirsova, Toultcha et Kustendgi. Il n'eût pas été sage de laisser ces forteresses dans les mains des Turcs. On espérait d'heure en heure apprendre qu'elles s'étaient rendues toutes, comme Matchine, ou qu'elles avaient été de vive force occupées par les Russes, et, dans cet espoir, l'empereur passa six jours entiers au quartier-général du Rempart de Trajan.

Ce fut dans cet intervalle de temps, qu'il nomma le général-major Berg quartier-maître général de la deuxième armée, en remplacement du prince Gortchakoff II, chargé du commandement de la dix-huitième division d'infanterie, et qu'il adressa au général en chef comte de Wittgenstein un rescrit, dans lequel il lui attribuait personnellement, par un excès de bienveillante délicatesse, tout l'honneur des principaux faits d'armes depuis l'ouverture de la campagne.

« Comte Pierre Christianovitch! Arrivé à l'armée peu de temps après l'ouverture de la campagne actuelle contre les Turcs, j'ai trouvé, à ma grande satisfaction, les principautés de Moldavie et de Valachie déjà occupées par le mouvement rapide de nos troupes. Cet important succès, dû à vos sages dispositions, au commencement même des hostilités, a préservé les habitants de ces deux Principautés, de toutes les calamités dont ils étaient menacés, en temps de guerre, de la part des Turcs. La promptitude du passage du Danube par nos troupes, la prise des forteresses d'Issaktcha, de Matchine et de Braïlow, sont le résultat de vos habiles combinaisons et de l'exacte exécution du plan de campagne



adopté; plus de trois cents pièces de canon et une quantité considérable de munitions de guerre, enlevées à l'ennemi depuis le commencement de la campagne, attestent les avantages que nous avons obtenus sur lui. Voulant vous en témoigner Ma reconnaissance et vous donner une marque de Ma sincère bienveillance pour vos services toujours distingués et utiles, je vous envoie ci-joint les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Au camp du Rempart de Trajan, sur la rivière Karassou, 9 (21, nouv. st.) juin 1828. »

Cependant, comme le siége des différentes places qui avaient été investies simultanément semblait devoir se prolonger, et que l'arrivée du grand-duc Michel à la tête du septième corps pouvait tarder de plusieurs jours, l'empereur résolut de porter en avant son quartier-général.

L'emplacement qu'on avait choisi près du Rempart de Trajan, pour y faire camper une partie de l'armée avec les bagages, paraissait sans doute avantageux au point de vue stratégique, mais il offrait, en revanche, bien des inconvénients pour la santé des troupes. L'eau y était mauvaise et rare; des marécages couverts de jonc exhalaient des miasmes putrides; les pâturages, quoique la chaleur ne les eût pas encore desséchés, n'offraient qu'une nourriture malsaine aux milliers de bœufs qui servaient au transport des approvisionnements et des parcs d'artillerie : ces animaux maigrissaient, perdaient leurs forces et périssaient en grand nombre; les fourrages ne suffisaient plus à la consommation des chevaux qui souffraient surtout du manque d'eau. La fièvre, cette terrible fièvre paludéenne, qui est une espèce d'empoisonnement général de l'individu, commençait à



sévir sous l'influence des grandes chaleurs, et tous les jours on évacuait beaucoup de malades sur les hôpitaux d'Issaktcha et de Babadagh. Le bruit courut dès lors, que plusieurs cas de peste avaient été signalés dans les ambulances.

Quoi qu'il en soit, le camp fut levé précipitamment au point du jour, le 24 juin, et transféré, à une demi-journée de marche, au delà du Rempart de Trajan, entre Rassova et Kustendgi, sur les bords d'une rivière profonde qui donnait son nom de Karassou à cette vallée où les Nekrassowtzy occupaient plusieurs grands villages bâtis à la russe et offrant l'aspect du bien-être et de la prospérité. Cette vallée était beaucoup plus salubre que le dernier campement, et l'empereur ordonna que son quartier-général y resterait pendant plusieurs jours, moins pour y attendre des renforts que pour améliorer l'état sanitaire du troisième corps d'infanterie.

A peine Nicolas avait-il parcouru et visité le nouveau camp de Karassou, qu'une estafette vint lui annoncer la prochaine arrivée d'une division de chasseurs à cheval, qui, après une marche de deux mille werstes, allait se réunir, avec vingt-quatre pièces d'artillerie, au corps d'armée du général Roudzewitch. L'empereur, en effet, quand cette division défila devant lui, put constater que les hommes et les chevaux ne paraissaient pas avoir souffert d'une si longue route, qu'ils avaient faite si rapidement, car les régiments de la garde impériale, partis de Saint-Pétersbourg presque en même temps que les chasseurs à cheval, n'étaient pas encore parvenus dans le gouvernement de Mohilew.

L'empereur reçut, ce jour-là même, des lettres du grand-duc Michel, qui lui donnait les détails les plus intéressants sur la reddition de Braïlow, et des rapports des généraux Rudiger, Orloff, Madatoff, qui lui annonçaient que les for-



teresses d'Hirsova, de Matchine et de Kustendgi, avaient capitulé.

La capitulation de Braïlow avait été signée dans la nuit du 19 juin; aussitôt, les troupes du septième corps d'infanterie étaient entrées par la brèche dans la citadelle et avaient pris possession des batteries et des portes de la ville.

La garnison de Braïlow, qui s'était défendue avec un courage héroïque, avait obtenu la permission de sortir, avec ses armes personnelles, en laissant dans la place les drapeaux, les dépôts d'armes et de munitions, l'artillerie et les archives, avec les débris de la flottille turque. Elle devait être conduite sous escorte jusqu'à Silistrie, et, durant un délai de huit jours, les habitants auraient droit de la suivre, sinon de rester dans la ville, où leur sûreté individuelle, leur fortune et leur religion se trouvaient pleinement garanties. Soliman-Pacha avait placé avec confiance ses malades et ses blessés sous la sauvegarde du grand-duc Michel.

L'évacuation de la garnison commença dans la matinée du 20 juin; quinze cents hommes se mirent en marche vers Silistrie, sous l'escorte du régiment de Perm, et Soliman-Pacha, entouré de ses principaux officiers, présenta lui-même les clefs des portes au grand-duc. Ce malheureux général, qui avait fait une si belle défense à Braïlow, eut l'imprudence de retourner à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite : le sultan le traita comme il avait traité les deux pachas d'Issaktcha et lui fit trancher la tête.

L'ordre et la tranquillité n'avaient pas été troublés un instant dans l'intérieur de la ville; les bazars s'étaient rouverts, et l'on pouvait croire d'abord que la plupart des habitants avaient pris le parti de ne pas quitter leurs foyers; mais leurs dispositions changèrent tout à coup, par suite

d'un mot d'ordre qui leur fut transmis de la part de leur Gouvernement, et plus de seize mille d'entre eux, de tout rang et de tout âge, s'exilèrent volontairement et partirent pour Silistrie, escortés par les troupes russes.

Il ne resta que des blessés, des malades, des pauvres et des juifs. La garde de Braïlow fut confiée au régiment d'infanterie d'Oufa et à un bataillon de sapeurs. C'était plus qu'il n'en fallait pour garder une ville déserte et des hôpitaux déjà remplis.

On avait trouvé dans la citadelle deux cent soixante-dix-huit pièces d'artillerie, dix-sept mille pouds (283,220 kil.) de poudre et une énorme quantité de munitions, ainsi que d'immenses magasins de grains. Le grand-duc Michel envoya, comme trophées, à l'empereur, les clefs de la forteresse, vingt-cinq drapeaux et douze pavillons de la flottille turque, en lui faisant savoir qu'il se mettrait en marche avec le septième corps d'infanterie, aussitôt qu'il aurait vu partir le dernier convoi des défenseurs et des habitants de Braïlow.

La reddition de Matchine avait précédé celle de Braïlow, car, dès le 16 juin, Djafar-Pacha, qui commandait dans la place, avait entamé des pourparlers avec le colonel Rogowsky, chef des troupes de blocus, et, le lendemain, ils avaient signé une capitulation, qui permettait à la garnison, forte de huit cents hommes, de se retirer, en déposant ses armes sur le glacis. Les assiégeants étaient entrés, tambour battant et enseignes déployées, dans la forteresse, où l'on trouva soixante-quatorze pièces de canon, quinze mortiers et cinq mille pouds (83,300 kil.) de poudre, avec des provisions de toute espèce. Huit chaloupes canonnières turques, portant trente et une pièces d'artillerie, qui s'étaient réfugiées sous les murs de Matchine, tombèrent également au pouvoir du vainqueur.

Le blocus d'Hirsova avait duré sept jours et s'était terminé aussi par une capitulation, qui autorisait la sortie de la garnison, emportant ses armes particulières et se retirant sur Silistrie. Mais le lieutenant-général prince Madatoff, qui fit présenter à l'empereur les clefs de la forteresse et quatorze drapeaux qu'on y avait trouvés, lui annonçait que les habitants, loin de profiter des avantages de la capitulation, qui leur donnait le droit de se retirer aussi à Silistrie, avaient demandé à ne pas être forcés de quitter la ville et à se soumettre à la domination russe. La prise d'Hirsova avait livré aux assiégeants quatre-vingt-douze canons, six mortiers, trois mille cinq cents pouds (58,310 kil.) de poudre, cinquante mille boulets et une quantité considérable de provisions de bouche.

Quant à Kustendgi, la ville s'était rendue, après quelques jours de blocus et de bombardement, quoique le séraskier Hussein-Pacha, qui était à la tête de l'armée ottomane, qu'il concentrait autour de Schumla, eût envoyé à la garnison l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Mais la garnison avait préféré accepter une capitulation honorable et se diriger sur Bazardjik, en conservant ses armes. Les drapeaux, les canons et les munitions étaient restés dans la place. Le général Rudiger avait remis la garde de Kustendgi au régiment d'infanterie qui portait le nom du duc de Wellington.

Les Turcs n'avaient pas encore fini d'évacuer la forteresse, que le port était déjà ouvert à un convoi de vingt-six navires marchands, qui arrivaient d'Odessa chargés de vivres.

La possession de ce port, lequel allait être en communication journalière avec Odessa, assurait pour l'avenir les approvisionnements de l'armée. Mais, tous les jours, arri-

vaient au camp du troisième corps, par la voie de terre, d'énormes convois qui ne rencontraient sur leur route aucun obstacle, et les Nekrassowtzy s'empressaient, de leur côté, d'apporter aux Russes plus de provisions fraîches qu'on n'en pouvait consommer.

Il fallait, néanmoins, prévoir des difficultés sérieuses dans le transport des subsistances de l'armée, à mesure que les chaleurs deviendraient plus intenses et que le théâtre de la guerre s'éloignerait de la frontière russe.

L'empereur, dès qu'il eut reçu du général Rudiger la nouvelle de la capitulation de Kustendgi, avec les clefs et les drapeaux de la forteresse, prit avec lui quelques Cosaques pour escorte, et, accompagné du général Alexandre Benkendorff, qui avait essayé inutilement de le dissuader d'entreprendre une excursion aussi dangereuse, il était allé à cheval jusqu'à cette ville, où il se proposait de faire établir immédiatement des hôpitaux et des magasins.

En traversant au galop les vastes plaines de la Dobrudja, il n'avait rencontré que des déserteurs turcs, qui s'enfuyaient à son approche, et des Nekrassowtzy, qui, sans le connaître et le prenant pour un officier du tzar, lui souhaitaient, en langue russe, toutes les bénédictions du ciel. L'empereur leur faisait jeter de l'argent, et il était déjà loin, que les sectaires, qui l'avaient reconnu à sa générosité, restaient prosternés la face contre terre, en priant Dieu pour la conservation des jours du tzar.

La formation des hôpitaux fixes dans toutes les villes fortifiées où devait rester une garnison russe, telle était en ce moment la préoccupation principale de l'empereur; non-seulement il avait à cœur de faire donner les soins les plus intelligents aux trois mille blessés qui étaient entrés dans les ambulances depuis l'ouverture de la campagne, mais



encore il voulait que les blessés tures, qui se trouvaient abandonnés à sa discrétion par l'égoïsme ou l'insouciance de leurs compagnons d'armes, ne fussent pas traités autrement que ses propres blessés.

Il avait reçu, de sir James Wylies, inspecteur général du service de santé de ses armées, plusieurs rapports très explicites et peu rassurants sur la situation des hôpitaux militaires de Braïlow, où le nombre des malades surpassait déjà celui des blessés! La peste, qui avait fait son apparition sur plusieurs points du littoral de la mer Noire, ne s'était pas encore montrée, du moins d'une manière certaine, sur les bords du Danube; mais le typhus commençait à faire des victimes dans les hôpitaux, et l'on pouvait craindre que la saison des grandes chaleurs ne favorisât bientôt les progrès de l'épidémie.

Le docteur James Wylies conseillait donc d'éparpiller, autant que possible, les malades, et, par conséquent, de créer partout des hôpitaux stationnaires.

Ce fut à la suite des importantes communications du médecin en chef de l'armée russe, que l'empereur lui adressa le rescrit suivant, qui témoignait hautement de l'estime et de la confiance que ce savant et habile praticien avait conservées auprès de l'auguste successeur de son ancien maître, Alexandre Ier :

« J'ai éprouvé une vive satisfaction, en m'assurant, par vos états de situation des blessés, pendant le siége de Braïlow, que, sur plus de deux mille officiers de tous grades et soldats, confiés à vos soins, le nombre de ceux qui ont succombé à de graves blessures a été comparativement très peu considérable, tandis que beaucoup de blessés, déjà guéris, se sont trouvés en état de reprendre leurs places dans les rangs de leurs braves compagnons d'armes,



et que la majeure partie de ceux qui restent encore dans les hôpitaux offre l'espoir certain d'une guérison prochaine. D'aussi heureux résultats ne pouvaient s'obtenir qu'à l'aide d'une parfaite organisation du service de santé des armées; qu'à l'aide de l'activité, du zèle et du talent des officiers de santé. Mais ces mêmes résultats, Je me plais à vous les attribuer presque tout entiers, à vous à qui l'on doit une bonne administration médicale dans l'armée, et qui, chef de tous les médecins qui y sont employés, avez su, dans cette dernière occasion, animer vos subordonnés par votre présence, et leur donner un honorable exemple au milieu de tous les dangers des combats. Je remplis un devoir qui m'est doux, en vous témoignant Ma sincère reconnaissance de vos services, utilement consacrés à secourir, à soulager, à sauver les intrépides défenseurs de Notre juste cause, services aussi glorieux, aussi respectables que ceux rendus les armes à la main.

« Je suis à jamais votre affectionné.

« NICOLAS.

« Au camp de Karasson, 16 (28, nouv. st.) juin 1828. »

James Wylies n'avait pas caché à l'empereur que le typhus pouvait, d'un moment à l'autre, envahir les hôpitaux militaires, et que la peste, qui régnait dans la plupart des îles de l'Archipel et qui décimait l'armée égyptienne en Morée, pouvait aussi être apportée par un navire de commerce à Odessa, ou dans tout autre port russe. L'empereur, préoccupé de ces sinistres présages, ordonna des mesures sanitaires plus rigoureuses pour les quarantaines, et n'épargna aucune précaution capable d'arrêter le fléau qu'il redoutait. Ses yeux étaient tournés sans cesse vers Odessa, où l'impératrice prenait les bains de mer.



Cette ville, de fondation si récente, n'avait pas encore d'hôpitaux assez vastes et assez bien organisés, pour qu'on y envoyât en convalescence les malades et les blessés que le docteur Wylies voulait faire sortir, le plus tôt possible, des hôpitaux de l'armée, avant que l'épidémie vînt à s'y déclarer. Pour l'établissement d'un nouvel hôpital, qui devait être prêt à recevoir, au besoin, dix à quinze mille convalescents, l'empereur savait bien d'avance que la charité publique ne lui ferait pas défaut. Il adressa, en conséquence, le rescrit suivant au comte de Worontzoff, gouverneur général de la Crimée :

« Comte Michel Séménovitch! Le zèle et l'empressement que j'ai reconnus dans les habitants d'Odessa à aller au-devant de tout ce qui peut contribuer au bien de l'Empire, Me sont de sûrs garants que, dans les circonstances de la guerre actuelle, ils donneront de nouvelles preuves de ces sentiments, en soignant les malades et les blessés qui doivent être amenés de l'armée dans la ville, et pour lesquels il sera nécessaire d'organiser un hôpital. A cet effet, Je vous charge de porter à leur connaissance, qu'en confiant à leurs soins les braves qui sacrifient leur vie pour le bien de la patrie et pour la prospérité de leur ville, qu'une paix solide peut seule maintenir, Je suis pleinement assuré qu'ils rempliront, dans toute son étendue, le devoir de citoyens zélés et justifieront Mon attente, par la prompte organisation d'un hôpital et par l'activité qu'ils mettront à soulager les souffrances des braves défenseurs de la patrie.

« Je vous charge, en même temps, de convoquer les principaux habitants, et, après leur avoir fait connaître Mes intentions, de prendre, de concert avec eux, les arrangements que vous jugerez les plus propres pour l'or-



ganisation de l'hôpital et le choix de l'emplacement le plus convenable et le plus commode pour un pareil établissement.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« Quartier-général de Karassou, le 12/24 juin 1828. »

L'appel de l'empereur fut entendu : la population d'Odessa y répondit aussitôt par des dons volontaires, qui s'élevèrent, dans l'espace de trois jours, à plusieurs millions de roubles. Une commission, composée du maire de la ville, de l'inspecteur de la quarantaine et capitaine du port, et de trois notables négociants, fut chargée de recueillir les fonds, de choisir immédiatement la place du nouvel hôpital et de faire commencer les travaux, pendant que les malades et blessés seraient logés provisoirement dans les locaux de la quarantaine, qui furent appropriés pour recevoir douze à quinze cents convalescents, qu'on allait évacuer de Braïlow et de Babadagh sur Odessa.

L'impératrice se mit à la tête de la souscription, avec cette ardeur de bienfaisance, qui est innée dans la famille impériale de Russie, et son exemple fit des prodiges d'émulation, non-seulement à Odessa, mais encore dans toutes les villes de Crimée, qui voulurent contribuer aussi à la fondation des hôpitaux de convalescence de l'armée.

Ce n'était pas la première fois depuis le commencement de la guerre, que l'empereur avait fait appel avec confiance à la coopération généreuse et désintéressée de ses sujets. Quand il s'était agi du transport des magasins de l'armée, les nobles et les paysans, dans les gouvernements voisins des frontières, avaient fourni, à leurs frais, les chevaux, les chariots et les conducteurs nécessaires à l'im-



mense service des approvisionnements, et personne ne s'était plaint alors de participer à cette espèce de corvée que chacun regardait comme une dette qu'il fallait payer à la patrie.

Nicolas avait adressé, à cette occasion, le rescrit suivant à la noblesse du gouvernement d'Ekatherinoslaw :

« L'établissement de magasins ambulants, nécessités par la marche de nos troupes au delà des frontières, vous a fourni une nouvelle occasion de donner des preuves de votre zèle pour le bien public. A peine aviez-vous reçu les instructions nécessaires, que vous vous êtes empressés de les mettre à exécution et d'animer, par votre exemple, les paysans qui devaient supporter cette charge. En moins de deux mois, le nombre complet de conducteurs, de chariots et tous les approvisionnements se sont trouvés réunis sur le point désigné. En inspectant le parc d'Ekatherinoslaw, Nous avons eu lieu de Nous convaincre personnellement de votre zèle, et Nous avons vu que rien n'avait été épargné pour exécuter Nos ordres avec exactitude et remplir dans toute leur étendue les devoirs de fidèles sujets.

« Ayant fixé Notre attention sur vos utiles efforts, Nous en exprimons Notre reconnaissance impériale et Notre entière satisfaction à tous ceux qui y ont pris part et particulièrement à Notre aimée et fidèle noblesse du gouvernement d'Ekatherinoslaw. Tant que de semblables sentiments animeront les enfants de la Russie, elle ne cessera d'être dans un état florissant, et sa prospérité sera un témoignage éclatant du sincère dévouement au trône et à la patrie, qui, chez eux, passe de génération en génération comme un précieux héritage.

« Je suis votre affectionné. « NICOLAS.

« Odessa, le 18/30 mai 1828. »



Cependant l'empereur ne laissait pas que d'être inquiet de cette accumulation de malades dans la ville où séjournait l'impératrice : il essaya d'amener insensiblement son auguste épouse à changer de résidence, et même à retourner à Saint-Pétersbourg. L'impératrice fit semblant de ne pas le comprendre, pour n'avoir pas l'air de résister à ses désirs. Elle lui écrivait tous les jours, et elle se félicitait sans cesse de l'heureuse influence que le séjour d'Odessa avait sur sa santé :

« J'espère, disait-elle dans une de ses lettres, que la santé de Votre Majesté, Sire, est aussi bonne que la mienne, malgré les fatigues inséparables de la guerre, et d'une guerre aussi pénible. Mais, ce qu'à Dieu ne plaise, si Votre Majesté venait à tomber malade, comme cela est arrivé devant Braïlow, la traversée d'Odessa à Kustendgi n'est pas longue, par bonheur : je serais bientôt rendue auprès de mon bien-aimé époux. »

Voulant donner satisfaction au désir exprimé par l'empereur et mettre fin à ses inquiétudes, l'impératrice avait consenti à quitter la ville pour établir sa demeure d'été dans une délicieuse maison de campagne, située au bord de la mer, à quelques werstes d'Odessa. Cette maison, appartenant à un Français, le baron Rainaud, avait été gracieusement offerte à l'impératrice, qui s'y installa pour prendre les bains de mer.

XCVI

L'impératrice-mère avait dissimulé, au moment du départ de l'empereur, la profonde tristesse que ce départ lui causait.

Quand elle eut vu partir aussi l'impératrice Alexandra, elle ne se fit plus violence pour cacher son chagrin et elle se renferma plusieurs jours, ne recevant pas même les personnes de son entourage intime, afin de donner libre cours à ses amères pensées et à ses larmes, car, en songeant à l'absence de son auguste fils, elle pensait toujours au dernier voyage de son fils aîné l'empereur Alexandre.

Elle reprit cependant un peu d'ascendant sur elle-même; l'espoir et la confiance, qu'elle puisait surtout dans une piété sincère, lui revinrent par degrés : elle se dit que la Providence l'avait éprouvée trop cruellement pour vouloir la frapper encore. Elle se sentait fortifiée et rassurée d'ailleurs par les lettres pleines d'affection et de respect, que l'empereur lui adressait souvent, comme il le lui avait promis en la quittant.

Elle put bientôt, pour se distraire, s'occuper des affaires du Gouvernement, que lui soumettaient à tour de rôle les

présidents du Conseil de l'Empire et les ministres. Elle ne vécut pas moins retirée, avec les dames de sa maison, surtout celles qui, comme la baronne d'Adlerberg, participaient le plus à ses œuvres de bienfaisance et à l'administration des grands établissements de charité publique.

Tous les jours aussi, elle mandait auprès d'elle le grand-duc héritier, et elle ne comptait pas les moments qu'elle consacrait à des entretiens avec ce jeune prince, chez qui elle retrouvait à la fois la fermeté et l'énergie du père, la douceur et la bonté de la mère, le maintien, les traits et la physionomie de l'un et de l'autre.

Le prince d'Orange, qui avait accompagné l'empereur jusque dans la province de Vitebsk, était revenu à Saint-Pétersbourg, pour y attendre sa belle-sœur, Marie Pavlovna, grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar.

Cette princesse, qui n'avait pas vu son auguste mère depuis plusieurs années, s'était engagée à venir consoler l'impératrice-mère de l'absence de tous ses enfants. Elle arriva, en effet, le 27 mai, au château de Pavlowsky, où l'impératrice Marie lui avait donné rendez-vous, pour la recevoir, en quelque sorte, au milieu des souvenirs de son enfance, qui s'était écoulée en partie dans cette résidence impériale.

La grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar n'amenait avec elle que sa seconde fille Marie-Louise-Auguste, âgée de dix-sept ans, dont le mariage avec le prince Frédéric-Guillaume-Louis de Prusse était déjà projeté, comme pour refaire une alliance de famille que la mort avait brisée l'année précédente (26 mai 1827), en frappant le prince Charles de Prusse qui venait à peine d'épouser la princesse Marie de Wurtemberg. Cette princesse, dont le veuvage prématuré avait été réjoui par la naissance d'un fils, res-



tait auprès du vieux roi de Prusse, qu'elle entourait de soins affectueux.

Le grand-duc héréditaire de Saxe-Weymar, avait promis aussi de rejoindre sa femme à Saint-Pétersbourg et d'y passer quelques semaines auprès de son auguste belle-mère, jusqu'au retour de la grande-duchesse Hélène qui était alors avec sa fille Marie aux eaux d'Ems.

Tous ces arrangements avaient été fixés et convenus d'avance, avec une délicate attention, par l'empereur et surtout par l'impératrice Alexandra, qui voulaient, autant que possible, charmer la solitude de l'impératrice-mère, en lui conservant, pendant leur absence, les jouissances de la vie de famille.

Aussi, le 2 juin, l'impératrice-mère, à l'occasion de la fête de son fils, le césarévitch Constantin, qu'elle ne manquait jamais de célébrer en famille avec toute l'effusion de sa tendresse maternelle, se trouva entourée au moins de quelques-uns de ses enfants, gendres et petits-enfants.

Le prince d'Orange était resté exprès jusqu'à cette fête, qui coïncidait avec celles de la grande-duchesse Hélène et du grand-duc Constantin, le plus jeune des fils de l'empereur; le grand-duc héréditaire de Saxe-Weymar venait d'arriver: ils assistèrent l'un et l'autre, ainsi que la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar et sa fille la princesse Auguste, à la messe solennelle que l'impératrice-mère fit célébrer, en sa présence, dans la chapelle du palais d'Hiver. Après la messe, l'impératrice-mère reçut les hommages des membres du Conseil privé, des ministres, des généraux et de toutes les personnes de la cour, qui n'étaient pas parties pour Odessa.

Pendant le dîner qui suivit cette réception officielle, on remarqua plusieurs fois que les yeux de l'imparatrice-mère



se mouillaient de larmes : elle pensait aux chers absents, à la guerre et aux coups imprévus du sort.

Le prince d'Orange partit le lendemain, et elle ne devait pas conserver longtemps auprès d'elle sa fille, la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar et sa petite-fille, la princesse Auguste, charmante personne pleine de grâces et d'instruction, qui prenait un vif intérêt au rangement de ses collections de livres, de gravures et de médailles, et qui l'aidait à soigner ses fleurs et ses plantes rares à Pavlowsky et à Ielaguine.

Peu de jours après, on reçut la triste nouvelle de la mort subite du grand-duc régnant de Saxe-Weymar, Charles-Auguste, un des plus vieux amis de l'impératrice-mère, laquelle fut très sensible à cette perte imprévue et y trouva la réalisation de ses funèbres pressentiments.

L'impératrice-mère, en prenant le deuil à l'occasion de cette mort, persista plus que jamais à se renfermer dans son intérieur et à n'avoir pas autour d'elle, pendant l'absence de son auguste fils, l'apparence même d'une cour, excepté dans des circonstances solennelles où il faudrait célébrer des fêtes de famille, comme l'anniversaire de la naissance de l'empereur (25 juin), ou rendre grâce à Dieu des victoires de l'armée russe.

Son premier soin fut, comme toujours, de s'occuper des établissements de bienfaisance et de charité publique, qui formaient, disait-elle, les différents gouvernements de son empire. Elle avait obtenu, que l'empereur, avant son départ, autorisât l'hôtel-de-ville de Saint-Pétersbourg à faire au Lombard, pour vingt-quatre ans, un emprunt de un million deux cent cinquante mille roubles, destiné à organiser, dans la capitale, de nouvelles institutions charitables et à améliorer celles qui y existaient déjà.



L'empereur avait, en même temps, adressé un second rescrit au gouverneur-général militaire de Saint-Pétersbourg, pour lui ordonner de soumettre à l'impératrice-mère les plans d'un hôpital qu'on devait fonder dans le quartier de Vassili-Ostrow. Les plans approuvés par l'impératrice-mère, on commença sur-le-champ les travaux, au moment même où l'on posait, à Moscou, la première pierre d'un hôpital qui ne devait pas contenir moins de quatre cent cinquante lits et dont les dépenses allaient être couvertes par une souscription volontaire à laquelle riches et pauvres avaient pris part, sous les auspices de l'empereur et de l'impératrice-mère.

Ces noms augustes reparaissaient sans cesse en tête de toutes les souscriptions qui avaient la bienfaisance pour objet, et l'empereur, pour ajouter un motif d'émulation à cette généreuse initiative des classes privilégiées en faveur des misères et des souffrances du peuple, avait voulu que tous ses enfants, les grands-ducs et les grandes-duchesses, fussent inscrits, dès leur naissance, comme bienfaiteurs et protecteurs de l'Hospice pour les maladies d'yeux, qui, depuis sa fondation, encouragée par l'État, mais due à des cotisations particulières, avait pu rendre tant de services sous les auspices d'un comité administratif nommé par Sa Majesté impériale.

Cet Hospice spécial, dont l'utilité se trouvait constatée chaque année par l'augmentation des malades que lui envoyaient tous les gouvernements de la Russie où les maux d'yeux sont si fréquents et si graves à cause de la température locale, n'avait pas d'autres ressources que l'inépuisable charité de ses souscripteurs, et quand sa caisse était vide (ainsi, à la fin de l'exercice de 1827, il n'y restait que cent cinquante-neuf roubles dix copeks), il suffisait d'un rap-



port du comité dirigeant, adressé à l'empereur ou à l'impératrice-mère, pour que l'argent des dons anonymes ou nominatifs vînt affluer de toutes parts et répondît à tous les besoins du service médical.

— La Russie, disait un jour l'impératrice-mère à la princesse Wolkonsky, est la terre bénie de la charité chrétienne. Nous pouvons dire que nous n'avons pas de pauvres, puisque chez nous les pauvres sont nourris, logés et vêtus aux frais des riches.

L'empereur était toujours heureux de seconder et de favoriser les œuvres de bienfaisance de sa vénérée mère, qui ne s'immisçait pas dans l'administration politique du pays et qui se tenait aussi éloignée que possible de toute influence personnelle dans le Gouvernement.

Cependant, en certaines occasions, lorsque son auguste fils l'avait consultée ou lui avait exprimé de l'incertitude ou de l'embarras sur des questions d'État, l'impératrice-mère n'avait pas hésité à user de son crédit et de son influence pour faire triompher une idée juste et salutaire. Ainsi, ce fut elle qui, par un sage conseil, mit fin à la longue et triste enquête, que Nicolas avait ordonnée, depuis près de deux ans, sur les abus de confiance, les vols et les dilapidations de toute nature, dont le département de la marine et celui des forêts de bois de construction maritime avaient été le théâtre permanent durant un grand nombre d'années.

Quoique les preuves matérielles des délits eussent disparu la plupart dans l'incendie du Gastinoï-Dvor de Cronstadt, l'enquête avait répandu la lumière sur les manœuvres ténébreuses des auteurs de ce pillage organisé dans les magasins et les chantiers de la marine impériale : trente ou quarante coupables, sinon les plus coupables, étaient déjà condamnés et transportés en Sibérie. Il en restait beau-

coup d'autres à découvrir ou plutôt à punir, car on était sur la trace de leurs malversations.

Le comte Kotchoubeï, président du Conseil de l'Empire, après avoir dirigé les opérations secrètes du Comité d'enquête, alla trouver l'impératrice-mère qui l'honorait d'une confiance et d'une amitié à toute épreuve; il lui représenta que pousser plus avant les recherches dans l'affaire malheureuse qui avait déjà fourni un grand nombre de condamnations à la vindicte de la loi, ce serait s'exposer à dépasser le but et à englober dans un procès scandaleux une foule de fonctionnaires du premier ordre. Il en dit assez à l'impératrice pour qu'elle comprît comme lui la nécessité de passer l'éponge sur le déplorable gaspillage qui avait eu lieu sous le dernier règne dans les services de la marine et dans les ateliers de construction maritime.

Elle n'eut pas de peine à faire partager son opinion à l'empereur, qui approuva la proposition de clore les travaux du comité d'enquête, espérant, dit-il, que la leçon profiterait à ceux qui avaient pu craindre d'être compromis dans la procédure criminelle et qui se trouvaient amnistiés, sans que leur nom eût été prononcé. Le comte Kotchoubeï, en effet, posa des conclusions en ce sens, dans la dernière séance des commissaires instructeurs, et l'empereur, la veille de son départ pour l'armée, avait signé le rescrit suivant, qui ne fut connu que six semaines plus tard, et qui rassura bien des consciences troublées :

Au président du Conseil de l'Empire, conseiller privé actuel, comte Kotchoubeï.

« Comte Victor Pavlovitch! D'après les rapports qui avaient été mis sous Mes yeux, en 1826, sur les abus qui



existaient dans la préparation et la fourniture des bois pour la marine, J'avais jugé utile de créer, sous votre présidence, un Comité spécial pour faire une enquête relative à ces abus, et d'établir des règlements propres à en prévenir le retour à l'avenir. Ce Comité, dont les fonctions se sont prolongées jusqu'à ce jour, a rempli, avec le succès désiré, la mission qui lui avait été confiée. Des recherches exactes et sévères ont mis à découvert tous les abus qui existaient, ainsi que leurs fauteurs, et ont procuré une connaissance parfaite de l'état actuel des forêts fournissant des bois de construction pour la marine, qui existent dans l'Empire, et des moyens d'en tirer les approvisionnements nécessaires à la flotte. A la suite du projet de réorganisation de l'administration de ces forêts, dont l'examen a été fait par le Conseil de l'Empire, il sera nécessaire de préparer de nouveaux règlements pour cette administration; mais les renseignements réunis par le Comité pourront être employés avec confiance, pour servir à leur rédaction.

« En rendant pleine et entière justice aux opérations du Comité, qui ont parfaitement répondu au but de son institution, Je me fais un plaisir de vous en témoigner Ma satisfaction particulière, ainsi qu'aux autres membres du Comité, mes aides de camp généraux l'amiral Séniavine et les généraux de cavalerie Golenistcheff-Koutousoff et comte Tchernischeff, et le sénateur Kasadaïeff, ainsi qu'à mon secrétaire d'État Bloudoff, qui a rempli les fonctions de chef à la chancellerie du Comité. Je vous charge, en même temps, de prendre les mesures convenables, tant pour la clôture du Comité, que pour faire effectuer, conformément à l'avis qu'il a émis dans sa séance du 20 mars (1er avril, nouv. st.) dernier, la remise de ses papiers,



partie aux Archives de l'Empire et partie au ministère de la marine; ces derniers devant être remis, par la suite, au département des forêts de bois de construction maritime, lorsqu'il sera organisé.

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 23 avril (5 mai, nouv. st.) 1828. »

L'impératrice-mère était aussi intervenue, et plus d'une fois, dans les affaires de Pologne, auprès de l'empereur, mais seulement lorsque le grand-duc Constantin l'avait priée de le faire, en son privé nom, c'est-à-dire sans laisser soupçonner qu'elle agissait sous l'inspiration du césarévitch.

Aussi, avait-elle employé tous ses efforts, depuis le dernier voyage du césarévitch à Saint-Pétersbourg, non pour plaider la cause des huit accusés polonais, qui, après l'annulation des travaux de la première Commission, chargée de rechercher les fauteurs des Sociétés secrètes de la Pologne, étaient renvoyés devant la Haute Cour, mais pour préparer l'empereur au dénoûment probable de ce fatal procès, qui avait pris le caractère d'une protestation nationale contre la Russie, et qui devait être à la fois un triomphe et un encouragement pour les conspirateurs.

Le grand-duc Constantin était désolé et indigné de ces manœuvres des partis extrêmes; toutefois, en présence de l'agitation générale que le procès des Huit causait en Pologne, il pensa que le plus prompt apaisement de cette agitation profonde serait la plus sage mesure à conseiller au Gouvernement impérial. Ce conseil, cependant, il ne l'avait pas donné lui-même à l'empereur, mais il avait demandé à son auguste mère de s'en faire l'inspiratrice et de le prendre sous sa responsabilité personnelle.

Nicolas, pour la première fois, ne s'était pas rendu immédiatement à l'avis de l'impératrice. Il s'abstint néanmoins de toute résolution violente, et il ne témoigna pas même son mécontentement à plusieurs membres de la Diète, qui, par faiblesse plutôt que par opposition malveillante, avaient prêté les mains à cette espèce de conspiration légale. Il avait quitté Saint-Pétersbourg, avant de connaître le jugement que la Haute Cour venait de rendre à Varsovie.

Les débats du procès avaient été publics; ils avaient excité constamment, pendant un mois entier, l'intérêt d'un nombreux auditoire, composé de l'aristocratie polonaise, et la sympathie ardente, que tous, juges, avocats, témoins et spectateurs, manifestaient aux accusés dans l'enceinte du prétoire, se communiquait spontanément au dehors dans toutes les classes de la nation.

La Haute Cour avait permis aux accusés de choisir leurs défenseurs parmi les membres du barreau de Varsovie, et ces avocats, qui appartenaient la plupart à la Société patriotique, qu'on avait mise en cause dans la personne de huit de ses principaux membres, ne contribuèrent pas peu à passionner les débats. Les accusés vinrent en aide à la défense, par leur exaltation, et, malgré la violence de leurs opinions politiques, malgré l'injustice de leurs récriminations contre le gouvernement russe, ils se montrèrent animés d'un patriotisme sincère, tout aveugle qu'il fût.

Ce fut ce patriotisme qui les sauva, car leur culpabilité ressortait évidente de tous les faits et de tous les témoignages. Les juges de la Haute Cour ne trouvèrent pourtant pas de preuves suffisantes pour établir cette culpabilité, et, sans tenir compte des chefs d'accusation, déclarèrent à



l'unanimité, moins une voix, que les accusés n'étaient pas coupables de haute trahison.

Cette voix unique, qui avait protesté contre un acquittement, qu'on pouvait, à bon droit, considérer comme un déni de justice, c'était la voix du général Vincent Krasinski, vice-président du tribunal. Il n'avait pas, d'ailleurs, dissimulé son sentiment, vis-à-vis de ses collègues, et, plus d'une fois, dans les séances où le tribunal examinait à huis clos les charges qui pesaient sur chacun des accusés, il avait exprimé le regret de ne pouvoir absoudre des coupables, chez lesquels il reconnaissait des sentiments et des intentions vraiment patriotiques. Il avait émis la proposition de les recommander, après l'arrêt, à la clémence du tzar, car il ne prévoyait pas que cet arrêt pût être un acquittement définitif pour la plupart des accusés.

Le jugement, rendu à la fin du mois de mai, aux applaudissements de l'assemblée entière, fut accompagné d'un rapport à l'empereur, dans lequel le président du Sénat, Pierre Biélenski, avait osé dire, en propres termes, que, nonobstant les résultats de deux procédures, qui concluaient l'une et l'autre à la condamnation des prévenus, « il ne pouvait trouver de crime, là où il ne voyait, de la part des accusés, que les preuves des plus grandes vertus. »

Le grand-duc Constantin, consterné de cette audacieuse protestation du Sénat polonais, et craignant les suites de la colère de l'empereur contre la Pologne, qui était réellement complice de la partiale indulgence des membres de la Haute Cour, écrivit à son auguste frère, qu'il avait, de sa pleine autorité, suspendu la publication de l'arrêt : une ordonnance du Conseil des ministres du royaume de Pologne, contre-signée du secrétaire d'État Voznicki, déclara,



en effet, que cette publication n'aurait lieu qu'après la décision souveraine de Sa Majesté.

En même temps, le césarévitch faisait intervenir de nouveau l'impératrice-mère auprès de Nicolas, pour le préparer à la clémence et pour l'amener, par degrés, à ne pas remettre en cause une affaire malheureuse, qui avait allumé en Pologne un foyer d'opposition et de malveillance contre le Gouvernement russe.

L'empereur était à son quartier-général de Babadagh, lorsqu'il reçut, avec la lettre de Constantin, le rapport du président du Sénat et l'arrêt de la Haute Cour de justice. Par un rescrit adressé au césarévitch, il annula cet arrêt, attendu que le tribunal de la Diète, ayant écarté de l'accusation le chef de haute trahison, aurait dû se déclarer incompétent et renvoyer la cause devant les tribunaux ordinaires, aux termes de l'article 152 de la Charte constitutionnelle du royaume de Pologne, lequel article n'attribuait au Sénat que la connaissance des crimes d'État; en conséquence, la Haute Cour devait être, une seconde fois, saisie de la même cause, pour rendre un jugement criminel ou pour déclarer son incompétence.

Nicolas comprenait bien que la nationalité polonaise avait pesé de tout son poids dans la balance de la justice, et que c'était le premier essai d'une coalition qui se formait en Pologne, pour appeler, tôt ou tard, le pays à reconquérir son indépendance, en secouant le joug de la domination russe.

Il eut d'abord l'intention d'user de sévérité à l'égard des sénateurs qui, par peur, par faiblesse ou par aveuglement, avaient si mal rempli leur devoir; mais, cédant aux observations de son frère Constantin et aux prières de sa mère, il se contenta de leur faire transmettre l'amère



expression de son mécontentement, par l'organe de Valentin Sobolewski, président du Conseil des ministres de Pologne.

Les sénateurs, qui avaient mérité le blâme et les reproches du tzar, devinrent, en compensation, les objets d'une sorte d'ovation populaire; quant au général Krasinski, dont le vote, dans le jugement des huit accusés, fut d'autant moins ignoré, qu'il en accepta hautement la responsabilité, et qu'il ne chercha pas même à s'en justifier, il se vit désigné à la haine et à la vengeance de ses compatriotes.

L'empereur lui avait transmis, dans les termes les plus flatteurs, le témoignage de sa satisfaction. Le bruit courut que Krasinski allait être nommé lieutenant du roi de Pologne. Krasinski jugea nécessaire alors, pour imposer silence à ses adversaires, de faire dire respectueusement à l'empereur, qu'il n'accepterait rien qui pût ressembler à une récompense, car il n'avait fait que son devoir, un devoir rigoureux et pénible, en gémissant, au fond du cœur, de condamner des hommes qu'il estimait à cause de leur dévouement à leur patrie, et qu'il ne jugeait pas moins coupables aux yeux de la loi.

Les amis de Krasinski firent frapper en son honneur des médailles avec cette inscription : *les Polonais à la Vertu!* L'opinion publique parut revenir à des sentiments moins hostiles à son égard, et l'on exposa, dans toutes les rues de Varsovie, son portrait, accompagné de l'éloge de sa conduite au tribunal de la Diète; mais l'esprit de parti continuait à le poursuivre d'odieuses calomnies et à le représenter comme vendu à la Russie.

L'empereur, se conformant, à regret, aux vœux manifestés par ce juge intègre et courageux, évita pourtant de



le signaler à l'animadversion de ses ennemis, par des marques de distinction, qu'il eût été heureux de lui accorder dans cette circonstance : il ne lui envoya ni décoration, ni présent; il lui écrivit seulement une lettre autographe, dans laquelle il lui disait que son pays le récompenserait un jour, par la main de son souverain, de s'être montré inexorable dans l'application de la loi et d'avoir dédaigné une popularité de mauvais aloi pour rester fidèle à ses serments.

Peu de temps après, le grand-duc Michel lui offrit, en souvenir d'estime et d'amitié, un précieux cimeterre turc, qui avait été conquis à la prise de Braïlow.

Ce fut là l'unique faveur que le général Krasinski reçut et crut pouvoir accepter. On en augura qu'il serait appelé à un commandement dans la guerre de Turquie; mais ni lui, ni aucun noble Polonais ne devait prendre part à cette guerre, et l'armée polonaise, où fermentait sourdement le levain des Sociétés secrètes, resta immobile, échelonnée sur les frontières de la Gallicie.

Le procès des Huit, qu'on s'attendait à voir recommencer avec une nouvelle agitation politique, avait trouvé dans l'armée autant de sympathies que dans le peuple.

Ce procès, dans lequel les manœuvres criminelles des accusés se couvraient d'un manteau de patriotisme qui cachait leur inconséquence et leur ambition, venait, pour la première fois, depuis douze ans, de faire tressaillir profondément la fibre nationale. C'était donc, de la part du Gouvernement, faire acte de prudence, que de ne pas renouveler les émotions d'une affaire criminelle qui avait passionné à ce point toutes les classes de la nation polonaise.

Les huit accusés, quoique acquittés par la Haute Cour,



furent gardés en prison, non comme coupables, mais comme prévenus, et lors même que, six mois plus tard, l'empereur eut enfin, d'après les instances et les conseils de sa mère et de son frère, consenti à ratifier, sous certaines réserves, l'arrêt du tribunal de la Diète, les huit accusés ne virent pas tous finir leur détention, qui avait duré plus de trois ans.

Ceux qui appartenaient à l'ordre civil recouvrèrent sans doute leur liberté sous la surveillance de la police, et le vieux comte Soltyk, dont les infirmités s'étaient accrues dans sa longue captivité, put être transporté au château de ses pères, où, tout souffrant et tout perclus qu'il était, il ne cessa pourtant pas de conspirer, en rêvant la résurrection de la Pologne indépendante.

Quant à ceux des huit accusés qui avaient fait partie de l'armée, et qui, par conséquent, étaient justiciables des tribunaux militaires, ils furent retenus, en vertu d'un ordre spécial, dans les casemates de la forteresse de Zamosc.

Ce procès politique, en détournant de toute autre préoccupation le cœur de la Pologne, n'avait pas peu contribué à la rendre indifférente aux événements d'une guerre où elle ne jouait aucun rôle actif, et dont les résultats, heureux ou malheureux, ne devaient pas l'intéresser directement. Aussi, les avantages que l'armée russe avait déjà obtenus : l'occupation de la Valachie et de la Moldavie, le passage du Danube, la prise d'Issaktcha, de Braïlow, de Matchine, d'Hirsova, de Kustendgi, le siége d'Anapa, la marche de l'empereur sur Schumla, n'éveillèrent à Varsovie qu'un intérêt de simple curiosité et ne furent accueillis que comme des nouvelles ordinaires.

En Russie, au contraire, dans les villes surtout, chacun suivait la marche des événements militaires, avec attention,



mais avec calme et confiance, car personne, sous le prestige des traditions nationales, n'hésitait à croire qu'une guerre contre les Turcs pût se terminer autrement que par des victoires et des conquêtes. Cette guerre évoquait naturellement, dans la pensée du peuple, les souvenirs de Pierre le Grand et de la grande Catherine.

C'était un sentiment de foi religieuse qui empêchait de douter du triomphe des armées russes, lorsqu'il s'agissait de combattre les ennemis du christianisme, et quand on savait que l'empereur était lui-même à la tête de ses troupes. La foule se pressait donc dans les églises pour adresser au ciel des prières et des actions de grâces.

Au premier *Te Deum*, qui fut chanté, le 19 juin, dans la chapelle du palais de Tauride, à Saint-Pétersbourg, en présence de l'impératrice-mère, la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar, son époux, et leur fille, la princesse Auguste, assistèrent à cette cérémonie, qu'on célébrait, avec la plus grande pompe, à l'occasion de la prise d'Issaktcha. Après ce *Te Deum*, on promena dans les rues, au bruit des fanfares, vingt-cinq drapeaux pris sur l'ennemi, les clefs de la forteresse d'Issaktcka, et les insignes des deux pachas, qui avaient capitulé, ainsi que ceux de l'hetman des Cosaques Zaporogues.

Trois jours après, un nouveau *Te Deum* était célébré pour la reddition des places de Matchine, de Kustendgi et d'Hirsova ; mais, à ce *Te Deum*, l'impératrice-mère et le grand-duc héritier représentaient seuls la famille impériale : vingt-deux drapeaux turcs et les clefs des trois forteresses furent, ce jour-là, promenés solennellement dans la capitale.

Le *Te Deum*, à l'occasion de la prise de Braïlow, ne fut chanté que le 13 juillet, dans l'église de Saint-Nicolas,



que l'impératrice-mère avait désignée elle-même pour cette solennité, et qui se trouva beaucoup trop petite pour contenir une multitude d'habitants de Saint-Pétersbourg, appartenant à toutes les classes, qui étaient accourus pour s'associer personnellement à cette imposante manifestation de la joie publique.

Le bulletin de l'armée, publié le matin même, sur les résultats des opérations militaires depuis l'ouverture de la campagne, se terminait en ces termes :

« La campagne s'est ouverte le 25 avril (7 mai, nouv. st.). Au 19 juin (1er juill., nouv. st.), nous avions occupé les principautés de Moldavie et de Valachie, traversé le Danube sous le feu des Turcs à Issaktcha, détruit leur flottille sur ce fleuve, avancé par la rive droite jusqu'au Rempart de Trajan, pris sept forteresses : Issaktcha, Braïlow, Matchine, Hirsova, Kustendgi, Anapa, Toultcha, et conquis, dans ces places, ainsi que dans les différentes rencontres qui ont eu lieu avec l'ennemi, plus de huit cents pièces de canon.

« Ce soir, en offrant à la divine Providence, dans un nouveau *Te Deum*, des actions de grâces solennelles pour la visible protection qu'elle nous accorde, nous implorerons en faveur de nos armes la continuation du même bonheur. »

Au moment où la nouvelle de ces brillants succès, que l'armée du Danube avait remportés coup sur coup, parvenait à Saint-Pétersbourg, l'impératrice-mère recevait une lettre de l'impératrice Alexandra, qui ne lui cachait pas les poignantes inquiétudes au milieu desquelles sa vie se consumait à Odessa :

« Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi, lui disait-elle. A chaque courrier que l'empereur m'envoie, j'éprouve un battement de cœur et je me demande, avant d'ouvrir les



dépêches, si elle ne renferme pas un malheur. A chaque bâtiment qu'on signale en mer, portant notre pavillon et venant de Kustendgi ou d'un autre port occupé par nos troupes, je suis dans les transes et je crains d'apprendre quelque fatal événement. Que Dieu nous protége! Chère maman, la guerre est une horrible chose! Les balles et les boulets n'épargnent pas plus un souverain que le dernier de ses soldats, et vous savez que l'empereur s'expose toujours! Mais j'ai encore d'autres sujets de souci : le typhus est dans tous nos hôpitaux et l'on prétend même qu'il y a eu des cas de peste! »

XCVII

Les nouvelles des premiers succès de l'armée russe, que Saint-Pétersbourg accueillait avec tant d'ivresse et d'enthousiasme, n'avaient pas produit à Constantinople l'émotion qu'on était en droit d'attendre du fanatisme musulman.

La tranquillité ne fut pas même troublée, dans la capitale de l'empire turc, quand on y reçut presque simultanément (le 14 et le 15 mai) la déclaration de guerre de l'empereur de Russie et l'annonce de l'entrée des Russes dans les Principautés.

Il y eut, dans la soirée du 15 mai, chez le grand muphti, un grand conseil auquel assistèrent tous les ministres et les principaux oulémas : on résolut, à l'unanimité, de repousser la force par la force et de défendre à la fois l'Empire Ottoman et l'islamisme.

Le lendemain, la guerre était annoncée au peuple par des proclamations publiées à son de trompe sur les places et lues dans toutes les mosquées : les fidèles sujets du sultan, en âge de porter les armes, furent invités à se faire inscrire chez les chefs de quartier et à se tenir prêts à combattre pour le Coran.

La population de Constantinople se montra d'abord indifférente, sinon récalcitrante, et l'on n'y compta qu'un petit nombre d'enrôlements volontaires. Mais des Tartares avaient été expédiés de tous côtés, pour porter l'ordre aux pachas de faire lever en masse toutes les populations de l'empire et de se mettre à leur tête.

En même temps, on prenait des mesures de précaution qui avaient pour objet de préserver la capitale, d'une attaque du côté de la mer, car l'ennemi en était encore bien éloigné par terre et le sultan avait à lui opposer immédiatement vingt-cinq mille hommes de troupes régulières : tous les navires de guerre qu'on avait pu équiper dans le port furent placés sous les ordres de Tahir-Pacha, pour fermer l'embouchure du Bosphore et l'entrée de la mer Noire.

L'ambassadeur du roi des Pays-Bas, chargé de représenter officieusement la Russie à Constantinople, était accouru chez le reïss-effendi, pour le supplier de tenter au moins une démarche conciliante auprès du cabinet russe, soit en reconnaissant solennellement les stipulations du traité d'Ackerman, soit en se montrant disposé à donner satisfaction aux trois Puissances signataires de la convention de Londres, soit en soumettant à un arbitrage européen le différend qui existait entre la Sublime-Porte et l'empereur Nicolas.

Le reïss-effendi répondit avec fermeté que les clauses du traité d'Ackerman seraient religieusement observées par la Turquie; que la religion musulmane empêchait formellement le grand-seigneur d'adhérer à la convention de Londres, mais que le Gouvernement turc n'épargnerait rien pour entrer dans l'esprit de cette convention et pour en atteindre le but. Quant à la Russie, qui déclarait la



guerre à la Sublime-Porte sous des prétextes injustes ou frivoles, c'était à elle, dit-il, qu'il fallait demander de faire un pas en arrière et de s'arrêter dans une voie fatale : « Le tzar a tiré l'épée du fourreau! s'écria le reïss-effendi; mais qu'il n'espère pas nous tracer, avec la pointe de cette épée, les conditions d'une paix humiliante. Les fils de Mahomet aiment mieux mourir que de vivre dans la honte et l'abjection. Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, mais nous saurons défendre notre honneur et nos droits. »

Le jour même, le reïss-effendi fit connaître, à tous les ministres étrangers qui n'avaient pas quitté Constantinople, la résolution inébranlable que le sultan avait prise de tenter le sort des armes contre la Russie, pour maintenir les droits de l'Empire Ottoman et pour sauvegarder les intérêts de la religion musulmane.

Cependant, à quelques jours de là, d'après le conseil de l'ambassadeur autrichien, le reïss-effendi adressa aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, qui étaient revenus à Corfou, une note tout amicale pour les inviter à retourner à Constantinople et à y reprendre des négociations, qui ne pouvaient aboutir qu'à consolider les liens d'amitié et de bonne intelligence existant depuis longtemps entre la Porte et les cours de France et d'Angleterre.

Dans cette note, où le nom de la Russie n'était pas prononcé, le ministre turc n'éprouvait aucune répugnance, disait-il, à faire le premier pas dans une voie conciliante, sachant bien que la France et l'Angleterre, comme elles l'avaient souvent déclaré, seraient les premières intérressées à conserver la dignité et le bien-être de leur ancienne alliée, la Sublime-Porte, et à maintenir sa souveraineté et sa puissance contre ses ennemis.

Les deux ambassadeurs déclinèrent l'invitation qui leur



était faite de rouvrir des négociations sans le concours de l'ambassadeur russe.

Le comte Guilleminot, dans la réponse qu'il rédigea sous les yeux de son collègue lord Strafford Canning, exprima le regret de ne pouvoir revenir à Constantinople, avant que la Sublime-Porte eût souscrit aux propositions que l'ambassadeur d'Angleterre, l'envoyé de Russie et lui-même avaient présentées au Divan.

Il déclarait, toutefois, que, si la guerre entreprise par la Russie pour des griefs qui lui étaient personnels n'avait point affaibli l'alliance de la France et de l'Angleterre avec la Porte Ottomane, les trois Puissances alliées n'en étaient pas moins résolues à poursuivre collectivement le but qu'elles voulaient atteindre, c'est-à-dire la pacification de la Grèce.

Le comte Guilleminot en appelait donc de nouveau à la prudence du Gouvernement turc, pour lui conseiller, d'une manière indirecte, mais inflexible, de donner satisfaction à la Russie : « La conservation de l'Empire Ottoman, disait-il, est dans les vœux sincères des Puissances de l'Europe; mais la réalisation de ces vœux ne leur appartient plus : elle dépend tout entière de la Porte elle-même. Que le Gouvernement de Sa Hautesse réfléchisse donc enfin sur les erreurs si récentes et si graves de sa politique; qu'il ouvre les yeux à la lumière, et si les conseils d'une amitié pure, si les avertissements de la plus triste expérience ne suffisent pas pour le convaincre, qu'il étudie, dans les dispositions de son peuple, la règle de ses devoirs et la voie qu'il doit suivre. C'est un moyen assuré de ne pas se tromper davantage. »

Loin d'avoir égard à ces sages et bienveillantes représentations, le sultan se mit en mesure de soutenir la guerre



défensive, à laquelle il s'était préparé depuis plus d'un an : on ne changea rien au plan de campagne, qu'on avait commencé à réaliser en n'envoyant pas de troupes dans les Principautés, que les Russes occupaient paisiblement ; en laissant l'armée ennemie s'avancer sans obstacle à travers les plaines désertes de la Dobrudja, que la saison d'été rendait pestilentielles, et en portant sur la ligne des Balkans toutes les forces que la Turquie d'Europe et d'Asie pouvait réunir. Soixante mille hommes étaient déjà rassemblés au camp d'Andrinople ; cinquante à soixante mille, autour de Schumla. Le grand-vizir Méhémet-Sélim-Pacha devait avoir le commandement général de l'armée turque ; le sultan se promettait de faire déployer le Sandjak-Shériff et de marcher en personne à la tête des fidèles croyants.

En attendant, le séraskier Hussein-Pacha, qui passait pour l'homme de guerre le plus capable et le plus intrépide que le sultan pût opposer aux excellents généraux de l'armée russe, partit presque aussitôt pour aller prendre le commandement du corps d'armée qui se trouvait sous les murs de Schumla.

La défense de Varna, place non moins importante et aussi forte, puisqu'elle pouvait résister à la fois par terre et par mer, avait été confiée à Ioussouf, ancien pacha de Sères, un des grands feudataires de l'empire, qui s'était enfermé dans cette ville avec huit mille Albanais, avant que le sultan y eût envoyé le capoudan-pacha Izzet Mehemet.

Tous les pachas d'Europe et d'Asie, auxquels l'ordre avait été donné de mettre sur pied tout ce qu'ils avaient d'hommes valides, montraient beaucoup de zèle et de dévouement. Les vieux beys de l'Asie Mineure étaient venus eux-mêmes avec leurs vassaux, amenant aussi de nombreux contingents

de cavalerie kurde, qui devait être employée avantageusement contre la cavalerie cosaque. Omer Vrione, un des plus redoutables chefs de l'armée turque, avait conduit dix mille Albanais au camp de Schumla.

Le pacha de Widdin disposait de vingt-cinq à trente mille hommes, qu'il avait levés en toute hâte, et dont les incursions continuelles en Valachie, quoique toujours arrêtées ou repoussées par le général Gheismar, jusqu'aux portes de Widdin, fatiguaient et désorganisaient l'armée d'occupation.

De toutes les provinces soumises à la Porte, la Servie et la Bosnie seules avaient mal répondu à l'appel du grand-seigneur et semblaient vouloir borner leur concours à une neutralité d'observation et d'expectative.

En Servie, toute la sympathie du pays était acquise aux Russes, qui, ayant avec les populations tant de rapports d'origine, de religion et même d'intérêt politique, ne pouvaient être des ennemis pour elles. Le prince Milosch, qui gouvernait cette province, s'appliquait à justifier la confiance de la Porte et à rechercher la protection de l'Autriche, tout en ménageant la Russie. Il éluda donc avec beaucoup de prudence et d'adresse les ordres du Gouvernement turc, que le pacha de Belgrade était chargé de faire exécuter; il mit sur pied une petite armée, mais il ne la fit pas sortir de la Servie, en prétextant qu'elle lui était nécessaire pour garder le pays et pour empêcher les Russes d'y pénétrer.

Quant à la Bosnie, sa population, quoique musulmane et guerrière, ne voulait pas se soumettre aux réformes et aux innovations militaires que le sultan avait introduites dans ses armées: l'esprit de révolte y fermentait parmi les corps de troupes qu'on y avait organisés depuis la destruction des Janissaires.



L'insurrection éclata dans le camp de Saraïevo, lorsque le gouverneur de la Bosnie fit lire aux troupes le firman du grand-seigneur, qui ordonnait d'appeler sous les drapeaux tous les hommes capables de porter les armes. Le gouverneur turc faillit être massacré, ainsi que toute sa suite; il se vit assiégé dans le fort de Tusla où il s'était réfugié avec un millier de soldats qui lui restaient fidèles. Le Divan de Constantinople fut obligé de céder à l'énergique protestation des Bosniaques et de leur envoyer un nouveau gouverneur, qui, plus conciliant et plus habile que le premier, parvint à rétablir un peu d'ordre dans la province, mais qui n'aurait pas réussi à tirer de la Bosnie le moindre renfort pour les armées du sultan.

Le Gouvernement turc avait donc pris toutes ses mesures de défense et fait face à toutes les nécessités de la situation, lorsqu'il répondit à la déclaration de guerre de la Russie par un manifeste, qu'il adressait aux alliés de la Sublime-Porte pour justifier sa conduite antérieure vis-à-vis de la Russie et pour constater ses droits. Ce manifeste, plein de modération apparente et d'adresse déguisée, fut alors regardé comme un des plus curieux documents de la diplomatie moderne.

Dans cette pièce astucieuse où les griefs de l'Empire Ottoman contre la Russie sont exposés avec un pompeux étalage de loyauté et de bonne foi, la Sublime-Porte commence par protester « que, dans aucun cas, elle n'a dévié des principes de droiture et d'équité; qu'à aucune époque elle ne s'est donné le tort d'avoir, sans motif légal, violé les traités envers les puissances amies ses alliées, et que, jalouse surtout de remplir ses engagements officiels et les devoirs de l'amitié à l'égard de sa voisine la Russie, elle a, en outre, mis ses soins assidus à maintenir la plus parfaite



intelligence avec elle, suivant le respect dû au droit de voisinage. »

Le manifeste examine ensuite l'un après l'autre les motifs allégués par la Russie pour rompre la paix et déclarer la guerre, et il présente tout à son avantage, en imputant à la Russie tous les torts, toutes les injustices, toutes les perfidies, toutes les forfaitures.

C'est la Russie qui a violé le traité de Bukharest; c'est la Russie qui tend à s'emparer de la Servie, de la Valachie et de la Moldavie; c'est la Russie qui a suscité l'insurrection grecque; c'est elle qui, ennemie naturelle de la nation mahométane, veut anéantir l'islamisme; c'est elle, qui, en signant le traité d'Ackerman, avait l'arrière-pensée de le déchirer bientôt; c'est elle enfin qui depuis un quart de siècle se rend coupable de procédés inconvenants et de malveillances systématiques vis-à-vis de la Sublime-Porte.

Quant aux faits d'abus d'autorité et de dénis de justice, que la Russie osait attribuer au Gouvernement turc, ce n'étaient que des prétextes inventés pour les besoins d'une mauvaise cause; et, par exemple, en faisant saisir dans le port de Constantinople la cargaison des bâtiments russes chargés de blés, et vendre ces blés au prix-courant de la place, le Gouvernement turc avait usé de son droit strict et observé les règles rigoureuses du blocus.

Le manifeste repoussait comme une pure calomnie ce reproche d'avoir poussé la Perse à faire la guerre à la Russie : « Loin d'exciter la Perse, la Sublime-Porte, occupée de ses affaires particulières et de son organisation intérieure, a conservé une entière neutralité; elle ne s'est mêlée aucunement de connaître le principe et l'issue, ni de la guerre, ni de la paix, entre les deux empires. »

Le Gouvernement turc se félicitait ensuite de n'avoir pas



fait entrer un seul soldat dans les Principautés, alors même que la Russie se préparait à les envahir, et il se plaisait à rappeler que, s'il s'était abstenu d'épargner ainsi bien des maux à ces provinces placées sous sa domination, la Russie, qui prétendait les protéger, dans son propre intérêt, avait déjà cruellement appris aux Moldaves et aux Valaques ce que coûtait sa protection : « On ne saurait donc douter, ajoutait le manifeste, que les calamités et les dangers auxquels ils pourront être exposés par la suite des événements futurs, après un tel acte de prépotence et une aussi perfide invasion, seront l'ouvrage de la Russie. »

La conclusion de ce document diplomatique, destiné à produire une vive et profonde impression sur tous les cabinets de l'Europe, annonçait catégoriquement que la Turquie, forte de son droit et confiante dans la bonté de sa cause, était décidée à se défendre, et qu'elle ne déposerait les armes qu'après avoir épuisé la dernière goutte de son sang : « En un mot, la Sublime-Porte fait sincèrement la présente déclaration, pour que personne n'ait rien à lui dire; pour qu'on pèse dans la balance de l'équité et de la vérité combien il y a eu d'injustice, de la part de la Russie, à repousser les réclamations importantes et les plaintes graves de la Sublime-Porte, qui sont aussi éclatantes que le soleil ; à inventer toutes sortes d'objections, en interprétant de mille manières différentes le système suivi par le Gouvernement ottoman, et fondé sur la droiture et la loyauté ; à déclarer la guerre, sans motif ni nécessité ; pour qu'enfin, exempte de tout regret sur les moyens de résistance qu'emploiera la nation musulmane, en s'appuyant sur l'assistance divine et se conformant aux dispositions de la sainte Loi, elle puisse décharger totalement sa conscience d'un événement qui occasionnera maintenant et par la suite



le trouble de tant de créatures et peut-être même ébranlera la tranquillité du monde entier. »

Au moment où la Porte publiait cette déclaration ferme et calme, en réponse au manifeste de l'empereur de Russie (4 juin 1828), Braïlow tenait toujours et l'on pouvait supposer que le siége de cette place, vigoureusement défendue, arrêterait la marche en avant de l'armée russe, qui n'avait pas encore tenté le passage du Danube.

XCVIII

L'empereur Nicolas attendait d'un jour à l'autre l'arrivée du grand-duc Michel, suivi du septième corps, qui avait passé le Danube près de Matchine et qui était en marche pour effectuer sa jonction avec le corps du général Roudzevitch.

Les avant-gardes de ce corps avaient continué leur marche, occupant, sans tirer un coup de canon, Mangalia et Kousgoun, poussant devant elles l'ennemi qui se retirait à leur approche, et se dirigeant sur Bazardjik où devait commencer, disait-on, la résistance réelle des Turcs. C'était aussi vers Bazardjik que se dirigeait, d'un autre côté, le général Rudiger, après avoir traversé, sans rencontrer le moindre obstacle, les vastes plaines qui s'étendent depuis le Rempart de Trajan jusqu'à cette ville que les pachas de Schumla et de Silistrie semblaient vouloir défendre. Quant au détachement du lieutenant-général prince Madatoff, qui avait établi une petite garnison dans Hirsova, il venait d'entrer à Tchernovoda, que les habitants avaient abandonné, en n'y laissant que des maisons désertes et dévastées.

Une grande nouvelle parvint à l'empereur, dans la jour-



née du 2 juillet : la forteresse d'Anapa s'était rendue à discrétion le 23 juin.

Le vice-amiral Greig avait chargé le comte Tolstoï de présenter à l'empereur les clefs et le pavillon de cette forteresse, avec un rapport de l'aide de camp général prince Menchikoff sur les opérations du siége depuis la victoire qu'il avait remportée le 10 juin.

Après cette victoire, toutes les communications entre la place et les montagnards avaient été coupées, au moyen d'une forte ligne de circonvallation qui traversait le promontoire sur lequel est bâti Anapa : les travaux de siége n'étant plus inquiétés ni interrompus, Menchikoff avait poussé rapidement les approches jusqu'aux fossés et fait pratiquer trois brèches dans les deux bastions et la courtine qu'il voulait emporter d'assaut.

Le commandant de la forteresse, Osman Ouglou, sommé une dernière fois de se rendre, demandait à sortir avec armes et bagages, en menaçant de se défendre à outrance, si on lui refusait des conditions honorables. On les lui refusa, et, comme on se préparait à livrer l'assaut, il envoya des parlementaires pour annoncer qu'il se rendait à discrétion. C'est alors qu'on apprit qu'il avait épuisé tous ses moyens de résistance pendant quarante jours de siége et qu'il n'avait plus de vivres ni de munitions.

La garnison, forte encore de trois mille hommes, devait rester prisonnière de guerre avec son commandant. Il y avait dans la forteresse quatre-vingt-cinq pièces d'artillerie et des arsenaux destinés à l'armement des montagnards. Les vainqueurs entrèrent par la brèche et occupèrent la ville où les propriétés particulières furent respectées et les habitants sauvegardés.

La prise de cette place était d'autant plus importante,



qu'elle allait protéger le territoire russe, sur la ligne du Kouban, contre les irruptions perpétuelles des montagnards de la frontière et qu'elle obligerait tôt ou tard ces montagnards indomptables à se soumettre à la Russie.

Nicolas, qui, peu de jours auparavant avait conféré la croix de Saint-Georges au prince Menchikoff en récompense de sa bravoure dans le combat du 10 juin, éleva ce général intrépide au rang de vice-amiral et nomma en même temps amiral le vice-amiral Greig, dont l'escadre avait si puissamment contribué au succès du siége d'Anapa.

Le prince Menchikoff reçut ordre de ramener au quartier-général les treizième et quatorzième régiments de chasseurs, qui avaient été détachés du troisième corps pour former la petite armée de débarquement devant Anapa; l'amiral Greig devait aussi, le plus promptement possible, conduire sa flotte dans la rade de Varna et faire, par mer, le blocus de cette place que Menchikoff serait chargé d'investir par terre.

L'empereur avait jugé que la possession de Varna lui serait indispensable pour appuyer les opérations de son armée contre Schumla et Silistrie, qui se préparaient à soutenir un long siége.

La forteresse d'Anapa, dont les brèches allaient être réparées et qui conserverait une garnison suffisante, n'avait rien à craindre, d'ailleurs, ni du côté de la terre ni du côté de la mer, car la Porte n'avait pas de flotte à y envoyer, et les montagnards du Kouban ne pouvaient entreprendre un siége en règle, tandis que l'armée musulmane de l'Anatolie, à peine assez forte pour faire face au général Paskewitch, serait occupée à défendre, contre le corps d'armée détaché du Caucase, les villes et les forteresses de la Turquie d'Asie.

Le jour même où le comte Tolstoï apportait la nouvelle de la prise d'Anapa, un autre aide de camp de l'empereur, le colonel Read, vint annoncer à Sa Majesté que la forteresse de Toultcha s'était rendue, la veille, au lieutenant-général Outchakoff qui en faisait le blocus, et lui présenta huit drapeaux pris dans cette forteresse où l'on avait trouvé quatre-vingt-onze pièces d'artillerie et de vastes magasins d'approvisionnement.

Cette heureuse nouvelle coïncida également avec l'envoi de douze pavillons de la flotte turque du Danube et les dernières clefs des portes de Braïlow, que le grand-duc Michel avait mise en état de soutenir un nouveau siége, en y laissant comme garnison le régiment d'infanterie d'Oufa et un bataillon de sapeurs, avec toutes les pièces d'artillerie qui garnissaient les remparts.

Le lendemain, 3 juillet, on vit arriver enfin, au camp de Karassou, le grand-duc Michel, décoré de l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, que l'empereur lui avait envoyé en souvenir de la prise de Braïlow.

L'empereur, qu'on alla avertir sur-le-champ, accourut au-devant de son frère et l'embrassa cordialement à plusieurs reprises, en versant des larmes de joie. Les troupes qui s'étaient précipitées sur le passage du grand-duc le saluèrent de hurras triomphants et applaudirent avec émotion à la touchante entrevue des deux frères.

Le quartier-général de l'empereur et de la deuxième armée resta, jusqu'au 6 juillet, à Karassou, pour donner le temps à l'avant-garde du lieutenant-général Rudiger d'achever son mouvement sur Bazardjik, en opérant sa jonction, sous les murs de cette ville, avec les deux détachements par lesquels il avait fait occuper Mangalia et Kousgoun. Quant au détachement du lieutenant-général Madatoff, qui



avait quitté Tchernovoda, il devait se tenir à la hauteur des forces principales de l'armée russe, en observant le pays le long de la route de Kainardji entre les deux forteresses de Dokoussahatch et de Silistrie.

Le quartier-général fut transporté successivement à Kournali, à Moussabeï, et enfin, le 10 juillet, à une petite distance de Bazardjik.

Cette ville, qui, entourée d'un vaste cimetière et abandonnée par tous ses habitants, offrait partout l'image de la désolation et de la mort, avait été occupée, dès le 6 juillet, par les Cosaques de l'aile droite de l'avant-garde, commandée par le général-major Akinfieff. L'occupation de Bazardjik s'était faite, sans coup férir, mais on n'avait pas trouvé une goutte d'eau potable dans la place où l'ennemi, en se retirant, avait comblé les puits et empoisonné les fontaines.

Le jour suivant, les Turcs firent un retour offensif sur Bazardjik, qu'ils paraissaient vouloir occuper à leur tour, en chassant les Cosaques qui s'en étaient emparés et qui avaient établi leurs avant-postes au delà de la ville, sur la route de Schumla : des masses considérables de cavalerie ennemie attaquèrent avec fureur les Cosaques, qui se repliaient en désordre, et qui furent vigoureusement soutenus par un escadron de hulans du Boug et un bataillon du vingtième régiment de chasseurs avec deux pièces de canon.

En ce moment, la tête de l'avant-garde du lieutenant-général Rudiger commençait à se montrer du côté de Mangalia, et les Turcs, en voyant se déployer au loin les colonnes d'infanterie, effectuèrent leur retraite à la hâte.

On put croire qu'ils avaient renoncé à reprendre Bazardjik, mais, dans la soirée, leur cavalerie, au nombre de huit



mille hommes au moins, revint à la charge, évita un régiment de chasseurs qui s'étaient formés en carrés pour le recevoir, et se lança au galop sur la ville, où elle pénétra de toutes parts, sans pouvoir s'y maintenir : elle fut repoussée et mise en fuite par les hulans du Boug, qui la ramenèrent sur les carrés de chasseurs, où l'attendait un feu bien nourri de mousqueterie et d'artillerie. L'ennemi disparut alors, en laissant deux cents morts qu'il n'avait pu emporter avec ses blessés.

La perte des Russes avait été presque insignifiante, et ils restèrent maîtres de Bazardjik, qui, quoique dépourvu de ressources et offrant un séjour aussi triste qu'insalubre, n'en était pas moins une position militaire fort importante qui commandait à la fois la route de Schumla et celle de Varna.

L'empereur avait espéré que la flotte de l'amiral Greig ne tarderait pas à paraître devant Varna et que la brigade commandée par l'aide de camp général Menchikoff pourrait bientôt commencer, du côté de la terre, l'investissement de la place. En attendant, il envoya l'ordre à son aide de camp général comte Suchtelen de s'approcher de Varna et de prendre position sous les murs de cette place, avec une brigade d'infanterie, sept escadrons de cavalerie, trois compagnies de pionniers et plusieurs batteries de siége.

Pendant ce temps-là, le sixième corps, sous les ordres du lieutenant-général Roth, avait passé le Danube à Hirsova et marchait sur Silistrie pour l'investir.

Les troupes du septième corps, qui avaient été employées au siége de Braïlow, arrivaient par détachements et venaient se réunir à celles du troisième corps, que l'empereur voulait mener lui-même devant Schumla ; ces troupes avaient moins souffert des fatigues du siége, que de la longue et



pénible route qu'il leur fallut faire par une chaleur étouffante, à travers un pays découvert, changé en un morne désert, sans eau, sans verdure et sans abri. Aussi, les maladies avaient-elles fait déjà plus de vides que les balles et les boulets dans les rangs du septième corps, qui se sentit renaître à l'espoir, en se retrouvant au quartier-général de l'empereur, sous le commandement du grand-duc.

Le quartier-général était encore aux environs de Bazardjik, où l'armée active se renforçait tous les jours par la jonction des détachements qui avaient pris Matchine, Hirsova et Toultcha. Le corps de cavalerie, que commandait le général Woïnoff, fut le dernier à rejoindre cette armée, encore formidable, malgré les pertes énormes qu'elle avait subies depuis deux mois, et destinée à venir, avec ses trente ou quarante mille hommes, sous les murs de Schumla, présenter la bataille aux soixante ou quatre-vingt mille hommes de l'armée ottomane.

Les renseignements, il est vrai, qu'on recevait, par des espions, sur les forces gigantesques dont pouvait disposer le séraskier Hussein-Pacha, étaient peut-être exagérées; mais on voyait, de jour en jour, se dessiner davantage le plan de défense de ce commandant en chef de l'armée ottomane.

Il voulait attirer les Russes, entre Varna, Schumla et Silistrie, dans un pays sauvage, sans rivières, quoique boisé, coupé de ravins profonds, et traversé par des sentiers étroits, escarpés et toujours difficiles, où le passage de l'artillerie et des transports de l'armée d'invasion rencontrait sans cesse des obstacles presque insurmontables.

Ce pays était très favorable à une guerre de partisans, et déjà la marche de l'armée russe se trouvait harcelée par des bandes isolées de cavaliers, qui venaient à l'improviste



fondre sur ses flancs, et qui disparaissaient, avant qu'on eût essayé de les poursuivre. Au reste, la résistance que les places du cours du Danube et de la Dobrudja avaient opposée à l'ennemi n'avait pas eu d'autre objet que de gagner la saison des grandes chaleurs, qui devaient rendre, de plus en plus pénibles, les opérations militaires, sous un climat meurtrier et dans des localités aussi malsaines et dépourvues de toute espèce de ressources.

Voilà ce que les esprits sages et clairvoyants commençaient à comprendre dans l'armée russe.

L'empereur, néanmoins, avait pu jusque-là partager la confiance absolue, que son chef d'état-major général, le comte de Diebitsch, n'avait pas cessé de manifester sur le succès certain et définitif de l'expédition.

L'armée n'avait reçu que des renforts peu considérables, mais la garde impériale, qui était en marche depuis deux mois, serait parvenue à sa destination vers la fin d'août; la chaleur s'élevait par moments à quarante-trois degrés, mais on pouvait s'en garantir en ne faisant marcher les troupes que le matin et le soir; l'eau avait manqué plus d'une fois, mais on avait pourvu en partie à cet inconvénient en allant la chercher au loin et en se préoccupant du choix des campements; le nombre des malades n'avait peut-être pas diminué, mais, en les évacuant sur Odessa avec les blessés, on avait diminué la mortalité dans les ambulances; le service des équipages perdait une énorme quantité de bœufs et de chevaux, qui tombaient morts le long des routes, mais on ne remarquait pas encore que la difficulté croissante du transport eût entravé ou même ralenti l'arrivage des approvisionnements.

C'était là le principal souci de l'empereur, qui, satisfait de l'excellente organisation des magasins mobiles de l'ar-



mée, témoigna sa satisfaction au sénateur Abakoumoff, pour le zèle et l'activité qu'il déployait dans la direction supérieure des approvisionnements militaires, en lui adressant, avec un rescrit très flatteur, une tabatière ornée de son portrait et enrichie de diamants.

L'empereur n'avait pas moins à cœur la surveillance du service de santé de l'armée : il visitait sans cesse les ambulances et se faisait rendre un compte minutieux du nombre et de l'état des malades. L'inspecteur général de ce service, le docteur Wylies, secondait avec une ardeur infatigable les vues de son auguste maître, qui lui témoigna, par un nouveau rescrit, une affectueuse reconnaissance, en lui envoyant les insignes de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky :

« Je vous remercie surtout, disait-il, de la généreuse assistance que vous vous empressez d'offrir vous-même sur le champ de bataille à nos braves officiers et soldats blessés. »

Le docteur Wylies, en remplaçant, autant que possible, les ambulances par des hôpitaux fixes, avait jusqu'alors préservé du typhus et de la peste les différents corps d'armée, quoique cette double épidémie régnât dans les principautés danubiennes et y fit beaucoup de victimes; mais, grâce aux quarantaines et aux précautions de tout genre, le mal n'avait pas pénétré en Russie et s'était arrêté au lazaret d'Odessa.

On ne parlait déjà plus de la peste dans l'armée, où la présence de l'empereur rassurait tout le monde : chefs et soldats étaient animés du même sentiment belliqueux; chacun supportait, sans se plaindre, les fatigues de la route et n'éprouvait que l'impatience de rencontrer l'ennemi, qui ne se montrait un instant que pour disparaître aussitôt.



On avait hâte d'arriver devant Schumla, où l'on espérait avoir une bataille décisive.

L'émulation et l'enthousiasme militaires avaient été puissamment excités dans tous les rangs de l'armée et de la flotte, par la multitude de récompenses que Nicolas avait distribuées aux officiers qui s'étaient distingués depuis l'ouverture de la campagne : des grades, des décorations, des épées d'honneur furent décernés à profusion, mais toujours avec un rare sentiment de justice. On n'oublia aucun de ceux que signalait la voix publique de l'armée, comme ayant fait quelque action d'éclat, soit à Braïlow, soit à Issaktcha, soit à Anapa, soit à Kustendgi, etc. L'empereur ne récompensait pas seulement les officiers; il récompensait aussi les régiments, en leur donnant des marques d'honneur à porter aux schakos, et des drapeaux avec des inscriptions qui rappelaient le fait d'armes auquel le régiment avait pris part.

Les régiments qui, l'année précédente, avaient achevé si glorieusement la campagne de Perse, les régiments de Kherson et de Géorgie, le régiment des carabiniers d'Érivan, la brigade d'artillerie de grenadiers du Caucase, etc., furent compris dans l'ukase du 27 juin (9 juillet), daté du camp de Bazardjik, par lequel des étendards et des marques d'honneur étaient accordés aux régiments qui venaient de montrer tant de bravoure dans la campagne présente. L'empereur semblait avoir voulu ainsi rattacher l'une à l'autre, sous la même couronne de lauriers, la guerre de Perse et la guerre de Turquie.

L'empereur était encore à son quartier-général de Kournali, quand il reçut des dépêches de son aide de camp général Sipiaguine, gouverneur militaire de Tiflis, qui lui annonçait que l'expédition du général en chef Paskewitch



d'Érivan allait enfin commencer dans la Turquie d'Asie, et que toutes les dispositions avaient été prises avec tant de soin et d'habileté, qu'on pouvait prévoir un prompt et brillant succès.

Sipiaguine signalait, comme un heureux augure, la concordance du départ des troupes avec l'arrivée des ornements religieux sacerdotaux et des trois voiles de calice, que l'impératrice-mère et l'impératrice Alexandra avaient brodés de leurs propres mains, avec un goût exquis, pour la nouvelle église grecque qu'on bâtissait à Érivan.

En même temps, le gouverneur militaire, après avoir rendu compte des progrès de l'administration russe en Géorgie, faisait savoir à l'empereur, que le régiment réuni de la garde, qui se trouvait dans cette province depuis 1826, se préparait à retourner à Saint-Pétersbourg, en y rapportant les trophées de la guerre de Perse, destinés au Musée du Kremlin de Moscou et à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg : c'étaient le trône en or massif d'Abbas-Mirza, plusieurs canons persans remarquables à différents titres, deux curieux tableaux historiques, provenant du château d'Oudjan, et l'ancienne bibliothèque d'Ardebihl, contenant les plus précieux manuscrits de la Perse.

L'empereur exprima sa satisfaction à l'aide de camp général Sipiaguine, dans le rescrit suivant, daté du camp de Kournali :

« Vos travaux constants et couronnés de succès, en qualité de gouverneur militaire de Tiflis, ont complétement justifié Notre choix. Ayant introduit, par votre infatigable activité et votre sollicitude, le meilleur ordre dans toutes les parties de l'administration qui vous est confiée, vous avez su, malgré ces pénibles préoccupations, faire, pendant

la dernière campagne contre les Persans, des dispositions particulières pour organiser l'approvisionnement du corps d'armée détaché du Caucase.

« En récompense d'un zèle aussi louable ainsi que de vos services utiles et distingués, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, et sommes votre affectionné.

« Nicolas. »



XCIX

Les différents détachements de l'avant-garde avaient commencé leur mouvement simultané, avant que l'empereur eût quitté son quartier-général de Bazardjik, autour duquel le général Woïnoff rassemblait les divisions du septième corps.

Le général Roth marchait contre Silistrie; le lieutenant-général Korniloff assiégeait Giurgewo, que la garnison défendait à outrance, et dont l'ennemi ne parvint pas à faire lever le siége, en lançant sur les avant-postes russes une masse considérable d'infanterie et de cavalerie.

Le général Rudiger était arrivé, le 11 juillet, à Kozloudji, que les Turcs n'avaient pas essayé de lui disputer; mais ils reparurent tout à coup, au nombre de huit ou dix mille hommes, et ils attaquèrent avec furie les avant-postes de Rudiger, qui leur tua du monde et qui les obligea de se retirer en désordre.

L'adjudant-général Constantin Benkendorff, qui avait pris position à Kusgoun, avec une brigade d'infanterie et un détachement de Cosaques, campait à Rissova, et devait y attendre le général Roth, en repoussant les sorties que pourraient tenter les défenseurs de Silistrie.



On pensait que le général comte de Suchtelen serait, le 13 ou le 14 juillet, sous les murs de Varna, au moment où la flotte de l'amiral Greig débarquerait, à Kavarna ou à Mangalia, le corps détaché du général prince Menchikoff.

Le 15 juillet, l'empereur, à la tête de la huitième division, porta son quartier-général de Bazardjik à Ouschenli, et, le lendemain, il campa près de Kozloudji, que Rudiger occupait encore ; le septième corps, commandé par le général Woïnoff, le suivait par échelons, à un ou deux jours de marche.

Le comte Diebitsch, qui se trouvait avec le septième corps, lui fit prendre, sur la gauche, le chemin qui conduit directement à Constantinople, pendant que les autres corps se portaient à la fois, de divers côtés, sur Schumla, où l'ennemi avait concentré ses principales forces.

L'avant-garde russe cependant poussait toujours devant elle un corps de six à huit mille chevaux, qui se retiraient graduellement, en évitant même de simples escarmouches et en se tenant toujours hors de la portée du canon. La route était détestable, la chaleur étouffante, et il n'y eut pas d'autre engagement que des échanges presque inoffensifs de coups de fusil entre les tirailleurs des deux armées.

Le général-major Syssoyeff, avec un corps volant, occupait le chemin de Roustchouk, et l'adjudant-général Benkendorff s'était emparé de Pravodi et avait détruit un convoi turc, pour empêcher le ravitaillement de Silistrie, que le détachement du général Roth investissait déjà.

De Kozloudji, l'empereur, qui amenait avec lui, outre le troisième corps, une division de chasseurs et cent huit pièces d'artillerie de réserve, avait transféré son quartier-général à Yénibazar, où il arriva, sans obstacles, après



une marche fatigante, qui n'avait pas duré moins de trois jours. Le septième corps, avec son artillerie, devait le rejoindre le plus tôt possible.

En approchant de Yénibazar, où allait se faire la concentration des troupes disponibles, l'empereur, accompagné de son état-major, monta sur un tertre élevé, d'où l'on apercevait distinctement, dans le lointain, les hauteurs abruptes, qui dominent Schumla et ferment l'horizon ; la ligne de fortifications, qui, assises sur un terrain calcaire, s'étendaient comme un ruban blanchâtre autour de la ville, et les deux camps de l'armée ottomane, qui protégeaient, à droite et à gauche, cette importante place de guerre, qu'on a toujours regardée, avec raison, comme la clef de Constantinople, et que tant de siéges inutiles avaient fait passer pour imprenable.

Ces souvenirs et l'aspect général de Schumla, défendue par une armée considérable, plus encore que par ses murailles et ses retranchements, produisirent sur l'empereur une profonde impression, qui se traduisit par son air pensif et son morne silence.

Après avoir examiné les positions occupées par l'ennemi, il donna l'ordre d'établir son quartier-général au-dessous de ce tertre, qui dominait le pays, dans une immense plaine où les tentes de l'avant-garde russe se déployèrent jusqu'aux avant-postes turcs, en sorte que les sentinelles avancées de l'un et l'autre camp pouvaient se voir et auraient pu se parler.

La tristesse et la préoccupation de l'empereur n'avaient pas échappé aux témoins de la première reconnaissance qu'il venait de faire lui-même des forces de l'ennemi. On accusa aussitôt d'imprudence et d'imprévoyance le chef de l'état-major général, qui avait, par une aveugle et folle



confiance dans le succès de ses plans stratégiques, exposé peut-être l'armée russe à un échec et compromis en même temps la réputation militaire de son souverain, en le forçant, pour ainsi dire, à livrer bataille, dans les conditions les plus inégales, à un ennemi bien supérieur en nombre, lequel avait pour lui tous les avantages, puisqu'il combattait sur son propre territoire, à portée de ses ressources et à l'abri des remparts d'une place forte.

Il ne fallait pas perdre de vue, en effet, que l'armée russe était déjà fatiguée par deux mois et demi de campagne, sous l'influence d'une température insupportable, et qu'elle ne pouvait pas, en ce moment, mettre en ligne plus de trente-cinq mille hommes contre Hussein-Pacha, trente-cinq mille hommes, il est vrai, d'excellentes troupes, pleines d'ardeur et de courage. Mais Hussein-Pacha n'en avait pas moins sous ses ordres soixante-dix à quatre-vingt mille hommes, disait-on, exaltés par le fanatisme religieux, et doués d'une sauvage énergie, qui leur tenait lieu d'instruction militaire.

L'inquiétude des personnes qui formaient l'entourage de l'empereur n'était donc que trop légitime, et le feld-maréchal comte de Wittgenstein fut le premier à la ressentir. Il fit donc entendre au comte Diebitsch, qu'il regrettait sincèrement de n'avoir pas usé de ses pleins pouvoirs de général en chef depuis l'entrée en campagne, et qu'il voulait enfin dégager sa responsabilité en lui cédant le commandement dans les circonstances difficiles où un pas de plus en avant serait peut-être la perte de l'armée.

Il y eut donc entre eux une explication assez vive. Le conflit fut porté devant l'empereur, qui les écouta l'un et l'autre, et qui se fit rendre compte, en détail, des deux



opinions contraires que représentaient Diebitsch et Wittgenstein.

Celui-ci soutenait que le meilleur parti à prendre, dans l'état présent des choses, serait de s'établir solidement et d'une manière durable dans les Principautés, en se bornant à maintenir l'occupation de la Bulgarie jusqu'au Rempart de Trajan, et à rester maître des bouches du Danube et de tout le littoral jusqu'à Kustendgi, car les trois places fortes de Silistrie, de Schumla et de Varna ne pourraient être prises que dans une autre campagne et par une autre armée d'opérations.

Diebitsch, qui se prétendait mieux instruit de la situation de l'ennemi, ne paraissait pas avoir moins de confiance dans son plan de campagne, qu'il se promettait de suivre jusqu'au bout : selon lui, l'armée turque, si nombreuse qu'elle pût être, ne résisterait pas à une armée russe commandée par l'empereur; la défaite certaine de l'armée de Hussein-Pacha devait donc amener presque simultanément l'ouverture des portes de ces trois forteresses qui fermaient la route de Constantinople.

Le feld-maréchal, en réponse à ces heureux pronostics, qu'il eût voulu accepter avec joie, déclarait hautement, avec l'autorité d'un homme de guerre expérimenté, qu'en admettant la défaite de l'armée turque en bataille rangée, il estimait que la prise des trois forteresses, qu'on avait devant soi, exigerait l'emploi de cinquante mille hommes pendant plusieurs mois de siége; il ajoutait que, ces trois places prises, il faudrait encore une armée de cinquante mille hommes pour forcer la ligne des Balkans et marcher sur Constantinople.

Ces graves et délicates questions furent encore débattues, dans un conseil de guerre, en présence de l'empe-



reur, le soir du 19 juillet. Dans ce conseil de guerre, on alla jusqu'à dire que l'empereur pouvait, d'un jour à l'autre, se trouver cerné, entre Varna, Silistrie et Schumla, par des forces six fois supérieures aux siennes, comme Pierre le Grand l'avait été sur les bords du Pruth, en 1711, par l'armée turque du grand-vizir Méhémet :

— Dans le cas où la Providence ne me préserverait pas d'un pareil malheur, dit l'empereur avec calme, si j'avais le malheur de tomber vivant dans les mains de mes ennemis, j'espère qu'on se souviendrait, en Russie, de ces belles paroles de mon prédécesseur à ses sujets : « Dans « ce dernier cas, vous ne me reconnaîtrez pas pour votre « tzar et maître, et, quoi que je pusse vous écrire, l'ordre « fût-il signé de ma main, vous n'obéirez pas! »

Cette citation historique, qui s'appliquait si bien à la circonstance, produisit une saisissante impression sur l'assemblée.

L'empereur ferma la discussion, en rappelant que la réserve des colonies militaires ne tarderait pas à entrer dans les Principautés pour venir augmenter l'effectif de l'armée d'occupation et que la garde impériale, qui était en marche depuis plus de deux mois, arriverait devant Schumla vers le milieu d'août. En attendant, l'armée active, qu'il commandait, et dont la concentration s'opérait sans difficulté, lui semblait assez forte pour tenir tête à toutes les forces de Hussein-Pacha et pour entreprendre simultanément le siége de Schumla, de Silistrie et de Varna.

La confiance, réelle ou simulée, de l'empereur, se communiqua instantanément à tout le monde; Diebitsch et Wittgenstein semblèrent réconciliés ou du moins firent trêve à leurs débats et à leurs accusations réciproques.

L'empereur avait annoncé qu'un mouvement général



s'effectuerait le lendemain, 20 juillet, sur Schumla, pour reconnaître les forces de l'ennemi, pour l'attaquer et pour prendre position devant ses retranchements.

A cinq heures du matin, le septième corps, sous les ordres du major-général comte Diebitsch, se mit en marche, longeant les montagnes qui bordent la terrasse sur laquelle est assise la forteresse de Schumla. Les autres colonnes, commandées par l'empereur en personne, commencèrent à s'ébranler, en partant de Yénibazar, une heure après.

Trois brigades de la neuvième division, échelonnées avec leur artillerie, formaient l'avant-garde sous les ordres du général Roudzewitch, et, prêtes à se soutenir réciproquement, liaient leurs mouvements avec celui du septième corps qu'elles avaient à leur gauche.

Derrière le second échelon de cette avant-garde, marchaient les quinzième et seizième régiments de chasseurs à pied, avec douze pièces de canon, sous les ordres de l'aide de camp général Alexandre Benkendorff : l'empereur, entouré de ses aides de camp, se trouvait à la tête de ces deux régiments qui se tenaient toujours prêts à se former en carré pour le recevoir et le défendre en cas d'attaque.

A la droite de l'empereur et de son escorte, trois régiments de hussards de la division du lieutenant-général Rudiger précédaient l'artillerie de réserve, composée de cent huit pièces de canon et protégée par une brigade de la huitième division, ayant à sa droite les chasseurs à cheval de l'aide de camp général comte Orloff. Une brigade d'infanterie, avec ses pièces, manœuvrait à l'arrière-garde, en couvrant le train des équipages.

A l'extrême droite, le lieutenant-général Sissoyeff, avec ses Cosaques, observait la route de Silistrie.

L'armée s'avança, dans cet ordre de bataille, sans ren-



contrer l'ennemi, sur un espace de dix à douze werstes, en parcourant un terrain accidenté, où s'élèvent alternativement des chaînes de collines coupées par de petits ruisseaux et des ravins profonds. Les avant-postes turcs se repliaient à l'approche de l'avant-garde russe, et l'on voyait dans le lointain passer des cavaliers au turban blanc placés en vedette sur les hauteurs.

Enfin, à sept werstes de Schumla, l'avant-garde, en couronnant une éminence qui domine le village de Boukhanlik, aperçut devant elle la cavalerie ottomane rangée par échelons sur le coteau opposé. L'ennemi devait avoir dix mille chevaux, dont la plus grande partie était de la cavalerie régulière. Il refusait sa droite, dans la crainte d'être coupé par le corps du comte Diebitsch qui n'avait pas encore achevé son mouvement; il avait couvert son artillerie d'un rideau de broussailles et posé son centre derrière un ruisseau bourbeux peu accessible, tandis qu'il s'efforçait d'étendre sa gauche au delà des lignes de Cosaques qui reliaient l'un à l'autre le principal corps de l'armée russe et le détachement du général Sissoyeff.

Il était environ onze heures du matin.

L'empereur fit faire halte à toutes les colonnes, pour laisser le temps au septième corps de déborder la droite des Turcs et de compléter ce mouvement décisif. Pendant que les deux armées se préparaient à en venir aux mains, une escarmouche s'était engagée entre les Cosaques et les Kurdes, à l'extrême droite des Russes.

L'empereur Nicolas, montrant le sang-froid et l'assurance d'un vieux capitaine, distribuait des ordres et prenait ses dispositions avec autant de calme que s'il se fût agi d'une simple manœuvre de parade. A midi, il donna le signal de l'attaque générale.



L'artillerie ouvrit son feu contre les lignes de cavalerie les plus rapprochées, et deux brigades des chasseurs à pied, ayant à leur tête le général Roudzewitch, s'élancèrent au pas de charge, pour traverser le ruisseau qui formait un obstacle assez difficile à franchir et pour attaquer à la baïonnette le centre de la cavalerie ennemie; mais celle-ci ne les attendit pas et se replia en colonnes sur les hauteurs que couronnaient ses escadrons de réserve, car elle n'avait pas avec elle un seul bataillon d'infanterie.

En même temps, le comte Diebitsch, qui avait commencé l'attaque, à l'aile droite des Turcs, par une canonnade que la trop grande distance rendait presque inoffensive, marcha contre eux, de front et de flanc.

L'artillerie turque fut alors démasquée et balaya les talus de la colline, que le septième corps était obligé de gravir à découvert, pour joindre l'ennemi, en opposant un feu roulant aux charges de cavalerie, qu'il fallait sans cesse prévenir ou repousser.

Ce fut pendant cette espèce d'assaut dirigé contre le point culminant, où les Turcs avaient établi leurs batteries, que le colonel Read, un des aides de camp de l'empereur, fut frappé d'un boulet dans la poitrine et renversé roide mort, au moment où il faisait pointer sous ses yeux deux pièces de canon que l'empereur lui avait ordonné de placer à un endroit désigné. Le colonel Read était un officier de mérite et d'une bravoure bien connue de toute l'armée : sa perte causa de vifs regrets à son auguste maître, qui dit tout haut, en apprenant sa mort :

— Voilà une victoire que j'ai déjà trop payée.

En effet, l'ennemi ne tenait nulle part contre l'artillerie russe; sa droite avait abandonné les positions que le septième corps venait de lui enlever, et que ce corps occupait



déjà, en poursuivant à coups de canon les cavaliers qui s'enfuyaient au galop. Au centre, les chasseurs à pied, après avoir passé le ruisseau de Boukhanlik, sans avoir éprouvé la moindre perte, ne trouvaient plus d'adversaires à combattre, et les tirailleurs, répandus sur les hauteurs, derrière lesquelles l'on voyait disparaître la cavalerie turque, n'atteignaient pas même quelques cavaliers isolés qui restaient en arrière pour surveiller les mouvements de l'armée russe.

Mais l'ennemi avait porté tous ses efforts contre l'aile droite, qu'il cherchait à déborder, en escarmouchant avec les Cosaques. L'empereur, qui avait mis pied à terre sur une petite colline d'où il pouvait embrasser du regard tous les détails de la bataille, fit soutenir son aile droite par trois régiments de hussards et par toute la division de chasseurs à cheval, avec douze pièces de canon : les Turcs n'attendirent pas le choc de la cavalerie russe et lui cédèrent le terrain, en se retirant à la hâte.

Vers deux heures, cependant, l'ennemi essaya de rétablir le combat et revint à la charge avec son artillerie, qui était dirigée à la fois sur l'attaque de droite et sur celle de gauche; mais le feu de ses canons, quoique assez vif, n'eut pas plus de succès contre les chasseurs et les hussards que les charges impétueuses de sa cavalerie contre l'infanterie du septième corps : quelques volées de mitrailles achevèrent de le déconcerter et, renonçant à reprendre les positions qu'il avait perdues, il ne conserva pas même celles qu'il occupait et se trouva rejeté sous les murs de Schumla, où l'armée ottomane était toujours immobile derrière ses ouvrages de défense.

Dans cette affaire toute stratégique, les mouvements de l'armée russe s'étaient exécutés avec autant d'ordre et de



précision que sur un champ de manœuvre. L'empereur, qui les avait constamment suivis et ordonnés, se montra très satisfait du résultat obtenu et déclara que tout le monde avait bien fait son devoir.

— C'est que Votre Majesté nous donne l'exemple à tous! lui répondit le général Alexandre Benkendorff.

La journée avait coûté environ cinq cents hommes à l'ennemi. Mais les Russes n'avaient eu que trente ou quarante morts et quatre-vingts blessés.

A quatre heures du soir, l'extrême gauche du comte Diebitsch était maîtresse de la route qui mène de Schumla à Constantinople, par Eski-Stamboul; le gros de l'armée dressa son camp sous le village de Boukhanlik, tandis que ses avant-postes se déployaient sur les collines que les Turcs avaient abandonnées.

Ce fut là que l'empereur fit établir ses tentes. Il parcourut tous les rangs de ses troupes, remercia et encouragea les soldats, leur fit distribuer du tabac et de l'eau-de-vie, et leur annonça qu'il passait la nuit au bivouac avec eux.

Cette nuit-là, il ne prit pas beaucoup de repos; il tint conseil avec Diebitsch, Wittgenstein et quelques généraux : on convint de se mettre à l'abri d'un mouvement offensif de Hussein-Pacha, en s'assurant la possession des hauteurs, qui se succèdent jusqu'à Schumla, par un ensemble de redoutes formant tout un système de défense et pouvant au besoin se protéger l'une l'autre, car on avait enfin des nouvelles certaines sur les forces de l'ennemi et sur sa situation dans les camps retranchés de Schumla.

Ces camps comprenaient dans leur enceinte toutes les hauteurs dont la ville est dominée et ne contenaient pas moins de quatre-vingts mille hommes, dont vingt mille



seulement de troupes régulières, puisqu'on y distribuait tous les jours cent mille rations. La ville de Schumla, protégée par des fortifications inexpugnables, avait, en outre, une garnison de vingt-cinq mille hommes et devait compter aussi sur le concours énergique de ses habitants, pour soutenir un long siége.

Tant que cette ville ne serait pas réduite, elle servirait de base aux opérations de l'armée ottomane, laquelle pourrait à volonté donner la main aux forteresses du Danube et en même temps prendre en flanc les corps de troupes, si nombreux qu'ils fussent, qui auraient franchi les Balkans par une autre route. Il fallait donc absolument s'emparer de Schumla pour porter au delà des Balkans une armée capable de marcher sur Constantinople.

On commença donc, dans la nuit du 20 au 21 juillet, à fortifier la position importante que les Turcs s'étaient laissé enlever; on commença aussi à construire les redoutes qui devaient rendre impossible un retour aggressif de l'ennemi. L'empereur avait marqué lui-même, sur la carte, la place de ces redoutes, et lui-même il alla sur le terrain donner le premier coup de pioche pour ouvrir le fossé de la première redoute, qui fut entourée d'ouvrages en terre et armée de pièces de gros calibre.

Ces travaux continuèrent sans interruption pendant quatre nuits consécutives, sans que l'ennemi fît mine de les empêcher par des sorties ou même en lançant des bombes et des boulets sur les travailleurs, et pourtant chaque matin il voyait que de nouvelles redoutes s'étaient élevées, qui serraient de plus près ses retranchements et qui les menaçaient déjà d'un feu convergent, que l'artillerie à longue portée pouvait ouvrir d'un moment à l'autre.

On s'étonnait, dans le camp des Russes, de cette torpeur,



de cette indifférence des Turcs, qui, dans les campagnes antérieures, avaient disputé avec tant d'opiniâtreté et de persévérance chaque pouce de terrain aux alentours de Schumla. Fallait-il en augurer que le siége de cette ville ne serait pas aussi long ni aussi terrible que des esprits inquiets voulaient le prévoir? Etait-ce plutôt de la part de Hussein-Pacha une ruse de guerre, pour inspirer à ses adversaires une funeste confiance et pour les attirer en aveugles dans un pas difficile où ils n'auraient l'avantage ni du nombre, ni de la position, ni du moment?

Quoi qu'il en fût, le comte Diebitsch persistait plus que jamais dans les espérances favorables qu'il avait fait concevoir à l'empereur sur l'heureuse et prochaine issue de la campagne.

Le séjour de Nicolas, à son quartier-général de Schumla, pendant près de trois semaines, servit de thème à bien des récits plus ou moins vrais, au fond, mais plus ou moins enjolivés, dans lesquels l'empereur jouait un rôle intéressant. Ces récits prouvent avec quelle curiosité les yeux de l'Europe étaient tournés alors vers le courageux souverain. qui s'associait aux travaux et aux périls de ses soldats dans cette rude et terrible guerre, non-seulement contre les Turcs, mais encore contre le climat, les privations de toute sorte et les maladies.

On raconta, par exemple, que Nicolas, qui conservait à l'armée ses habitudes de surveillance réglementaire et minutieuse dans les choses de discipline, se promenait souvent, le matin et le soir, escorté d'un seul aide de camp, dans toutes les parties du bivouac et visitait même les avant-postes, au risque de tomber au milieu d'un parti ennemi.

Un soir, il s'aperçoit qu'une sentinelle avancée n'était



plus à son poste, où se trouvaient encore son fusil et son équipement militaire. Il pensait que cette sentinelle avait été enlevée par les Turcs, lorsqu'il entendit des plaintes sortir d'un fourré de bois voisin. Il y alla et vit un soldat, couché par terre, qui se plaignait et semblait souffrir beaucoup.

— Es-tu blessé? lui cria-t-il de loin.

— Ah! Sire! murmura le soldat, qui, reconnaissant la voix de son empereur, essayait de se remettre sur pied et au port d'armes, en trébuchant.

— Pourquoi as-tu quitté ton poste? lui demanda sévèrement Nicolas.

— Que Votre Majesté ne m'approche pas! au nom du ciel! J'ai la peste, et je vais bientôt mourir...

— Tu ne mourras pas! reprit l'empereur. Nous allons d'abord te guérir, et tu passeras ensuite devant un Conseil de guerre, pour avoir abandonné ton poste vis-à-vis de l'ennemi.



C

Les nouvelles qui arrivèrent de différents points du théâtre de la guerre au quartier-général, du 21 au 26 juillet, semblaient de nature, en effet, à confirmer ces espérances.

L'aide de camp général comte Suchtelen, depuis son arrivée devant Varna, avait occupé, malgré l'opiniâtre résistance de l'ennemi, les jardins et les hauteurs qui dominent la place, au nord, du côté de la terre, et comme son détachement n'était point assez fort pour repousser des attaques continuelles, qui lui tuaient du monde et fatiguaient beaucoup le soldat, il avait fait élever des redoutes au centre de sa position et couvrir son flanc gauche d'une ligne de retranchements.

Il put ainsi, jusqu'à sa jonction avec la deuxième brigade de la septième division d'infanterie, que le lieutenant-général Ouchakoff amenait de Mangalia, résister aux sorties de la garnison, sorties qui avaient pour objet de faire entrer dans la ville un renfort de plusieurs milliers d'hommes de troupes régulières et d'en faire sortir des convois considérables de munitions, qui défilèrent par la route de Bourgas, sans avoir été même aperçus.



Varna n'en était pas moins investi au nord, et le lieutenant-général Ouchakoff prit le commandement du blocus, jusqu'à ce que l'aide de camp général Menchikoff fût arrivé pour diriger le siége de la place, que la flotte de l'amiral Greig venait bloquer par mer.

On apprit que cette flotte se trouvait à la hauteur de Mangalia et qu'elle mettrait à terre, d'un jour à l'autre, la brigade d'infanterie qui avait fait le siége d'Anapa.

L'aide de camp général Suchtelen s'était porté avec son détachement sur Kozloudji, pour aller à la rencontre de l'adjudant-général Constantin Benkendorff que l'empereur envoyait avec la première brigade de la dixième division d'infanterie pour renforcer le blocus : il fut informé, pendant sa marche, qu'une bande considérable de partisans turcs avait passé à gué le Divno-Liman, espèce de lac salé qui couvre la face méridionale de Varna, et devait attaquer, à la faveur de la nuit, les positions russes; il détacha un bataillon d'infanterie et deux escadrons de hulans, qui tombèrent à l'improviste sur cette colonne de cavalerie et la mirent en pleine déroute.

L'attaque de ces cavaliers ennemis contre les travaux du siége eût coïncidé avec celle que le lieutenant-général Ouchakoff avait à soutenir en ce moment même sur le front de la ligne de blocus : les assiégés avaient fait une sortie sous le feu de toutes les batteries de la place, et cette sortie, deux fois repoussée par le régiment d'infanterie de Nisoff, s'était renouvelée avec plus d'acharnement, mais sans plus de succès.

Les assiégés étaient rentrés en désordre dans leurs retranchements, où les avait poursuivis l'artillerie russe en leur faisant subir des pertes énormes. Mais le lieutenant-général Ouchakoff avait dû, par prudence, quitter ses posi-



tions et se replier sur le village de Dervent jusqu'à l'arrivée des renforts que lui amenait Constantin Benkendorff.

On signalait en mer la flotte de l'amiral Greig qui, après avoir rallié ses vaisseaux de transport dispersés par un furieux coup de vent, se disposait à débarquer les troupes qu'il ramenait du siége d'Anapa.

L'investissement de Silistrie avait commencé en même temps que celui de Varna, mais dans des conditions plus favorables. Le général Roth, qui commandait le sixième corps d'infanterie destiné à faire le blocus de cette forteresse défendue par une garnison de vingt-cinq mille hommes, avait dû, pour s'approcher de la place, culbuter une masse de cavalerie, que relevaient à chaque instant des troupes fraîches sorties de la ville, et occuper, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, les hauteurs et les jardins dont cette ville est entourée. Les assaillans avaient fini par battre en retraite, emportant leurs blessés et laissant quelques centaines de morts sur le champ de bataille. Le blocus de Silistrie était donc définitivement établi, et les opérations du siége se poursuivaient avec une sage lenteur.

Le général-major Jiroff avait été chargé de parcourir le pays, avec ses Cosaques du Don, à quinze werstes autour de Schumla, pour faire rentrer dans leurs villages toutes les familles bulgares que les Turcs avaient forcées de quitter leurs demeures et de se jeter dans les Balkans : ils délivra cinq ou six mille de ces pauvres gens qui s'exilaient, en gémissant, sous la menace de leurs farouches oppresseurs, et il les réintégra dans les localités qu'on leur avait fait abandonner, avec le peu qu'ils possédaient. Le général-major Jiroff repeupla ainsi la petite ville de Razgrad, qui n'avait plus d'autres habitants qu'une centaine de soldats turcs, qu'il fit prisonniers.



Ce fut avec le plus vif plaisir que l'empereur reçut, dans la matinée du 28 juillet, plusieurs rapports du général en chef Paskewitch d'Érivan, qui lui rendait compte des premiers résultats de la campagne commencée dans la Turquie d'Asie et qui lui annonçait l'heureuse issue du siége de Kars. Paskewitch avait envoyé un de ses aides de camp, M. d'Oppermann, porter à l'empereur la nouvelle de ce brillant succès.

La campagne d'Asie avait été retardée, non pas, comme on l'avait dit, par suite des symptômes de révolte et d'insubordination qui s'étaient manifestés parmi les peuplades du Caucase et même dans les régiments de la landwehr arménienne, mais bien à cause des mesures de prévoyance que le général en chef avait voulu prendre pour assurer les approvisionnements de l'armée expéditionnaire.

Cette armée, dans laquelle on remarquait le régiment régulier et le ban volontaire des Tartares du Schirvan, ainsi que la noblesse de Géorgie commandée par des officiers russes, ne s'était mise en marche que le 25 juin, en se dirigeant sur la forteresse de Kars, par la route de Houmry.

Le pays était partout abandonné ; la population, qui se composait surtout d'Arméniens catholiques, ayant été enlevée de vive force et transportée au loin par l'ennemi, qui avait brûlé les récoltes, coupé les arbres, tari les citernes et bouché les puits. On marcha quatre jours, sans rencontrer un être vivant.

Enfin, un parti de cavalerie, détaché de l'armée turque, qu'on disait forte de vingt à vingt-cinq mille hommes, osa venir attaquer l'avant-garde russe et fut vigoureusement repoussé.

Paskewitch quitta la route de Houmry pour aller poser

son camp sur la rivière de Kars, en travers de la route d'Erzeroum, de manière à couper toute communication entre ces deux places, qui pouvaient s'appuyer et se secourir l'une l'autre. Le même jour, 1er juillet, il se porta vers la ville de Kars, avec la plus grande partie de ses troupes, pour faire une reconnaissance.

Dès qu'il parut en vue de la forteresse, une masse de cavalerie en sortit tout à coup et fondit, avec impétuosité, sur les régiments de Cosaques qui formaient l'avant-garde russe. Le général en chef eut aussitôt l'idée d'attirer l'ennemi aussi loin que possible et de lui livrer bataille hors de la portée du canon des remparts; il donna donc l'ordre aux Cosaques de se replier lentement sur l'aile droite de l'armée et de faire semblant de lâcher pied devant la poursuite des Turcs, qui se croyaient déjà sûrs de la victoire.

L'affaire changea de face, quand les Turcs, lancés au galop sur les Cosaques, qui ne tenaient nulle part, et qui les entraînaient ainsi après eux, furent pris en flanc par les hulans, les Cosaques de la ligne et la milice tartare, que le général en chef avait réunis sous les ordres du général-major Osten-Sacken, pour exécuter ce mouvement rapide et imprévu qui fermait la retraite à l'ennemi.

La cavalerie turque, frappée de terreur, n'essaya pas même de se défendre; elle ne songeait qu'à s'enfuir et à rentrer dans la ville, dont elle s'était imprudemment éloignée : elle fut poursuivie, à son tour, par les Cosaques du Don et la noblesse de Géorgie, qui se jetaient dans la mêlée, et qui engageaient des luttes corps à corps avec une ardeur furieuse.

Au moment où les fuyards allaient se trouver sous la protection du feu de la forteresse, le lieutenant-colonel Bourtzoff, qui avait occupé, au pas de course, avec un ba-



taillon de pionniers, une hauteur où il mit en batterie quatre pièces de canon, envoya quelques volées de mitraille, dont l'effet fut aussi décisif que meurtrier.

La plaine était couverte de morts, et l'on sut que cette défaite avait coûté cher à l'ennemi.

Pendant ce temps-là, le général en chef continuait à faire la reconnaissance de la place, qui, entourée d'un triple rang de murailles épaisses en pierre et garnie de tours bastionnées, était défendue, à la fois, par une citadelle bâtie sur le roc et par un camp retranché, assis sur une éminence au-dessus de la ville.

La garnison ne comptait pas moins de quinze mille hommes d'infanterie et de cavalerie; elle avait à sa disposition deux cents pièces d'artillerie et d'immenses approvisionnements. Les travaux de siége présentaient d'ailleurs des difficultés presque insurmontables, car le sol pierreux se refusait à l'ouverture de la tranchée, et les environs ne fournissaient pas de bois pour faire des fascines.

Paskewitch n'hésita pas néanmoins à commencer l'investissement de Kars, sans toutefois déplacer son camp, pour la défense duquel il fit construire une redoute au sommet d'une haute montagne, laquelle s'élevait sur la rive gauche du fleuve, et dominait de tous côtés le pays.

Il y eut, pendant deux jours, des escarmouches insignifiantes autour de la ville. Mais, comme le camp retranché des Turcs, qui se reliait aux faubourgs et qui faisait partie, en quelque sorte, des fortifications, envoyait, à tout moment, des charges de cavalerie contre les assiégeants, que la position de la place empêchait d'entamer un siége en règle, Paskewitch jugea qu'il ne pourrait rien entreprendre, avant de s'être emparé de ce camp retranché et d'en avoir chassé l'ennemi.



Le 5 juillet, il donna l'ordre d'attaquer à la baïonnette : les troupes, formées en colonnes d'attaque, gravirent la montagne, escaladèrent les retranchements et se rendirent maîtres du camp ottoman, malgré la résistance désespérée de l'ennemi, qui, quoique supérieur en nombre, fut refoulé dans les faubourgs de Kars, où les Russes pénétrèrent avec lui, après avoir emporté d'assaut les trois lignes de murailles. Le camp, les remparts, les faubourgs étaient jonchés de cadavres.

La ville, dont presque toute la population avait été expulsée d'avance par les Turcs, en prévision d'un long siége, fut occupée sans effort.

La citadelle, située au sommet d'un rocher, pouvait tenir encore longtemps : une partie de la garnison s'y était enfermée, au nombre de cinq mille hommes environ, mais elle n'essaya pas de s'y défendre, et, deux heures après l'occupation de la ville, elle offrit de se rendre à discrétion. Elle avait perdu plus de deux mille hommes dans l'assaut qu'elle venait de soutenir, en laissant aux mains des vainqueurs douze cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le commandant de la place, Mahmet-Émin, pacha à deux queues; son lieutenant Vali-Aga, chef de la cavalerie, et la plupart de ses officiers.

Le reste de la garnison, comprenant trois à quatre mille cavaliers, s'était frayé un passage à travers les rangs des Cosaques qui cernaient la ville, et avait pu se réfugier dans les montagnes. Les assiégeants, dans cette lutte terrible de trois heures, n'avaient eu, si l'on peut en croire le bulletin du général en chef, qu'un officier et trois cent trente-cinq soldats tués, treize officiers et deux cent treize soldats blessés. On trouva dans la forteresse cent cinquante et une pièces de canon en bronze, trois drapeaux et

une quantité considérable d'armes, de munitions de guerre et de vivres.

Paskewitch, qui se proposait de pousser vivement les opérations de la campagne et de mettre à profit la stupeur que la prise de Kars avait causée dans le pays, n'avait quitté cette ville, qu'après y avoir établi une régence militaire, chargée de gouverner le pachalick au nom de l'empereur de Russie.

Ces importantes nouvelles de la campagne d'Asie étaient d'heureux augure et semblaient donner raison au comte Diebitsch, qui persistait à croire, ou du moins à dire, que la guerre approchait de son terme.



CI

On pouvait se convaincre déjà que le siége de Schumla serait long, difficile, peut-être inachevable.

Les travaux, qui avaient pour but de serrer l'ennemi de plus près et de protéger l'armée assiégeante par des redoutes, qu'on emploierait, au besoin, contre la place elle-même, s'étaient continués toutes les nuits, sans rencontrer la moindre opposition de la part des assiégés. Enfin, le matin du 28 juillet, le camp impérial s'était rapproché de Schumla, qu'on apercevait distinctement, en face et au centre des ouvrages russes, au delà d'une petite vallée, qui formait une ligne de circonvallation naturelle entre la place et le camp de siége.

Les menaçantes fortifications dont la ville était entourée, les camps retranchés qui faisaient corps avec elle, et qui la protégeaient du feu de leurs batteries, la multitude d'hommes et de chevaux qu'on voyait rassemblés dans ces immenses places d'armes, les remparts hérissés de canons, les tours et les mosquées déployant dans les airs des milliers de drapeaux aux couleurs éclatantes, tout annonçait que l'armée russe trouverait devant Schumla une résistance opiniâtre et meurtrière.

Pas un coup de canon n'avait encore été tiré contre la



ville, et celle-ci avait également imposé silence à son artillerie. Mais, pendant que l'empereur visitait l'aile droite de la position où ses troupes commençaient à s'établir fortement, il remarqua qu'une redoute avait été construite, ou du moins tracée, en avant de la forteresse, la nuit même, et que l'ennemi paraissait vouloir créer ainsi, entre le camp des assiégeants et la place, une ligne d'ouvrages en terre, garnis de canons.

Il était quatre heures de l'après-midi. L'empereur n'attendit pas au lendemain pour empêcher les Turcs d'étendre et de compléter ces ouvrages. Il fit mettre en batterie vingt pièces, dont le feu, habilement dirigé, jeta l'épouvante parmi les travailleurs, et les força de rentrer précipitamment dans la ville. Mais aussitôt un corps de cavalerie irrégulière, fort de cinq mille hommes au moins, sortit des retranchements et vint au galop attaquer cette première batterie dressée à l'aile droite des Russes.

La batterie les accueillit par des volées de mitraille, qui leur tuèrent du monde, sans les arrêter dans leur élan impétueux : ce furent les quinzième et seizième régiments de chasseurs qui soutinrent le choc de cette cavalerie, et qui la forcèrent de reculer en désordre.

Le chef d'état-major de la deuxième armée, l'aide de camp général Kisseleff, était accouru avec le général-major Berg, nommé nouvellement quartier-maître général ; ils avaient l'un et l'autre donné l'exemple aux chasseurs, en combattant à leur tête comme de simples soldats et en les excitant à défendre la batterie, qui eût été enlevée, s'ils n'avaient pas fait repousser à la baïonnette les cavaliers turcs, qui se lançaient sur les canonniers avec une vigueur irrésistible, en revenant toujours au combat.

La première division des chasseurs à cheval se trouvait,



malheureusement, séparée de l'action par un taillis qui s'opposait à un mouvement général, et qui ne permit pas à ce corps de se porter au secours de l'infanterie; mais l'artillerie à cheval, que l'aide de camp général Kisseleff avait mandée en toute hâte, n'eut qu'à envoyer quelques boulets dans les masses de la cavalerie turque, pour la contraindre à se retirer en désordre.

Les Russes n'avaient eu que cent hommes mis hors de combat; la perte de l'ennemi s'élevait à quatre cents morts, à cinq cents blessés et à cent cinquante prisonniers.

Cette brillante affaire, qui s'était passée, en quelque sorte, sous les yeux de l'empereur, aurait eu des résultats encore plus avantageux, si l'approche de la nuit n'eût empêché la cavalerie russe de poursuivre les assaillants, qui s'enfuyaient confusément vers leurs camps retranchés.

Le soir même, l'empereur fit appeler, dans sa tente, l'aide de camp général Kisseleff et le général-major Berg; il les embrassa, en les félicitant d'avoir sauvé l'aile droite de l'armée; il remit au premier une épée enrichie de diamants, et au second, le grand cordon de Sainte-Anne, accompagné de ce rescrit :

« Voulant récompenser le zèle et l'activité remarquables que vous avez déployés depuis l'instant de votre entrée en fonctions du poste que vous occupez, et dans plus d'une opération contre les Turcs; désirant, en particulier, signaler la bravoure et les talents dont vous avez donné des preuves dans les affaires des 16 et 17 (28 et 29, nouv. st.) de ce mois, devant la forteresse de Schumla, Nous vous avons nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, dont Nous vous adressons ci-joint les insignes.

« Je suis votre affectionné. « NICOLAS. »



La dernière sortie de l'ennemi, quoique vaillamment repoussée, prouvait qu'il ne laisserait plus continuer les travaux de siége, sans venir souvent les attaquer; elle devait d'ailleurs se renouveler souvent, car la garnison ou plutôt l'armée de Schumla était deux ou trois fois plus forte que l'armée russe, ou, du moins, que la partie de cette armée qui se trouvait réunie devant la place.

L'empereur jugea donc nécessaire d'augmenter le nombre des redoutes destinées à fortifier sa position et en même temps à battre les remparts. Il en fit élever, sous ses yeux, une nouvelle, pour protéger son aile droite, à l'endroit même où l'on avait établi, la veille, une batterie mobile, que la cavalerie turque avait failli enlever.

Cette redoute, qui allait se développer sur la hauteur, en s'avançant vers le camp turc, n'était encore qu'ébauchée, quand le jour reparut; les assiégés voulurent s'opposer aux travaux, et dirigèrent, sur la nouvelle redoute, un feu incessant. Ce fut la batterie de l'aile gauche, qui y répondit avec tant de précision et de violence, qu'elle l'eut bientôt éteint.

Alors, l'ennemi tenta une sortie contre cette batterie, qui pouvait lui faire beaucoup de mal : plusieurs pelotons de cavalerie turque arrivèrent au galop pour s'en emparer, en sabrant les artilleurs sur leurs pièces; mais la batterie les reçut à bout portant avec le feu de tous ses canons, et les cavaliers, maltraités et chassés par la mitraille, se retirèrent en pleine déroute, sans avoir pu même faire usage des pièces de campagne qu'ils avaient amenées.

Une seconde sortie de cavalerie fut aussi infructueuse que la première, et non moins sanglante; les assiégés tournèrent alors, sans plus de résultats, toutes leurs pièces de rempart contre la redoute de l'aile droite, qui soutint



leur feu pendant deux nuits consécutives (30 et 31 juillet).

Il y avait ainsi tous les jours une ou deux sorties, qui étaient toujours vigoureusement repoussées, en faisant éprouver à l'ennemi des pertes quatre fois plus grandes que celles dont l'armée de siége avait à souffrir.

Cependant, ces pertes, renouvelées constamment, si minimes qu'elles fussent, devaient diminuer, d'une manière sensible, l'armée assiégeante, qui n'avait pas eu d'autre renfort, depuis son arrivée devant Schumla, qu'une compagnie d'artillerie de siége et une batterie de fusées à la congrève. Aussi, l'empereur se préoccupa-t-il surtout d'empêcher, à l'avenir, les sorties de la cavalerie turque, et de rendre inattaquables les positions que les troupes russes occupaient : les redoutes furent armées de pièces de gros calibre, qui lançaient des bombes et des boulets jusqu'au milieu de la ville et de ses camps retranchés.

La dernière sortie, tentée par les assiégés, avait été encore une fois dirigée contre le flanc gauche de la position des Russes; mais l'ennemi, loin de réussir dans le projet de tourner cette position et de prendre à revers la batterie qui lui causait le plus de dommage, avait été découvert par la ligne d'avant-postes et vivement reconduit dans son camp par l'artillerie à cheval, que soutenait un détachement de hussards.

Après cette tentative impuissante, le général turc Hussein-Pacha changea de tactique, et ne pensa plus qu'à faire traîner le siége en longueur, pour décourager les assiégeants. Il espérait voir se fondre l'armée russe, sous les murs de Schumla.

L'empereur, de son côté, se proposa d'enfermer absolument dans la place l'armée turque, qui, ne recevant plus de renforts et n'étant plus ravitaillée, se trouverait, à



son tour, condamnée à subir toutes les souffrances d'un blocus, toutes les vicissitudes d'un siége. Il fallait, pour compléter l'investissement, investir Schumla, du côté d'Eski-Stamboul, en fermant ainsi la route de Constantinople, par laquelle la ville assiégée recevait sans cesse des renforts et des approvisionnements.

Le lieutenant-général Rudiger se porta, en suivant les hauteurs, contre le village de Tchapline, qui lui fut vivement disputé par l'ennemi, et il descendit ensuite vers Eski-Stamboul, dont il s'empara, en culbutant la cavalerie turque, chargée de défendre cette petite ville : il fit aussitôt, sur ces deux points importants, commencer des ouvrages en terre, qui ne tardèrent pas à devenir des fortifications, destinées à cerner l'ennemi et à lui couper toute communication avec Constantinople.

Les positions de l'armée russe se trouvèrent dès lors assurées, et l'on apprit que la nombreuse cavalerie qui composait la garnison de Schumla manquait de fourrage, et se voyait menacée de perdre beaucoup de chevaux.

Le manque de fourrage se faisait également sentir dans l'armée des assiégeants, mais les convois y arrivaient cependant assez régulièrement, sans courir le danger d'être interceptés : les partis ennemis, qui tenaient encore la campagne, étaient trop faibles pour tenter quelque entreprise contre ces convois, protégés par de forts détachements; malheureusement, la mauvaise qualité des eaux et la funeste influence de la température avaient mis une effrayante mortalité parmi le bétail sur pied, qu'on envoyait au camp, et parmi les animaux de transport. On pouvait prévoir le moment où les arrivages de vivres seraient plus rares et plus difficiles.

Il ne fallait plus espérer prendre Schumla avant des se-



maines et des mois : la saison serait alors trop avancée pour pousser plus loin la campagne et pour marcher sur Constantinople. L'armée de siége était, par bonheur, si solidement établie devant la place, qu'on n'avait à craindre aucun échec sérieux, jusqu'à ce que la garde impériale fût enfin parvenue en Bulgarie, après cent jours de marche.

L'empereur Nicolas jugea que sa présence, dans le camp de blocus, n'était plus nécessaire et pouvait être même compromettante pour lui et gênante pour ses troupes, car il était impossible d'attendre, des événements de la guerre, que la situation respective des parties belligérantes vînt à se modifier pendant ce blocus, qui pouvait se prolonger indéfiniment.

On avait aussi représenté à l'empereur, qu'il courait risque de se voir, un jour à l'autre, attaqué dans son camp par une armée turque, qui se rassemblait autour de Constantinople, et qui devait, disait-on, mettre en mouvement plus de cent mille hommes, sous les ordres du sultan.

De plus, le cordon de troupes autrichiennes, qui avaient été échelonnées sur les frontières de la Servie et des principautés danubiennes, grossissait tous les jours, de manière à former une armée d'observation, qui menaçait de se changer, d'un moment à l'autre, en armée active. L'Angleterre avait augmenté sa flotte de la Méditerranée, et, d'après un arrangement conclu à Londres, entre les trois Puissances, arrangement auquel la Russie avait été forcée de souscrire, en dépit de ses représentations contradictoires, la France allait envoyer en Morée un corps expéditionnaire qui aurait pour mission de faire triompher l'indépendance de la Grèce, mais qui pourrait, en certains cas, s'interposer dans la lutte de la Russie et de la Turquie.

L'empereur Nicolas avait vu aussi, avec autant de sur-



prise que de mécontentement, apparaître à son quartier-général plusieurs délégués des Puissances étrangères, entre autres lord Heytesbury, envoyé extraordinaire de l'Angleterre, lesquels venaient indiscrètement surveiller ses opérations militaires, sous prétexte de préparer les voies d'un armistice ou de la paix, dans l'intérêt de la sécurité de l'Europe.

L'empereur ne balança donc pas à s'éloigner du siége de Schumla, sinon pour tout à fait, du moins, pensait-il, pendant quelques semaines.

Il était, d'ailleurs, rappelé à Odessa par des lettres pressantes de l'impératrice, qui lui exprimait beaucoup d'inquiétude au sujet de sa santé, et le suppliait de venir, auprès d'elle et de sa fille aînée, la grande-duchesse Marie, se reposer de ses fatigues, en lui annonçant qu'il trouverait probablement encore sa sœur, la grande-duchesse de Saxe-Weymar, qui devait passer quinze jours avec elle à Odessa.

L'inquiétude de l'impératrice n'était pas sans motif. On avait répandu le bruit que la peste s'était déclarée au camp, devant Schumla, et qu'il y mourait cinq cents personnes par jour.

L'empereur avait une autre raison majeure qui le déterminait à partir : il voulait inspecter sa flotte de la mer Noire, que l'amiral Greig avait ordre de conduire devant Varna; il voulait, en outre, voir par ses yeux quelle était la situation du siége de cette place, qu'il avait fait investir par le comte de Suchtelen, avant le débarquement du prince Menchikoff, à qui allait être confiée la direction de ce siége, plus long encore et plus formidable que celui d'Anapa.

Ce n'était pas seulement pour prendre du repos que l'empereur avait hâte d'arriver à Odessa : il comptait s'y



rencontrer avec les corps de réserve, qui étaient en marche depuis plusieurs mois pour rejoindre l'armée active et pour combler les vides que la guerre et surtout les maladies y avaient faits ; il avait donc à passer en revue ces corps de réserve, qu'il devait distribuer sur différents points, selon les besoins de la campagne, et, de plus, il sentait la nécessité d'accorder plus de temps aux affaires arriérées de l'administration intérieure de son empire, quoiqu'il n'eût pas cessé, un seul jour, d'y donner ses soins et d'aviser aux choses les plus urgentes.

Cependant, depuis qu'il était arrivé, de Saint-Pétersbourg, à son quartier-général, il ne s'était pas, un seul jour, départi de ses devoirs de commandant en chef, présidant les conseils de guerre, se faisant rendre compte de tous les mouvements de troupes, réglant les marches et les étapes de chaque corps, approuvant tous les ordres à donner, s'occupant des moindres détails du service de l'armée en campagne, n'ayant rien de plus à cœur que d'assurer la subsistance du soldat, visitant sans cesse les ambulances et les hôpitaux, pour y apporter, de concert avec le docteur Wylies, d'utiles et bienfaisantes améliorations.

Depuis qu'il avait posé son camp en face de Schumla, il n'avait pas craint d'ajouter de nouvelles fatigues et de nouveaux devoirs à son rôle de général en chef.

Deux fois par jour, accompagné du grand-duc Michel et des généraux, il parcourait le camp dans tous les sens, inspectait les batteries, entrait dans les tentes, interrogeait officiers et soldats ; il se portait sans cesse aux avant-postes, et, toutes les fois que la ville rouvrait le feu, il allait en personne juger de l'effet que cette canonnade pouvait produire. C'était lui-même qui souvent rectifiait le tir

de ses artilleurs, et, malgré les prières des personnes qui l'entouraient, il n'hésitait pas à se placer en observation, sur le passage des boulets ennemis, qui sifflaient au-dessus de sa tête, ou ricochaient derrière lui.

En le voyant braver ainsi le péril, le comte de Wittgenstein se permit de lui dire avec une respectueuse fermeté :

— Sire, puisque vous avez daigné me conserver toutes les prérogatives du commandement en chef, j'oserai supplier Votre Majesté de se retirer, à l'instant, d'un poste dangereux qu'elle ne doit pas occuper : autrement, j'aurai le regret de lui offrir ma démission et de rentrer comme simple soldat dans les rangs de son armée.

— Wittgenstein a raison, Sire, ajouta le grand-duc Michel, et je me joins à lui, en ma qualité de grand-maître de l'artillerie, pour conjurer Votre Majesté de ne pas s'exposer, comme elle le fait, au plus grand malheur qui puisse arriver à son armée, à son empire et à sa famille.

Pendant son séjour au camp de siége de Schumla, l'empereur distribua un nombre considérable de récompenses, non-seulement aux officiers supérieurs, tels que le lieutenant-général prince Madatoff, le général-major de Wrede, le colonel des Cosaques du Don, Jiroff, etc., mais encore aux sous-officiers et aux simples soldats, dont il avait pu lui-même apprécier le zèle et le courage.

C'était dans ses tournées journalières du matin et du soir, qu'il appelait tout à coup un sous-officier ou un soldat, par son nom, et qu'il lui attachait sur la poitrine une décoration ou une médaille, en l'encourageant à continuer de se distinguer par sa bonne conduite et par sa bravoure. Il suffit de connaître l'esprit du soldat russe, pour comprendre l'effet que produisait sur la troupe ces récompenses



décernées de la main même de l'empereur. Le nouveau décoré pleurait de joie ; tous ses camarades étaient émus et se sentaient animés d'une généreuse émulation.

Nicolas avait eu l'intention de tout voir et de tout examiner lui-même, avant de se mettre en route pour Varna.

Son départ n'était nullement prévu, quoique ses plus fidèles serviteurs lui eussent conseillé, du moins d'une manière indirecte, de ne pas s'obstiner à rester devant Schumla.

Le feld-maréchal comte de Wittgenstein ne lui avait pas dissimulé que le siége pouvait durer six mois, un an peut-être ; le chef d'état-major de la deuxième armée, Paul de Kisseleff, penchait même à croire que la forteresse était imprenable dans les conditions respectives du siége et de la défense. Quant au comte Diebitsch, il persistait à garantir la prise certaine et prochaine de Schumla, malgré l'avis contraire de tous les généraux, mais il demandait, avec instance, des renforts.

L'empereur laissa donc Diebitsch remplir les fonctions de major-général de l'armée, auprès de Wittgenstein, qui, tout en conservant son titre et ses pouvoirs de commandant en chef, déclarait hautement qu'il se déchargeait de sa responsabilité sur le chef de l'état-major général.

L'empereur les fit venir en sa présence, et les invita gracieusement à vivre ensemble en bonne intelligence, à s'aider l'un l'autre, et à conduire, le mieux possible, les travaux de siége, en son absence. Il leur apprit ainsi qu'il allait les quitter « pour peu de temps, sans doute, » leur dit-il.

Ensuite, il prit à part le comte de Wittgenstein, et, ne lui cachant pas à quel point il partageait ses défiances et



ses inquiétudes, il le pria de demander à son chef particulier d'état-major, au général Paul de Kisseleff, dont le savoir et l'expérience militaires n'étaient contestés par personne, un nouveau plan de campagne, applicable à la situation présente de la guerre.

CII

Le mardi 2 août, à neuf heures du matin, l'empereur montait à cheval et se mettait en route, accompagné du grand-duc Michel, du général Alexandre Benkendorff, chef de son quartier-général, du comte de Nesselrode, son ministre des affaires étrangères, du comte Stanislas Potoçki, un de ses chambellans, du général Wassiltchikoff et de quelques-uns de ses aides de camp.

C'est à grand peine que le général Benkendorff, sur qui pesait toute la responsabilité, puisque la garde de l'empereur lui était confiée, avait obtenu la permission d'emmener une escorte capable de garantir la sûreté de l'auguste voyageur. Il avait eu la précaution de faire partir, la veille, deux bataillons d'infanterie, formant un effectif de sept cents hommes qui devaient éclairer la route et prendre poste à mi-chemin, dans l'endroit le plus dangereux du pays.

L'empereur l'ignorait, et il se serait opposé probablement à ces mesures de prudence, lui, qui pensait pouvoir faire le trajet, de Schumla à Varna, sans aucune escorte. Il n'avait pas vu sans impatience qu'un régiment de chasseurs à cheval et une batterie d'artillerie volante avaient été commandés pour partir avec lui.



Les personnes de sa suite, au contraire, sachant que la route était peu sûre, et que le pays sauvage qu'il fallait traverser se trouvait infesté de bandes de maraudeurs, auraient désiré que le détachement de troupes fût encore plus considérable.

Le départ subit de l'empereur produisit dans le camp de Schumla une impression générale d'étonnement et d'inquiétude. On annonçait bien son très prochain retour ; on disait qu'il était allé au-devant de la garde impériale et qu'il reviendrait avec elle. Mais on commençait à s'apercevoir que le fourrage devenait rare, que les vivres n'étaient plus distribués avec la même abondance ; on assurait aussi que la peste, qui faisait d'affreux ravages en Valachie, s'était montrée de nouveau dans les ambulances et que toutes les nuits on procédait secrètement à l'inhumation des victimes de ce terrible fléau.

Le soldat russe, calme et résigné comme toujours, n'en subissait pas moins l'influence des tristes présages qui planaient sur l'armée, d'autant plus que personne, excepté peut-être le comte Diebitsch, ne croyait à la possibilité de prendre Schumla.

Le bruit se répandit aussitôt dans toute l'Europe, que Nicolas, assiégé lui-même en son camp par la famine et par la peste, n'avait pas voulu lever brusquement le siége de Schumla, mais qu'il avait donné l'ordre, en partant, de ramener sur les bords du Pruth les débris de son armée : le sort de la guerre de Turquie ne serait donc décidé que dans une nouvelle campagne avec une armée nouvelle et plus nombreuse que celle qui avait été presque anéantie, disait-on, par les maladies et les privations plutôt que par le fer de l'ennemi.

Ces mensonges ridicules trouvèrent pourtant des échos



complaisants dans la presse anglaise et française, où l'on affirmait qu'un armistice était conclu entre la Russie et la Porte Ottomane, sous la médiation de l'Autriche et de l'Angleterre. Jamais voyage de souverain n'avait donné lieu à plus de faux bruits et de conjectures fantastiques.

Cependant l'empereur, qui se dirigeait sur Kozloudji, en suivant la route par laquelle il avait passé avec ses troupes pour venir jusqu'à Schumla, route pénible et souvent presque impraticable, que les transports de l'armée russe étaient forcés de suivre aussi, l'empereur atteignit, sans accident, le village de Yénibazar, où il ne s'arrêta pas. Il était impatient d'arriver le plus promptement possible au terme de son voyage.

Il avait soixante werstes à parcourir, dans un pays de montagnes, de forêts et de marécages : le chemin était jonché de cadavres d'animaux en putréfaction, qui empestaient l'air ; car les bœufs et les bètes de somme, qui traînaient les charriots, mouraient de soif et d'inanition à la place même où ils étaient abandonnés par leurs conducteurs. On rencontrait çà et là des voitures brisées et les vestiges épars des convois qui avaient été pillés ou brûlés par l'ennemi. Rien de plus désolant que ce spectacle, rien aussi de moins rassurant.

Le général Alexandre Benkendorff, qui galopait sans cesse, pendant la marche, de la tête à la queue de son escorte, éprouvait de telles appréhensions, que le cœur lui battait violemment, comme il l'a souvent raconté depuis, et qu'il eût donné sa vie avec joie, pour avoir la certitude de conduire l'empereur sain et sauf jusqu'à Varna.

L'empereur ne paraissait pas soupçonner les périls qui le menaçaient ; il se montrait plein de confiance et de sécurité, à ce point qu'il ordonna lui-même au régiment de



chasseurs à cheval et à la batterie volante, de retourner au camp de Schumla.

— A quoi bon fatiguer inutilement ces hommes, dit-il à Benkendorff; ils seront plus utiles au camp qu'ils ne le sont ici. On ne nous attaquera pas, et nous saurions, au besoin, nous défendre.

Tout à coup, les Cosaques, qui couraient en éclaireurs à l'avant-garde, vinrent annoncer que la route était barrée par un parti de cavalerie turque. Benkendorff rappela les chasseurs à cheval, qui, d'après l'ordre de l'empereur, étaient déjà restés en arrière : il les rangea en bataille et lança la batterie volante contre l'ennemi, qu'on vit de loin rompre ses lignes et disparaître dans les bois.

On ne songea plus, par bonheur, à renvoyer au camp l'artillerie et les chasseurs à cheval.

L'empereur ne prenait pas garde à la préoccupation angoisseuse qui régnait autour de lui et dont il était le seul objet. Il n'avait jamais été plus calme, et, par intervalles, il donnait même à son entourage l'exemple de la gaieté.

On trouva sur la route les deux bataillons d'infanterie, que Benkendorff avait envoyés en avant et qui bivouaquaient depuis la veille.

L'empereur fut surpris de cette rencontre, mais il commençait à s'apercevoir que son voyage offrait plus de dangers réels qu'il ne l'avait supposé. La faible escorte qui l'entourait n'eût pas été suffisante pour tenir tête à l'ennemi, si plusieurs partis de cavalerie turque s'étaient réunis dans le but de s'emparer de sa personne ou de le massacrer avec toute sa suite.

On fit halte, une heure durant, au bivouac de l'infanterie et l'on dîna de bonne humeur, tandis que Benkendorff prenait toutes les précautions imaginables pour éviter de fâ-



cheuses rencontres. On se remit en marche, par des chemins plus difficiles encore que ceux qu'on avait eus à tenir jusque-là.

Ce ne fut que dans la soirée, après le coucher du soleil, qu'on arriva enfin devant la petite ville de Kozloudgi, laquelle, malgré son importance stratégique, n'était défendue que par un poste de Cosaques, qui avaient bien de la peine à se défendre eux-mêmes dans une méchante redoute où ils se voyaient sans cesse menacés ou attaqués.

L'escorte de l'empereur établit son camp à l'abri des canons de cette redoute, pour y passer la nuit.

A peine les armes étaient-elles mises en faisceau, qu'on entendit des cris et des coups de feu dans la vallée. C'étaient les Turcs qui attaquaient un convoi d'approvisionnements.

A cette alerte, tout le monde fut sur pied, et l'empereur envoya en toute hâte un bataillon d'infanterie porter secours au train des équipages : les Turcs avaient déjà disparu, après avoir tué quelques voituriers, dételé les bœufs et enlevé le chargement de deux ou trois voitures.

Cette attaque de pillards eut cela de bon, qu'elle fit comprendre à l'empereur qu'il devait s'entourer de plus de précautions, et qu'il ne pouvait pas s'exposer à voyager la nuit. Il consentit donc à ne repartir que le lendemain matin. On avait dressé, pour lui et sa suite, quelques petites tentes de soldats où il devait passer la nuit.

Pendant qu'il prenait un frugal repas en tête-à-tête avec le grand-duc Michel, on signala un courrier qui lui apportait des dépêches. C'était le prince Menchikoff, qui lui annonçait que le corps d'infanterie, revenant du siége d'Anapa, venait de débarquer heureusement à Kavarna, et que ce corps allait immédiatement, sous ses ordres, marcher sur Varna



pour y retrouver les troupes rassemblées déjà devant cette place dont elles faisaient le blocus par terre, pendant que l'escadre de l'amiral Greig irait jeter l'ancre à l'entrée du port et en ferait le blocus par mer.

D'après ces dépêches, l'empereur décida, dans une espèce de conseil de guerre où Benkendorff fit prévaloir son opinion, qu'une colonne mobile, tirée de l'escorte même de Sa Majesté, serait envoyée en toute hâte au-devant du corps de débarquement de Menchikoff pour le protéger et le renforcer à la fois. Cette colonne, qui se forma sur le champ et dont le général Wassiltchikoff accepta le commandement, avait surtout pour destination de faire le chaînon entre Varna et Kozloudgi et de couvrir la marche de l'empereur dans les bois et les ravins qu'on aurait à traverser dans la dernière journée de marche.

On supposait, sur des indications erronées, que la colonne mobile, qui devancerait ainsi d'une ou deux étapes l'escorte de l'empereur, pourrait avoir opéré sa jonction avec le détachement de Menchikoff avant le jour, et que la route jusqu'à Varna serait ainsi délivrée des batteurs d'estrade qui la rendaient très dangereuse.

La nuit se passa sans aucune alerte. Le lendemain, l'empereur voulait se mettre en route, quoiqu'il n'eût pas reçu de nouvelle du général Wassiltchikoff. Il trouva, de la part de Benkendorff, une résistance respectueuse et ferme, à laquelle il fut obligé de céder.

— Eh bien! lui dit-il avec bonté, puisque tu es le maître, il faut bien obéir. Nous célébrerons donc à Kozloudgi le jour anniversaire de la fête de S. M. l'impératrice Marie.

Quel contraste entre la manière dont cette fête fut célébrée à Kozloudgi, au milieu d'un bivouac, et la brillante solennité qui avait lieu tous les ans au château de Pétérhoff,



avec le concours de toute la population de Saint-Pétersbourg et des environs! On ne pouvait même, faute d'un prêtre, faire un service religieux devant la tente de l'empereur, qui passa en revue les troupes de son escorte et les Cosaques de la garnison de Kozloudgi. Il leur fit distribuer de l'argent et de l'eau-de-vie, et dans un repas modeste, qui réunissait autour de lui les officiers et les personnes de sa suite, il porta la santé de son auguste mère.

On crut remarquer qu'il avait des larmes dans les yeux et dans la voix. La tristesse et l'inquiétude étaient peintes sur tous les visages. Pas de nouvelles du général Wassiltchikoff et de sa colonne.

L'empereur déclara qu'il partirait le lendemain, 4 août, qu'il eût ou non reçu avis de la jonction de la colonne mobile avec le détachement de Menchikoff. Son escorte se trouvait diminuée de moitié et il fallait, au sortir de la vallée de Kozloudgi, traverser une forêt épaisse, dont chaque fourré pouvait servir d'embuscade à l'ennemi.

Avant le jour, Benkendorff avait fait occuper par deux compagnies de chasseurs la route par laquelle l'empereur devait passer. Dès que l'aube parut, l'empereur était à cheval et voulait marcher en tête de la troupe, mais, cédant aux prières réitirées de sa suite, il consentit à se placer entre l'avant-garde et les deux faibles pelotons d'infanterie, composant toute son escorte. Il était, par bonheur, vêtu de la capote militaire, laquelle cachait son uniforme et permettait qu'il se trouvât ainsi confondu avec les personnes qui l'entouraient, et qui s'empressaient de lui faire un rempart de leurs corps.

La forêt fut traversée sans accident, mais à peine les chasseurs à cheval en étaient-ils sortis pour former l'arrière-garde de la caravane impériale, qu'un coup de feu parti de



la lisière du bois, et dirigé évidemment contre l'empereur, atteignit un des chasseurs et le blessa grièvement.

Les deux compagnies de chasseurs rentrèrent au galop dans la forêt, la fouillèrent en tous sens, mais ne parvinrent pas à découvrir l'homme qui avait tiré.

On se remit en marche avec certaines inquiétudes que l'événement ne justifia pas. La colonne ne fit aucune rencontre fâcheuse, et, après trois heures d'une course assez rapide, on arriva sur un plateau élevé, découvert, du haut duquel on distinguait dans le lointain la baie de Varna, la ville assiégée et la flotte russe à l'ancre vis-à-vis du port.

Ce fut un spectacle qui réjouit tous les assistants et que la troupe salua d'un immense hourra. On ne pouvait plus douter que le prince Menchikoff ne fût arrivé avec son détachement sous les murs de Varna et que l'escadre de l'amiral Greig n'eût déjà pris position devant la place.

Il y avait encore une demi-journée de marche, avant de parvenir au camp de siége; la chaleur devenait intolérable : les hommes et les chevaux étaient épuisés de fatigue. On fit halte près d'une petite redoute où stationnaient un poste de Cosaques et le train du détachement du général Dellingshausen, et il fut décidé qu'on camperait en cet endroit jusqu'au lendemain.

L'empereur se tourmentait de n'avoir encore aucune nouvelle du corps d'infanterie et de cavalerie, qu'il avait envoyé au-devant du prince Menchikoff. Le général Benkendorff avait des craintes sérieuses sur le sort de cette colonne qu'il se reprochait d'avoir laissée partir à l'aventure par une nuit noire et dans un pays inconnu.

On apprit, des soldats du train, que le détachement du général Dellingshausen avait eu à soutenir des combats acharnés, en se rendant à Kavarna, où il avait dû aller re-



joindre la division d'infanterie que la flotte russe y avait débarquée.

Pendant la nuit, on reçut enfin des nouvelles rassurantes, au sujet des troupes qui avaient été détachées de l'escorte de l'empereur pour renforcer le corps de débarquement et pour l'accompagner sous les murs de Varna.

Dès le 2 août, le prince Menchikoff était arrivé dans le camp russe, que le lieutenant-général Ouchakoff avait transporté, par prudence, des hauteurs de Varna, au village de Dervent où il attendait du renfort. Menchikoff avait pris aussitôt le commandement de l'armée de siége et il s'était porté immédiatement contre les Turcs qui occupaient les hauteurs boisées à deux werstes en avant de la place et qui travaillaient à s'y fortifier, sous la protection du canon des remparts.

Il tourna la gauche de l'ennemi, qui avait garni d'artillerie, de cavalerie et de tirailleurs, les versants des collines, couronnées de redoutes, et il réussit à le chasser, après deux attaques successives, de cette position aussi forte qu'avantageuse. Les Turcs, dans leur retraite précipitée, laissèrent sur le terrain, avec beaucoup de morts et de blessés, leurs bagages, leurs approvisionnements et la tente de leur principal chef.

Pendant ce temps-là, la troisième brigade de la septième division d'infanterie, venant d'Anapa à bord de la flotte, avait opéré sa descente près de Kavarna et s'était mise en marche, sur-le-champ, pour faire sa jonction avec les troupes qui avaient investi Varna. Quant au détachement provenant de l'escorte impériale, il avait rencontré en route la brigade nouvellement débarquée et s'était réuni à elle, en se dirigeant à marche forcée vers le point où l'on entendait le canon et la fusillade.



Ces troupes fraîches avaient pu, en temps utile, apporter leur concours au prince Menchikoff et l'aider à repousser une formidable sortie de la garnison, qui voulait reprendre les positions perdues la veille, et qui fut ramenée en déroute dans ses retranchements avec une perte d'hommes et de chevaux trois fois plus importante que celle des Russes.

Les troupes de siége étaient alors occupées à établir leurs campements et leurs batteries autour de Varna, pour commencer un siége en règle, et le prince Menchikoff se trouvait désormais en communication permanente avec la flotte.

Ces nouvelles furent accueillies, au bivouac de l'empereur, avec une satisfaction générale.

Le jour pointait à peine, que l'empereur donnait le signal du départ. Il arriva vers dix heures du matin sur les hauteurs qui dominent Varna et dont le prince Menchikoff s'était emparé.

Il découvrait à ses pieds, pour ainsi dire, la ville protégée du côté de la terre par ses ouvrages avancés et par son port fortifié du côté de la mer; on distinguait les tours, les remparts, les bastions pavoisés de drapeaux et d'étendards aux couleurs éclatantes, les canons de bronze et les faisceaux d'armes étincelant au soleil, les minarets des mosquées où flottaient de longues banderolles brodées d'or, les maisons fermées qui semblaient désertes, les rues où ne passaient que des soldats, et partout l'activité régulière et silencieuse d'un grand siége.

L'empereur fut reçu, à la tête du camp, par le prince Menchikoff, qu'il embrassa en le remerciant de sa belle conduite devant Anapa et en lui disant que la prise de Varna lui appartiendrait de droit, ainsi qu'aux braves compagnons de ses travaux et de ses succès. Toutes les troupes qui composaient l'armée de siége étaient sous les armes, et l'empe-



reur les passa en revue, au milieu des acclamations dont le bruit allait jusqu'à Varna.

On était bien loin de soupçonner, dans la ville assiégée, que l'empereur de Russie se trouvait alors dans le camp des assiégeants.

Vers midi, après avoir déterminé avec le prince Menchikoff le point d'attaque et donné ses dernières instructions pour le siége qui devait être conduit vigoureusement, Nicolas remonta à cheval, afin de se rendre avec sa suite à l'endroit où il trouverait les moyens de s'embarquer.

Avis de son arrivée avait été donné à l'amiral Greig et tout était prêt, sur la flotte, pour le recevoir avec les honneurs dus à son rang; mais l'empereur avait demandé pourtant qu'on s'abstînt de lui adresser le salut d'usage, au moment où il mettrait le pied sur le vaisseau-amiral.

La route qu'il fallait suivre, pour venir au lieu d'embarquement, était des plus difficiles : le transport des portemanteaux et des bagages eût été impossible, si les artilleurs à cheval du régiment des Cosaques du Don ne se fussent chargés de les descendre, à force de bras, par des chemins escarpés où ils avaient su déjà faire passer leurs canons.

On pouvait craindre une surprise, en traversant des fourrés épais sur le versant d'une montagne que contournaient des sentiers tortueux aboutissant à Varna, mais un bataillon d'infanterie avait intercepté tous ces sentiers et s'était éparpillé dans les broussailles.

On arriva enfin, non sans peine et fatigue, mais, du moins, sans accident, au bord de la mer, où une chaloupe, amarrée dans une petite crique entre des rochers, attendait l'empereur. Cette chaloupe avait pour équipage des hommes du bataillon de la marine de la garde impériale.

L'empereur fut transporté, avec sa suite, à bord d'un



bateau à vapeur, qui courait des bordées le long de la côte depuis la veille et qui eut bientôt gagné la flotte russe.

Cette flotte, composée de huit vaisseaux, de cinq frégates et d'un grand nombre de corvettes et de petits bâtiments, était à l'ancre, rangée sur trois lignes, en face de l'entrée du port de Varna. L'amiral Greig, entouré de son état-major et des officiers de l'escadre, vint, au pied de l'échelle de son navire, recevoir l'empereur qui, pour la première fois depuis son avénement, montait sur un navire de la flotte de la mer Noire. Ce navire était *la Ville de Paris*, vaisseau à trois ponts, où flottait le pavillon de l'amiral. Un repas avait été préparé, et l'empereur dîna sur le tillac de ce beau navire, vis-à-vis de Varna, qui s'élève en amphithéâtre au fond d'une baie spacieuse et sûre et qui semblait, en ce moment, à l'abri de son enceinte fortifiée, attendre avec calme le siége qu'on lui promettait par terre et par mer.

Lorsque l'empereur, après avoir donné ses ordres à l'amiral Greig, passa sur la frégate *la Flore* qui devait le conduire à Odessa, le drapeau impérial fut arboré à la poupe de cette frégate qui avait déployé ses voiles, et tous les canons de la flotte le saluèrent à la fois. Cette salve d'artillerie, que les échos du rivage répétèrent avec fracas et à laquelle répondirent les batteries de siége dans le camp de Menchikoff, apprit aux Turcs stupéfaits la présence et le départ de l'empereur de Russie.

Le temps était magnifique, la mer tranquille comme un lac; la traversée, de la baie de Varna à Odessa, ne dura que trois jours et fut excellente.



CIII

Le matin du quatrième jour, les escarpements de la côte d'Odessa et les plaines incultes et monotones qui s'étendaient aux environs de cette grande ville commerçante, se montrèrent à l'horizon.

L'empereur monta sur le pont du navire et y resta, entouré de quelques personnes de sa suite, jusqu'au débarquement : il était impatient d'apercevoir l'impératrice et sa fille la grande-duchesse Marie.

On distinguait déjà les maisons de campagne et les beaux jardins éparpillés le long du rivage. L'empereur reconnut, le premier, l'habitation que l'impératrice occupait au bord de la mer.

Déjà, la frégate avait été signalée de loin, et l'étendard impérial, qui flottait au sommet du grand mât, annonçait que l'empereur se trouvait sur ce bâtiment. L'impératrice était avertie : elle accourait elle-même, tenant ses deux filles par la main et suivie de toute sa maison.

Le navire venait de carguer ses voiles et de jeter l'ancre en face de la résidence impériale; la chaloupe fut mise à flot et l'empereur y descendit avec le grand-duc Michel, le général Alexandre Benkendorff, le comte de Nesselrode, le



comte Potoçki et l'aide de camp, chef adjoint de son état-major général.

L'impératrice agitait en l'air son mouchoir, et l'empereur répondait à ce signe de bienvenue, en élevant son chapeau d'uniforme au-dessus de sa tête. La barque, dirigée à force de rames vers l'endroit du rivage où s'amassait une foule de monde, ne tarda pas à s'arrêter presque aux pieds de l'impératrice.

L'empereur n'avait pas attendu qu'elle fût amarrée pour s'élancer à terre : l'impératrice s'était jetée, tout en larmes, dans les bras de son époux, et les deux jeunes princesses se disputaient à qui embrasserait la première leur auguste père. L'émotion gagna tous les assistants, qui furent témoins de cette touchante entrevue.

L'impératrice habitait, depuis la belle saison, cette délilieuse villa, située à quelques werstes d'Odessa, où elle ne venait que le plus rarement possible, selon le désir de l'empereur, car les hôpitaux regorgeaient de malades qu'on y envoyait sans cesse de l'armée et de tous les hôpitaux de la Bulgarie et des Principautés. Cependant, ni le typhus ni la peste n'avaient encore pénétré dans Odessa.

Ce fut dans cette résidence champêtre que l'empereur et sa suite passèrent une semaine entière à se reposer de leurs fatigues et à oublier les scènes de mort et de carnage dont la guerre les avait entourés durant trois mois.

Dans ce long intervalle de temps, le général Benkendorff et d'autres aides de camp de l'empereur n'avaient pas couché dans un lit et avaient à peine changé de vêtements. Ce fut un doux et agréable contraste, que de se trouver tout à coup transporté dans un milieu de bien-être, d'élégance, de gaieté et de bonheur.

Cependant, trois jours après son arrivée (c'était un



dimanche), l'empereur avait voulu se rendre à Odessa, avec l'impératrice, et se montrer aux habitants, qui ne s'attendaient pas à son retour et qui témoignèrent la joie la plus vive en le voyant paraitre, accompagné du grand-duc Michel, l'un et l'autre en parfaite santé.

Leurs Majestés ne restèrent que peu d'heures dans le palais Worontzoff, où l'impératrice avait établi sa résidence de ville. Après avoir assisté au service divin dans la chapelle du palais, l'empereur reçut en audience particulière lord Heytesbury, ambassadeur extraordinaire de S. M. britannique, lequel était arrivé à Odessa le lendemain même de l'arrivée de l'empereur.

A la suite de cette audience, dans laquelle l'Angleterre fit offrir encore une fois sa médiation à l'empereur, pour régler le différend qui existait entre lui et la Porte Ottomane, et mettre fin à une guerre désastreuse, l'ambassadeur, assez peu satisfait de l'accueil que ses propositions avaient reçu, fut présenté à l'impératrice et au grand-duc Michel.

On ne pouvait douter que cette guerre ne continuât, de part et d'autre, avec la même opiniâtreté, et que Nicolas n'eût la ferme volonté, pour obtenir réparation de ses griefs contre le sultan Mahmoud, de conduire ses armées jusque sous les murs de Constantinople. Les nouvelles de Silistrie, de Schumla et même de Varna, n'annonçaient pas, il est vrai, que le siége de ces trois places fortes eût fait des progrès sensibles, mais il ne fallait pas néanmoins regarder comme terminée la campagne de Turquie, qui avait encore trois mois de latitude pour aboutir à des résultats plus décisifs, malgré tout ce que l'armée russe avait eu à souffrir depuis le passage du Pruth.

Le voyage de l'empereur à Odessa avait fait courir le



bruit d'une suspension générale des hostilités, et l'on prétendait déjà que le siége de Schumla avait été levé, que celui de Silistrie ne tarderait pas à l'être également, et que celui de Varna serait transformé en blocus maritime. En revanche, on s'attendait à de grands événements militaires dans la Turquie d'Asie, où le général en chef Paskewitch d'Érivan s'était remis en marche, avec l'espoir de rencontrer l'armée musulmane et de lui livrer bataille.

L'empereur, pendant le peu d'heures qu'il était resté à Odessa, avait donc fait chanter un *Te Deum* d'actions de grâces, dans la cathédrale, pour la prise de Kars. Lorsqu'il retournait, avec l'impératrice et le grand-duc Michel, à la villa où il voulait s'isoler quelques jours au milieu de sa famille, un courrier du général Sipiaguine, gouverneur de Tiflis, lui apporta la nouvelle de la prise de Poti.

Cette place forte, qui domine l'embouchure du Phase, et qui était, du côté de la mer, la clef de la Géorgie turque, devait avoir, dans la guerre de Turquie, une importance que Paskewitch n'eut garde de méconnaître; car, d'une part, cette place, la dernière que la Porte possédât encore sur la côte orientale du Pont-Euxin, menaçait sans cesse les provinces russes, et, d'autre part, elle offrait à une armée en campagne toutes les ressources des approvisionnements qu'on y avait rassemblés, et qui ne cessaient de lui arriver par mer.

Un détachement de troupes, concentré dans la Mingrélie et l'Imméréthie, auquel on avait joint un corps de milices mingréliennes, commandées par leur prince Dadiane, vint tout à coup investir la forteresse, qui n'était pas préparée pour soutenir un siége, du moins du côté de la terre ferme. Poti renfermait d'immenses dépôts de munitions de guerre, mais sa garnison, composée de six cents hommes,



de différentes races musulmanes, sous les ordres d'Aslan-Bek, manquait de confiance et de solidité.

Le général-major Hesse, qui commandait l'expédition, avait fait dresser trois batteries qui canonnèrent les remparts pendant plusieurs jours et ouvrirent une brèche : l'assaut allait être livré, le 26 juillet, quand Aslan-Bek, jugeant toute résistance impossible, demanda, de son propre mouvement, à capituler. Le général Hesse permit à la garnison de sortir de la place, à condition que chacun se retirerait dans ses foyers, et prit possession de la ville de Poti et de la citadelle, où l'on trouva quarante-quatre pièces d'artillerie, treize drapeaux, et des magasins militaires considérables. Les assiégés avaient perdu du monde, et le feu des batteries tua beaucoup d'habitants dans les maisons; les Russes n'avaient eu que sept morts et quatorze blessés.

Le siége de Poti se reliait au mouvement de Paskewitch, qui, après la prise de Kars, se portait sur la forteresse d'Akhalkalaki, à travers la chaîne supérieure des monts Tchyldir, dans le but d'assurer ses communications avec la mer Noire et d'achever la conquête de la Géorgie turque.

Le peu de jours que l'empereur passa dans le sein de sa famille, à la campagne, sans recevoir aucune visite officielle, ne furent pas exclusivement donnés au repos et au bonheur domestique.

Il travaillait sans cesse avec le comte de Nesselrode, pour ne pas laisser en souffrance les affaires diplomatiques dont il était assiégé; il travaillait aussi, avec les chefs de sa chancellerie, pour remettre au courant les innombrables affaires d'État que le Conseil de l'Empire envoyait à son examen et à sa décision. Il avait, en même temps, à entretenir des correspondances suivies, non-seulement avec



le commandant en chef de la deuxième armée, mais avec les officiers généraux qui étaient chargés de commandements partiels sur toute l'étendue du théâtre des opérations militaires.

Ce fut pendant son séjour au bord de la mer, qu'il approuva, par un ukase, le nouvel emprunt que son ministre des finances avait conclu pour faire face à tous les besoins de la guerre, en prévision d'une nouvelle armée à créer et d'une nouvelle campagne à entreprendre. Cet emprunt avait été conclu, en Hollande, avec la maison Hope, pour une somme de dix-huit millions de florins, laquelle devait être fournie en trois payements, et qui serait remboursable en trente-neuf ans.

La Russie n'avait fait que peu d'emprunts à l'étranger, et son crédit était si bien établi auprès de toutes les banques de l'Europe, que l'emprunt souscrit par la maison Hope fut en hausse, avant même que les titres eussent été émis sur la place. Cet emprunt n'était, du reste, qu'une mesure de prudence, car les énormes dépenses de la guerre avaient été couvertes jusque-là au moyen des ressources ordinaires du Trésor; mais le fait seul d'un emprunt russe annonçait à l'Europe que l'empereur Nicolas était déterminé à ne pas faire un pas en arrière dans sa lutte contre la Turquie.

Nicolas connaissait, d'ailleurs, la véritable situation de la partie engagée, partie qu'il pouvait ajourner, mais qu'il ne voulait pas perdre. Le nouveau plan de campagne qu'il avait demandé au général Kisseleff, en partant du camp de Schumla, lui était parvenu par l'entremise du feld-maréchal Wittgenstein, avec des observations de ce général en chef, et cela sans passer par les mains du comte Diebitsch.

Dans ce plan, dont l'auteur avait exprimé son opinion avec



franchise, le général Kisseleff regrettait qu'on n'eût pas mieux écouté ses premiers avis, en donnant à l'armée russe les proportions qu'elle aurait dû avoir à son entrée en Turquie, et en opérant avec vigueur et promptitude au delà des Balkans. Selon lui, un mouvement général, par le flanc gauche de l'armée, aurait permis d'occuper solidement la vallée de Boijouk-Kamtchik et d'intercepter à la fois toutes les communications de l'ennemi sur la ligne d'Eschid-Stamboul. On eût ainsi rendu dangereuse et précaire la position des garnisons turques, qui, renfermées dans leurs forteresses, auraient dû renoncer à recevoir des renforts et des approvisionnements.

Le siége simultané de ces places d'armes, au contraire, avec des forces et des ressources insuffisantes, n'avait servi qu'à lasser, à décourager, à diminuer l'armée active, qui se voyait dès lors dans l'impossibilité de prendre Schumla, ni Silistrie. Non-seulement cette armée, manquant de vivres et de fourrages, était dévorée par les maladies épidémiques; mais encore elle devait, sous peine des plus grands malheurs, renoncer momentanément au siége de Schumla.

Il fallait seulement se contenter de renforcer, autant que possible, le troisième corps, pour le mettre en état d'occuper les vingt-sept redoutes qui avaient été construites sur les hauteurs, autour de Schumla, et qui permettaient de tenir en observation la forteresse et les camps retranchés, jusqu'à ce que le septième corps fût capable, après l'arrivée de la garde impériale, d'agir d'une manière efficace et de reprendre énergiquement l'offensive au delà de la ligne des Balkans.

Le général en chef comte de Wittgenstein proposait donc à l'empereur de mettre à exécution ce nouveau plan de campagne, qui sauverait, d'un désastre inévitable, les



troupes campées devant Schumla, et qui donnerait le temps à la garde impériale et aux corps de réserve de rejoindre enfin le principal corps d'armée.

L'empereur approuva de tout point le plan du général Kisseleff et envoya l'ordre de l'exécuter. Malheureusement, le comte Diebitsch, irrité de se voir contrecarré dans ses idées et dans ses vues, fit tout au monde pour créer des embarras au feld-maréchal et pour lui causer des ennuis, car il ne cessait de répéter qu'on l'avait empêché, par jalousie, de s'emparer de Schumla, et il écrivait sans cesse à l'empereur que la paix ne serait signée que sur les ruines fumantes de cette forteresse.

L'empereur Nicolas, en quittant son quartier-général de Schumla, semblait surtout avoir voulu échapper à la présence indiscrète des ambassadeurs et des envoyés extraordinaires, qui étaient venus le relancer, en quelque sorte, au milieu de son armée, pour le fatiguer de propositions plus ou moins inacceptables d'armistice ou de médiation. Ces agents diplomatiques, qu'il avait l'air de fuir, ou du moins d'éviter, ne renoncèrent pas cependant à l'obséder de leurs éternels projets d'accommodement avec la Porte Ottomane.

Dans la matinée du 15 août, la frégate impériale *le Standart*, venant de Kustendgi, mouillait dans la rade d'Odessa, ayant à bord le prince Philippe de Hesse-Hombourg; le duc de Mortemart, ambassadeur de France; le lieutenant-général de Dornberg, envoyé du roi de Hanovre; le comte de Nostitz, lieutenant-général au service de Prusse, et d'autres ministres étrangers. L'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique, mécontent d'avoir échoué dans la démarche qu'il avait tentée auprès de l'empereur, à l'effet de lui offrir de s'en remettre aux soins



de l'Angleterre pour la conclusion de la paix avec la Turquie, n'était déjà plus à Odessa.

L'empereur arriva en ville, dans la journée, et y passa en revue deux escadrons des hulans du Boug et un parc d'artillerie, destinés à renforcer le détachement qui assiégeait Varna. Ces troupes et d'autres, qui campaient aux environs d'Odessa, furent embarquées sur les frégates *la Flore* et *le Standart*, et partirent, pour leur destination, le 18 août.

On venait d'apprendre que la garde impériale avait traversé la Bessarabie, et qu'elle entrait enfin sur le théâtre de la guerre. La colonne de gauche était pourtant restée en arrière, par suite d'un débordement subit du Dniéper, qui l'avait arrêtée, pendant quelque temps, devant Doubossary, dont le pont avait été enlevé par la crue des eaux.

L'empereur attendait, avec la plus vive impatience, l'arrivée de la garde, qui allait ajouter à l'effectif de l'armée un contingent de trente mille hommes de troupes d'élite, et qui pouvait encore changer la face de la campagne. Il donna donc, à cet égard, des instructions et des ordres au grand-duc Michel, qui s'embarqua, pour Kustendgi, dans la soirée du 19 août.

Les nouvelles que l'empereur avait reçues de Schumla, de Silistrie et de Varna, n'annonçaient pas que le siége de ces trois places eût fait des progrès.

A Silistrie, le général Roth avait à repousser tous les jours les sorties de la garnison; il construisait des retranchements et des batteries, pour mettre à l'abri de ces attaques continuelles le corps de blocus.

A Schumla, rien ne s'était passé de sérieux; la cavalerie turque avait renoncé à faire des sorties, et l'on disait



qu'elle souffrait, plus encore que l'armée de siége, d'une disette de vivres et de fourrages ; la fusillade reprenait, par intervalles, aux avant-postes, sans amener aucun résultat. Le lieutenant-général Ivanoff s'était établi à Tchiflik, qu'il fortifiait de manière à pouvoir intercepter l'arrivage des transports dans la ville assiégée, et le lieutenant-général Rudiger faisait pivoter son détachement sur la route d'Eski-Stamboul.

A Varna, le bombardement de la place avait commencé, du côté de la mer, tandis que l'aide de camp général Menchikoff, du côté de la terre, élevait de nouvelles redoutes pour compléter le blocus. Les sorties de la garnison, si vigoureuses qu'elles fussent, étaient toujours accueillies avec le même élan par les assiégeants, qui recevaient à la baïonnette l'infanterie turque, et la refoulaient jusqu'aux portes de la ville, sans tirer un coup de fusil. La sortie du 9 août avait été plus meutrière que les autres, et l'ennemi était resté pendant deux jours occupé à enterrer ses morts.

Mais l'amiral Greig, dans la nuit du 7 au 8, avait fait exécuter, par le capitaine Mélikhoff, chef de son état-major, un coup de main aussi hardi qu'aventureux. Une flottille turque était mouillée sous les murs de la forteresse. Mélikhoff, ayant sous ses ordres un détachement de chaloupes canonnières, montées par les plus braves marins de la flotte, s'avance dans un profond silence, à travers les ténèbres, en côtoyant le rivage, et tombe avec impétuosité sur la flottille, dont les équipages étaient endormis : malgré un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie, que la forteresse dirigeait sur les assaillants, les quatorze bâtiments qui composaient cette flottille furent tous pris à l'abordage, avec leurs canons et leurs munitions, et remorqués jusqu'à la flotte. La plupart des hommes, formant



les équipages de ces bâtiments, avaient péri dans le combat, ou s'étaient noyés en essayant de se sauver à la nage; il n'y avait eu que quatre marins tués et trente-sept blessés sur les chaloupes du capitaine Mélikhoff.

Tous les ukases que l'empereur datait d'Odessa prouvaient qu'il était résolu à poursuivre la guerre avec plus de persistance que jamais. Par un manifeste, publié le 21 août, il ordonna une nouvelle levée de quatre hommes sur cinq cents dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception de la Géorgie et de la Bessarabie, levée qui, outre celle décrétée au mois d'avril précédent, pouvait fournir plus de quatre cent mille soldats.

Les juifs devaient être compris dans cette levée, et pourtant, sept jours après la date du manifeste impérial, le Sénat-dirigeant consacrait la plus étrange anomalie, en rendant une ordonnance qui corroborait les règlements existants relativement à la non-admissibilité des juifs au service civil de l'empire.

La nouvelle levée, décrétée le 21 août, avait pour but de réparer les pertes que l'armée russe avait faites depuis l'ouverture de la campagne, mais les recrues qu'elle allait amener sous les drapeaux ne pouvaient pas être en état de porter les armes avant plusieurs mois, ce qui annonçait que la guerre de Turquie se prolongerait encore l'année suivante.

Il avait été plus d'une fois question, dans les conseils de guerre présidés par Nicolas, d'entreprendre le siége ou plutôt le blocus de Constantinople, par mer; on put croire que cette menaçante éventualité ne tarderait pas à devenir un fait accompli, malgré les protestations et les instances de tout le corps diplomatique. Déjà l'escadre de l'amiral comte de Heyden bloquait les côtes des provinces



et les îles grecques au pouvoir des Turcs. Le blocus des Dardanelles devait commencer, dès que l'escadre de la mer du Nord, sortie du port de Cronstadt, au mois de juillet, sous le commandement du contre-amiral Ricord, serait arrivée dans les eaux de l'Archipel; mais cette escadre, arrêtée par les vents contraires, avait relâché à Plimouth et attendait de nouveaux ordres, disait-on, pour continuer sa route.

Cependant, Constantinople s'approvisionnait de vivres pour plusieurs mois, et des navires sardes ou autrichiens, chargés de café et de denrées orientales, et venant directement de Galata, sous pavillon neutre, se succédaient sans cesse dans le port d'Odessa pour y prendre des chargements de blés qu'ils transportaient à Bourgas et dans tous les petits ports du littoral turc.

L'empereur mit fin à cet état de choses intolérable et presque scandaleux, en adressant ce rescrit au comte Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie.

« Avant la rupture avec la Turquie, les bâtiments chargés de blés dans les ports russes étaient exposés, à leur passage par le détroit de Constantinople, à diverses exactions. Le Gouvernement turc les obligeait souvent à donner leurs chargements, quoique destinés pour d'autres lieux, à un prix fixé arbitrairement et contraire aux intérêts des propriétaires.

« Aujourd'hui que la déclaration d'une guerre juste a rompu entièrement nos relations d'amitié avec cet empire, nous devons, d'un côté, prévenir des violences et des vexations d'une nature plus grave, auxquelles le commerce russe serait exposé en exportant des blés par le canal de Constantinople, et, de l'autre, ôter à la Porte Ottomane la possibilité d'assurer l'approvisionnement de sa capitale,



par des vivres exportés de Russie. A ces causes, Nous avons jugé nécessaire de prohiber définitivement et dès à présent l'exportation de toutes sortes de grains, de tous les ports de la mer Noire et de la mer d'Azoff, sans exception, sous quelque pavillon que ce soit.

« Nous vous chargeons spécialement du soin de mettre cette mesure à exécution et de veiller à ce qu'elle soit strictement observée.

« NICOLAS. »

Odessa, 8 (20, nouv. st.) août 1828. »

Cette mesure indispensable eût été exécutée depuis longtemps, si l'empereur n'avait pas craint de porter un préjudice énorme à la prospérité d'Odessa, en supprimant tout à coup le commerce de cette ville, mais on ne pouvait plus souffrir que les grains de la Russie allassent s'entasser dans les greniers de la Turquie.

Les dernières nouvelles de Constantinople ne laissaient pas de doutes sur les dispositions implacables du Gouvernement turc, qui, loin d'incliner vers la voie conciliante que l'Angleterre voulait lui ouvrir, se précipitait en aveugle dans les désastres d'une guerre sanglante et ruineuse. Une séance du conseil des ministres avait eu lieu, le 18 juillet, en présence du sultan; après des débats orageux, dans lesquels personne n'osa émettre l'avis de donner satisfaction à la Russie, Mahmoud s'était écrié avec une sauvage énergie : « Qu'on ôte la bride au cheval! il arrivera bientôt au but! »

C'était donc la guerre poussée aux dernières extrémités : ni paix avec la Russie, ni conciliation avec les Grecs.

Le départ du grand-vizir pour l'armée avait été décidé dans une autre séance du Divan. Le 5 août, on avait planté

dans la cour du Sérail les cinq queues de cheval, avec les cérémonies d'usage, pour annoncer que le grand-vizir Mehmed-Selim se mettait à la tête des troupes : on fit des prières publiques dans les mosquées; on publia de belliqueuses proclamations qui appelaient aux armes tous les musulmans. Il y avait eu quelque agitation, une espèce de complot et de révolte dans les casernes, mais tout rentra dans l'ordre, après le supplice d'anciens janissaires qu'on accusait d'avoir été soudoyés par les Russes, et les armements avaient repris une nouvelle activité.

Le 9 août, le grand-vizir était parti, en grande pompe, au milieu de tous les corps de métier de la capitale et accompagné de Hadi-Effendi, un des plénipotentiaires des conférences d'Ackerman, lequel le suivait en qualité de chancelier de camp. C'était au camp d'Andrinople que se rendait le grand-vizir, qui devait ramasser, sur son passage, toutes les troupes disponibles et attendre des renforts, avant de se porter au secours de Varna.

CIV

L'empereur Nicolas s'était décidé, à regret, à quitter la campagne, pour se fixer en ville avec l'impératrice, en donnant à d'interminables inspections le peu de jours qu'il avait encore à rester éloigné de son quartier-général. Pendant que son ministre des affaires étrangères était en conférence avec l'ambassadeur de France et les autres représentants des cours de l'Europe, il avait à passer en revue les bataillons de réserve qui arrivaient journellement de tous les points de l'empire, à visiter les magasins de l'armée et de la flotte, et à se montrer partout dans les hôpitaux où sa présence seule était à la fois un soulagement et une consolation pour les malades.

Son retour à Odessa avait coïncidé heureusement avec l'arrivée d'un courrier de Paskewitch, qui venait lui annoncer la prise d'Akhalkalaki.

Le corps d'armée que commandait en personne le général Paskewitch, après une route difficile à travers les monts Tchildyr, avait paru sous les murs de cette forteresse, dans la soirée du 4 août : deux batteries, élevées durant la nuit, commencèrent, dès le point du jour, à foudroyer la place et à jeter l'épouvante parmi la garnison. La brèche



était à peine ébauchée, que le général-major baron Osten-Sacken avait donné le signal de l'assaut : un bataillon du régiment d'infanterie de Schirvan se précipita dans la place et s'en rendit maître, en faisant trois à quatre cents prisonniers au nombre desquels se trouvait Mouta-Bek, gouverneur de la province. Les Turcs avaient perdu environ six cents hommes, quatorze canons, vingt et un drapeaux; en outre, quantité d'armes et de munitions restaient au pouvoir des vainqueurs.

La petite forteresse de Hertvis, contre laquelle le baron Osten-Sacken s'était porté ensuite avec un faible détachement, n'avait pas même essayé de faire un simulacre de résistance : la garnison avait mis bas les armes, dès que la place eut été investie par la milice tartare sous les ordres du colonel Raïewsky. On avait trouvé dans le fort treize canons, un mortier et des approvisionnements.

Cet heureux événement fut célébré par un *Te Deum*, dans la cathédrale d'Odessa, en présence de l'empereur et de l'impératrice. Tous les ambassadeurs étrangers assistaient à cette cérémonie solennelle, qui semblait répondre aux faux bruits répandus dans la ville et surtout dans le port marchand, au sujet de divers échecs meurtriers que le prince Menchikoff aurait subis en attaquant les ouvrages avancés de Varna.

On racontait aussi tout bas, avec une malveillance systématique, que le général baron Gheismar, dans la petite Valachie, était cerné par le pacha de Widdin et que le lieutenant-général Rudiger avait été défait complétement, près d'Eski-Stamboul.

Le même jour, comme pour démentir ces fâcheuses nouvelles, on voyait entrer, dans le port d'Odessa, sous l'escorte de la frégate russe *l'Esstafi*, treize transports turcs, chargés



d'approvisionnements pour Varna, qui avaient été pris par les croisières, en vue de la ville assiégée.

Peu d'heures après, un vaisseau de haut-bord, destiné à renforcer la flotte de la mer Noire, l'*Impératrice-Marie*, jetait l'ancre dans la rade, venant de Sébastopol, où il venait d'être armé. Le soir, l'empereur et l'impératrice se rendirent à bord de ce beau navire, qui était pavoisé, de même que tous les bâtiments de guerre en rade. L'arrivée de Leurs Majestés fut annoncée par une salve générale d'artillerie, et la foule, qui s'était portée sur le boulevard pour jouir de ce spectacle grandiose, remplissait l'air d'acclamations.

Le lendemain, 26 août, Nicolas, qui avait promis à l'amiral Greig de visiter la ville de Nicolaïew, un des établissements maritimes les plus importants de l'empire, que l'amiral se félicitait d'avoir vu grandir et prospérer sous ses auspices, et que l'empereur n'avait pas eu l'occasion de voir depuis plus de douze ans, s'embarqua, dans la soirée, avec l'impératrice, le comte de Worontzoff et une suite peu nombreuse, à bord du yacht l'*Outéka*, commandé par le capitaine Roumiantzoff. Au moment où on levait l'ancre, on signala l'apparition d'un aviso apportant des dépêches de l'amiral Greig.

L'empereur fit retarder de quelques instants le départ du yacht, pour recevoir ces dépêches : il les ouvrit, les parcourut en silence, et se tournant vers le comte de Worontzoff, il lui dit d'une voix émue :

— Nous n'avons pas éprouvé d'échec sous Varna, Dieu soit loué! Mais le pauvre Menchikoff a été grièvement blessé, en repoussant une sortie des Turcs. Son chef d'état-major, Pérowsky, a pris la direction provisoire des travaux de siége. Il faut se hâter de remplacer le brave et habile

chef de l'état-major de la marine. Je n'ai pas cherché longtemps sur qui tomberait mon choix. Je vous prie, mon cher Worontzoff, de partir à l'heure même, pour prendre le commandement du siége à la place de notre digne ami, le prince Menchikoff, que je regrette déjà comme si j'avais appris sa mort.

Le comte de Worontzoff, qui, en sa qualité de gouverneur de la Nouvelle-Russie, occupait une position immense purement administrative et aussi paisible qu'agréable, s'inclina respectueusement devant la volonté de son auguste maître : il le remercia seulement d'avoir bien voulu faire appel à son dévouement, et, après avoir pris congé de Leurs Majestés, il descendit dans une chaloupe qui le transporta sur-le-champ à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile pour le quartier-général de Varna.

Les nouvelles du siége, que l'empereur avait reçues avant son départ pour Nicolaïew, n'étaient nullement défavorables, sauf la blessure du prince Menchikoff, qu'on regardait comme frappé mortellement.

Depuis la sortie du 9 août, qui avait été si meurtrière pour la garnison, les Turcs se tenaient renfermés dans leurs postes extérieurs qu'ils fortifiaient par des retranchements en terre. Le siége faisait des progrès journaliers, du côté nord de la forteresse, contre laquelle ne cessaient de jouer la batterie de mortiers et la batterie de brèche, élevées sur le rivage de la mer. La parallèle avait pu, de ce côté-là, être ouverte dans la nuit du 17 août. Mais, du côté du sud, l'investissement de la ville, située entre le lac de Divno et la mer, rencontrait toujours des obstacles sérieux, car, pour cerner cette partie méridionale que protégeait le lac marécageux ou le *Liman* de Divno, il était indispensable de jeter en avant de Pravodi un corps d'infanterie et de cava-



lerie, entièrement isolé du corps de siége et capable de résister à tous les efforts de l'ennemi.

Menchikoff avait donc fait transporter par terre, à dos de mulets, au travers des montagnes, une chaloupe et un canot armés, qui, mis à flot sur le lac de Divno, couvraient de leur feu la position, qu'un détachement de cavalerie était venu occuper au delà du Liman avec deux pièces de canon, et dans laquelle il avait jusqu'alors réussi à se maintenir contre des forces bien supérieures.

L'amiral Greig ne s'était pas contenté d'enlever la flottille turque sous les batteries des remparts de Varna. Peu de jours après, ayant été averti que des magasins considérables de munitions et de poudre étaient établis à Inada près de Bourgas, il envoya, pour s'en emparer ou pour les détruire, deux frégates, un sloop et un cutter. Le capitaine de vaisseau Kritzky avait le commandement de cette expédition qui réussit mieux encore qu'on ne pouvait l'espérer : il fit une descente dans le petit port d'Inada, rasa toutes les batteries de la côte, enleva douze canons, encloua les autres, retira des magasins tout ce qu'il voulut emporter, brûla le reste, fit sauter l'arsenal et se rembarqua, sans avoir perdu un homme, à la vue d'un détachement turc qui arrivait au secours de la place et qui n'y trouva plus que des ruines.

Le 19 août, la flotte russe avait profité d'un bon vent pour défiler deux fois de suite devant les murailles de Varna, en lui envoyant, à une distance de trois cent quatre-vingts mètres, toutes les bordées des vingt ou trente bâtiments de guerre qui composaient l'escadre de blocus. Les fortifications eurent beaucoup à souffrir de ce feu continu, qui n'avait pas duré moins de trois heures, et les vaisseaux, au contraire, n'éprouvèrent que de légères avaries, en passant sous le canon des remparts.



Deux jours après, les Turcs avaient essayé de prendre leur revanche en faisant une sortie vigoureuse contre l'aile gauche du corps de siége : ils avaient été reçus à la baïonnette et repoussés sur tous les points par la brigade de chasseurs, qui se trouva là pour faire face à leur attaque. Le prince Menchikoff était accouru, comme toujours, aux premiers rangs, afin d'animer par sa parole et par son exemple l'élan de ses soldats : un boulet mort l'avait atteint aux deux jambes à la fois, sans les lui enlever, et il était tombé, sans connaissance, au milieu des chasseurs qui chargeaient l'ennemi et qui croyaient toujours avoir à leur tête leur intrépide général.

Pérowsky ne savait pas que le général vivait encore, lorsqu'il avait pris le commandement des troupes, en les excitant à venger la mort de leur illustre chef. Les Turcs avaient laissé cinq cents hommes sur le terrain et perdu deux drapeaux. On apprit avec joie, après le combat, que le prince Menchikoff n'avait pas succombé et que, malgré la gravité de sa blessure, les médecins ne désespéraient pas de le guérir.

L'empereur était arrivé, avec l'impératrice, à Nicolaïew, où il passa deux jours, émerveillé des accroissements et de la prospérité de cette ville, devenue en peu d'années le centre et le dépôt des armements maritimes de la mer Noire.

Leurs Majestés visitèrent, non sans témoigner à plusieurs reprises leur vive satisfaction, les principaux établissements publics de cette ville nouvelle, déjà considérable et magnifique, les chantiers de l'amirauté impériale, les chantiers de deux riches constructeurs de navires, Pérowsky et Sérébrenny; l'observatoire, le dépôt des cartes, l'école des pilotes, et l'école de l'artillerie de marine.



Dans ces visites prolongées, dont l'impératrice Alexandra supportait la fatigue avec une étonnante énergie, l'empereur admira l'ordre qui régnait dans ces divers établissements, la manière dont chacun d'eux était approprié à sa destination spéciale, et le soin avec lequel on y avait introduit toutes les inventions et toutes les méthodes, dont l'expérience avait démontré la valeur.

Deux vaisseaux de 64 étaient en construction dans les chantiers de l'amirauté, où l'on avait lancé, peu de jours auparavant, un superbe vaisseau de 84; on construisait deux vaisseaux à trois ponts, dans le chantier de l'ingénieur Pérowsky; plusieurs frégates, dans celui de Sérébrenny. L'empereur fut très satisfait de voir que la construction navale entretenait une sorte de concurrence entre les ateliers de l'État et ceux de l'industrie privée.

Pendant que l'empereur donnait son attention aux détails les plus minutieux des services de la marine, l'impératrice honorait de sa présence l'école ouverte aux filles des matelots et plusieurs autres institutions de bienfaisance, qui se trouvaient placées sous la direction suprême de l'impératrice-mère.

Après avoir passé en revue deux bataillons de réserve, que le lieutenant-général comte de Witt lui avait amenés des colonies militaires du Sud, l'empereur se rembarqua sur son yacht avec l'impératrice. Ils étaient de retour à Odessa, le 29 août, à quatre heures du matin.

L'empereur Nicolas, quel que fût le charme de son séjour auprès de l'impératrice et de ses enfants, ne pouvait rester davantage loin de son armée.

Il ne pensait pas à retourner sous les murs de Schumla, dont le siége ne laissait plus espérer de résultats prochains, mais il était résolu à concentrer tous ses efforts sur Varna,



qui, assiégé à la fois par terre et par mer, semblait ne pouvoir continuer longtemps sa résistance. La prise de Varna, d'ailleurs, qui avait tant de fois défié les attaques des armées russes et polonaises, ne devait pas avoir moins de retentissement en Europe, que la soumission des forteresses de Schumla et de Silistrie, plus fortes l'une et l'autre et plus difficiles à réduire.

L'empereur éprouvait surtout une vive impatience de rejoindre sa garde, qui était entrée en Bulgarie, par Satounowa, et qui se dirigeait sur Varna, où le grand-duc Michel était allé reprendre son commandement.

L'impératrice eut beaucoup de peine à retenir son auguste époux jusqu'aux dernières limites du terme fixé pour leur séparation, et ce ne fut pas sans larmes et sans déchirements de cœur, qu'elle le vit s'éloigner sur la frégate qui l'avait amené à Odessa.

Le gros temps força le bâtiment de rentrer au port, dans la nuit du 4 septembre, après vingt-quatre heures d'une horrible navigation, et le vent contraire menaçait de retarder le voyage de l'empereur au delà du délai fixé pour son retour au camp de Varna. Nicolas, qui n'avait fait que se reposer un moment à Odessa, pour dire adieu encore une fois à l'impératrice, s'était décidé à faire la route par terre jusqu'à Kavarna, où la frégate *la Flore* irait l'attendre pour le conduire dans la rade de Varna, au milieu de la flotte de l'amiral Greig.

Nicolas ne resta donc que quelques heures de nuit à Odessa. Pendant ces quelques heures, qu'il n'accorda pas même au sommeil, malgré la fatigue dont il était accablé, il prit la peine de passer en revue rapidement les affaires comprises dans le dernier envoi du Conseil de l'Empire, et un fait, entre mille, pourra donner l'idée de la prodi-



gieuse activité de travail, que l'empereur s'imposait comme un devoir.

Parmi les pièces que renfermait le portefeuille se trouvait un rapport du duc Alexandre de Wurtemberg, ministre dirigeant en chef les voies de communication; ce rapport annonçait l'ouverture de la navigation sur le nouveau canal qui reliait le Scheksna au lac de Koubenskoé. Nicolas dicta aussitôt à son secrétaire le rescrit suivant, adressé à son oncle le duc Alexandre de Wurtemberg :

« J'ai vu avec une satisfaction toute particulière, par le rapport de Votre Altesse Royale, que déjà, dans le cours de cet été, la navigation avait été ouverte aux environs de la ville de Kirilow, sur le canal qui joint le Scheksna au lac de Koubenskoé, et que, par ce moyen, une communication par eau permanente se trouvait établie entre Saint-Pétersbourg et Arkhangel.

« Attribuant le succès de la construction de ce canal à Votre infatigable sollicitude, Je me fais un plaisir d'en témoigner à Votre Altesse Royale Ma parfaite reconnaissance. Voulant lui en donner une marque éclatante, et conserver à jamais la mémoire de vos travaux pour le bien de l'État dans la partie des voies de communication, J'ordonne de nommer ce canal : *le Canal du duc Alexandre de Wurtemberg.*

« Odessa, le 23 août (4 septembre) 1828. »

L'impératrice n'obtint pas que son auguste époux lui accordât la journée tout entière : le matin même, il repartait en calèche, presque incognito, accompagné seulement du général Alexandre Benkendorff, et précédé d'un seul courrier.



La voiture faillit vingt fois se briser en route : les chemins étaient exécrables, et l'empereur s'impatientait du moindre retard, sans se préoccuper des dangers ni des accidents. Il faisait un temps affreux, et l'empereur n'y prenait pas garde.

En arrivant à Satounowa, par une nuit noire, au milieu d'une tempête qui la remplissait d'éclairs, il eût été périlleux de se risquer en voiture sur la longue digue et sur le pont de bateaux, qui servaient à traverser les marais et le fleuve. L'empereur descendit de sa calèche et prit le bras du général, qui le conduisit, de l'autre côté du Danube, presque à tâtons, non sans craindre, à chaque pas, de tomber dans l'eau profonde et rapide qui grondait à leurs pieds. Il fallut, à la suite de ce trajet pénible, attendre une heure dans la boue le passage de la calèche et l'arrivée des chevaux.

Il y avait à longer un grand bois, qu'on disait infesté de brigands. L'empereur ne voulut pas entendre parler de rester jusqu'au jour dans le poste des Cosaques qui gardaient l'entrée du pont. Il consentit seulement à prendre pour escorte quatre de ces Cosaques, assez mal montés, mais connaissant la route. Leur présence suffit peut-être pour empêcher que la voiture ne fût attaquée.

Les voleurs qui parcouraient les bords du Danube, aux environs de Satounowa, n'auraient jamais soupçonné que l'empereur de Russie s'aventurât ainsi, à pareille heure, en calèche de poste, dans un pays détestable, où l'on rencontrait, çà et là, des bandes nomades de Bulgares et de Cosaques Nekrassowtzy, qui ne cherchaient qu'une occasion de dévaliser les voyageurs. On apercevait, dans la plaine, les feux de ces pillards, qui, par bonheur, cette nuit-là, ne vinrent pas rôder sur la route.



L'empereur dormait ou s'entretenait avec son compagnon de voyage, aussi tranquillement que s'il s'était trouvé sur la route de Saint-Pétersbourg à Péterhoff. Le général Benkendorff, l'œil et l'oreille au guet, portait, à chaque instant, la main à ses pistolets, et sentait son cœur bondir dans sa poitrine, au moindre bruit dont il ne s'expliquait pas la cause. Enfin, il eut le bonheur d'atteindre Babadagh, sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Les quatre Cosaques qui galopaient derrière la voiture de l'empereur croyaient n'avoir escorté que deux généraux qui se rendaient à l'armée. Benkendorff obtint à grand'peine qu'on les laissât dans leur erreur ; mais, deux jours après, ces braves gens apprenaient, en recevant chacun cinquante roubles, qu'ils avaient, à leur insu, veillé sur la tête sacrée de leur tzar.

A Babadagh, l'empereur était attendu par des dangers d'une autre nature, et, cette fois, Benkendorff n'eût pas osé reprocher à son souverain de les affronter : il s'agissait de visiter les hôpitaux militaires. La peste, la véritable peste d'Orient, y était et frappait tous les jours un grand nombre de victimes. Les médecins eux-mêmes et les infirmiers ne pénétraient qu'en tremblant dans des salles où l'on respirait la mort.

L'empereur n'hésita pas à les parcourir, en s'arrêtant au lit des malades et en leur adressant des paroles consolantes. Le spectacle horrible qu'il eut sous les yeux pendant deux heures lui laissa une profonde impression de tristesse. Il ne savait pas que son armée avait fait des pertes si effroyables.

Il reprit son incognito, en sortant de Babadagh et en se dirigeant sur Kustendgi, où il avait la certitude de retrouver le corps de la garde, qui avait bien péniblement, pen-



dant dix jours consécutifs, marché par étape, sous un ardent soleil, dans un pays malsain, ravagé et désert.

Il s'était encore refusé absolument, malgré les prières de Benkendorff, à se faire escorter, sinon par deux ou quatre Cosaques.

La route n'était pas sûre, quoiqu'elle fût continuellement embarrassée de longues files de charriots et de bêtes de somme, transportant les approvisionnements de l'armée; les chemins, semés de fondrières, devenaient de plus en plus impraticables, et les chevaux de poste, qu'on attelait au nombre de six ou huit à la voiture de l'empereur, parvenaient à peine à se maintenir au trot : ils durent aller au pas, quand la nuit vint surprendre les voyageurs dans une contrée horrible, où le postillon lui-même ne se reconnaissait plus.

On distinguait au loin, à travers l'obscurité, des feux de bivouac, et l'on pouvait craindre de tomber au milieu d'un parti ennemi.

Benkendorff insistait pour qu'on s'arrêtât jusqu'au jour, mais l'empereur ne voulut rien entendre; il fit seulement observer à son compagnon de voyage, que ces feux étaient rangés régulièrement et devaient appartenir à un campement russe. En effet, les sentinelles avancées, que la calèche rencontra sur son passage, apprirent à Benkendorff qu'il arrivait dans le camp de la cavalerie légère de la garde.

— Dieu soit béni ! dit-il avec émotion.

— Bonjour, mes enfants! s'écria l'empereur, en s'adressant aux soldats qui entouraient sa voiture.

Tout le monde le reconnut à sa voix, et il fut accueilli par mille hourras. La calèche s'était arrêtée devant la tente du général divisionnaire, et chacun se précipitait à l'entour, impatient et joyeux de revoir l'empereur.



Nicolas resta la nuit au camp. Le lendemain, il passa en revue les troupes, qui, après une marche de plus de deux mille cinq cents werstes, se montraient à lui en aussi belle tenue que dans les plus brillantes parades de Saint-Pétersbourg. La division n'avait perdu que deux chevaux depuis son départ, et la santé des hommes était excellente.

L'empereur ne quitta pas Kustendgi, avant d'avoir visité les magasins et les hôpitaux, où il laissa des traces de sa sollicitude, en donnant des ordres pour que le service médical fût augmenté et amélioré, car ces hôpitaux ne suffisaient plus à recevoir les malades qu'on y apportait du camp de Silistrie.

L'empereur devant se rendre, dans la même journée, à Mangalia et à Kavarna, un régiment de chasseurs à cheval avait été envoyé, dès le matin, pour s'échelonner, par petits détachements, sur la route que Sa Majesté avait à parcourir à travers des bois, des ravins et des marécages. Ce régiment se repliait, à fur et mesure, derrière la voiture de l'empereur, qu'il accompagna ainsi à Mangalia. L'empereur l'y passa en revue et fut très satisfait de le trouver en aussi bon état.

Il ne voulut pas continuer sa route, sans avoir visité les hôpitaux de Mangalia. Ce fut vainement qu'on essaya de l'en détourner. Le typhus avait fait d'horribles ravages dans ces hôpitaux; la plupart des médecins eux-mêmes avaient succombé, et le peu de malades qui étaient encore vivants, au milieu de cet air empoisonné, paraissaient condamnés à y mourir.

L'empereur employa deux heures entières à parcourir les salles et à s'arrêter devant chaque lit, où un moribond rouvrait les yeux pour saluer, de son dernier regard, la vi-



site impériale. Quelques malheureux s'efforçaient de pousser des cris de joie, qui ressemblaient à des râles. Nicolas était touché jusqu'aux larmes du lamentable spectacle que lui offrait ce vaste dépôt de souffrances et de mort.

Il prit des mesures immédiates pour l'assainissement de ces hôpitaux, qui avaient fait plus de victimes que la guerre elle-même. Il éprouva un serrement de cœur, en sortant de Kustendgi, qu'il voyait entouré déjà d'un vaste cimetière.

Sa première pensée, en arrivant à Kavarna, fut de visiter l'hôpital où l'épidémie avait fait moins de ravages : les malades et surtout les blessés y étaient cependant plus nombreux, mais on les évacuait sans cesse sur Odessa et sur d'autres points de la côte de Crimée, où ils pouvaient espérer d'échapper à la peste et au typhus.

La frégate *la Flore* avait jeté l'ancre dans la rade ; l'empereur, vers le soir, monta sur une chaloupe, qui était venue le chercher dans la darse, par un vent très violent, et se rendit à bord de la frégate, qui portait son état-major. Il était encore profondément impressionné par les lamentables tableaux qu'il avait eus sous les yeux dans les hôpitaux militaires de Kustendgi, de Mangalia et de Kavarna.

On mit à la voile pendant la nuit, et le lendemain, 8 septembre, il était au milieu de sa flotte, dans la rade de Varna, où l'amiral Greig le reçut, au bruit d'une salve d'artillerie, sur le vaisseau *la Ville de Paris*, qui redevenait le quartier-général de l'empereur.

CV

Nicolas n'eut pas plutôt mis le pied sur le pont du vaisseau *la Ville de Paris*, qu'il voulut se rendre compte par lui-même des progrès que le siége avait faits en son absence. Il entraîna l'amiral à l'avant du navire, et il examina longuement, en prêtant l'oreille aux indications que lui fournissait ce vieux marin, l'aspect de la ville assiégée, qui avait beaucoup souffert du bombardement, depuis près d'un mois que l'empereur s'était éloigné de sa flotte.

Les mosquées et les édifices publics avaient été criblés de boulets ; la plupart des minarets s'étaient écroulés ; il y avait quantité de maisons effondrées et des quartiers entiers dévastés par l'incendie. Les remparts, du côté de la mer, présentaient de larges brèches.

Du côté de la terre, les travaux de siége n'avaient cessé de s'approcher de la ville, malgré les sorties continuelles des assiégés. La parallèle n'était plus qu'à trente toises du corps de la place, et la plupart des redoutes que les Turcs avaient élevées en avant de leurs ouvrages extérieurs, pour s'opposer à l'ouverture de la tranchée, se trouvaient maintenant occupées par les Russes, qui les avaient em-



portées à la baïonnette. Les batteries de brèche tiraient jour et nuit, et l'on regardait comme très prochain le moment où l'on pourrait livrer l'assaut.

Le comte Worontzoff, depuis son arrivée au camp, avait fait distribuer, dans les jardins et les vignobles, aux alentours de Varna, les logements des troupes, qui, cachées dans les plis du terrain accidenté, ou protégées par des murs épais en pierre, se voyaient de la sorte presque à l'abri des atteintes du feu de la place.

L'infanterie de la garde, que le grand-duc Michel avait amenée la veille, garnissait les hauteurs où le prince Menchikoff avait eu tant de peine à se maintenir au début du siége.

L'empereur, dont l'arrivée avait été annoncée par les canons de la flotte, ne voulut pas ajourner sa visite au camp; avant même de passer en revue ses vaisseaux et ses frégates, il se fit conduire à terre, avec son état-major.

Le comte Worontzoff et le grand-duc Michel vinrent à sa rencontre, sur le quai de débarquement, dans la baie de Varna. Un corps détaché de la garde impériale était rangé en bataille et lui présenta les armes, au bruit de la musique militaire. On proposa d'abord à l'empereur de vérifier l'état des travaux de siége.

— Nous avons auparavant à visiter nos malades, dit Nicolas; il en est un surtout que je suis impatient de voir, et que la divine Providence nous a conservé par miracle.

Ce fut au prince Menchikoff qu'il s'empressa de rendre visite, en disant à ceux qui l'entouraient, que la prise de Varna ne le consolerait pas de la perte d'un si habile et si brave général, à qui on était redevable de l'heureux acheminement de ce siége mémorable.



Le blessé fut vivement touché de la visite que l'empereur daignait lui faire, et il exprima sa reconnaissance en des termes si nobles et si bien sentis, que tous les assistants en étaient émus jusqu'aux larmes.

— Tout ce que j'ai pu faire en faisant mon devoir, dit-il avec joie, ne vaut pas la récompense que Votre Majesté daigne m'accorder, en venant elle-même recevoir mes adieux, car je ne crois pas que j'en revienne. Je supplie seulement Votre Majesté de ne pas oublier mon chef d'état-major Pérowsky, auquel j'avais remis le commandement en chef et qui m'a si bien remplacé pendant trois jours.

— Je te ferai transporter à Odessa, dès que tu pourras supporter le voyage, interrompit l'empereur, et l'impératrice aura soin de ta convalescence.

Cette visite n'était que le prélude d'une visite aux hôpitaux, qui renfermaient peu de malades, mais une énorme quantité de blessés : l'apparition de l'empereur produisit un effet indescriptible. On voyait se soulever, sur leurs lits, des espèces de spectres couverts de linges ensanglantés; on entendait des cris de joie sortant de leurs lèvres mourantes.

L'empereur, pendant sa lugubre promenade à travers les salles, distribua des consolations, des récompenses et des paroles, qui avaient autant de pouvoir sur le malade que les prescriptions de la médecine. Aussi, quand il sortit de l'hôpital, les soldats blessés, qui avaient conservé la faculté de se mouvoir et qui, pour contempler de plus près leur souverain, s'étaient rassemblés aux portes, s'écrièrent avec exaltation : « Sire, nous te donnerons la dernière goutte de notre sang! »

Après avoir parcouru toutes les parties du camp, examiné tous les ouvrages, constaté l'effet des batteries et indiqué

de nouvelles dispositions à prendre pour compléter les travaux de siége, l'empereur annonça qu'il viendrait tous les jours s'associer personnellement aux efforts et aux fatigues de ses troupes ; il fit, en conséquence, dresser sa tente à côté de la tente du général en chef, et il ne retourna que le soir à bord du vaisseau *la Ville de Paris*, où il avait établi son quartier-général.

Ce fut du vaisseau *la Ville de Paris* et du jour de sa première visite au camp de siége, qu'il data ces deux rescrits, adressés simultanément au prince Menchikoff et à son chef d'état-major Pérowsky, comme pour payer à la fois une double dette à ces deux généraux, qui avaient conduit si habilement en son absence le siége de Varna et à qui, de l'aveu même du nouveau général en chef Worontzoff, devait être rapporté tout l'honneur de la prise inévitable et prochaine de cette place importante.

A l'aide de camp général vice-amiral prince Menchikoff, chef de l'état-major de marine.

« Le zèle remarquable et l'utilité constante qui ont toujours distingué les services que vous avez rendus à la patrie, Nous étaient de sûrs garants de l'activité dont vous donneriez des preuves dans le commandement du corps de troupes devant Varna, qui vous était confié ; mais, en inspectant personnellement les travaux du siége, exécutés sous votre direction, Nous avons reconnu que leurs progrès surpassaient de beaucoup notre attente. Des obstacles presque incroyables ont été surmontés avec de faibles moyens, et les soldats russes, animés par votre exemple, ont exécuté des travaux qui semblaient au-dessus de leurs forces. Une blessure grave n'a pu même arrêter votre infatigable activité.



« Désirant signaler d'une manière éclatante Notre reconnaissance pour ces nouveaux services, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, vous ordonnant de vous en revêtir et de les porter conformément aux statuts. Nous sommes convaincu que cette récompense sera pour vous un nouveau motif de redoubler de zèle pour les intérêts de la patrie et qu'elle fera voir ce qui est réservé au dévouement, au zèle, et à l'exactitude à remplir Nos ordres souverains.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord de la *Ville de Paris*, en rade devant Varna, le 27 août (8 septembre, nouv. st.) 1828. »

Au général-major Pérowsky,
de la suite de Sa Majesté Impériale.

« Prenant en gracieuse considération le dévouement exemplaire et l'activité que vous apportez dans l'exercice des fonctions de chef d'état-major du corps de troupes qui assiége Varna, et particulièrement la promptitude avec laquelle les travaux de siége se poursuivent sous votre direction depuis le moment où l'aide de camp général prince Menchikoff, chef de l'état-major de la marine, a été blessé, et voulant vous donner un témoignage de Notre satisfaction particulière, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Anne de la première classe, dont vous trouverez ci-joint les insignes, que Nous vous ordonnons de revêtir et de porter conformément aux statuts.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord de la *Ville de Paris*, en rade devant Varna, le 27 août (8 septembre, nouv. st.) 1828. »



Il n'était pas probable que Menchikoff, dans le cas où il guérirait de sa cruelle blessure, pût reprendre, avant plusieurs mois, ses fonctions de chef de l'état-major de la marine; l'empereur voulut pourtant qu'elles lui fussent conservées nominativement, et pour le suppléer jusqu'à sa guérison plus ou moins éloignée, il nomma Pérowsky directeur de la chancellerie de l'état-major de la marine, en autorisant ce général, qu'il avait toujours honoré d'une affection particulière et qui restait attaché à sa suite, à remplir provisoirement tous les devoirs de la place du chef de l'état-major absent ou empêché.

Tout le monde croyait bien que c'était déjà la succession du prince Menchikoff, qui s'ouvrait en faveur de Pérowsky, qu'il avait d'ailleurs désigné lui-même pour son successeur. Mais la visite si touchante que l'empereur avait faite au blessé et les paroles pleines de bonté et de sympathie, qu'il lui avait adressées en cette circonstance, produisirent peut-être de meilleurs résultats que tous les efforts de la science médicale. Menchikoff eut la ferme volonté de vivre pour continuer à servir son bon maître, comme il le disait aux chirurgiens, et il fut ainsi le principal agent de sa guériso .

Peu de jours après, il était en état d'être transporté, et après avoir fait transmettre ses adieux et ses vœux à l'empereur, en lui prédisant que Varna ne pourrait pas tenir plus d'un mois, il fut transféré, de l'ambulance, sur la frégate *la Flore*, qui devait, d'après sa demande, le conduire à Nicolaïew, où il espérait achever bientôt sa convalescence. Cette frégate mouillait en rade d'Odessa, dans la nuit du 15 septembre, après une heureuse traversée de quarante heures, et, suivant le désir de l'empereur, l'impératrice, avertie du passage de l'illustre blessé, se ren-

dit en personne à bord de la *Flore*. Menchikoff eut ainsi le bonheur de voir l'impératrice, avant qu'elle eût quitté la Crimée pour retourner à Saint-Pétersbourg.

— Dieu soit béni! disait-il, encore ému de la visite que cette angélique princesse avait daigné lui faire, accompagnée de la grande-duchesse Marie et de toute sa maison. Qui ne voudrait être blessé mortellement, comme moi, pour recevoir, sur son lit de douleur, les compliments de condoléance et les témoignages d'affection de Leurs Majestés Impériales!

L'empereur était impatient de se voir maître de la ville de Varna, qui continuait à se défendre par terre et par mer avec opiniâtreté. On pouvait craindre que le siége ne se prolongeât bien au delà du terme que lui assignaient les hommes de guerre les plus compétents, car il ne fallait qu'une armée turque pour changer la situation des assiégés. Cette armée n'avait pas encore paru; on disait pourtant qu'elle était prête à se mettre en marche sous les ordres d'Omer-Vrione, un des meilleurs généraux du Sultan.

Les nouvelles que l'empereur avait reçues du camp de Schumla, étaient désolantes: non-seulement les deux corps d'armée, que le feld-maréchal de Wittgenstein commandait devant cette place, avaient à souffrir les plus dures épreuves, manquant de vivres et décimés par les maladies, mais ils se trouvaient comme enfermés et assiégés eux-mêmes dans leurs camps, où ils attendaient toujours des renforts, pour pouvoir reprendre l'offensive et pousser le siége qui était à peine un blocus.

Dans la nuit du 25 au 26 août, les Turcs, dont les sorties fréquentes n'avaient pas eu jusque-là de résultats sérieux et marqués, avaient remporté un avantage, qu'ils annoncèrent avec fracas comme une victoire décisive et que



les Russes n'essayèrent pas de faire passer pour une affaire douteuse et insignifiante.

Le séraskier Hussein-Pacha, voyant que ses communications avec le camp d'Andrinople étaient entièrement interceptées, eut l'idée de les rétablir, en attaquant simultanément les trois positions principales occupées par l'ennemi, près de Strandja, en avant de Tchengalick, et du côté d'Eski-Stamboul.

Il fit sortir de ses retranchements, à la faveur d'une nuit noire et d'un violent ouragan qui couvrait tous les bruits de l'expédition, trois fortes divisions de cavalerie et d'infanterie, destinées à tenter à la fois trois attaques combinées sur trois points différents.

La première division, composée de troupes régulières et de milices ottomanes, avec huit pièces d'artillerie à cheval, et commandée par Halil-Pacha, marcha en silence contre la seconde redoute des Russes, qui était armée d'une nombreuse artillerie et dans laquelle le général-major de Wrede avait sous ordres plus de six cents hommes. Tout dormait dans la redoute : les Turcs y pénétrèrent, avant même que leur mouvement eût été signalé par les sentinelles; ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qui ne leur échappèrent pas par la fuite; le général de Wrede lui-même fut massacré, « victime, dit le bulletin russe, de sa propre négligence à garder le poste qui lui avait été confié. »

La redoute ne resta pas toutefois au pouvoir des Turcs; ils eurent le temps de couper les têtes des morts, selon leur usage barbare, et d'enlever six pièces de canon et plusieurs fourgons de munitions, qu'ils amenèrent dans la place, pendant que les troupes, envoyées du quartier-général russe où l'alarme avait été donnée par les fuyards, arrivaient en toute hâte pour tenir tête aux assaillants.



Deux régiments de chasseurs à pied et un bataillon du régiment de Tambow étaient accourus avec une batterie à cheval; les Turcs qui étaient en possession de la redoute ne réussirent pas à la garder; ils en furent chassés à la baïonnette et poursuivis jusqu'aux portes de Schumla. Mais leur attaque inopinée n'en avait pas moins causé de nouvelles pertes à l'armée de siége : outre la mort du général de Wrede, le brave colonel Effémieff était tombé frappé d'une balle, en s'élançant à la tête de son régiment pour reprendre la redoute; il y avait eu cent soixante-trois tués et quatre cent vingt-quatre blessés.

Ce fut, dit-on, à la suite de cet échec, qu'on vit pour la première fois à Constantinople, pendant quelques heures seulement, cent têtes de soldats russes exposées sur les créneaux du sérail.

La deuxième colonne turque, sortie du camp d'Hussein-Pacha, comprenait un corps de cavalerie régulière, quelques bataillons d'infanterie et plusieurs pièces d'artillerie légère; elle était commandée par Essein-Pacha, qui devait marcher sur la redoute de Tchengalick, tandis qu'un autre corps de cavalerie cherchait à tourner la droite des Russes.

La redoute fut enlevée, parce que deux bataillons du régiment d'Oufa qui l'occupaient s'étaient repliés en arrière pour protéger un grand hôpital rempli de malades. Tous les feux des redoutes voisines furent dirigés alors contre cette redoute où les Turcs n'auraient pu se maintenir : ils l'abandonnèrent à la hâte, emportant seulement une pièce de canon et quelques fourgons et y laissant la plupart de leurs morts. Mais ils allèrent attaquer l'hôpital et les deux bataillons qui le gardaient : on se battit avec acharnement, à bout portant et corps à corps.



Les deux bataillons auraient été détruits et l'hôpital brûlé, si le mouvement de la cavalerie turque pour tourner la droite des Russes n'eût complétement échoué; les Cosaques et les chasseurs à cheval avaient repoussé à trois reprises cette attaque trois fois renouvelée, après laquelle les Turcs jugèrent prudent de battre en retraite, sans prendre le temps de faire leur collecte ordinaire de têtes coupées.

Les deux bataillons d'Oufa, qui avaient sauvé l'hôpital et les malheureux qu'il renfermait, ne conservaient pas plus de soixante hommes valides; tous les autres étaient tués ou blessés.

La troisième division turque, plus forte que les autres, s'était portée sur les retranchements que le général Rudiger avait élevés autour d'Eski-Stamboul, pour fermer la route entre Schumla et Constantinople. Rudiger, averti de l'approche de cette colonne d'infanterie et de cavalerie, qui croyait le surprendre, avait pris ses dispositions pour la recevoir; il lui avait fait essuyer une perte considérable, et Alisch-Pacha, qui commandait le détachement, avait jugé prudent de se retirer, pour revenir bientôt à la charge avec des troupes fraîches.

Mais, dans l'intervalle, le comte de Wittgenstein, se rangeant à l'avis de son chef d'état-major, opérait un mouvement de concentration général, au risque de rouvrir aux assiégés leurs communications avec Andrinople et Constantinople : il donna ordre à Rudiger d'évacuer Eski-Stamboul et de se rapprocher des deux corps d'armée qui bloquaient Schumla.

Rudiger obéit sur l'heure, détruisit lui-même tous les ouvrages qu'il avait fait construire, enleva ses batteries et ses équipages, et se mit en mesure de se retirer en bon



ordre devant les Turcs qui avaient reparu plus nombreux et plus acharnés et qui le harcelaient sans cesse pendant sa retraite. Ce fut dans un engagement d'arrière-garde que le général Ivanoff fut tué au premier rang des troupes qu'il avait conduites à l'ennemi.

On ne pouvait douter que la conséquence presque immédiate des succès que la garnison de Schumla venait d'obtenir, ne fût le ravitaillement complet de la place.

Le siége de Silistrie, qui traînait aussi en longueur, semblait néanmoins prendre une tournure plus favorable que celui de Schumla, quoique les travaux des assiégeants fussent sans cesse contrariés, sinon interrompus, par les sorties de la garnison et par les attaques imprévues des garnisons de Roustchouk et de Giurgewo.

Les batteries, que le général Roth avait fait établir sur la ligne d'investissement, étaient constamment exposées aux insultes des Turcs qui occupaient des hauteurs fortifiées en dehors de la place. Le général russe résolut d'enlever ces hauteurs, et il confia cette entreprise hardie et difficile au colonel Khomoutoff, qui l'exécuta heureusement dans la nuit du 4 au 5 septembre.

Un seul bataillon d'infanterie, soutenu par deux escadrons de hulans, se jeta tout à coup sur les avant-postes turcs, les culbuta et s'empara des hauteurs abandonnées presque sans combat par ceux qui auraient pu si aisément les défendre. Les Russes employèrent le reste de la nuit à se fortifier dans les positions qu'ils avaient occupées.

Le gouverneur de Silistrie, Mahmoud-Pacha, appréciait bien toute l'importance de ces positions qui dominaient le camp de siége : il essaya donc de les reprendre, dès la pointe du jour, en les faisant attaquer par un corps de cavalerie de deux à trois mille hommes. Ils furent arrêtés



par les tirailleurs et repoussés par les hulans. Mais ils ne s'étaient repliés sur la ville que pour y prendre du renfort et ils revinrent au combat, deux fois plus nombreux, avec de l'artillerie, et soutenus par le feu de la place.

Les Russes commençaient à plier : c'était une feinte pour attirer l'ennemi sous le canon de leurs retranchements. La cavalerie turque se croyait déjà maîtresse des hauteurs; elle recula devant un feu terrible de mitraille, tandis que le colonel Khomoutoff, dont le détachement s'était augmenté aussi de plusieurs compagnies d'infanterie et de deux escadrons de hulans, attaquait de front les Turcs, que le major Drouganoff chargeait vigoureusement par derrière avec deux compagnies de chasseurs à cheval.

Les Turcs firent d'abord assez bonne contenance, mais, assaillis et pressés de tous côtés à la fois, ils lâchèrent pied et voulurent se réfugier dans la ville, dont les portes se fermèrent devant les fuyards, pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer avec eux. C'est ainsi que beaucoup de ces fuyards étaient restés prisonniers des Russes, après avoir laissé plus de six cents morts sur le champ de bataille.

L'armée russe n'avait perdu que soixante-douze hommes, mais elle avait trois cent douze blessés, au nombre desquels se trouvaient le colonel Khomoutoff et la plupart des officiers, qui s'étaient distingués dans cette brillante affaire par leur intrépidité et leur bravoure.

Le général Roth n'avait pas donné aux assiégés le temps de se remettre de leur terreur et de diriger une nouvelle attaque contre les collines dont les Russes étaient maîtres : il avait fait construire, sur ces collines, deux formidables redoutes qui furent armées de pièces de gros calibre et qui ne cessaient de tirer sur la ville où elles allumèrent de nombreux incendies, pendant que les deuxième et troisième



escadres de la flottille du Don, sous les ordres du contre-amiral Zavadowsky, fermaient des deux côtés le cours du Danube devant Silistrie et canonnaient nuit et jour les fortifications du port.

Les travaux de siége de Varna, conduits par Pérowsky, d'après le plan du général Menchikoff, étaient assez avancés, pour qu'on pût prévoir le moment où il serait possible de livrer l'assaut; mais l'empereur espérait que la place se rendrait auparavant, car il eût voulu, pour éviter l'effusion du sang, n'en pas venir à cette redoutable extrémité.

Les quatre bastions, contre lesquels les batteries de brèche tonnaient nuit et jour depuis trois semaines, n'étaient plus qu'un monceau de ruines; leur feu même paraissait éteint, car à peine si de loin en loin un mortier placé derrière la courtine lançait au hasard quelque projectile contre les travailleurs qui s'approchaient de plus en plus du glacis. Les vaisseaux de l'escadre allaient à tour de rôle s'embosser devant l'entrée du port et canonner les remparts qui ne répondaient plus même à ce feu intermittent.

Tous les matins, l'empereur, qui avait passé la nuit à bord de la *Ville de Paris*, revenait passer la journée dans son camp, et il retournait le soir à son quartier-général, quel que fût l'état de la mer, qui rendait souvent cette traversée fort dangereuse. Mais il ne semblait pas même s'en apercevoir et il se plaignait seulement des retards que le mauvais temps avait apportés à son arrivée matinale.

Dans la nuit du 12 septembre, la place, dont le feu s'était tu depuis plusieurs nuits, fit entendre tout à coup une vive canonnade, qui, quoique dirigée contre les tranchées, avait certainement pour objet d'avertir au loin les troupes turques qui se préparaient à lui porter secours.



Deux jours auparavant, en effet, un corps de quatre mille hommes était venu fondre sur Pravodi, occupé par le lieutenant-général prince Madatoff, qui cernait la place au sud, mais cette attaque sérieuse et bien combinée n'avait pas eu d'autres résultats que de prévenir les généraux russes qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes.

On avait appris, en effet, qu'Omer-Vrione était en marche pour faire lever le siége de Varna.

Cette place, malgré le délabrement de ses murailles, pouvait encore résister longtemps; elle avait été pourvue de vivres pour plusieurs mois; sa garnison, qui n'avait perdu que trois ou quatre mille hommes, en comptait plus de dix mille, pleins d'ardeur et de confiance.

Malheureusement, les deux chefs militaires qui se partageaient le commandement dans la ville assiégée, le capitan-pacha Izzet-Mehemet et Ioussouf-Pacha, étaient divisés entre eux par un conflit perpétuel d'autorité, comme par une divergence complète de vues et de projets : Ioussouf-Pacha, chef d'une partie des troupes albanaises auxiliaires de la garnison, ne se montrait pas éloigné d'accepter une capitulation ; le capitan-pacha, gouverneur nominatif de la forteresse, semblait déterminé à la défendre jusqu'à la dernière extrémité et à s'ensevelir sous les débris de ses remparts.

L'empereur, en prévision de l'approche d'une armée de secours ou d'un corps de ravitaillement envoyé du camp d'Andrinople où était toujours le grand-vizir, avait eu l'idée, aussitôt après son retour d'Odessa, de fortifier, du côté de Bourgas, la ligne d'investissement sur les bords du lac de Divno. Un détachement des chasseurs de la garde et de la ligne, sous les ordres de l'aide de camp général Golovine, s'était montré sur les hauteurs du cap Galata (12 septembre) et en avait pris possession, sans rencontrer d'obstacle,



grâce à l'appui que la flotte lui prêtait en faisant débarquer de l'artillerie de siége sur le point où le général Golovine avait ordre de s'établir pour couper définitivement toute communication entre Varna et Bourgas.

L'apparition des troupes russes sur le cap Galata, qui jusqu'alors avait été libre et ouvert aux communications d'Andrinople avec la ville assiégée, devait produire parmi les défenseurs de Varna une pénible impression de découragement, car c'était du côté de Bourgas qu'ils attendaient et recevaient un envoi continuel de vivres et de munitions.

Le lendemain du jour où le général Golovine s'était mis à cheval sur la route de Bourgas, la garnison avait fait mine de le déloger ou plutôt de l'inquiéter, au moyen d'une sortie de quatre à cinq cents cavaliers, qui l'eussent attiré sans doute dans une embuscade; Golovine resta dans ses lignes et se débarrassa de l'ennemi avec quelques coups de canon.

Le jour même où le détachement de Golovine s'établissait sur le cap de Galata, l'empereur faisait enlever sous ses yeux la dernière redoute que les Turcs eussent conservée au milieu des ouvrages russes. Vers midi, le feu continu, dirigé contre cette redoute depuis le matin, cessa subitement : à un signal donné, trois cents hommes du régiment de Simbirsk, ayant à leur tête le capitaine Schouljenko, s'élancèrent sur la redoute, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient, et s'en rendirent maîtres, sans brûler une amorce.

Le lendemain, l'ennemi voulut avoir sa revanche, et il tenta une sortie pour détruire les travaux des assiégeants, qui le rejetèrent dans la place l'épée dans les reins et qui s'emparèrent des logements, qu'il avait encore en dehors de la forteresse, et où il s'était maintenu avec une féroce énergie au milieu des cadavres amoncelés de ses plus braves



soldats. Le combat avait été opiniâtre; les treizième et quatorzième régiments de chasseurs y éprouvèrent des pertes notables, et le général Pérowsky y fut blessé d'un coup de feu. Cette blessure, par bonheur, était sans gravité, et il put continuer à s'occuper des opérations du siége qui paraissait tirer à sa fin.

La tranchée avait atteint le glacis de la place; les mines destinées à faire sauter la contrescarpe étaient chargées : on y mit le feu au point du jour, le 13 septembre, dès que l'empereur fut arrivé au camp et eut pris place sur les hauteurs, avec son état-major et le général Worontzoff, pour juger de l'effet produit par l'explosion.

Les débris de la contrescarpe, en face du bastion du nord le plus rapproché de la mer, comblèrent le fossé et formèmèrent un chemin praticable pour parvenir à la brèche déjà presque ouverte dans le bastion. Le général Pérowsky, le bras en écharpe, indiquait à l'empereur les dispositions qu'on devait faire immédiatement, afin de lancer sur la brèche les colonnes d'assaut; mais Nicolas se refusait absolument à prendre de vive force Varna, qui, disait-il, avait déjà coûté trop de sang : il fit sommer la garnison de se rendre.

Le parlementaire, qu'il envoya dans la matinée du 14 septembre, fut conduit devant le gouverneur Izzet-Mehemet-Pacha, qui lui fit bon accueil et qui sembla prêter l'oreille aux propositions de l'empereur. Un armistice ayant été conclu sur-le-champ, le feu cessa complétement de part et d'autre; mais l'espoir d'une capitulation immédiate ne tarda pas à s'évanouir, dès l'ouverture des pourparlers entre les envoyés de l'empereur et le capitan-pacha, qui ne cherchait que des faux-fuyants et des moyens dilatoires pour ajourner la reddition de la place.

On pouvait deviner que le gouverneur de Varna n'avait pas d'autre but que de gagner le plus de temps possible en prolongeant les négociations. Le lendemain même, il fut mis en demeure de prendre un parti sur-le-champ, dans une entrevue qu'il avait été forcé d'accepter avec l'amiral Greig, à bord du vaisseau *l'Impératrice-Marie*.

L'amiral lui déclara, avec une franchise toute militaire, qu'on n'était pas dupe de ses subterfuges et de ses finasseries : « Dans une heure, lui dit-il sèchement, si vous n'avez pas accepté les conditions généreuses que daigne vous accorder mon auguste maître, le siége continuera. »

Izzet-Mehemet-Pacha ne répondit rien et prit congé de l'amiral. Aussitôt qu'il fut rentré dans la place, il donna l'ordre d'arborer tous les drapeaux et les étendards turcs sur les murs démantelés et de tirer un coup de canon pour annoncer la fin de l'armistice.

Le même jour où le capitan-pacha, suivant les expressions d'un bulletin officiel de Constantinople, amusait les Russes par des négociations illusoires, on annonçait que le grand-vizir se préparait à venir attaquer avec trente mille Albanais l'empereur de Russie devant Varna, et que, d'un jour à l'autre, Omer-Vrione, à la tête de six à huit mille hommes sortis de Schumla, entrerait dans la ville assiégée.

Ce même jour aussi, par une étrange coïncidence, le sultan Mahmoud s'était transporté, de sa personne, avec le *sandjak-schérif*, grand étendard de l'empire, dans le camp de réserve qu'il avait fait établir et fortifier à Ramisch-Tchifflick, aux portes de Constantinople.

Cette cérémonie militaire et religieuse, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire, semblait annoncer que le grand-seigneur voulait lui-même prendre part à la guerre sainte et qu'il se mettrait à la tête des fidèles, en déployant



le grand étendard de l'empire. Il ne s'occupa dans son camp de Ramisch-Tchifflick, il est vrai, que de faire manœuvrer ses troupes et de les passer en revue, mais il parlait sans cesse de se rendre au camp d'Andrinople et d'aller lui-même au secours de Varna.

Le siége avait recommencé avec un redoublement d'activité; les travaux des tranchées étaient poussés plus vigoureusement que jamais par les sapeurs de la garde, car la place pouvait encore tenir longtemps : les brèches avaient été réparées, et la garnison, qui n'avait rien perdu de son énergie, élevait sans cesse de nouveaux ouvrages sous le feu des batteries russes.

Ces batteries, dont le feu ne s'arrêta plus pendant vingt-cinq jours consécutifs, foudroyaient la partie septentrionale de la ville, sans rendre plus critique la situation des assiégés, qui n'auraient eu à craindre qu'un assaut et qui attendaient, derrière les ruines de leurs bastions, l'arrivée d'une armée de secours.

La partie méridionale de Varna n'avait presque pas souffert jusqu'alors et ses communications étaient restées faciles, sinon tout à fait libres, de ce côté-là. Mais les grosses pièces d'artillerie, que l'aide de camp général Golovine avait fait braquer sur son front d'attaque, au sommet des collines qui descendent du cap Galata, eurent bientôt détruit tous les ouvrages de défense et porté dans l'enceinte de la forteresse l'incendie et la dévastation.

Les assiégés se tenaient renfermés et répondaient à peine à la canonnade; on ne savait ce qui se passait chez eux, que par des transfuges qui étaient, disait-on, envoyés au camp russe par Ioussouf-Pacha et qui annonçaient que la place serait obligée de se rendre à discrétion si elle n'était pas secourue avant la fin du mois de septembre.



CVI

Le matin du 16 septembre, le bruit courut dans la ville assiégée que les Russes étaient maîtres de Schumla, quand les batteries de siége se turent tout à coup pour ne pas interrompre une salve de cent coups de canon, qui furent tirés en signe de réjouissance par le vaisseau *la Ville de Paris*, où flottait toujours le pavillon impérial.

Cette salve était accompagnée des fanfares de toutes les musiques de la flotte et de l'armée de siége. Peu s'en fallut que la capitulation de Varna n'eût lieu immédiatement, sous l'influence de la première impression de stupeur.

Ce n'était pas Schumla qui venait de tomber au pouvoir des Russes, c'était l'imprenable forteresse d'Akhaltsykh, que le général Paskewitch d'Érivan avait prise d'assaut, après avoir remporté une victoire éclatante sur les pachas de Kars et d'Erzeroum. Le lieutenant-colonel Youdine, un des aides de camp de Paskewitch, avait apporté, la nuit même, à l'empereur, cette grande nouvelle, avec les clefs de la citadelle de cette place-forte, qu'on avait toujours considérée comme le boulevard de l'Anatolie.

Après la prise d'Akhatkalali et la jonction des réserves qu'il reçut de la Géorgie, Paskewitch s'était mis en marche



contre Akhaltsykh, avec un armée excellente, mais inférieure en nombre à celle que les pachas de Kars et d'Erzeroum avait réunie pour se porter à sa rencontre.

La route que Paskewitch devait tenir à travers les montagnes, pendant vingt-cinq werstes, ne semblait pas praticable : il fallait gravir des pentes escarpées et descendre dans des gorges profondes, en suivant des sentiers étroits à peine tracés au milieu d'épaisses forêts.

Le général-major Mourawieff était parti, trois jours d'avance, avec des compagnies de pionniers, afin de préparer les voies, autant que possible, pour le passage des chevaux et de l'artillerie. On fut obligé de hisser à force de bras les canons détachés de leurs affûts et de les faire glisser avec des cordes le long des ravines jusqu'au fond des vallées. La persévérance du soldat triompha de ces obstacles qu'on pouvait croire insurmontables.

Le 16 août, la majeure partie du corps d'armée, que Paskewitch commandait en personne, atteignit enfin, avec son artillerie et ses bagages, un gué de la Koura, rivière rapide et dangereuse qu'il eût été impossible de passer dans la saison des grandes eaux. On aperçut alors, de l'autre côté du fleuve, un détachement ennemi, qui n'était point assez fort pour s'opposer au passage de l'armée russe, mais qui se préparait cependant à la harceler si elle continuait de marcher en avant.

Paskewitch ne jugea pas prudent d'attendre l'arrivée de deux régiments, que le général-major Popoff avait conduits par une route non moins difficile en s'engageant dans le défilé de Berjom, et qui se trouvaient encore à deux journées de marche en arrière, sous le canon du fort d'Atzkvéri : il résolut de traverser la Koura sans délai et d'aller immédiatement prendre position devant Akhaltsykh.



Le passage s'effectua en bon ordre, malgré le feu de l'ennemi, auquel le général russe ne voulut pas répondre, car il avait hâte de mettre ses bagages à l'abri d'un coup de main et d'établir ses troupes dans un bon campement où elles pourraient rester, quelques heures au moins, en sûreté.

La chaleur était excessive, et les hommes ainsi que les chevaux succombaient à la fatigue. On fit halte à trois werstes au delà du fleuve et l'on se disposait à camper jusqu'au soir dans cet endroit qui paraissait bien choisi pour n'avoir à craindre aucune insulte. Mais les Turcs s'imaginèrent que les Russes fuyaient le combat et reconnaissaient eux-mêmes l'insuffisance de leurs forces; l'audace de cette soldatesque à demi barbare s'en accrut à tel point, que des nuées de cavaliers, qui grossissaient sans cesse, se montrèrent de tous côtés et semblaient prêtes à s'abattre sur le camp russe, dans lequel leurs balles et leurs flèches avaient déjà tué du monde.

Paskewitch donna ordre de lever le camp, et l'artillerie à cheval, lancée au grand trot sur ces troupes irrégulières, les eut bientôt balayées.

L'armée continua son mouvement vers la partie occidentale d'Akhaltsykh et ne s'arrêta qu'à une portée de canon de la place. Aussitôt le camp de siége fut assis sur les hauteurs que l'armée occupait, des retranchements furent tracés, une redoute fut ébauchée, et, dans l'espace de deux heures, toutes les troupes se virent établies dans leurs lignes.

Il était six heures du soir. Les hauteurs voisines, qui faisaient face à celles où les Russes avaient pris position, se couvraient d'une multitude de fantassins et de cavaliers musulmans, qui n'attendirent pas même qu'ils fussent rassemblés, pour fondre sur l'aile droite du corps d'armée de



Paskewitch : ils n'en voulaient évidemment qu'aux bagages, mais ils furent vivement repoussés par trois bataillons d'infanterie.

Le noyau des assaillants ne tarda pas à se reformer, et, cette fois, ils obéirent à certaine disposition militaire, en essayant de tourner simultanément les deux ailes de l'armée russe. Ils étaient bien au nombre de dix mille hommes, mais ils furent reçus partout à la baïonnette, et il ne fallut que quelques charges de cavalerie pour les contraindre à se retirer, en laissant deux à trois cents morts sur le terrain et quelques drapeaux dans les mains des vainqueurs.

Pendant la nuit, le général Paskewitch fortifia sa position, acheva ses retranchements, éleva plusieurs redoutes, et dressa une batterie de huit gros canons qui commencèrent dès le lendemain à tirer sur la ville.

Mais cette forteresse, bâtie comme un nid d'aigles sur des rochers presque inaccessibles, était défendue par une double haie de palissades, par des ouvrages taillés dans le roc vif, par une nombreuse artillerie braquée sur trois gradins, et par toutes ses maisons crénelées, percées de meurtrières et armées comme autant de citadelles. La garnison se composait de dix mille bandits de toutes nations, qu'on avait enrôlés pour venir en ajde à la population sauvage et belliqueuse qui, jusqu'aux femmes et aux enfants, participait à la défense de la place.

Il y avait, en outre, autour d'Akhaltsykh, quatre petits camps retranchés, où les pachas Mustapha et Kios-Mehemet s'étaient logés avec plus de vingt-huit mille hommes de cavalerie et quinze pièces d'artillerie de campagne.

Le général Paskewitch jugea bien, du premier coup d'œil, qu'il ne pouvait faire le siége d'Akhaltsykh, avant d'avoir battu et dispersé cette armée mobile, qui d'ailleurs mena-



çait d'intercepter ses communications avec l'Iméréthie et la Géorgie.

Le général-major Popoff était enfin arrivé, avec son détachement, épuisé de fatigue, après avoir passé sous le canon d'Atzkvéri et tenu tête à une sortie de la garnison de cette forteresse. Les forces que Paskewitch pouvait mettre en ligne contre les pachas de Kars et d'Erzeroum, ne s'élevaient pas à plus de quinze mille hommes. Encore, fallait-il laisser au camp de siége assez de troupes pour le mettre à l'abri d'une attaque. Le général-major Mourawieff fut donc chargé de garder, avec cinq bataillons, le camp et les batteries, pendant l'expédition du général en chef.

Paskewitch emmenait huit bataillons et toute sa cavalerie, avec vingt-cinq pièces de canon. Il partit au milieu de la nuit, en s'aventurant dans des chemins presque impraticables, pour tourner la ville assiégée et venir tomber à l'improviste sur les quatre camps retranchés, où les deux pachas, Mustapha et Kios-Mehemet, s'étaient solidement établis, de manière à donner la main aux défenseurs d'Akhaltsykh.

Le mouvement des Russes avait été signalé : les deux pachas eurent le temps de se préparer à y faire face; ils avertirent la garnison, qui sortit de la ville avec des canons et vint se joindre à leurs troupes massées sur les hauteurs en avant des camps retranchés.

Au lever du soleil, Paskewitch vit se déployer en face de lui une armée de trente à quarante mille hommes, appuyée d'une bonne et nombreuse artillerie. Il n'eut pas un moment la pensée de battre en retraite; sa position n'était pas favorable pour commencer le combat; il avait à sa droite, et sur son front de bataille, des ravins profonds qui l'empêchaient d'aborder l'ennemi. Il jugea sur-le-champ qu'il

devait s'appliquer à disséminer autant que possible les forces turques et à les éloigner de la ville où elles trouveraient des auxiliaires et, au besoin, un point d'appui assuré. Il fit donc la démonstration de se porter, par un mouvement demi-circulaire, sur les quatre campements que les Turcs avaient abandonnés pour prendre position entre la ville et ces camps retranchés.

Les Russes avaient l'air de refuser la bataille qui leur était offerte. Alors, l'infanterie ennemie attaqua leur centre ; la cavalerie, leur aile droite et leurs derrières, pendant que quelques pièces d'artillerie à cheval, parfaitement servies, protégeaient cette double attaque par un feu croisé bien nourri.

Le général-major Popoff se mit à la tête des grenadiers de Kherson et soutint avec vigueur plusieurs charges de cavalerie, qui venaient se briser contre ses baïonnettes, pendant qu'un bataillon de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Miklachewsky, repoussait, sans se laisser entamer, les attaques toujours renaissantes de l'infanterie turque.

Le nombre des assaillants augmentant et menaçant d'envelopper le deuxième bataillon des grenadiers de Kherson, que commandait le lieutenant-colonel Hoffmann, Paskewitch envoya, en toute hâte, le lieutenant-major baron Osten-Sacken, avec trois compagnies des carabiniers d'Érivan et deux pièces d'artillerie à cheval des Cosaques du Don. Ces deux pièces d'artillerie furent manœuvrées si habilement par le lieutenant Kroupenikoff, qu'elles jetèrent le trouble parmi les masses qui écrasaient l'arrière-garde du corps d'armée; les carabiniers d'Érivan achevèrent de refouler, à la baïonnette, cette multitude d'ennemis, qui suppléaient, par une bravoure et une opiniâtreté sans égales, au défaut

d'organisation et de tactique militaires. Ils durent pourtant laisser deux drapeaux au pouvoir des carabiniers d'Érivan.

Les Turcs n'avaient pas encore eu des craintes sérieuses pour leurs camps, qui restaient presque sans défense; mais ils comprirent que ces camps pouvaient courir le danger d'être enlevés, quand ils virent la cavalerie russe se diriger de ce côté-là, sous la protection de l'artillerie que Paskewitch avait fait placer sur le front de sa position : ils essayèrent d'abord d'arrêter la cavalerie ennemie, par un feu d'artillerie, qui lui fit éprouver des pertes, sans suspendre sa marche; alors, ils lancèrent leur cavalerie contre celle qui se portait sur les trois camps les plus éloignés de la ville : les Tartares, les hulans et les dragons firent face aux cavaliers turcs et les ramenèrent en désordre, à trois reprises, jusque sous le feu de l'artillerie à cheval des Cosaques du Don, qui les foudroyait à mitraille.

Paskewitch avait enfin réussi, par cette adroite manœuvre, à écarter de la ville le gros de l'armée turque et à la disperser dans un rayon de dix werstes.

Pendant ce temps-là, le général-major Mourawieff, à qui le général en chef avait donné l'ordre de détourner l'attention des assiégés, s'il était possible, et de les empêcher de mettre à profit son absence, s'aperçut que le premier camp, le plus important des trois et le plus rapproché d'Akhaltsykh, semblait à peine gardé, sans doute parce qu'il se défendait lui-même par sa forte position, entourée de retranchements qui communiquaient avec ceux des faubourgs de la ville. Il prit avec lui deux bataillons, et il s'en alla, sans tirer un coup de fusil, occuper, au-dessus de ce camp, une hauteur qui dominait Akhaltsykh même, et qui n'é-



tait défendue que par deux bastions en bois, en ce moment dégarnis de troupes.

Paskewitch remarqua le mouvement du général-major Mourawieff, lequel n'avait pas d'autre but que d'inquiéter les assiégés et de les forcer à rappeler la garnison dans leurs murs; Paskewitch conçut le projet de s'emparer d'abord de ce camp retranché, pendant que l'ennemi ne songeait qu'à secourir les trois autres, qui n'étaient pas encore attaqués. Il forma aussitôt deux colonnes, l'une destinée à seconder le mouvement de Mourawieff et à s'établir sur la hauteur qui était déjà occupée, mais dont il fallait enlever les retranchements, tandis que l'autre colonne couvrirait cette attaque et arrêterait le principal corps de l'armée turque.

Le général-major Korolkoff, à qui était confié le commandement de la colonne d'attaque, se mit à la tête d'un régiment de chasseurs et s'avança jusqu'à portée de fusil des retranchements qu'il devait emporter d'assaut; le général-major Guillensmidt avait disposé en batterie, le long de la ligne des tirailleurs, douze pièces de canon qui faisaient pleuvoir la mitraille sur les Turcs accourant pour défendre leurs positions.

Le régiment d'infanterie de Schirvan et un bataillon de pionniers étaient échelonnés derrière l'artillerie et n'attendaient qu'un signal. Le général-major Korolkoff donna ce signal, en criant à ses chasseurs : *Hurrah! enfants, aux batteries!* et en s'élançant, à leur tête, dans les retranchements du camp turc : il tomba frappé de deux balles, mais ses soldats étaient maîtres de ces retranchements et en chassaient, à coups de baïonnette, les Turcs, qu'ils poursuivirent jusque sous les murs des faubourgs de la ville.

Le camp tout entier resta en leur pouvoir, avec quatre canons et sept drapeaux, et ils y tuèrent la moitié des hommes qui essayaient de s'y maintenir, en attendant des secours qu'on ne leur envoya pas.

Quand le drapeau russe fut arboré sur les bastions du camp retranché, que la colonne d'attaque venait d'enlever, la consternation se répandit à la fois dans la ville et dans l'armée turque. Celle-ci, repoussée par la colonne d'Osten-Sacken, se repliait tumultueusement, et sans combattre, sur les trois autres camps où elle cherchait un refuge; mais déjà la cavalerie cosaque et tartare pénétrait dans le second camp, et la cavalerie régulière dans le troisième.

Les Turcs tentèrent de se reformer sur des hauteurs, situées en arrière du troisième camp, pour sauver au moins le quatrième, qui n'avait pas encore été attaqué; mais leurs masses indisciplinées furent culbutées par la cavalerie russe, et poursuivies à coups de sabre et de lance, pendant l'espace de trente werstes, tandis que l'infanterie victorieuse se saisissait du quatrième camp, presque sans combattre, et y faisait cinq cents prisonniers, en s'emparant d'un drapeau et de cinq canons.

Cinq mille hommes de la garnison étaient parvenus à rentrer dans Akhaltsykh, entraînant avec eux Kios-Mehemet, qu'une grave blessure avait empêché de fuir avec le pacha d'Erzeroum et le reste de leurs troupes, qui s'étaient dispersées, à travers les bois et les rochers, dans la direction d'Ardaghane.

L'ennemi avait eu deux mille cinq cents morts; la perte des Russes s'élevait à plus de quatre cents hommes tués ou blessés, au nombre desquels on comptait trente et un officiers et le brave général-major Korolkoff.



Cette grande bataille n'avait pas duré moins de douze heures, pendant lesquelles l'armée russe, qui fit des prodiges de valeur, eut non-seulement à lutter contre un ennemi cinq fois supérieur en nombre et d'un courage intrépide, mais encore à supporter toutes les souffrances de la faim et de la soif, sous les feux d'un soleil brûlant. La forteresse d'Akhaltsykh n'était pas prise et pouvait soutenir un long siége, mais elle n'avait plus de secours à espérer, car il eût été impossible de rallier les auxiliaires que les deux pachas avaient amenés sous les murs de la ville, et qui s'étaient dispersés de toutes parts, en abandonnant leurs parcs d'artillerie, leurs munitions de guerre et leurs magasins de grains.

Le général Paskewitch savait bien qu'il avait affaire à un ennemi qui fermerait l'oreille à toute proposition honorable et avantageuse de capitulation ; il ne chercha donc pas à lui faire mettre bas les armes, mais, comme il avait hâte de profiter de l'immense effet moral que sa victoire devait produire sur les populations de la Turquie asiatique, il poussa les opérations du siége avec une ardeur infatigable : ses batteries tonnaient nuit et jour contre les murailles de la ville, qui lui répondait à peine et qui semblait le braver.

Mais une brèche avait été ouverte dans le corps de la place ; on ne se donna pas le temps d'agrandir cette brèche et de la rendre praticable. Le 27 août, au point du jour, tout était prêt pour l'assaut ; le régiment d'infanterie de Schirvan pénétra dans la place, par la brèche, sans tirer un coup de fusil, mais en perdant le tiers de son monde ; un bataillon de pionniers, qui le suivait, ne fut pas plutôt arrivé dans la ville, avec deux pièces de canon et un obusier de montagne hissés à force de bras, au milieu de la fusil-



lade, qu'il construisit des abris et des retranchements sous le feu des assiégés, qui lui tuaient à bout portant presque tous ses officiers; les grenadiers de Kherson et le quarante-deuxième régiment de chasseurs entrèrent ensuite.

La place était prise, mais elle ne s'était pas encore soumise. Il fallut faire le siége de chaque rue et de chaque maison : les habitants et la garnison soutenaient une lutte désespérée et refusaient de se rendre ; deux à trois mille hommes furent passés au fil de l'épée; des femmes et des enfants périrent dans les flammes qui dévorèrent la moitié de la ville.

Une partie de la garnison s'était renfermée dans la citadelle avec le commandant de la place et paraissait vouloir s'y défendre à toute extrémité. Le général Paskewitch, qui avait fait de généreux efforts pour arrêter l'effusion du sang et les progrès de l'incendie, accorda aux défenseurs de la citadelle une capitulation, qu'ils n'eussent jamais acceptée, s'ils avaient eu assez de vivres et de munitions pour soutenir un nouveau siége.

La prise de cette place si forte, et qui pouvait être encore mieux fortifiée, allait servir de point d'appui à la domination russe dans les provinces conquises, qu'on devait dès lors considérer comme annexées à l'empire, puisqu'elles reliaient la Géorgie à l'Iméréthie et qu'elles mettaient Tiflis en communication directe avec la mer Noire.

C'était là le résultat le plus avantageux de la glorieuse campagne de Paskewitch, qui, sur les ruines même d'Akhaltsykh, adressa aux troupes, qu'il électrisait de son génie militaire et de sa bravoure, ce magnifique ordre du jour :

« Braves guerriers,

« Vous avez acquis, devant Kars et Akhaltsykh, des lau-



riers qui ne se flétriront jamais; vous vous êtes couverts d'une nouvelle gloire.

« En avant de Akhalkalaki, vous avez vu ouvert devant vous un sentier plein d'écueils et hérissé de difficultés, des rochers suspendus sur vos têtes, point de routes frayées sous vos pieds. Néanmoins, là où les chevaux et leurs conducteurs ne posaient qu'un pied tremblant, vous avez porté sur vos bras vigoureux les fardeaux les plus pesants, vous avez traîné de l'artillerie de siége, et vous avez paru devant Akhaltsykh, en signalant chacun de vos pas par une fermeté et un zèle héroïques.

« Je n'ai pas hésité à tenir tête avec vous à l'ennemi. Mon attente n'a pas été trompée : le 5 août (17, nouv. st.), vous avez anéanti ses phalanges, vous lui avez enlevé une place avantageuse de campement, et vous vous êtes préparés à le vaincre.

« Le 12 août (24, nouv. st.), vous avez porté vos armes dans son camp, au secours duquel sont accourus trente mille guerriers déterminés. Pour vous, qui étiez trois fois moins nombreux, vous avez paru intrépidement devant eux; vous avez combattu quatorze heures, sans relâche, avec des adversaires acharnés : au milieu de tant d'obstacles, vous avez, avec une bravoure héroïque qui a déconcerté l'ennemi, emporté son camp retranché et planté le drapeau de la victoire au milieu de ses retranchements. C'est à vous, généreux frères d'armes, que sont dus les trophées de cette journée : dix canons, douze drapeaux, quatre camps fortifiés, toutes les provisions de l'ennemi; votre glaive a immolé trois mille Turcs sur le champ de bataille.

« Il ne vous a fallu que quatre jours, sous le feu le plus vif de l'ennemi, pour achever les travaux du siége;



vous avez repoussé les sorties, et enfin, le 15 août (27, nouv. st.), vous avez donné l'assaut avec autant de joie que de courage. Akhaltsykh, réputé si longtemps imprenable, fameux par la violence sanguinaire de ses habitants, et défendu par quinze mille hommes, est maintenant, après treize heures d'assaut, soumis à vos armes. La plus opiniâtre résistance, l'obstination désespérée de ses défenseurs se jetant devant la mort, tout a cédé à votre courage héroïque.

« Braves guerriers, chaque pas vous a coûté des flots de sang, mais chacun de vos pas a été marqué par des succès et par les pertes de l'ennemi. Dans cette journée, vous avez enlevé cinq drapeaux, soixante-dix canons, et vous avez fait mordre la poussière à plus de cinq mille ennemis. Je vous exprime ma vive reconnaissance, mes braves compagnons d'armes ! Dans le cours d'une carrière de vingt-deux ans que j'ai déjà parcourue, j'ai vu beaucoup de courageuses armées ; mais je n'en ai pas vu de plus braves dans l'action, de plus patientes dans les fatigues de la guerre. Je m'estimerai heureux de pouvoir attester, devant notre juste et magnanime empereur, vos brillants faits d'armes, dont le souvenir passera à la postérité la plus reculée.

« Braves guerriers ! honneur et gloire à vous ! »



CVII

En recevant ces importantes nouvelles de son armée du Caucase, l'empereur ne pouvait présumer que la ville de Varna prolongeât longtemps une résistance, qui devenait tous les jours plus passive et moins énergique, car les secours qu'on annonçait depuis plusieurs jours n'avaient pas encore paru, et l'on avait tout lieu de croire qu'ils seraient arrêtés sur la route de Pravodi et sur la route de Schumla par les corps détachés que le général Worontzoff avait fait marcher à leur rencontre.

Ce jour-là même, l'empereur reçut de Ioussouf-Pacha, qui commandait une partie de la garnison, un message secret, dans lequel ce général turc manifestait l'intention de capituler, malgré le gouverneur de Varna, si la place n'était pas secourue dans douze jours. D'après cet avis particulier et sur la foi d'autres renseignements non moins explicites, Nicolas était fondé à croire qu'il serait maître de Varna dans un délai qu'on pouvait fixer à deux ou trois semaines.

Il avait résolu de quitter l'armée et de retourner à Saint-Pétersbourg, aussitôt après ce grand événement militaire



qui terminerait peut-être la guerre et qui dans tous les cas devait clore avec éclat la campagne.

Il ne pouvait se dissimuler que le siége de Schumla et celui de Silistrie ne fussent désormais bien éloignés d'un heureux dénoûment; que les troupes, qui assiégeaient ces deux places, n'eussent besoin de renforts considérables, et que l'armée russe, pour continuer ses opérations au delà des Balkans, devait être portée à deux cent cinquante mille hommes. Il fallait donc immédiatement se préparer à une nouvelle campagne, qui serait décisive, si la Turquie, conseillée et encouragée sous main par l'Autriche et d'autres puissances, se refusait à toute transaction conciliatoire.

Ce n'était pas là le seul et le plus impérieux motif qui rappelait l'empereur dans sa capitale : des lettres confidentielles, que lui avait adressées sur son invitation le médecin de l'impératrice-mère, ne le rassuraient pas sur l'état de santé de cette princesse, qui semblait tombée dans une espèce de marasme et qui paraissait affectée d'une véritable hypocondrie. Était-ce à l'absence prolongée de l'empereur et de l'impératrice, qu'on devait attribuer cette disposition chagrine et morose de l'impératrice-mère? Quoi qu'il en fût, ces symptômes inquiétants, dont la cause échappait à la médecine, se trouvaient accompagnés d'un affaiblissement graduel et d'une altération sensible dans tout l'organisme de la malade.

L'impératrice Marie cependant n'avait pas laissé percer, dans sa correspondance particulière avec l'empereur, la moindre préoccupation à l'endroit de sa propre santé; elle n'était préoccupée que de la santé de son auguste fils; elle lui adressait à cet égard les plus tendres recommandations, car elle n'ignorait pas que les maladies épidémiques avaient fait et faisaient encore d'affreux ravages dans l'armée. Elle

le suppliait aussi de revenir, dès qu'il jugerait que son devoir, son intérêt et sa dignité ne mettraient plus obstacle à son retour.

Elle s'était, une seule fois, laissée aller à dévoiler le fond de sa pensée dans une lettre à l'impératrice Alexandra, en disant : « Je sais que mon fils est retenu par des nécessités de devoir et de position, que j'apprécie et que je respecte, en les maudissant; mais, vous, qui vous retient? Vous avez cessé de prendre les bains de mer, qui, Dieu soit loué, vous ont fait beaucoup de bien; nous approchons de la mauvaise saison et le séjour d'Odessa n'a plus rien de si agréable. Revenez donc et peut-être que, pour vous rejoindre, l'empereur reviendra aussi. Quant à moi, je lutte contre la nature, et je fais des efforts incroyables, à vous attendre. Qui sait si j'aurai assez de forces pour arriver jusque-là! Je ne demande plus autre chose à Dieu dans mes prières. »

Le grand-duc héritier, en écrivant à l'impératrice, ne lui avait pas caché que son auguste grand-mère était souvent indisposée et qu'on devait se préparer à la trouver bien changée : « C'est peut-être votre éloignement qui la désole, disait-il avec un sentiment exquis de naïve délicatesse, et qui lui fait un mal qu'elle ne peut plus supporter. »

L'impératrice Alexandra n'était pas moins impatiente d'embrasser son fils que de revoir sa belle-mère, et elle employait adroitement toute son influence pour décider l'empereur à rentrer avec elle en Russie.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'elle reçut une lettre de l'empereur, qui la priait de ne pas attendre à Odessa que les vents et les pluies de l'équinoxe d'automne eussent rendu le séjour de cette ville tout à fait insupportable; il

lui disait donc de se mettre en route à petites journées, et il lui promettait d'arriver, peu de jours après elle, à Saint-Pétersbourg; car, « avant la fin du mois, lui mandait-il, la ville de Varna sera prise et la campagne finie. »

L'impératrice n'obéit qu'à regret aux ordres de l'empereur, qu'elle laissait sur le territoire ennemi, au milieu de tous les dangers qui menaçaient sa précieuse tête ; elle lui répondit qu'elle partirait, selon ses désirs, le 9 septembre (21, nouv. st.), mais qu'elle le mettait en demeure de tenir scrupuleusement sa promesse, c'est-à-dire de la rejoindre à Saint-Pétersbourg, dans vingt jours au plus tard.

L'impératrice, en effet, avait annoncé immédiatement son départ. Elle reçut, à cette occasion, les ambassadeurs et les membres du corps diplomatique présents à Odessa; les autorités civiles et militaires de la ville furent admises à l'honneur de prendre congé de Sa Majesté : elle remercia tout le monde, avec une grâce charmante, de l'accueil qu'on lui avait fait et des excellents souvenirs qu'elle emporterait de sa résidence en Crimée; elle dit aux ambassadeurs, avec un aimable enjouement, qu'elle les rendrait responsables du temps que l'empereur passerait devant Varna, après qu'elle serait rentrée à Saint-Pétersbourg. Elle n'avait pas oublié de faire chanter un *Te Deum* solennel, en réjouissance de la prise d'Akhaltsykh ; elle remit au conseiller privé Bogdanowsky, gouverneur d'Odessa, le soin de célébrer, avec plus de solennité encore, la prise de Varna, qui ne pouvait tarder, dit-elle en souriant, puisqu'elle consentait à partir avant l'empereur.

Son départ fut un chagrin général pour la ville, où sa présence avait été un bonheur pour tous les habitants, qui se montraient fiers de la posséder parmi eux : « Odessa n'a plus rien à envier aux capitales, dit alors le lieute-



nant-général comte de Witt, puisqu'elle a aussi son impératrice. »

Ce fut le comte de Witt, commandant des colonies militaires du Midi, qui eut l'honneur de recevoir l'impératrice Alexandra, dans la visite qu'elle fit au lycée Richelieu, pour satisfaire à un désir que l'impératrice-mère lui avait exprimé, car l'impératrice Marie était restée protectrice de ce lycée, à la création duquel elle avait largement contribué, par des dons personnels, sous le règne d'Alexandre Ier.

L'impératrice s'était montrée fort satisfaite de l'ordre admirable, qu'elle remarqua dans ce bel établissement.

— Je rendrai compte de ce que j'ai vu à S. M. l'impératrice Marie, dit-elle au directeur, le conseiller d'Etat d'Orlay, et c'est elle-même qui se chargera de vous remercier des soins que vous apportez dans la direction de ce lycée, lequel porte un nom étranger, mais cher à la Russie, car M. le duc de Richelieu a été ministre de feu S. M. l'empereur Alexandre.

— Madame, répondit le comte de Witt, avec cet à-propos et cette finesse qui étaient le caractère particulier de son esprit, il y aura désormais deux dates principales dans l'histoire de notre lycée : celle de sa fondation, par les soins du duc de Richelieu, sous les auspices de S. M. l'impératrice-mère, et celle de la visite de Votre Majesté Impériale, qui daigne accorder à cet établissement son intérêt et sa protection.

L'impératrice Alexandra avait distribué, à l'occasion de son départ, une foule de présents à toutes les personnes de la ville, qu'elle avait distinguées d'une manière flatteuse pendant les quatre mois de son séjour. Elle fit remettre aussi au gouverneur d'Odessa une somme de quinze mille

roubles, destinée à être répartie entre les blessés à leur sortie de l'hôpital.

Enfin, le dimanche 21 septembre, à huit heures du matin, après avoir entendu la messe dans la cathédrale, elle se mit en route, avec toute sa suite, en se promettant de voyager le plus lentement possible, dans l'espoir que l'empereur pourrait la rejoindre.

— Je donnerais, disait-elle à la princesse Wolkonsky, je donnerais volontiers cent mille roubles à celui qui m'annoncerait tout à l'heure la prise de Varna!

Il ne fallait plus espérer une capitulation, car le gouverneur de Varna, Izzet-Mehemet-Pacha, avait reçu avis que des secours importants devaient lui arriver du camp d'Andrinople et du camp de Schumla.

Les travaux de siége continuaient donc aussi rapidement qu'on pouvait les pousser, à la fois, au nord et au midi de la place, où les bombes et les boulets causaient des dégâts matériels, sans aggraver la situation des assiégés; la garnison et les habitants armés avaient conservé toute leur ardeur et toutes leurs espérances, quoique la sape fût descendue dans les fossés, et qu'une large brèche eût été ouverte dans un bastion de la partie septentrionale. Une tour extérieure, qui s'appuyait sur les fortifications du bord de la mer, était pourtant occupée déjà par les Russes.

On avait appris, au quartier-général de l'empereur, qu'un corps de cavalerie turque, fort de cinq ou six mille hommes, et commandé par Alisch-Pacha, était sorti du camp d'Andrinople pour opérer une diversion au sud de Varna, et pour faire ensuite sa jonction avec le corps d'Omer-Vrione, parti de Schumla depuis plus de dix jours, mais suivi de près et souvent arrêté en chemin par



une brigade d'infanterie, que commandait le général prince Eugène de Wurtemberg.

Le général en chef comte de Worontzoff envoya en reconnaissance, au delà de la rivière de Kamtchik, une colonne d'infanterie et de cavalerie, précédée du régiment des chasseurs de la garde.

Les vedettes virent paraître l'ennemi, aux environs du village de Boulassik. Le terrain, couvert de broussailles et semé de cours d'eau, était défavorable au déploiement des troupes.

On vint dire tout à coup au colonel Zalowsky, Polonais d'origine, sous les ordres duquel marchait la colonne, que les forces musulmanes étaient trois ou quatre fois supérieures en nombre aux troupes qu'il commandait. Il se trouvait, en ce moment, à la tête de la colonne, avec les chasseurs de la garde : au lieu d'agir vivement et de charger contre les Turcs, il hésite, il perd un temps précieux, il se laisse déborder de tous côtés par la cavalerie turque, et il se décide alors à ordonner la retraite, qui n'était déjà plus possible.

Les chasseurs tournent bride ; le désordre se met dans leurs rangs ; la panique s'empare d'eux ; ils prennent la fuite, et ils entraînent dans leur déroute la cavalerie de la ligne, qui devait soutenir l'infanterie : celle-ci se trouve engagée seule contre un détachement considérable qui l'enveloppe ; elle est taillée en pièces ; il n'en échappe pas un seul homme.

Quelques pelotons de cavalerie russe essayent de se rallier et de faire face à l'ennemi, qui vient d'enlever un drapeau ; après un combat meurtrier, la cavalerie russe est forcée de céder au nombre, et cherche son salut dans la fuite. Plusieurs officiers du régiment des chasseurs de la

garde, les colonels Sarger et Busse, le général-major Hartong, avaient été tués, en s'efforçant de ramener les troupes au combat.

Alisch-Pacha, qui avait enlevé tous les équipages des Russes, et qui les fit brûler sur place, était d'abord si gonflé de son succès, qu'il voulait attaquer le camp de siége; mais il s'en abstint, par un retour de prudence, et il ne passa pas même le Kamtchik.

Lorsque l'empereur apprit cet échec, dont les bulletins turcs exagérèrent l'importance, il fut saisi d'indignation et de douleur. C'était la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, que des soldats russes avaient fui devant l'ennemi.

Il fit venir Zalowsky, l'accabla de reproches, lui ôta ses décorations, son grade de colonel, et lui ordonna de servir comme simple soldat dans un régiment de la ligne. Quant au régiment des chasseurs de la garde, lequel avait lâché pied vis-à-vis de l'ennemi, Nicolas ordonna au général Bistrom, qui avait longtemps commandé ce beau corps, de le dissoudre immédiatement et d'en répartir les hommes dans les treizième et quatorzième régiments des chasseurs de la ligne, pour leur donner les moyens, dit-il, de reconquérir sur le champ de bataille l'honneur qu'ils avaient perdu dans une honteuse défaite.

La dissolution du régiment des chasseurs de la garde eut lieu solennellement, en présence de toutes les troupes sous les armes : ce régiment était rassemblé pour la dernière fois. Le général Bistrom, les yeux remplis de larmes, lut à haute voix l'ordre du jour de l'empereur, et déclara, non sans une vive émotion, que le régiment était dissous. Les soldats, consternés de l'arrêt qui les frappait, se dépouillaient de leurs uniformes et venaient, l'un après l'au-



tre, dire adieu à leur drapeau, qu'ils baisaient en pleurant. Tous jurèrent de réparer bientôt leurs fautes, si on voulait les conduire à l'ennemi. Plusieurs officiers avaient brisé leurs épées plutôt que de les remettre au fourreau.

Alisch-Pacha, qui attendait des renforts que le grand-vizir ne lui envoyait pas du camp d'Andrinople, n'avait pas fait un pas en avant pour secourir Varna; il se retranchait dans la position qu'il avait occupée, en deçà du Kamtchik, au sud, à dix werstes de la ville assiégée. On savait qu'il attendait l'arrivée d'Omer-Vrione, pour agir conjointement avec ce général, qui avait sous ses ordres plus de huit mille hommes.

Worontzoff fut averti qu'un corps de cavalerie considérable, arrivant de Bourgas, se montrait en arrière du front d'attaque du général Golovine, et paraissait menacer les retranchements qui avaient été élevés dans cette direction pour protéger les batteries de siége. Aussitôt, le général en chef ordonna au général Bistrom de se porter de ce côté-là, avec des forces suffisantes, pour faire face à l'ennemi, et de prendre le commandement de toutes les troupes destinées à marcher contre Alisch-Pacha et Omer-Vrione, qui commençaient à manœuvrer d'intelligence sur la côte méridionale de la baie de Varna.

Les deux chefs turcs, au lieu de marcher en avant, s'étaient fait une ligne de défense, en occupant plusieurs villages abandonnés, et en les reliant, l'un à l'autre, par des ouvrages en terre et par des redoutes, afin de se créer un point d'appui pour le cas où leurs tentatives contre le camp de siége seraient repoussées. Ils ne pouvaient espérer de contraindre les Russes à se retirer de devant Varna; ils ne pouvaient pas même songer à soutenir la lutte sur un champ de bataille, mais ils se flattaient de pouvoir inquié-



ter et menacer les assiégeants, de manière à faire une diversion favorable aux assiégés et à retarder la prise de la ville, jusqu'à ce que le grand-vizir et Hussein-Pacha eussent réuni leurs forces pour venir faire lever le siége.

Alisch-Pacha et Omer-Vrione n'avaient pas ensemble plus de quinze ou vingt mille hommes, et ils savaient que les défenseurs de Varna étaient aux abois. Dans cette situation presque désespérée, c'eût été, de la part de l'armée de secours, courir à une perte certaine, que de vouloir prendre l'offensive.

Le général en chef russe, de son côté, avait le plus grand intérêt à déloger de leurs positions les Turcs, qui ne se sentaient pas capables de délivrer Varna, mais qui lui apportaient peut-être les moyens de prolonger sa résistance. L'empereur approuva le plan du comte de Worontzoff et ordonna de presser encore davantage les dernières opérations du siége, pendant que le général Bistrom tiendrait en haleine, par des attaques continuelles, le corps d'armée d'Alisch-Pacha et d'Omer-Vrione, et s'efforcerait de l'éloigner de la place.

On envoya donc, à la hâte, au général Bistrom, toutes les troupes qu'il fut possible de détacher de l'armée assiégeante.

L'aide de camp général Soukhozanet alla d'abord attaquer, par le flanc gauche, la position d'Omer-Vrione, avec deux brigades d'infanterie et de cavalerie de la garde, soutenues par deux compagnies d'artillerie : il s'empara du village de Hadji-Lassan-Lara, où les Turcs avaient établi leur camp, et il leur prit un drapeau, en les chassant, à coups de sabre, jusqu'aux avant-postes d'un autre camp fortifié. Soukhozanet s'établit, à son tour, dans le village qu'il avait enlevé à l'ennemi, et y fit exécuter des travaux



qui permettaient de le défendre contre un retour offensif des Turcs.

Le lendemain, 28 septembre, dans la soirée, il fut rejoint par un détachement d'infanterie, que commandait le général prince Eugène de Wurtemberg, qui n'avait pas cessé, depuis Schumla, de suivre, d'observer et de harceler la colonne d'Omer-Vrione, sans en venir aux mains avec elle, car un engagement décisif aurait pu tourner au désavantage des Russes, qui n'avaient pas alors de cavalerie à opposer à la cavalerie ottomane; mais, en approchant du camp de Varna, le prince Eugène de Wurtemberg avait vu arriver le vingtième régiment de chasseurs à cheval, qui n'était pas venu à temps pour empêcher Omer-Vrione de faire sa jonction avec Alisch-Pacha.

Le prince de Wurtemberg était impatient de rencontrer les Turcs et de retrouver l'occasion de les combattre; il n'avait donc pas hésité à se réunir au petit corps d'armée du général Bistrom, avec des soldats épuisés par les rudes épreuves du siége de Schumla, et plus encore par les fatigues et les privations d'une route pénible, à la poursuite d'Omer-Vrione.

Avant que le prince Eugène de Wurtemberg fût allé se mettre sous les ordres du général Bistrom, ce général avait repoussé une vigoureuse attaque des Turcs, qui essayèrent de reprendre le village de Hadji-Lassan-Lara et les positions qu'ils avaient perdues deux jours auparavant. Le combat n'avait pas duré moins de quatre heures, et l'ennemi, qui revenait toujours à la charge, avec un nouvel acharnement, n'avait lâché pied que devant les baïonnettes des chasseurs et des grenadiers de la garde, en laissant douze cents hommes sur le champ de bataille et deux drapeaux dans les mains des vainqueurs. Mais le succès de la

journée fut douloureusement compensé, du côté des Russes, par la mort du général Freitag et du colonel Zaïtzoff, tués en chargeant contre l'ennemi.

Les Turcs s'étaient retirés, après cet échec, dans leurs retranchements, et, quoiqu'ils eussent renoncé à donner la main à la garnison de Schumla en renouvelant leur attaque, ils ne paraissaient pas disposés à battre en retraite. Ils travaillaient, au contraire, à fortifier leurs positions par des ouvrages, derrière lesquels ils seraient à l'abri d'une surprise et d'un coup de main. C'était, en quelque sorte, une place de guerre qu'ils élevaient en face de Varna, comme pour mettre entre deux feux l'armée russe.

Le général Bistrom, pour obéir aux intentions de l'empereur, résolut d'attaquer l'ennemi dans ses positions et de le refouler le plus loin qu'il serait possible, en s'emparant de ses retranchements. Il fut donc convenu que, le 30 septembre, deux attaques auraient lieu à la fois contre les campements d'Omer-Vrione : l'une, qui ne devait être qu'une démonstration, sur l'aile droite des Turcs ; l'autre, qui était la véritable attaque, sur leur aile gauche.

Le terrain, qui séparait les lignes fortifiées des Russes de celles des Turcs, était coupé de ravins, couvert de broussailles, et tout à fait impraticable pour la cavalerie. Les Turcs n'y envoyèrent que des tirailleurs, qui firent un sanglant accueil à l'infanterie du prince de Wurtemberg, pendant que le général Bistrom simulait une attaque, qui ne pouvait être qu'une reconnaissance.

Le prince Eugène de Wurtemberg, voyant les difficultés presque inextricables du point d'attaque qu'il avait choisi, donna ordre de faire retraite, en bon ordre, sur les positions qu'occupait le général Soukhozanet ; mais cet ordre ne fut ni compris ni exécuté. Une partie de ses troupes

s'était jetée sur une redoute avancée, et l'avait emportée de vive force.

Le général-major Dournoff, dont la brigade avait obtenu ce premier avantage, au lieu de s'en contenter et de ramener à Hadji-Lassan-Lara les chasseurs qu'il commandait, s'élança, le premier, à leur tête, contre les retranchements des Turcs, en criant : *Ils sont à vous, mes enfants!* Une balle le frappa en pleine poitrine. Un cri de fureur et de désespoir fut le signal de l'assaut; les chasseurs escaladèrent le parapet et renversèrent tout ce qui se trouva devant eux. Mais l'ennemi, bien supérieur en nombre, répondit à cette attaque à l'arme blanche par un feu terrible de mousqueterie.

La brigade, qui était déjà maîtresse de plusieurs redoutes, dut les abandonner, après avoir tenté de s'y maintenir; non-seulement elle ne se voyait pas soutenue par les autres bataillons que le prince de Wurtemberg eut beaucoup de peine à retenir dans l'inaction, mais encore elle devait s'attendre à être écrasée par la cavalerie turque, qui se préparait à la prendre en flanc : il fallut se replier, en combattant et en perdant la moitié des braves qui n'avaient que trop bien suivi l'exemple de leur intrépide chef, le général Dournoff.

Par bonheur, une batterie d'artillerie légère et le régiment des hulans de la garde se portèrent en avant avec résolution et réussirent à sauver ce qui restait de la brigade de chasseurs, enveloppée d'assaillants et refusant de mettre bas les armes.

Ils auraient voulu se faire tuer jusqu'au dernier, pour venger le *brave général*, comme ils l'avaient surnommé eux-mêmes dans un des combats livrés sous Schumla, et, en rapportant son corps, qu'ils arrosaient de leurs larmes,



ils se promettaient entre eux de prendre bientôt une sanglante revanche.

L'héroïque courage de cette poignée d'hommes avait produit sur les Turcs une telle impression d'étonnement et de terreur, que ceux-ci ne pensèrent qu'à se mettre en garde contre de nouvelles attaques, au lieu d'attaquer eux-mêmes. Ils ne sortirent plus de leurs retranchements qu'avec beaucoup de précaution, et ils se tinrent sur la défensive, sans oser rien tenter, jusqu'à la fin du siége de Varna.

Dès ce moment-là, le sort de cette ville était fixé : elle devait se rendre ou être prise d'assaut, dans un délai de quelques jours. L'ennemi lui-même ne se faisait pas d'illusions à cet égard ; mais, en perdant Varna, il se flattait de voir les Russes lever le siége de Silistrie et de Schumla.

CVIII

La position des Russes devant Schumla et Silistrie, loin de s'améliorer, n'avait fait que devenir plus critique. Ils étaient, en quelque sorte, assiégés eux-mêmes dans leurs camps, où ils éprouvaient toutes sortes de privations et de misères.

Le manque d'eau et de fourrages avait fait périr les chevaux; la rareté et la mauvaise qualité des vivres avaient accru le nombre des malades et des morts : dans la plupart des régiments, l'effectif se trouvait réduit de moitié, et bien des hommes, affaiblis par la fièvre, étaient à peine en état de tenir leurs armes.

Cette fièvre, qui dégénérait parfois en typhus, avait tué plus de monde que le feu des assiégés. On comptait parmi les victimes de l'épidémie plusieurs officiers, dont la perte avait été surtout sensible à l'empereur. C'est ainsi que l'aide de camp général Constantin Benkendorff II fut emporté, dans la force de l'âge, après quelques jours de maladie.

Ce général, un des plus braves, un des plus entreprenants, un des plus habiles de l'armée, s'était signalé dans vingt rencontres depuis l'ouverture de la campagne : on le

voyait à cheval, nuit et jour, aux avant-postes; pendant trois mois, il n'avait pas couché dans un lit, et il se refusait même le sommeil du bivouac. De là, un excès de fatigue qui le livra sans défense à la maladie. Il venait d'occuper Pravodi avec un détachement de voltigeurs; il eut l'idée de faire une pointe au delà des Balkans, sur les derrières de l'armée turque : il campa dans des marais, il souffrit de la faim et de la soif, par une chaleur insupportable; il était à bout de forces, quand il revint à Pravodi; deux jours après, il succombait, en faisant dire à l'empereur qu'il eût souhaité de ne pas mourir avant la prise de Varna.

Ce devait être là, en effet, le plus important résultat de la campagne commencée par l'empereur.

Il ne fallait pas songer à s'emparer simultanément de Schumla et de Silistrie, quoique le siége de ces deux forteresses n'eût pas été abandonné. On avait même élevé deux fortes redoutes sur les hauteurs qui commandent Silistrie, et ces redoutes, armées de pièces de gros calibre et de mortiers, portaient l'incendie au centre de la ville.

La garnison avait été plus d'une fois renforcée, malgré le blocus, et les approvisionnements lui arrivaient sans cesse, quoique les Russes eussent établi la chaîne de leurs avant-postes sur la route de Tourtoukaï. Dans la journée du 11 septembre, un détachement de cinq mille cavaliers turcs avait opéré sa jonction avec la garnison, pour venir attaquer la ligne des redoutes du camp de siége. Mais ils furent rudement reçus par le lieutenant-général Kreutz, qui les culbuta et qui les ramena en désordre, aux portes de la forteresse, en leur tuant quelques centaines d'hommes.

Ce n'était point assez pour décourager les défenseurs de



Silistrie : ils firent une nouvelle sortie, le 15 septembre, et ils s'attaquèrent encore aux redoutes, contre lesquelles ils s'étaient brisés tant de fois ; ils se portèrent sur l'aile gauche de l'armée assiégeante, avec quatre mille hommes de cavalerie et d'infanterie ; mais, quelque fût leur acharnement, ils durent reculer devant les feux croisés de l'artillerie, et le général Roth les rejeta dans la place, en leur faisant beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le commandant en chef de leur cavalerie.

Le général Roth, après ce succès, fut remplacé par le général prince Tcherbatoff et passa au camp de Schumla avec le sixième corps d'infanterie, que relevait le deuxième corps ; car l'empereur avait déclaré qu'il n'abandonnerait pas le siége de Schumla, tant que Varna ne serait pas tombé en son pouvoir.

Quant à Schumla, la position des assiégeants devant cette place n'avait pas changé : ils restaient en observation dans leurs redoutes et dans leurs camps retranchés ; l'ennemi, de son côté, se tenait enfermé dans ses retranchements : il paraissait même avoir renoncé à ces sorties continuelles, qui n'avaient d'autre résultat que de lui faire perdre des chevaux, des hommes et des canons. Mais des corps de cavalerie turque parcouraient incessamment le pays entre Kozloudji, Yénibazar et les montagnes, guettant les convois russes pour les enlever, et les fourrageurs pour les poursuivre.

Il fallait aller chercher l'eau et le fourrage à six ou huit werstes de distance pour l'approvisionnement du camp de siége, et c'étaient des espèces d'expéditions de reconnaissance, qui ne se terminaient jamais sans combat. Quelquefois, on avait besoin d'artillerie pour se débarrasser de ces essaims de cavaliers asiatiques qui venaient au galop,



en poussant des cris sauvages, se précipiter sur les compagnies de fourrageurs. Ils laissaient toujours des morts sur le terrain, mais ils n'en étaient que plus forcenés, en chargeant une seconde et une troisième fois.

A partir du 28 septembre, les sorties de la garnison avaient recommencé avec un redoublement de fureur, car le bruit s'était répandu, dans la ville, que le corps de blocus, décimé par les maladies, épuisé par les souffrances d'un long siége, n'était plus même en état de se maintenir dans ses positions. La première sortie fut précédée d'un feu très vif que les assiégés ouvrirent contre les redoutes de la ligne d'attaque, et des masses considérables de cavalerie se précipitèrent sur les avant-postes à l'aile gauche des Russes.

Le général-major Sissoyeff s'était porté à leur rencontre, avec la réserve de régiments de Cosaques, pour attirer l'ennemi sous le feu des batteries : les Turcs allèrent ainsi se mettre eux-mêmes à la bouche du canon; les redoutes du camp, qui étaient restées jusqu'alors silencieuses, tonnèrent à la fois et firent de larges trouées dans cette multitude qui courut chercher un abri derrière ses remparts.

Les sorties se renouvelèrent néanmoins les jours suivants. Celle du 2 octobre fut la plus terrible de toutes.

Le général-major Nabel amenait au camp de siége une brigade de hulans; l'aide de camp général comte Orloff avait été envoyé au-devant de ce renfort, avec un détachement composé de la première division des chasseurs à cheval, de quatre bataillons d'infanterie, et de seize pièces d'artillerie. Hussein-Pacha, qui apprit par ses espions l'arrivée des hulans commandés par le général-major Nabel, forma le projet de les empêcher d'entrer dans le camp russe. Il se mit à la tête d'une colonne de douze mille



hommes d'infanterie et de cavalerie, avec quatorze pièces de canon, et se porta sur la route de Silistrie pour couper le général Nabel. Il ne s'attendait pas à se trouver en face de l'aide de camp général comte Orloff, qui lui démonta d'abord son artillerie et le mit ensuite en déroute près du village de Kadikioï. La retraite de Hussein-Pacha fut rudement accompagnée par les hulans, qui faisaient main basse sur les fuyards.

Depuis cette défaite, les assiégés eurent la prudence de renoncer à leur système de sorties quotidiennes, et les Russes furent tranquilles dans leurs lignes pour quelque temps.

Le drapeau russe était alors victorieux sur d'autres points du vaste théâtre de la guerre.

En Valachie, le général Gheismar venait de prendre une éclatante revanche de l'échec qu'il avait subi vers la fin du mois d'août; car, à cette époque, lorsqu'il se préparait à tenter une invasion dans la Servie pour y soulever la population qu'on disait impatiente de secouer le joug des Turcs, il s'était vu attaqué, à l'improviste, par le pacha de Widdin, qui l'avait forcé d'abandonner ses magasins et ses équipages et de se replier, par la route de Kraïowa, jusqu'à Slatina, où il attendit des renforts.

Le pacha de Widdin se flattait de parvenir à Bukharest avec les quinze ou vingt mille hommes devant lesquels le faible détachement de Gheismar battait en retraite.

La Valachie était déjà épuisée par les réquisitions de toute espèce, en vivres, en fourrages, en bestiaux et même en argent; elle était aussi ravagée par la peste; les habitants émigraient sur les frontières de l'Autriche ou appelaient de tous leurs vœux la prétendue délivrance que la Porte leur avait fait promettre par ses agents.



Le général Gheismar, qui n'avait pas sous ses ordres plus de cinq ou six mille hommes, ne trouvait point dans le pays l'assistance qu'il en attendait; non-seulement, pendant sa retraite précipitée, il avait souffert de cruelles privations, mais encore il ne savait où déposer ses blessés et ses malades. Ces malheureux, dont la moitié mourut en route, remplissaient cent vingt-quatre chariots d'ambulance qui arrivèrent à Bukharest, en répandant la consternation sur leur passage.

Le général Langeron venait d'être nommé commandant en chef des troupes russes en Valachie : il s'empressa d'envoyer à Gheismar un secours de trois mille hommes. L'arrivée de ces trois mille hommes, commandés par le général Reitern, eut pour effet immédiat la retraite du pacha de Widdin, qui, croyant avoir affaire à tout un corps d'armée, s'empressa de mettre en sûreté son butin et d'emmener toute la population chrétienne qu'il put ramasser en route, pour l'obliger, par les traitements les plus barbares, à coopérer aux travaux de ses fortifications.

Le général Gheismar, délivré des poursuites d'un ennemi vainqueur et trois fois supérieur en nombre, alla reprendre ses positions en avant de Kraïowa. Mais le pacha de Widdin, ayant appris que les Russes n'avaient pas plus de six ou sept mille hommes à lui opposer, revint tout à coup les attaquer, le 26 septembre, avec toute une armée et trente pièces d'artillerie. Le combat fut opiniâtre et dura jusqu'au soir. Gheismar avait dû se retirer prudemment, pour n'être pas enveloppé par des forces quadruples des siennes.

Les Turcs, restant maîtres du champ de bataille, voulurent y passer la nuit, afin de mieux constater leur victoire. Mais, pendant la nuit, le général Gheismar, qui s'était éloigné de quelques werstes pour préparer un nouveau plan



d'attaque, forma ses troupes en trois colonnes et les ramena sans bruit jusqu'aux bivouacs turcs, qu'il fit assaillir de trois côtés à la fois, avant le point du jour.

L'ennemi, surpris dans son sommeil, s'imagina que c'était une nouvelle armée russe qu'il avait à combattre; à peine essaya-t-il de se défendre, et il s'enfuit bientôt, en pleine déroute, jetant ses armes et laissant au pouvoir des Russes cinq à six cents prisonniers, sept canons, vingt-quatre drapeaux, une énorme quantité de chevaux, et six cents chariots chargés de munitions de guerre et d'approvisionnements. Le pacha de Widdin eût été pris lui-même, s'il n'avait pas trouvé une barque pour traverser le Danube.

Ce hardi coup de main délivra la Valachie, du moins pour quelque temps, des incursions des Turcs, et prouva, aux populations hostiles ou hésitantes, que l'armée russe, quoique décimée par l'épidémie, pouvait se maintenir dans les Principautés. L'empereur témoigna sa satisfaction au général Gheismar, en l'élevant au grade de lieutenant-général et en lui envoyant une épée d'honneur avec son portrait entouré de diamants.

L'empereur avait reçu coup sur coup, du général comte Paskewitch d'Érivan, plusieurs bulletins contenant les détails des heureuses opérations du corps d'armée détaché du Caucase. Le pachalik de Bajazet, qui n'est séparé de celui d'Érivan que par une chaîne de hautes montagnes, venait d'être entièrement occupé par les Russes.

Paskewitch, sachant que ce pachalik renfermait d'immenses approvisionnements de grains, avait jugé utile de s'en rendre maître pour l'usage de son armée. Il avait donc confié cette expédition importante au général-major prince Tchevtchévadzé, qui partit, le 5 septembre, du village d'Arhadji, au pied du mont Ararat, avec un détachement



composé en grande partie de cavalerie tartare et arménienne.

Le prince Tchevtchévadzé se dirigea sur Bajazet, ville forte, où était une bonne garnison de cavalerie. Cette garnison fit une sortie au-devant de l'ennemi qui s'approchait avec six pièces de canon. Le feu de ces canons culbuta la cavalerie musulmane et la repoussa dans la forteresse. Beloul-Pacha, qui commandait dans Bajazet, voulut, dans l'espoir de gagner du temps, entrer en pourparlers pour la reddition de la place, mais on fut averti qu'il faisait venir d'Erzeroum un renfort considérable, et aussitôt le général-major prince Tchevtchévadzé s'empara des hauteurs qui dominent au midi la forteresse, de manière à lui couper tout approvisionnement d'eau. Bajazet ne pouvait plus tenir, et la garnison se hâta d'évacuer la place, pendant que les Russes y pénétraient sans éprouver aucune résistance. Ils n'avaient perdu que deux hommes pour prendre possession de cette forteresse, qui leur livra, outre des approvisionnements considérables de vivres et de fourrages, douze canons, trois drapeaux, et l'étendard de pacha.

La prise de la forteresse de Toprak-Kalé et des retranchements de Diadine ne leur coûta pas plus de perte et leur procura des magasins de grains, capables d'assurer les subsistances de l'armée entière pendant le reste de la campagne. Le prince Tchevtchévadzé avait eu pour auxiliaires, dans cette courte et brillante expédition, les Arméniens des environs de Bajazet et plusieurs chefs kurdes demandant l'autorisation de rentrer dans leurs foyers sous la protection du drapeau russe, qui flottait désormais jusqu'aux sources de l'Euphrate.

Le général en chef Paskewitch d'Érivan avait projeté dès lors l'occupation du reste de l'Arménie, où la popula-



tion indigène catholique lui était acquise en partie, à cause de la haine religieuse qu'elle portait aux musulmans; la route d'Erzeroum semblait déjà lui être ouverte par la soumission du pachalik de Bajazet; mais, bien que l'alimentation de ses troupes dans ces contrées montagneuses et sauvages ne lui inspirât plus d'inquiétudes, il avait résolu de ne pas attendre la saison des pluies, des orages et des froids, pour prendre ses quartiers d'hiver.

Il avait, toutefois, suivant un système qui lui avait si bien réussi dans la guerre de Perse, empêché autant que possible le dépeuplement du sol que l'ennemi se voyait forcé d'abandonner, et il s'efforçait de maintenir ou de ramener sur leurs terres les habitants que des colonnes volantes de l'armée turque chassaient devant elles pour les interner dans la province d'Erzeroum.

Le général-major Bergmann avait aussi été envoyé avec un faible détachement, pour disperser les partis ennemis, qui entraînaient avec eux les tribus arméniennes en se retirant vers Erzeroum, et, le 7 septembre, la forteresse d'Ardaghane, grâce à des intelligences que les Arméniens avaient dans la place, s'était rendue spontanément au général russe.

Le prince Bekovitch-Tcherkasky, envoyé également avec deux bataillons de chasseurs, deux cents Cosaques, soixante-dix cavaliers arméniens et deux pièces d'artillerie légère, pour rapatrier un grand nombre d'habitants qui avaient été emmenés vers Ardaghane, s'était porté audacieusement, le 29 août, aux environs de cette forteresse, contre quatre mille hommes de cavalerie sous les ordres du pacha de Mouschk. Après un combat acharné, la cavalerie musulmane avait lâché pied et s'était enfuie en désordre, abandonnant sur le champ de bataille ses morts et ses



blessés, parmi lesquels on trouva le fils du pacha et seize officiers supérieurs. Les Russes n'avaient eu que trente-deux hommes tués et vingt-trois blessés.

Paskewitch, en annonçant ces brillants faits d'armes à l'empereur, lui fit savoir que les pachaliks de Kars, d'Akhalkalaki, d'Akhaltsykh et d'Ardaghane, étaient absolument délivrés de la présence de l'ennemi; il considérait comme terminée la campagne que la mauvaise saison l'empêcherait bientôt de continuer, quoique le prince Tchevtchévadzé, avec ses cavaliers arméniens et géorgiens, se fût aventuré à poursuivre l'ennemi jusque dans le pachalik de Mouschk.

L'empereur, qui avait adressé, peu de jours auparavant, deux rescrits très flatteurs à Paskewitch, pour lui annoncer que sa fille était nommée demoiselle d'honneur des deux impératrices et qu'il était nommé lui-même chef du régiment d'infanterie de Schirvan, avec don de deux canons à choisir parmi ceux qui avaient été pris dans la forteresse de Kars, ne tarda pas à lui adresser ce nouveau rescrit, pour clore, en quelque sorte, la campagne dans la Turquie d'Asie :

A l'aide de camp général comte Paskewitch d'Érivan, commandant du corps d'armée détaché du Caucase.

« La conquête de Kars, d'Akhalkalaki et de Hertvis n'a pas été le terme de vos brillants exploits et de vos glorieux succès. Suppléant à la supériorité des forces par la sagesse des dispositions et la rapidité des mouvements, vous avez su inspirer à vos braves troupes une confiance inébranlable et surmonter les obstacles que vous opposaient non-seulement l'ennemi, mais encore la Nature elle-même. Vous



frayant un chemin à travers des montagnes inaccessibles et des défilés presque impraticables, vous avez atteint et détruit d'un seul coup décisif les nombreuses forces des Turcs, réunies pour la défense d'Akhaltsykh ; et immédiatement après, profitant habilement des fruits de la victoire, vous avez soumis aux armes russes cette importante forteresse, boulevard de l'Anatolie. Ces nouveaux services ont encore ajouté à votre gloire, et vous avez acquis de nouveaux titres à Notre entière bienveillance et à Notre gratitude.

« Désirant vous donner un témoignage de ces sentiments, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-André, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de les revêtir et de les porter conformément aux statuts. Nous sommes convaincus que cette preuve éclatante du prix élevé que Nous mettons à vos exploits, sera pour vous, comme l'ont été déjà les récompenses que vous avez précédemment méritées, un motif de redoubler de zèle pour supporter des fatigues qui ont pour but le bien de la patrie.

« Je suis toujours votre affectionné.

« Nicolas.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, le 22 septembre (4 octobre, nouv. st.) 1828. »

Le siége de Varna touchait enfin à son terme. Deux mines avaient été conduites] jusque sous les murs de la place, sans que l'ennemi s'en fût aperçu : l'une, dont le fourneau se trouvait placé à l'angle du bastion du nord le plus proche de la mer, joua tout à coup, dans la soirée du 3 octobre, et remplit le fossé des débris de ce bastion.

Les assiégés soupçonnèrent alors l'existence de l'autre mine, qui avait son fourneau sous la face droite du second bastion du nord, et, pendant la nuit, ils essayèrent, à quatre



reprises, de chasser les mineurs et d'empêcher l'explosion de la mine. Mais le colonel Schilder alla lui-même, avec intrépidité, charger cette mine, sous la fusillade des remparts : on y mit le feu dans l'après-midi, et une seconde brèche fut ouverte, qui offrait un passage pour un assaut immédiat.

Le général comte Worontzoff insistait pour que cet assaut ne fût pas retardé : l'empereur s'y opposa, en disant que ce long siége lui avait déjà fait perdre trop de monde et que d'ailleurs son armée ne pouvait sans danger s'affaiblir encore.

— Cet assaut nous coûterait peut-être deux mille hommes! s'écria l'empereur.

— Peut-être six mille! reprit Worontzoff, car nous avons affaire à une garnison de huit à dix mille hommes et à vingt mille habitants armés.

— Eh bien! répliqua l'empereur, j'attendrai, s'il le faut, dix jours de plus, et je ne m'exposerai pas à une perte d'hommes, qui serait irréparable dans les circonstances présentes et qui, dans tous les cas, me semblerait un sacrifice trop douloureux, pour que je voulusse, à ce prix-là, occuper dix jours plutôt une ville que je puis dès maintenant regarder comme prise ou rendue.

Malgré les deux brèches ouvertes et malgré l'accès facile que présentait surtout le bastion du nord le plus voisin de la mer, l'empereur persista pendant deux jours à ne pas donner l'assaut; il savait que les deux chefs qui commandaient dans la place, Ioussouf-Pacha et Izzet-Mehemet-Pacha, étaient plus que jamais en mésintelligence, et il espérait que de cette mésintelligence sortirait une demande de capitulation.

Pendant deux jours, les brèches ne furent pas même ré-



parées et la garnison ne fit aucun effort pour se mettre en garde contre une attaque générale; on ne voyait plus même paraître sur le rempart les Albanais d'Ioussouf-Pacha, et les Turcs qui gardaient le fossé appartenaient à la garde particulière d'Izzet-Mehemet-Pacha. Ces derniers, quoique peu nombreux, restaient fermes à leur poste et bravaient la canonnade qui balayait à chaque instant le fossé, où l'on se battait parfois à l'arme blanche.

— Sire, dit le grand-duc Michel à l'empereur, je conjure Votre Majesté de nous laisser donner l'assaut. Il y a soixante heures que nous devrions être dans la place, qui ne se rendra pas autrement.

— Pas d'assaut général! répondit l'empereur. Il pourrait nous coûter cher. Mais le chemin est si bien frayé dans le bastion le plus rapproché de la mer, qu'il ne sera pas difficile d'y établir un logement et d'y placer une batterie. Nous aurons ainsi le pied dans la forteresse, qui reconnaîtra peut-être alors l'impossibilité de se défendre plus longtemps.

— Demain, au point du jour, le bastion numéro 1 sera occupé, mais je suis sûr, Sire, que, si l'assaut était général, la ville serait prise aussi aisément que le sera ce bastion.

— Tu m'as compris, Michel, répliqua gravement l'empereur, ménage la vie des hommes, épargnons le sang.

On choisit, entre les plus intrépides et les plus vigoureux, cent dix tirailleurs et matelots, qui devaient les premiers escalader la brèche, sous les ordres d'un lieutenant de marine nommé Zaïtsewsky; une compagnie du treizième régiment de chasseurs et deux compagnies du régiment de la garde d'Ismaïlowsky furent désignées pour soutenir l'attaque, avec cent cinquante pionniers munis de gabions pour installer une batterie sur la brèche.



Le lendemain 7 octobre, une heure avant le jour, trois fausses attaques attirèrent la garnison sur trois points différents des remparts, tandis que Zaïtsewsky, à la tête de ses cent dix compagnons de fortune, sans brûler une amorce, franchissait la brèche, et passait au fil de l'épée quelques Turcs qui la gardaient ; mais, au lieu de s'arrêter à construire un logement et à s'établir sur le bastion dont ils étaient maîtres, ces intrépides assaillants se laissèrent emporter par leur ardeur, pénétrèrent dans la ville et tentèrent de s'en emparer.

Cette audacieuse entreprise était au-dessus de leurs forces, et bien que plusieurs compagnies eussent été envoyées l'une après l'autre pour soutenir ou plutôt pour protéger les cent dix tirailleurs et matelots qui étaient parvenus jusqu'au centre de Varna, il fallut songer à la retraite, afin d'éviter une plus grande effusion de sang. La retraite s'exécuta en bon ordre, grâce à la stupeur dont la garnison et les habitants avaient été frappés par une invasion si soudaine et si étrange.

Les auteurs de ce hardi coup de main eurent le bonheur de revenir presque tous sains et saufs, rapportant deux drapeaux qu'ils avaient pris, emmenant une foule de femmes et d'enfants chrétiens qui s'étaient joints à eux, et, avant d'abandonner le bastion qu'ils ne pouvaient plus ni occuper ni défendre contre un ennemi supérieur en nombre, ils enclouèrent les canons ou les jetèrent dans le fossé. Ils n'en avaient pas moins fait éprouver à l'armée russe, par leur folle bravoure, une perte de trois à quatre cents hommes tués ou blessés, et quoique l'ennemi en eût perdu deux fois autant, l'empereur se montra très mécontent du résultat de cette tentative, qui avait achevé pourtant de décourager les défenseurs de Varna. Il déclara donc qu'il se refusait

absolument à ordonner l'assaut et qu'il attendrait avec patience la soumission volontaire de la forteresse.

Le 8 octobre, un officier turc, secrétaire particulier d'Ioussouf-Pacha, était envoyé au quartier-général des Russes pour traiter de la reddition de Varna. L'empereur lui fit dire de s'aboucher avec l'amiral Greig.

Cette première conférence n'eut aucun résultat, si ce ne fut d'amener une entrevue de l'amiral avec Ioussouf-Pacha, entrevue qui eut lieu dans la tranchée. L'amiral Greig était convaincu que ces pourparlers n'avaient pas d'autre objet que de gagner du temps, et il conseillait à l'empereur de ne pas se prêter à des négociations qui n'aboutiraient à rien. Ces négociations, reprises le jour suivant, 9 octobre, dans la tente du général Worontzoff, furent aussi infructueuses que la veille.

Cependant, l'empereur avait donné ordre de poursuivre les travaux de siége et de ne pas interrompre le feu.

Dans la soirée, on vit venir Ioussouf-Pacha en personne au camp impérial : il demandait un armistice et une capitulation, en déclarant que Varna avait épuisé tous ses moyens de défense et qu'il regardait comme un devoir d'humanité de préserver la ville d'un assaut général. Comme il n'était pas autorisé à traiter, par le commandant titulaire de la place Izzet-Mehemet-Pacha, on exigeait qu'il obtînt l'adhésion de ce commandant. Il retourna donc à Varna, sans avoir rien conclu.

Il revint le lendemain, 10 octobre, accompagné de son état-major, et il présenta une déclaration, écrite et signée par lui seul, portant en substance, comme il l'avait dit la veille, « qu'il reconnaissait l'impossibilité de défendre plus longtemps la forteresse et qu'il ne demandait qu'à traiter de sa reddition, mais que, le capitan-pacha ne voulant pas enten-



dre parler de capitulation, lui Ioussouf-Pacha, il avait résolu de ne plus rentrer dans Varna et de se mettre, dès à présent, avec ses troupes, sous la protection de l'empereur de Russie. »

En conséquence, un armistice provisoire fut accepté par le général Worontzoff et l'amiral Greig, sous la condition que la garnison mettrait bas les armes et resterait prisonnière de guerre.

Quand Worontzoff vint soumettre cet arrangement à l'approbation de l'empereur et le prier d'approuver la suspension du feu, Nicolas, qui était dans sa tente, avec le grand-duc Michel, prononça seulement ces belles paroles : « Dieu soit béni ! Wladislas est vengé ! »

Ces paroles, en ce moment-là, s'expliquent assez par la préoccupation dont l'empereur avait été sans cesse poursuivi pendant ce long siége, qui ramenait naturellement sa pensée sur la tragique et malheureuse destinée du roi de Pologne Wladislas IV, tué sous les murs de Varna, en 1444, dans une bataille livrée au sultan Amurah II.

L'empereur donna l'ordre à l'instant de cesser le feu et les hostilités, en attendant que les clauses de la capitulation fussent réglées; il fit dire à Ioussouf-Pacha, qu'il le prenait sous sa sauvegarde impériale et qu'il le félicitait de s'être conduit avec autant de bravoure que de loyauté. En même temps, il ordonnait de préparer des tentes pour ce général et pour sa suite, au centre du camp russe, et de les traiter avec distinction les uns et les autres comme des hôtes, non comme des prisonniers.

On annonça l'arrivée d'un vaisseau venant d'Odessa, sur lequel se trouvait une partie du corps diplomatique qui depuis l'ouverture de la campagne semblait rester attaché à la personne même de l'empereur.



Ce vaisseau, *le Pantéléïmon*, avait mis à la voile, peu de jours après le départ de l'impératrice Alexandra; mais sa traversée avait été ralentie par une mauvaise mer et des brouillards; il avait à bord le prince Philippe de Hesse-Hombourg, le duc de Mortemart, ambassadeur de France, le lieutenant-général de Dornberg, ministre du roi de Hanovre, et le général baron Palmstierna, envoyé extraordinaire du roi de Suède. L'ambassadeur anglais prouvait, par son absence, que son Gouvernement gardait rancune à l'empereur Nicolas, qui n'avait pas accepté la médiation de l'Angleterre auprès de la Porte Ottomane.

Le corps diplomatique, que portait le *Pantéléïmon*, avait été « averti que la prise de Varna était imminente; » il avait donc intérêt à être témoin de ce grand événement militaire, qui pouvait amener une transaction entre la Russie et la Porte Ottomane et qui, en tous cas, était considéré, par les hommes d'État étrangers, comme un temps d'arrêt naturel dans la guerre de Turquie.

Les ambassadeurs avaient été surpris de ne pas entendre la canonnade en approchant de Varna, et ils auraient pensé que la ville était au pouvoir des Russes, si le drapeau turc n'eût pas flotté sur les créneaux de la citadelle. Ils apprirent, en débarquant, que la capitulation aurait lieu d'une heure à l'autre et qu'elle avait été précédée d'un armistice; ils sollicitèrent sur-le-champ l'honneur d'être reçus par l'empereur, pour lui présenter leurs félicitations.

Nicolas revenait, tout couvert de poussière, d'une tournée qu'il avait faite dans le camp, avec le grand-duc Michel; il s'empressa de recevoir les ambassadeurs et il leur fit le plus gracieux accueil, en leur demandant des nouvelles de l'impératrice qu'ils avaient eu l'occasion de voir au moment où elle partait d'Odessa.

— Au reste, ajouta-t-il en souriant, je ne tarderai pas à la rejoindre à Saint-Pétersbourg, car la campagne est terminée, puisque nous avons pris Varna.

Le duc de Mortemart, qui portait la parole au nom de ses collègues, lui exprima l'espoir d'une paix prochaine; « car la Porte Ottomane, dit-il, sait maintenant, à ses dépens, quelle est la puissance de la Russie. » Nicolas évita de donner à cet entretien une tournure politique, et, pour changer brusquement le cours des idées que l'ambassadeur de France semblait vouloir aborder, il lui annonça que ses compatriotes : le comte de la Ferronnays, le baron de Bourgoing, le marquis de Crussol et le marquis de la Rochejacquelein, qui se trouvaient à l'armée en qualité de volontaires, s'étaient distingués dans les derniers combats contre les Turcs.

— On pourra dire ainsi, ajouta-t-il avec finesse, que la France a été pour quelque chose dans la prise de Varna.

Le duc de Mortemart, en prenant congé de l'empereur, demanda au comte de Nesserolde une entrevue aussi promptement que possible, afin d'étudier avec lui la solution de certaines difficultés qui pouvaient naître du prochain blocus des Dardanelles par une flotte russe. Le comte de Nesselrode, sachant les sentiments et les intentions de son souverain à cet égard, répondit évasivement avec une amicale urbanité et fit entendre à l'ambassadeur de France que l'absence de l'ambassadeur d'Angleterre devait ajourner toute conférence relative au traité de Londres, lequel atteindrait son but, d'ailleurs, par suite de l'expédition française en Morée. Et comme le duc de Mortemart insistait pour traiter les questions nouvelles que la prise de Varna ferait surgir dans le différend de la Russie avec la Porte Ottomane, le comte de Nesselrode s'excusa sur l'impossibilité d'obtenir que son auguste maître, dans les cir-



constances présentes, consentît à s'occuper d'affaires qui n'avaient rien d'urgent ni de capital, avant son départ pour Saint-Pétersbourg.

— Sa Majesté est-elle donc décidée à partir immédiatement? s'écria l'ambassadeur étonné : je ne le croyais pas. Et la guerre?

— La guerre continuera, répondit gravement Nesselrode, jusqu'à ce que l'empereur, mon auguste maître, ait eu la satisfaction qu'il réclame et que le sultan lui refuse.

— Mais si le sultan s'obstine à ne pas céder, et si les armées russes marchent sur Constantinople?...

— Monsieur le duc, interrompit en souriant le comte de Nesselrode, la paix signée à Constantinople ne sera-t-elle pas aussi bonne que signée à Varna, à Schumla ou à Silistrie?

C'était alors une opinion répandue en Europe, non-seulement dans le public et dans la presse, mais encore dans les régions diplomatiques, que le tzar, en déclarant la guerre à la Turquie, n'avait pas d'autre pensée que de s'emparer de Constantinople et d'y établir le siége de son empire.

Il y eut, dans la journée, une espèce de conseil de guerre, présidé par l'empereur, tandis que les pourparlers pour la reddition de la place se poursuivaient entre Ioussouf-Pacha, la garnison qui ne voulait pas capituler sans conditions, et Izzet-Mehemet qui ne voulait capituler à aucun prix.

Le conseil de guerre avait surtout pour objet d'examiner le meilleur plan à suivre après l'occupation de Varna. La levée du siége de Schumla était décidée d'avance, mais on n'hésitait pas à réclamer la continuation du siége de Silistrie.

On vit alors se reproduire un projet de campagne, qui avait été mis plus d'une fois sur le tapis des conseils de



guerre et qui n'avait jamais rencontré d'appui auprès de l'empereur : on proposa d'abandonner immédiatement les deux siéges de Schumla et de Silistrie, de concentrer toutes les forces dont pouvait disposer encore l'armée russe, et de marcher sur Constantinople, pour livrer bataille au sultan sous les murs de sa capitale.

— Nous aurions bien de la peine à réunir cent mille hommes, dit le comte Worontzoff, et l'armée turque, qui est maintenant divisée en trois fractions, à Schumla, à Andrinople et au camp de Ramisch-Tchifflick, formerait un effectif deux ou trois fois plus considérable que le nôtre.

— Il ne faut que douze jours, reprit un des assistants, pour franchir les Balkans et arriver devant Constantinople.

L'empereur écoutait, froid et pensif, mais il n'exprima pas d'opinion sur le projet qui lui était proposé.

On avisa au plus pressé, et le comte Worontzoff insista pour qu'on se débarrassât d'abord du voisinage incommode et peut-être inquiétant des troupes d'Omer-Vrione, qui se tenait depuis plusieurs jours immobile dans ses positions en avant de la rivière de Kamtchik, mais qui pouvait, d'un moment à l'autre, se porter sur la ligne du camp de siége. On savait, d'ailleurs, que le grand-vizir lui avait refusé de l'argent pour la solde de ses Albanais, qui menaçaient de se retirer et de cesser leur service. On attribuait ainsi à de sérieuses difficultés de situation le retard qu'Omer-Vrione avait mis à secourir efficacement la place assiégée.

Quoi qu'il en soit, le prince Eugène de Wurtemberg eut ordre de ne pas attendre que Varna fût occupé par les Russes, pour déloger Omer-Vrione de ses positions et se mettre à sa poursuite. Eugène de Wurtemberg partit aussitôt avec son détachement qui avait à prendre une revanche et à réparer un échec.



CIX

Varna cependant ne s'était pas encore rendu; l'armistice devait expirer le lendemain. Ioussouf-Pacha, impatienté des lenteurs et des entraves de la négociation, fit savoir à la garnison, qu'il avait traité pour elle avec les Russes, et qu'elle n'avait plus qu'à déposer les armes sans conditions. Cette nouvelle produisit dans la ville une agitation extraordinaire, et le capitan-pacha Izzet-Mehemet, après avoir protesté contre toute espèce de capitulation, s'enferma dans la citadelle avec trois cents hommes, qui lui étaient dévoués, et qui se montraient résolus à mourir, avec lui, les armes à la main.

Dans la soirée du 10 octobre, l'empereur qui, depuis le conseil de guerre tenu en sa présence, était resté absorbé dans une préoccupation que motivaient assez les circonstances, fut averti que des familles turques s'étaient embarquées avec ce qu'elles possédaient de plus précieux, et qu'elles avaient l'intention de profiter de l'armistice pour sortir du port de Varna; il ordonna de protéger leur départ, au lieu de l'empêcher, et la flotte laissa ainsi dix ou douze petits navires prendre la mer et faire voile pour Constantinople.



Le feu devait recommencer le lendemain, à midi, si la capitulation n'était pas acceptée. Il n'y avait plus dans la ville que six ou sept mille hommes en état de la défendre; le reste avait été tué ou s'était évadé. Deux mille blessés se mouraient sans secours dans les hôpitaux; la population était en proie aux maladies et à la famine.

On vint dire à l'empereur, que les soldats de la garnison s'échappaient de la place, un à un, et se rendaient prisonniers aux avant-postes russes, en demandant des aliments. Il fut touché de la misère de ces pauvres gens et leur fit distribuer des rations de vivres.

Nicolas passa cette soirée dans sa tente, en tête-à-tête avec le grand-duc Michel, au lieu de retourner à bord de son vaisseau *la Ville de Paris*, comme à l'ordinaire. On raconte qu'il était encore sous l'impression du plan de campagne discuté devant lui, en plein conseil de guerre, et qui tendait à conduire l'armée russe sous les murs de Constantinople, sans s'arrêter au siége des places fortes.

— C'est un plan hardi, mais aventureux, objecta le grand-duc Michel : il pourrait réussir, et une victoire remportée sur l'armée turque nous ouvrirait les portes de Constantinople.

— Et si nous étions maîtres de Constantinople! reprit l'empereur, qui eut l'air de chercher une solution à ce grand événement.

— Il serait peut-être difficile de garder cette capitale, répliqua le grand-duc; mais, dans tous les cas, on dicterait la paix au sultan, et...

— Que ferions-nous de Sainte-Sophie? s'écria tout à coup l'empereur avec émotion. Oui! poursuivit-il en expliquant sa pensée, que son frère ne paraissait pas avoir comprise: Sainte-Sophie est une basilique, profanée par les Turcs,



qui y ont établi leur culte. Eh bien! il faudrait d'abord rendre Sainte-Sophie à la religion grecque orthodoxe, et ce serait là, pour l'avenir, une source d'embarras inextricables.

Cette préoccupation religieuse de l'empereur ne cessa de le tourmenter et peut-être de diriger sa politique dans tout le cours de la guerre de Turquie, comme il l'avoua lui-même, longtemps après, à un de ses conseillers les plus intimes, qui s'en étonnait, en ne songeant pas, comme le lui fit observer l'empereur, que le tzar devait avoir à cœur de remplir ses devoirs de protecteur de la religion grecque, autant que ses devoirs de souverain de l'empire de Russie.

Cependant, Varna n'était pas encore au pouvoir des Russes, quoique la plus grande partie de sa garnison eût passé dans le camp des assiégeants, durant la nuit, à la faveur de l'armistice; suivant les ordres de l'empereur, on leur avait donné des aliments, et l'on n'avait pas pensé à leur ôter leurs armes.

Le matin du 11 octobre, les cavaliers albanais de la garde particulière de Ioussouf-Pacha sortirent de la ville, armés de toutes pièces, et arrivèrent au galop, à travers le camp, pour se ranger autour de la tente de leur général. Ils furent suivis par une foule de soldats et d'officiers turcs et albanais, la plupart démontés, mais tous armés, formant çà et là des groupes menaçants, qui se rapprochaient toujours du quartier-général de l'empereur.

En ce moment, Nicolas, suivi à distance par les ambassadeurs étrangers, se promenait, à pied, avec le grand-duc Michel et le comte Worontzoff, comme s'il n'y eût pas eu dans son camp un seul ennemi.

Le général Benkendorff s'aperçut, par bonheur, du péril



qui pouvait menacer la personne même de l'empereur, livré à la merci de ces musulmans fanatiques. La situation était telle, qu'on avait lieu de craindre un guet-apens et une trahison; mais le régiment de Préobrajensky descendit, au pas de course, des hauteurs où il campait, et trois escadrons de hussards accoururent, à bride abattue, pour défendre et protéger le monarque, qui ne soupçonnait pas qu'il eût couru le moindre danger.

On procéda sur-le-champ au désarmement des Turcs qui se trouvaient dans le camp, et la cavalerie albanaise de Joussouf-Pacha, sur l'ordre de ce général, déposa aussi ses armes, que l'empereur promit d'ailleurs de lui rendre.

Le délai de l'armistice était sur le point d'expirer, et le capitan-pacha, enfermé dans la citadelle, persistait à repousser toute espèce d'accommodement, en déclarant qu'il ne rendrait pas la ville. Le comte Worontzoff se préparait donc à rouvrir le feu contre la place.

Les canonniers se tenaient près de leurs pièces, la mèche allumée; les troupes, échelonnées dans les tranchées, attendaient le signal de l'attaque, quand on vint dire au général en chef, qu'on pouvait entrer dans la ville sans brûler une amorce, et que le peu qui restait de la garnison, pour la défense des remparts, ne tenterait aucune résistance. Le général fit marcher aussitôt quelques bataillons, qui furent conduits sûrement vers une porte cachée, que l'ennemi connaissait seul et que les travaux de siége n'avaient pas encore atteinte.

Cette porte fut brisée à coups de hache, et les Russes entrèrent, tambour battant, sans rencontrer d'obstacle. Les Turcs, qui étaient en bien petit nombre sur les bastions, ne firent pas même usage de leurs armes et abandonnèrent tranquillement leurs postes.



En peu d'instants, les Russes, qui se trouvaient dans la place, avaient occupé les remparts et pris possession des portes. Mais le général en chef donna l'ordre aux troupes d'entrer par la brèche dans Varna : les treizième et quatorzième régiments marchaient en avant, enseignes déployées, les tambours battant la charge ; ils étaient suivis du bataillon des sapeurs de la garde et du régiment d'Ismaïlowsky, qui s'emparèrent, sans coup férir, non-seulement de la ville, mais encore d'une partie de la citadelle où Izzet-Mehemet-Pacha s'était enfermé.

Au lieu de songer à se rendre, le capitan-pacha avait envoyé ce message à l'empereur : « Si, avant quatre heures, Votre Majesté ne m'accorde pas l'autorisation d'aller rejoindre le corps d'Omer-Vrione, je ferai sauter la citadelle avec les braves qui ont juré de partager mon sort. »

— C'est la première fois, répondit l'empereur, que le vaincu dicte des conditions au vainqueur. Allez dire au capitan-pacha que j'estime trop le courage de mes ennemis, pour leur accorder les honneurs du martyre. Il est libre de sortir avec ceux qui voudront l'accompagner.

Mais les Russes n'avaient pas attendu la fin de cette bizarre négociation, pour occuper toute la citadelle et faire prisonnier le capitan-pacha.

Le drapeau russe avait remplacé le drapeau turc sur les murs de Varna, et la flotte annonçait, par une salve de trois cents coups de canon, la prise de cette importante forteresse.

L'empereur avait donné des ordres pour que le capitan-pacha fût traité avec tous les égards dus à son rang et à son courage. Il lui fit dire, en le complimentant sur sa belle défense, qu'il n'entendait pas le garder prisonnier,



et qu'il l'autorisait à sortir de la citadelle avec une escorte de quatre cents hommes armés.

Quant à Ioussouf-Pacha, qui n'était nullement tenté de retourner à Constantinople avec le capitan-pacha, l'empereur lui permit de conserver sa cavalerie albanaise et de rentrer avec elle en Turquie, tandis que toute la garnison resterait prisonnière de guerre. Mais Ioussouf-Pacha déclina le dangereux honneur que le vainqueur de Varna daignait lui accorder, et, sachant le sort qui l'attendait à son retour dans les États du sultan, il préféra rester en Russie.

Non-seulement Nicolas l'invita d'abord à se rendre à Odessa, sur la frégate *le Raphaël*, mais encore il lui offrit une pension et des terres en Crimée, que le général turc n'accepta que plus tard, quand le grand-seigneur eut confisqué les biens immenses que son ancien sujet possédait en Macédoine.

Ioussouf-Pacha avait sauvé sa tête; on l'accusa d'avoir vendu aux Russes la forteresse qu'il était chargé de défendre, ou du moins d'avoir amené, par la défection de ses Albanais, la chute de cette place de guerre inexpugnable. La conduite de Ioussouf-Pacha pendant deux mois de siége répondait aux accusations qui le poursuivirent, et dont son ennemi personnel, Izzet-Mehemet-Pacha, fut le principal instigateur auprès du sultan Mahmoud.

L'empereur ne devait faire son entrée solennelle à Varna que le lendemain, quoique la ville eût déjà été occupée par l'armée russe : il voulut, toutefois, constater par lui-même l'état des travaux de siége qui allaient disparaître, et voir, de ses propres yeux, les obstacles qu'il avait fallu surmonter pour réduire une place aussi forte et aussi bien défendue.



Accompagné du grand-duc Michel, du comte Worontzoff, de l'amiral Greig, et de son état-major, il parcourut les tranchées, les chemins couverts, les batteries; il examina très attentivement tout ce qui avait été fait par le corps du génie, depuis le commencement du siége jusqu'aux dernières opérations, où la hardiesse et la puissance des moyens d'attaque surpassaient, au dire des hommes compétents, tous les procédés mis en usage jusqu'alors pour la réduction des places fortes. Il descendit dans le fossé, pour mieux se rendre compte des difficultés que les mineurs avaient eues à vaincre; il escalada la brèche et monta sur le rempart, encore couronné de gabions; il visita les ouvrages que l'attaque et la défense s'étaient disputés avec le plus d'acharnement à la fin du siége.

— Je suis fier et enchanté de ce que j'ai vu, dit-il en se tournant vers sa suite; j'ai peine à m'imaginer que nous soyons maîtres de Varna : cette forteresse passait pour imprenable, et, en vérité, elle l'était pour une autre armée que la nôtre. Après un pareil succès, nous pouvons attendre avec confiance la campagne prochaine.

Malgré la longue et vigoureuse défense de Varna, on y trouva encore des magasins considérables d'armes, de poudre et de munitions de guerre, avec cent soixante-deux pièces d'artillerie de tout calibre. Trente drapeaux ou étendards, déchirés par la mitraille, furent pris sur les remparts et envoyés immédiatement à Saint-Pétersbourg.

Les prisonniers étaient au nombre de six mille huit cents; on les dirigea aussitôt, sous escorte, en plusieurs colonnes, sur Tiraspol et sur Kiew, quoiqu'on n'eût à redouter ni complot, ni révolte de la part de ces hommes désarmés, qui jetaient autour d'eux un regard indifférent,



en fumant leurs longues pipes ou en marmottant des versets du Coran.

L'empereur était retourné à son quartier-général, à bord du vaisseau *la Ville de Paris* : il adressa d'abord ces deux rescrits à l'amiral et au général en chef, qui avaient également contribué à la prise de Varna :

A l'aide de camp général comte Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

« Comte Michel Séménovitch ! En vous appelant temporairement, des fonctions de gouverneur-général des provinces de la Nouvelle-Russie, au commandement du détachement de troupes assiégeant la forteresse de Varna, j'étais persuadé d'avance que votre longue expérience militaire et votre zèle infatigable pour les intérêts de la patrie justifieraient complétement Mon choix. Vous avez rempli Mon attente : les braves soldats russes, en continuant les travaux de siége, ont été partout et à chaque instant animés par votre exemple, et vos sages dispositions préparaient à leurs efforts un succès assuré. Voulant vous donner un témoignage de tout le prix que Je mets à ce nouveau service, Je vous accorde une épée en or, montée en diamants, avec cette inscription : *Pour la prise de Varna*. Que cette épée soit à jamais pour vous un souvenir de cet événement, si glorieux pour les armes russes, et en même temps un gage de Ma satisfaction et de Ma reconnaissance particulière !

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, 29 septembre (11 octobre, nouv. st.) 1828. »



A l'amiral Greig, commandant de la flotte et des ports de la mer Noire.

« Votre zèle distingué pour les intérêts de la patrie et vos soins infatigables pour l'organisation de la flotte de la mer Noire viennent d'être couronnés de succès éclatants. Cette flotte, créée et commandée par vous, a soumis la forteresse d'Anapa ; c'est encore elle qui a particulièrement contribué, sous votre commandement en personne, à la prise de Varna, qui jusqu'alors avait ignoré la puissance des armes russes. Prenant en considération d'aussi importants services, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, dont Nous vous envoyons ci-joint les insignes pour être portés par vous, conformément aux statuts. Nous ne doutons pas que cette nouvelle preuve de Notre bienveillance particulière et de Notre reconnaissance, ne redouble votre zèle exemplaire et ne vous inspire le désir de justifier Notre confiance par de nouveaux exploits.

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris,* en rade devant Varna, 29 septembre (11 octobre, nouv. st.) 1828. »

Au moment où il signait ces deux rescrits, Nicolas reçut une lettre du comte de Diebitsch, qui le félicitait de la prochaine terminaison du siége de Varna, et qui ne pouvait s'empêcher de regretter amèrement que celui de Schumla n'eût pas eu encore une issue aussi prompte et aussi heureuse.

Le chef de l'état-major général ne conservait plus ses illusions au sujet de ce dernier siége, et il reconnaissait enfin que Schumla n'était pas près de se rendre ; mais il



persistait à soutenir que les choses n'en seraient pas là, si la garde impériale était venue, comme il l'avait demandé, apporter un puissant renfort à l'armée assiégeante.

L'empereur sentit que la prise de Varna serait un sujet de récrimination et de dépit pour Diebitsch, qui n'avait pas réussi dans son plan d'opérations devant Schumla : il voulut lui offrir une sorte de dédommagement d'amour-propre, en lui adressant aussi un rescrit conçu en ces termes :

« Le commencement de la guerre actuelle contre les Turcs a couvert d'un nouveau lustre la gloire des armes russes. Le courage et la persévérance de Nos troupes ont triomphé des obstacles qu'opposaient les efforts de l'ennemi et la nature même des localités. Quatre mois seulement se sont écoulés depuis le passage du Danube, et nos drapeaux flottent déjà sur les murs de Varna, cette forteresse qui, jusqu'à présent, n'avait point connu de vainqueur. D'autres places importantes et d'autres pays ont été soumis sur les rives occidentales et orientales de la mer Noire, et le canon de nos armées s'est fait entendre jusque dans les plus lointaines provinces asiatiques de la Porte Ottomane.

« Désirant rendre une éclatante justice à la part que vous avez prise à ces succès, auxquels vous avez contribué par votre activité et vos sages dispositions, et voulant distinguer ce noble zèle avec lequel vous avez rempli vos devoirs, sans épargner ni vos efforts, ni votre santé, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-André, dont Nous vous envoyons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de vous en revêtir et de les porter conformément aux statuts. Nous ne doutons pas que cette nouvelle preuve de Notre parfaite bienveillance pour vous et de Notre re-

connaissance, ne redouble votre zèle dans la continuation des préparatifs militaires pour la campagne de l'année prochaine, en profitant de l'expérience que Nous avons faite dans la campagne actuelle, et du genre de cette guerre, et de l'indomptable opiniâtreté de l'ennemi.

« Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, le 30 septembre (12 octobre) 1828. »

L'empereur ne tarda pas à remercier ses troupes, et, dans l'ordre du jour qu'il leur adressa, en date du 29 septembre (11 octobre), pour leur exprimer sa satisfaction et sa reconnaissance, il accorda au bataillon des sapeurs de la garde et au quatrième bataillon de sapeurs de la ligne, des drapeaux de Saint-Georges avec cette inscription : ***Pour s'être distingué au siége et à la prise de la forteresse de Varna***, ainsi qu'aux treizième et quatorzième régiments de chasseurs, des drapeaux semblables, avec cette inscription : ***Pour s'être distingué au siége et à la prise des forteresses d'Anapa et de Varna.***

Dans le même ordre du jour, il fit un grand nombre de promotions parmi les officiers qui avaient pris part au siége, et qui s'y étaient distingués par leur zèle et leur courage; vingt colonels furent élevés au grade de général-major; le même grade fut attribué à cinq colonels aides de camp de l'empereur, en récompense de leurs services pendant la campagne; cinq lieutenants-colonels et cinq capitaines, ces derniers aides de camp de l'empereur, étaient nommés colonels; plusieurs généraux-majors et lieutenants-généraux obtenaient des commandements plus importants; enfin, le général-major d'Adlerberg, directeur de la chancellerie du chef de l'état-major général, devenait



aide de camp général de l'empereur, en conservant ses autres titres et fonctions.

L'ordre du jour se terminait par les témoignages de parfaite reconnaissance que l'empereur adressait à toutes les troupes qui s'étaient trouvées au siége de Varna, et qui, pendant toute la durée de ce siége mémorable, avaient constamment donné des preuves de leur bravoure exemplaire, de leur zèle et de leur intrépidité. Une gratification de cinq roubles par homme était accordée aux sous-officiers et aux soldats d'artillerie qui avaient fait le service des tranchées, ainsi qu'à ceux du bataillon des sapeurs de la garde et du quatrième bataillon de sapeurs de la ligne, et une gratification de deux roubles par homme, à ceux de toutes les autres armes.

Le lendemain, 12 octobre, la flotte russe, toute pavoisée, répondait aux salves d'artillerie, qu'on tirait dans le camp et sur les remparts pour annoncer l'entrée de l'empereur de Russie dans Varna : les troupes étaient sur pied et formaient la haie; mais ce splendide spectacle militaire manquait de spectateurs; les maisons de la ville semblaient désertes, et aucun habitant ne se montrait sur les terrasses.

Nicolas entra, à cheval, accompagné du grand-duc Michel et suivi de son état-major et des ambassadeurs étrangers qui se trouvaient au camp : on remarqua que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Heytesbury, était toujours absent. L'empereur et son cortége traversèrent des rues à demi obstruées par les décombres; on n'avait pas eu le temps d'enlever les cadavres d'hommes et d'animaux laissés sans sépulture, et qui exhalaient une horrible puanteur.

L'empereur mit pied à terre devant une petite église



grecque, qui était, comme par miracle, restée debout au milieu des ruines : on y chanta un *Te Deum*. Cette cérémonie religieuse, célébrée au milieu des images de la mort et de la dévastation, avec une imposante solennité, produisit sur tous les assistants une profonde et ineffaçable impression.

L'empereur, qui avait l'intention d'arriver à Saint-Pétersbourg le jour anniversaire de la naissance de son auguste mère (14/26 octobre), se hâta de prendre ses dispositions pour pouvoir partir dans le plus bref délai.

Avant de quitter Varna, il fit lui-même l'inspection des remparts : il ordonna des réparations et des améliorations à faire aux ouvrages de défense ; il nomma le commandant de la place, et détermina le chiffre de la garnison qu'il faudrait laisser dans cette forteresse, pour la mettre à l'abri de toute entreprise de la part de l'ennemi, en cantonnant aux environs les sixième et septième corps.

Ensuite, il visita la ville et indiqua les travaux qu'on aurait à exécuter d'urgence, pour faire disparaître les traces du bombardement et dans l'intérêt de la salubrité générale ; il choisit les emplacements où seraient établis les magasins et les hôpitaux ; il prit les mesures nécessaires pour la réouverture immédiate du port.

Le jour suivant, l'administration russe, toujours et partout si ponctuelle et si expéditive, avait déjà manifesté sa présence par des actes intelligents de police et d'édilité : on avait enterré les morts et tous les débris d'animaux ; le recensement de la population, diminuée de moitié, était achevé; on travaillait au déblaiement des rues; on avait rouvert le port, et les hôpitaux, installés dans les conditions les plus hygiéniques, recevaient, à chaque instant, les blessés et les malades des ambulances.



L'empereur n'avait pas voulu s'embarquer pour Odessa, sans inviter tous les braves, qui avaient pris part au siége de Varna, à s'unir à lui pour offrir à Dieu leurs actions de grâce et pour célébrer leur triomphe par des prières solennelles : le 13 octobre, tous les habitants de la ville avaient été sommés de paraître à cette cérémonie, qui eut lieu, le matin, en plein air, vis-à-vis de Varna, au bord de la mer, en présence des troupes assemblées sous les armes.

Après le service divin, pendant lequel les assistants et l'empereur lui-même s'étaient découverts et avaient fléchi le genou à plusieurs reprises, un *Te Deum* fut chanté, au bruit des salves d'artillerie de la forteresse et de la flotte.

Les troupes, en tenue de parade, restaient agenouillées au passage de l'empereur, qui fit le tour des rangs. Il s'approcha du bataillon des sapeurs de la garde, et il attacha lui-même la croix de Saint-Georges au drapeau de ce bataillon.

— Vous l'avez bien méritée ! s'écria-t-il avec émotion. Il m'est agréable que vous n'ayez pas oublié ces paroles du défunt empereur, qui, en vous donnant votre drapeau, vous avait dit : « A la première occasion, vous l'échangerez contre le drapeau de Saint-Georges. » Le siége de Varna, Dieu soit loué ! n'a pas trompé mon attente.

L'empereur, dont l'émotion avait gagné les assistants, baisa la croix du drapeau, qu'il remit dans les mains d'un vieil officier à barbe grise. Tout le monde pleurait d'attendrissement, et l'empereur pleurait aussi.

Après avoir passé la revue, il revint aux sapeurs de la garde, et s'arrêta de nouveau sur le front de leur bataillon : les tambours battirent aux champs, et le drapeau, qu'il venait de décorer, s'inclina trois fois en sa présence.

— Nous avons pris Varna, mes amis, dit-il encore tout

ému, et vous y avez largement contribué. Je vous félicite, en vous donnant le drapeau de Saint-Georges. Mais vous m'aviez donné, à moi, qui suis votre ancien camarade, une bienbelle fête dans la tranchée de Varna!

A ces mots, l'enthousiasme fut au comble, et les hourras de l'armée couvrirent un moment le bruit des salves d'artillerie.

Ensuite, l'empereur prit congé des troupes, qui défilaient devant lui, en les priant avec bonté de faire leur devoir, en son absence, comme s'il était toujours au milieu d'elles. Mille hourras sympathiques répondirent à ses touchantes et paternelles exhortations.

En retournant à son quartier-général du vaisseau *la Ville de Paris*, il dit tout à coup à un de ses aides de camp (c'était, dit-on, le général d'Adlerberg), qu'il se repentait d'avoir oublié, dans les témoignages de satisfaction et de reconnaissance distribués à l'occasion de la prise de Varna, la personne qui aurait dû les recevoir avant tout le monde.

L'aide de camp, en ce moment-là, ne songeait qu'au péril qui pouvait menacer l'empereur, revenant à bord de la flotte, sur une chaloupe dont l'équipage n'était plus maître, et que les vagues repoussaient vers la côte.

— Dieu soit loué, Sire! s'écria distraitement l'aide de camp à qui l'empereur avait communiqué, en termes assez obscurs, une idée soudaine : voici la dernière traversée que Votre Majesté fera, du camp à la flotte, par un si mauvais temps!

— Qui te parle du temps et de la mer? reprit l'empereur en souriant. Je te disais que j'avais eu le tort d'oublier Menchikoff, mais il n'est pas trop tard, par bonheur, pour réparer cet oubli.

En arrivant sur le vaisseau, avant même de quitter son



manteau trempé d'eau de mer, il dicta ce rescrit à son aide de camp, dont les doigts, glacés par le froid, avaient peine à tenir la plume.

A l'aide de camp général prince Menchikoff.

« Prince Alexandre Serguéïévitch! Le siége de Varna, que vous avez commencé et dirigé avec autant de fermeté que de prudence, vient d'être heureusement fini et couronné d'un plein succès. C'est en suivant la route que vous leur avez tracée, que nos troupes ont soumis cette forteresse qui jusqu'à présent n'avait pas connu de vainqueurs. La blessure grave que vous avez reçue, au milieu de vos exploits, ne vous a pas permis d'être témoin des succès que vous aviez préparés. Mais Je n'en reconnais pas moins la juste part que vous avez au nouveau lustre qui vient de couvrir de gloire les armes russes, et Je vous fais don d'un des canons pris dans la forteresse de Varna, désirant que cette marque de Ma bienveillance particulière soit un souvenir des services que vous avez rendus pendant le siége de Varna et qui ont amené la prise de cette forteresse.

« Je suis votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, le 1er (13, nouv. st.) octobre 1828. »

L'empereur employa ce dernier jour, qu'il avait à passer devant Varna, en conférences avec l'amiral Greig et le comte Worontzoff, avec son ministre des affaires étrangères et avec le directeur de la chancellerie du chef de l'état-major général.

La saison était trop avancée pour penser à continuer les opérations de la guerre; on espérait cependant pouvoir ter-



miner le siége de Silistrie avant l'hiver; quant au siége de Schumla, il était déjà presque abandonné, et le feld-maréchal comte de Wittgenstein avait reçu l'ordre d'évacuer lentement ses positions en se retirant vers Silistrie.

L'armée russe ne devait pas attendre, pour se retirer dans les places fortes du Danube et du littoral et pour chercher ses cantonnements sur la frontière de la Bessarabie, que l'époque des froids et des neiges vînt la surprendre dans un pays inhabitable. Le moment même n'était pas loin, où il ne serait plus possible, la navigation de la mer Noire étant interrompue, d'envoyer par mer les approvisionnements qui venaient d'Odessa et des autres ports de la Crimée. Au reste, la mauvaise saison amènerait forcément une suspension d'armes pour les deux parties belligérantes, et l'armée turque, eût-elle moins souffert que l'armée russe, n'essayerait pas de tenir la campagne, au risque de ne pas rencontrer d'ennemi et de s'épuiser inutilement devant des forteresses qui avaient été mises en état de soutenir un siége.

La prise de Varna allait, d'ailleurs, répandre chez les Turcs une stupeur générale. Aussi, Omer-Vrione, en apprenant que cette place était tombée au pouvoir des Russes, avait levé son camp à la hâte et opéré précipitamment sa retraite, avant que le général Bistrom et le prince Eugène de Wurtemberg eussent attaqué ses positions. La rive gauche du Kamtchik se trouvait donc entièrement débarrassée d'ennemis.

L'empereur savait alors, par les rapports confidentiels des chefs de corps, quel était l'état de son armée, de cette brillante et superbe armée, qui, cinq mois auparavant, avait fait son entrée dans les Principautés danubiennes, avec une si belle apparence de force et de santé : le fer et le feu de



l'ennemi n'avaient atteint que quelques milliers d'hommes, mais les fatigues et les privations, les maladies surtout, avaient fait d'énormes ravages dans tous les corps de troupes, surtout parmi ceux qui s'étaient avancés jusque sous les murs de Schumla : il y avait eu dix fois plus de malades que de blessés, et beaucoup de ces malades étaient morts dans les hôpitaux. Certains régiments avaient perdu la moitié de leur effectif, et une partie des hommes qui restaient sous les drapeaux avaient été plus ou moins éprouvés par les fièvres du pays.

La garde impériale seule, arrivée la dernière et employée exclusivement au siége de Varna, n'avait pas eu à souffrir de l'épidémie qui faisait tant de victimes dans les camps de Schumla et de Silistrie.

L'empereur fut douloureusement étonné, quand il eut acquis la certitude que plus de cinquante mille hommes de son armée avaient péri, la plupart de maladie, pendant cinq mois de campagne. Il espérait encore qu'une paix avantageuse et durable serait la conséquence plus ou moins prochaine de la prise de Varna.

Ce fut dans cette espérance consolante, qu'il prit plaisir, comme pour se distraire des tristes tableaux de la guerre, à dater de son quartier-général devant Varna quelques ukases relatifs au commerce, à l'instruction publique, et aux œuvres fécondes et bienfaisantes de la paix.

Ainsi, peu de semaines auparavant, il avait autorisé une exposition périodique à Saint-Pétersbourg des produits de l'industrie nationale, à l'exemple des expositions analogues inaugurées en France depuis la République : la veille même de son départ de Varna, il approuvait le règlement de ces expositions, lequel lui avait été soumis par son ministre des finances.



Le règlement était en partie imité de celui des expositions françaises. La première exposition de Saint-Pétersbourg devait commencer le 9 mai 1829 et durer seulement jusqu'au 1er juin; elle se renouvellerait périodiquement au bout de trois ou quatre ans. Les produits manufacturiers de tout genre y seraient admis, à l'exception des objets d'un trop grand volume, et ces produits porteraient les timbres et marques de fabrique requis pour en constater l'origine russe. L'organisation intérieure et l'administration locale de cette exposition se trouveraient confiées à un comité de cinq membres, choisis dans le Conseil des manufactures, parmi lesquels le ministre des finances nommerait le président. Ce comité jugerait exclusivement du mérite des produits et désignerait au scrutin les exposants dignes d'obtenir des récompenses, lesquelles consisteraient en médailles d'or et d'argent, en mentions honorables et en primes pécuniaires. Le ministre des finances se réservait de présenter à l'empereur les noms des exposants qui, pour des services d'une utilité générale et majeure, auraient mérité d'obtenir des médailles à porter au cou et même d'autres décorations.

L'empereur témoigna encore l'intérêt particulier qu'il attachait au développement de l'industrie et à la prospérité du mouvement commercial en Russie, par un ukase également daté du 1er/13 octobre et donné devant Varna, qui ordonnait d'ouvrir à Ismaïl une douane principale d'entrepôt pour l'importation de toutes les marchandises étrangères non prohibées par le Tarif. Le but de cet ukase était non-seulement d'encourager et d'accroître l'industrie dans la Bessarabie, mais encore d'attribuer au port d'Ismaïl, le plus important de cette province, une plus grande liberté de commerce et de nouveaux moyens d'augmenter la population. En outre, la ville d'Ismaïl devait jouir, pendant vingt-

cinq ans, à compter de 1829, des franchises qui avaient été octroyées à la ville de Kertch, à partir de 1826.

Deux autres ukases, signés également à bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, se rapportaient à l'instruction publique, dont le progrès régulier et constant était alors une des idées dominantes du Gouvernement impérial, et, à cet égard, le ministre prince de Lieven secondait activement les vues de l'empereur, qui lui disait un jour :

— Notre devoir est de faire des hommes, au moyen de l'instruction, de même que le jardinier, à l'aide de la culture, fait des arbres de forte et généreuse essence, qui ne portent que de bons fruits.

L'ukase du 30 septembre (12 octobre, nouv. st.) 1828, qui créait à Saint-Pétersbourg un Institut pédagogique supérieur, reposait en principe sur les considérations suivantes, émanant de l'initiative personnelle de l'empereur : « Les progrès de l'instruction publique dans Notre empire, disait l'empereur, n'ont cessé d'être l'objet de Notre constante sollicitude. En approfondissant avec soin les besoins actuels de Nos établissements d'éducation, en général, et en recherchant les moyens d'améliorer leur état, Nous avons fixé notre attention particulière sur le manque important d'instituteurs dignes de confiance, qui se faisait sentir dans diverses parties de l'empire. »

Un Institut pédagogique supérieur devait donc être établi à Saint-Pétersbourg, aux frais du ministère de l'instruction publique, « afin d'augmenter le nombre de dignes instituteurs de la jeunesse, et d'offrir à ceux qui désireront se vouer à cet honorable état, de nouveaux moyens d'acquérir les connaissances qu'il exige. »

Le principal but de cette utile et libérale fondation était



sans doute de diminuer, par la suite, le nombre croissant des instituteurs étrangers, qui arrivaient de tous les points de l'Europe en Russie, surtout dans les familles riches, et qui contrariaient le système de l'éducation nationale, en propageant des opinions et des idées diamétralement contraires à celles que l'instruction publique avait mission de répandre parmi la jeunesse russe.

Le second ukase, concernant l'instruction publique, qui portait la date du 1er/13 octobre 1828, avait une portée essentiellement politique. L'empereur, sur la proposition du gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, autorisait la création d'une École de langues orientales à Odessa, en assignant sur le Trésor une somme annuelle de dix mille roubles affectés à l'entretien de l'établissement, aux frais duquel contribuerait pour sa part la ville d'Odessa.

L'utilité d'une pareille fondation était suffisamment justifiée par l'annexion, à l'Empire, des provinces du Caucase, où l'on ne parlait que la langue turque et la langue persane. La malveillance ne manqua pas d'interpréter autrement la destination de cette école de langues orientales, en supposant que l'administration russe avait voulu se préparer ainsi des fonctionnaires pour les villes et les pays turcs nouvellement conquis.

L'empereur, au milieu de l'immense travail de cabinet, qui absorba entièrement le dernier jour qu'il eut à passer devant Varna, n'avait pas oublié qu'il s'était promis d'élever un monument à la mémoire de Wladislas, roi de Pologne, tué sous les murs de cette ville, au quinzième siècle, en combattant contre les Turcs.

L'érection de ce monument devait être, dans sa pensée, une tardive expiation offerte aux martyrs de la Pologne



chrétienne, et un souvenir du glorieux siége qui avait vengé la défaite et la mort d'un de ses prédécesseurs. Cette pensée généreuse lui avait donc dicté ce rescrit, que les Polonais, il faut le dire, n'accueillirent pas avec la sympathie et la gratitude qu'on aurait eu le droit d'attendre d'eux, car ils y virent, bien à tort, une intention déguisée de les humilier et de les rabaisser, en leur rappelant qu'un de leurs rois avait été vaincu par les musulmans que l'empereur de Russie venait de vaincre.

Voici le rescrit que Nicolas avait adressé, de son quartier-général de Varna, non au césaréwitch, mais au comte Worontzoff, en sa qualité de général en chef de l'armée russe, comme s'il s'était préoccupé de ménager la susceptibilité de l'orgueil polonais :

« Comte Michel Séménovitch ! Après avoir rendu un juste tribut de louanges et d'actions de grâces au Tout-Puissant, qui défend le bon droit et qui a de nouveau couronné les armes russes d'un si éclatant succès, Je désire honorer la mémoire d'un de mes prédécesseurs, qui perdit la victoire et la vie, mais non l'honneur, sous les murs de la place de Varna, devenue maintenant ma conquête. C'est là que le vaillant fils de Jagellon, Wladislas, roi de Pologne, tomba en combattant sous les drapeaux de la chrétienté. Le lieu où reposent ses cendres est inconnu : qu'un monument digne de ce héros soit élevé dans la capitale même de la Pologne, à qui Je destine pour cet objet douze des canons turcs trouvés dans Varna ! Je vous charge de choisir sans délai ces canons et de les expédier à Varsovie, où, d'après les dispositions de S. A. I. le césarévitch, ils seront placés dans un lieu convenable, en l'honneur de ce héros et des braves troupes russes qui ont vengé sa mort par leur victoire.



« M'en reposant sur vous pour l'exécution de mes ordres à ce sujet, Je suis toujours votre affectionné.

« NICOLAS. »

Par une singulière coïncidence, à l'heure même où il faisait expédier ce rescrit par sa chancellerie, il reçut la nouvelle que les canons persans, qui avaient été pris à Tauris dans la guerre de Perse et qui étaient restés à Tiflis depuis la conclusion du traité de Tourkmantchaï, attendaient enfin dans le port d'Odessa, qu'il se fût prononcé sur leur destination. Il en décida sur-le-champ, dans ce rescrit que lui avait inspiré un noble sentiment de fierté nationale et de patriotisme :

Au général de cavalerie prince Galitsyne, gouverneur général militaire de Moscou.

« Prince Dmitri Vladimirovitch! Lors de mon séjour à Moscou, en 1826, à l'occasion de la cérémonie du couronnement, Je reçus la première nouvelle de l'invasion des Persans, et, peu de temps après, Je fus informé que l'ennemi avait été battu et repoussé au delà des frontières de l'empire. A cette occasion, J'avais accordé à Ma bonne capitale de Moscou les premiers drapeaux enlevés aux Persans, et ordonné de conserver également tous les trophées qui seraient pris pendant la guerre contre la Perse.

« Les canons fondus à Tauris pendant le séjour que nos troupes ont fait dans cette ville, et qui sont de fabrication persane, doivent être considérés comme faisant aussi partie de ces trophées. J'en fais donc présent à la ville de Moscou, en mémoire de la guerre contre les Persans, terminée si glorieusement pour la Russie, et Je vous ordonne de rece-



voir, avec les honneurs convenables, ces canons, conduits par le régiment réuni de la garde, et de les faire ranger sur la place dite des Tzars.

« NICOLAS.

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, en rade devant Varna, 1er (13, nouv. st.) octobre 1828. »



CX

L'empereur avait eu d'abord le projet de rentrer en Russie par la voie de terre ; mais, sur les instances du général Benkendorff, qui lui représenta que les routes avaient été défoncées par les pluies, que les marais du Dobrudja étaient impraticables et que le pays se trouvait infesté de bandits, il consentit à envoyer sa calèche de voyage à Odessa, où il allait se rendre par mer.

Le grand-duc Michel devait rester au camp de Varna jusqu'à ce que les troupes eussent été reparties dans leurs quartiers d'hiver, car de jour en jour la saison devenait plus mauvaise et il fallait se hâter de clore la campagne.

Le grand-duc aurait préféré que l'empereur prît la route de terre, en se faisant accompagner d'un détachement de cavalerie ; mais l'amiral Greig assurait que la traversée à Odessa serait plus prompte et plus sûre, l'état de la mer s'annonçant comme comme très favorable.

Le matin du 14 octobre, l'empereur passa du vaisseau *la Ville de Paris* à bord du vaisseau *l'Impératrice-Marie*, qui mit à la voile par un bon vent, à la faveur duquel on pouvait espérer d'arriver en trois jours à Odessa.

La flotte annonça le départ de l'empereur, par une salve

de trois cents coups de canon, à laquelle répondirent alternativement les batteries du camp et les forts de la place.

La frégate *le Pantéléimon* appareilla, en même temps, pour voyager de conserve avec le vaisseau *l'Impératrice-Marie*: elle avait à bord le comte de Nesselrode et tous les ministres étrangers qui faisaient cortége à l'empereur, en revenant en même temps que lui à Odessa.

Nicolas s'était embarqué seulement avec une partie de sa suite et de sa maison militaire, entre autres, l'aide de camp général Troubetskoï, le général comte Orloff-Denissoff, etc.

Après trente-six heures d'une excellente navigation, le vent changea tout à coup et souffla bientôt avec une telle violence, qu'on fut obligé de carguer les voiles et de s'abandonner aux caprices de l'ouragan. Une brume épaisse avait séparé les deux bâtiments qui jusque-là ne s'étaient pas perdus de vue un seul instant.

L'ouragan ne tarda pas à devenir une tempête épouvantable. Une partie de la mâture, l'artimon et les agrès, avaient été mis en pièces, à bord de *l'Impératrice-Marie* : il n'était pas possible, à cause de l'horrible état de la mer, de réparer les avaries que le navire avait souffertes et qui ne lui permettaient plus de faire aucune manœuvre. On fixa donc le gouvernail et on laissa le vaisseau aller à la dérive.

La plus grande confusion régnait à bord; tous les passagers étaient malades et incapables de se mouvoir; l'équipage restait morne et consterné : on voyait poindre des larmes dans les yeux des matelots, qui tremblaient pour les jours de leur auguste maître.

L'empereur avait seul conservé du calme et du sang-froid : il se tenait dans l'entre-pont, avec Benkendorff et le comte Potoçki, et il devait, comme eux, se cramponner aux



cloisons du navire, pour n'être pas renversé par les coups de mer.

Il voulut monter sur le pont et donner quelques ordres à l'équipage.

— Sire ! lui dit brusquement le capitaine de vaisseau Pape-Christ, qui osa lui barrer le passage : je suis seul maître ici, et personne autre, fût-ce Votre Majesté, n'a le droit de commander à mon bord.

— C'est juste, répondit Nicolas en se retirant; faites donc votre devoir, capitaine : la Providence fera le reste.

Cette affreuse tempête dura vingt-quatre heures. Au milieu d'une obscurité complète, la boussole ne fonctionnait plus, mais le commandant avait pu constater, avec désespoir, que le vent le poussait vers le Bosphore et que, dans l'espace de vingt heures, le navire avait dévié de soixante milles. Il crut devoir en avertir l'empereur, qui lui répondit tranquillement :

— A la grâce de Dieu! capitaine. J'ai bon espoir que Dieu ne nous abandonnera pas.

Il est certain que Nicolas avait résolu, dans son for intérieur, de ne pas tomber vivant au pouvoir du sultan Mahmoud.

— Imagines-tu, dit-il au général Benkendorff, qu'un empereur de Russie puisse être prisonnier des Turcs?

— Pierre le Grand a failli l'être! reprit tristement Benkendorff.

— J'aime à croire, répliqua l'empereur avec une décision froide et ferme, j'aime à croire qu'il eût préféré mourir!

Quand la brume se dissipa, on était en vue des côtes de la Turquie; mais la tempête s'apaisait, et le bâtiment, malgré ses avaries, put reprendre le large en se dirigeant sur Odessa.



L'empereur, dont la tranquillité d'âme n'avait pas été troublée un moment, ne manifestait qu'une préoccupation et qu'un regret.

— Je voulais absolument, disait-il, me trouver à Saint-Pétersbourg pour le 14 octobre (26, nouv. st.), jour anniversaire de la naissance de ma mère, et le retard que nous avons éprouvé, par suite du mauvais temps, me privera sans doute de ce plaisir.

Le froid était insupportable; une pluie fine et glacée tombait sans interruption; tout le monde, excepté l'empereur, paraissait épuisé de lassitude, et chacun souhaitait d'arriver, pour pouvoir se reposer après cette longue et pénible traversée.

Enfin, au bout de six jours, dans la soirée du 20 octobre, le vaisseau, dont la marche était lente et difficile, entra dans la baie d'Odessa.

Il faisait nuit noire; on dut recourir aux signaux de nuit pour guider la manœuvre du bâtiment. La pluie n'avait pas cessé : l'empereur, couvert de son manteau, descendit dans la chaloupe qui le conduisit à terre avec le général Benkendorff et le comte Potocki.

Le canon du port avait annoncé son arrivée. Tous les habitants, qui, depuis trois jours que durait la tempête, étaient dans les transes et pleuraient déjà leur bien-aimé souverain, accoururent à sa rencontre, en poussant des cris d'allégresse, en remerciant le ciel qui l'avait préservé du naufrage.

Le grand-duc Michel avait envoyé à Odessa un aide de camp, pour avoir des nouvelles de l'auguste voyageur; car la tempête avait régné avec la même intensité sur toute la côte de la Turquie; la flotte russe avait beaucoup souffert, quoique protégée par un bon ancrage, et dans le camp, sous



les murs de Varna, la plupart des tentes avaient été renversées, déchirées ou emportées.

On ne savait pas ce que *le Pantéleïmon* était devenu et le bruit courait qu'il avait péri corps et biens. Ce n'est que le lendemain de l'arrivée de l'empereur, qu'on fut rassuré sur le sort de ce bâtiment.

Les scènes les plus terribles, disait-on, s'étaient passées, pendant la tempête, à bord du *Pantéleïmon* qui, complétement désemparé, flottait à l'aventure, battu par les vents et par les flots. Le capitaine de cette frégate avait annoncé, à toutes les personnes qui se trouvaient sur son navire, qu'un miracle seul pouvait les sauver. Les passagers se préparèrent donc, avec résignation, à la mort : devant un autel dressé dans l'entre-pont, les membres du corps diplomatique et tout l'équipage, à genoux et enveloppés de leurs linceuls, entendirent les prières des agonisants et reçurent l'absolution que leur donna un prêtre.

La frégate avait été ainsi, pendant quatre jours et quatre nuits, ballottée sur une mer furieuse, et perdue au milieu des brouillards, avant de pouvoir atteindre le port de Sébastopol où les passagers débarquèrent, à demi morts de fatigue, de terreur, de faim et de froid.

L'empereur ne s'était arrêté que deux heures à Odessa; il n'avait fait que changer de vêtements, prendre quelque nourriture, écrire au grand-duc Michel, et parcourir les dépêches que lui avaient adressées ses généraux, les comtes de Worontzoff, de Diebitsch et de Wittgenstein.

Il n'y avait plus d'ennemis autour de Varna, mais le siége de Silistrie n'avait pas fait de progrès sérieux, et la retraite à effectuer devant Schumla était si difficile, qu'on ne l'avait pas encore commencée.

Le départ de l'empereur eut lieu à trois heures du matin,



par le plus horrible temps, le vent, la pluie, le froid. La tristesse empreinte sur le front de Nicolas se communiquait à tous les assistants, et, quand il leur dit, en montant dans sa calèche de voyage avec Benkendorff : *Adieu, messieurs!* sa voix était étouffée, et peut-être y avait-il des larmes dans ses yeux.

C'est qu'en ce moment, comme il le raconta depuis, il avait eu tout à coup la conscience d'un grand malheur, sans savoir, sans prévoir quel était ce malheur qui allait le frapper.

Il avait hâte d'arriver à Saint-Pétersbourg, et pendant six jours et six nuits il ne s'arrêta plus en route, que pour changer de chevaux. Jamais il n'avait couru la poste avec une pareille rapidité et néanmoins il s'impatientait de ce que les postillons ne le menaient point assez vite.

Le 26 octobre, à dix heures du matin, il arrivait à Tzarskoé-Sélo.

Comme personne ne l'attendait encore, pas même l'impératrice, qui avait été informée pourtant de son prochain retour, personne n'était venu au-devant de lui. Il voulait entrer au château, sans être aperçu; mais on avait reconnu sa voiture, et déjà on criait *hurrah!* sur son passage. Le peuple accourait de toutes parts, en le saluant d'acclamations joyeuses; tous les officiers, tous les serviteurs du château se précipitaient aux portes, pour le voir plus tôt. La calèche pouvait à peine se faire jour à travers la foule enivrée de bonheur.

— Bonjour, mes enfants! disait l'empereur, en s'adressant du regard et de la main à tous ceux qui se pressaient autour de lui. Eh bien! demanda-t-il à un vieux concierge du palais, qu'y a-t-il de nouveau ici? Comment se porte-t-on?

— Sire, répondit à voix basse le vieillard, Sa Majesté l'impératrice Marie est encore indisposée.

— Partons! dit l'empereur aux postillons. L'impératrice-mère est à Saint-Pétersbourg.

La distance de quelques werstes qui sépare Tzarskoé-Sélo de la capitale fut franchie en moins d'une heure. On apprit que l'empereur arrivait, quand il était arrivé.

On célébrait, ce jour-là, l'anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère, qui était malade, en effet, depuis peu de jours, mais dont l'état ne donnait plus d'inquiétudes.

Le matin, à l'occasion de cet anniversaire, un *Te Deum* solennel avait été chanté dans toutes les églises de la capitale et, à la suite de ce *Te Deum*, les drapeaux pris aux Turcs dans les forteresses de Varna et d'Ardaghane avaient été promenés en triomphe dans les principales rues de la ville.

L'empereur, au lieu de mettre pied à terre devant Notre-Dame de Kasan, comme il ne manquait jamais de le faire au retour d'un long voyage, s'était fait conduire d'abord au palais d'Hiver. L'impératrice Alexandra, son fils aîné le grand-duc héritier et ses autres enfants se jetèrent dans ses bras. Le premier mot qu'il prononça fut pour s'informer de la santé de l'impératrice Marie.

L'impératrice Alexandra lui avoua, en hésitant, que son auguste mère avait été atteinte d'une indisposition grave depuis trois jours, mais que les médecins la regardaient comme hors de danger.

L'empereur, impatient de voir la malade, était déjà auprès d'elle : il la trouva très changée, très affaiblie. Il ne put cacher son émotion et ses yeux se mouillèrent, mais l'impératrice-mère était si heureuse d'embrasser son fils, qu'elle ne sentait plus son mal et qu'elle se croyait guérie.

— Ma plus grande maladie, c'était l'absence, dit-elle;



maintenant que mon fils est revenu, je suis sauvée!

Elle demandait à se lever, mais on obtint d'elle, à grand' peine, qu'elle garderait le lit jusqu'au lendemain.

L'empereur se rendit, avec l'impératrice Alexandra et le grand-duc héritier, à la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, où devaient être chantées des prières en actions de grâces pour son heureux retour.

Il avait traversé, au milieu des hourras, la foule immense qui se pressait sur la place de l'église et dans les rues adjacentes : le peuple était si heureux de revoir son souverain chéri dans les murs de sa bonne capitale. Les membres du Conseil de l'Empire, les ministres, les sénateurs, les généraux, la cour, et le corps diplomatique, assistaient à cette cérémonie, où le retour de l'empereur avait répandu la joie sur tous les visages.

Ce fut pour tous les habitants de Saint-Pétersbourg une journée de fête et de réjouissance. On eût dit une grande famille, qui, longtemps privée de son chef, l'avait vu reparaître au foyer domestique. Ce n'était pas le vainqueur de Varna, c'était l'empereur, c'était le père, que ses enfants, que ses sujets saluaient de leurs hourras.

Le lendemain, 27 octobre, l'impératrice-mère essaya de sortir de son lit, mais les accès de la fièvre la reprirent, et elle ne fut pas en état de rester levée, comme elle l'aurait désiré.

L'empereur et l'impératrice Alexandra ne la quittaient presque pas.

La malade avait des moments de délire et paraissait en proie à une surexcitation extraordinaire : elle parlait sans cesse de la guerre et elle oubliait que l'empereur était de retour; par instant, elle ne le reconnaissait pas et elle se mettait à fondre en larmes, en criant qu'on veillât sur les



jours de Sa Majesté. Les médecins cependant affirmaient que l'état de la malade ne leur inspirait pas d'inquiétude.

L'empereur n'en était pas moins inquiet. Pendant ces trois jours, il ne s'occupa que de la maladie de sa mère.

Le 29 octobre, l'impératrice Marie parut entrer en convalescence; elle avait dormi d'un sommeil tranquille; elle reprenait des forces, elle put se lever. On respirait, on la croyait à l'abri d'une rechute.

Durant trois jours, le mieux se soutint, en effet : la malade elle-même avait confiance dans sa guérison prochaine, mais son agitation fiévreuse n'avait pas disparu.

Elle, toujours si sobre de paroles, ne cessait de parler de l'éternel sujet de la guerre : elle interrogeait son fils, elle lui demandait, avec insistance, des détails circonstanciés, sur son séjour à l'armée, sur les périls qu'il avait courus, sur les pays qu'il avait traversés, sur les combats auxquels il avait pris part, sur les moindres épisodes de son voyage aventureux. L'empereur se prêtait avec la meilleure grâce au désir de sa vénérable mère, et l'impératrice Alexandra, qui se trouvait toujours présente, écoutait avec non moins d'intérêt ces récits qui n'étaient pas faits pour elle.

L'impératrice-mère ne se lassait pas surtout de s'informer minutieusement de l'état des ambulances et des hôpitaux de l'armée, car elle se rappelait que la direction suprême de tous les établissements de bienfaisance et de charité lui avaient été confiée, et elle s'imposait comme une sorte de devoir la fatigue de connaître tout ce qui s'était fait pour soigner les malades et les blessés. La visite de son fils, aux hôpitaux de Babadagh et de Kustendgi, où régnaient le typhus et la peste, l'avait émue jusqu'aux larmes; elle y revenait sans cesse avec une émotion croissante, et, dans un de ces moments-là, par une inspiration soudaine, elle



adressa ce rescrit au comte de Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie :

« Comte Michel Séménovitch ! Désirant contribuer, au moins pour une légère rétribution, au soulagement des braves guerriers qui ont versé leur sang au champ d'honneur pour le souverain et la patrie, j'ai recours au zèle et à l'empressement que vous ne cessez de mettre à seconder toute bonne intention. Vous recevrez ci-joint une somme de quinze mille roubles, que je vous serai obligée d'employer à secourir les officiers, sous-officiers et soldats, tant des gardes que de l'armée, qui se trouveraient dans le besoin, à leur sortie des hôpitaux. Je désire que la distribution de cette somme soit dirigée par les principes adoptés pour la répartition du fonds consacré au même objet par l'impératrice ma bien-aimée bru. J'ajoute à cet envoi une certaine quantité de charpie, que j'ai faite moi-même pour les militaires blessés qui se trouvent dans les hôpitaux. M'en reposant pour ces dispositions sur votre ardent amour pour le bien, je vous prie de m'envoyer au fur et mesure les listes des militaires qui auront participé aux secours pécuniaires.

« Je suis, avec une véritable estime et une sincère bienveillance,

« Votre affectionnée.

« Marie.

« Saint-Pétersbourg, 21 octobre (2 novembre, nouv. st.) 1828. »

Ce nouveau bienfait, que l'hôpital militaire d'Odessa reçut de l'impératrice-mère, fut, pour ainsi dire, le dernier acte de la vie de cette généreuse et charitable princesse.

Le jour même où elle dictait ce rescrit, un changement subit dans son état se manifesta par un affaiblissement pro-



gressif de toutes ses facultés : l'âme, la vue et la mémoire étaient affectées à tel point, que les médecins, qui furent appelés en consultation, jugèrent qu'une attaque d'apoplexie paraissait imminente; ils firent tous leurs efforts pour la conjurer, mais il était trop tard.

Une saignée fut ordonnée par les docteurs ordinaires de Sa Majesté, J. de Ruhl et W. Crichton : elle produisit un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attendait. Aussi, accusa-t-on les médecins d'avoir laissé, par leurs hésitations, le mal s'aggraver et devenir incurable.

L'auguste malade perdit connaissance pendant vingt heures et ne la recouvra par intervalles, que pour avoir conscience de son état désespéré et pour se préparer à la mort. Elle mourut dans la nuit du 5 novembre, à deux heures du matin, en regrettant l'absence de ses deux fils Constantin et Michel, qu'elle aurait voulu embrasser une dernière fois.

— Je m'étonnais, avait-elle dit pendant son agonie, je m'étonnais d'avoir pu survivre si longtemps à mon bien-aimé fils Alexandre, de glorieuse mémoire! Je vais le rejoindre, ajouta-t-elle, et là-haut nous prierons ensemble pour vous tous et pour notre sainte Russie.

Les habitants de Saint-Pétersbourg, en s'éveillant, au bruit de toutes les cloches des églises sonnant le glas funèbre, apprirent que l'impératrice-mère avait cessé de vivre.

Ce manifeste de l'empereur était affiché déjà sur tous les murs de la capitale.

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc.

« Il a plu au Tout-Puissant de nous accabler d'un nouveau et cruel malheur. Nous avons perdu Notre mère bien-aimée Sa Majesté l'impératrice Marie Féodorovna. Une ma-

ladie, d'abord peu dangereuse, mais dont les progrès se sont développés avec une effrayante rapidité, a mis fin aujourd'hui, vingt-quatre du présent mois, à deux heures du matin, à sa précieuse existence, dont tous les instants n'avaient cessé d'être consacrés à l'exercice des devoirs des plus hautes vertus. Dans les angoisses de Notre cœur, Nous soumettant aux impénétrables décrets de la Providence divine qui Nous envoie cette épreuve, Nous nous adressons à Nos peuples chéris. Notre douleur est celle de tous Nos fidèles sujets, et Nous ne pouvons y trouver d'allégement, que dans la part sincère qu'ils y prennent. En payant un juste tribut de larmes à la mémoire impérissable de Notre mère adorée, ils se joindront à Nous pour adresser à Dieu, dont la miséricorde éclate jusque dans ses rigueurs, de ferventes prières, pour qu'il reçoive dans son sein l'âme angélique de Celle que Nous pleurons, sanctuaire ici-bas de tous les sentiments nobles et de toutes les vertus, et pour qu'il daigne Nous envoyer des forces et des consolations, ainsi qu'à tous les membres de Notre maison désolée.

« Donné dans Notre capitale de Saint-Pétersbourg, le vingt-quatrième jour du mois d'octobre (5 novembre, nouv. st.), l'an de grâce 1828 et de notre règne le troisième.

« Nicolas. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE LXXII.



CHAPITRE LXXIII.

CHAPITRE LXXIV.



déclaration des plénipotentiaires russes aux conférences d'Ackermann, ne pouvait donner lieu à une intervention de l'empereur Nicolas. — Les Puissances alliées n'avaient plus qu'à imposer leur médiation par les armes. — Les ambassadeurs cherchent à gagner du temps. — Le reïss-effendi refuse de signer la note qu'il a remise aux ambassadeurs. — M. de Ribeaupierre déclare que cette note est injurieuse à son Gouvernement, — Il donne un démenti formel à l'allégation relative aux conférences d'Ackerman, et il en demande la rétractation. — Il attend, pour protester, l'audience solennelle, dans laquelle il doit remettre ses lettres de créance au sultan. — Relation de cette audience. — L'ambassadeur, accompagné de la légation russe, se rend à cheval au Sérail. — Il est reçu et conduit dans la salle du Divan par les chambellans du grand-vizir. — Le grand-vizir vient à sa rencontre. — Il offre un repas à l'ambassadeur. — Les conseillers d'Etat de Berg et de Minciaky prennent place avec le séraskier, à la seconde table. — Lavement des mains. — Etrange supplique du grand-vizir au sultan. — M. de Ribeaupierre demande des explications sur la note remise aux ambassadeurs des Puissances. — Il soutient avec énergie que la question grecque n'a pas été soulevée dans les conférences d'Ackerman. — Le grand-vizir allègue une communication verbale du comte de Worontzoff. — M. de Ribeaupierre annonce qu'il veut obtenir pleine satisfaction. — L'ambassadeur introduit dans la salle d'audience et revêtu d'une pelisse d'honneur. — Son discours au sultan. — Après la remise des lettres de créance, il est ramené en pompe à l'hôtel de la légation russe. — Riches présents que le sultan lui envoie. — Il ne peut obtenir aucune rectification de la note qui l'avait offensé. — Il en réfère au comte de Nesselrode. — Les trois Puissances négocient entre elles pour faire cesser l'effusion du sang en Grèce. — L'Angleterre appréhende surtout l'entrée d'une armée russe dans les Principautés. — Le sultan se prépare à une résistance armée vis-à-vis des trois Puissances. — Il presse les armements du vice-roi d'Egypte. — Il donne ordre à Reschid-Pacha et à Ibrahim de pousser vigoureusement leurs armements en Grèce. — Le duc de Wellington, dans sa correspondance avec l'empereur de Russie, essaye de le dissuader de faire la guerre à la Turquie. — Extrait d'une lettre de Nicolas. — Le marquis de Herford, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur. — Il lui apporte, de la part du roi d'Angleterre, l'ordre de la Jarretière. — Personnel de l'ambassade : sir Georges Nayler, premier roi d'armes d'Angleterre, le colonel Cooke, lord Seymour, lord Hill, les capitaines de vaisseau Meynell et Seymour. — Audience solennelle au palais de Tzarskoé-Sélo (8 juillet), pour la réception de l'empereur dans l'ordre de la Jarretière. — Remerciment du nouveau chevalier au roi d'Angleterre. — Traité signé à Londres, entre les trois Puissances, par le prince de Lieven, le prince de Polignac et le vicomte Dudley (6 juillet). — Objet de ce traité, conclu par un sentiment d'humanité et dans l'intérêt du repos de l'Europe. — L'Autriche et la Russie seraient libres d'y adhérer dans le délai d'un mois. — Article additionnel et secret, pour faire accepter l'armistice aux parties belligérantes. — Ratification du traité. — Le Gouvernement turc fait semblant d'en ignorer l'existence. — Déplorable situation de la Grèce, sans armée et sans flotte. — Capitulation de la citadelle d'Athènes. — La Morée mise à feu et à sang. — La guerre civile entre les chefs. — Le comte Capo d'Istria, nommé président de la Grèce (14 avril 1827). — Il apprend la langue grecque, à Genève. — Secours qu'il envoie aux Grecs, de concert avec le banquier suisse Eynard. — Il plaide la cause de l'insurrection grecque auprès des cabinets de l'Europe. — Estime et sympathie de l'empereur Nicolas



pour Capo d'Istria. — Il le mande à Saint-Pétersbourg, par lettre autographe. — Il le reconnaît comme chef électif du Gouvernement grec. — Rescrit qu'il lui adresse (1er/13 juillet 1827). — Portrait de Capo d'Istria. — Emprunt négocié à Londres, pour les Grecs. — Nicolas promet un subside de trois millions. — — Nicolas s'intéresse à la cause des Grecs, comme chef temporel de l'Eglise grecque. — Son système de tolérance dans les questions religieuses. — Son ukase (21 octobre/3 novembre 1827) en faveur des Grecs-unis. — Son ukase pour interdire la vente à l'encan des saintes images. . . . . . . Pag. 21 à 36.

CHAPITRE LXXV.

État de l'entreprise de la codification des lois russes. — Michel Spéransky, dans l'espace de dix-huit mois, accomplit la moitié de son œuvre. — Travaux de la nouvelle Commission présidée par l'empereur. — Formation du Code de concordance. — Instructions en 8 articles pour la préparation du Code général des lois. — Rédaction du Code russe depuis 1649 jusqu'à la mort d'Alexandre Ier. — Spéransky rassemble les matériaux et les documents. — Les ukases du Sénat et les ukases nominaux. — Collaboration personnelle de l'empereur aux travaux de la Commission. — Spéransky présente à l'empereur (juillet 1827) l'exposition historique à placer en tête du Code russe et un aperçu général du *Sobranie zakonow*. — Cette immense collection devait former 25 à 30 volumes in-4°. — Les collaborateurs de Spéransky : le conseiller d'Etat Michel Baloughiansky et le baron Modeste de Korff. — Rescrit de l'empereur à Spéransky (8/20 juillet 1827). — Commencement de l'impression du recueil. — L'empereur assiste à une séance du Sénat (22 août). — Paroles qu'il adresse aux sénateurs pour leur annoncer la publication de la collection des lois nationales. — L'empereur s'intéresse aux progrès du système des voies de communication en Russie. — Le directeur en chef de ces voies de communication, le duc Alexandre de Wurtemberg, oncle de l'empereur. — Travaux continués pendant vingt-cinq ans pour renouveler les écluses de Vichny-Volotchok et pour refaire le canal de Ladoga. — Projet d'un canal pour la jonction du Don au Volga. — Le canal Krilow, destiné à mettre en communication le Niemen avec la mer Baltique. — Autre projet d'une voie navigable entre Moscou et Saint-Pétersbourg. — On pose la première pierre de la grande écluse de ce canal, près de Podbolnetchnaia-gora. — L'Institut des voies de communication, créé en 1809, à l'instar de l'Ecole polytechnique de Paris. — Les examens publics de cet Institut (11 mai 1827). — Rescrit de l'empereur au duc Alexandre de Wurtemberg (2/14 juin 1827). — Développement de l'industrie manufacturière en Russie. — Introduction libre, et exempte de droits, de tous les échantillons de l'industrie étrangère — Ukase du 30 mai (11 juin) 1827, qui autorise l'exportation des grains par la voie de Saint-Pétersbourg. — Prospérité commerciale des ports de la Crimée. — Ouverture du nouveau port de Kertch. — Ukase du 18 novembre (1er décembre) 1827, pour l'établissement des quarantaines dans les ports de la Baltique. — Établissement d'une Compagnie des vins de Crimée (ukase du 3/15 novembre 1827). — Société hollandaise à Odessa (ukase du 5/17 janvier 1828). — Ukase du 7/19 janvier 1828, pour alléger les redevances payées par les guildes des marchands . . . Pag. 37 à 48.



CHAPITRE LXXVI.

CHAPITRE LXXVII.



le capitaine Ouschakoff. — Le général Paskewitch projette de former plusieurs corps de cavalerie indigène. — Il arrive à Etchmiadzine (20 juin 1827). — Le frère du sultan des Schaldines fait sa soumission. — Marche de l'armée russe sur Nakhitchévan. — Occupation de cette ville (9 juillet). — Investissement d'Abbas-Abad (14 juillet). — L'armée persane réunie au delà de l'Araxe, forte de quarante mille hommes. — Paskewitch marche à la rencontre de l'ennemi. — Il passe l'Araxe sur un pont soutenu par des peaux de bœuf gonflées d'air. — Les Persans acceptent la bataille. — Le lieutenant-général Ilowaïsky commande les Cosaques; le général Constantin Benkendorff, la cavalerie. — Description de la bataille de Djéwan-Boulak. — Le lieutenant-général prince Éristoff s'empare des hauteurs, après avoir culbuté la cavalerie persane. — Déroute des Persans. — On leur enlève leur principal étendard : le *Drapeau victorieux*. — Ils sont poursuivis l'épée dans les reins. — Le prince Abbas-Mirza n'échappe que par miracle en se cachant dans une caverne. — Paskewitch retourne devant Abbas-Abad. — Il arbore sur ses batteries les drapeaux pris à l'ennemi. — La ville capitule — La garnison dépose ses armes sur le glacis (19 juillet). — Le commandant de la place, Mahmet-Emine-Khan, remet les clefs de la forteresse à Paskewitch. — Les Russes entrent dans Abbas-Abad. — Le prince Abbas-Mirza réforme son armée et reste dans son camp près de Tchors. — Les familles indigènes, emmenées au delà de l'Araxe, sont rétablies sur leur territoire. — Les tribus des Lesghis, des Kourousches et des Makrakhs prêtent serment de fidélité au tzar. — L'armée persane se met en mouvement pour couper les vivres au principal corps de l'armée russe, campé à Karababa. — Le général-major prince Bagration chargé de protéger les familles tartares et arméniennes qu'il ramène dans leurs villages. — Il est assailli par la cavalerie persane (19 août) et lui tient tête. — Beaux traits de courage et de dévouement. — L'enseigne prince Tschevtschevadzeff, le capitaine Podloutsky et le sous-officier Kabakoff. — Le capitaine Vrétoff, l'enseigne Lawroff et le sergent-major Jakovleff. — Le lieutenant-général Krassowsky, commandant la forteresse d'Etchmiadzine, va camper avec une partie de ses troupes à Dianghili. — La forteresse gardée par cinq compagnies d'infanterie sous les ordres du lieutenant-colonel Laudenfeld. — Le camp de Dianghili favorable à la santé des troupes. — L'aide de camp général Sipiaguine, qui amenait l'artillerie de siége à Paskewitch, arrive à Dianghili, après avoir été harcelé par l'ennemi. — Krassowsky attaque vigoureusement la cavalerie persane, qui avait inquiété la marche de Sipiaguine et la met en fuite. — Il apprend tout à coup que le prince Abbas-Mirza assiége Etchmiadzine. — Il se met en route, le soir même, avec une partie de ses troupes, pour secourir la place assiégée. — Il marche toute la nuit et trouve, au point du jour, la route fermée par Abbas-Mirza. — Dispositions de l'armée persane. — Krassowsky n'hésite pas à l'attaquer à la baïonnette. — L'artillerie ennemie cause des dégats aux équipages russes. — Le colonel Güllensmidt dirige habilement le feu de ses canons sur les masses de l'armée persane. — Victoire de l'Abarane (29 août). — Pertes regrettables des vainqueurs; le lieutenant-colonel Golovine et le major Beloser tués. — Krassowsky blessé. — Quatre mille morts et blessés dans l'armée persane. — Dernier assaut livré à Etchmiadzine. — Cette forteresse est sauvée. — Krassowsky retourne au camp de Dianghili. — Paskewitch quitte son camp de Karababa pour aller au-devant de son artillerie de siége. — Il la dirige sur Sardar-Abad. — Les habitants de la province d'Erivan se mettent sous la protection de Paskewitch. — Le prince Abbas-Mirza se retire avec son armée. — Siége de



CHAPITRE LXXVIII.



envoyé par le schah au quartier-général du général russe. — Paskewitch fait un entrée triomphale à Tauris (31 octobre). — Les conférences s'ouvrent le lendemain et le caïmacan du prince Abbas-Mirza, signe, avec le conseiller d'État d'Obreskoff, les préliminaires de la paix. . . . . Pag. 79 à 90.

CHAPITRE LXXIX.

Le traité de Londres connu de toute l'Europe, et non encore notifié à la Porte Ottomane. — Le sultan Mahmoud cherche à gagner du temps et continue ses préparatifs d'armement. — M. de Ribeaupierre poursuit la réparation de l'injure faite à l'empereur, qu'on a osé accuser de manquer à ses engagements vis-à-vis de la Porte. — Le reiss-effendi refuse toute explication catégorique. — Le Divan voyait avec un vif ressentiment que l'empereur de Russie semblait reconnaître le nouveau président de la Grèce. — M. de Ribeaupierre s'attache à prouver que son Gouvernement voulait garder la neutralité vis-à-vis des Turcs et des Grecs. — Une escadre doit être envoyée dans la Méditerranée par les trois Puissances alliées. — Le vice-amiral Codrington, le contre-amiral de Rigny et le vice-amiral comte de Heyden, désignés pour commander les trois divisions de l'escadre. — Il s'agissait de bloquer la flotte égyptienne dans le port d'Alexandrie et d'empêcher le ravitaillement des armées turques en Morée. — Réponse du reiss-effendi au ministre de Prusse, M. de Miltiz, à propos de l'ultimatum des trois Puissances. — Les drogmans des trois Puissances apportent le traité au reiss-effendi et le lui laissent (16 août). — Délai de quinze jours accordé au Divan pour accepter la médiation des Puissances. — Note amicale et conseils adressés par le ministre de Prusse au reiss-effendi. — Conduite ambiguë de l'internonce autrichien. — La notification des trois ambassadeurs reste sans réponse. — Le reiss-effendi repousse toute démarche conciliante. — Les ambassadeurs avertissent leurs nationaux. — M. de Ribeaupierre conseille aux sujets russes de quitter Constantinople. — La flotte égyptienne parvient à sortir du port d'Alexandrie. — Elle est suivie par les escadres alliées, qui l'enferment dans la baie de Navarin. — Le commandant de cette flotte, Tahir-Pacha, sommé d'accepter l'armistice que les Grecs ont accepté. — Dernière démarche des ambassadeurs auprès du reiss-effendi (14 septembre). — La Porte prétend adopter la devise de l'Angleterre : *Dieu et mon droit*. — Le reiss-effendi résigne ses fonctions, et le ministre de l'intérieur lui succède. — Celui-ci déclare que la Turquie ne cédera pas, et qu'elle est prête à rendre coup pour coup, boulet pour boulet. — Deux navires de guerre russes, portant pavillon marchand, entrent dans le port de Constantinople. — Émotion causée dans la ville par leur présence. — M. de Ribeaupierre, pour toute explication, répond que la Porte ne doit s'en prendre qu'à elle seule, si une flotte russe paraît devant Constantinople. — Animosité des membres du Divan contre l'ambassadeur de Russie. — Rassemblements devant son hôtel. — M. de Ribeaupierre se plaint de n'être pas en sûreté dans la capitale, et menace de partir immédiatement. — Il se retire avec le personnel de l'ambassade à Bouyukdéré. — Il écrit à Saint-Pétersbourg que le canon seul peut battre en brèche l'obstination musulmane. — L'empereur Nicolas ordonne à l'amiral Greig de ne pas faire sortir encore la flotte de la mer Noire. — La flotte du Nord s'était arrêtée pendant trois mois à Portsmouth. — Elle rentre à Crondstadt (13 octobre). — L'empereur la passe en revue. — Il annonce aux marins que le moment approche de soutenir l'honneur du pavillon russe. — Les frégates *Marie* et



CHAPITRE LXXX.



CHAPITRE LXXXI.

L'empereur revient de son voyage à Riga et à Dunabourg. — *Te Deum* pour la prise d'Erivan (15 novembre 1827). — On apprend, le même jour, la victoire de Navarin et l'ouverture des conférences pour la paix en Perse. — L'empereur récompense le comte de Heyden, le capitaine Lazareff et les marins qui se sont distingués à Navarin.—Rescrit de l'empereur à sir Codrington (8/20 novembre). — Rescrit au vice-amiral de Rigny (8/20 novembre). — Suites politiques du combat de Navarin. — La destruction de la flotte musulmane préméditée par l'Angleterre.— Aveu du *Times* à ce sujet. — Nicolas ne veut pas mêler sa propre querelle à la question grecque. — Son ambassadeur reçoit l'ordre d'exiger de la Turquie réparation complète et solennelle. — Le Divan espère détacher de la Russie la France et l'Angleterre. — Hatti-schérif qui désigne les Russes à la vengeance des musulmans. — Note du comte de Nesselrode aux ministres des cours de l'Europe (12/24 novembre). — Les préliminaires du traité entre la Perse et la Russie sont convenus. — L'empereur les accepte et envoie ses pleins pouvoirs à Paskewitch. — La Perse dirigée d'après les conseils secrets de l'Angleterre. — L'empereur ajourne à la signature de la paix la récompense qu'il réserve à Paskewitch. — Rescrit de l'empereur au lieutenant-général Krassowsky (5/17 novembre). — Paskewitch avait dissimulé, dans son rapport, que la prise de Tauris était due au prince Eristoff. — Rescrit de l'empereur à ce général (11/23 novembre). — Paskewitch s'impatiente des délais que le schah apporte à conclure le traité de paix. — Il fait marcher ses troupes sur Khoï et Salmas. — Benkendorff s'avance sur Deï-Karghan. — Le prince Abbas-Mirza se replie sur Ourmiah et demande à s'aboucher avec le général en chef. — Benkendorff reçoit l'ordre de recevoir Abbas-Mirza et de lui montrer les troupes russes en parade. — La parade a lieu près du lac Urmio (16 novembre). — Abbas-Mirza arrive avec Feth-Ali-Khan et deux officiers anglais.— Son portrait.—Benkendorff vient à lui avec les colonels Dolgorouky, comte de Tolstoï et Raïewsky. — Compliment du prince au général russe.— Il fait l'éloge de l'armée russe.—Il admire la tenue et l'instruction des troupes. — Il félicite le colonel des Cosaques, Schemschoff. — Il examine surtout l'artillerie. — Il assiste au défilé. — Il témoigne le désir de voir l'empereur, après la conclusion de la paix. — Colère et humiliation de son escorte. — Il est reconduit à Tschewister, où on lui donne une garde d'honneur russe. — Il envoie son fils au-devant de Paskewitch, qui se rend à Deï-Karghan. — Le lieutenant-général Suchtelen envoyé au-devant du prince, qu'il accompagne jusqu'à Deï-Karghan. — Entrevue d'Abbas-Mirza et de Paskewitch. — Le prince de Perse assiste à un dîner donné par le colonel Schipoff, et porte un toast à l'empereur. — Les conférences pour la paix recommencent, mais rien ne se termine. — La politique persane, d'accord avec l'Angleterre, fait traîner en longueur les négociations. — Paskewitch met des garnisons dans les villes et soumet le pays à l'administration russe. . . . . Pag. 113 à 128.

CHAPITRE LXXXII.

Nicolas, inquiet sur le sort de son ambassadeur à Constantinople et sur celui de ses sujets en Turquie. — Il craint de sanglantes représailles, à la suite du combat de Navarin. — Mais les Turcs se résignent, et la tranquillité n'est pas



troublée dans leur capitale. — Les ambassadeurs prennent des mesures pour protéger leurs nationaux. — Bâtiments russes et navires anglais prêts à tout événement. — Les trois ambassadeurs invitent la Porte à subir la médiation des Puissances (1er novembre). — Le reïss-effendi apprend que la flotte turque a été anéantie à Navarin. — Les ministres d'Autriche et de Prusse font une démarche auprès de lui pour conseiller la prudence. — Le reïss-effendi demande des explications aux ambassadeurs. — Réponses évasives, mais conciliantes. — Le Gouvernement turc ferme le Bosphore et met l'embargo sur les navires russes, anglais et français. — Assemblées extraordinaires du Divan. — Note du reïss-effendi aux ambassadeurs (8 novembre). — La Porte demande réparation de l'insulte faite à son pavillon. — Réponse catégorique. — Levée de l'embargo. — Tahir-Pacha apporte des nouvelles malveillantes du combat de Navarin. — Audience de congé des ambassadeurs, chez le reïss-effendi. — On discute sans pouvoir s'entendre. — M. de Ribeaupierre proclame la guerre. — Les ambassadeurs demandent leurs passe-ports. — On les leur refuse. — M. de Ribeaupierre cesse d'intervenir dans ces pourparlers. — Les ambassadeurs se disposent à partir. — La Porte déclare placer leurs nationaux sous sa protection. — M. de Ribeaupierre quitte Constantinople et s'embarque. — Les vents contraires le forcent de rester à l'ancre, près de Bouyukdéré. — Les ambassadeurs anglais et français se rendent dans le golfe de Smyrne. — Ils ajournent au 15 janvier suivant la rupture définitive avec la Porte. — Les glaces ferment le port d'Odessa. — M. de Ribeaupierre se décide à prendre la route des Dardanelles. — Le Gouvernement turc essaye de le retenir, en lui faisant remettre une note conciliatrice. — M. de Ribeaupierre s'abstient d'y répondre en l'absence de ses collègues. — Le grand-seigneur poursuit ses préparatifs de guerre. — Il exprime l'intention de se mettre à la tête de son armée. — Les préparatifs de guerre de la Russie continuent aussi. — L'Europe et surtout l'Angleterre s'en inquiètent. — La Russie n'en sait rien. . . . . Pag. 129 à 138.

CHAPITRE LXXXIII.

Incendie de la ville d'Abo (4 septembre). — L'empereur envoie cent mille roubles par le comte de Rehbinder, secrétaire d'Etat du grand-duché de Finlande. — Comité de secours organisé au milieu des ruines. — La reconstruction d'Abo aux frais de l'Etat. — Son université transférée à Helsingfors. — Création de la première compagnie russe d'assurances contre l'incendie, fondée par l'amiral Mordvinoff, le comte de Litta, le comte Potoçki, le baron Stieglitz (4 juillet 1827). — Publication des statuts de cette compagnie. — Fréquence des incendies à Saint-Pétersbourg. — Pertes subies par l'université d'Abo. — L'impératrice-mère protectrice de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. — Députation de l'Académie conduite chez l'impératrice-mère par l'amiral Chischkoff (26 octobre). — Discours du président d'Ouvaroff. — Médaille d'or gravée par le comte Théodore Tolstoï. — Réponse de l'impératrice-mère. — Lettre qu'elle adresse au ministre de l'Instruction publique. — Elle offre à l'Académie deux médailles d'or, gravées par elle. — L'amiral Chischkoff quitte enfin le ministère de l'Instruction publique. — Son adjoint Dmitri Bloudoff destiné à le remplacer. — Le prince Labanoff-Rostowsky se retire du ministère de la justice. — Rescrit de l'empereur à ce vieux ministre (18/30 octobre 1827). — Son adjoint, le prince Dolgorouky, lui succède. — Eloge de ce nouveau ministre. — Grâce à



Michel Spéransky, la chancellerie impériale devient l'école de la jurisprudence russe. — Le ministre de la guerre, le général Alexandre Tatitscheff, remplacé par son adjoint le lieutenant-général comte Tchernycheff (septembre 1827). — Reproche adressé à Tatitscheff. — Sa lutte avec Diebitsch. — Ukase du 13/26 octobre 1827 qui nomme Tchernycheff général de cavalerie. — Eloge du général Tchernycheff. — Services qu'il avait rendus à l'empereur. — Réorganisation du ministère de la marine (5 septembre 1827). — Le vice amiral Moller nommé ministre. — Ses qualités d'organisateur. — Augmentation des forces maritimes de la Russie. — Abandon du système qui plaçait des étrangers à la tête des flottes russes. — Le conseiller d'État Karitonowsky nommé directeur de la chancellerie de la marine. — Membres du comité de la marine : les contre-amiraux Krusenstern et Bellengshausen, le général-major Golovnine et le conseiller d'État Nikolsky. — Le commandant Mikhailoff, chef de la chancellerie de l'Amirauté. — Vaisseaux de haut bord construits dans les chantiers de Saint-Pétersbourg. — Le vaisseau *l'Empereur Alexandre* lancé à la mer (25 octobre). — Le colonel Issakoff et le capitaine Selivatcheff. — Ce dernier nommé au commandement du navire. — L'armée de Bessarabie, prête à entrer en campagne, attendue à Jassy et à Bukharest. — Le plan de campagne présenté par le comte de Wittgenstein appartenait à son chef d'état-major, Paul de Kisseleff. — Il ne fut ni accepté, ni suivi, par malheur. — Eloge de Paul de Kisseleff. — Idée de son plan de campagne. — Mouvements des troupes en Russie. — La guerre contre les Turcs aussi populaire en Pologne qu'en Russie. — Les journaux polonais obéissent à un mot d'ordre secret. — Sermon prêché devant le grand-duc Constantin. — L'armée polonaise demande à prendre part à la guerre. — L'empereur autorise l'envoi de trois divisions polonaises sous les ordres des généraux Rosnięcki et Krasinski et du colonel Schwerin. . . . . Pag. 139 à 152.

CHAPITRE LXXXIV.

Pendant les négociations de la paix, Paskewitch organisait les peuplades de la Circassie sous le drapeau russe. — Deux princes circassiens apportent à Saint-Pétersbourg l'uniforme destiné à la cavalerie indigène. — Audience que leur accorde l'empereur (20 décembre 1827). — Description de cet uniforme. — Dépêches de M. de Ribeaupierre annonçant la rupture avec la Turquie et l'imminence de la guerre. — Paroles de Nicolas recueillies dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. — Le hatti-schériff du 18 décembre. — Extraits et analyse de cette pièce pleine d'invectives et de menaces contre la Russie. — Lettre explicative de la conduite du sultan adressée aux Cours de l'Europe. — L'empereur défend à son ministre des affaires étrangères de répondre à une lettre que le grand-vizir lui avait écrite à la date du 12 décembre. — La Porte a trois mois devant elle pour réparer ses torts. — L'empereur donne à l'Ecole du corps des cadets de la marine le pavillon turc pris à Navarin. — Rescrit du vice-amiral Moller (29 décembre 1827/10 janvier 1828). — M. de Ribeaupierre rejoint à Corfou les ministres de France et d'Angleterre, mais il déclare sa mission terminée. — M. de Minciaky, délégué russe dans les Principautés, intervient en faveur des Arméniens d'Angora. — Détails sur ces Arméniens catholiques-unis. — Ils sont expulsés de Constantinople. — Ils réclament la protection du Gouvernement russe. — Persécutions qu'ils subissent. — Il en périt un grand nombre. — La flotte combinée des Puissances détruit la piraterie dans les eaux de l'Archipel. — Le sultan, tout en continuant



CHAPITRE LXXXV.

CHAPITRE LXXXVI.



laise d'Odessa (ukase du 2/14 décembre 1827). — Ukase du 21 décembre 1827/2 janvier 1828, qui autorise les nobles à établir des fabriques et à les diriger eux-mêmes. — Les étrangers admis à fonder des manufactures en Russie, sans se faire naturaliser russes. — Les grandes usines se multiplient au profit de l'industrie nationale. — L'empereur accorde des médailles d'or à plusieurs industriels (février 1828). — Kondracheff et Stchegoff, fabricants de soie; les frères Babkine, fabricants de draps; Fetissoff, fabricant de porcelaines, et Brunninghausen, fabricant de produits chimiques. — Les paysans russes, excellents ouvriers. — Perfectionnement d'un métier à la Jacquard, par un simple paysan. — Nicolas s'occupe des détails les plus minimes de l'administration. — Il prononce l'expulsion d'un charlatan prussien, nommé Ditrich. — Il règle lui-même les droits de la propriété littéraire (23 avril/5 mai 1828). — Il autorise l'essai d'une nouvelle monnaie en platine (24 avril/6 mai). — Cette monnaie, n'ayant pas cours forcé, est bientôt abandonnée. — L'empereur, résolu de se mettre à la tête de son armée dans la guerre de Turquie. — Les prières de l'impératrice l'avaient déjà empêché de prendre part à la guerre de Perse. — Les deux impératrices essayent en vain de le faire renoncer à son projet. — Sa volonté à cet égard est irrévocable. — Le gouvernement de l'empire doit être confié à l'impératrice-mère. — L'impératrice-mère a sous ses ordres tous les établissements de bienfaisance. — Elle est secondée par la baronne d'Adlerberg, directrice de l'Institut des demoiselles nobles de Sainte-Catherine. — La santé de l'impératrice-mère commence à s'altérer à la fin de 1827. — Défaillance qu'elle éprouve en se promenant à Pavlowsky. — Elle ne parvient pas à s'en remettre. — Elle affecte, devant l'empereur, d'être contente de sa santé. — Elle ne dissimule pas son état vis-à-vis de ses dames d'honneur. — « Tâchons de pas vieillir trop vite. » — Elle vit plus retirée, et renonce aux travaux d'art et à la lecture. — Ses tristes pressentiments. — Elle les fait partager à l'impératrice Alexandra. — La santé des deux impératrices inspire des inquiétudes. — Le jour de Noël, à la convocation des anciens officiers et soldats au palais d'Hiver, on remarque l'air malade des impératrices et la tristesse de l'empereur. — Citation empruntée au discours prononcé, par Ouvaroff, devant l'Académie impériale des sciences (29 décembre 1827/10 janvier 1828). . . . . Pag. 179 à 188.

CHAPITRE LXXXVII.

La rigueur de l'hiver retarde la campagne de Turquie. — Il avait été question de commencer la guerre dès le mois de décembre. — L'armée polonaise, en marche, reçoit contre-ordre. — L'armée de Lithuanie et de Wolhynie ne va plus en Pologne, sous le commandement du lieutenant-général Rosen. — Les officiers polonais, qui allaient se joindre à la deuxième armée, sont rappelés. — Motifs de cette décision de l'empereur. — Le procès des huit Polonais, traduits devant la Haute Cour du Sénat, par l'ukase du 6/18 avril 1827. — Il servait de prétexte à une vive agitation politique. — Les femmes se font les instruments d'une propagande patriotique. — La Haute Cour, présidée par le comte Pierre Biélinski, annule les procès-verbaux du Comité d'enquête. — Commission nouvelle exclusivement polonaise. — Ruse et ténacité de Sévérin Krzyzanowski, un des huit accusés. — Le grand-duc Constantin s'oppose à livrer l'armée polonaise aux investigations de l'enquête. — L'armée sympathise avec les conspirateurs. — Le césarewitch avertit l'empereur. — Nicolas donne à son frère les pouvoirs les



CHAPITRE LXXXVIII.



— La Turquie avait insulté la Russie et violé les traités. — La convention de Londres, pour la pacification de la Grèce, n'en sera pas moins exécutée. — L'empereur n'a pas de projet de conquête. — Quel est le but légitime qu'il se propose. — Ces explications mieux accueillies par la Cour de France que par le cabinet anglais. — L'Angleterre est sur le point de traiter avec la Porte. — Lord Wellington, devenu chef du cabinet, s'efforce d'empêcher la guerre. — Le comte Frédéric Pahlen désigné pour l'administration des Principautés danubiennes. — Rescrit que l'empereur lui adressé (25 janvier/6 février 1828). — Le comte Nesselrode et le comte Diebitsch doivent accompagner l'empereur. — Le général comte Tolstoï nommé directeur des colonies militaires et commandant de Saint-Pétersbourg. — Le comte Victor Kotschoubeï, président du Conseil de l'Empire. — Retour en Russie du marquis de Traversei, ancien ministre de la marine. — Rescrit qu'il reçoit de l'empereur (24 mars/5 avril 1828). — Retraite définitive de l'amiral Chischkoff, ministre de l'instruction publique. — La direction des cultes étrangers confiée à Dmitri Bloudoff. — Le prince Charles de Lieven au ministère de l'instruction publique. — Ses tendances à la dévotion et son zèle pour la religion orthodoxe. — Le ministre de l'intérieur Lanskoï remplacé par l'aide de camp général Zakrewsky. — Son adjoint le conseiller Nowossiltzoff. — Rescrit de l'empereur à Lanskoï (19 avril/1er mai 1828). — Division du Conseil de l'Empire en quatre départements. — Ses présidents, le grand-veneur de Paschkoff, le général comte Pierre de Tolstoï, l'amiral Nicolas de Mordvinoff, le conseiller privé prince Alexis de Kourakine. — Le sénateur Diwoff représentant le ministre des affaires étrangères. — Le vice-amiral prince Menchikoff nommé chef d'état-major pour la marine. — Le sénateur Abakoumoff, directeur des approvisionnements de l'armée. — Organisation de l'armée russe en trois divisions, comprenant cent six mille hommes. — Le troisième corps sous les ordres du général Roudzewitch. — Le sixième corps sous les ordres du général Roth. — Le septième corps sous les ordres du général Woïnoff. — Paul de Kisseleff, chef d'état-major de la deuxième armée, avait demandé que l'effectif de l'armée fût augmenté. — La garde impériale devait aller rejoindre cette armée. — L'avant-garde de la garde part, le 13 avril, avec l'artillerie de siége. — Cérémonies religieuses et réceptions de Pâques. — Tristesse de la famille impériale. — Lugubres présages. — L'empereur se montre dans les rues et reçoit le baiser de paix. — Souhaits de ses sujets. — Rescrit de l'empereur au baron d'Albedyll, grand-maître de la cour (23 mars/4 avril 1828). — Sir James Wylies, médecin de l'empereur, nommé médecin-inspecteur général des armées. — La peste et le choléra-morbus. — Rescrit de l'empereur à sir James Wylies (25 mars/6 avril 1828). — Autres rescrits au comte Kotschoubeï, au prince Wolkonsky, au maréchal de la cour Naryschkine, au prince Dolgorouky, au secrétaire d'Etat Daschkoff. — Présents aux personnes de la cour. — Le colonel d'Adlerberg nommé directeur de la chancellerie du chef de l'état-major général. — Départs successifs de la garde impériale. — Chaque régiment, en tenue de campagne, passé en revue par l'empereur sur la place du palais d'Hiver. — Le dernier détachement défile devant l'empereur et les impératrices (1er mai). — Le grand-duc Michel et le grand-duc héritier à la tête des troupes. — L'empereur les accompagne jusqu'à la barrière de Narva. — Adieux des soldats. — Le peuple s'attriste du départ de l'empereur. — Lecture du manifeste impérial à Notre-Dame de Kasan (27 avril). — Texte du manifeste daté du 14/26 avril 1828. — Ordre du jour de l'empereur aux armées russes (même date). — Les gouvernements de Podolie, de Kherson et de Bessarabie déclarés en



CHAPITRE LXXXIX.

CHAPITRE XC.



CHAPITRE XCI.

CHAPITRE XCII.





CHAPITRE XCIV.



CHAPITRE XCV.



CHAPITRE XCVI.

Tristesse de l'impératrice-mère après le départ de Nicolas. — Elle reprend espoir et confiance. — Elle s'occupe des affaires de l'État. — La baronne d'Adlerberg participe à ses œuvres de bienfaisance. — Le grand-duc héritier chez son aïeule. — Le prince d'Orange, de retour de Vitebsk, où il avait accompagné l'empereur. — Arrivée de Marie Pavlovna, grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weimar. — Sa fille Marie-Louise-Auguste fiancée au prince Charles de Prusse. — Fête du césarévitch Constantin, célébrée par l'impératrice-mère. — Arrivée du grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar. — Séjour de la grande-duchesse héréditaire et de sa fille au château de Pavlowsky. — Mort du grand-duc régnant de Saxe-Weimar, Charles-Auguste. — Les fêtes de famille à la cour de Russie. — Ukase qui autorise l'Hôtel-de-Ville de Saint-Pétersbourg à faire un emprunt pour les institutions charitables. — Rescrit de l'empereur qui ordonne de soumettre à l'impératrice-mère les plans de l'hôpital de Vassili-Ostrow. — Fondation d'un nouvel hôpital à Moscou. — L'empereur et la famille impériale, en Russie, prennent toujours l'initiative de la bienfaisance publique. — L'Hospice pour les maladies d'yeux à Saint-Pétersbourg. — La Russie est la terre bénie de la charité chrétienne. — L'impératrice-mère n'intervient que bien rarement dans les affaires politiques. — Elle met fin à l'enquête ordonnée sur les vols commis dans le département de la marine. — État du procès à la suite de l'incendie du Gastinoi-Dvor de Crondstadt. — Le comte Kotschoubeï conseille de passer l'éponge sur cette affaire. — Son rapport à l'empereur. — Rescrit que l'empereur lui adresse à ce sujet (23 avril/5 mai 1828). — L'impératrice-mère intervient aussi dans les affaires de Pologne, à la prière du césarevitch. — Chagrin et inquiétudes que le procès des Huit cause au grand-duc Constantin. — L'impératrice-mère supplie l'empereur d'user de modération et de longanimité. — Résultat de ce procès criminel. — Les débats. — La défense des accusés. — Ils sont acquittés à l'unanimité, moins une voix. — C'était la voix du général Vincent Krasinski, vice-président du tribunal. — Sa conduite impartiale. — Rapport du président du Sénat polonais, Pierre Biélenski, à l'empereur. — Constantin suspend la publication de l'arrêt et en réfère à la décision de Nicolas. — Nouvelle intervention de l'impératrice-mère. — Colère de l'empereur. — Il casse l'arrêt et renvoie la même cause devant la Haute Cour. — Il témoigne aux sénateurs son mécontentement, par l'organe de Valentin Sobolewski, président du conseil des ministres de Pologne. — Les sénateurs sont l'objet d'une ovation populaire. — Krasinski désigné à la haine de ses compatriotes. — Le bruit court qu'il est nommé lieutenant du roi de Pologne. — Il conjure l'empereur de ne pas le récompenser d'avoir fait son devoir. — On frappe une médaille en son honneur. — Lettre autographe qu'il reçoit de l'empereur. — Le grand-duc Michel lui fait présent d'un cimeterre turc. — Le procès des Huit éveille l'agitation nationale en Pologne. — Dénoûment de ce procès. — L'arrêt de la Haute Cour ratifié par Nicolas. — Les accusés de l'ordre civil mis en liberté. — Le vieux comte Soltyk continue à conspirer dans son château. — Les accusés militaires enfermés dans la citadelle de Zamosc. — La Pologne indifférente aux événements de la guerre de Turquie. — Sympathies nationales et religieuses de la Russie pour cette guerre. — Les *Te Deum* célébrés à Saint-Pétersbourg en l'honneur



CHAPITRE XCVII.

CHAPITRE XCVIII.



CHAPITRE XCIX.

CHAPITRE C.



CHAPITRE CI.



CHAPITRE CII.

CHAPITRE CIII.



CHAPITRE CIV.



CHAPITRE CV.



salles de l'hôpital. — Les malades lui font une ovation enthousiaste. — Il visite le camp et les travaux de siége. — Il fait dresser sa tente près de celle du général en chef. — Rescrit de l'empereur au prince Menchikoff (27 août/8 septembre). — Rescrit au général-major Pérowsky (même date). — La succession militaire de Menchikoff. — Pérowsky directeur de la chancellerie de l'état-major de la marine. — Menchikoff transporté à Odessa. — L'impératrice lui rend visite à bord de la *Flore*. — Varna continue à se défendre. — Nouvelles affligeantes du camp de Schumla. — Les troupes russes manquant de vivres et décimées par les maladies. — Avantages importants remportés par les Turcs dans la nuit du 25 au 26 août. — Le séraskier Hussein-Pacha fait attaquer à la fois trois des positions principales de l'armée russe. — La première colonne turque, commandée par Halil-Pacha, surprend la redoute que défendait le général-major Wrede. — Ce général et une partie de ses soldats sont massacrés. — Leurs têtes coupées. — La redoute reprise par les Russes. — Le colonel Eftémieff tué à la tête de son régiment. — La deuxième colonne turque, commandée par Essein-Pacha, attaque la redoute de Tchengalick. — Elle l'enlève et l'abandonne pour attaquer l'hôpital. — Combat corps à corps. — Pertes éprouvées par les Russes. — La troisième colonne turque, commandée par Alisch-Pacha, se porte sur les retranchements d'Eski-Stamboul. — Rudiger repousse l'ennemi. — Le feld-maréchal Wittgenstein ordonne l'évacuation de ces retranchements et la retraite du corps de Rudiger. — Le général Ivanoff tué en combattant. — Nouvelles du siége de Silistrie. — Les garnisons de Roustchouk et de Giurgewo viennent attaquer les assiégeants. — Le général Roth forme le projet de s'emparer des hauteurs fortifiées et d'en chasser les Turcs. — Le colonel Khomoutoff chargé de cette expédition (nuit du 4 au 5 septembre). — Il s'en rend maître. — Le gouverneur de Silistrie, Mahmoud-Pacha, essaye de les reprendre. — Combat terrible. — Les chasseurs à cheval du major Drouganoff mettent les Turcs en déroute. — Le colonel Khomoutoff blessé. — Deux nouvelles redoutes construites sur les collines. — La flottille du Don, sous les ordres du contre-amiral Zavadowsky, ferme le cours du Danube devant Silistrie. — Avancement des travaux de siége à Varna. — Quatre bastions en ruines. — Le feu de la place presque éteint. — L'empereur passe les journées au camp, les nuits à bord de *la Ville de Paris*. — Canonnade de la nuit du 12 septembre. — Le lieutenant-général Madatoff attaqué tout à coup à Pravodi. — Varna attend des secours. — État de la garnison. — Conflit et division entre les deux chefs de la place, Izzet-Mehemet et Ioussouf-Pacha. — Nouvelle ligne d'investissement sur les bords du lac de Divno. — Le lieutenant-général Golovine occupe les hauteurs du cap Galata (12 septembre). — La flotte lui envoie de l'artillerie de siége. — Découragement des assiégés à l'apparition de Golovine. — La garnison essaye de l'attirer hors de ses retranchements. — Enlèvement de la dernière redoute des Turcs par le colonel Schouljenko. — Combat opiniâtre pour déloger l'ennemi (13 septembre). — Le général Pérowsky blessé. — On met le feu aux mines pour faire sauter la contrescarpe. — Nicolas refuse de donner l'assaut. — Il envoie sommer la garnison de se rendre. — Conclusion d'un armistice. — Conférences du gouverneur Izzet-Mehemet-Pacha avec l'amiral Greig, à bord de l'*Impératrice-Marie*. — L'amiral met en demeure le gouverneur d'accepter une capitulation. — Izzet-Mehemet-Pacha, qui ne voulait que gagner du temps, dénonce la fin de l'armistice. — On assure que le grand-vizir et Omer-Vrione vont secourir Varna et attaquer l'empereur. — Nouvelles de Constantinople. — Le sultan se transporte,



CHAPITRE CVI.



CHAPITRE CVII.

CHAPITRE CVIII.



Widdin retourne chez lui avec son butin et emmène en esclavage la population chrétienne. — Il revient avec une nouvelle armée et attaque le général Gheismar (26 septembre). — Ce général, après un combat opiniâtre, se retire devant des forces quadruples des siennes. — Les Turcs campent sur le champ de bataille. — Pendant la nuit, Gheismar attaque de trois côtés à la fois le camp ennemi. — Les Turcs, surpris dans le sommeil, cherchent à s'enfuir plutôt qu'à se défendre. — Leur défaite complète. — Le pacha de Widdin s'échappe dans une barque et repasse le Danube. — La victoire de Gheismar rassure les populations et délivre la Valachie des incursions des Turcs. — Nicolas élève Gheismar au grade de lieutenant-général et lui envoie une épée d'honneur. — Dernières opérations de la campagne dans la Turquie d'Asie. — Paskewitch juge nécessaire d'occuper le pachalik de Bajazet pour compléter ses approvisionnements. — Le général-major prince Tchevtchévadzé chargé de cette expédition. — Il part du village d'Arhadji avec la cavalerie tartare et arménienne (5 septembre). — Il se dirige sur Bajazet. — La garnison fait une sortie et est repoussée. — Le général russe s'empare des hauteurs et coupe ainsi l'approvisionnement d'eau de la forteresse. — La place est évacuée, et les Russes s'en saisissent aussitôt. — La forteresse de Toprak-Kalé et les retranchements de Diadine sont également occupés et livrent au vainqueur d'immenses magasins de grains. — Les Arméniens catholiques se prononcent partout en faveur des Russes. — Paskewitch maintient ou ramène sur leur territoire les habitants que l'ennemi chassait devant lui pour les interner dans la province d'Erzeroum. — Le général-major Bergmann se rend maître de la forteresse d'Ardaghane (7 septembre). — Le prince Bekovitch-Tcherkasky défait le pacha de Mouschk. — Paskewitch annonce à l'empereur que la campagne d'Asie est terminée. — L'empereur adresse deux rescrits à Paskewitch pour lui apprendre qu'il est nommé chef du régiment d'infanterie de Schirvan, et que sa fille est nommée demoiselle d'honneur des deux impératrices. — Rescrit du comte Paskewitch d'Erivan (22 septembre/4 octobre). — Le siége de Varna touche à sa fin. — Explosion d'une mine à l'angle du bastion nord le plus proche de la mer (3 octobre). — Une mine sous le second bastion nord est chargée par le colonel Schilder lui-même. — Cette mine rend la brèche praticable. — L'empereur, pour éviter l'effusion du sang, s'oppose à l'assaut. — Deux jours d'attente. — La mésintelligence d'Izzet-Mehemet-Pacha et d'Ioussouf-Pacha se communique à leurs soldats. — Le grand-duc Michel insiste pour un assaut général. — L'empereur autorise l'assaut partiel du bastion nord n° 1. — Il supplie son frère de ménager la vie des hommes. — Cent dix tirailleurs et matelots choisis pour monter, les premiers, à l'assaut, sous les ordres du lieutenant Zaitsewsky. — Deux compagnies du régiment d'Ismaïlowsky et les pionniers doivent soutenir l'attaque. — Zaitsewsky et ses compagnons franchissent la brèche (7 octobre). — Au lieu de s'y établir, ils pénètrent au cœur de la ville. — Ils se retirent sains et saufs, après avoir pris deux drapeaux, emmenant avec eux une foule de femmes et d'enfants chrétiens. — Cet audacieux coup de main coûte trois ou quatre cents hommes à l'armée russe. — L'empereur, très mécontent, déclare qu'il attendra la soumission de la forteresse. — Ioussouf-Pacha envoie, pour traiter, un de ses officiers au quartier-général de l'empereur (8 octobre). — Son envoyé entre en pourparlers avec l'amiral Greig et le général Worontzoff (9 octobre). — Ioussouf-Pacha arrive lui-même au camp impérial et demande un armistice et une capitulation. — On exige qu'il obtienne l'adhésion du gouverneur de la place. — Il retourne à Varna et revient le lendemain se mettre sous



la protection de l'empereur (10 octobre). — L'armistice accepté par Worontzoff et Greig. — « Dieu soit béni! Wladislas est vengé! » — L'empereur avait été constamment préoccupé, pendant le siége, de la triste fin du roi de Pologne Wladislas IV, tué sous les murs de Varna, en 1444. — L'empereur fait cesser le feu et les hostilités. — Il ordonne de traiter avec distinction Ioussouf-Pacha et sa suite. — Le corps diplomatique arrive d'Odessa, à bord du *Pantéleïmon*. — Les ambassadeurs apprennent que Varna capitule et vont présenter leurs félicitations à l'empereur. — Nicolas leur demande des nouvelles de l'impératrice. — Il évite de donner à l'entretien une tournure politique. — Il fait l'éloge des officiers français, le comte de la Ferronays, le baron de Bourgoing, les marquis de Crussol et de La Rochejacquelein, qui ont servi, comme volontaires, dans l'armée russe. — Un compliment adressé à la France. — Le duc de Mortemart demande une prompte entrevue au comte de Nesselrode pour discuter le prochain blocus des Dardanelles par une flotte russe. — Le comte de Nesselrode s'excuse de s'occuper d'affaires de cette nature et annonce le départ de Nicolas pour Saint-Pétersbourg. — Étonnement de l'ambassadeur français. — La guerre continuera, et la paix pourra être signée à Constantinople. — L'opinion générale en Europe était que le tzar n'avait pas d'autre but que d'établir le siége de son empire à Constantinople. — Conseil de guerre présidé par l'empereur. — Plan de campagne proposé à l'empereur. — Douze jours pour franchir les Balkans et arriver devant Constantinople. — Le comte Worontzoff songe à se débarrasser du voisinage incommode d'Omer-Vrione. — Causes de l'inaction de ce général turc. — Le prince Eugene de Wurtemberg envoyé pour le déloger. . . . . Pag. 475 à 494.

CHAPITRE CIX.

Ioussouf-Pacha ordonne à la garnison de Varna de déposer les armes sans conditions. — Izzet-Mehemet-Pacha s'enferme dans la citadelle. — L'empereur permet aux familles turques de s'embarquer et de sortir du port de Varna. — Les soldats de la garnison s'échappent de la place et vont se rendre prisonniers. — L'empereur leur fait distribuer des rations de vivres. — L'empereur, dans sa tente, en tête-à-tête avec le grand-duc Michel. — Ils examinent ensemble les conséquences de la prise de Constantinople. — L'empereur recule devant la pensée de changer la destination religieuse de la basilique de Sainte-Sophie. — Cette préoccupation eut une grande influence sur sa politique dans la guerre de Turquie. — Il en fait l'aveu plus tard à un de ses plus intimes conseillers. — La garde particulière de Ioussouf-Pacha sort de la ville et arrive au galop dans le camp russe. — Les Albanais, démontés, mais armés, se groupent çà et là et se rapprochent du quartier-général de l'empereur. — L'empereur se promène dans le camp avec le grand duc Michel et le comte Worontzoff. — Le général Alexandre Benkendorff, craignant un guet-apens, fait venir le régiment de Préobragensky et les hussards de la garde. — On procède au désarmement des Albanais. — Expiration de l'armistice. — Au moment de rouvrir le feu, on livre au général russe une porte secrète de Varna. — Il fait entrer tambour battant quelques bataillons, qui occupent les remparts sans résistance. — Le reste des troupes entre par la brèche, s'empare de la ville et pénètre dans la citadelle. — Message du capitan-pacha à l'empereur. — Il menace de se faire sauter si on ne lui permet de rejoindre le corps d'Omer-Vrione. — Le vaincu dictant des conditions au vainqueur. — Il est fait prisonnier et la citadelle est prise. — Le dra-



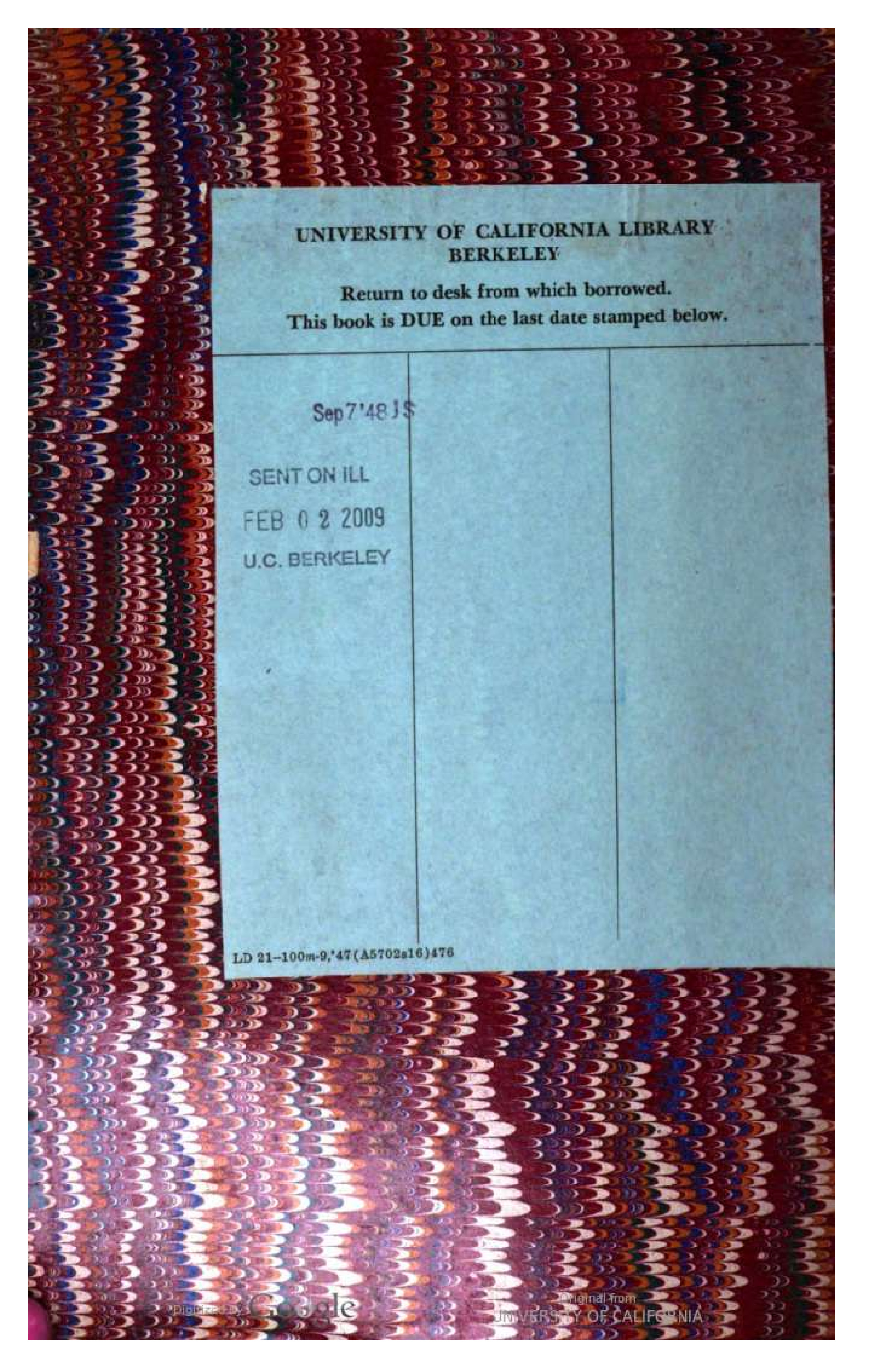
peau russe sur les murs de Varna. — L'empereur fait traiter avec égard Izzet-Mehemet et lui permet de sortir de la citadelle avec une escorte de quatre cents hommes. — Il permet aussi à Ioussouf-Pacha de conserver sa cavalerie albanaise et de rentrer avec elle en Turquie. — Ioussouf-Pacha, sachant le sort que lui réservait le sultan, préfère rester en Russie. — L'empereur l'autorise donc à s'embarquer pour Odessa et lui offre une pension et des terres en Crimée. — Ioussouf-Pacha justifié d'avoir trahi, comme on l'en accuse. — L'empereur visite l'état des travaux de siége, au moment de la prise de Varna. — Il parcourt les tranchées et se fait rendre compte en détail de tout ce qui a été fait depuis le commencement du siége. — Il visite aussi les travaux de défense et reste émerveillé des prodigieux efforts de cette grande lutte. — Il comprend toute l'importance de son triomphe. — Les trophées et le butin. — Les prisonniers de guerre, dirigés sous escorte sur Kiew et Tiraspol. — Rescrit de l'empereur au général comte Worontzoff (29 septembre/11 octobre). — Rescrit à l'amiral Greig (même date). — Lettre de félicitations que Diébitsch adresse à l'empereur. — Il se plaint que la garde ne soit pas venue l'aider à prendre Schumla. — L'empereur lui offre un dédommagement d'amour-propre. — Rescrit flatteur à Diebitsch (30 septembre/12 octobre). — Ordre du jour de l'empereur (29 septembre/11 octobre). — Il exprime aux troupes sa reconnaissance. — Il distribue des drapeaux d'honneur à plusieurs régiments et bataillons. — Promotions parmi les officiers supérieurs. — Le général-major d'Adlerberg nommé aide de camp général de l'empereur. — Gratifications accordées aux sous-officiers et soldats. — Entrée solennelle de l'empereur à Varna (12 octobre). — Son cortége. — Horrible aspect de la ville. — On chante un *Te Deum* dans une église grecque restée debout au milieu des ruines. — L'empereur ordonne de réparer les fortifications de Varna, nomme le commandant et désigne la garnison qu'il doit y laisser. — Il visite la ville au point de vue de la salubrité publique. — Prompte et intelligente initiative de l'administration russe. — La ville change d'aspect en vingt-quatre heures. — Cérémonie religieuse pour célébrer la prise de Varna. — Service divin et *Te Deum*, au bord de la mer, en présence de toutes les troupes. — L'empereur adresse une allocution aux sapeurs de la garde. — Il attache lui-même à leur drapeau la croix de Saint-Georges. — Ses adieux aux troupes. — Il retourne à bord du vaisseau *la Ville de Paris*. — Il regrette d'avoir oublié Menchikoff. — Rescrit qu'il lui adresse (1er/13 octobre). — Conférences de l'empereur avec l'amiral Greig, le comte Worontzoff et le comte de Nesselrode. — Dispositions à prendre pour la fin de la campagne. — On espère achever le siége de Silistrie. — Il est décidé qu'on abandonnera le siége de Schumla. — L'armée se retirera dans les places fortes et se cantonnera sur la frontière pendant la mauvaise saison. — Omer-Vrione lève son camp et bat en retraite. — Etat de l'armée russe. — Cinquante mille hommes morts de maladie. — L'empereur consacre la dernière journée qu'il passe à bord de *la Ville de Paris* à préparer plusieurs ukases relatifs à l'industrie, au commerce et à l'instruction publique. — Il approuve le règlement de la première exposition de l'industrie nationale, qui doit s'ouvrir, à Saint-Pétersbourg, le 9 mai 1829. — Analyse de ce règlement. — Ukase ordonnant d'ouvrir à Ismaïl une douane principale d'entrepôt pour l'importation des marchandises étrangères (1er/13 octobre). — Opinion de l'empereur sur la manière de *faire des hommes* au moyen de l'instruction. — Ukase pour la création, aux frais de l'Etat, d'un Institut pédagogique à Saint-Pétersbourg (30 septembre/12 octobre). — But de cette utile fondation. — Ukase auto-

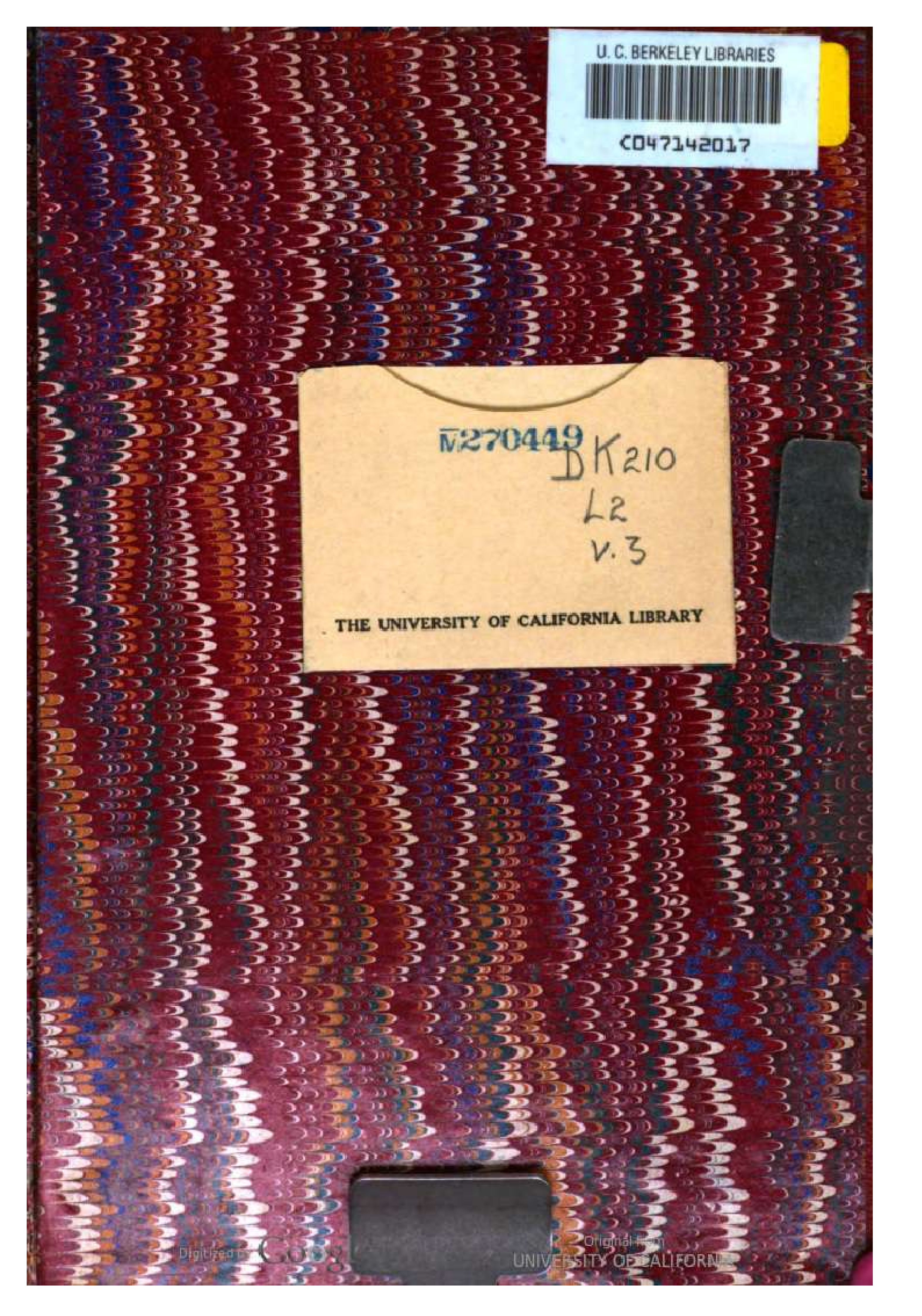


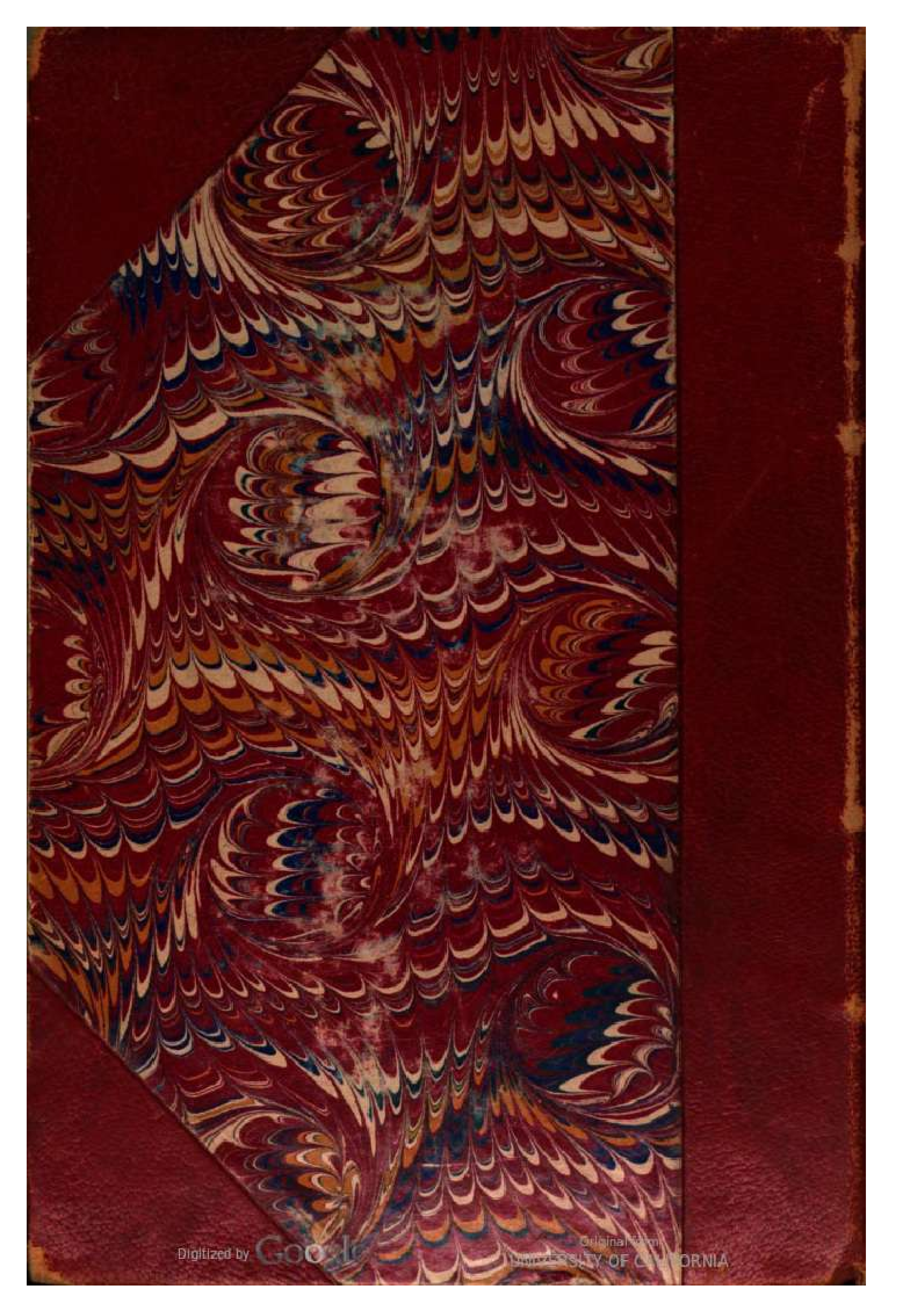


FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.


UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY
Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.
Sep 7'48 JS
SENT ON ILL
FEB 02 2009
U.C. BERKELEY
LD 21-100m-9,'47(A5702s16)476
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C047142017
M270449
DK210
L2
v.3
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA